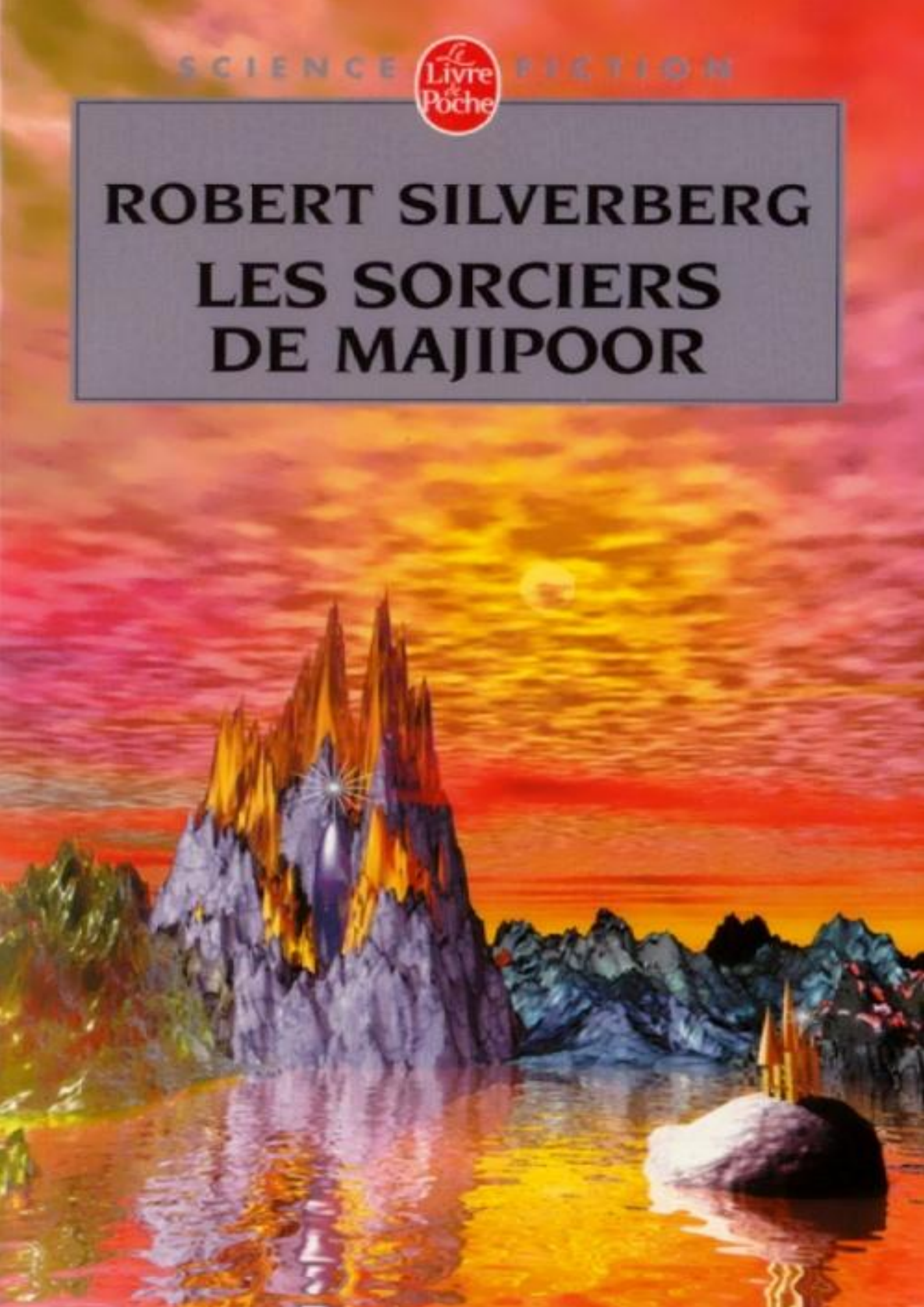
SCIENCE FICTION

Le Livre de Poche

ROBERT SILVERBERG

LES SORCIERS DE MAJIPOOR



Robert Silverberg

Les Sorciers de Majipoor

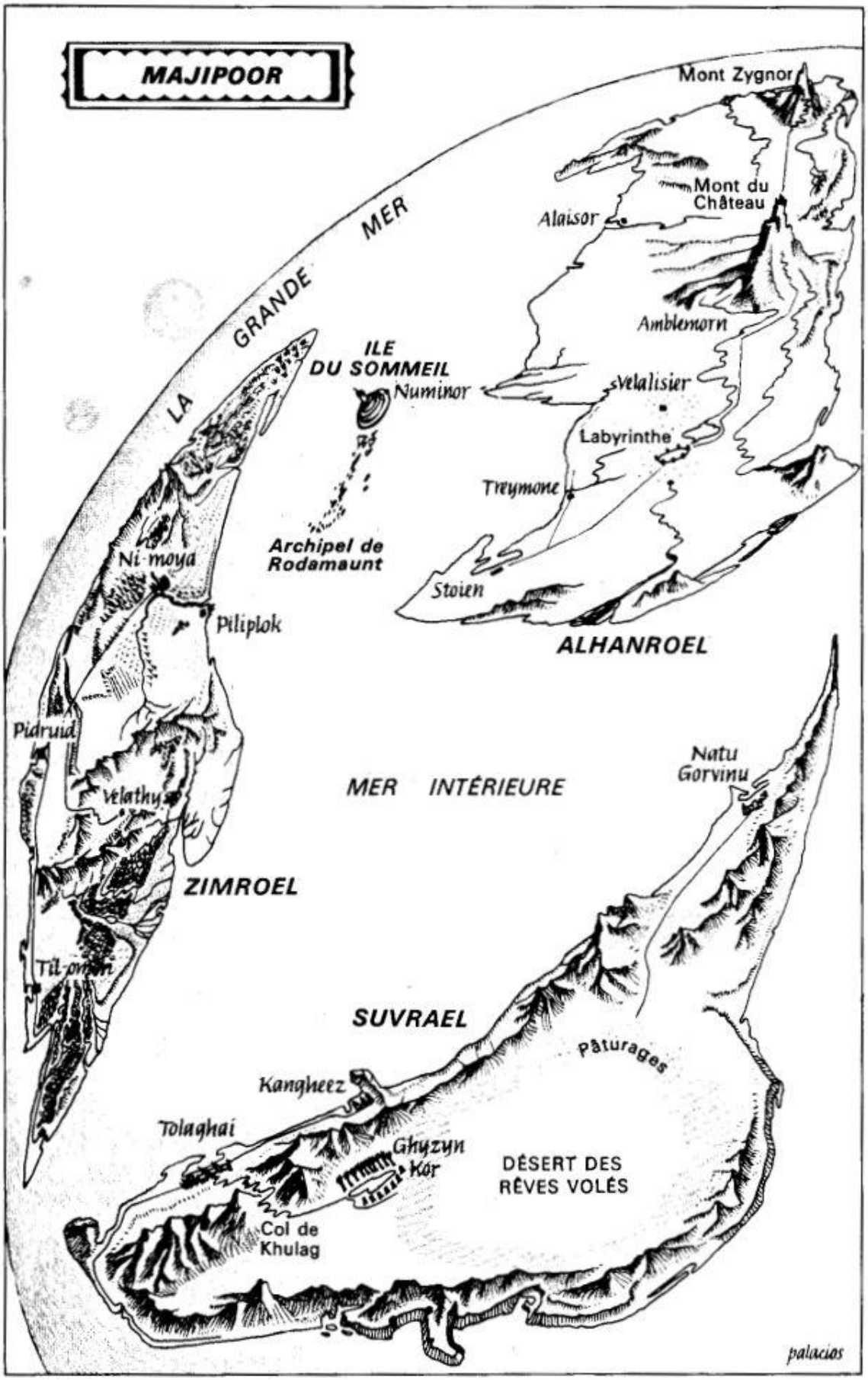
Cycle de Majipoor-5

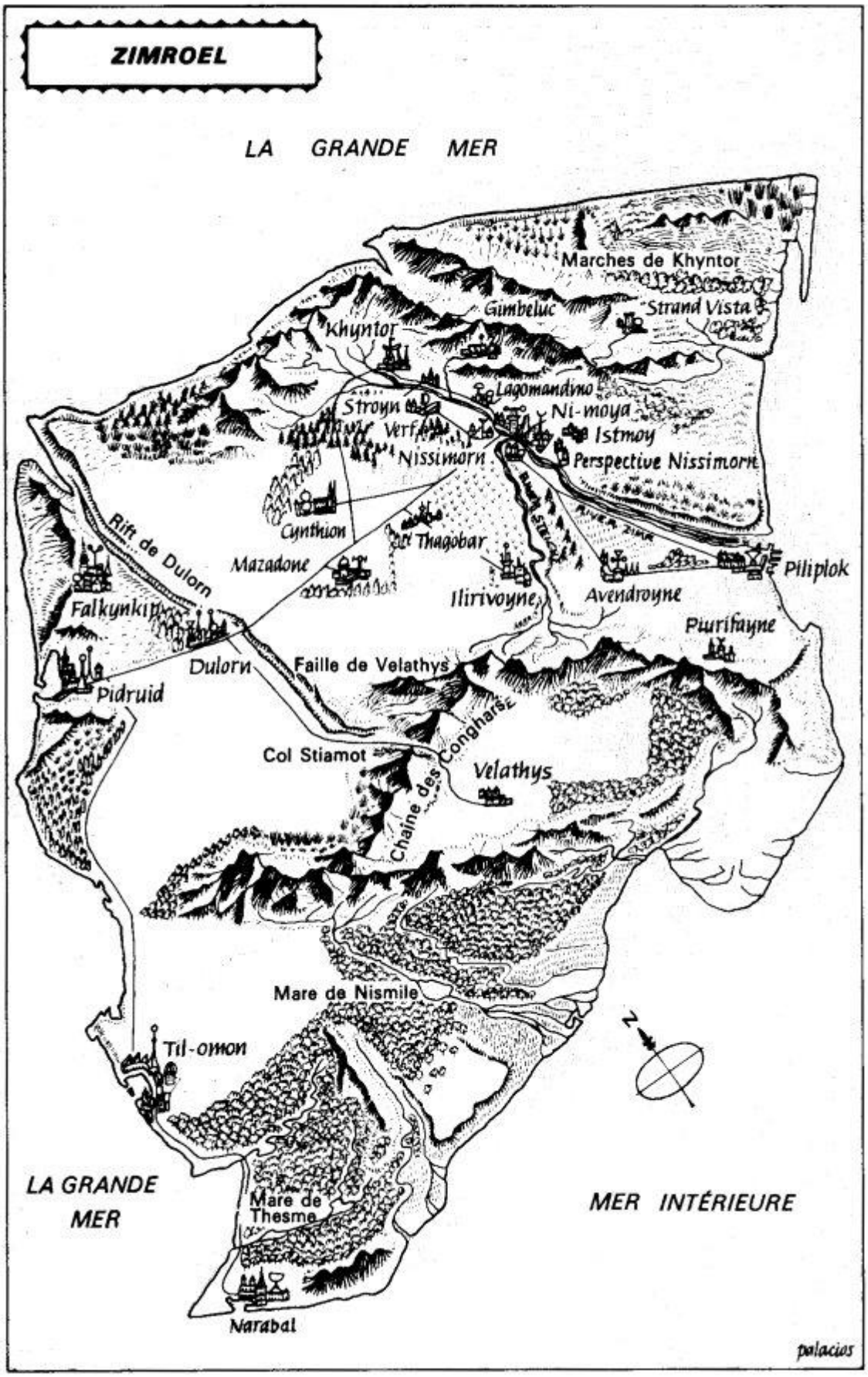
Traduit de l'américain
par Patrick Berthon

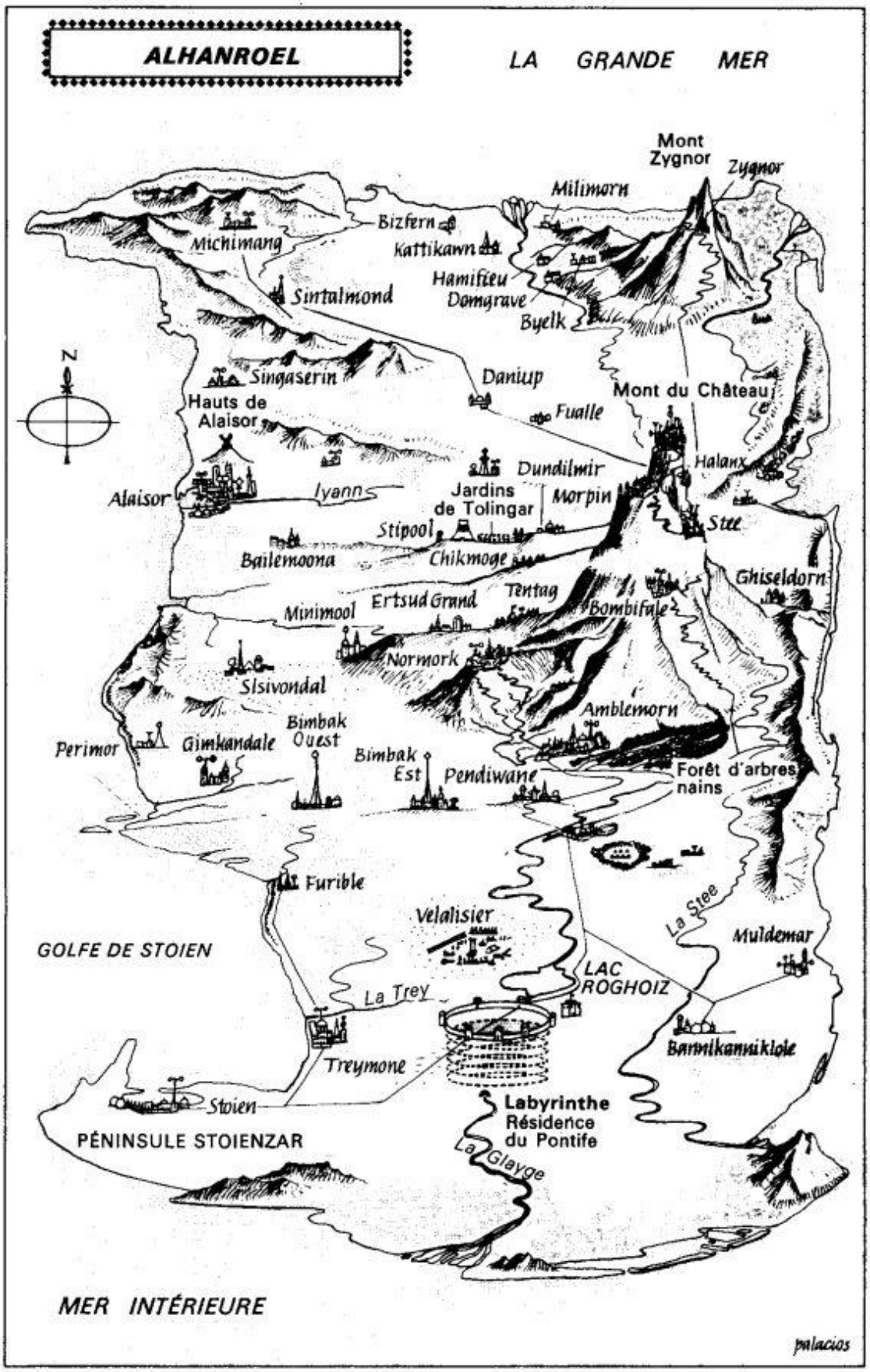
Le livre de poche

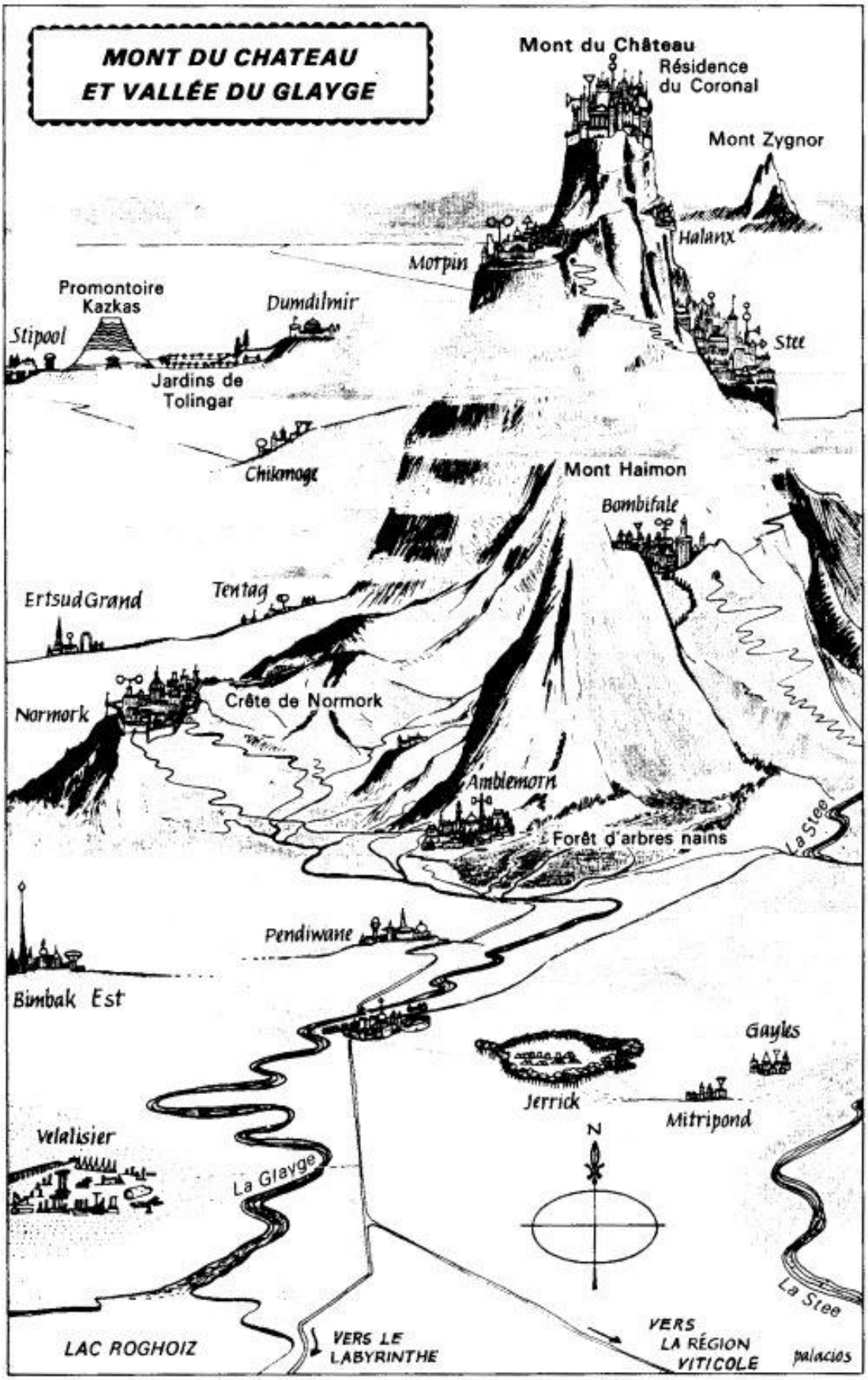
Pour Ralph, cette fois encore

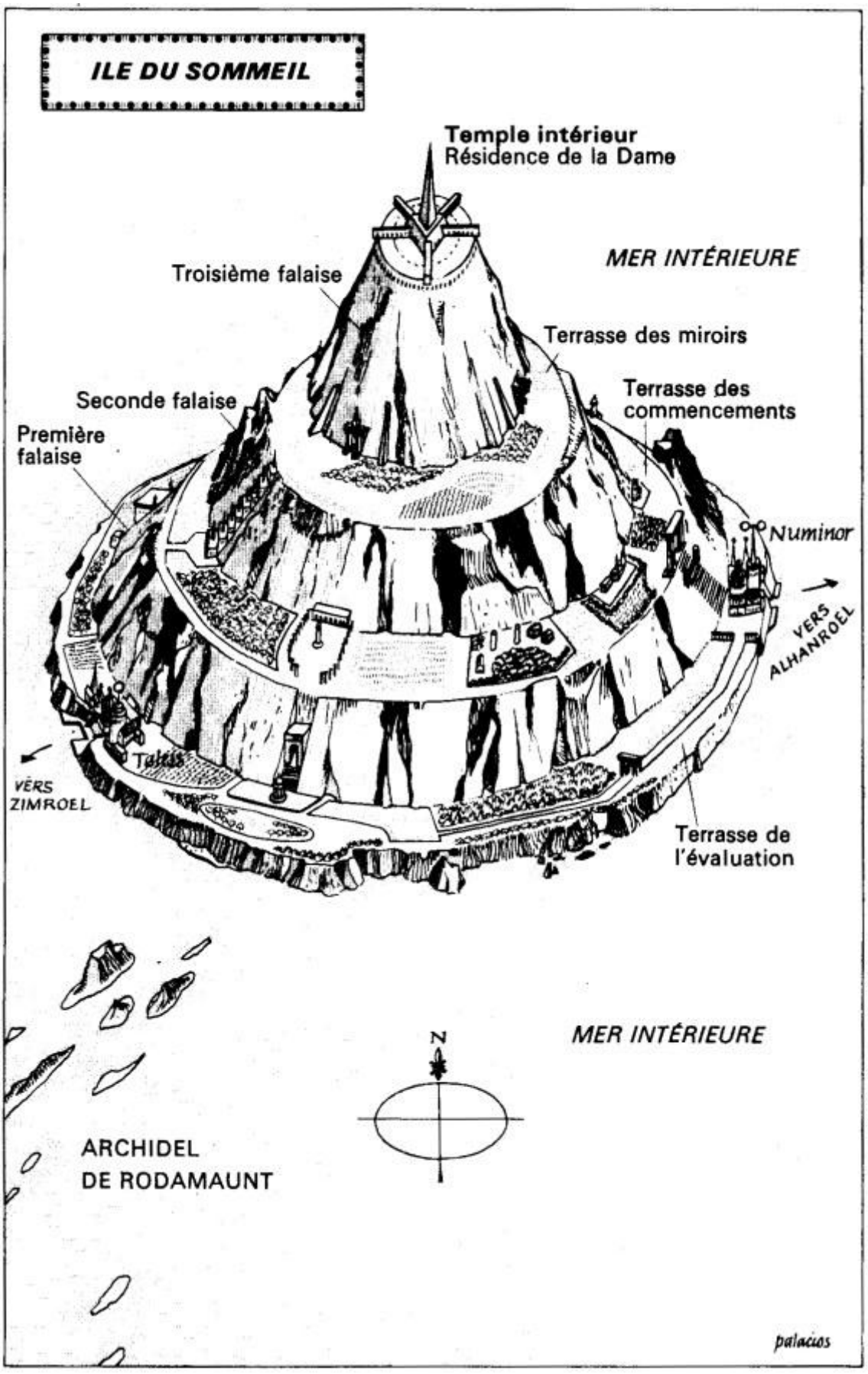
Nec plus ultra
Sine qua non


MAJIPOOR
LA GRANDE MER
Mont Zygnor
Mont du Château
Alaisor
Amblemorn
ILE DU SOMMEIL
Numinor
Velalisier
Labyrinthe
Treymone
Archipel de Rodamaunt
Ni-moya
Piliplok
Stoien
ALHANROEL
Pidruid
Velathy
MER INTÉRIEURE
Natu Gorvinu
ZIMROEL
Til-omon
SUVRAEL
Pâturages
Kangheez
Tolaghai
Ghyzyn Kor
DÉSERT DES RÊVES VOLÉS
Col de Khulag
palacios


ZIMROEL
LA GRANDE MER
Marches de Khyntor
Gimbeluc
Strand Vista
Khyntor
Lagomandino
Stroyn
Ni-moya
Verf
Istmoy
Nissimorn
Perspective Nissimorn
Cynthion
Thagobar
Rift de Dulorn
Mazadone
Piliplok
Falkynkit
Ilirivoyne
Avendroyne
Piurifayne
Dulorn
Faille de Velathys
Pidruid
Col Stiamot
Congharse
Velathys
Chaine des
Mare de Nismile
Til-omon
LA GRANDE MER
Mare de Thesme
MER INTÉRIEURE
Narabal
palacios


ALHANROEL
LA GRANDE MER
Mont Zygnor
Zygnor
Milimorn
Bizfern
Michimang
Kattikawn
Hamifieu
Domgrave
Sintalmond
Byelk
N
Singaserin
Daniup
Mont du Château
Hauts de Alaisor
Fualle
Halanx
Dundilmir
Alaisor
Iyann
Jardins de Tolingar
Morpin
Stee
Stipool
Bailemoona
Chikmoge
Ghiseldorn
Tentag
Minimool
Ertsud Grand
Bombifale
Normork
Slsivondal
Amblemorn
Bimbak Ouest
Perimor
Gimkandale
Bimbak Est
Pendiwane
Forêt d'arbres nains
Furible
Velalisier
La Stee
Muldemar
GOLFE DE STOIEN
LAC ROGHOIZ
La Trey
Bannikanniklole
Treymone
Stoien
Labyrinthe
Résidence du Pontife
PÉNINSULE STOIENZAR
La Glayge
MER INTÉRIEURE
palacios


MONT DU CHATEAU
ET VALLÉE DU GLAYGE
Mont du Château
Résidence
du Coronal
Mont Zygnor
Halanx
Morpin
Promontoire
Kazkas
Dumdilmir
Stipool
Stee
Jardins de
Tolingar
Chikmoge
Mont Haimon
Bombifale
ErtsudGrand
Tentag
Normork
Crête de Normork
Amblemorn
Forêt d'arbres nains
La Stee
Pendiwane
Bimbak Est
Gayles
Jerrick
Mitripond
Velalisier
La Glayge
N
La Stee
LAC ROGHOIZ
VERS LE
LABYRINTHE
VERS
LA RÉGION
VITICOLE
palacios


ILE DU SOMMEIL
Temple intérieur
Résidence de la Dame
MER INTÉRIEURE
Troisième falaise
Terrasse des miroirs
Seconde falaise
Terrasse des commencements
Première falaise
Numinor
VERS ALHANROEL
Talath
VERS ZIMROEL
Terrasse de l'évaluation
MER INTÉRIEURE
N
ARCHIDEL DE RODAMAUNT
palacios

… l'heure où la sécurité abandonne le trône des rois
l'heure où les dynasties changent !

Lord DUNSANY

Le Sabre de Welleran

LE LIVRE DES JEUX

1

Il y avait eu des présages toute l'année, une pluie de sang sur Ni-moya, des grêlons effilés en forme de larme sur trois des cités du Mont du Château, puis une vision véritablement cauchemardesque, un gigantesque quadrupède noir aux yeux de rubis étincelants, avec une corne unique en spirale au milieu du front, qui voguait dans les airs au-dessus de la cité portuaire d'Alaisor, à la tombée du jour. Jamais un animal de cette espèce n'avait été vu sur le sol de Majipoor, et encore moins dans le ciel. Pendant ce temps, dans sa chambre quasi inaccessible, au niveau le plus profond du Labyrinthe, le vieux Pontife Prankipin allait enfin rendre le dernier soupir, entouré de la cohorte de mages, de sorciers et de thaumaturges dont la présence avait adouci les dernières années du vieillard.

Sur toute la surface de la planète, ce n'était que tension et appréhension. Comment savoir quelles transformations, quels périls pouvaient naître de la mort du Pontife ? La stabilité régnait depuis si longtemps : quatre pleines décennies, et plus encore, depuis le dernier changement de monarque sur Majipoor.

Dès que la nouvelle de la maladie du Pontife s'était répandue, les seigneurs, les princes et les ducs de Majipoor avaient commencé à se rassembler dans la vaste capitale souterraine pour le double événement à venir : le décès affligeant d'un empereur illustre et l'aube joyeuse d'un nouveau règne glorieux. Ils attendaient avec une impatience croissante, à peine dissimulée, ce qui, tout le monde le savait, devait se produire sous peu.

Les semaines passaient, mais le vieux Pontife s'accrochait à la vie de toutes les fibres de son être lâchant pied lentement, avec une extrême répugnance. Les médecins impériaux avaient depuis longtemps reconnu le caractère désespéré de son état. Les sorciers et les mages impériaux étaient impuissants à le sauver. De fait, ils avaient prédit l'inéluctable de longs mois

auparavant, sans en parler au Pontife, et ils attendaient, comme tout Majipoor, que leur prophétie se réalise.

Le prince Korsibar, le fils de lord Confalume le Coronal, dont la noble prestance suscitait l'admiration universelle fut le premier des grands seigneurs à arriver dans la capitale pontificale. Korsibar chassait dans le désert sinistre qui s'étendait juste au sud du Labyrinthe quand la nouvelle lui parvint que les jours du Pontife étaient comptés. Il était accompagné de sa sœur, la belle lady Thismet aux yeux de jais, et de son entourage habituel de compagnons de chasse ; quelques jours plus tard étaient arrivés le Grand Amiral du royaume, le prince Gonivaul, et le cousin du Coronal, le duc Oljebbin de Stoienzar, qui occupait la charge de Haut Conseiller ; peu après, ce fut le tour du prince Serithorn de Samivole, fabuleusement riche, qui revendiquait dans son ascendance pas moins de quatre Coronals de l'Antiquité.

Le jeune, vigoureux et dynamique prince Prestimion de Muldemar – dont le nom était le plus souvent avancé pour devenir le nouveau Coronal de Majipoor, quand lord Confalume aurait succédé à Prankipin comme Pontife – était arrivé lui aussi ; il avait fait le voyage depuis la résidence du Coronal, au sommet du gigantesque Mont du Château, en compagnie de Serithorn. Prestimion était entouré de ses trois inséparables compagnons – le massif Gialaurys, à l'âme de glace. Septach Melayn, à la délicatesse trompeuse, et l'insaisissable petit duc Svor. D'autres puissants personnages les suivirent de près : Dantirya Sambail, le brusque et imposant Procurateur de Ni-moya, le jovial Kanteverel de Bailemoona et Marcatain, l'envoyée personnelle de la Dame de l'île du Sommeil. Puis lord Confalume en personne fit son apparition : le grand Coronal. D'aucuns affirmaient qu'il était le plus grand de la longue histoire de Majipoor. Au long de plusieurs décennies, il avait présidé en parfaite collaboration avec Prankipin, l'aîné des monarques, à une période de prospérité universelle sans précédent.

Ainsi, tout était en place pour la proclamation de la succession. Et l'arrivée de lord Confalume au Labyrinthe signifiait assurément que la fin de Prankipin était proche : mais

l'événement attendu par tout le monde ne venait pas ; jour après jour, semaine après semaine, il ne venait pas.

De tous ces princes brûlant d'impatience, c'est Korsibar, le robuste et énergique fils du Coronal, qui paraissait avoir le plus de mal à supporter l'attente. Korsibar était un homme habitué à vivre au grand air, un chasseur réputé ; il avait des membres longs, des épaules carrées, un visage maigre aux joues creuses, devenu presque noir après une vie passée sous le soleil ardent. Le séjour interminable dans l'immense grotte souterraine qu'était le Labyrinthe l'exaspérait.

Korsibar venait de passer près d'un an à préparer et à monter une ambitieuse expédition de chasse qui devait parcourir l'arc méridional du continent d'Alhanroel. Il en rêvait depuis toujours ou presque – une expédition lointaine, qui aurait couvert des milliers de kilomètres et lui aurait permis de remplir la salle des trophées qu'il se réservait dans le Château de lord Confalume, d'y exhiber des animaux inconnus et merveilleux. Mais, dès le dixième jour de l'expédition, il lui avait fallu renoncer à son projet pour gagner en toute hâte le sombre Labyrinthe où jamais n'entrait l'air pur, ce royaume sans joie, profondément enfoui sous la surface de la planète.

Où, apparemment, il allait être contraint, par égard pour son père et pour son rang éminent, de tuer le temps en rongeant son frein, de tourner en rond pendant des semaines, voire des mois, dans l'infinité des interminables corridors tortueux étagés sur de nombreux niveaux. Sans oser partir, en attendant le moment où le vieux Pontife rendrait le dernier soupir et où lord Confalume lui succéderait sur le trône impérial.

D'autres, pendant ce temps, de moins noble naissance, étaient libres de parcourir tout leur content les terrains de chasse qui s'étendaient au-dessus de sa tête. Korsibar ne pourrait supporter beaucoup plus longtemps cette situation. Il rêvait de chasse ; il rêvait de lever les yeux vers un ciel pur et lumineux, de sentir sur ses joues le souffle doux et frais d'une brise du nord. À mesure que les jours et les nuits de désœuvrement s'accumulaient, son impatience grandissante menaçait d'exploser.

— Rien n'est plus haïssable que l'attente, déclara Korsibar en parcourant du regard le groupe rassemblé dans la vaste antichambre au plafond d'onyx de la Salle du Jugement.

Cette antichambre, trois niveaux au-dessus des appartements impériaux, était devenue le lieu de réunion habituel des nobles venus du Château.

— Cette attente interminable ! poursuivit Korsibar. Par tous les dieux ! Quand se décidera-t-il à mourir ? Que cela se produise, puisque c'est inéluctable ! Que cela se produise et qu'on en finisse !

— Chaque chose vient en son temps, répliqua le duc Oljebbin de Stoienzar avec l'onctuosité ampoulée dont il était coutumier.

— Combien de temps faudra-t-il encore se morfondre ici ? insista Korsibar avec colère. La planète entière est guettée par la paralysie depuis le début de cette affaire.

Le bulletin de santé matinal du Pontife venait d'être affiché. Aucun changement pendant la nuit ; l'état de Sa Majesté demeurait grave, mais elle tenait bon.

— Nous attendons, poursuivit Korsibar en frappant du poing dans la paume de sa main, nous attendons et nous attendons ! Nous ne faisons qu'attendre et rien ne se passe. Serions-nous venus trop tôt ?

— De l'avis du corps médical, Sa Majesté n'avait plus longtemps à vivre, glissa l'élégant Septach Melayn, l'ami le plus proche de Prestimion, un homme grand et svelte aux manières raffinées, mais un redoutable bretteur. Il semblait donc raisonnable de venir à ce moment-là et…

Une formidable éructation, suivie d'un rire tonitruant, l'arrêtèrent net. C'était ce grand costaud de Farholt, un fruste boute-en-train de l'entourage du prince Korsibar, qui faisait remonter son haut lignage à l'époque reculée du Coronal lord Guadeloom.

— L'avis du corps médical ? L'avis du corps médical, dites-vous ? Par les reliques des dieux, que sont les médecins, sinon de faux sorciers dont les sortilèges ne produisent pas l'effet souhaité ?

— Contrairement à ceux des vrais sorciers, c'est bien ce que vous prétendez ? demanda Septach Melayn d'une voix

traînante, en prenant son ton le plus goguenard et en considérant le massif Farholt sans cacher la répugnance qu'il lui inspirait. Répondez à ceci, mon bon ami Farholt : imaginons que quelqu'un, lors d'une joute, ait transpercé de sa rapière la partie charnue de votre bras, que vous êtes étendu dans la lice et que vous regardez les flots de sang vermeil jaillir de votre blessure. Préféreriez-vous voir accourir un sorcier marmonnant des incantations ou un bon chirurgien qui suturerait la plaie ?

— Quelqu'un a-t-il jamais plongé sa rapière dans mon bras ou une autre partie de mon corps ? répliqua Farholt, la mine renfrognée et le regard noir.

— Vous ne m'avez pas bien compris, mon cher ami, poursuivit Septach Melayn. Auriez-vous donc l'esprit émoussé ?

— Plus que cette lame qui lui a transpercé le bras, lança le duc Svor, toujours prompt à la repartie.

Après avoir été longtemps un compagnon du prince Korsibar, le rusé et malicieux petit duc comptait maintenant parmi les amis les plus chers de Prestimion.

Des rires ténus s'élevèrent ; Korsibar, avec un roulement d'yeux féroce, leva les bras dans un geste de dégoût.

— Finissons-en une fois pour toutes avec ces bavardages oiseux ! Ne voyez-vous point comme il est stupide de passer nos journées ainsi ? De perdre notre temps dans cette prison souterraine privée d'air, quand nous pourrions être à la surface et vivre comme il sied que nous vivions…

— Bientôt, bientôt, déclara le duc Oljebbin de Stoienzar, avec un geste apaisant de la main. Cela ne peut pas durer beaucoup plus longtemps.

Plus âgé de vingt ans que les autres, une épaisse chevelure de neige et des joues sillonnées de rides profondes trahissant la différence d'âge, il s'exprimait avec le calme de la maturité.

— Une semaine ? lança Korsibar avec feu. Un mois ? Un an ?

— Un oreiller sur le visage et tout serait terminé dès aujourd'hui, marmonna Farholt.

Cela provoqua de nouveaux rires, plus gras cette fois, mais aussi des regards stupéfaits, de Korsibar en particulier, et deux ou trois hoquets de surprise devant tant de rudesse.

— Grossier, Farholt, bien trop grossier, fit le duc Svor avec un petit sourire glacé qui découvrit fugitivement ses petites incisives triangulaires. Il serait plus subtil, si le Pontife continue à traîner de la sorte, de soudoyer un des nécromanciens de son entourage, d'acheter pour vingt royaux quelques incantations et conjurations, en vue de l'expédier enfin dans l'autre monde.

— Qu'est-ce à dire, Svor ? lança une nouvelle voix dans l'antichambre, une voix ample et sonore, que tout le monde reconnut aussitôt. Seraient-ce des idées de trahison ?

C'était le Coronal lord Confalume, qui entrait au bras du prince Prestimion. Les deux hommes donnaient véritablement l'impression d'avoir déjà accédé à leurs nouvelles charges, Confalume le Pontife, Prestimion le Coronal, et remodelé le monde à leur guise en prenant le petit déjeuner. Tous les regards se tournèrent vers eux.

— Mille pardons, monseigneur, répondit benoîtement le petit duc.

Il pivota sur lui-même pour faire face au Coronal, s'inclina un peu sèchement mais avec grâce et forma des cinq doigts écartés d'une main le symbole de la constellation, en signe de respect.

— Ce n'était qu'une plaisanterie stupide, reprit-il. Je ne crois pas non plus que Farholt était sérieux quand il a suggéré d'étouffer le Pontife avec son oreiller.

— L'étiez-vous, Farholt ? demanda le Coronal d'un ton détaché, mais où perçait une menace voilée.

Farholt n'était pas réputé pour sa vivacité d'esprit ; Korsibar ne lui laissa pas le temps de formuler la réponse qu'il préparait laborieusement.

— Rien de sérieux ne s'est dit dans cette salle depuis des semaines, père. La seule chose sérieuse est cette attente interminable. Elle met nos nerfs à rude épreuve.

— Les miens aussi, Korsibar. Nous devons tous faire encore montre d'un peu de patience. Mais il existe peut-être un remède à ton impatience – meilleur que ceux de Svor et de Farholt.

Le Coronal sourit. Il s'avança tranquillement au centre de la salle pour prendre place sous un dais de soie écarlate portant le

motif répété de l'emblème pontifical en filigrane d'or et losanges noirs.

La taille de Confalume ne dépassait pas la moyenne, mais il était bâti en force, large de poitrine, puissant de cuisse, digne père de son robuste fils. Il émanait de lui le rayonnement serein de celui qui vit depuis longtemps au sein de la grandeur. Lord Confalume était dans sa quarante-troisième année de règne, un total que bien peu avaient atteint dans l'histoire de la planète. Il semblait pourtant encore dans la force de l'âge. Son regard était vif et sa chevelure châtain bien fournie commençait seulement à grisonner.

Au col de la tunique d'un vert tendre du Coronal était fixée une rohilla, une petite amulette astrologique formée de fils d'or bleu enroulés autour d'un noyau de jade. Il y porta la main à deux reprises, d'un geste fugace, comme pour y puiser de la force. Plusieurs nobles touchèrent aussitôt leur propre amulette, inconsciemment peut-être. Ces dernières années, suivant en cela l'exemple du Pontife, de plus en plus réceptif au surnaturel, le Coronal avait montré une attirance croissante pour les nouvelles et étranges philosophies ésotériques qui avaient fait quantité d'adeptes dans toutes les couches de la société ; la cour lui avait docilement emboîté le pas, à l'exception d'une poignée d'incorrigibles sceptiques.

En parlant, le Coronal semblait accorder en même temps à tout un chacun une attention particulière.

— Prestimion, expliqua-t-il, est venu ce matin me faire une suggestion qui, à mon sens, ne manque pas d'intérêt, il est conscient, comme nous tous, de la tension que provoque cette période d'oisiveté forcée. Le prince Prestimion propose donc qu'au lieu d'attendre que le décès de Sa Majesté donne le signal des traditionnels jeux funéraires, nous nous disposions à organiser sans délai les premières épreuves. Ce sera une manière de passer le temps.

Farholt ne put retenir un grognement de surprise et d'approbation mêlées. Les autres, y compris Korsibar, demeurèrent un moment silencieux.

— Cela serait-il convenable, monseigneur ? demanda très doucement le duc Svor.

— Pour des raisons de précédent ?

— Pour des raisons de bon goût.

— Ne sommes-nous pas les arbitres suprêmes du goût, Svor ? poursuivit le Coronal sans se départir de son amabilité.

Il y eut des frémissements dans le petit groupe des amis du prince Korsibar et de ses compagnons de chasse. Mandrykarn de Stee murmura quelque chose à l'oreille du compte Venta d'Haplior ; Venta prit Korsibar à part pour lui glisser quelques mots. Le prince parut troublé et surpris par les paroles de Venta.

Puis il se tourna vers le Coronal.

— Puis-je donner mon avis, père ? fit-il brusquement.

L'embarras était manifeste sur son visage allongé aux traits vigoureux, au front sillonné de plis profonds ; il tira sur les pointes de sa grosse moustache noire, il posa une main puissante sur sa nuque et serra.

— Je vois les choses de la même manière que Svor : cela me paraît inconvenant. Se lancer dans les jeux funéraires avant même que le Pontife soit descendu dans la tombe…

— Je ne vois rien à y redire, mon cousin, répliqua le duc Oljebbin. Si nous gardons pour plus tard les parades, les banquets et l'ensemble des réjouissances, qu'importe si les épreuves commencent sans tarder ? Prankipin est condamné, c'est indéniable. Les sorciers impériaux ont lu dans l'avenir et annoncé la fin prochaine du Pontife. Ses médecins prédisent la même chose.

— Avec, espérons-le, des preuves plus tangibles que les sorciers, glissa Septach Melayn, qui ne faisait pas mystère du mépris dans lequel il tenait les pratiques magiques de toutes sortes, en ces temps éminemment superstitieux.

Korsibar eut un petit geste irrité de la main, comme pour chasser un moucheron voletant autour de ses oreilles.

— Vous savez tous que nul n'est plus impatient que moi de mettre fin à cette inaction étouffante, mais…

Il s'interrompit, le front de plus en plus creusé, les narines dilatées, comme s'il lui était extrêmement difficile de trouver les mots justes.

— Je prie le grand duc Oljebbin de me pardonner, si je l'offense en étant d'une autre opinion, reprit enfin Korsibar avec un coup d'œil en direction de Mandrykarn et de Venta, comme pour quêter leur soutien. Mais il convient d'observer les bienséances, père ; il y a un comportement de circonstance à respecter. Et puis… oui, par le Divin, Svor a raison… c'est une question de bon goût.

— Tu m'étonnes, Korsibar, fit lord Confalume. Je croyais que tu serais le premier à saisir la balle au bond. Au lieu de quoi, je découvre un esprit tatillon…

— Korsibar, tatillon ? lança une voix rauque et sonore à l'entrée de la salle. Oui, comme l'eau est sèche, comme le feu est froid, comme le miel est aigre. Korsibar ! Tatillon ! Deux mots que je n'aurais jamais cru entendre accouplés dans la même phrase !

C'était Dantirya Sambail, le prince caustique et cruel qui portait le titre de Procurateur de Ni-moya. Il s'avança à grands pas dans l'antichambre, faisant claquer les semelles de ses bottes sur le sol de marbre noir et fut aussitôt le centre de l'attention générale.

Sans un geste d'hommage au Coronal, le Procurateur planta son regard dans celui de lord Confalume.

— Quel est donc, je vous prie, le sujet de cette discussion qui a amené l'improbable juxtaposition de concepts contradictoires ?

— La raison, fit lord Confalume de sa voix la plus suave, en réponse à l'emportement de Dantirya Sambail, en est que votre parent de Muldemar a proposé l'ouverture immédiate des jeux funéraires, puisque nous serons malheureusement tous réduits à l'inaction aussi longtemps que Prankipin s'accrochera à la vie. Mon fils, à ce qu'il semble, s'oppose à cette idée.

— Ah ! fit Dantirya Sambail, avec une apparente fascination. Ah ! répéta-t-il, après un silence.

Le Procurateur s'était planté face à lord Confalume sous le dais central, les jambes écartées dans une attitude caractéristique.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille assez imposante, qui aurait pu être le plus grand de l'assemblée

si ses jambes trapues n'avaient été si courtes pour son torse long et puissant ; ce personnage à l'air impérieux ne le cédait qu'à Farholt par la corpulence.

Mais un personnage repoussant. Dantirya Sambail était d'une laideur frappante, presque magnifique. Le gros dôme luisant de sa tête était couronné d'une épaisse tignasse de rudes cheveux orangés ; sa peau était pâle, constellée d'une myriade de taches de son rutilantes ; son nez était bulbeux, sa bouche large et férocement dédaigneuse, ses joues flasques et charnues, son menton en galoche. Dans cette face violente et déplaisante brillaient deux yeux exprimant une sensibilité surprenante, des yeux d'un violet gris tendre, les yeux d'un poète, les yeux d'un amant. Dantirya Sambail était le cousin au troisième degré de Prestimion, du côté de sa mère ; en vertu de l'autorité dont il était investi sur le lointain continent de Zimroel, il ne le cédait, dans la haute noblesse de Majipoor, qu'au Pontife et au Coronal. Il était de notoriété publique que lord Confalume le détestait. Comme quantité de gens. Mais il était trop puissant pour être traité à la légère.

— Et pourquoi donc, demanda-t-il au Coronal, le bon Korsibar s'opposerait-il à l'ouverture des jeux funéraires ? J'aurais cru qu'il serait le plus pressé de nous tous de les voir commencer.

Une lueur de méchanceté traversa brusquement son regard ensorcelant de poète.

— Le problème, ajouta-t-il, ne serait-il pas simplement que l'idée émane de Prestimion ?

Le Coronal lui-même eut le souffle coupé par l'audace de cette remarque.

Au vrai, une tension voilée s'était fait jour ces derniers temps entre Korsibar et Prestimion. D'un côté, Korsibar, le fils unique du Coronal, un homme de noble prestance, respecté et même aimé par toute la planète, qu'une coutume séculaire empêchait de succéder à son père sur le trône ; de l'autre, Prestimion, de bien moins haute naissance et de moindre prestance, qui, selon toute probabilité, serait choisi par le Coronal pour lui succéder. D'aucuns déploraient en privé que des nécessités constitutionnelles interdisent à Korsibar de prendre possession

du trône bientôt vacant. Mais personne n'abordait ouvertement le sujet ; personne. Surtout en présence de Korsibar, de Prestimion ou de lord Confalume lui-même.

— Puis-je dire quelque chose, monseigneur ? demanda doucement Prestimion qui, depuis son arrivée, avait gardé le silence.

D'un petit geste de la main gauche, presque distraitement, Confalume lui donna la parole.

Trapu, la taille bien prise, le prince Prestimion, malgré sa stature étonnamment courte était doté d'une force physique et d'une présence hors du commun. Il avait des cheveux dorés, mais sans éclat, qu'il portait courts, contrairement à la mode du moment. Le regard pénétrant de ses yeux d'un bleu vert assez pâle, un soupçon trop rapprochés, peut-être, était d'une rare intensité ; son visage au teint pâle était étroit, ses lèvres minces.

Il était facile, au milieu des grands seigneurs du Mont du Château, de ne pas remarquer Prestimion ; il ne payait pas de mine, mais compensait sa taille modeste par l'agilité, la puissance musculaire, l'énergie et une habileté innée. Dans son enfance et même dans les premiers temps de son âge adulte, nul ne lui aurait prédit de hautes distinctions ; mais petit à petit, ces dernières années, il avait atteint un rang prééminent à la cour du Coronal. Il était maintenant généralement considéré dans l'enceinte du Château comme le Coronal désigné, mais d'une manière officieuse, car il n'eût pas été séant pour lord Confalume de faire connaître officiellement son choix du vivant du vieux Pontife.

Le prince reçut avec calme l'autorisation de parler. Les paroles peu diplomatiques et même carrément provocantes de son cousin de Ni-moya ne semblaient avoir aucunement troublé Prestimion ; à vrai dire, il semblait rarement troublé par quoi que ce fût. Il donnait toujours l'impression d'agir avec préméditation ; un homme dont tous les actes avaient été l'objet de calculs et d'une longue réflexion préalable. Ceux qui ne vouaient pas à Prestimion une admiration sans réserve soupçonnaient même ses mouvements les plus impulsifs – et ils n'étaient pas rares – d'avoir été calculés.

Il adressa un sourire serein à Korsibar, un autre au Procurateur et prit la parole, sans s'adresser à personne en particulier.

— Qu'est-ce, tout bien considéré, que nous commémorons par ces jeux tenus traditionnellement à la mort du Pontife ? La fin de la vie d'un grand monarque, assurément. Mais aussi le commencement d'un nouveau règne, l'accession d'un éminent Coronal à l'autorité suprême du Pontificat, le choix d'un prince prometteur du royaume comme seigneur de la planète. Un cycle qui s'achève, un autre qui s'ouvre. Ces jeux devraient ainsi avoir un double objectif : saluer l'avènement des nouveaux monarques, bien sûr, mais aussi célébrer la vie de celui qui nous quitte. Il me paraît donc juste, convenable et naturel d'ouvrir les jeux tant que Prankipin est encore de ce monde. Ce faisant, nous jetons un pont entre l'ancien règne et le nouveau.

Quand il cessa de parler, un silence absolu s'abattit dans la salle.

Il fut rompu par le battement sonore des mains de Dantirya Sambail.

— Bravo, cousin Muldemar ! Bravo ! Brillante démonstration ! Je vote pour l'ouverture immédiate des jeux ! Qu'en dit le tatillon Korsibar ?

Korsibar fixa sur le Procurateur des yeux étincelants de fureur difficilement contenue.

— J'aurais plaisir à commencer les jeux dès aujourd'hui, si tel est le sentiment général, déclara-t-il d'une voix crispée. Je n'ai jamais formulé d'objection ; j'ai simplement soulevé la question des bienséances. Disons d'une précipitation inconvenante.

— Et cette question a été joliment réglée par le prince Prestimion, fit le duc Oljebbin de Stoienzar. Soit. Je retire mon objection, monseigneur. Je propose en outre de présenter ces jeux aux citoyens du Labyrinthe non comme des jeux funéraires, mais simplement des jeux organisés en l'honneur de notre bien-aimé Pontife.

— D'accord, fit Korsibar.

— Quelqu'un s'y oppose-t-il ? demanda lord Confalume. Non… Bien. Faites vos préparatifs, messieurs, pour ce que nous appellerons les Jeux Pontificaux. Les anciens et traditionnels

Jeux Pontificaux. Par le Divin, qui saura qu'ils n'ont jamais existé précédemment ? Plus de quarante années se sont écoulées depuis la mort du dernier Pontife ; qui se rappelle comment les cérémonies sont censées se dérouler et, si quelqu'un s'en souvient, osera-t-il élever la voix ?

Un large sourire aux lèvres, le Coronal laissa son regard se poser successivement sur tous les membres de l'assemblée ; ce n'est qu'en passant sur le visage de Dantirya Sambail que son sourire sembla perdre un peu de sa chaleur. Puis il fit mine de se retirer ; mais, arrivé à la porte de la salle, il se tourna vers son fils.

— Korsibar, veux-tu, je te prie, me rejoindre dans mes appartements, dans dix minutes.

2

Les rumeurs sur l'état critique du Pontife s'étaient répandues dans l'immensité de Majipoor, se propageant de ville en ville et d'une côte à l'autre – des Cinquante Cités du Mont du Château aux confins du gigantesque continent d'Alhanroel, par-dessus les flots de la Mer Intérieure jusqu'à l'île du Sommeil, d'où la Dame bien-aimée envoyait ses rêves apaisants, jusqu'aux cités géantes de Zimroel, le continent occidental, plus jeune et plus sauvage, et jusqu'à la zone torride et les déserts arides de Suvrael, le continent méridional. Le Pontife est mourant ! Le Pontife se meurt ! Rares étaient ceux, parmi les milliards d'habitants de Majipoor, qui n'éprouvaient quelque inquiétude des conséquences de sa mort. Personne ou presque, en effet, n'avait gardé souvenance d'un temps où Prankipin n'occupât l'un ou l'autre des deux trônes de Majipoor ; qui pouvait savoir ce que serait la vie sans lui ?

Au vrai, la crainte était générale par la planète : crainte du démantèlement des hiérarchies, de perturbations de l'ordre, de déchaînement du chaos. Cela faisait si longtemps qu'un changement de gouvernement n'avait eu lieu que le peuple avait oublié la force de la tradition. Tout semblait possible quand le vieil empereur aurait disparu ; on redoutait le pire, une tragique transformation du monde, qui anéantirait la terre et la mer et jusqu'au ciel.

Des sorciers et des mages en nombre étaient prêts à les guider dans cette période difficile. Sous le règne du Pontife Prankipin, la sorcellerie avait connu un grand essor et un développement exubérant sur Majipoor.

Nul n'aurait pu imaginer, quand le jeune et vigoureux duc Prankipin de Halanx était devenu Coronal, que la planète finirait par être submergée par un raz de marée de sorcellerie et de magie. Les sciences occultes avaient toujours constitué un élément important de la vie sur Majipoor, particulièrement dans le domaine de l'interprétation des rêves. Mais jusqu'au

règne de Prankipin, seules les classes sociales les plus modestes avaient embrassé les disciplines ésotériques dépassant la simple interprétation des rêves : l'innombrable population de pêcheurs, de tisserands et de ramasseurs de bois, de teinturiers de fabricants de charrettes, de potiers et de maréchaux-ferrants, de vendeurs de saucisses, de barbiers et d'assommeurs, d'acrobates, de jongleurs, de bateliers et de marchands ambulants de chair de dragon de mer séchée, qui constituait la base grouillante de l'économie de la planète géante.

D'étranges cultes s'étaient toujours développés au sein de ce peuple – d'étranges croyances, souvent sauvages et violentes, en des pouvoirs et des forces dépassant l'entendement du commun des mortels. Les adeptes de ces cultes avaient leurs prophètes et leurs chamans, bien sûr, leurs amulettes et leurs talismans, leurs fêtes, leurs rituels et leurs processions ; ceux qui évoluaient dans des sphères plus élevées, les commerçants, les fabricants et, plus haut encore, les membres de l'aristocratie, n'y voyaient pas de mal. Ils estimaient même que cela pouvait être bon pour les petites gens qui avaient ces croyances. Par ailleurs, rares étaient les membres de ces classes aisées qui inclinaient à donner dans ce qu'ils tenaient pour chimères et superstitions populaires.

Mais la politique commerciale éclairée du Coronal lord Prankipin avait conduit Majipoor vers un âge d'or, une expansion économique qui apportait l'abondance dans toutes les couches de la société ; or une richesse croissante s'accompagne fréquemment d'un sentiment d'insécurité accru, de la crainte de perdre ce que l'on a acquis. Ces sentiments engendrent souvent le désir d'une protection surnaturelle. Les richesses nouvelles avaient aussi développé le goût du confort, l'aversion de l'ennui et l'envie, allant jusqu'au désir ardent, d'expérimenter des choses nouvelles et marquantes.

L'accès de la population de Majipoor à cette prospérité nouvelle avait non seulement provoqué l'augmentation de la crédulité, mais développé l'avidité, la malhonnêteté, la paresse, la cruauté, la luxure, le goût des excès et du luxe, et d'autres vices de cette espèce dont la grande planète ne souffrait pas

particulièrement auparavant. Cela aussi engendra des changements dans la société de Majipoor.

La fascination de l'occultisme s'étendit donc sous lord Prankipin aux classes possédantes, favorisée par la multitude de Vroons et de Su-Suheris, deux peuples non humains, adonnés à la pratique des présages et de l'art divinatoire qui arrivaient à l'époque sur Majipoor. Les trucs et l'habileté de ces sorciers permirent à ceux qui étaient avides de miracles non seulement d'avoir une idée de ce que l'avenir leur réservait, mais de contempler quantité de merveilles, des gorgones, des salamandres et des serpents ailés, des basilics à plumes crachant des flammes ; il leur fut aussi donné d'apercevoir dans des abîmes de fumée noire et des portes de feu blanc des univers au-delà de l'univers et les royaumes de toutes sortes de dieux, de demi-dieux et de démons. C'est du moins ce qu'il semblait à ceux qui ajoutaient foi à ce qu'ils avaient sous les yeux, malgré les sceptiques qui qualifiaient tout cela d'illusion, de supercherie, d'attrape-nigauds. Mais le nombre de ces grincheux incrédules, au regard critique, allait sans cesse en s'amenuisant.

Partout on portait des amulettes et des talismans, l'odeur de l'encens était omniprésente, le commerce des onguents à appliquer sur les montants et les pas de porte contre les forces du mal était devenu florissant. La mode s'instaura chez certains des nouveaux riches de consulter des devins pour ce qui avait trait à leurs affaires ou à leurs investissements, puis les plus respectables des nouveaux cultes et mystères reçurent la caution des plus cultivés et de la noblesse. Les femmes de l'aristocratie, rapidement imitées par les hommes, commencèrent à engager à leur service des astrologues et des voyants ; lord Prankipin, à son tour, donna sa bénédiction à ces pratiques nouvelles en passant de plus en plus de temps dans la compagnie de mages, de devins, de thaumaturges et autres faiseurs de miracles. Sa cour s'augmenta de sorciers et de magiciens dont la sagesse était régulièrement mise à contribution dans la conduite des affaires du gouvernement.

Quand lord Prankipin s'était retiré dans le Labyrinthe pour assumer les tâches du pontificat et que Confalume lui avait

succédé, ces pratiques étaient trop profondément ancrées dans les mœurs pour que quiconque, y compris le nouveau Coronal, s'élève contre elles. Qu'il eût maintenu la suprématie des disciplines occultes par conviction intime ou qu'il eût habilement toléré un état de fait, nul ne l'avait jamais su, même ses plus proches conseillers ; mais, au fil des ans, il était devenu un partisan aussi convaincu des doctrines occultes que Prankipin l'avait jamais été. Avec un Pontife et un Coronal en parfait accord, la sorcellerie était devenue une pratique universelle sur Majipoor.

Ainsi, dans cette période d'indécision, quantité de maîtres des sciences occultes qui eussent autrefois été jugés étranges et bizarres furent en mesure d'offrir d'étranges et bizarres consolations aux millions – aux milliards – de citoyens effrayés dont l'âme s'emplissait d'inquiétude devant les incertitudes de l'avenir.

À Sisivondal, le centre commercial animé que traversaient toutes les caravanes reliant par voie de terre l'ouest d'Alhanroel aux opulentes cités du Mont du Château, le Mystère des Contemplateurs était le nom du rite par lequel les habitants espéraient repousser les démons redoutables qui risquaient d'errer librement à l'heure de la mort du Pontife.

Jamais la beauté ni l'élégance de Sisivondal n'attiraient un visiteur. La cité était posée au milieu d'une plaine dénudée, sans relief. On pouvait, en la quittant, parcourir quinze cents kilomètres dans n'importe quelle direction sans voir autre chose qu'un pays plat, sec et poussiéreux. Une ville morne et plate au cœur d'une morne et plate région, ayant pour seule caractéristique d'être le point de rencontre d'une douzaine de voies importantes.

Comme les rayons d'une roue géante, les larges routes traversant la plaine désolée se croisaient à cet endroit ; l'une arrivait du grand port d'Alaisor, à l'occident, trois venaient du nord, trois du sud et pas moins de cinq reliaient Sisivondal au gigantesque Mont du Château, loin à l'orient. Les boulevards et les avenues de la cité étaient disposés en cercles concentriques permettant une communication facile entre les différentes

voies. Les rues courant entre les avenues circulaires étaient bordées d'entrepôts de neuf niveaux au toit plat, construits sur le même modèle, dans lesquels les marchandises destinées à être acheminées vers d'autres régions du continent pouvaient être déposées provisoirement.

C'était une ville sans intérêt mais indispensable, dont l'apparence s'accordait avec la fonction. Située dans une région où il ne pleuvait guère que deux mois dans l'hiver, Sisivondal était privée des luxuriants et magnifiques jardins d'agrément qui étaient la marque de toutes les cités de Majipoor ou presque. La monotonie de ses larges rues, nues et poussiéreuses sous l'œil implacable du soleil vert doré, n'était rompue que de loin en loin par des plantations d'arbres et d'arbustes rustiques et rabougris, le plus souvent disposés en longues rangées régulières le long des trottoirs : camagandas trapus, au tronc épais et aux feuilles tombantes gris-pourpre, sombres buissons de lumma-lumma, qui ressemblaient à des rochers feuillus et dont la croissance était si lente qu'ils auraient pu avoir été taillés dans la pierre, garavedas épineux qui ne fleurissaient qu'une fois tous les cent ans, lançant vers le ciel une unique hampe d'un noir menaçant, haute comme trois fois un homme.

Non, ce n'était pas une jolie ville. Mais c'est là que le culte des Contemplateurs avait vu le jour et les Contemplateurs, lors de la procession de leurs Mystères, apportaient, le temps d'un défilé, une beauté inhabituelle dans les rues mornes de Sisivondal.

Ils avançaient en chantant, en dansant, en psalmodiant le long des hautes façades des entrepôts identiques qui bordaient Grand Alaisor Avenue. En tête du cortège plusieurs dizaines de jeunes femmes en robe d'un blanc immaculé répandaient sur le sol d'éclatants pétales écarlate et or de fleurs d'alabandinas apportées à grands frais du Mont du Château ; des jeunes gens, des miroirs étincelants cousus sur leur pourpoint, les suivaient en dansant et en projetant dans les rues des baumes et des onguents. Ensuite, en rangs serrés, venait le gros des chanteurs, accompagnés des sons aigus des flûtes et des fifres, qui hurlaient à tue-tête : « Place aux objets sacrés ! Place ! Place ! »

Derrière, marchant seule, avançait une géante à l'aspect terrifiant, en hautes bottes rouges, portant un énorme bâton à deux têtes qu'elle tenait à deux mains et levait en cadence au-dessus de sa tête. Sur ses épaules massives était fixée une paire de puissantes ailes noires battant lentement, au rythme du tambour de deux musiciens masqués qui la suivaient à distance respectueuse. Derrière ce groupe venaient les initiés du culte, à six de front, le visage dissimulé par un voile noir flottant, la tête, aussi bien celle des hommes que celle des femmes, rasée de près et enduite de cire, de sorte que le sommet de leur crâne s'élevait au-dessus du voile tournoyant comme un dôme de marbre poli.

Ceux qui ouvraient la marche de ce groupe portaient les sept objets tenus par les Contemplateurs pour leurs possessions les plus sacrées, des objets qu'ils n'exposaient que dans les occasions les plus solennelles. L'un brandissait une lampe de pierre ciselée d'une forme curieuse, d'où une flamme effrayante à la pointe jaune jaillissait vers le ciel ; un autre une palme entrelacée de fils d'or, formant un serpent ondulant, prêt à mordre ; derrière venait l'image géante d'une main humaine, le majeur retourné d'une manière impossible et menaçante ; le quatrième initié tenait une urne d'argent, en forme de sein, d'où il versait dans les rues un flot inépuisable de lait fumant, doré et odorant ; un cinquième balançait d'un côté à l'autre de la rue un énorme éventail en bois, jusqu'au premier rang de la foule, où les spectateurs effrayés bondissaient en arrière. Un sixième portait l'effigie d'une petite divinité replète au teint rose, au visage dépourvu de traits ; un septième enfin avançait en titubant sous le poids d'un monstrueux phallus taillé dans un long bloc incurvé de bois pourpre.

— Contemplez et adorez ! criaient les fidèles.

De la poitrine des spectateurs s'élevait un cri en réponse.

— Nous contemplons ! Nous contemplons !

D'autres danseurs suivaient, aux mouvements frénétiques, saisis d'une fureur extatique, délirante, qui bondissaient d'un côté à l'autre de la rue comme si des langues de feu jaillissaient autour d'eux de la chaussée et poussaient des cris brefs, inarticulés, semblables à des jappements d'animaux affolés. Ils laissèrent la place à une paire d'imposants Skandars à la mine

revêche portant entre eux, sur un gros poteau de bois, l'Arche des Mystères, qui passait pour renfermer les plus puissants et les plus sacrés des objets du culte, ceux qui ne devaient être montrés que dans les moments précédant la destruction de la planète.

Enfin, porté à bras d'hommes sur un palanquin resplendissant d'ivoire incrusté d'argent, le grand prêtre à l'aspect terrifiant, le Messager masqué des Mystères fermait le cortège. C'était un homme mince, entièrement nu, d'une taille phénoménale, dont la peau plissée était enduite de peinture noire d'un côté, dorée de l'autre ; son crâne était surmonté d'une tête sculptée de molosse à l'air furieux, aux yeux jaunes, au museau allongé de bête féroce, aux longues oreilles étroites pointant vers le ciel ; il tenait d'une main un bâton fin autour duquel s'entrelaçaient des serpents dorés au cou gonflé, aux yeux rouges et fixes, de l'autre un fouet en cuir.

À son passage, des cris de joie s'élevaient de la foule bordant l'avenue ; il donnait à chaque pas sa bénédiction à la multitude et faisait de loin en loin claquer son fouet vers les spectateurs. Et ils lui emboîtaient le pas, par centaines, par milliers, les citoyens ordinaires de Sisivondal, habituellement sérieux et travailleurs, riant à perdre haleine dans les transports extatiques, gambadant comme des fous, les bras en l'air, la tête rejetée en arrière, implorant des deux vides un signe de miséricorde. La salive coulait de leur bouche. Ils roulaient les yeux et, chez certains, seul le blanc était visible. Ils criaient : « Épargnez-nous ! Épargnez-nous ! » Mais ce qu'ils voulaient qu'on leur épargne ou de qui ils attendaient leur salut, bien peu dans cette foule grouillante amassée le long de Grand Alaisor Avenue eussent été en mesure de le dire. Personne, peut-être.

Le même jour, sur la côte occidentale d'Alhanroel, dans la ville de Sefarad, au sommet d'un promontoire balayé par les vents, un petit groupe de mages en chasuble safran, surplis de soie cramoisie et chaussures jaunes ouvraient la marche d'une procession vers la pointe connue sous le nom de Chaise de lord Zalimox, qui s'avançait en saillie au-dessus des eaux tumultueuses de la Mer Intérieure. Il y avait cinq hommes et

trois femmes de l'espèce humaine, grands et hiératiques, au port noble et majestueux. Ils avaient le visage parsemé de taches de poudre bleue, les orbites enduites de peinture écarlate et tenaient de longs bâtons blancs taillés dans des côtes de dragon de mer ; sur toute leur longueur étaient gravés de mystérieux caractères passant pour être l'écriture des Dieux Antiques.

En un long cortège sinueux les habitants de Sefarad suivaient en murmurant des prières à ces anciennes divinités inconnues. En avançant d'un pas régulier vers la mer, ils faisaient sans discontinuer le signe du dragon de mer, imitant des doigts le battement des ailes volumineuses, les poignets fléchis pour reproduire la courbure du cou puissant.

Nombre de ceux qui suivaient les mages vers la Chaise de lord Zalimox étaient des Lii, les plus humbles des habitants de la ville, élancés, la peau gris-noir et grêlée, la tête plate, beaucoup plus large que haute, où trois yeux ronds luisaient comme des braises. Des gens simples, pêcheurs, cultivateurs, balayeurs ou vendeurs de saucisses, qui, depuis des siècles, considéraient les gigantesques dragons ailés des mers de Majipoor comme des êtres semi-divins. Pour eux, les dragons occupaient une place entre la population des mortels et les dieux qui avaient régné sur la planète géante avant de se retirer inexplicablement, il y avait très longtemps ; ils étaient convaincus que le jour viendrait où ces dieux reprendraient possession de ce qui leur appartenait légitimement. Par groupes de cinquante ou cent, les Lii de Sefarad s'empressaient de gagner la côte pour implorer leurs dieux disparus de hâter leur retour.

Mais, ce jour-là, ils étaient loin d'être seuls. La nouvelle s'était propagée qu'une troupe de dragons de mer devait s'approcher du rivage.

Un tel événement était surprenant, car les dragons, dans leur longue migration maritime, n'étaient que très rarement visibles dans ces parages ; l'idée que leur visite soit miraculeuse, que les immenses animaux soient, à leur manière, en mesure d'entrer en communication avec les mystérieuses divinités du passé dont les Lii entretenaient le souvenir s'était répandue comme une traînée de poudre parmi toutes les races de la ville. Humains,

Hjorts, Ghayrogs et même une poignée de Vroons et de Su-Suheris, elles étaient toutes représentées dans le groupe de pèlerins qui gravissait la route rocailleuse menant à la plage.

De fait, des formes étaient visibles, au large qui pouvaient être des silhouettes de dragons, mais aussi bien autre chose.

— Je les vois ! s'écriaient les pèlerins, avec un ravissement mêlé d'incrédulité. C'est un miracle ! Les dragons sont là !

Peut-être étaient-ils là. Ces formes grises et arrondies semblables à des tonneaux ventrus flottant sur la mer ? Ces ailes sombres déployées ? Oui, des dragons. Peut-être. Peut-être juste des illusions d'optique causées par le brasillement de la mer et l'éclat du soleil sur la crête écumeuse des vagues.

— Je les vois ! Je les vois ! continuaient à crier les pèlerins, répétant la même phrase à en avoir la voix cassée, chacun cherchant désespérément à en convaincre son voisin.

Tout en haut du promontoire rocheux connu sous le nom de Chaise de lord Zalimox, les mages en chasuble safran et surplis de soie cramoisie levèrent l'un après l'autre leur bâton blanc d'os poli et le tendirent vers la mer en psalmodiant avec la plus grande solennité des mots d'une langue que nul ne comprenait :

— *Maazmoorn… Seizimoor… Sheitoon… Sepp !*

L'assemblée des fidèles réunis au bord de l'eau reprit en chœur les mêmes mots.

— *Maazmoorn… Seizimoor… Sheitoon… Sepp !*

Et de la mer immuable leur parvenait le grondement cadencé du ressac, portant des sons que les fidèles étaient libres d'interpréter comme bon leur semblait.

À Dulorn, l'éblouissante cité de pierre cristalline, qui avait l'éclat du diamant, bâtie dans l'ouest de Zimroel par les Ghayrogs à l'aspect reptilien, les attractions et les spectacles du Cirque Perpétuel avaient été suspendus en cette période troublée afin que l'énorme édifice cylindrique qui abritait le Cirque soit employé à des activités moins profanes. Tous les bâtiments de Dulorn étaient des constructions arachnéennes, étincelantes, qui frappaient l'imagination ; tous sauf celui-ci.

Mais le bâtiment du Cirque Perpétuel, à la périphérie orientale de la cité, était une sorte de tambour, simple et sans

aucun ornement, haut de près de trente mètres et d'un diamètre d'une telle étendue qu'il pouvait aisément contenir un public de plusieurs centaines de milliers de personnes. Comme les Ghayrogs aux cheveux flexueux et à la langue fourchue ne dormaient que quelques mois dans l'année et étaient avides de divertissements le reste du temps, des représentations de spectacles de toutes sortes y avaient lieu : jongleurs, acrobates, troupes de clowns, animaux dressés, prestidigitateurs, lévites, gobeurs d'animaux vivants, tout ce que le public pouvait trouver distrayant ; une douzaine d'attractions ou plus avaient lieu en même temps sur la scène gigantesque, sans aucune interruption, à chaque heure du jour et de la nuit, et chaque jour de l'année.

Mais tout cela avait été momentanément arrêté, pour être remplacé par un cirque d'une tout autre nature. Dans cette cité d'une beauté unique et saisissante, la difformité avait pris depuis peu un caractère sacré et toutes sortes de monstres venus des régions les plus éloignées de Majipoor étaient exhibés sur la scène où la foule, qui leur vouait un culte passionné, les implorait d'intercéder auprès des puissances des ténèbres qui menaçaient la planète.

On y voyait donc, élevés au rang de demi-dieux, des pygmées et des géants, des demeurés et des squelettes humains, des bossus et des gnomes, toutes sortes de ratages génétiques, les tristes produits d'une infinité de naissances malheureuses. Les déformations les plus cauchemardesques s'y exhibaient, des monstres à l'aspect impensable, des êtres si bizarres que nul n'aurait osé les imaginer : humains, Ghayrogs, Skandars, Hjorts, aucune race n'étant épargnée, se serraient les uns contre les autres. Il y avait deux Ghayrogs rattachés l'un à l'autre des épaules au bas du dos, mais en sens inverse, tête-bêche ; une femme dont les bras sans os se tortillaient comme des serpents ; un homme dont la tête rougeoyante portait un bec d'oiseau orange, recourbé comme celui d'un milufta, mais encore plus férocement acéré ; un autre homme, au corps plus large que haut, ayant de petites nageoires fragiles en guise de bras ; un quatuor de Lii décharnés unis les uns aux autres par un long cordon ombilical noir ; un homme montrant un œil géant au

centre du front ; un autre qui avait une seule jambe, semblable à un socle, partant des deux hanches ; un autre encore, dont les bras se terminaient par des pieds, et qui avait des mains à la place des pieds…

Ils apparaissaient tous successivement devant chaque secteur de la salle immense, car la scène tout entière flottait sur une nappe de vif-argent et effectuait un lent mouvement de rotation sur un axe invisible, faisant un tour complet en un peu plus d'une heure. Pendant une représentation normale, les spectateurs massés dans les gradins en rangées superposées qui s'élevaient en cercles concentriques jusqu'au plafond n'avaient qu'à rester sur leur siège et tout s'offrait à eux.

Mais il ne s'agissait pas d'une représentation. C'était un sacrement. Le public était donc autorisé à descendre des gradins et à monter sur la scène, ce qui, en temps ordinaire, n'était jamais permis. Une escouade de Skandars maintenait l'ordre, obligeant à coups cinglants de leurs longs bâtons la masse grouillante des adorateurs à former une seule file et les écartant prestement de la scène dès qu'ils avaient reçu la bénédiction de ceux qu'ils étaient venus voir. Lentement, patiemment, le public faisait la queue pour s'agenouiller devant telle ou telle créature difforme, touchant avec solennité qui un genou, qui un orteil, qui le bord d'une robe, avant de laisser la place aux suivants.

En cinq endroits seulement, disposés à équidistance sur la grande scène pour former les pointes d'une étoile géante, il existait un espace dégagé au milieu de la multitude des monstres et de leurs adorateurs. Ces cinq endroits avaient été dégagés pour des êtres sacrés entre tous, des androgynes, qui présentaient des caractères sexuels des deux sexes et symbolisaient ainsi l'unité et l'harmonie du cosmos, que tous les habitants de Majipoor, avec ferveur, souhaitaient préserver.

Nul ne connaissait l'origine des androgynes. D'aucuns prétendaient qu'ils venaient de Triggoin, la cité à demi mythique des confins septentrionaux d'Alhanroel, où ne vivaient que des sorciers. D'autres avaient entendu dire qu'ils venaient de Tilomon, de Narabal, de Ni-moya ou d'une autre cité de Zimroel. Certains disaient qu'ils arrivaient de Natu

Gorvinu, au fin fond de Suvrael et d'autres encore affirmaient qu'ils étaient originaires d'une des grandes cités du Mont du Château ; mais, même si leur origine était un sujet de discussions passionnées, on considérait d'un commun accord qu'ils avaient été mis au monde en même temps par une sorcière qui les avait engendrés seule, sans l'aide de quiconque, en jetant simplement un puissant sortilège.

Les androgynes étaient de petits êtres frêles et blafards, pas plus grands que des enfants, mais dont le corps avait atteint son plein développement. Trois d'entre eux avaient un doux visage de femme, une poitrine formée, bien que de petite taille, et un appareil génital mâle bien développé. Les deux autres avaient le buste sec et musclé d'un homme, avec des épaules larges et une poitrine dure et plate, mais leurs larges hanches avaient un galbe féminin, leurs fesses et leurs cuisses étaient pleines et charnues, et il n'y avait pas trace entre leurs jambes des organes de la reproduction masculins.

Nus, impassibles, ils s'exhibaient tout le long du jour et toute la nuit sur les cinq pointes de l'étoile imaginaire qui les reliait sur la scène, protégés des mains avides de la multitude béante par un cercle de feu rouge et froid, une ligne de démarcation que nul n'osait franchir, et, à tout hasard, par des groupes de Skandars revêches armés de bâtons.

Les androgynes regardaient la foule qui défilait devant eux d'un air froid et indifférent ; silencieux distants, on eût dit des visiteurs d'un autre monde. Tout le long du jour et de la nuit, les craintifs habitants de Dulorn défilaient sans interruption au centre de la construction en forme de tambour, rendant hommage par milliers, par centaines de milliers aux monstres sacrés, les mains tendues pour implorer les androgynes insensibles, criant des prières d'une voix saccadée, assez perçante pour s'élever jusqu'au ciel, et le message qu'ils répétaient inlassablement était le même que celui qui, des rues de Sisivondal, s'élevait au firmament : « Épargnez-nous… Épargnez-nous… »

Beaucoup plus au sud, à la pointe méridionale du vaste continent de Zimroel, dans l'humide cité de Narabal, où l'hiver

était inconnu et où la végétation se développait avec une folle exubérance dans une chaude atmosphère, lourde et étouffante, le culte des flagellants était prédominant. Des hommes en robe blanche zébrée de larges bandes jaunes parcouraient les rues en bondissant comme des possédés et en brandissant des épées, des massues et des couteaux. De loin en loin, ils s'arrêtaient, lançaient la tête en avant, de sorte que leurs longs cheveux leur couvraient le visage, et se mettaient à danser, d'abord sur un pied puis sur l'autre, tout en faisant pivoter frénétiquement leur cou et en se mordant sauvagement les avant-bras, sans aucunement montrer qu'ils souffraient, comme s'ils étaient insensibles à la douleur. Puis, les yeux illuminés de plaisir, ils lacéraient leur chair à coups de couteau ou présentaient leur dos nu à des femmes qui se jetaient sur eux avec un fouet fait de lianes de thokka entremêlées de chapelets de petits os de blave. Le sang coulait en abondance dans les rues de Narabal et se mélangeait à la pluie fine et continue qui l'entraînait le long des rigoles creusées dans le pavement. « Yamaghai ! Yamagha ! » criaient-ils interminablement. Nul ne savait ce que signifiaient ces mots, mais on leur attribuait un grand pouvoir, puisqu'ils immunisaient celui qui les prononçait contre la douleur de la morsure du couteau et du fouet. « Yamaghai ! Yamagha ! Yamaghai ! Yamagha ! »

C'est avec le sang du bidlak mâle qu'on espérait se purifier dans l'étincelante Ni-moya, la plus importante des cités du continent occidental, à onze mille kilomètres à l'est de la cristalline Dulorn. Les habitants se rassemblaient par centaines dans les sanctuaires souterrains de construction récente, tassés sous les grilles qui couvraient les salles humides et mal aérées, les yeux levés vers les mages en habit rituel de cérémonie, coiffés d'un casque doré surmonté d'une crête de plumes rouges, qui chantaient dans les rues au-dessus d'eux. Les bidlaks au pas lent et aux cuisses puissantes étaient amenés au-dessus des grilles, les grands couteaux jetaient un éclair, le sang coulait en longs filets brillants sur les adorateurs qui se pressaient, se bousculaient rudement dans leur avidité à recevoir le liquide purificateur sur leur visage levé et leur langue

tendue, à le recueillir dans leurs mains en coupe pour s'en barbouiller la figure et en imprégner leurs vêtements. Avec des grognements de joie féroce, ils recevaient le sacrement qui leur faisait tourner la tête et les enflammait ; après quoi, ils se retiraient, tantôt en dansant, tantôt en titubant, tandis que d'autres prenaient leur place sous les grilles au-dessus desquelles on poussait de nouveaux bidlaks.

À Sippulgar, la cité dorée d'Alhanroel, sous le soleil de la côte de Stoien, à l'autre bout du monde, c'est vers le Temps, l'impitoyable serpent ailé à la tête de jakkabole vorace, dont le vol ne cesse jamais, que le peuple implorant se tournait. En gémissant, en priant, en chantant, on promenait son image par les rues, sur une plate-forme munie de roues, faite de peaux de volevant fraîchement tannées, tendues sur un cadre de bois de gabela d'un vert vif, avec l'accompagnement d'un tonnerre de timbales, de coups de cymbales assourdissants et du son rauque et perçant des cornes. Derrière les privilégiés qui tiraient la plate-forme du dieu venait la masse des bons citoyens de Sippulgar la dorée, en pagne et sandales, le corps brillant de sueur et de traînées de peintures criardes, le visage tourné fixement vers le ciel.

À Banglecode, sur les hauteurs du Mont du Château, ce que l'on redoutait par-dessus tout était la disparition imaginaire des lunes, plus particulièrement de la Grande Lune. Rares étaient les nuits où quelqu'un n'avait le sentiment que la clarté des lunes allait en s'estompant et ne se précipitait, l'air hagard, dans les rues pour hurler sa terreur contagieuse. Mais il existait à Banglecode des archimages spécialisés dans le soutien aux lunes. Quand la population commençait à envahir les rues en se lamentant sur leur disparition, ces mages apparaissaient dans un fracas de cymbales, avec force sonneries de trompette, en brandissant leur bâton sacré. « Chantez ! » criaient-ils, et le peuple chantait ; et petit à petit, insensiblement, les lunes semblaient retrouver l'éclat qu'on avait cru perdu et la foule s'en retournait, sans cesser de gémir, mais pleine de gratitude et de soulagement. Et la nuit suivante, tout recommencerait.

— C'est une époque troublée de notre histoire, ce temps des mystères et des prodiges, dit Kunigarda, la Dame de l'île du Sommeil.

La hiérarque Thabin Emilda, la plus proche des assistantes de la Dame dans le Temple Intérieur, acquiesça de la tête en soupirant ; ce n'était pas la première fois, depuis quelque temps, qu'elles avaient cette conversation.

La Dame de l'île du Sommeil avait la charge d'apporter chaque nuit le réconfort et la sagesse à des millions d'esprits endormis et il lui avait fallu, ces derniers temps, faire appel à toute la formidable énergie dont elle disposait pour maintenir la paix sur la planète. La Dame et ses acolytes utilisaient les antiques machines installées dans les vastes salles de pierre de l'île pour envoyer des messages apaisants, exhortant au calme, à la patience, à la confiance. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, faisaient-elles savoir à la population. Bien des Pontifes étaient déjà passés de vie à trépas sur Majipoor. Prankipin avait bien mérité son repos. Le Coronal lord Confalume était prêt à assumer ses nouvelles charges ; un nouveau Coronal le remplacerait, aussi compétent que Confalume l'avait été ; l'harmonie continuerait de régner, comme auparavant et pour toujours, jusqu'à la fin des temps.

Ainsi, nuit après nuit, la Dame Kunigarda s'efforçait de faire partager ce qu'elle savait. Mais tous ses efforts étaient vains, car elle rappelait, par son existence même, les changements à venir et les rêves qu'elle envoyait contribuaient à accroître l'inquiétude, par le simple fait qu'elle y était présente.

Le temps qu'elle avait passé en qualité de Dame de l'île se rapprochait de son terme inéluctable à mesure que la vie se retirait du Pontife. La tradition séculaire voulait que cette dignité revienne à la mère du Coronal, à défaut à son plus proche parent vivant de sexe féminin. La mère de lord Confalume était donc venue s'établir sur l'île du Sommeil dès l'accession de son fils au trône, mais le règne du Pontife Prankipin s'était prolongé si longtemps que la mère de lord Confalume était morte entre-temps et que la charge de Dame de l'île était revenue à Kunigarda, la sœur aînée du Coronal.

Kunigarda l'occupait depuis déjà vingt ans. Mais il lui faudrait bientôt laisser la place à la princesse Therissa, la mère de lord Prestimion, le nouveau Coronal, et lui communiquer les secrets des machines de l'île avant de s'établir sur la Terrasse des Ombres, où les anciennes Dames achevaient leur existence. Tout le monde savait cela – c'était une cause supplémentaire d'incertitude et d'appréhension dans la population.

— Une chose est certaine, reprit la Dame en s'adressant à la hiérarque Thabin Emilda, la paix et la vérité l'emporteront. Le vieil empereur partira, le nouveau Coronal arrivera et la nouvelle Dame aussi ; peut-être y aura-t-il des difficultés, mais, à la longue, tout rentrera dans l'ordre. J'en suis convaincue, Thabin Emilda, de toute mon âme.

— Moi aussi, ma Dame, approuva Thabin Emilda.

Mais elle poussa un nouveau soupir et détourna la tête pour que la Dame ne puisse lire la tristesse et le doute dans ses yeux.

Ainsi, il était impossible de lutter contre cette vague de magie et de peur. Dans mille et une cités, des mages prenaient la parole pour déclarer avec assurance et véhémence : « Voici la voix du salut, voici les pratiques magiques qui restaureront la planète. » Et le peuple gémissant, effrayé, avide du salut, répondait : « Oui, oui, montrez-nous la voie. » Les observances différaient dans chaque cité, mais, au fond, c'était partout la même chose : processions et danses frénétiques, sons perçants des flûtes, furieuses sonneries des trompettes. Présages et prodiges. Commerce florissant des talismans, abominables et répugnants pour certains. Sang et vin coulant à flots et souvent mêlés. Fumées d'encens ; abominations ; psalmodies monocordes des maîtres des Mystères ; offrandes propitiatoires aux démons et adoration des dieux. Éclairs des couteaux sacrificiels et sifflements des fouets. Chaque jour apportait son lot de nouvelles bizarreries. Ainsi, dans cette époque fiévreuse, propice aux nouvelles croyances, les milliards de citoyens de la gigantesque planète attendaient la fin du règne du Pontife Prankipin et du Coronal lord Confalume, et l'avènement du Pontife Confalume et du Coronal lord Prestimion.

3

Les appartements où logeait le Coronal quand les circonstances exigeaient qu'il se rendît dans la capitale du Pontificat étaient situés au niveau le plus profond du secteur impérial du Labyrinthe, du côté opposé à la chambre isolée où se mourait le Pontife Prankipin. Dans le corridor sinueux que suivait le prince Korsibar pour gagner les appartements de son père, une haute silhouette anguleuse sortit lentement de l'ombre, sur sa droite.

— Auriez-vous l'obligeance, prince, de m'accorder un moment ?

Korsibar reconnut en l'homme qui l'abordait le froid et distant Sanibak-Thastimoon, un membre de la race des Su-Suheris, qu'il avait admis dans le groupe de ses conseillers les plus proches : son mage personnel, chargé de lire dans l'avenir et d'éclairer le destin.

— Le Coronal m'attend, répondit Korsibar.

— Je comprends, Votre Seigneurie. Je ne vous demande qu'un moment.

— Euh !...

— Cela pourrait être pour vous du plus grand intérêt.

— Un moment, dans ce cas, Sanibak-Thastimoon. Rien qu'un moment. Où ?

Le Su-Suheris indiqua une porte entrebâillée ouvrant sur une pièce sombre, de l'autre côté du corridor. Korsibar acquiesça de la tête et le suivit. Ils entrèrent dans une sorte de réserve, basse de plafond, exiguë, qui sentait le renfermé, encombrée d'outils et de matériel d'entretien.

— Un local de service, Sanibak-Thastimoon ?

— C'est un endroit pratique, répondit le Su-Suheris en fermant la porte.

Pour tout éclairage, une veilleuse émettait une lueur diffuse. Korsibar faisait grand cas des conseils de Sanibak-Thastimoon, mais il ne s'était jamais trouvé si près de lui et il en éprouva un

vague malaise, proche de la défiance. Le corps élancé du Su-Suheris à deux têtes le dominait d'une bonne quinzaine de centimètres, une situation que le prince aux longues jambes n'avait que rarement connue. Une odeur sèche et piquante émanait du sorcier, rappelant celle de feuilles mortes brûlées par une chaude journée d'automne et qui, sans être désagréable, avait dans cette atmosphère confinée une force oppressante.

L'arrivée des Su-Suheris sur Majipoor était relativement récente. Le fruit, en majeure partie, d'une politique mise en œuvre une soixantaine d'années auparavant, dans les premiers temps de l'accession au pouvoir du Coronal lord Prankipin, qui avait ouvert une période d'immigration accrue aux races non humaines sur la planète géante. Les Su-Suheris avaient une silhouette mince et longue, une peau lisse, un visage glabre. De leur corps tubulaire, un cou fin comme une baguette s'élevait sur une trentaine de centimètres et se divisait en forme de fourche, dont les deux parties se terminaient par une tête étroite et fuselée. Korsibar doutait de jamais se sentir parfaitement à son aise devant leur étrange apparence. Mais, pour l'époque, c'eût été folie de ne pas avoir dans son entourage un ou deux nécromanciens dignes de confiance et il était de notoriété publique que les Su-Suheris avaient des dons exceptionnels en matière d'oracle, de nécromancie et de divination, entre autres spécialités.

— Alors ? demanda Korsibar.

C'était en général la tête de gauche qui parlait, sauf lorsque le Su-Suheris faisait une prophétie. Il employait dans ce cas la voix froide et précise qui sortait de celle de droite. Cette fois, les deux têtes parlèrent en même temps, parfaitement synchrones, mais avec un intervalle d'une demi-octave.

— Des nouvelles inquiétantes ont été portées à l'attention de votre père.

— Suis-je en danger ? Et, si c'est le cas, pourquoi ces nouvelles lui seraient-elles parvenues avant de me parvenir, Sanibak-Thastimoon ?

— Il n'y a aucun danger pour Votre Seigneurie. Si vous prenez soin de ne pas susciter d'inquiétude dans le cœur de votre père.

— Une inquiétude de quelle nature ? fit sèchement Korsibar. Expliquez-vous.

— Vous souvenez-vous de cet horoscope que j'ai tiré pour vous, il y a quelques mois, qui indiquait que l'avenir vous réservait de grandes choses ? « Vous ébranlerez le monde, prince Korsibar », voilà ce que j'ai annoncé. En avez-vous gardé le souvenir ?

— Naturellement. Qui oublierait une prophétie comme celle-là ?

— La même prédiction a récemment été faite par un des augures de votre père. Mot pour mot, ce qui constitue une confirmation de poids. « Il ébranlera le monde. » Cela a répandu un trouble profond dans l'âme du Coronal. Lord Confalume envisage de se retirer sous peu du monde actif ; il ne verrait pas d'un bon œil qu'on l'ébranlât. Je tiens cela de sources dignes de foi, dans l'entourage même de votre père.

Korsibar chercha à regarder le sorcier au fond des yeux ; mais il était exaspérant de ne pas savoir laquelle des paires d'yeux émeraude au regard glacial il convenait de fixer. Et de devoir lever tellement la tête.

— Je ne vois pas en quoi une prophétie de ce genre est susceptible de l'inquiéter, déclara-t-il d'une voix crispée. Je ne veux pas lui causer d'ennuis ; il le sait. Comment le pourrais-je ? Il est mon père ; il est mon roi. Si par le fait que j'ébranle le monde on entend que j'accomplirai un jour de grandes choses, je ne puis que m'en réjouir. Je n'ai jusqu'alors rien fait d'autre que chasser, chevaucher de rapides montures, manger, boire et jouer, mais apparemment, s'il faut en croire votre horoscope, je suis sur le point de réaliser quelque chose d'important. S'il en est ainsi, tant mieux pour moi ! Je conduirai une expédition maritime d'une côte de la Grande Mer à l'autre ; je m'enfoncerai dans le désert et je découvrirai le trésor perdu des Changeformes qui y est caché ; ou peut-être que je… Qui sait ? Pas moi, en tout cas. Quoi que je fasse, ce sera mémorable. Lord Confalume devrait en être ravi.

— Ce qu'il redoute, j'imagine, est que Votre Seigneurie fasse quelque chose d'irréfléchi et de déraisonnable dont la planète aurait à pâtir.

— Vraiment ?

— C'est ce qu'on m'a affirmé.

— Il me considère donc comme un jeune homme téméraire ?

— Il a une foi profonde dans les oracles.

— Comme tout un chacun. « Il ébranlera le monde. » Soit. En quoi cela mérite-t-il une interprétation aussi pessimiste ? Le monde peut être ébranlé de différentes manières, bonnes ou mauvaises, vous savez. Je ne suis pas un séisme qui jettera à bas le château de mon père et lui fera dévaler les pentes du Mont. Ou bien me cachez-vous quelque chose dont j'ignore tout ?

— Je tenais seulement à vous prévenir que votre personne et vos intentions sont des sujets d'inquiétude pour le Coronal, qu'il risque de vous poser des questions difficiles et embarrassantes, et qu'il serait souhaitable, quand vous serez en sa présence, de faire en sorte de ne pas lui donner matière à suspicion.

— Suspicion de quoi ? s'écria Korsibar, exaspéré. Je n'ai pas de mauvaises intentions ! Je suis un homme simple et droit, Sanibak-Thastimoon ! J'ai la conscience en paix !

Le Su-Suheris n'avait rien à ajouter. Il haussa les épaules, un geste qui consistait pour lui à abaisser son long cou fourchu à mi-hauteur de sa poitrine et à replier les six doigts de ses mains sur les poignets. Les quatre yeux verts s'opacifièrent ; les bouches sans lèvres, minces comme des fentes, aux angles aigus demeurèrent obstinément closes. Il était inutile d'insister.

Vous ébranlerez le monde.

Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Korsibar n'avait jamais rien voulu ébranler. Toute sa vie, il n'avait désiré que des choses toutes simples : parcourir les Cinquante Cités du Mont du Château en quête de tel ou tel plaisir, suivre dans des régions reculées la piste des animaux féroces qu'il aimait traquer, jouer au palet, faire des courses de chariot et passer les longues nuits au Château, à boire et ripailler avec ses compagnons. Que pouvait lui offrir d'autre la vie ? Il était un prince de sang royal, certes, mais, ironiquement, cette filiation lui interdisait de devenir plus que ce qu'il était, car jamais le fils d'un Coronal n'avait été autorisé à succéder à son père sur le trône.

La tradition séculaire voulait que le nouveau monarque fût choisi par adoption ; il en avait toujours été ainsi, il en serait

toujours ainsi. Quand, dans une semaine ou plus tard, lord Confalume serait enfin élevé au pontificat, il ferait officiellement de Prestimion de Muldemar son fils et héritier, et Korsibar, la chair de sa chair, serait relégué dans quelque vaste et noble domaine, sur les hauteurs du Mont. Il y passerait le reste de ses jours, comme il avait passé les deux premières décennies de sa vie, à mener une existence confortable et oisive parmi les autres princes pensionnés du royaume. Tel était son destin ; tout le monde le savait. Il en était conscient depuis l'enfance, depuis qu'il avait compris que son père était un monarque. Qu'est-ce qui poussait Sanibak-Thastimoon à lui brouiller les idées avec cette absurde prédiction ? Pourquoi, à ce propos, l'austère et froid sorcier l'incitait-il, ces derniers temps, à chercher au-delà des agréments de sa vie de luxe et d'oisiveté un accomplissement plus noble ? Sanibak-Thastimoon devait en comprendre l'impossibilité.

Vous ébranlerez le monde. Assurément !

D'un geste impatient, Korsibar fit signe au Su-Suheris de s'écarter et sortit de la réserve.

Il s'arrêta devant la porte monumentale donnant accès aux appartements du Coronal, richement décorée d'éclatantes ciselures d'or de l'emblème de la constellation et du monogramme de son père LCC, bientôt transformé en LPC, quand Prestimion prendrait le pouvoir. Trois Skandars à l'aspect effrayant, le torse bombé, en uniforme vert et or de la garde royale du Coronal, étaient en faction devant la porte.

Korsibar s'avança vers un des Skandars et tendit le cou pour regarder dans les yeux l'être hirsute, doté de quatre bras, qui faisait près d'une fois et demie sa taille.

— Le Coronal a demandé à me voir, annonça-t-il. Au Château, parfois, les gardes des bureaux du Coronal le faisaient attendre comme n'importe quel jeune chevalier-initié, tout fils de Coronal qu'il fût, parce que le monarque était en réunion avec ses ministres d'État, qu'il s'entretenait avec de proches conseillers ou qu'il recevait des administrateurs régionaux. Ils avaient tous la préséance ; la naissance ne valait au fils du Coronal aucun rang officiel. Cette fois, les gardes s'écartèrent aussitôt pour le laisser entrer.

Lord Confalume était à son bureau, une large plaque polie de bois rouge et luisant de simbajinder, placée sur une haute estrade de gelimaund noir. L'unique éclairage était la lumière d'un orange vif dispensée par trois gros flambeaux de cire noire en spirale, soutenus par de lourdes appliques de fer ; des volutes de fumée gris-bleu s'élevant d'encensoirs dorés disposés de chaque côté du siège du Coronal chargeaient l'air d'une odeur âcre et pénétrante.

Lord Confalume était en train de pratiquer la divination. Entre les cartes et les ouvrages de référence qui couvraient son bureau étaient disséminés toutes sortes d'instruments et d'appareils utilisés dans la pratique de la géomancie. Korsibar, qui s'en remettait en la matière à des mages comme Sanibak-Thastimoon, n'avait pas la moindre idée de la destination de la plupart de ces objets ; il reconnut pourtant l'ammatepala en forme de balayette, utilisée pour s'asperger le front de l'eau de perception, les anneaux luisants d'une sphère armillaire et le récipient triangulaire en pierre appelé veralistia, dans lequel on brûlait les poudres aromatiques permettant de rendre plus nette la vision de l'avenir.

Korsibar attendit patiemment que son père, qui n'avait toujours pas levé les yeux, achève d'aligner ce qui ressemblait à une longue liste de chiffres.

— Vous vouliez me voir, père ? fit-il doucement, quand il lui sembla que lord Confalume avait terminé.

— Un moment. Juste un moment.

À trois reprises, dans le sens des aiguilles d'une montre, le Coronal frotta la rohilla épinglée à son col. Puis il plongea les deux pouces dans un récipient d'ivoire contenant un liquide bleuâtre et les porta à ses paupières. La tête baissée, les yeux clos, il murmura quelque chose qui ressemblait aux mots : *Adabambo, adabamboli, adambo,* ce qui n'avait aucun sens pour Korsibar, et pressa l'extrémité de ses auriculaires contre ses pouces. Pour finir, lord Confalume souffla par les narines, par une longue suite de courtes exhalations jusqu'à ce qu'il eût chassé tout l'air de ses poumons et resta ainsi, le menton sur sa poitrine creusée, les épaules basses, les yeux tournés vers le haut de sa tête.

La foi de Korsibar dans les pouvoirs de la magie était des plus fortes, mais il fut surpris et quelque peu accablé de voir son monarque de père si profondément absorbé par ces pratiques ésotériques, au prix d'une telle dépense d'énergie. L'effort n'était que trop évident. Les traits tirés, le teint terreux, le Coronal semblait fatigué, bien que ce ne fût que le milieu de la matinée. La tension nerveuse creusait sur son front et ses joues des rides que Korsibar n'avait jamais remarquées.

Le prince et sa sœur Thismet étaient les enfants de la maturité du Coronal. La différence d'âge entre le Coronal et ses enfants était de plusieurs dizaines d'années, un écart qui frappa soudain Korsibar. Le Coronal lui avait paru beaucoup plus jeune en début de matinée, dans l'antichambre de la Cour du Jugement ; mais cet air de jeunesse n'avait peut-être été que pure façade, une apparence qu'il était capable de se donner dans la compagnie de la noblesse du royaume, mais n'avait plus la force de conserver dans l'intimité d'une entrevue avec son fils.

Voyant son père si las, Korsibar sentit un élan le porter vers lui. Le Coronal, il le savait, avait toutes les raisons d'être fatigué, et pas seulement à cause des efforts que demandaient ces pratiques magiques. Pendant quarante-trois années, une durée inimaginable pour Korsibar, le Coronal lord Confalume avait eu la charge de régner sur la planète géante. Certes, il exerçait ce pouvoir au nom du Pontife et c'est le Pontife qui, en dernier ressort, était investi de la responsabilité de prendre les décisions. Mais il vivait retiré dans la sécurité du Labyrinthe. C'est au Coronal qu'il incombait de s'exhiber continuellement en public, de vivre entouré de sa cour dans son Château couronnant le Mont, mais aussi de parcourir la planète, tous les six ou huit ans, pour respecter la tradition du Grand Périple, au cours duquel le Coronal se montrait en chair et en os dans toutes les grandes cités des trois continents.

Le Grand Périple consistait pour le monarque à se transporter au-delà des Cinquante Cités du Mont et à traverser la mer pour gagner, sur le lointain continent de Zimroel, la grande métropole de Ni-moya, la sinistre Piliplok aux effrayantes rues rectilignes, Khyntor, Dulorn, Til-omon, la cité fleurie, Pidruid et tous ces autres lieux si éloignés, dont

l'existence relevait de la légende pour Korsibar ; s'exhiber devant la multitude en tant que symbole vivant du système qui régissait la planète géante depuis des millénaires, depuis l'aube de son histoire. Pas étonnant que lord Confalume eût l'air fatigué. Il régnait depuis si longtemps qu'il avait effectué le Grand Périple non pas une, mais cinq fois. Il portait depuis plus de quatre décennies tout le poids de Majipoor sur ses épaules.

Korsibar resta un long moment sans rien faire, l'attente se prolongea. Le Coronal était absorbé par ses pratiques de sorcier, comme s'il avait oublié la présence de son fils. Et Korsibar attendit. Il attendit longtemps. Quand le Coronal demandait d'attendre, on attendait, sans montrer d'impatience. Même si on était son propre fils.

Au bout d'un très long moment, lord Confalume leva enfin la tête, cligna des yeux à deux reprises en voyant Korsibar, comme s'il était surpris de le découvrir dans son bureau.

— Tu m'as fort étonné tout à l'heure, Korsibar, lança le Coronal sans préambule. Je n'aurais jamais imaginé que tu puisses formuler la moindre objection à des jeux anticipés.

— Permettez-moi, père, de m'étonner de votre étonnement. Me tenez-vous donc pour un esprit si superficiel ? Considérez-vous que je n'aie aucune idée de la manière dont il convient de se conduire ?

— T'ai-je jamais donné des raisons de le croire ?

— Vous ne m'avez jamais donné de raisons de croire le contraire. Depuis que je suis adulte, on m'a laissé libre de m'amuser et rien d'autre, comme un grand enfant. Suis-je invité à assister à des conseils ? M'a-t-on confié des responsabilités, de hautes fonctions ? Non. Non. On m'offre seulement une existence heureuse, faite de loisirs et d'activités sportives. « Que penses-tu de cette belle épée, Korsibar ? Et cette selle, cet arc fabriqué avec art à Khyntor ? Ces fougueuses montures de course viennent de nous être envoyées par les éleveurs de Marraitis. Fais ton choix, mon garçon ; rien n'est trop beau pour toi. Où chasseras-tu cette saison, Korsibar ? Dans les Marches du Nord, peut-être, ou bien dans les jungles de Pulidandra ? » Toute ma vie, père, il en est allé ainsi.

Le visage las du Coronal sembla s'affaisser de plus en plus sous le déluge de paroles de Korsibar.

— C'est la vie que tu voulais mener, dit-il quand le prince eut terminé. Du moins je le croyais.

— En effet. Mais quel autre genre de vie aurais-je pu choisir ?

— Tu aurais pu être tout ce que tu voulais. Tu as reçu une éducation princière, mon garçon.

— Une bonne éducation, c'est vrai ! Mais à quoi me sert-elle ? Je peux réciter les noms de cent Pontifes, de Dvorn à Vildivar, dans le bon ordre, et en nommer cinquante autres. J'ai étudié les recueils de lois, les Decrétales, les Synodiques, les Equilibres et tout le reste. Je peux te dessiner les cartes de Zimroel et d'Alhanroel et y placer correctement toutes les cités. Je connais l'orbite des planètes et je peux te citer des passages édifiants de nos meilleurs poètes épiques, de Furvain à Auliasi. À quoi bon tout cela ? Qu'est-ce que cela m'apporte ? Aurais-je dû composer moi-même des poèmes ? Aurais-je dû travailler dans un bureau ? Devenir un philosophe, peut-être ?

Les paupières du Coronal battirent, s'abaissèrent un instant ; il appuya le bout des doigts sur ses tempes. Il rouvrit les yeux pour poser sur son fils un regard torve, impassible, les paupières mi-closes.

— Les Équilibres, dis-tu ? Tu as étudié les Équilibres. Dans ce cas, tu dois comprendre les rythmes internes de notre structure gouvernementale et savoir pourquoi on t'a offert des épées, des selles et de belles montures à la place de hautes responsabilités. Nous ne vivons pas sous une monarchie héréditaire. Tu n'as pas de chance de m'avoir pour père, mon garçon ; de tous les princes du Mont du Château, tu es le seul pour qui il n'y aura jamais de place au gouvernement.

— Pas même un siège au Conseil ?

— Pas même cela. Une chose en amène une autre, dira-t-on ; si je te nommais au Conseil, tu ne tarderais pas à vouloir faire office de Régent quand je serais absent du Château, tu te proposerais comme Haut Conseiller ou tu aspirerais même à devenir Coronal quand mon tour viendrait de me retirer dans le Labyrinthe. Je serais constamment sur la défensive, en butte à des accusations…

— Père ?

— … des murmures sans fin, des insinuations, une véritable insurrection même, si…

— Père, s'il vous plaît ?

Confalume s'interrompit au beau milieu de sa phrase, cligna des yeux.

— Oui ?

— Je comprends parfaitement tout cela. Je me suis résigné depuis longtemps aux réalités de ma situation. Prestimion sera Coronal, pas moi ; soit. Je n'ai jamais pensé le devenir, jamais. Je ne l'ai ni désiré ni espéré. Mais permettez-moi de revenir au point de départ de cette discussion. Je vous ai demandé si vous me croyiez réellement assez stupide pour n'avoir d'autre idée en tête que d'échapper à l'ennui qui règne dans ce trou sinistre en sautant sur une monture et en brandissant mon épée dans un tournoi, sans tenir compte de la coutume, de la tradition ou des convenances.

Le Coronal ne répondit pas aussitôt. L'inattention voila ses yeux ; son visage, déjà fermé, sembla perdre toute expression. Quand il reprit enfin la parole, ce fut d'une voix très basse.

— As-tu du mal à accepter que Prestimion devienne Coronal, Korsibar ?

— Vous voulez savoir si je l'envie ? Oui… Il sera roi ; qui n'envierait celui qui va devenir roi ? Mais si j'ai du mal à accepter qu'il devienne Coronal à ma place… non. Cette charge n'a jamais été pour moi, je le sais. Sur les neuf milliards d'habitants que compte notre planète, je suis le seul dont on a su, dès sa venue au monde, qu'il ne pourrait jamais devenir Coronal.

— Cela te rend amer ?

— Pourquoi me posez-vous sans cesse ces questions, père ? J'accepte la loi. Je renonce de bon gré, sans hésiter, sans condition, en faveur de Prestimion, à ce trône que je n'ai jamais revendiqué. Je voulais simplement dire que je crois fermement avoir plus de profondeur qu'on ne me le reconnaît habituellement et je souhaiterais que l'on me confie de plus hautes responsabilités au sein du gouvernement. Plus exactement que l'on me confie une responsabilité quelconque.

— Au fait, demanda lord Confalume, quelle opinion as-tu de Prestimion ?

Ce fut au tour de Korsibar d'hésiter avant de répondre.

— Très habile, fit-il prudemment. Intelligent. Ambitieux.

— Ambitieux, assurément. Mais capable ?

— Il doit l'être. Vous l'avez choisi comme successeur.

— Je sais quelle est mon opinion de Prestimion. Je veux connaître la tienne.

— Je l'admire. Il a l'esprit vif et, pour un homme de sa taille, une force étonnante, sans parler de sa prodigieuse agilité. C'est une fine lame, mais il est encore meilleur tireur à l'arc.

— As-tu de la sympathie pour lui ?

— Non.

— Voilà qui a au moins le mérite de la franchise. Crois-tu qu'il fera un bon Coronal ?

— Je l'espère.

— Nous l'espérons tous, Korsibar. Le crois-tu ? Un nouveau silence. Après ce moment de grande fatigue, les yeux du Coronal avaient retrouvé leur vivacité habituelle ; ils scrutèrent implacablement le visage de Korsibar.

— Oui. Oui, je crois qu'il fera probablement un bon Coronal.

— Probablement, dis-tu.

— Je ne suis pas devin, père. Je ne puis que faire des conjectures sur l'avenir.

— Je vois… Le Procurateur, tu le connais, te tient pour l'ennemi juré de Prestimion.

Un muscle se contracta sur la joue de Korsibar.

— Il vous l'a dit ?

— Pas en termes explicites. Je fais allusion à sa remarque de tout à l'heure, sur ton opposition à l'organisation des jeux, car l'idée venait de Prestimion.

— Dantirya Sambail est un dangereux fauteur de troubles, père.

— C'est vrai. Mais il est extrêmement perspicace. Es-tu l'ennemi juré de Prestimion ?

— Si je l'étais, vous le dirais-je ? Mais non, père, je dis franchement ce que je pense de Prestimion. Je le considère comme un être calculateur et manipulateur, un opportuniste

rusé, capable de soutenir une opinion et son contraire avec le même brio, qui, partant de rien, est sur le point d'atteindre le deuxième rang sur Majipoor. Il m'est difficile d'éprouver de la sympathie pour un homme de ce genre. Ce qui ne signifie pas qu'il ne mérite pas ce rang. Il maîtrise mieux que moi l'art de gouverner. Certainement mieux que moi. Prestimion deviendra Coronal, et voilà. Je fléchirai le genou devant lui, comme tout le monde… Cette conversation est très déplaisante, père. Est-ce pour parler de cela que vous m'avez fait venir ?

— Oui.

— Et la divination que vous faisiez quand je suis arrivé ?

Les mains du Coronal effleurèrent les objets disposés sur son bureau.

— Une simple tentative pour déterminer combien de temps il peut rester à vivre au Pontife.

— Seriez-vous devenu expert en sorcellerie, père ? demanda Korsibar en souriant.

— Expert ? Je n'irai certes pas jusque-là, mais, comme beaucoup d'autres, je me suis essayé à cet art. Je juge de mes progrès d'après la chaîne des événements, pour voir si j'ai acquis le tour de main pour prédire l'avenir.

— Et alors ? Croyez-vous avoir véritablement le don de divination ?

Korsibar se remémora les prophéties des sorciers à son sujet, cette étrange prédiction qu'ils auraient faite à son père : *Il ébranlera le monde*. Peut-être avait-elle été faite par le Coronal lui-même, qui discernait maintenant pour son fils un destin singulier que Korsibar n'avait pas la possibilité de voir.

— Pouvons-nous le mettre à l'épreuve ? demanda-t-il, heureux de voir changer le sujet de la discussion. Donnez-moi vos résultats et nous verrons ce qu'il advient. À quelle date avez-vous fixé la fin de Prankipin ?

— Pas à une date précise. Je ne suis pas assez bon pour cela ; peut-être personne n'en serait-il capable. Mais elle surviendra, d'après mes calculs, dans dix-neuf jours au plus tard. Nous allons tenir le compte, toi et moi.

— Dix-neuf jours, probablement moins, et cette attente se terminera enfin ; les cérémonies auront lieu, Prestimion

deviendra Coronal, vous Pontife, et nous pourrons tous quitter ce trou abominable et retrouver l'air pur du Mont du Château… Tous, sauf vous, père, ajouta Korsibar d'une voix plus douce.

— Tous, sauf moi, en effet. Le Labyrinthe sera dorénavant ma demeure.

— Puis-je demander comment vous prenez cela ?

— J'ai eu quarante ans pour m'habituer à cette idée, répondit lord Confalume. Cela m'est devenu indifférent.

— Ne plus jamais revoir la lumière du jour… ne plus respirer l'air du Mont du Château…

— Oh ! je pourrai sortir de temps à autre, si l'envie m'en prend, répliqua le Coronal avec un petit rire. Prankipin le faisait, tu sais. La dernière fois, tu étais encore un enfant ; peut-être as-tu oublié. Rien n'oblige le Pontife à vivre en permanence dans son palais souterrain.

— Même si je ne devais y passer qu'un pour cent de mon temps, cela ne me plairait pas. Ce séjour de quelques semaines m'a largement suffi.

— Heureusement pour toi, Korsibar, on n'exigera jamais de toi que tu vives ici. Le gros avantage de ne pas devenir Coronal est que tu sais que tu ne deviendras jamais Pontife.

— Je devrais donc m'en réjouir ?

— Exactement.

— Et vous, père, vous sentez-vous prêt à commencer votre nouvelle vie sous terre ?

— Oui. Totalement prêt.

— Vous serez un grand Pontife, poursuivit Korsibar. Comme vous avez été un grand Coronal.

— Merci de ce compliment.

Lord Confalume sourit ; il se leva. Le sourire était contraint, peu sincère et la main gauche du Coronal, serrée contre son flanc, tremblait d'une manière visible. Quelque chose avait été passé sous silence, quelque chose de pénible pour lord Confalume, quelque chose d'explosif.

Que savait le Coronal, que s'était-il retenu de lui dire ?

Vous ébranlerez le monde.

Cela devait avoir un rapport avec cette prophétie. Quoi que Sanibak-Thastimoon eût imaginé que lord Confalume allait lui

dire à propos de cette mystérieuse prédiction, il n'en avait pas été fait mention.

Et il n'en serait pas fait mention. Korsibar comprit qu'il était invité à se retirer. Il forma le symbole de la constellation devant le Coronal, puis le père et le fils s'étreignirent, et il se dirigea vers la porte. Avant de franchir le seuil, des bruits lui indiquèrent que le Coronal s'était remis à manipuler les objets de géomancie.

4

Septach Melayn entra dans la Chambre de Melikand, une salle étroite, en courbe, contiguë aux appartements de Prestimion, qui avait été mise à la disposition des compagnons du Coronal désigné dans le secteur impérial du Labyrinthe. Le duc Svor et Gialaurys de Piliplok étaient déjà là.

— Mes amis, lança Septach Melayn en entrant, je suis porteur de nouvelles. Il ne reste plus que trois candidats en lice pour l'élection du Maître des Jeux : le Grand Amiral, le Procurateur et notre cher petit Svor. C'est du moins ce que m'a affirmé un des bureaucrates du Pontificat.

— En qui tu as une confiance sans réserve, j'imagine ? fit Svor.

— Comme en ma propre mère, répondit Septach Melayn. Ou en la tienne, si j'avais le plaisir de la connaître.

Il s'enroula dans sa cape richement brodée de soie bleu nuit, ornée d'une profusion de fils d'argent, et commença à aller et venir avec la grâce indolente et féline qui lui était propre, à petits pas rapides et maniérés sur le sol luisant de pierre grise polie. Svor et Gialaurys le suivirent des yeux, chacun à sa manière, le petit duc avec un sourire narquois, Gialaurys avec la sombre méfiance que lui inspirait l'élégance flamboyante de Septach Melayn.

Ils étaient curieusement assortis, les trois amis les plus chers du Coronal désigné. Ils ne se ressemblaient pas le moins du monde, pas plus par le physique que par le comportement ou le tempérament. Septach Melayn était grand et maigre, avec des jambes et des bras prodigieusement longs, qui paraissaient presque filiformes. Il avait un humour pétillant, un style précieux et de l'esprit. Sa peau était très claire et ses yeux d'un bleu pâle et lumineux ; ses cheveux dorés tombaient sur ses épaules en boucles soigneusement ordonnées qui donnaient à sa coiffure un aspect presque féminin ; il portait une barbiche taillée en pointe et une petite moustache d'une suprême

élégance, une fine ligne dorée sur la lèvre supérieure, qui faisaient fleurir bien des sourires dans son dos, mais jamais devant lui, car Septach Melayn était prompt à relever une offense et se montrait un adversaire implacable l'épée en main.

Gialaurys, quant à lui, lourd et massif, sans être d'une taille démesurée, avait une extraordinaire largeur d'épaules et de poitrine, un visage large et plat qui considérait le monde avec la fermeté inébranlable d'un quartier de bœuf. Chacun de ses bras avait le volume de la cuisse d'un homme, chacun de ses doigts l'épaisseur d'une saucisse bien grasse ; les cheveux bruns et courts, rasé de près, il portait de gros favoris raides et gonflés, débordant la ligne des pommettes.

Il avait lui aussi la réputation d'un homme à traiter avec précaution – non qu'il eût l'habileté diabolique à l'épée de Septach Melayn, mais sa puissance physique était telle que nul ne pouvait résister à sa colère. Gialaurys était d'un tempérament maussade et renfermé, comme il seyait à quelqu'un élevé à Zimroel, dans sa triste cité natale de Piliplok, par une famille adoptive de lugubres Skandars. Prestimion avait fait sa connaissance dix ans auparavant, à l'occasion de son unique visite du continent occidental et, par une imprévisible attirance des contraires, ils étaient rapidement devenus très liés.

Quant à Svor, qui portait le titre de duc de Tolaghai, mais n'avait ni terres ni fortune pour le soutenir, on eût dit un nain entre les deux autres. Frêle, chétif, d'une taille dérisoire, basané au point d'en être presque noir de peau, comme l'étaient souvent ceux qui ont vu le jour sous l'implacable soleil du continent méridional, il avait des cheveux emmêlés et indisciplinés, des yeux sombres et malicieux et une âme austère et torturée. Son nez était fin, pointu et légèrement recourbé, sa bouche trop étroite pour toutes ses dents ; il portait un collier de barbe mais gardait la lèvre supérieure rasée. Svor n'était pas un guerrier mais un politicien, un intrigant et un amoureux passionné des femmes, qui tâtait en outre un peu de la sorcellerie.

Pendant plusieurs années, il avait été un proche compagnon du jeune Korsibar – une mascotte, d'une certaine manière, une sorte de bouffon que l'athlétique prince aimait avoir à ses côtés

pour se distraire – mais, quand Prestimion avait commencé à apparaître comme le probable prochain Coronal Svor s'était insensiblement rapproché de lui et il était devenu un personnage clé de son entourage. De ce changement d'allégeance, on avait fait des gorges chaudes au Château – toujours en privé – pour illustrer la passion bien connue de Svor pour l'accroissement de son influence et son opportunisme.

Aussi profondément différents que fussent ces trois hommes, des liens étroits les unissaient et, chacun à sa manière, ils étaient dévoués au bien et aux intérêts de Prestimion. Il ne faisait de doute pour personne qu'ils occuperaient les plus hauts postes de responsabilité quand Prestimion aurait ceint la couronne à la constellation.

— Si nous nous prononçons fermement sur l'identité de celui qui doit présider les Jeux, reprit Septach Melayn, nous pourrons peut-être influencer le choix. Mais cela nous importe-t-il ?

— Bien sûr, répondit Gialaurys sans hésiter, et cela devrait t'importer aussi.

Il parlait avec l'accent prononcé de l'est de Zimroel, qui semblait si comique partout ailleurs, sauf dans la bouche de Gialaurys, et sa voix grave et rocailleuse évoquait un grondement montant des entrailles de la planète.

— Le Maître des Jeux désigne les adversaires. Accepteriez-vous d'affronter une suite d'incapables que le Maître aurait choisis dans le but de vous mettre dans l'embarras ? Je ne tiens pas à ce qu'il profite des Jeux pour se livrer à des manigances. Et si le résultat d'une épreuve est serré, il faut que la décision soit prise par un homme à nous. Des vies peuvent en dépendre.

— J'imagine donc, lança Septach Melayn, que tu nous conseillerais de nous prononcer en faveur de Svor.

— Proposition rejetée ! répliqua aussitôt le duc, occupé au fond de la salle à étudier des tableaux ésotériques tracés sur de longs rouleaux de parchemin jauni. Je serais incapable de constituer des paires appropriées et…

— Nous pourrions t'aider, glissa Gialaurys.

— … et, en tout état de cause, poursuivit Svor, je ne veux pas être entraîné dans vos querelles idiotes. Le Maître sera en butte

à d'incessantes protestations des différents camps. Je préfère éviter cela.

— Très bien, Svor, fit Septach Melayn en souriant, la décision t'appartient. Pourrais-tu préciser, je te prie, poursuivit-il malicieusement en se tournant vers Gialaurys, ce que tu entends par « un homme à nous ». Existe-t-il donc des factions pour que quelqu'un soit considéré comme appartenant clairement au camp de Prestimion ou bien lui soit ouvertement hostile ? Ne sommes-nous pas tous unis dans la célébration du nouveau règne ?

— Tu parles comme un imbécile, grogna Gialaurys.

— Tu dois assurément tenir Svor pour un homme à nous, poursuivit Septach Melayn, comme si de rien n'était ; je le comprends parfaitement. Mais le Procurateur est-il notre ennemi ? Ou l'amiral Gonivaul ?

— C'est possible. L'un comme l'autre.

— Je ne te suis pas.

— La transition entre deux règnes ne se fait jamais sans à-coups. Il en est toujours qui s'opposent, secrètement ou non, au choix du nouveau Coronal. Et qui peuvent manifester cette opposition de la manière la plus inattendue qui soit.

— Écoutez-le ! s'écria Septach Melayn. L'érudit ! Le grand historien ! Donne-moi des exemples d'une telle traîtrise, mon bon Gialaurys !

— Eh bien…

Gialaurys réfléchit un moment, en suçant sa lèvre inférieure.

— Quand Havilbove est devenu Pontife, reprit-il après un long silence, et a annoncé que Thraym serait son Coronal, je crois me souvenir qu'un seigneur mécontent de ce choix a ourdi un complot pour offrir le trône à Dizimaule, à la place de ce Thraym qui lui déplaisait et a bien failli…

— En réalité, coupa posément Svor, le Coronal d'Havilbove était lord Kanaba. Thraym n'a été Coronal que trois règnes plus tard. Quant à Dizimaule, il vivait mille ans avant eux.

— Je confonds les noms ou l'ordre des monarques, reprit Gialaurys avec une impatience perceptible. Mais c'est arrivé, sinon à eux, du moins à d'autres. Vous pouvez vérifier. Je me

souviens d'un autre cas, avec, je crois, Spurifon, à moins que ce ne soit Siminave…

— Ce mauvais esprit te ressemble bien, coupa Septach Melayn en considérant avec un sourire le dos de sa main admirablement entretenue. Je t'assure, mon cher ami, qu'indépendamment des ambitions personnelles de candidats déçus, le nouveau Coronal est toujours porté au pouvoir par des acclamations enthousiastes. Il n'en est jamais allé autrement. Nous sommes un peuple civilisé.

— Vraiment ? fit Prestimion en entrant dans la salle. Il est bon d'entendre ces mots dans la bouche du doux Septach Melayn. Puis-je demander quel est le sujet de votre conversation ?

— Qui choisir comme Maître des Jeux. Cela doit se décider, à ce qu'on dit, entre Gonivaul, Svor et ton cher cousin le Procurateur. Gialaurys affirme que nous ne pouvons faire confiance qu'à l'un des nôtres, même pour les Jeux, et il veut que Svor en soit le Maître, pour être sûr qu'on nous opposera de dignes adversaires et que toutes les décisions seront rendues en notre faveur.

— Est-ce vrai ? demanda Prestimion en se tournant vers Gialaurys. As-tu cette crainte ?

— Comme d'habitude, monseigneur, Septach Melayn déforme mes propos. Mais, si cela dépendait de moi, oui, je préférerais que le Maître soit quelqu'un en qui j'ai confiance.

— Tu as confiance en Svor ? lança Prestimion en riant.

— Svor a déjà dit qu'il refusait ; j'aimerais, dans ce cas, que le poste soit confié au Procurateur Dantirya Sambail.

— Le Procurateur ! s'écria Prestimion, avant d'éclater de rire. Le Procurateur ! Tu ferais confiance au Procurateur, Gialaurys !

— C'est votre cousin, monseigneur, si je ne me trompe, riposta imperturbablement Gialaurys. Il ne prendrait donc, du moins je l'imagine, aucune décision susceptible de vous léser, vous et votre entourage.

— Un cousin très éloigné, expliqua Prestimion, comme il le faisait souvent quand il était fait mention de sa parenté avec le Procurateur. Et tu viens de m'appeler deux fois « monseigneur » en une demi-minute. Ce titre appartient à lord

Confalume, jusqu'à ce qu'un nouveau Coronal ait été choisi… Pour en revenir à mon cousin le Procurateur, nous sommes parents, certes, mais si tu penses avoir quelque chose à craindre de celui qui sera nommé Maître des Jeux, je te conseille d'apporter ton soutien à quelqu'un d'autre.

— Alors, à l'amiral Gonivaul, concéda Gialaurys avec mauvaise grâce.

— D'accord, fit vivement Septach Melayn. Gonivaul, au moins, sera neutre, en cas de contestation. Il ne s'intéresse à rien ni à personne d'autre qu'à lui-même. Pouvons-nous maintenant discuter des différentes épreuves ?

— Y aura-t-il de la lutte ? demanda Gialaurys.

— Il y a toujours de la lutte. Farholt l'exigera.

— Bien. Je me battrai contre Farholt.

— J'avais pensé que nous pourrions lui opposer Svor. Tu affronterais Farquanor dans les assauts d'armes.

— Parfois, Septach Melayn, je ne te trouve pas amusant, déclara Gialaurys.

— Mais si ! s'écria Svor. Il faut surprendre tout le monde ! Les dérouter, les mystifier ! Sérieusement, je suis disposé à affronter ce grand costaud de Farholt, ne fût-ce que pour voir sa tête quand je me présenterai devant lui, et nous laisserons Gialaurys tenter sa chance à l'épée contre cette fine lame de Farquanor ; toi, Septach Melayn, tu seras notre deuxième homme, aux côtés de Prestimion, dans les courses de char à deux contre l'équipe de Korsibar.

— En fait, dit Septach Melayn, c'était mon intention.

— Tu ne veux pas te battre à l'épée ? demanda Prestimion.

— Les deux, répondit Septach Melayn. Si personne n'y trouve à redire. Dans la course de chars, nous pourrions…

On frappa à la porte. Prestimion alla ouvrir et regarda dans le corridor. Une femme portant le masque étroit des serviteurs du Pontificat s'y tenait, une de celles à qui on avait confié la tâche de prêter assistance aux invités du Mont du Château.

— Êtes-vous le prince Prestimion ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Il y a un Vroon qui demande à être reçu séance tenante. Il prétend détenir des renseignements d'une grande valeur.

Prestimion plissa le front. Il s'adressa aux autres en regardant par-dessus son épaule.

— Quelqu'un savait-il que Thalnap Zelifor était dans le Labyrinthe ?

— Pas moi, répondit Septach Melayn.

— Il est si petit, ajouta Gialaurys, comment pourrait-on remarquer sa présence ?

— Il est venu avec les compagnons de Gonivaul, fit Svor. Je l'ai aperçu une ou deux fois.

— Par le Divin, déclara Septach Melayn, je ne veux rien avoir à faire avec celui-là. La raison, Prestimion, voudrait que tu continues à le tenir à distance. Il y a bien assez de sorciers qui s'activent autour de nous.

— C'est un voyant doté, à ce qu'on dit, de pouvoirs exceptionnels, fit observer Gialaurys.

— Peu importe, répliqua Septach Melayn. Je ne supporte pas la vue des Vroons ; sans parler de leur odeur. Cela mis à part, nul n'ignore que cet avorton de Thalnap Zelifor est un être fourbe, un faiseur d'embarras, sujet à changer brusquement de parti et qui pourrait être pour nous une source de danger. Il a l'âme d'un espion.

— Pour le compte de qui ? lança Gialaurys en partant d'un grand rire. Nous n'avons pas d'ennemis ! Tu me l'as expliqué il n'y a pas plus de cinq minutes. Nous sommes un peuple civilisé sur cette planète et tout le monde est uni dans une même loyauté à ceux qui détiennent le pouvoir.

— Assez, messieurs, assez ! coupa Prestimion en levant la main. Il est affligeant de considérer que Thalnap Zelifor ou des créatures de cet acabit représentent un danger. Je pense que nous pouvons lui accorder un peu de notre temps. Faites entrer le Vroon, ajouta-t-il à l'adresse de la fonctionnaire du Pontificat.

Même pour quelqu'un de sa race, Thalnap Zelifor était minuscule ; il dépassait à peine le tibia d'un humain. Le Vroon au corps frêle et évanescent avait une multitude de membres tentaculaires et flexibles, et une tête étroite, fuselée, où brillaient deux yeux dorés au-dessus du bec crochu qui lui tenait lieu de bouche. Il émanait de son corps une légère odeur,

douceâtre et empreinte de nostalgie, de fleurs pressées et séchées dans un livre.

Il y avait des Vroons sur Majipoor depuis presque aussi longtemps que des humains. Ils avaient été l'une des premières races non humaines invitées à s'y établir par le Coronal lord Melikand, pour qui il était devenu évident que la population humaine de la planète géante ne pourrait croître assez rapidement pour les besoins d'une civilisation en expansion. Cela remontait à plusieurs milliers d'années, à l'aube ou presque de l'histoire de Majipoor. Les Vroons avaient des dons singuliers et intéressants : ils pouvaient unir leur esprit à celui d'autrui et pénétrer les pensées les plus profondes, déplacer des objets par la seule force de leur énergie mentale, et ils avaient fait la preuve, en des temps pourtant moins crédules, de leur capacité à discerner la tournure des événements à venir.

Comme la plupart des siens, Thalnap Zelifor prétendait avoir le don de seconde vue et, autant qu'on pût le savoir, il tirait du commerce des oracles le plus clair de sa subsistance ; mais on ne pouvait jamais être absolument sûr de quoi que ce fût pour ce qui concernait Thalnap Zelifor. Il était considéré au Château comme faisant partie de l'entourage du Grand Amiral, le prince Gonivaul, mais on le voyait aussi souvent parmi la suite de Korsibar et, en plusieurs occasions, il avait fait des offres de service à Prestimion. Elles avaient toujours été déclinées ; Prestimion n'avait jamais été homme à s'entourer de sorciers et à leur donner de l'importance. Il était donc surprenant de voir réapparaître le Vroon.

— Alors ? fit le prince.

Thalnap Zelifor étendit un tentacule visqueux, portant à son extrémité une petite plaque ovale astiquée, taillée dans la pierre précieuse verte connue sous le nom de velathysite. Elle brillait avec éclat, comme éclairée par un feu intérieur. Des caractères minuscules, presque invisibles à l'œil nu, étaient gravés sur sa surface.

— Un présent pour Votre Seigneurie. Un corymbor, qui porte de puissantes inscriptions ; il a le pouvoir de vous venir en aide dans une période difficile. Portez-le en sautoir ; touchez-le s'il en est besoin, il vous apportera le réconfort que vous cherchez.

— Par tous les dieux ! lança Septach Melayn avec un grognement. Ces bêtises ne cesseront donc jamais ? Nous allons tous périr dans ce flot de folie superstitieuse !

— Doucement, fit Prestimion d'un ton apaisant. Vous savez, ajouta-t-il en se tournant vers le Vroon, que je ne crois guère à ce genre de gri-gri.

— Je le sais, Votre Seigneurie. Peut-être est-ce une erreur de votre part.

— Peut-être.

Prestimion se pencha pour prendre la petite amulette verte de Thalnap Zelifor. Il la frotta délicatement en tous sens, du bout des doigts, tout en la considérant d'un air méfiant, comme s'il avait voulu, en la caressant de cette manière, faire apparaître devant ses yeux quelque chose d'inquiétant. Mais il ne cessa de sourire, pour montrer que cet excès de précaution n'était que comédie ; en tout état de cause, rien ne se passa.

Prestimion tourna l'amulette sur le côté, fit quelques remarques admiratives sur la finesse du travail et jeta un coup d'œil à la dérobée sur le revers qui ne portait aucune inscription. Puis il la lança en l'air, comme on lance une pièce, la rattrapa d'un mouvement preste du poignet et la glissa avec désinvolture dans une poche de sa tunique.

— Je vous remercie, dit-il au Vroon d'un ton cérémonieux, sans vraiment chercher à paraître sincère. Et vous pensez que j'en aurai bientôt besoin ?

— Que Votre Seigneurie me pardonne, je le pense en effet.

Avec un nouveau grognement, Septach Melayn lui tourna le dos.

— Ce que je suis venu dire aujourd'hui à Votre Seigneurie, reprit le Vroon d'une voix douce, si douce qu'il était nécessaire de tendre l'oreille pour percevoir ses paroles, est dans l'intérêt de Majipoor aussi bien que dans le sien. Je sais que vous n'avez que mépris pour moi et pour l'ensemble de ma profession, mais je pense que le bien de la planète vous tient à cœur et que vous m'écouterez, ne fût-ce que pour cette raison.

— Que m'en coûtera-t-il exactement pour entendre vos révélations, Thalnap Zelifor ?

— Je vous assure, prince Prestimion, que je n'espère aucun gain personnel dans cette affaire.

Septach Melayn rejeta la tête en arrière et partit d'un grand rire qui roula sous le plafond voûté de la salle.

— Rien ! Un avis désintéressé ! Même à ce prix, je trouve cela coûteux !

— Vous devriez me demander de l'argent, Thalnap Zelifor, reprit Prestimion. Je me méfie des devins qui proposent gracieusement leurs services.

— Monseigneur…

— Je ne porte pas encore ce titre, coupa Prestimion.

— Votre Seigneurie, alors… Je vous le dis, je ne suis pas venu dans l'espoir de gagner de l'argent. Donnez-moi dix pesants, si vous estimez devoir verser quelque chose.

— À peine de quoi vous offrir un plat de saucisses et un verre de bière, fit Prestimion. Vous ne faites pas grand cas de vos dons, mon ami. Paie-le, ordonna-t-il au duc Svor avec un claquement de doigts.

Svor prit une petite pièce carrée, de teinte cuivrée, et la tendit au Vroon.

— J'écoute, fit Prestimion.

— Voici ce que j'ai à dire, déclara Thalnap Zelifor ; j'ai observé la Grande Lune la nuit dernière et elle était écarlate, comme si sa face ruisselait de sang humain.

— Il a vu la Grande Lune, lança d'un ton méprisant Septach Melayn, le dos toujours tourné, qui est pourtant de l'autre côté de la planète, là où absolument rien de ce qui se trouve dans le ciel ne peut être vu de cet hémisphère ; et il l'a vue du fond du Labyrinthe, s'il vous plaît, à une profondeur de quinze cents mètres. Bien joué, Vroon ! Votre vue est bien meilleure que la mienne !

— Grâce à la seconde vue, mon bon maître. Une faculté différente de la vôtre.

— Et quelle est, à votre avis, reprit patiemment Prestimion, la signification de ce sang qui coulait sur la face de la Grande Lune ?

— L'imminence d'une guerre, Votre Seigneurie.

— Une guerre… Nous n'avons pas de guerre sur Majipoor.

— Nous en aurons une, affirma Thalnap Zelifor.

— Prends garde à ses paroles, je t'en conjure ! s'écria Gialaurys, voyant que Prestimion donnait des signes d'impatience. Il voit des choses, prince !

Septach Melayn s'avança rapidement vers le Vroon, le dominant de toute sa taille, comme s'il s'apprêtait à l'écraser du talon de sa botte.

— Qui vous a envoyé, petite peste ?

— Je suis venu de mon propre chef, répondit Thalnap Zelifor en levant la tête pour regarder Septach Melayn droit dans les yeux. Dans l'intérêt et pour le bien de tous. Y compris les vôtres, mon bon maître.

Septach Melayn cracha, ratant de très peu le Vroon, et lui tourna derechef le dos.

— Une guerre entre qui et qui ? demanda Prestimion d'une voix distante.

— Je ne puis répondre à Votre Seigneurie. Je peux seulement dire que la voie du trône n'est pas dégagée pour vous. Il y a des signes forts d'opposition à votre candidature ; j'en vois de toutes parts. L'atmosphère en est remplie. Un conflit se prépare. Vous avez un ennemi puissant qui attend secrètement son heure ; il se fera connaître et vous affrontera pour la conquête du Château ; toute la planète souffrira de cette lutte.

— Ha ! s'écria Gialaurys. Entends-tu, Septach Melayn ?

— Faites-vous souvent des rêves aussi terribles ? demanda Prestimion.

— Pas autant que celui-ci.

— Dites-moi quel pourrait être ce puissant ennemi dont vous parlez, afin que je puisse aller à lui et l'étreindre comme un ami. Quand je perds l'amour de quelqu'un, je m'efforce toujours de le regagner.

— Je ne suis pas en mesure de donner des noms à Votre Seigneurie.

— Pas en mesure ou pas disposé à le faire ? demanda le duc Svor, du fond de la salle.

— Pas en mesure. Je n'ai vu distinctement aucun visage.

— Qui pourrait être ce rival, cet ennemi ? lança pensivement Gialaurys.

Son visage toujours sombre était soucieux. Profondément croyant de nature, les prédictions des sorciers étaient pour lui une affaire sérieuse.

— Serithorn, peut-être ? Il possède déjà de si vastes domaines qu'il vit pratiquement comme un roi ; il pourrait se voir aussi Coronal, lui qui en compte tant parmi ses ancêtres. Ou ton cousin le Procurateur. Il est ton parent, certes, mais nul n'ignore que c'est un être retors. Il est possible, d'autre part, que la signification de la vision du Vroon soit…

— Tais-toi, Gialaurys, ordonna Prestimion. Tu ne fais que te perdre en conjectures et, comme à ton habitude, tu montres ta crédulité mal à propos. Y a-t-il d'autres aspects de cette révélation que vous souhaitez me faire partager ? poursuivit-il en s'adressant au Vroon d'un ton glacial.

— Rien d'autre, Votre Seigneurie.

— Bien. Dans ce cas, vous pouvez vous retirer. Allez !

Parmi les nombreux tentacules de Thalnap Zelifor, il se fit un mouvement qui pouvait passer pour une version bizarre du symbole de la constellation ou qui n'était, plus simplement, qu'un frémissement des membres supérieurs.

— Comme vous voudrez…

— Je vous remercie pour cette information, quoi qu'elle vaille. Et pour l'amulette.

— J'implore Votre Seigneurie de prendre cet avertissement au sérieux.

— Je lui accorderai le sérieux qu'il mérite, répondit Prestimion en congédiant le sorcier d'un geste sec.

Dès que la porte se fut refermée, Gialaurys abattit le plat de sa main sur sa cuisse musclée.

— Korsibar ! s'écria-t-il avec véhémence.

— Quoi ? fit Prestimion.

— L'ennemi. Le rival. Korsibar : c'est lui ! Si ce n'est ni Serithorn ni Dantirya Sambail, ce ne peut être que Korsibar ! Tu ne vois donc pas ? Il n'y a rien d'étrange à vouloir être roi à la suite de son père. Voilà un fils de Coronal qui refuse de laisser quelqu'un qu'il regarde comme un arriviste s'emparer d'un trône qui devrait, à son sens, lui revenir de plein droit.

— En voilà assez et plus qu'assez, Gialaurys ! lança Prestimion avec une sécheresse dont il n'était pas coutumier. Ce ne sont qu'absurdités méprisables !

— Je n'en suis pas si sûr.

— Tout cela est absurde ! Absurde, totalement absurde ! La lune écarlate, l'ennemi secret, la prophétie d'une guerre. Quels sont les démons qui fournissent des informations si sûres sur l'avenir ? Où demeurent-ils ? Quelle est la couleur de leurs yeux ? La guerre sur Majipoor ! poursuivit Prestimion en secouant tristement la tête. Ce n'est pas une planète où on se fait la guerre. Il n'y a pas eu une seule guerre, Gialaurys, pas une seule au long des milliers d'années qui ont suivi la défaite des Changeformes. Et que signifient ces conjectures ridicules auxquelles tu t'abandonnes ? Tu crois que Serithorn aspire au trône ? Non, mon ami, non, certainement pas lui ! Il a bien assez de sang royal dans les veines et pas le moindre goût pour l'effort. Mon cousin le Procurateur ? Il aime, j'en conviens, susciter des difficultés ; mais pas à ce point, du moins je ne pense pas. Et Korsibar ? *Korsibar ?*

— Il est de la race des rois, Prestimion, glissa Gialaurys.

— En apparence, oui. Mais il n'y a rien à l'intérieur. Un homme doux, sans cervelle, entouré d'une nuée de flatteurs et de fripouilles. Il n'a pas une idée à lui et dépend de son entourage pour savoir que penser.

— Un excellent jugement, approuva Septach Melayn. Je l'aurais formulé dans les mêmes termes.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Prestimion, jamais il ne lui viendrait à l'esprit de tenter de s'emparer du trône. Le fils d'un Coronal ? Ce serait contraire à toute tradition et Korsibar n'est pas homme à braver la tradition. Il n'est qu'un petit noble, terne et bien-pensant, sans la moindre idée subversive. Il ne demande à la vie que des divertissements et des plaisirs, pas les responsabilités du pouvoir. Cette idée est absurde, Gialaurys. Absurde. Chasse-la de ton esprit.

— La suggestion de Gialaurys est sans doute absurde, glissa le duc Svor, mais il se prépare indiscutablement quelque chose de bizarre, Prestimion. Je sens comme un épais nuage sombre et menaçant qui nous enveloppe.

— Toi aussi, Svor ? s'écria Prestimion, avec un geste de contrariété.

— Moi aussi.

— Oh ! combien je déplore cette vague d'incantations et de prédictions qui a déferlé sur Majipoor ! Ces talismans, ces présages, ces conjurations monstrueuses ! Nous formions naguère un peuple rationnel ; puissions-nous le redevenir. La faute en incombe à Prankipin. C'est lui qui a fait basculer la planète dans la magie et la sorcellerie. Tu mets ma patience à cruelle épreuve avec ces superstitions, mon ami, poursuivit Prestimion en considérant le duc Svor d'un regard empreint de tristesse. Toi et Gialaurys.

— Peut-être, répondit Svor, et je t'en demande pardon. Ce serait toutefois, à mon sens, une erreur de se couper de toute source de renseignements, aussi hermétiques soient-ils. Le fait que tu n'accordes aucune valeur à ces pratiques ésotériques ne signifie pas nécessairement qu'elles soient entièrement dénuées de vérité. Je propose de prendre le Vroon à notre service, pour beaucoup plus de dix pesants, et de lui demander de nous faire partager tout ce qu'il découvrira.

— Ce qui est précisément le but qu'il poursuivait, déclara Septach Melayn. Il cherche à l'évidence un nouvel employeur ; que peut-il espérer de mieux que le prochain Coronal ? Non. Non. Je suis contre un rapprochement avec le Vroon. Nous n'avons pas besoin de lui, nous ne voulons pas de lui. Il serait capable de se vendre six fois dans la même journée, s'il trouvait des acquéreurs.

Svor leva la main, la paume en avant, pour manifester son désaccord.

— À l'époque du changement de monarque, ceux qui occupent des postes élevés doivent, à mon avis, faire montre de prudence. Si ces rumeurs ont un fondement et si nous repoussons le Vroon par simple défiance de cet individu en particulier ou de la sorcellerie en général, nous commettrions une erreur. Il n'est pas besoin de le faire participer à nos réunions les plus secrètes ; il suffit de lui lancer un royal ou deux pour avoir accès à ses visions. Ce serait une simple mesure de prudence.

— Je suis de cet avis, déclara Gialaurys.

— Vous n'êtes tous deux que trop disposés à ajouter foi à ces croyances, lança Septach Melayn avec un regard mauvais. Il y a danger quand d'absurdes racontars de sorciers affectent quelqu'un d'aussi lucide que toi, Svor. Je me ferais un plaisir de m'occuper de ce Vroon et…

— Tout doux, tout doux, coupa Prestimion d'un ton impérieux, mais sans élever la voix, en voyant le sang monter au visage fin et pâle de Septach Melayn. Je ne suis pas plus désireux que toi de le voir tourner autour de nous. Et je ne parviens pas à croire à cette histoire de rival se dressant contre moi. Cela n'arrivera pas.

— Nous l'espérons de tout cœur, fit Septach Melayn.

— Nous en avons la conviction profonde, rectifia Prestimion, avec un petit frisson, comme s'il venait de poser le pied dans quelque chose de sale. Par le Divin, je regrette d'avoir permis à ce Vroon de nous casser les oreilles avec ces stupidités ! Mon ami, poursuivit-il à l'adresse du duc Svor, je te conseille de garder tes distances. Mais ne lui fais aucun mal tu m'entends ? ajouta-t-il en se retournant vers Septach Melayn. Je ne le tolérerais pas.

— Comme tu voudras.

— Bien. Merci. Et maintenant, si vous êtes d'accord, revenons au choix des adversaires pour les Jeux.

5

Lady Thismet, la sœur du prince Korsibar, s'était vu attribuer pour ses appartements privés une des suites les plus luxueuses du secteur impérial du Labyrinthe, réservée d'ordinaire à la propre épouse du Coronal, dans les rares occasions solennelles où elle était appelée à se rendre dans la capitale souterraine. Mais ce n'était un secret pour personne que lady Roxivail, l'épouse de lord Confalume, vivait depuis longtemps séparée du Coronal, dans son propre palais, sur l'île méridionale de Shambettirantil, dans le golfe tropical de Stoien. Bien que son époux fût sur le point d'être élevé au rang de Pontife, elle n'avait pas répondu à l'invitation qu'on lui avait faite d'assister à son investiture et nul ne s'attendait qu'elle honorât la cérémonie de sa présence. La suite qui aurait dû être celle de Roxivail avait donc été attribuée à sa fille Thismet.

La princesse se prélassait dans la grande baignoire rutilante de porphyre incrusté de motifs de topaze jaune paille qui occupait le centre de la salle de bains. Des tubes polis d'onyx vert servant de robinets coulait une eau chaude rose pâle, l'eau douce et parfumée du lac Embolain, transportée par trois mille kilomètres de canalisations de marbre pour le plaisir des invités du Pontife. Une triple paire de lampes d'un vert iridescent était disposée au-dessus de la baignoire. La princesse était joliment abandonnée, de l'eau jusqu'à la poitrine, les bras nonchalamment posés sur les rebords incurvés de la baignoire, pour permettre aux deux servantes agenouillées de chaque côté d'accomplir leur tâche quotidienne, les soins des mains et des doigts dont les ongles admirablement effilés étaient enduits chaque soir d'un vernis platine brillant. Derrière la princesse, massant délicatement la mince colonne du cou flexible, se tenait sa première dame d'honneur, Melithyrrh d'Amblemorn, son amie d'enfance, aussi blonde que Thismet était brune, avec une masse de cheveux dorés et des joues pâles marquées en permanence d'une rougeur légère.

D’ordinaire, Thismet et Melithyrrh bavardaient sans fin ; mais, ce soir-là, elles avaient à peine échangé quelques mots.

— Les muscles de ton dos sont très contractés, fit Melithyrrh en rompant un des interminables silences.

— Quand j’ai pris du repos, cet après-midi, répondit la princesse, j’ai fait un rêve ; ce rêve ne me quitte pas et serre ma colonne vertébrale comme un étau.

— Il n’a pas dû être très agréable.

La princesse ne répondit pas.

— Une sorte de message ? insista Melithyrrh après un long silence.

— Un rêve, fit sèchement Thismet. Rien qu’un rêve. Masse mes épaules plus en profondeur, veux-tu, ma bonne Melithyrrh ?

Le silence se fit de nouveau tandis que Melithyrrh pétrissait les épaules de Thismet. La princesse ferma les yeux et renversa la tête en arrière. Elle avait un corps mince, sec pour une femme, les muscles à fleur de peau ; souvent, quand un rêve l’avait troublée, ils restaient noués et douloureux de longues heures.

Thismet était la sœur jumelle du prince Korsibar, venue au monde quelques minutes après lui, et la ressemblance était visible dans les cheveux de jais luisants, les pommettes saillantes, les lèvres charnues, le menton volontaire et dans les proportions allongées du corps. Mais lady Thismet n’avait pas la taille imposante de Korsibar ; élancée comme lui, elle était d’une stature plus modeste et, alors que son frère avait la peau tannée, hâlée par de longues expositions au soleil ardent, la sienne était d’une extraordinaire douceur et avait la pure blancheur de la peau de ceux qui vivent la nuit. Son apparence générale était d’une grande délicatesse de formes, avec une allure presque garçonnière que démentaient la plénitude de la poitrine et la largeur des hanches.

Une troisième servante entra dans la salle de bains.

— Le mage Sanibak-Thastimoon attend dans le couloir ; il dit avoir été mandé d’urgence et demande à être reçu. Dois-je le faire entrer ?

Melithyrrh éclata de rire.

— Il a perdu la tête ! Toi aussi ! Lady Thismet est dans son bain.

Les joues empourprées, la jeune servante bredouilla quelques mots inaudibles.

— C'est moi qui ai demandé à le voir sans délai, Melithyrrh ! lança Thismet d'un ton glacial.

— Tu n'avais certainement pas l'intention de…

— J'ai dit sans délai ! Exigerais-tu de moi que je préserve ma pudeur devant des créatures de toutes les races, même celles qui sont incapables d'éprouver du désir pour une femme de l'espèce humaine ? Qu'il entre !

— Bien sûr, approuva Melithyrrh avec un entrain forcé, en faisant un signe à la servante.

Le Su-Suheris apparut presque aussitôt, une haute et mince silhouette anguleuse enveloppée dans un fourreau rigide en parchemin orange, orné d'éclatantes perles bleues, d'où ses deux têtes étroites aux yeux émeraude jaillissaient comme des kiosques jumeaux. Il prit position sur la gauche de la massive baignoire en porphyre ; bien que le corps nu de Thismet s'offrît directement à ses regards, il ne manifesta pas plus d'intérêt pour sa nudité que pour la baignoire.

— Princesse ?

— J'ai besoin de vos conseils, Sanibak-Thastimoon, sur un sujet délicat. J'espère pouvoir m'en remettre à vous. Et à votre discrétion.

La tête de gauche esquissa un hochement rapide, presque imperceptible.

— Vous m'avez dit un jour, il n'y a guère, poursuivit-elle, que j'étais destinée à accomplir de grandes choses. Mais vous n'avez pu ou voulu préciser si ces grandes choses étaient bonnes ou mauvaises.

— Je n'ai pu le faire, princesse, dit le Su-Suheris.

La voix qui avait parlé, sèche, aux inflexions précises, était celle de la tête de gauche du nécromancien.

— Vous n'avez pu le faire. Soit. Les présages étaient ambigus, comme ils ne le sont que trop souvent. Vous m'avez dit aussi que vous voyiez dans l'avenir de mon frère la même sorte de grandeur ambiguë.

Sanibak-Thastimoon acquiesça de nouveau, d'une courte inclination de ses deux têtes.

— Cet après-midi, reprit la princesse Thismet, j'ai fait un rêve étrange et inquiétant. Peut-être pouvez-vous l'interpréter pour moi, Sanibak-Thastimoon ? J'ai rêvé que j'étais de retour sur le Mont, que j'avais regagné le Château ; mais je me trouvais dans une partie de l'édifice qui m'était inconnue, au nord, où personne ou presque ne va jamais. Il m'a semblé traverser une vaste esplanade de brique en très mauvais état, qui menait à un mur délabré, tombant en ruine et, de là, à une sorte de parapet d'où la vue portait sur les cités de Huine et Gossif, et une autre, plus loin – Tentag, je suppose. Je me trouvais donc dans cette portion ancienne et dégradée du Château, regardant des cités que je n'avais jamais visitées et levant les yeux vers le sommet du Mont qui se dressait au-dessus de moi, et je me demandais comment retrouver mon chemin vers les parties de l'édifice que je connaissais.

Elle s'interrompit, les yeux fixés sur le plafond de la salle de bains, orné d'une frise de fleurs, de feuillet et de liges entrelacées d'eldirons, de tanigaies et de grosses shepithoies épanouies, taillée dans des plaques lisses, légèrement incurvées de turgolite d'un bleu lumineux et de pâle calcédoine.

— Oui, princesse ? fit Sanibak-Thastimoon, en attendant la suite.

Une multitude d'images se bousculait dans l'esprit de Thismet. Elle se voyait courant de-ci de-là sur la morne plate-forme, au bord de l'immense construction tentaculaire perchée au sommet de la plus haute montagne de la planète – le Château qui, depuis sept mille ans, était la résidence des Coronals de Majipoor, le Château qui ne cessait de s'étendre et comprenait à ce jour vingt mille salles, trente mille peut-être, nul n'étant en mesure d'en tenir le compte. Une énorme cité en soi, à laquelle, chacun à son tour, les Coronals successifs avaient ajouté de nouvelles salles à ce qui constituait déjà un édifice si compliqué que même ceux qui y résidaient depuis plusieurs années s'égaraient facilement dans les coins et les recoins innombrables. Comme Thismet s'était égarée elle-même, ce

jour-là, en parcourant en rêve les immensités sans fin du Château.

Petit à petit, elle se remit à parler, décrivant au Su-Suheris comment elle avait réussi à retrouver son chemin, avec l'aide de quelques passants, dans le gigantesque dédale de galeries de pierre, de tunnels mal ventilés, de couloirs, d'escaliers et de longues cours emplies de résonances vers le cœur plus familier de l'édifice. À maintes reprises, le chemin qu'elle suivait la ramenait en arrière et elle se retrouvait dans un endroit qu'elle venait juste de quitter. Mais il y avait toujours quelqu'un pour la renseigner et toujours d'origine non humaine. Elle avait l'impression que des représentants de toutes les races, sauf la sienne, étaient là pour la guider ; d'abord, un couple de Ghayrogs au corps écailleux et à la langue fourchue, ensuite, un petit Vroon aux yeux étincelants, qui lui montra le chemin en dansant sur sa multitude de tentacules toujours en mouvement, puis un groupe de Lii, un ou deux Su-Suheris, des Hjorts, un Skandar massif et encore quelqu'un d'une race qu'elle fut incapable d'identifier.

— Je crois même avoir croisé un Métamorphe ; il était très mince, avec la peau verdâtre de ceux de sa race, des lèvres et un nez à peine dessinés. Mais qu'aurait bien pu faire un Métamorphe à l'intérieur ou Château ?

Leur tâche accomplie, les deux manucures se levèrent et sortirent. La princesse inspecta rapidement ses ongles brillants, les trouva acceptables ; puis, indiquant à Melithyrrh que le bain avait assez duré, elle se leva et sortit de la baignoire, ébauchant un sourire en voyant avec quelle fébrilité sa dame d'honneur s'empressait de l'envelopper dans une serviette. Le tissu en était si fin qu'il dissimulait mal les contours de ses seins et de ses cuisses ; le Su-Suheris ne montra pourtant pas la moindre excitation à la vue du corps si sommairement couvert de lady Thismet.

La princesse se sécha avec désinvolture et lança la serviette par terre. Melithyrrh s'avança aussitôt pour la vêtir d'une robe légère en batiste ivoire, ornée de rangs de minuscules et fragiles coquilles de ganibin.

— Imaginez-moi maintenant passant sous l'Arche de Dizimaule pour gagner le secteur central du Château, reprit la princesse. D'un seul coup, je fus seule, plus personne en vue, ni Hjorts, ni Ghayrogs, ni humains. *Personne*. Le cœur du Château était absolument désert. Il y régnait un silence effrayant, un silence de mort. Un vent froid balayait l'esplanade et d'étranges étoiles comme je n'en avais jamais vu brillaient au firmament, d'énormes étoiles chevelues, laissant derrière elles des traînées éclatantes de flammes rouges. Arrivée au cœur du Château, je montai les Quatre-Vingt-Dix-Neuf Marches pour gagner l'enceinte des chambres impériales. Ce que j'y découvris, voyez-vous, n'était pas disposé comme dans la réalité : le bassin réfléchissant de lord Siminave était du mauvais côté de la Cour Pinitor, je ne voyais nulle part les Balcons de Vildivar, et le beffroi de lord Arioc avait l'air encore plus bizarre que d'habitude, avec huit ou neuf hautes flèches au lieu de cinq et de longs bras recourbés en saillie de tous côtés. Mais j'étais bien au cœur du Château, même si les images de mon rêve modifiaient ce qui m'entourait. Je voyais le Donjon de Stiamot dominant le reste de sa masse, le grand bâtiment noir du Trésor de lord Prankipin dans toute sa laideur spectaculaire et la serre de mon père, où poussent ces plantes extraordinaires. J'arrivai enfin devant la haute porte des chambres impériales. Pendant tout le temps qui s'était écoulé tandis que je marchais, je n'avais vu âme qui vive. Comme si j'avais été la seule personne dans tout le Château.

Sanibak-Thastimoon demeurait immobile comme une statue, sans rien dire, fixant toute la concentration de ses deux têtes sur les paroles de la princesse.

Sans s'interrompre, mais d'une voix de plus en plus rauque, lady Thismet poursuivit son récit, racontant comment, dans cette effrayante solitude du Saint des Saints, elle était passée de salle en salle, pour s'arrêter enfin sur le seuil de la salle du trône.

Elle connaissait fort bien cette salle, car elle avait été bâtie sur l'ordre de son père, lord Confalume, à mi-chemin d'un règne exceptionnel et, tout au long de son enfance, mois après mois, année après année, elle en avait suivi la construction.

L'ancienne salle du trône qui, à ce que l'on disait, remontait à l'édification du Château, sous lord Stiamot, était depuis longtemps jugée trop petite et trop simple pour sa fonction ; lord Confalume avait décidé, la grandeur de son règne étant établie aux yeux de tous, de la remplacer par un lieu d'une incomparable magnificence où seraient célébrées les pompes et les solennités du royaume, et pour laquelle son nom resterait à jamais dans la mémoire universelle. C'est ce qu'il avait fait, en réunissant une demi-douzaine de pièces sans importance particulière pour bâtir cette salle d'une beauté à couper le souffle, qui devait être sa contribution personnelle à la structure du Château.

Le sol n'en était pas revêtu des dalles habituelles de pierre polie, mais du précieux bois jaune du gurna, une essence rare des pics de Khyntor, au nord de Zimroel, qui avait la grâce et le luisant de l'ambre fin. Les poutres de section carrée, gigantesques, débordant massivement du plafond, étaient recouvertes de feuilles délicatement martelées de l'or rose et fin qui provenait de mines de l'est d'Alhanroel et incrustées d'énormes grappes d'améthystes, de saphirs, de pierres de lune et de tourmalines. Aux murs étaient accrochées d'éclatantes tapisseries, œuvres des meilleurs artisans de Makroposopos, qui représentaient des scènes de l'histoire de Majipoor : les débuts de la colonisation par des voyageurs venus, par-delà la mer d'étoiles, de la Vieille Terre ; des boiseries montrant l'époque de la construction des cités et la victoire définitive de lord Stiamot sur les Changeformes, la population indigène ; enfin un groupe de scènes illustrant la prodigieuse expansion du royaume sous le règne des plus récents souverains, qui l'avaient amené à l'extraordinaire prospérité qu'il connaissait aujourd'hui.

Mais le cœur de cette salle, le cœur de tout le Château était le superbe et majestueux Trône de Confalume. Sur un magnifique piédestal d'acajou dans lequel avaient été taillées plusieurs marches se dressait le haut siège au dossier incurvé, sculpté dans un énorme bloc d'opale noire dans lequel des veines naturelles de rubis rouge sang formaient de stupéfiants dessins sinueux. Ses accoudoirs étaient flanqués de massifs piliers argentés soutenant un dais en or frangé de nacre bleue et

surmonté de la constellation symbolisant le pouvoir du Coronal, une splendeur flamboyante en platine blanc dont chacune des branches était terminée par une sphère d'onyx pourpre veiné d'un blanc laiteux.

— Dans mon rêve, poursuivit lady Thismet devant le mage absolument immobile, le plus étrange était qu'au lieu d'un seul siège dans la salle du trône il y en avait deux, d'aspect identique, disposés face à face à chaque extrémité de la salle. L'un des trônes était vide, l'autre occupé par un homme portant la robe et la couronne à la constellation du Coronal. Son visage était dans l'ombre, mais, même à distance, je voyais que ce n'était ni mon père ni Prestimion ; il s'agissait à l'évidence d'un homme beaucoup plus costaud, d'une taille et d'une force imposantes. Il m'a fait signe d'approcher ; je me suis avancée jusqu'au centre de la salle et je suis restée là, hésitant sur ce qu'il convenait de faire, un peu effrayée même, et, quand j'ai commencé à faire le symbole de la constellation, il a levé la main, comme pour m'arrêter. Il s'est adressé à moi, d'une voix grave que je connaissais très bien.

— Pourquoi ne pas prendre le siège qui vous revient, lady Thismet ?

Il parlait manifestement de l'autre trône, au fond de la salle. Je m'en suis approchée, j'ai gravi les marches et j'ai pris place sur le siège d'opale ; à cet instant, une lumière éclatante venant du haut du plafond a illuminé la salle et m'a permis de voir que l'homme qui portait la couronne du Coronal, l'homme qui occupait le trône en face du mien était mon frère Korsibar.

La princesse s'interrompit de nouveau.

C'était fait, elle l'avait enfin exprimé. Avait-elle été trop transparente ? Avait-elle dévoilé son jeu ? Dans le silence qui se prolongeait interminablement elle attendit que Sanibak-Thastimoon lui propose une interprétation de son rêve ; mais rien ne vint.

Thismet avait les yeux brillants d'impatience. Allez, se dit-elle, comprenez mon message caché, vous qui comprenez tout. Saisissez l'allusion voilée, encouragez-moi à poursuivre dans la voie qui me tient à cœur, dites-moi ce que je suis avide d'entendre de votre bouche !

Mais le Su-Suheris garda le silence.

— C'était mon rêve, Sanibak-Thastimoon. Il s'est achevé là. Je me suis éveillée au moment où cette grande lumière est descendue sur moi, l'âme profondément troublée par ce que j'avais vu.

— Oui, princesse. Je comprends.

Elle recommença à attendre, pleine d'espoir ; le Su-Suheris demeura silencieux.

— Vous n'avez rien à me dire ? demanda-t-elle. Interprétez mon rêve, Sanibak-Thastimoon ! Dites-moi quelle est sa signification !

— Vous en connaissez déjà la signification, princesse.

Et, de ses deux têtes, il adressa à Thismet la version Su-Suheris d'un sourire.

Il avait donc perçu la trame de l'intrigue qu'elle tissait ! Elle devait pourtant continuer de le harceler jusqu'à la révélation finale. Elle devait venir de lui, l'expression de cette chose qui fermentait en elle.

Eh bien, elle pouvait toujours l'entortiller, ruser, se faire comprendre à demi-mot.

— Ah ! fit-elle, l'air perplexe, avec une innocence feinte. La signification la plus évidente défie la loi et la logique. Les rêves offrent souvent des visions de ce qui doit se réaliser, n'est-ce pas ? Surtout un rêve aussi frappant que le mien. Mais il va trop loin. Il semble signifier que Korsibar est destiné à devenir Coronal et non Prestimion. Une monstrueuse impossibilité. Tout le monde sait qu'une telle chose ne peut se produire.

— Certains rêves sont engendrés par nos espoirs les plus profonds, princesse. Ils montrent l'avenir auquel nous aspirons, pas nécessairement celui qui sera. Je pense que votre rêve peut appartenir à cette catégorie.

— Et cet espoir profond, quel est-il ?

— Vous avez erré longtemps dans le Château, en suivant des chemins détournés ; vous avez fini par arriver dans un lieu familier, où vous avez vu votre frère couronné, assis sur le trône de votre père. Se pourrait-il, demanda le Su-Suheris en lui lançant un regard pénétrant des yeux de sa tête de gauche, que

vous estimiez en votre for intérieur que Korsibar *devrait* être nommé Coronal ?

Thismet sentit la joie monter en elle ; mais elle continua de jouer son jeu.

— Que dites-vous ? Comment osez-vous mettre dans ma bouche ces propos follement séditieux ?

— Je ne mets rien d'autre dans votre bouche, princesse, que ce que je vois déjà dans votre âme. Se pourrait-il que vous regrettiez, dans le secret de votre cœur, que le choix ne doive pas se porter sur votre frère ?

Il avait parlé d'un ton neutre, égal ; l'un comme l'autre, ses deux visages restaient totalement dépourvus d'expression. Une tension terrible émanait pourtant de lui.

— Dites-moi, princesse, n'est-ce pas le cas ?

Oui. Oui.

Il l'avait dit, enfin.

Comme tout un chacun, Thismet avait tenu pour certain que Prestimion serait le prochain Coronal ; comment aurait-il pu en aller autrement, puisque la coutume séculaire interdisait à Korsibar de prendre le trône ? Et pourtant, petit à petit, elle en était venue à mettre en doute la nécessité du couronnement de Prestimion. Pourquoi Prestimion ? Pourquoi son costaud de frère au visage rayonnant ne pourrait-il succéder à son père sur le trône ? La question de la tradition mise à part, il méritait assurément la couronne.

De telles pensées n'étaient pas sans danger. Thismet les avait enfouies au plus profond de son esprit. Mais les jours de Prankipin approchant de leur terme et l'imminence du couronnement de Prestimion se profilant à l'horizon, aussi écrasante que le Mont du Château, elle ne se sentait plus capable de contenir la violence de ses sentiments. Oui, Korsibar devait être Coronal ! Korsibar et nul autre prince. Korsibar ! Korsibar ! Mais comment lancer la campagne ? Elle avait besoin, pour ce faire, des conseils de quelqu'un ayant une vision beaucoup plus étendue que la sienne. Qui était mieux placé que ce mage impassible, au service de son frère et épisodiquement d'elle-même ? Si quelqu'un pouvait l'aider, c'était lui. Il lui indiquerait la voie à suivre.

Le Su-Suheris attendait sa réponse. Il avait compris la nature du jeu auquel la princesse l'avait invité à jouer avec elle ; cela ne faisait aucun doute.

— N'est-ce pas vrai, princesse ? répéta-t-il. Vous estimez qu'il devrait être roi.

Thismet sourit, poussa un profond soupir et sentit monter en elle la force de dévoiler le fond de sa pensée.

— Oui ! lança-t-elle hardiment. Je serai franche avec vous, Sanibak-Thastimoon ; c'est précisément ce que je pense ! Je ne comprends pas que mon père ait choisi Prestimion au lieu de Korsibar. Prestimion à la place de son propre fils, son noble fils au port de roi…

Elle se tut. Quelle joie ! quel soulagement de s'être enfin libérée !

Sanibak-Thastimoon garda le silence.

— La coutume, la loi, je connais tout cela, poursuivit la princesse Thismet en secouant la tête. Malgré tout, il existe en ce monde une justice supérieure, une justice qui l'emporte sur la simple coutume. Cette justice veut que Korsibar soit Coronal. Cela me semble parfaitement évident.

Elle lança au Su-Suheris un nouveau regard interrogateur. Les quatre yeux verts implacablement braqués sur elle demeurèrent énigmatiques.

— Oui, répondit-il, au bout d'une éternité. Je partage votre point de vue, princesse.

Son premier converti, son premier allié. C'était un moment d'euphorie, un moment d'exultation. Elle l'aurait presque serré dans ses bras. Presque.

Mais il y avait une autre question, encore plus délicate que la première, à débattre avec lui.

Thismet prit une longue inspiration.

— Les deux trônes de mon rêve, Sanibak-Thastimoon, que faut-il en penser ? Mon frère m'a fait signe de monter sur l'autre trône. Mais même si Korsibar réussissait à devenir Coronal – j'ignore par quel moyen, mais il doit y en avoir un –, il n'y aurait pas de place pour moi dans le gouvernement. Aucun poste de responsabilité n'est réservé à la sœur du Coronal. Bien avant que je fasse ce rêve, vous m'avez dit vous-même, souvenez-

vous-en, que j'étais destinée à accomplir de grandes choses. Mais, dans le monde réel, sur quel trône pourrais-je monter ?

— Il y a de la grandeur à aider son frère à accéder au trône. Il y a du pouvoir pour qui se tient aux côtés de son frère qui occupe le trône. Peut-être prenez-vous trop à la lettre les deux trônes de votre rêve, princesse.

— Peut-être, fit Thismet.

Elle se tourna vers le mur luxueusement carrelé, comme si elle était capable de voir clairement à travers l'ouvrage de maçonnerie, mais aussi à travers chacun des cercles superposés, au-delà des antiques structures souterraines – la Cour des Pyramides, la Place des Masques, la Salle des Vents et toutes les autres –, jusqu'à la surface du sol et dans la direction du Mont du Château, dont la masse colossale dominait la planète, loin au nord. L'euphorie dont elle était emplie s'évanouit d'un seul coup, elle sentit sa joie retomber brutalement et tout s'obscurcit devant ses yeux, comme si une brusque éclipse venait de se produire.

Elle se dit que les images de son rêve n'étaient que fantasmes stupides. Rien de ce que son esprit avait impudemment imaginé dans le sommeil ne se réaliserait jamais. Il était absurde de croire le contraire. Il n'y aurait pas pour elle une haute position dans le royaume, non, pas plus que pour son frère. Le prince de Muldemar serait roi. C'était une chose réglée ; l'inévitabilité de l'accession au pouvoir de Prestimion s'était abattue sur sa poitrine comme un coup d'épée.

La morne tournure que prendrait nécessairement sa vie quand le nouveau monarque serait monté sur le trône lui apparaissait clairement : une vie facile, vide, douillette, une existence dénuée de sens, faite de bains, de soins de beauté, de massages, de coquetteries d'oisive, loin des leviers de commande. N'était-elle pas venue au monde pour autre chose ? Quel lamentable gâchis !

Il lui fallait empêcher cela. Mais comment ? Comment ?

— En tout état de cause, Sanibak-Thastimoon, reprit-elle au bout d'un moment d'une voix glaciale, il n'y a pas de justice en ce bas monde. Je sais aussi bien que vous que Prestimion deviendra Coronal, et non Korsibar.

— C'est ce à quoi il faut raisonnablement s'attendre, princesse, répondit placidement le mage.

— Et quand le trône reviendra à Prestimion, nous quitterons le Château, Korsibar et moi, pour nous retirer chacun dans notre domaine ; à moins, j'imagine, que je n'épouse quelque puissant prince. Mais cela ne m'apportera aucun pouvoir, n'est-ce pas ? Je serai une grande dame, certes, mais ne le suis-je déjà ? Quand Prestimion sera devenu roi, je serai, au mieux, une épouse. Une épouse, Sanibak-Thastimoon.

Elle cracha le mot comme une imprécation.

— Je n'aurai mon mot à dire sur rien d'important en dehors de ma propre maison, poursuivit-elle, et encore ! Cela ne vaudra guère mieux pour mon frère. L'influence de notre famille au Château cessera dès l'instant où Prestimion aura ceint la couronne.

— Ce grand prince que vous épouseriez, glissa le Su-Suheris, pourrait fort bien être ce même lord Prestimion, s'il doit vraiment devenir Coronal. Dans ce cas, votre pouvoir et votre influence ne seraient aucunement abolis.

Cette suggestion arracha un cri de surprise à demi étouffé à Melithyrrh, restée à l'écart pendant toute la durée de la conversation. Elle se tourna vers Thismet qui, d'un regard courroucé, la réduisit au silence.

— Suggérez-vous sérieusement, Sanibak-Thastimoon, répliqua-t-elle, que je me donne en mariage à l'homme qui va priver mon frère du trône ? À celui qui est destiné à le plonger dans l'obscurité ?

— Je n'ai fait qu'évoquer cette possibilité, princesse.

— Eh bien, faites en sorte de ne jamais recommencer, si vous tenez à garder ces deux jolies têtes attachées à votre cou.

Les yeux étincelants, Thismet lui lança un regard d'une implacable férocité. Elle sentit revenir en elle toute sa force et sa détermination.

— Il y a une autre possibilité, poursuivit-elle moins durement, d'une voix changée, plus grave.

— Oui, princesse ? fit Sanibak-Thastimoon, avec une patience inaltérable. Quelle possibilité ?

Le cœur de Thismet battait à une vitesse étourdissante. Elle sentit un étrange vertige la saisir, car elle se savait au bord d'un précipice. Mais elle se força à conserver une apparence de calme.

— Vous êtes donc d'accord avec moi pour dire que Korsibar est le plus apte à prendre le trône, fit-elle en s'humectant pensivement les lèvres. Très bien. Mon intention est de faire en sorte qu'il y parvienne.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ? demanda le Su-Suheris.

— Réfléchissez. Le rêve m'a indiqué d'aller voir Korsibar pour l'exhorter à faire savoir à notre père qu'il prétend au trône… tout de suite, tant que la situation est fluctuante, avant la mort du Pontife et la désignation officielle de Prestimion. Notre père se laissera fléchir, je le crois, si Korsibar trouve les arguments qu'il faut ; Korsibar deviendra Coronal ; et, pour témoigner sa gratitude, mon frère fera de moi l'un de ses Hauts Conseillers et j'aurai peut-être ainsi un rôle à jouer dans le gouvernement de la planète. Ne diriez-vous pas qu'il s'agit d'une interprétation plausible de mon rêve ?… Ne le diriez-vous pas ? répéta-t-elle en quêtant l'approbation du Su-Suheris.

— Je ne dirai pas le contraire, princesse, répondit-il d'un ton mielleux, en inclinant successivement ses deux têtes.

— Assurément, cela ne fait aucun doute, dit Thismet d'une traite, le sourire aux lèvres.

Elle s'enflammait, le visage empourpré, la poitrine haletante.

— Il ne peut y avoir pour moi d'autre voie vers la grandeur. Comment y parvenir autrement que grâce à Korsibar ? Et il est établi que je suis destinée à accomplir de grandes choses. Vous l'avez dit vous-même. À moins que vous ne souhaitiez rétracter cette prophétie ?

— Je n'en retire pas un seul mot, princesse, fit posément le Su-Suheris. Votre destinée est écrite dans les astres ; l'obscurité et l'isolement ne sont pas présents dans la trame de votre avenir. C'est une certitude. Il en va de même de l'horoscope de votre frère. « Vous ébranlerez le monde, prince Korsibar. » Ce sont mes propres paroles, qui remontent à quelques mois. Ne vous en a-t-il jamais fait part ?

— Non, répondit Thismet, avec une pointe d'étonnement. Il ne s'en est jamais ouvert à moi.

— Quoi qu'il en soit, je le lui ai annoncé. Et, ces derniers jours, les devins de votre père ont, de leur côté, prédit la même chose.

— Dans ce cas, fit-elle, tout devient clair. Les présages convergent et se confirment les uns les autres ; tous les indices nous conduisent au trône. La tradition cédera devant la raison ; le meilleur des deux sera choisi. Je vais, dès aujourd'hui, en parler avec Korsibar.

À ces mots, une étrange expression passa fugitivement sur les visages de Sanibak-Thastimoon, comme si ses deux têtes avaient échangé un regard, même si Thismet n'avait pas vu ses yeux bouger du tout.

— Y a-t-il de l'imprudence à cela ? demanda-t-elle.

— Je crois, princesse, qu'il serait plus sage d'en parler à ses amis avant d'aborder directement le sujet avec lui.

— Vous pensez à Mandrykarn ? à Venta ? à Navigorn ?

— Pas à ceux-là. Ils feraient plus de mal que de bien. Je pense aux autres, à ces deux frères si mal assortis, le géant et le petit serpent. Ils feront bien mieux l'affaire, j'en suis convaincu.

— Farholt et Farquanor, fit Thismet après un moment de réflexion. Oui. Oui, peut-être. Je crois que je vais me retirer dans mon boudoir, ajouta-t-elle en se tournant vers Melithyrrh. Va chercher les deux frères ; dis-leur que je les y recevrai.

6

— Nous voilà donc d'accord, déclara Korsibar.

Il regarda la liste qu'il tenait à la main avant de parcourir des yeux l'assemblée des seigneurs. Ils étaient réunis dans l'Ancienne Salle des Banquets, une salle du secteur impérial du Labyrinthe dont les angles en biseau diminuaient et s'élargissaient curieusement d'une extrémité à l'autre et dont les murs portaient nombre de tentures bizarrement peintes, pour accentuer le malaise créé par les illusions d'optique.

— Pour commencer, reprit Korsibar, la course à pied et le duel au bâton. Ensuite, les haies, les cerceaux, le lancer de marteau, pour les hommes et les femmes. Le tir à l'arc suivra, puis la joute ; enfin, la parodie de bataille et les rencontres de boxe et de lutte, la course de chars terminant le programme. Après cela, la parade solennelle remontera les différents niveaux de l'Arène à la Cour des Globes, où le Maître des Jeux remettra les prix en présence de lord Confalume. Ensuite…

— J'avais cru comprendre que la lutte aurait lieu plus tôt dans le programme, lança avec irritation Gialaurys qui n'était arrivé que depuis quelques minutes. C'est écrit sur la feuille de papier que je tiens à la main. La lutte après les bâtons et avant les haies.

L'air perplexe, Korsibar lança un regard hésitant à Farholt qui avait participé de plus près que lui à l'établissement du programme.

— C'était au début, dit Farholt en s'avançant pour prendre la liste des mains de Korsibar. Le changement a été effectué il y a deux heures, pendant que vous sirotiez votre bière de midi.

Farholt tapota la feuille en lançant à Gialaurys un noir regard de défi.

— Les épreuves faciles pour commencer, puis celles qui sont réservées aux plus costauds.

— Je n'ai pas été consulté, insista Gialaurys. Je préférais l'ordre d'avant.

Il y avait dans sa voix une sorte de grondement lourd de menace. Il fit deux pas dans la direction du musculeux Farholt, déjà hérissé, qui se dressa de toute sa taille. Ils dominaient l'assemblée comme deux montagnes, Farholt plus grand, mais Gialaurys encore plus massif que lui.

— Je préfère gagner mes lauriers le plus tôt possible.

— Êtes-vous donc si sûr de gagner ? demanda Farholt. Et si le contraire se produisait, s'il vous fallait attendre piteusement la fin des Jeux dans l'ignominie de la défaite, tandis que les lauriers iront couronner d'autres têtes ?

— Voilà donc pourquoi, Farholt, vous préféreriez garder la lutte pour la fin ? lança Gialaurys, les yeux étincelants de fureur.

— Ce n'est pas moi qui ai pris cette décision, riposta Farholt dont la face rougeaude était devenue cramoisie. Mais si vous voulez insinuer que…

— Un instant, mes amis, fit Prestimion en s'avançant entre les deux hommes, juste au moment où il semblait que la véhémence croissante de leurs paroles allait dégénérer sur-le-champ en pugilat.

Bien qu'écrasé par la taille des colosses, il posa le bout des doigts sur la poitrine des deux hommes et les écarta délicatement l'un de l'autre.

— Faisons en sorte, je vous en prie, que la paix règne en ce lieu où un Pontife va rendre le dernier soupir. Une affaire de si peu d'importance ne mérite pas une querelle. Qu'en pense le prince Korsibar ?

— Je pense que s'il y a désaccord, la décision appartient au Maître des Jeux.

— Très juste, fit Prestimion en jetant un coup d'œil dans la direction du Grand Amiral, le prince Gonivaul, qui l'avait emporté de peu, le matin même, sur le seul autre candidat, le Procurateur Dantirya Sambail.

L'Amiral, un des plus grands seigneurs du royaume, descendait de la famille d'Amyntilir, le Pontife qui avait précédé Prankipin de trois règnes. Le prince Gonivaul était un homme à la mine austère, d'un naturel obstiné et parcimonieux, dont le somptueux domaine s'étendait à peu de distance des remparts de grès orange brûlé de Bombifale, la cité aux hautes flèches,

considérée unanimement comme la plus belle du Mont du Château. Il avait la mâchoire longue et étroite, comme son célèbre ancêtre, et on ne voyait guère que du poil au-dessus de ses épaules, car une barbe noire, dense et rude, épaisse comme une fourrure, lui dévorait le menton et les joues, remontant presque jusqu'à la paupière inférieure, et cette pilosité débordante dégringolait le long du cou pour disparaître dans son col ; quant à ses cheveux, aussi rêches et touffus, portés très longs, ils couvraient son front presque jusqu'aux sourcils. Son titre de Grand Amiral était purement honorifique ; le commerce portuaire relevait officiellement de ses attributions, mais il était de notoriété publique qu'il n'avait jamais pris la mer, pas même pour la traversée jusqu'à Zimroel que la plupart des princes du Mont effectuaient au moins une fois dans leur vie.

— Amiral et Maître des Jeux, reprit Prestimion, vous avez entendu le prince Korsibar. Voulez-vous rendre votre jugement ?

Gonivaul marmonna quelque chose dans sa barbe. Ses sourcils s'abaissèrent et ses joues remontèrent en se plissant, jusqu'à ce que ses yeux aient presque totalement disparu dans la fourrure noire qui couvrait la majeure partie de son visage ; pendant un temps démesurément long, il parut absorbé dans ce qui, à l'évidence, voulait passer pour une profonde réflexion.

— Laquelle des deux listes est la plus récente ? demanda-t-il enfin.

— La mienne, répondit instantanément Farholt. Il ne peut y avoir de contestation là-dessus.

Gonivaul prit sa feuille de papier, puis celle de Gialaurys et les étudia interminablement.

— Un compromis est possible, déclara enfin l'Amiral. La lutte sera avancée au milieu des Jeux, entre le lancer de marteau et le tir à l'arc.

Farholt acquiesça rapidement d'un signe de tête ; Gialaurys émit un grognement et, si Prestimion ne lui avait imposé le silence d'un sifflement discret, il ne s'en serait peut-être pas tenu là.

L'incident étant clos, les préliminaires terminés, des serviteurs apportèrent des rafraîchissements à l'assemblée des seigneurs. D'autres invités de haute naissance, qui n'avaient pas participé à l'élaboration du programme, commencèrent à arriver, car de grandes festivités étaient organisées ce soir-là pour célébrer l'ouverture imminente des Jeux.

Les différents princes, ducs et comtes, se déplaçaient par groupes de deux ou trois et se rassemblaient devant les curieux fragments de statues antiques disséminés dans la salle. Il s'agissait, supposait-on, de représentations de Pontifes et de Coronals des siècles passés. En attendant que le vin soit servi, les invités étudiaient les sculptures, les caressaient, suivaient du doigt les contours d'un nez busqué ou d'un menton en galoche, en s'interrogeant sur l'identité de ceux qu'elles étaient censées représenter.

— Arioc, déclara Gialaurys en montrant une tête particulièrement grotesque.

Le duc Oljebbin affirma que c'était Stiamot, le vainqueur des Changeformes, d'où il s'ensuivit une discussion serrée avec le prince Serithorn qui s'enorgueillissait de compter Stiamot au nombre de ses nombreux ancêtres de sang royal. Farquanor, un petit maigrichon, le frère de Farholt le colosse, identifia la statue d'un homme de haute taille, empreint d'une dignité et d'une noblesse sublimes, comme celle d'un de ses ancêtres, le Pontife Guadeloom, ce qui provoqua un ricanement sceptique du prince Gonivaul, et ainsi de suite.

— Vous avez été fort habile en soumettant si rapidement ce différend à l'Amiral, dit Korsibar à Prestimion, avec qui il se tenait dans un angle aigu de la salle heptagonale, sous une large arche bleu ciel lisérée de bordures rouge feu. Ce sont deux sacrés coléreux, qui ne se supportent pas. Si l'un dit « printemps », l'autre répliquera aussitôt « hiver » ; si l'un dit « noir », l'autre dira « blanc », par simple esprit de contradiction, et on peut multiplier les exemples à l'infini. Quand ils s'affronteront à la lutte, ce sera un grand spectacle.

— Mon cousin de Ni-moya a émis l'idée il y a peu qu'il pourrait en aller exactement de même entre vous et moi qu'entre Farholt et Gialaurys, fit Prestimion avec un demi-

sourire qui découvrit à peine ses dents. Je veux dire qu'il pense que nos natures sont incompatibles, qu'il y a entre nous une tension innée qui crée un conflit automatique ; que l'on peut s'attendre que vous vous opposiez à ce que je dis pour la seule raison que l'idée vient de moi.

— Allons, Prestimion, fit Korsibar en souriant à son tour, avec une chaleur plus marquée. Croyez-vous sincèrement qu'il en aille ainsi ?

— C'est le Procurateur qui l'a dit.

— Oui, mais vous savez aussi bien que moi que les choses ne se passent pas ainsi entre nous. Percevez-vous une tension, quand nous nous tenons côte à côte ? Je ne sens rien. Et pourquoi y aurait-il une tension ? Il ne peut y avoir de rivalité quand la rivalité est impossible.

Il frappa dans ses mains pour attirer l'attention d'un serviteur.

— Holà ! du vin, par ici ! de ce bon vin fort de Muldemar, des vignes du prince !

Bien des regards de par la salle les observaient avec attention. L'un des plus attentifs était le comte Iram de Normork, un homme mince et roux, réputé pour ses qualités de conducteur de char ; apparenté au prince Serithorn, il était aussi parent par alliance de lord Confalume. Iram tira Septach Melayn par la manche, sans quitter Korsibar et Prestimion des yeux.

— Comme leurs sourires sont contraints, comme ils font des efforts pour paraître aimables ! Et regardez avec quelle délicatesse ils entrechoquent leurs coupes de vin ! comme s'ils craignaient tous deux qu'elles n'explosent, s'ils les heurtaient un peu trop fort !

— Je pense que ce sont deux hommes qui ne craignent pas grand-chose, répliqua Septach Melayn.

— Il est hors de doute qu'ils ont tous deux une attitude très guindée, insista Iram. Ils ne peuvent faire autrement, j'imagine ; quelle gêne affreuse il doit y avoir entre eux ! Prestimion a des égards pour le prince Korsibar qui, en sa qualité de fils du Coronal, est un peu lui-même de sang royal. Korsibar, de son côté, sait qu'il doit témoigner du respect à Prestimion qui sera

très bientôt élevé au rang de monarque et deviendra plus grand que lui.

— Prestimion sera le nouveau monarque, certes, fit Septach Melayn en riant. Mais jamais, j'en jurerais, il ne deviendra plus grand que lui.

La perplexité plissa le front du comte Iram. Il n'avait pas l'esprit particulièrement vif, mais il finit par saisir la signification des paroles de Septach Melayn ; il sautait aux yeux que Korsibar dépassait de beaucoup Prestimion, qui ne lui arrivait guère plus haut qu'à la poitrine. Septach Melayn n'avait pas eu d'arrière-pensée en faisant cette plaisanterie oiseuse.

— Plus grand dans ce sens, oui, fit le comte. Je comprends ce que vous voulez dire, ajouta-t-il avec un petit rire poli pour saluer le jeu de mots faiblard.

— Ce n'était pas une remarque très profonde, reconnut Septach Melayn.

En réalité, il se sentait quelque peu confus de sa stupidité. Comment pouvait-on rabaisser Prestimion auprès du fils du Coronal, même en plaisantant ? Son imposante carrure et l'air d'assurance inébranlable dont il ne se départait jamais lui donnaient une allure impérieuse peu en rapport avec sa stature plus que modeste. Ce jour-là en particulier, Prestimion semblait rayonner de l'éclat du destin qui lui était promis. Il avait revêtu une majestueuse robe chatoyante de soie cramoisie, à la ceinture vert émeraude et portait en sautoir, suspendu par une grosse chaîne, un lourd pendentif en or représentant un crabe aux yeux étincelants, alors que Korsibar ne portait qu'une simple tunique de lin blanc descendant jusqu'aux genoux, dont n'importe quel vendeur de saucisses aurait pu être habillé, et des sandales d'un modèle extrêmement banal. Malgré sa haute taille et la noblesse de son port, Korsibar semblait éclipsé, rejeté dans l'ombre par le flot de lumière émanant de Prestimion.

— Peu importe, Septach Melayn, reprit Iram. Mais j'aimerais savoir si, en privé, Prestimion se sent plus digne du trône que Korsibar ou s'il nourrit secrètement des doutes. Plus précisément, croyez-vous que Korsibar estime sincèrement que Prestimion soit digne du trône ? Des rumeurs insistantes

affirment que le couronnement prochain de Prestimion n'a pas l'heur de plaire au fils du Coronal.

— D'où viennent ces rumeurs ? demanda Septach Melayn.

— Du Procurateur Dantirya Sambail, par exemple.

— Bien sûr. Sa fameuse remarque m'est venue aux oreilles ; mais elle n'a aucun fondement. Le venin coule aussi aisément des lèvres du Procurateur que la pluie tombe du ciel dans les forêts de Kajith Kabulon. Les gros nuages chargés d'humidité ne peuvent faire autrement que déverser jour après jour leur trop-plein d'eau ; il en va de même pour Dantirya Sambail. Il a tant de haine en lui qu'il doit de temps en temps lui donner libre cours.

— Dantirya Sambail est le seul à l'avoir dit tout haut, mais tout le monde le pense.

— Que Korsibar nourrit de l'amertume envers Prestimion ?

— Comment n'en aurait-il pas ? Un noble personnage de cette envergure, tenu universellement en si haute estime, le fils d'un grand et populaire souverain de surcroît ?

— Jamais le fils d'un Coronal n'a succédé à son père sur le trône, coupa Septach Melayn. Jamais aucun ne le fera, sous peine de voir des calamités s'abattre sur nous tous.

Il tortilla distraitement la pointe de son petit bouc doré.

— Je reconnais, poursuivit-il au bout d'un moment, que Korsibar a un aspect imposant. Si le Coronal était choisi pour sa prestance, la charge lui reviendrait sans hésitation. Mais la loi stipule que la monarchie n'est pas héréditaire et Korsibar est respectueux des lois. Il n'a jamais donné la moindre indication qu'il nourrissait des ambitions blâmables.

— Vous pensez donc que tout va bien entre Prestimion et lui ?

— Cela ne fait aucun doute.

— Il n'empêche, Septach Melayn, que l'air est chargé de présages.

— Croyez-vous ? Eh bien, ne vaut-il pas mieux qu'il soit chargé de présages que d'un essaim de dhiims ? La morsure d'un dhim est bien réelle et douloureuse ; mais nul n'a jamais vu un présage, encore moins subi ses assauts. Laissons ces mages détestables jacasser tout leur saoul. Je vois l'avenir aussi

clairement que le meilleur d'entre eux, Iram, et voici que j'ai à dire : le moment venu, Prestimion montera sereinement sur le trône et Korsibar lui rendra hommage de bon gré, comme tout un chacun.

Le comte Iram tripota nerveusement une petite amulette brillante d'or et d'ivoire de dragon de mer, suspendue à sa poitrine par une chaînette d'argent.

— Je trouve que vous abordez ces sujets avec beaucoup de légèreté, Septach Melayn.

— Oui, avec beaucoup de légèreté, j'imagine. C'est mon plus gros défaut.

Avec un clin d'œil complice, il prit congé du comte Iram et se mit en quête d'un nouvel interlocuteur, dans un groupe de jeunes seigneurs réunis autour de la table des vins.

À l'autre extrémité de la salle un nouveau personnage fit son entrée, attirant aussitôt l'attention d'une grande partie de l'assemblée : lady Thismet, accompagnée de Melithyrrh, sa dame d'honneur, et d'une poignée de chambrières. Sanibak-Thastirnoon les suivait, portant la livrée rouge et vert de la maison de Korsibar ; la vue du mage Su-Suheris suscita de nombreux murmures dans la salle. Rares étaient ceux qui ne tenaient pas les Su-Suheris pour une race sinistre et rebutante, ne fût-ce que pour l'étrangeté de leur double tête.

Comme son frère, Thismet avait choisi ce jour-là une toilette simple, une robe légère d'un ton crème, d'une texture mate, rehaussée de perles rouges de l'épaule gauche à la poitrine et retenue par une ceinture de la même couleur ; pour tout ornement, elle avait piqué dans la masse luisante et sombre de ses cheveux une longue épine de manculain. La simplicité de sa mise fit sensation dans cette assemblée de nobles en robe de cérémonie. Comme si elle s'était trouvée sous le feu éclatant d'un projecteur, attirant à elle tous les regards ; elle n'avait pourtant rien fait d'autre qu'entrer dans la salle, distribuer quelques sourires et demander d'un signe une coupe de vin.

Elle conversa un moment avec un ami très cher de son frère, Navigorn de Hoikmar, un vaillant chasseur, considéré comme l'égal ou presque de Korsibar, et avec Mandrykarn et Venta,

deux autres de ses proches compagnons de chasse. Puis elle les congédia élégamment et, d'un regard impérieux, fit venir auprès d'elle Farholt et son frère cadet, plus petit et malveillant, le perfide Farquanor. Les deux frères étaient en compagnie du Procurateur Dantirya Sambail et du cousin à la tête chenue du Coronal, le duc Oljebbin de Stoienzar, mais ils répondirent aussitôt à son appel, le petit et agile Farquanor venant se placer sur sa gauche, le grand et massif Farholt se planter juste devant elle, comme une montagne humaine, la dissimulant entièrement à la vue de ceux qui se trouvaient derrière lui.

Il fallait faire un effort d'imagination pour croire que les deux hommes étaient du même sein. Ils étaient différents en tout point, Farholt, coléreux et braillard, enclin aux excès et aux impulsions de toutes sortes, le petit Farquanor, calme et réservé, d'un naturel rusé et prudent, qui avançait pas à pas dans la vie, d'un plan soigneusement combiné à un autre. Farholt était un géant corpulent qui se déplaçait pesamment, au contraire de Farquanor, mince et vif, qui n'avait que la peau sur les os. Mais la ressemblance se lisait dans leurs yeux, du même gris mat implacable, dans la rougeur de leur teint et la proéminence du nez qui semblait jaillir en ligne droite du milieu du front. Ils avaient du sang royal dans les veines ; celui de lord Guadeloom, un Coronal d'un passé lointain, élevé précipitamment et à la surprise générale à la dignité suprême à la suite d'étranges événements liés à la brusque abdication du Pontife Arioc.

Comme lord Confalume, lord Guadeloom avait eu un fils d'une prestance et d'une noblesse hors du commun, qui répondait au nom de Theremon. Une tradition s'était enracinée dans la famille de Farholt et Farquanor, selon laquelle Theremon aurait été infiniment plus digne que quiconque de succéder à son père. Mais quand vint le moment pour lord Guadeloom de devenir Pontife, il choisit comme Coronal un médiocre bureaucrate du nom de Calintane, écartant son fils du trône comme l'avaient fait tous ses prédécesseurs. La rancœur engendrée par cette décision s'était transmise de génération en génération chez les descendants de Theremon. Ce ressentiment héréditaire, entretenu au fil des siècles, habitait toujours

Farholt et Farquanor qui, quand ils avaient un verre de vin dans le nez, donnaient libre cours à la passion dont ils étaient encore animés à l'évocation de l'injustice faite à leur aïeul. Lady Thismet savait depuis longtemps quelle flamme brûlait en eux ; elle y trouvait un intérêt particulier dans les circonstances présentes. Farholt, Farquanor et la princesse en avaient parlé très sérieusement la veille, dans son boudoir.

— Au sujet de ce dont nous avons discuté il y a peu…, commença lady Thismet.

L'attention des deux frères fut aussitôt en éveil, même si leurs yeux, du même gris mat et neutre, n'en montraient rien.

— Sanibak-Thastimoon a fait des prédictions, poursuivit-elle avec la sérénité d'un fleuve tranquille. Le moment est propice à la réalisation de grands desseins ; l'heure est venue de commencer à mettre notre projet à exécution.

— Ici ? demanda Farquanor. Maintenant ? Dans cette salle ?

— Dans cette salle. À l'instant même.

Farquanor lança un coup d'œil à son frère, puis considéra d'un regard méfiant le Su-Suheris dont les deux visages étaient aussi impénétrables que d'habitude, et enfin lady Thismet.

— Est-ce prudent ? demanda-t-il.

— Oui. Ma décision est prise.

Thismet indiqua de la tête Prestimion et Korsibar, encore plongés dans leur discussion au fond de la salle, qui ressemblait à s'y méprendre aux retrouvailles chaleureuses d'une paire de vieux amis qui ne se seraient pas vus depuis plusieurs mois.

— Allez le voir. Prenez-le à part. Dites-lui ce dont nous sommes convenus hier que vous direz.

— Et si on surprend mes paroles ? fit Farquanor, dont le visage maigre, aux traits anguleux s'assombrit et dont les prunelles se mirent à briller d'incertitude. Que m'arrivera-t-il, pour avoir émis en public des opinions subversives et même franchement séditieuses à la barbe de Prestimion ?

— J'imagine que vous direz ce que vous avez à dire en prenant soin de ne pas élever la voix, répondit Thismet. Personne ne vous entendra au milieu de tout ce bruit. Et je veillerai à ce que Prestimion soit occupé ailleurs pendant que vous vous entretiendrez avec Korsibar.

Farquanor acquiesça de la tête. Le moment de flottement était passé ; déjà, Thismet le sentit, il était impatient d'accomplir sa mission. D'un claquement des doigts, elle lui intima l'ordre de partir et le suivit attentivement du regard tandis qu'il traversait la salle, s'approchait de Prestimion et de Korsibar et échangeait quelques mots avec eux, en faisant des signes en direction de la princesse. Prestimion s'écarta en souriant et commença à traverser la foule en se dirigeant vers elle.

— Laissez-moi, murmura Thismet à Farholt.

Mais elle demanda à Sanibak-Thastimoon de rester auprès d'elle.

Elle remarqua que Farquanor et Korsibar s'étaient retirés dans un angle de la salle, dans une alcôve tranquille où l'énorme buste hideux de quelque Coronal à la face aplatie de l'Antiquité les dissimulait en partie à la vue. D'où ils se tenaient, face à face, présentant leur profil aux regards, il était impossible pour quiconque de lire sur leurs lèvres. Elle vit Farquanor dire quelque chose à Korsibar dont les sourcils s'abaissèrent et se froncèrent, puis Farquanor continua de parler, avec des gestes vifs des deux mains, tandis que Korsibar penchait le haut du corps, comme pour entendre plus nettement ce que le petit homme lui disait.

En les observant, Thismet sentit les battements de son cœur s'accélérer et sa gorge devenir sèche. La trame des années à venir – pour Korsibar, pour elle pour toute la planète – serait très vraisemblablement déterminée par les paroles que Farquanor était en train de prononcer. Pour le meilleur ou pour le pire, les dés étaient jetés. Elle lança un regard en coin à Sanibak-Thastimoon. Il lui adressa un double et étrange sourire, comme pour dire : *Tout ira bien, n'ayez crainte*.

Prestimion apparut soudain devant elle.

— Le comte Farquanor m'a fait savoir que vous souhaitez me dire quelque chose, princesse, fit-il avec le petit geste courtois d'hommage dû à Thismet, en sa qualité de fille du Coronal.

— En effet.

Elle l'étudia avec une attention soigneusement dissimulée. Ils se connaissaient depuis l'enfance, bien entendu, mais, pour

Thismet, Prestimion n'était qu'un des jeunes aristocrates qui se bousculaient dans le Château et pas le plus intéressant, loin de là ; à aucun moment, pendant toutes ces années, elle ne lui avait accordé beaucoup d'attention. Elle l'avait toujours considéré comme un noblaillon uniquement préoccupé de son propre intérêt, sérieux, appliqué et ambitieux, un peu trop petit peut-être pour être véritablement séduisant, même s'il était assurément bien fait de sa personne. Ce n'est que lorsque Prestimion avait commencé à apparaître comme le successeur probable au trône de son père, ces dernières années, qu'elle s'était intéressée de plus près à lui. En gros, elle le trouvait irritant ; que ce fût à cause de son comportement ou de ses propos, ou simplement parce qu'elle éprouvait de l'animosité pour celui qui allait vraisemblablement occuper le trône sur lequel elle aurait aimé voir son frère, elle n'aurait su le dire.

Ce jour-là, quand Prestimion fut auprès d'elle, légèrement trop près peut-être, elle éprouva à son grand étonnement quelque chose qui lui était jusqu'alors demeuré totalement étranger : une réaction ténue mais troublante à la proximité de l'homme.

Il n'était pas plus grand qu'avant, et ses cheveux blonds, comme toujours, étaient coiffés d'une manière qui ne l'avantageait guère. Mais quelque chose était différent chez lui. Son port était déjà celui d'un roi, sans qu'il parût se forcer, ses yeux brillaient d'un éclat majestueux et son front semblait nimbé d'une sorte d'énergie électrique. Sa riche et magnifique tenue y était peut-être pour quelque chose ; Thismet savait pourtant que ce n'était pas cela qui l'attirait, mais quelque chose de plus fondamental, la force engendrée par l'imminence de son accession au pouvoir. Cela créait un magnétisme. Elle en sentait la force d'attraction. Une étrange pulsation montant de ses reins gagnait sa poitrine et se propageait jusqu'à sa tête.

Thismet se demanda si Prestimion éprouvait envers elle une attirance analogue. Elle crut en déceler les signes : les mouvements des yeux, les changements de couleur de son visage. Cela lui procura un moment de plaisir grisant.

Qui fit place à la colère, dirigée contre elle-même. Quelle absurdité ! Chaque parcelle de son être devait se consacrer

dorénavant à empêcher cet homme d'accéder au pouvoir, une perspective qui la perturbait si douloureusement. S'il était attiré par elle, cela pourrait servir ses desseins ; l'inverse n'était que folie.

— Vous connaissez Sanibak-Thastimoon, je pense ? demanda Thismet avec un petit mouvement de tête en direction du Su-Suheris qui se tenait juste derrière elle. Un mage au service de mon frère, et au mien à l'occasion.

— Oui, j'ai entendu parler de lui. Nous ne nous connaissons pas à proprement parler.

Sanibak-Thastimoon salua Prestimion, inclinant sa tête droite un peu plus que la gauche.

— Ces derniers jours, reprit Thismet, il a longuement interrogé les astres, à la recherche de présages pour le règne qui va s'ouvrir. Il vient de m'annoncer qu'il a découvert des signes d'un intérêt considérable pour vous.

— Vraiment ? fit Prestimion avec une courtoisie de pure forme.

Il revint à l'esprit de Thismet, mais trop tard, que le prince avait la réputation d'un sceptique pour tout ce qui touchait à la sorcellerie et à la divination. Peu importait ; son unique intention était dans l'immédiat de distraire son attention de la conversation entre Farquanor et Korsibar, qui se poursuivait à l'autre bout de la salle.

Elle fit signe au Su-Suheris de prendre la parole. Sanibak-Thastimoon ne manifesta ni surprise ni désarroi, bien que Thismet ne lui eût donné aucune indication sur ce qu'elle attendait de lui.

— Voici ce que j'ai pu établir, déclara le mage sans hésiter ; l'avenir réserve de grandes surprises à Votre Seigneurie – et à nous tous.

Prestimion esquissa un haussement de sourcils pour marquer une légère curiosité.

— Des surprises agréables, j'espère ?

— Il y en aura aussi, répondit Sanibak-Thastimoon.

— Je ne peux pas dire, fit le prince en riant, que vos propos m'enchantent.

Il invita le mage à être plus précis ; Sanibak-Thastimoon répondit d'une voix forte qu'il allait essayer, dans la mesure où il était en son pouvoir de le faire.

Pendant ce temps, Thismet regardait par-dessus l'épaule de Prestimion dans la direction de Farquanor et de son frère. Elle remarqua sur le visage de Korsibar une expression d'intense animation ; il parlait rapidement, avec force gestes du tranchant de la main, tandis que Farquanor, à demi dressé sur la pointe des pieds pour réduire l'écart colossal de taille qui les séparait, semblait s'efforcer de calmer le fils du Coronal, de l'apaiser, de le rassurer. Korsibar pivota brusquement sur lui-même et regarda à l'autre bout de la salle, directement vers Thismet. Elle crut lire dans les yeux de son frère de l'étonnement, de la perplexité, peut-être même de la colère ; elle éprouva un désir ardent de savoir sans tarder ce qui s'était passé entre Farquanor et lui.

À côté d'elle Sanibak-Thastimoon dispensait des prédictions à mesure qu'elles lui venaient à l'esprit ; mais elles étaient formulées avec les généralités brumeuses propres à ceux de sa profession. Il parlait en termes nébuleux de mouvement rétrograde de planètes, de serpents cuivrés dévorant leur propre queue, de tel aspect, telle conjonction laissant supposer tel événement et tel corollaire, à moins, naturellement, qu'ils ne fussent démentis par les indices contradictoires que l'on relevait ici ou là, tout ce jargon étant exprimé sans clarté ni détails.

Prestimion montrait des signes croissants d'inattention manifeste. Mettant à profit une interruption dans le discours du Su-Suheris, il le remercia très gracieusement pour ses conseils et prit congé. Puis, se tournant vers Thismet, il lui décocha un sourire éblouissant accompagné d'un regard étonnamment intime qui la flatta et la rendit furieuse en même temps. Et il s'éloigna.

De son côté, Farquanor était en train de revenir vers elle.

Elle avait des élancements d'appréhension derrière le front ; son cerveau tournoyait dans son crâne.

— Alors ? lança-t-elle avec vivacité.

Farquanor avait l'air épuisé, flétri, comme une plante laissée trop longtemps en plein soleil. Thismet ne l'avait jamais vu

aussi secoué. Il leva la main pour prévenir d'autres questions. Saisissant une coupe de vin sur le plateau d'un domestique, il la vida d'un trait avant de répondre. Elle s'arma de patience et le regarda reprendre des forces et son calme, jusqu'à ce qu'il soit redevenu le Farquanor qu'elle connaissait, courageux, ingénieux.

— Ce fut très difficile, déclara-t-il enfin. Mais je pense que nous avons marqué un point.

— Vite ! s'écria-t-elle en le saisissant par le bras. Racontez-moi tout !

— J'ai commencé, reprit Farquanor après un silence interminable, par faire part à votre frère qu'il n'était bruit que de la remarque du Procurateur, d'après laquelle il pourrait éprouver de l'hostilité envers Prestimion et s'opposer à tout ce qui vient de lui. À quoi votre frère, princesse, a répondu ceci : si les paroles du Procurateur signifiaient qu'il pensait que votre frère brûlait de devenir Coronal à la place de Prestimion, il l'accusait à mots couverts de trahison, une accusation ignoble qu'il réfute totalement.

— Je vois, fit Thismet, qui sentait le découragement la gagner. Trahison. C'est le mot qu'il a employé ? Et vous avez répondu… ?

— J'ai dit que si lui-même n'estimait pas mériter le trône plus que Prestimion, nombreux étaient ceux qui le pensaient et que j'étais fier de me compter parmi eux. Il a répliqué que c'était aussi de la trahison et s'est emporté.

— Mais, à part ce mouvement de colère, rien n'a indiqué dans son attitude qu'il était flatté d'apprendre que des gens importants l'estimaient digne du trône ?

— Pas à ce moment-là, répondit Farquanor.

— Ah ! Pas à ce moment-là ?

— Ensuite, poursuivit Farquanor, j'ai dit que j'implorais son pardon, si je l'avais offensé, et je l'ai assuré que je ne désirais nullement cautionner une trahison, pas plus que le Procurateur, et que je n'avais pas la moindre intention de lui attribuer de telles pensées. Mais j'ai demandé au prince votre frère de considérer que la trahison est en réalité un concept qui varie selon les circonstances. Que nul n'oserait qualifier quelque

chose de trahison si le résultat en vaut la peine. Cela l'a fait sortir de ses gonds, princesse ; j'ai cru qu'il allait me frapper. Je l'ai supplié de se calmer, j'ai répété qu'ils étaient nombreux à croire en son droit à hériter du trône et que tous avaient le sentiment que la loi de succession est injuste. J'ai parlé de ces glorieux princes de notre histoire, à qui la couronne du Coronal avait échappé à cause de cette loi et j'en ai nommé quelques-uns. Tous des grands noms ; j'ai fait leur éloge et comparé leurs qualités à celles de Korsibar. Petit à petit, j'ai vu l'idée faire son chemin en lui. Il a commencé à jouer avec elle, si je puis dire, à la tourner et à la retourner dans son esprit, comme si elle était entièrement nouvelle. « Oui, Farquanor, a-t-il enfin dit, quantité de grands princes ont dû renoncer au pouvoir à cause de cette coutume. »

— Alors, il a mordu à l'hameçon ?

— Peut-être, princesse.

— Et comment cela s'est-il passé quand vous vous êtes quittés ?

— Vous n'avez pas vu ? Là-bas, la fin de notre conversation ?

— J'étais occupée, au même moment, à m'entretenir avec le prince Prestimion.

Un muscle se contracta sur la joue maigre de Farquanor et ses yeux trahirent le souvenir d'un moment douloureux.

— Il se peut, à ce moment-là, que je sois allé un peu trop vite en besogne. Je lui ai dit que j'étais satisfait de voir que nous étions d'accord et que nous pourrions revenir utilement sur ce sujet. J'ai ajouté que certaines personnes seraient heureuses de le voir dans l'après-midi pour élaborer une ligne de conduite et se fixer des objectifs constructifs.

Thismet se pencha vivement en avant, si près que les narines de Farquanor palpitèrent en sentant son souffle parfumé.

— Le prince a mal réagi, reprit-il. Cette dernière proposition, je le crains, était prématurée. Votre frère m'a lancé un regard terrible, il a avancé les mains et posé le bout de ses doigts de chaque côté de mon cou – de cette manière, princesse –, très délicatement, de sorte que, de loin, on pouvait prendre cela pour un geste amical. Mais j'ai senti à la force et à la pression de ses mains qu'il lui aurait suffi d'un petit coup de poignet pour

me briser les vertèbres cervicales comme on casse une arête en deux et qu'il était capable de le faire. C'est alors qu'il m'a dit qu'il ne participerait pas à un complot contre Prestimion et que je ne devais jamais lui en reparler ; puis il m'a congédié.

— C'est ce que vous appelez marquer un point ?

— Je le crois, princesse.

— Cela me paraît très négatif.

— Il était furieux à la fin, c'est vrai, au début aussi. Mais, dans l'intervalle, il a pris l'idée en considération. Je l'ai vu. Il oscille entre deux positions, princesse ; c'est sa nature.

— Oui. Je connais la nature de mon frère.

— L'idée est implantée dans son esprit. Il s'efforcera de résister à son attrait ; tout le monde sait que le prince votre frère n'est pas homme à se dresser contre l'ordre établi. Mais, en son for intérieur, il est ravi de constater que certains voient en lui un roi. C'est quelque chose qu'il ne se serait peut-être pas laissé aller à croire, mais, venant d'autrui, les données du problème sont différentes. Il peut changer d'avis, princesse, j'en ai la conviction. Il devrait vous être facile de le constater par vous-même. Il suffit d'aller lui parler ; complimentez-le pour la noblesse que vous voyez en lui ; observez sa réaction. Son visage s'est mis à briller d'un éclat rosé quand je lui ai parlé de cette manière. Oui, princesse, oui, oui. Il peut changer d'avis.

7

Le premier jour des Jeux Pontificaux, les grands du royaume se présentèrent cérémonieusement au chevet du Pontife, toujours à l'article de la mort, refusant obstinément de gagner l'autre monde pour rejoindre la Source de Toutes Choses. Comme s'ils avaient éprouvé le besoin de demander sa permission pour commencer ces jeux qui, selon la tradition séculaire, étaient censés marquer son trépas.

Les yeux clos, le Pontife moribond était étendu sur le dos, rapetissé par les dimensions du grand lit impérial à baldaquin. Il avait le teint terreux. Les lobes allongés de ses oreilles étaient pendants. Son visage sans expression semblait scellé derrière les os de la face. Seule sa respiration lente, presque imperceptible, qui paraissait cesser de longs moments, indiquait qu'il était encore en vie.

Son heure avait sonné. Tout le monde s'accordait là-dessus. Incroyablement âgé, il avait bien plus d'un siècle de vie derrière lui. Plus de quarante années en tant que Pontife, une vingtaine en tant que Coronal ; c'était assez.

Prankipin avait été un homme d'une vigueur et d'un dynamisme hors du commun, une nature romantique et visionnaire, un caractère enjoué et joyeux, réputé pour la chaleur et le pouvoir communicatif de son sourire. Même les pièces à son effigie le représentaient avec ce merveilleux sourire ; étendu sur son lit de mort, il semblait encore sourire, comme si les muscles de son visage avaient depuis longtemps oublié toute autre expression. Malgré son âge extrêmement avancé, le Pontife mourant paraissait étrangement jeune. Ses joues et son front étaient lisses, presque comme ceux d'un enfant, les dernières semaines de sa longue existence ayant effacé tous les plis et les rides.

Le silence régnait dans la pénombre de la salle où le Pontife agonisait. Des volutes de fumée bleue accompagnées de crépitements d'étincelles s'élevaient des trépieds où brûlaient

des encens de provenance lointaine ; dans l'angle le plus sombre, sur des tables, étaient empilés des grimoires, des recueils de breuvages magiques et des ouvrages d'astrologie que le monarque avait étudiés ou fait semblant d'étudier. D'autres volumes jonchaient le sol, autour du lit. Un Vroon, un Su-Suheris et un Ghayrog au regard d'acier se tenaient gravement au chevet du Pontife, psalmodiant interminablement d'une voix grave et douce les mystérieuses incantations destinées à protéger l'âme qui s'apprêtait à quitter ce monde.

Dans les hautes sphères du gouvernement, aussi bien au Château que dans le Labyrinthe, tout le monde connaissait le nom de ces trois êtres venus d'autres planètes. Le Vroon s'appelait Sifil Thiando ; le Ghayrog, Varimaad Klain ; le Su-Suheris, Yamin-Dalarad. Ces trois êtres à la mine funèbre étaient les chefs de la cohorte de voyants, d'aruspices, de nécromanciens, de prophètes et de devins que Prankipin avait réunis autour de lui pendant les deux dernières décennies de son règne.

Parés des insignes de leur état, tenant le bâton de leur art, enveloppés dans l'aura sombre et menaçante de leur magie, ils demeuraient hautains et distants tandis que le Coronal et sa suite s'apprêtaient à entrer dans la chambre impériale. Pendant de nombreuses années, ils avaient guidé tous les trois le vieux Pontife dans ses décisions les plus importantes ; ces derniers temps, il était devenu évident aux yeux de tous que c'étaient eux – non les fonctionnaires de la bureaucratie pontificale, ni même, peut-être, le Pontife en personne – qui détenaient l'autorité à la cour impériale du Labyrinthe. Leur contenance autoritaire, leur expression impérieuse ne laissaient aucun doute là-dessus.

Mais les trois principaux ministres de la cour pontificale étaient aussi présents pour la cérémonie, austèrement groupés sur la gauche du chevet, comme s'ils montaient la garde contre le trio de l'autre côté du lit : Orwic Sarped, le ministre des Affaires extérieures ; Segamor, le secrétaire particulier du Pontife ; Kai Kanamat, le porte-parole du Pontificat. Ils formaient un groupe sévère, sinistre. Ces trois-là occupaient leur poste depuis une éternité et étaient très âgés et tout

ratatinés ; Kai Kanamat, le plus desséché des trois, donnait l'impression d'avoir été momifié de son vivant et n'était plus qu'une peau parcheminée tendue sur une frêle carcasse.

Autrefois, avant l'équipe de sorciers de Prankipin, ils avaient été les véritables détenteurs du pouvoir. Mais ce temps était depuis longtemps révolu. Il ne faisait aucun doute qu'ils se déchargeraient avec plaisir des responsabilités qui leur restaient et se retireraient de la vie publique dès que Prankipin aurait rendu l'âme.

Baergax Vor d'Aias et Ghelena Gimail, les deux médecins attitrés du Pontife, se trouvaient également dans la chambre. Leur heure de gloire, à eux aussi, était passée. Ils n'étaient plus en mesure de s'attirer la reconnaissance de l'ensemble des fonctionnaires du Labyrinthe pour leur habileté à entretenir et prolonger la vie du Pontife. Plus personne ne pouvait rien pour lui ; le Labyrinthe était sur le point de connaître des changements inévitables et c'en serait bientôt fait de toutes les sinécures. Baergax Vor et Ghelena Gimail, qui se tenaient littéralement dans l'ombre des trois mages, donnaient l'impression de n'être plus que des coquilles vides, au bout de leurs compétences et sur le point de perdre leur poste.

Quant au Pontife, qui ne bougeait pas, qui ne voyait pas, il gisait comme une statue de cire de lui-même, tandis que les grands de la planète s'apprêtaient à lui offrir ce qu'ils espéraient du fond du cœur être leur dernier hommage.

Le cortège se forma dans le couloir de la chambre du Pontife. Lord Confalume, revêtu de sa robe de cérémonie, le front ceint de la couronne à la constellation, entrerait naturellement le premier, suivi du Haut Conseiller, le duc Oljebbin, puis des deux suivants dans l'ordre des préséances, Serithorn et Gonivaul, côte à côte. Derrière viendrait Marcatain, qui représentait la Dame de l'Ile du Sommeil, la dernière des trois Puissances du royaume ; ensuite le Procurateur Dantirya Sambail, suivi du prince Korsibar et du duc Kanteverel de Bailemoona. Ce n'est que lorsqu'ils seraient tous passés que le prince Prestimion entrerait à son tour.

On jaserait beaucoup en voyant Korsibar et les autres entrer avant Prestimion. Mais le protocole ne permettait pas qu'il en

fût autrement. Tous ceux qui avaient rang avant Prestimion occupaient de hautes charges dans le gouvernement, à l'exception de Korsibar ; sa place avantageuse dans l'ordre des préséances était due au fait qu'il était de sang royal. Prestimion n'occupait pas un poste important dans le gouvernement et n'était pas encore officiellement Coronal désigné. En attendant ce moment, il n'était qu'un simple prince du Mont du Château parmi beaucoup d'autres ; son pouvoir et son prestige étaient à venir.

On donna le signal d'entrer dans la chambre du Pontife. Confalume s'avança, le duc Oljebbin et les autres lui emboîtèrent le pas. Tandis que les grands du royaume passaient devant le lit impérial et s'agenouillaient pour faire le signe de soumission et de bénédiction, il se produisit quelque chose d'étrange. Les yeux du Pontife s'ouvrirent au moment où Korsibar se présentait devant lui. L'agitation était visible sur le visage du vieux monarque. Les doigts de sa main gauche se mirent à trembler sur le dessus-de-lit ; il parut essayer de bouger, de se redresser ; un gargouillement incompréhensible franchit ses lèvres.

À la stupéfaction générale, son bras se leva et sa main tremblante et décharnée s'avança avec des à-coups vers Korsibar, les doigts écartés. Korsibar demeura pétrifié de surprise, le regard fixe. Un autre son, plus grave, sortit de la gorge du vieux Prankipin, une sorte de gémissement étonnamment prolongé. Il donna l'impression de vouloir saisir le poignet de Korsibar, mais ne put tendre le bras assez loin. Un long moment, sa main griffue resta suspendue à mi-hauteur, battant l'air, animée de violentes secousses, puis elle retomba. Les yeux du Pontife se couvrirent d'un voile et se refermèrent ; le vieux monarque redevint rigoureusement immobile sur son lit, respirant si doucement qu'il était presque impossible de savoir s'il était encore en vie. Un brouhaha s'éleva aussitôt dans la pièce. Prestimion, qui attendait à la porte que vienne son tour d'entrer, vit avec stupéfaction les trois mages se précipiter vers le lit d'un côté, les deux médecins de l'autre, et se pencher sur le vieil empereur, tête contre tête, chaque groupe s'entretenant fébrilement à voix basse dans le jargon de sa profession.

— Ils vont l'étouffer, avec leur empressement, murmura Prestimion à l'oreille du comte Iram de Normork, tandis que l'agitation allait croissant autour du lit.

Il perçut des cliquetis précipités d'amulettes et des voix gagnées par l'affolement, récitant des formules incantatoires, pendant que les médecins semblaient essayer de repousser les mages. L'un d'eux réussit enfin à porter aux lèvres du Pontife une fiole contenant un liquide bleuâtre.

La crise sembla passer, grâce au remède, peut-être, ou aux incantations ; comment le savoir ? Les sorciers et les praticiens s'écartèrent lentement du lit. Le Pontife était retombé dans les profondeurs de son coma.

Le mage Ghayrog, Varimaad Klain, avec brusquerie, fit signe à Prestimion d'approcher.

Il s'agenouilla comme il avait vu les autres le faire. Il fit le signe du Pontife et attendit, redoutant à moitié que le vieillard se redresse de cette manière terrifiante pour essayer de le saisir lui aussi.

Mais Prankipin ne fit pas un geste. Prestimion approcha la tête de celle du Pontife, perçut le bruit rauque et faible de sa respiration entrecoupée. Il prononça à voix basse les paroles de bénédiction ; Prankipin ne réagit pas. Derrière les paupières closes, les yeux étaient immobiles. Le visage cireux était redevenu lisse, paisible, avec son sourire à donner le frisson.

C'est la mort dans la vie, se dit Prestimion, épouvanté. Une horreur. Une horreur. Une vague de pitié et de répulsion mêlées monta en lui. Ilse releva brusquement, s'écarta précipitamment du lit et se dirigea à grands pas vers la porte de derrière.

Prestimion sortit de la chambre impériale, la mine lugubre. Septach Melayn et Gialaurys le rejoignirent sur la rampe conduisant à l'Arène, où les Jeux devaient commencer une heure plus tard ; voyant l'expression du visage du prince, ils échangèrent furtivement un regard inquiet.

— Que se passe-t-il, Prestimion ? demanda Septach Melayn. Sa Majesté est-elle morte ? Tu as l'air à moitié mort, toi aussi !

— Le pauvre Prankipin est encore vivant, si l'on peut dire, répondit Prestimion en grimaçant. À ma grande tristesse. Pour

ce qui me concerne, je ne suis pas mort, loin de là, mais un peu retourné quand même. Le Pontife est couché, telle une statue de marbre, sans mouvement, les yeux fermés, – respirant à peine, conservé en vie par le Divin sait quelle sorte d'artifices. Mais on voit qu'il est prêt à passer dans l'autre monde, qu'il est impatient de le faire. Quand Korsibar s'est approché de lui, il a repris vie fugitivement et tendu le bras pour essayer de lui saisir le poignet… Un spectacle affreux, cette main sortant du lit, et le cri qu'il a poussé, comme un cri de douleur…

— Il reposera bientôt en paix, fit Septach Melayn.

— Et ces sorciers, poursuivit Prestimion. Par le Divin, mes amis, j'ai eu assez de sorcellerie pour aujourd'hui, assez et plus qu'assez ! Si vous les aviez vus, ces trois spectres, penchés sur lui comme s'il leur appartenait, se balançant d'un pied sur l'autre, tels des serpents prêts à attaquer, en marmonnant interminablement dans leur baragouin…

— Ils n'étaient que trois ?

— Trois, fit Prestimion. Un Vroon, un Ghayrog et un de la race à double tête. Les trois dont on dit qu'il est sous leur influence. La chambre était dans l'ombre, la fumée d'encens nous prenait à la gorge, des ouvrages de magie étaient empilés comme des bûches sur toutes les tables – il y en avait même sur le sol – et, au milieu de tout cela, le Pontife restait plongé dans ses rêves, sauf au moment où Korsibar s'est présenté devant lui, quand il a paru reprendre fugitivement conscience, en émettant un cri rauque et grinçant et en essayant de refermer les doigts autour du poignet de Korsibar…

Prestimion s'interrompit, en portant la main à sa gorge.

— Croyez-moi, reprit-il, j'en suis sorti le cœur soulevé. J'ai encore cette affreuse odeur d'encens dans les narines. Je me sens souillé par cette fumée et par tout ce que je viens de voir dans cette chambre. J'ai l'impression d'avoir traversé en rampant un tunnel obscur, un de ces endroits où les araignées font leur nid.

Septach Melayn posa la main sur l'épaule de Prestimion pour le réconforter et l'y laissa un moment.

— Tu prends les choses beaucoup trop à cœur, mon ami. Tu disposeras de tout le temps nécessaire quand tu seras Coronal

pour débarrasser la planète de ces toiles d'araignées tissées par les sorciers. En attendant, tu n'as qu'à les traiter comme des esprits ineptes et fumeux et ne pas leur accorder…

— Halte-là ! lança Gialaurys, le visage empourpré. Attends un peu ! Que sais-tu de ces choses, Septach Melayn ? Tu parles de toiles d'araignées ? d'inepties ? Il est facile de se gausser quand on n'a aucune expérience de la sagesse véritable.

— La sagesse véritable ? répéta Septach Melayn d'un ton dégagé.

Sans s'occuper de lui, Gialaurys se tourna tout d'un bloc vers Prestimion.

— Et toi, prince, qui parles si durement de toutes ces choses, sois honnête avec moi : t'es-tu mis secrètement d'accord avec Septach Melayn pour interdire la sorcellerie quand tu auras la couronne ? Si tel est le cas, je te demande de bien y réfléchir. Par la Dame, Prestimion, je te le dis, ce ne sont pas de simples toiles d'araignées et tu ne t'en débarrasseras pas aussi aisément que tu l'imagines.

— Tout doux, tout doux, mon bon Gialaurys ! coupa Prestimion. Prononcer l'interdit contre la sorcellerie est l'idée de Septach Melayn, pas la mienne, et je n'ai jamais dit que je m'attellerai à cette tâche, quoi que j'en pense en mon for intérieur.

— Et qu'en penses-tu en ton for intérieur ? demanda Gialaurys.

— Tu le sais bien, mon bon ami. Pour moi, ces pratiques magiques sont stupides et vides de sens, une imposture, ni plus ni moins.

— Une imposture ? lança Gialaurys, le front rembruni. Une imposture, ni plus ni moins ? Tu n'y vois donc rien de vrai ? Oh ! Prestimion, tu te trompes si lourdement ! Chaque jour, de tous côtés, on en constate les vérités ! Tu peux le nier, si tu veux, cela n'y changera rien.

— Peut-être, répondit Prestimion avec gêne. Je ne suis pas en mesure de le dire.

De fait, lui aussi avait eu connaissance par diverses sources de choses inexplicables, de prétendus miracles qui pouvaient fort bien être considérés comme l'œuvre des mages. Mais il

s'obstinait à croire que l'on pouvait y trouver des explications rationnelles, que ces miracles présumés avaient été accomplis selon les méthodes de la science. Quantité de connaissances scientifiques avaient été perdues au long des millénaires de l'histoire de Majipoor ; certaines d'entre elles avaient pu être récemment redécouvertes et exploitées : les résultats pouvaient passer pour de la magie aux yeux de gens ignorants des moyens techniques employés pour y parvenir.

Il voulait bien reconnaître par ailleurs que les Vroons et les Su-Suheris possédaient certains pouvoirs mentaux particuliers, pas plus magiques que la vue ou l'ouïe chez d'autres races, qui leur permettaient d'accomplir certains des prodiges qu'on leur prêtait. Mais il refusait d'aller plus loin. Et il préférait, en général, ne pas se prononcer sur ces questions.

En voyant Gialaurys très désireux de poursuivre la discussion, il leva la main pour l'arrêter.

— Restons-en là, fit-il avec son sourire le plus affable. Il n'est pas nécessaire d'en débattre sur-le-champ. Permets-moi seulement de dire, mon ami – pardonne-moi si j'attente à tes convictions – que je t'assure que cela a failli me rendre malade de voir ces parasites entourer le vieux Prankipin et que je suis très heureux d'avoir quitté sa chambre.

Il secoua la tête avec vigueur, comme pour se débarrasser de l'odeur suffocante de l'encens.

— Venez, ajouta-t-il. Les Jeux ne vont pas tarder à commencer. Nous devrions déjà être dans l'Arène.

Ils commencèrent à monter les différents niveaux en spirale et atteignirent en temps voulu le gigantesque espace vide, réalisé en des temps reculés par le Pontife Dizimaule, où devaient se tenir les Jeux pontificaux.

Nul ne savait ce qui avait poussé Dizimaule à créer ce vide incompréhensible à l'un des niveaux médians du Labyrinthe. S'il fallait en croire les historiens de la cité souterraine, il n'avait fourni aucune raison ; il s'était contenté de donner l'ordre de raser toutes les constructions existantes pour les remplacer par ce… rien. En se tenant à une extrémité de l'Arène, il n'était pas possible de distinguer le mur opposé, tellement elle était vaste.

L'absence de colonnes pour soutenir le plafond lointain avait laissé pantois des générations d'architectes. Quand on poussait un cri en mettant ses mains en porte-voix, il fallait une éternité pour l'entendre rouler et se répercuter à tous les échos, mais le son se prolongeait pendant un temps délicieusement long.

D'ordinaire, l'Arène restait inoccupée et inutilisée. Un décret du Pontife Dizimaule qu'aucun de ses successeurs n'avait cherché à abroger interdisait de bâtir quoi que ce fût ; l'Arène était donc restée telle quelle au fil des siècles, sans destination, une source d'interrogations. Ce n'est qu'à la mort d'un Pontife qu'il s'y passait quelque chose, car aucun autre endroit du Labyrinthe ne se prêtait à la tenue des traditionnels jeux funéraires.

Une énorme tribune à nombreux gradins, destinée au public populaire, avait été dressée du jour au lendemain, comme un champignon poussant en une nuit dans une forêt humide, tout le long du mur ouest de l'Arène. Devant cette tribune étaient disposées les structures utilisées pour les Jeux, la piste pour la course de chars au centre, une autre, en sable, pour la course à pied, des arènes de dimensions plus modestes pour la boxe, la lutte et les épreuves d'adresse au nord, un pas de tir à l'arc au sud. À l'est se trouvait l'emplacement réservé aux visiteurs du Mont du Château, avec, au centre, à la place d'honneur, la loge richement décorée du Coronal et de sa famille. En hauteur, à mi-chemin entre le sol et le plafond à peine visible, des batteries de puissants luisants flottaient librement en jetant d'éclatants rayons de lumière rouge et or dans ce lieu plongé en général dans la pénombre.

Un huissier en robe pourpre ornée d'un col de fourrure orange, les yeux et l'arête du nez couverts du demi-masque qui était le symbole pittoresque des fonctionnaires pontificaux, indiqua leur place à Prestimion et à ses compagnons, juste à gauche de la loge du Coronal. Le duc Svor était déjà là, et le prince Serithorn, avec quelques membres de son entourage. De son siège au centre de la tribune le Coronal, le visage souriant, saluant le peuple de la main, était entouré du prince Korsibar et de la princesse Thismet. Melithyrrh accompagnait Thismet ;

Sanibak-Thastimoon, le mage Su-Suheris, était assis juste derrière Korsibar.

De l'autre côté, le duc Oljebbin de Stoienzar partageait une loge avec les comtes Farholt et Farquanor, Mandrykarn de Stee, Iram de Normork et quelques autres. Le Procurateur Dantirya Sambail arriva peu après Prestimion, somptueusement vêtu d'une robe orange parée de bijoux, plus riche encore que celle de lord Confalume ; il étudia un moment la disposition de la tribune, puis se trouva une place dans la loge du duc Oljebbin, du côté le plus proche du siège du prince Korsibar, assis dans la loge contiguë.

L'amiral Gonivaul, en sa qualité de Maître des Jeux, avait une place pour lui seul, dominant tout le monde, sur le côté de la tribune populaire. Il regardait calmement en tous sens, attendant le moment propice pour ouvrir les Jeux. Il leva un foulard de soie cramoisi et vert, aux couleurs éclatantes, et l'agita vivement au-dessus de sa tête, à trois reprises.

Dans un charivari de trompettes, de tambours, de cors et de hautbois, passant par une entrée écartée de l'Arène, les concurrents des épreuves de la journée inaugurale s'avancèrent vers le centre du stade dans un petit groupe de flotteurs. La course à pied serait l'épreuve d'ouverture, suivie du duel au bâton, deux passe-temps pratiqués essentiellement par les plus jeunes princes du Château.

Mais, tandis que les concurrents descendaient de leur véhicule pour se disposer en files parallèles sur le terrain, s'accroupissant, se redressant, s'étirant et sautillant sur place pour se préparer à leur course, d'autres silhouettes apparurent et traversèrent le terrain pour s'arrêter devant la loge du Coronal.

— Regarde, fit Prestimion en donnant à Septach Melayn un grand coup de coude dans les côtes. Les sorciers viennent jusqu'ici !

Les sorciers, en effet. Ils étaient omniprésents. Impossible d'échapper aux mages ; pas un endroit de la planète n'était hors de leur portée.

Prestimion les regarda avec un profond dégoût installer des trépieds de cuivre dans lesquels ils versèrent et enflammèrent

des poudres colorées. Les sept longues silhouettes, dans l'imposant costume des géomanciens qui prospéraient dans la Cité Haute de Tidias, sur le Mont du Château – l'éblouissante robe de brocart doré appelée le kalautikoi, la grande cape richement tissée portant le nom de lagustrimore, le haut casque de cuivre nommé miirthella – prirent une pose hiératique et commencèrent à psalmodier d'une voix forte et sonore leurs incantations mystiques.

— *Bythois… Sigei… Remmer… Proiarchis…*

— Que disent-ils ? murmura Prestimion.

— Comment veux-tu que je le sache ? répondit Septach Melayn en riant.

— Je pense que ce sont des sorciers de Tidias, la cité dont tu es originaire, si je ne me trompe.

— Je n'y ai pas fait la fête avec les sorciers ni perdu de temps à étudier les sciences occultes. Adresse-toi à Gialaurys, si tu veux une traduction.

Prestimion acquiesça de la tête. Mais il voyait le gros Gialaurys à genoux, accompagnant dévotement les géomanciens dans leurs incantations. Par affection pour lui, Prestimion se força à refréner l'irritation suscitée par le rite interminable qui se déroulait devant eux.

En tout état de cause, il eût gaspillé sa salive en se répandant en invectives contre la sorcellerie devant tout autre que Septach Melayn. Il commençait à se demander s'ils n'étaient pas les deux derniers habitants de Majipoor à ne pas avoir encore cédé aux enchantements des magiciens. Et il en venait à penser qu'il pourrait être diplomatique de commencer à exprimer plus discrètement leur aversion de telles pratiques. Prestimion prenait conscience qu'il était sage pour un Coronal de ne pas faire trop ouvertement opposition aux tendances de l'époque.

Il tourna la tête vers le stade. Les sorciers et leur matériel avaient disparu et les courses venaient de débuter : les courses de vitesse d'abord, à peine commencées, déjà terminées, puis les épreuves de moyennes distances, un tour de piste, deux tours, six tours, dix.

Prestimion ne reconnaissait que très peu de concurrents. Les jeunes chevaliers et les gardes étaient descendus en nombre du

Mont du Château pour escorter la famille royale et les grands seigneurs ; la plupart des coureurs à pied venaient de leurs rangs, mais il n'aurait pu nommer qu'une poignée d'entre eux. Il ne put fixer longtemps son attention sur les courses. Sur la gauche il voyait se préparer les concurrents du duel au bâton, un sport plus à son goût que la course à pied ; il avait été lui-même, dans sa jeunesse, un bon manieur de bâton.

Le duc Svor, assis à ses côtés, le tira par la manche.

— As-tu bien dormi cette nuit, prince ? demanda-t-il d'une voix basse, étrangement voilée.

— Comme d'habitude, j'imagine.

— Pas moi. J'ai fait un rêve des plus pénibles.

— Vraiment ? fit Prestimion, sans manifester un grand intérêt. Cela arrive, je suppose. J'en suis navré pour toi. Vois-tu cet homme en vert, là-bas, Svor ? poursuivit-il, le bras tendu vers le groupe des concurrents en train de se rassembler. Et toi, Septach Melayn ? Regarde comme il se tient, comme s'il avait des ressorts sous les pieds. Observe les mouvements de ses poignets. En pensée, il est déjà à l'œuvre avec son bâton, alors que le signal n'a pas été donné… Je vais parier sur lui, je crois. Qui mise cinq couronnes sur le premier combat ? Je prends le vert.

— Est-il respectueux d'engager des paris sur une épreuve des Jeux ? demanda Gialaurys d'un ton hésitant.

— Pourquoi pas ? Respectueux envers qui, Gialaurys ? Le Pontife ? Je ne pense pas qu'il soit en état de s'en formaliser. Cinq couronnes sur le vert !

— Il s'appelle Mandralisca, glissa Septach Melayn. C'est un des hommes de ton cousin. Un vilain bougre, comme la plupart de ceux dont il aime à s'entourer.

— Tu parles du Procurateur ? Je te rappelle que c'est un cousin éloigné.

— Un cousin quand même, si je ne me trompe. Ce Mandralisca est son goûteur.

— Son quoi ?

— Il se tient près de lui à table et goûte les boissons pour voir si elles ne contiennent pas du poison. Je l'ai vu faire, il n'y a pas longtemps.

— Pas possible ! Eh bien, je parie cinq couronnes sur le goûteur de Dantirya Sambail. Mandralisca, as-tu dit ?

— Je les parie volontiers contre lui, tellement il me répugne, fit Septach Melayn en tendant une pièce brillante. Ce Mandralisca, à ce qu'on dit, préférerait poignarder quelqu'un plutôt que de s'écarter pour lui laisser le passage. Mes cinq couronnes sur le jeune homme en rouge.

— À propos du rêve que j'ai fait, Prestimion, reprit Svor de la même voix basse et sourde. J'aimerais…

Prestimion se tourna vers lui avec agacement.

— Était-ce un rêve si terrible, que tu ne puisses attendre pour le raconter en détail ? Eh bien, vas-y, Svor ! Je t'écoute ! Raconte et qu'on n'en parle plus !

Le petit duc enfonça les doigts dans les boucles serrées de sa courte barbe noire et une expression de profond dépit se peignit sur son visage, de sorte que ses sourcils touffus se rejoignirent pour former une ligne qui lui barrait le front.

— J'ai rêvé, reprit-il après un silence, que le Pontife avait enfin rendu l'âme, que lord Confalume était entré dans la Cour des Trônes, t'avait publiquement désigné pour être Coronal et avait retiré la couronne à la constellation de sa tête pour te la présenter.

— Il n'y a rien de si terrible, jusqu'à présent, fit Prestimion.

Sur le terrain quatre paires de concurrents se faisaient face, parfaitement immobiles, les muscles bandés, et attendaient le signal en serrant le mince bâton flexible de noctiflor qui leur servait d'arme.

— *En garde !* cria l'arbitre. *Engagez ! Allez !*

Les assauts commencèrent ; Prestimion se pencha en avant, le haut du corps oscillant au rythme endiablé des bâtons qui se déplaçaient à la vitesse de l'éclair. Ce sport exigeait une grande vivacité des gestes et du coup d'œil, de l'agilité des poignets plus que véritablement de la force. Les bâtons étaient si légers qu'ils allaient et venaient plus vite que n'importe quelle lame. Il était nécessaire d'anticiper les mouvements de l'adversaire, presque de lire dans son esprit, pour espérer parer ses coups.

— Le prince Korsibar, poursuivit Svor d'une voix très douce, la bouche contre l'oreille de Prestimion, se tenait près de toi, les

mains levées, prêt à faire le symbole de la constellation, dès que lord Confalume aurait posé la couronne sur ta tête. Mais avant que cela se produise, le défunt Pontife Prankipin fit son entrée dans la salle.

— Voilà qui est pour le moins insolite, observa Prestimion, qui n'écoutait que d'une oreille. Mais c'est un rêve, bien sûr.

Il détourna la tête, donna un coup de coude à Septach Melayn.

— Regarde les moulinets que fait le goûteur avec son bâton, dit-il en souriant. Ton homme en rouge n'a aucune chance. Et tu peux dire adieu à tes cinq couronnes, je le crains.

— Dans mon rêve, reprit Svor de sa voix rauque et insistante, aux sons voilés, j'ai vu le vieux Pontife s'avancer vers lord Confalume et lui prendre délicatement des mains la couronne du Coronal. Et je l'ai vu se diriger non pas vers toi, mais vers le prince Korsibar ; lui tendre la couronne, la placer entre ses mains levées, de sorte que Korsibar n'avait qu'à l'approcher de sa tête pour en ceindre son front. Ce qu'il fit sans hésiter, à la stupéfaction générale ; mais il portait la couronne et celui qui porte la couronne est roi ; nous ne pouvions rien faire d'autre que nous incliner devant lui et le saluer en lançant l'acclamation rituelle : « Korsibar ! lord Korsibar ! Longue vie à lord Korsibar ! » D'un seul coup, la salle s'emplit d'une lumière de la couleur du feu – non, de la couleur du sang, plutôt, la couleur vive d'un sang frais – et je m'éveillai, le corps couvert de sueur. Au bout d'un moment, je me rendormis, je rêvai de nouveau et fis le même rêve. Exactement le même.

— Lord Korsibar, fit Prestimion, le front plissé par la perplexité. Dans les rêves, Svor, tout est possible.

De l'autre côté, Septach Melayn criait à tue-tête.

— Allez, le Rouge ! Oui, le Rouge ! Vas-y !

Un gémissement accompagné d'un juron s'éleva soudain quand le goûteur exécuta prestement une double feinte, prenant son adversaire à contre-pied et l'envoyant au sol sous une grêle étourdissante de coups assenés à la vitesse de l'éclair.

— Par le Divin, Prestimion, tu as gagné ! fit Septach Melayn.

Avec un sourire piteux, il glissa la pièce de cinq couronnes dans la main de Prestimion.

— J'ai vu d'emblée qu'il était bon, à la manière dont il se déplaçait, avant que l'assaut ne commence. Je savais qu'il aurait trois temps d'avance sur son adversaire, quand il le voudrait. Oublie ton malheureux rêve, Svor, ajouta-t-il en se tournant vers le duc, et regarde les bâtons ! Qui a dix couronnes à perdre sur le prochain assaut du goûteur ?

— Encore un instant, si tu veux bien… souffla Svor de sa voix de conspirateur.

Prestimion commençait à trouver exaspérante cette insistance.

— Si je veux bien *quoi ?*

— Les choses sont plus instables que tu ne l'imagines. Prends garde : ton avenir et le mien sont assombris par l'ombre de ce rêve. Va voir le Coronal, je t'en implore. Il faudra lui forcer la main, ou nous serons tous perdus. Dis-lui que tu redoutes une trahison ; demande-lui d'annoncer dès aujourd'hui que tu es le Coronal désigné. S'il refuse, ne t'éloigne pas de lui avant qu'il ait cédé à tes instances. Ne le laisse pas en paix tant qu'il continuera à différer cette annonce. Dis-lui, si besoin est, que tu te proclameras son héritier sans attendre qu'il le fasse.

— C'est impensable, Svor. Jamais je ne ferai une chose pareille.

— Il le faut, Prestimion, répliqua le duc dans un murmure rauque.

— Je trouve ton conseil indigne et inacceptable. Forcer la main du Coronal ? Le harceler dans mon intérêt personnel ? Menacer de m'autoproclamer son héritier, ce qui serait une infamie, contraire à la loi et sans précédent ? Pourquoi, Svor ? Simplement parce que tu as mangé trop d'anguilles hier soir et que tu as fait un mauvais rêve ? Te rends-tu compte de ce que tu dis ?

— Et si Korsibar s'emparait de la couronne de son père dès la mort de Prankipin ?

— Comment ? fit Prestimion, les yeux écarquillés de stupeur. S'emparer de la couronne ? Jamais il ne ferait cela !… Tu le présentes comme un être perfide, Svor. Ce n'est absolument pas sa nature. De plus, la couronne de son père ne l'intéresse pas. Elle ne l'a jamais intéressé et ne l'intéressera jamais.

— Je connais fort bien le prince Korsibar, poursuivit Svor. J'ai vécu des années dans son entourage, l'as-tu oublié ? Perfide, il ne l'est pas, j'en conviens ; mais il est on ne peut plus versatile. Et sensible à la flatterie. Certains, qui nourrissent de hautes ambitions personnelles, pensent qu'il devrait être le prochain Coronal et ont peut-être déjà entrepris de l'en convaincre. Si on lui glisse trop souvent ce genre de chose à l'oreille…

— Non ! s'écria Prestimion. Jamais cela ne se produira.

De ses deux mains ouvertes, il balaya l'air devant son visage.

— D'abord les présages de ce Vroon et maintenant, toi ! Non. Je ne me laisserai pas influencer par des présages, comme un paysan crédule. Laisse-moi tranquille, Svor. J'ai pour toi une affection profonde, mais, crois-moi, en ce moment, tu m'insupportes.

— Ce rêve n'est pas à prendre à la légère, prince, je te le promets.

— Si tu refuses de laisser de côté ce rêve insupportable, lança Prestimion, qui sentait la colère l'envahir, je te prends par la barbe, je te fais tourner en l'air et je te balance en dehors de notre loge. Je t'en donne ma parole, Svor. C'est terminé maintenant. Tu as bien compris ? Nous n'en parlons plus !

Il lança au duc un dernier regard courroucé et lui tourna le dos pour suivre ce qui se passait sur le terrain.

Mais les paroles de Svor résonnaient encore dans sa tête. Le conseil du petit duc ne lui ressemblait pas ; l'inciter à commettre un acte de félonie en se fondant sur un rêve. C'était le conseil d'un lâche, le conseil d'un traître, ignoble, inexplicable. Et parfaitement stupide ; nul ne pouvait forcer la main du Coronal et le redoutable Confalume n'hésiterait pas à le briser s'il s'avisait d'essayer. Non, c'était navrant de la part de Svor de faire montre d'une telle imprudence – d'une impudence si grossière – sur la foi d'un rêve…

Prestimion s'efforça de chasser tout cela de son esprit.

8

La course de haies, le saut de cerceau, le lancer du marteau et quelques autres épreuves mineures étaient au programme des trois journées suivantes des Jeux Pontificaux. Chaque jour, les invités d'honneur et plusieurs milliers d'habitants du Labyrinthe se réunissaient dans l'Arène pour assister au spectacle. Et chaque jour, les nouvelles de la chambre impériale étaient les mêmes ; l'état de santé de Sa Majesté le Pontife demeurait inchangé. C'était comme si l'état de santé de Sa Majesté, à l'instar des conditions atmosphériques régnant à l'intérieur du Labyrinthe, était fondamentalement incapable de changer et ne pouvait marquer la moindre variation jusqu'à la fin des temps.

Les cinquième, sixième et septième jours étaient réservés aux assauts de lutte. Deux douzaines de concurrents étaient engagés, mais l'attention générale se concentra sur le dernier combat, le grand affrontement entre deux lutteurs réputés, Gialaurys et Farholt.

Chacun d'eux s'était fait accompagner d'un mage. Celui de Farholt était un Hjort à la face sombre et bouffie, un des nombreux sorciers de la suite de lord Confalume ; Gialaurys avait choisi un géomancien au casque de cuivre, venu de Tidias. Les deux devins s'installèrent devant le ring, le dos tourné l'un à l'autre, et commencèrent à débiter d'interminables et complexes formules incantatoires, avec force chants magiques, dessins de lignes invisibles sur le sol et invocations de forces occultes.

Septach Melayn observa Gialaurys, agenouillé, les yeux clos et la tête baissée dans une attitude mystique tandis que son géomancien dévidait un chapelet de formules rituelles.

— Décidément, fit-il avec une pointe d'agacement, notre ami Gialaurys prend ces choses à cœur.

— Plus que son adversaire, semble-t-il, répondit Prestimion.

De fait, Farholt semblait attendre avec une impatience égale à la sienne que le galimatias rituel prenne fin. Les mages se

retirèrent enfin ; Farholt et Gialaurys se dévêtirent, dévoilant leur corps puissant, couvert en tout et pour tout d'un pagne d'étoffe. Ils avaient tous deux la peau ointe d'huile de dragon de mer, pour empêcher l'adversaire d'assurer une prise solide ; les lumières vives de l'Arène mettaient en relief avec une étonnante netteté la musculature de leurs bras et de leur dos, arrachant aux spectateurs des cris étouffés et des exclamations d'émerveillement.

— Combat en trois reprises, annonça l'arbitre, un fonctionnaire pontifical du nom de Hayla Tekmanot, pas un gringalet, loin de là, mais qui paraissait complètement écrasé par la masse des deux lutteurs.

Il les frappa successivement du plat de la main sur l'épaule.

— C'est le signal indiquant que vous avez gagné et qu'il faut lâcher prise. Et maintenant…

Il leur tapa de nouveau l'épaule, deux fois de suite.

— … le signal que votre adversaire n'est plus en état de poursuivre le combat, à cause d'une blessure, et que vous devez vous écarter de lui sans insister. Compris ?

Farholt se dirigea vers le côté nord du ring, Gialaurys de l'autre. Une sonnerie stridente de corne de gabek retentit dans l'Arène. Les combattants s'inclinèrent cérémonieusement devant la loge centrale, puis devant les loges disposées de part et d'autre de celle de lord Confalume, où la noblesse du royaume avait pris place, et enfin devant le Maître des Jeux, le prince Gonivaul, seul en haut de son perchoir.

— Que le combat commence, déclara Hayla Tekmanot.

Les deux hommes se ruèrent l'un vers l'autre, comme s'ils avaient l'intention non de lutter, mais de tuer.

Le choc des deux colosses au centre du ring fut si violent qu'il s'entendit d'un bout à l'autre de l'Arène. Les combattants parurent ébranlés par la brutalité de ce contact à se rompre les os, mais ils reprirent vite leurs esprits et se mirent en position, nez contre nez, bien plantés sur leurs jambes, les bras serrés autour des épaules de l'adversaire qu'ils s'efforçaient vainement de projeter rapidement à terre. Ils restèrent un long moment ainsi, immobiles, les muscles bandés. Farholt murmura quelque chose d'une voix âpre et sourde à Gialaurys, qui le regarda

comme s'il n'en croyait pas ses oreilles ; puis une expression de colère farouche se peignit sur ses traits et il répliqua quelque chose, d'une voix aussi dure et rauque, mais trop basse pour être entendue des spectateurs.

Ils demeurèrent longtemps arc-boutés l'un contre l'autre. Aucun d'eux ne pouvait prendre l'avantage ; ils étaient sensiblement de la même force.

Farholt mesurait une tête de plus et avait les bras plus longs que Gialaurys, qui était un peu plus lourd, plus large d'épaules et de poitrine. Plusieurs minutes s'écoulèrent ; les deux lutteurs avaient beau essayer, ni l'un ni l'autre ne parvenait à faire reculer l'adversaire. Les muscles saillants de leurs bras et de leur dos formaient d'énormes bosses et donnaient l'impression de devoir faire éclater la peau. Les corps huilés ruisselaient de sueur. Gialaurys sembla prendre un léger avantage, mais Farholt résista et garda l'équilibre ; puis ce fut au tour de Gialaurys d'osciller imperceptiblement sous la pression exercée par son adversaire.

La situation n'évoluait pas. Une clameur continue, de plus en plus puissante, s'élevait de la foule. Dans les loges royales, tout le monde ou presque s'était levé pour encourager les lutteurs. Prestimion se tourna vers la loge du Coronal et vit Korsibar debout, les yeux écarquillés, hors de lui, qui hurlait : « Farholt ! Farholt ! » à tue-tête, et il se rendit compte qu'il criait lui aussi, avec la même frénésie, le nom de Gialaurys.

— Regarde ! lança Septach Melayn. On dirait que Farholt le fait bouger.

C'était vrai. Farholt avait les yeux exorbités et de grosses veines saillaient comme des cordes sur son front cramoisi, mais il avait effectivement réussi à décoller un pied de Gialaurys du sol et s'efforçait de soulever l'autre. Prestimion vit le visage de Gialaurys pâlir brusquement. Il devint aussi blanc que celui de Farholt était rouge, de sorte que ses favoris aux poils drus ressortaient comme deux gros traits bruns sur la blancheur crayeuse des joues.

Un instant, Farholt donna l'impression qu'il allait parvenir à soulever entièrement son adversaire, comme on déracine un arbre, et le projeter par terre.

Mais au moment où le pied gauche de Gialaurys allait quitter le sol, il frappa si sauvagement son adversaire au creux du genou que Farholt, déséquilibré, fut obligé de plier la jambe. À son tour d'être en danger de basculer. Cherchant désespérément une prise, il glissa la main droite dans la bouche béante de Gialaurys et tira sur la mâchoire inférieure, comme s'il avait voulu l'arracher. Un filet sombre de sang coula sur le bras de Farholt, mais aucun spectateur n'aurait su dire si c'était le sien ou celui de Gialaurys.

— Il faudrait arrêter, murmura Svor, comme pour lui-même. Ce n'est plus du sport, mais une honte ; ils vont s'entre-tuer.

Gialaurys tenait bon. Serrant Farholt aux épaules en effectuant un mouvement de torsion, il poussa de manière à le faire tomber à la renverse.

Farholt pivota sur lui-même en basculant en arrière. Saisissant Gialaurys à la gorge de la main gauche, il l'entraîna dans sa chute. Soudés l'un à l'autre, les deux hommes tombèrent ensemble, la tête la première, heurtant le sol avec une violence terrifiante.

— Fais-lui toucher les épaules par terre, Gialaurys ! cria Prestimion.

— Farholt ! rugit Korsibar dans la loge voisine. Maintenant ! Vas-y, Farholt, achève-le !

Le petit Farquanor qui, ce jour-là, avait pris place dans la loge royale, dressé sur la pointe des pieds, son visage chafouin illuminé par la certitude de la victoire imminente, hurlait des encouragements à son frère.

Mais, comme depuis le début, aucun des deux adversaires ne parvenait à prendre l'avantage sur l'autre. Sonnés par leur lourde chute, les combattants demeurèrent un long moment immobiles, comme deux troncs abattus, puis ils commencèrent à remuer et se mirent lentement sur leur séant en échangeant des regards ébahis. Gialaurys se frotta la joue et la tempe ; Farholt massa son genou et sa cuisse. Ils restaient vigilants, prêts à bondir si l'autre attaquait le premier, mais aucun des deux ne semblait encore capable de se relever. Hayla Tekmanot s'agenouilla entre les deux lutteurs, échangea quelques mots

avec eux. Puis l'arbitre se leva, se dirigea vers le bord du ring et leva la tête vers le prince Gonivaul.

— La première reprise se termine par un match nul, annonça-t-il d'une voix forte. Les concurrents ont cinq minutes de repos avant de reprendre le combat.

— Puis-je vous dire un mot, prince ? demanda le Procurateur Dantirya Sambail, dans l'intervalle entre les deux reprises, en penchant le haut du corps par-dessus la barrière qui séparait sa loge de celle de Korsibar.

L'esprit encore agité par la passion et l'intensité du combat qui venait de s'achever, Korsibar scruta le visage massif du belliqueux Procurateur et attendit qu'il parle.

— J'ai parié cent royaux sur votre homme, poursuivit Dantirya Sambail d'un ton trop aimable, affectant une camaraderie complice. Croyez-vous qu'il l'emportera ?

Ce ton de familiarité déplacée indisposa Korsibar.

— J'en ai moi-même parié cinquante sur lui, répondit-il posément. Mais je ne sais pas plus que vous qui l'emportera.

Le Procurateur montra la loge où Prestimion s'entretenait avec Septach Melayn et le prince Serithorn.

— Je me suis laissé dire, reprit-il avec la même bonhomie incongrue, que Prestimion avait mis cinq cents royaux sur Gialaurys.

— Une somme princière, si ce que vous dites est vrai. Mais êtes-vous bien renseigné ? Prestimion n'est pas très joueur. Il parierait plutôt cinquante couronnes.

— Pas des couronnes mais des royaux, pas cinquante mais cinq cents, répliqua Dantirya Sambail. Je suis sûr de ce que j'avance.

Le Procurateur tenait à la main une cuisse de bilantoon rôti ; il mordit dans la délicate chair blanche, recracha des bribes de peau et de tendons, et s'essuya les lèvres sur la manche de sa robe ornée de pierreries.

— Point n'est besoin d'être joueur, reprit-il avec désinvolture, en tournant lentement vers Korsibar un regard de froide malveillance, quand le résultat est connu à l'avance.

— Insinuez-vous que Farholt s'est laissé acheter pour perdre ? Par la Dame, Dantirya Sambail, vous ne connaissez pas Farholt si vous vous imaginez qu'il…

— Pas acheté. Mais, d'après ce que je sais, il a été drogué. Une potion agissant progressivement, visant à l'affaiblir au long du combat. Ce n'est qu'un bruit qui court, bien entendu. Mandralisca, mon goûteur, a eu vent de cette rumeur pendant l'épreuve du bâton. Vous avez raison, Korsibar, poursuivit le Procurateur avec un sourire mielleux, elle est probablement sans fondement. Et même si elle était justifiée, que représente, pour des hommes comme nous, la perte de cinquante ou cent royaux ? Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il avec un clin d'œil, de cette même voix douce et insinuante qu'il avait employée au début de la conversation, cela ressemblerait bien à Prestimion d'avoir arrangé le combat en faveur de Gialaurys. Pour prendre soin de ses amis, tous les moyens lui sont bons.

Korsibar fit un petit geste d'indifférence, comme pour indiquer que ce genre de théorie ne le concernait pas, qu'il n'avait que mépris pour des propos calomnieux comme ceux que tenait le Procurateur.

Il n'avait jamais apprécié la compagnie de Dantirya Sambail. Rares étaient ceux qui y prenaient plaisir. Certes, il émanait de lui un air de majesté cruelle, mais, aux yeux de Korsibar, Dantirya Sambail n'était qu'un être vil, ignoble, un monstre de suffisance venimeuse. Il possédait héréditairement sur l'autre continent un gigantesque domaine sur lequel il régnait d'une main de fer et il fallait bien, pour cette raison, le compter parmi les grands du royaume : bien que sujet du Coronal, du moins en titre, il disposait de richesses considérables et de ressources colossales, et on ne refusait pas sa compagnie à la légère. Korsibar eût pourtant préféré que le Procurateur regagne sa place.

— Nous saurons assez tôt, reprit Dantirya Sambail avec entrain, s'il y a du vrai dans cette rumeur. Regardez donc nos gladiateurs ; on dirait qu'ils se préparent à la deuxième reprise.

Korsibar se contenta de hocher la tête.

— À votre place, poursuivit le Procurateur sans faire mine de se retirer, je prêterais plus d'attention au manège de Prestimion.

D'étranges histoires sur son compte me sont venues aux oreilles, et pas seulement à propos de lutteurs drogués.

Ses lourdes paupières battirent avec une surprenante délicatesse.

— Vous a-t-on informé, par exemple, qu'il a l'intention de se débarrasser de vous quand il sera devenu Coronal ?

Ces mots articulés d'une voix posée transpercèrent Korsibar comme une volée de javelots.

— Quoi ?

— Oui, bien sûr. Ce bruit court avec insistance. Dès qu'il aura été couronné, vous serez victime d'un accident opportun, au cours d'une partie de chasse, peut-être. Il ne peut se permettre de vous laisser en vie, vous comprenez ?

Le sang monta au visage joufflu du Procurateur. Ses lèvres se pincèrent ; il inclina légèrement la tête, faisant gonfler son cou ; le regard de ses yeux violet-gris, étonnamment doux et attentionné, se fit brusquement très dur. Mais un sourire resta plaqué sur ses lèvres.

— Inutile de m'en vouloir, mon cher prince ! Je ne fais que répéter ce que j'ai entendu, cela pourrait vous être utile. Et j'ai entendu dire que vous seriez un homme mort dès que Majipoor tomberait sous sa coupe.

— Absurde, riposta sèchement Korsibar.

— Écoutez-moi : si vous restez en vie et que le règne de Prestimion ne se passe pas très bien, vous représenterez toujours une menace pour lui. Désire-t-il que toute la planète murmure le nom du glorieux fils de lord Confalume, qui aurait pu devenir Coronal, mais à qui il a été préféré ? Non, non, certainement pas. Si les choses deviennent difficiles, ce qui, tôt ou tard, pourrait fort bien se produire, nul doute que quelqu'un demandera que l'on écarte Prestimion pour le remplacer par Korsibar et tout le monde finira par réclamer ce changement. Prestimion n'est pas un joueur, vous l'avez dit vous-même. Vous laisser en vie est un risque, vous représentez un péril. Il n'est pas homme à tolérer les risques, les menaces, les rivaux, les obstacles, quels qu'ils soient. En conséquence : un malheureux accident de chasse, une balustrade de balcon qui cède, une

collision sur la route ou autre chose. Vous pouvez me croire : je le connais. Nous sommes du même sang.

— Je le connais aussi, Dantirya Sambail.

— Peut-être. Mais je vous dis ceci : si j'étais à la place de Prestimion, je vous ferais disparaître.

— Si Prestimion était à votre place, il le ferait probablement, répliqua Korsibar. Le Divin soit loué, il n'en est rien !

La sonnerie de corne de gabek retentit, au grand soulagement de Korsibar. Il en avait déjà entendu beaucoup trop ; il était écœuré, révolté par les hypothèses ignobles du Procurateur et ses doigts tremblants de rage semblaient prêts, comme mus par une volonté propre, à se refermer autour du cou épais de Dantirya Sambail.

— La deuxième reprise va commencer, déclara Korsibar en s'écartant brusquement. Je ne veux plus entendre un mot là-dessus, Dantirya Sambail.

Quand Farholt quitta son coin, il semblait résolu cette fois à balayer son adversaire sans tarder. Il bondit aussitôt sur Gialaurys, le repoussa avec furie vers le fond du ring. Gialaurys, qui sembla décontenancé par la rage de cette attaque, se planta solidement sur ses deux pieds pour montrer qu'il était décidé à ne pas céder du terrain. Farholt recula légèrement, fit pivoter son bras gauche et écrasa sauvagement le coude au beau milieu du visage de son adversaire. Un hurlement de douleur s'éleva, un filet de sang coula sur les joues de Gialaurys qui porta les deux mains à l'arête de son nez.

— Coup défendu, rugit Prestimion, rendu furieux par la faute flagrante. C'est honteux !

Mais Hayla Tekmanot ne fit pas un geste pour arrêter le combat. Il semblait ne rien avoir remarqué. En grognant, Gialaurys secoua la tête pour reprendre ses esprits tout en levant une main pour s'efforcer de tenir Farholt à distance.

Farholt le saisit au poignet et tordit de toutes ses forces. Gialaurys fut obligé de pivoter de telle manière qu'il tourna le dos à Farholt, qui passa aussitôt les bras sous les aisselles de son adversaire et noua les mains à la hauteur de son sternum ; puis il appuya le front contre l'arrière du cou de Gialaurys,

comme s'il avait voulu le forcer à baisser la tête jusqu'à ce que sa nuque se brise.

Un cri déchirant s'éleva de la tribune populaire. Svor se dressa de toute sa taille en hurlant ! « Arrêtez ! Arrêtez ! C'est un meurtre ! » Agrippé des deux mains au bord de sa loge, Prestimion suivait la scène d'un regard horrifié, tandis que la pression implacable du crâne de Farholt sur la nuque de Gialaurys se faisait de plus en plus forte.

Lord Confalume se tourna vers son fils.

— Ton ami le comte se bat comme une bête sauvage, Korsibar.

— Ce sont deux bêtes sauvages, à mon avis. Mais je pense que la nôtre est la plus forte.

— Ce combat ne me plaît pas du tout, poursuivit le Coronal. Il y a trop de brutalité. Qui a arrangé cette rencontre ? Et pourquoi Hayla Tekmanot ne fait-il rien ? Ni le prince Gonivaul ?

En se dressant à moitié, Confalume leva le bras comme pour signifier au Maître des Jeux de mettre un terme au combat ; mais Korsibar saisit le bras de son père et le tira en arrière. De fait, Gialaurys était trop large de poitrine pour que Farholt parvienne à l'immobiliser. Faisant jouer les muscles de ses bras et de ses épaules, il se tortillait en faisant appel à toute sa puissance pour se libérer de l'étreinte de son adversaire. Malgré la longueur de ses bras, Farholt était incapable de maintenir sa prise sur le haut du corps de Gialaurys, qui finit par se dégager.

Les deux adversaires s'écartèrent en titubant et commencèrent à tourner l'un autour de l'autre en s'apprêtant à porter une nouvelle attaque. Gialaurys semblait sur le point de bondir quand la main de Farholt jaillit avec la rapidité d'un serpent pour s'écraser sur son nez ensanglanté. Farholt mit tout son poids dans le coup. Surpris, hébété par la douleur, Gialaurys demeura pétrifié assez longtemps pour que Farholt le saisisse aux épaules et le projette au sol avec une force terrifiante. Il y demeura étendu, tandis que Farholt se jetait sur lui pour l'immobiliser.

— Coup défendu ! rugit Prestimion, hors de lui, en martelant frénétiquement la rambarde de sa loge. Korsibar tourna la tête

vers Dantirya Sambail, un sourire aux lèvres, comme pour rappeler au Procurateur qu'une potion était censée diminuer Farholt à ce stade du combat.

— La deuxième reprise est pour Farholt, annonça Hayla Tekmanot.

— Oui ! s'écria Korsibar. Oui !

Farquanor, assis près de lui dans la loge royale, lança triomphalement un cri de plaisir et d'approbation.

— Non, protesta doucement Prestimion. Ce n'est pas possible. Tout le monde a vu Farholt porter au moins deux fois un coup irrégulier.

— La décision est mauvaise, fit Septach Melayn. Mais regarde bien les yeux de Gialaurys. Il va tuer Farholt dans la dernière reprise.

— Le tuer littéralement, ajouta Svor, l'air sombre. À moins que ce ne soit l'inverse. L'un des deux va massacrer l'autre. S'agit-il encore de sport ? Franchement ? Ils sont poussés, l'un comme l'autre, par une haine meurtrière, bien loin de la rivalité sportive. Il se passe aujourd'hui quelque chose d'étrange, Prestimion.

Gialaurys et Farholt n'attendirent même pas que Hayla Tekmanot annonce la reprise du combat. Impatient d'en découdre, Gialaurys écarta l'arbitre surpris d'une bourrade et se jeta sur Farholt avec un rugissement terrifiant. Leur affrontement n'était même plus un simulacre de lutte. Ils se frappaient à coups de poing, chacun martelant le corps de l'autre sans pitié. Farholt avait la bouche en sang ; il cracha plusieurs dents. Avec un nouveau rugissement, Gialaurys fonça sur lui, mais un violent coup de genou dans l'aine l'arrêta net. Il poussa un grognement de douleur et recula en titubant ; Farholt se précipita aussitôt sur lui, lui labourant de ses ongles le visage et la poitrine ; grondant avec la fureur d'un steetmoy des montagnes du Nord, Gialaurys répliqua à coups de coude et de menton, puis, se ramassant sur lui-même, il se détendit comme un ressort et frappa du sommet du crâne la tête de Farholt avec une force terrifiante, projetant au bord du ring son adversaire à demi assommé.

— Il faut arrêter ce combat ! lança le duc Svor en serrant avec force le bras de Prestimion.

— Oui, c'est aussi mon avis.

Prestimion se tourna vers la loge royale et cria au Coronal de mettre fin au combat. Lord Confalume acquiesça de la tête et fit un signe en direction de Gonivaul.

De la loge opposée s'éleva la voix grinçante de Dantirya Sambail.

— Laissez-les continuer, cousin Prestimion, je vous en conjure ! C'est un tel plaisir de voir deux hommes robustes et courageux y aller de si bon cœur !

Le prince Gonivaul, de son côté, considérait la scène d'un regard détaché, presque absent, comme on observe des animaux nageant dans une cuvette, tout au fond d'une vallée. Il lissait pensivement sa barbe touffue, laissait courir ses doigts dans l'épaisse chevelure qui lui tombait sur le front ; mais il ne réagissait pas à l'ordre du Coronal. Le prince Gonivaul donnait l'impression d'un homme venant seulement de remarquer qu'il se passait quelque chose sur le ring.

Tandis que Gonivaul hésitait, les deux combattants revinrent lentement l'un vers l'autre, d'un pas lourd. Ils arrivèrent ensemble au centre du ring, le souffle court, et levèrent une main hésitante, tâtonnant l'un vers l'autre.

On eût dit deux ivrognes ayant bu la coupe de trop. Toute vitalité avait disparu de leurs mouvements. À l'évidence, ils étaient tous deux sur le point de s'effondrer. Gialaurys posa délicatement le bout des doigts sur la poitrine de son adversaire et poussa ; Farholt chancela, sembla presque perdre l'équilibre et fit deux pas mal assurés en arrière.

Il revint pesamment vers Gialaurys et leva le bras pour le pousser avec aussi peu de conviction. Ce fut au tour de Gialaurys de vaciller sur ses jambes. Les deux hommes semblaient sonnés, au bord de l'épuisement. Gialaurys exerça une nouvelle poussée, sans y mettre plus de vigueur ; Farholt, cette fois, s'affaissa immédiatement. Gialaurys se laissa tomber sur lui, pesant de tout son poids sur la poitrine de Farholt, l'air à peine conscient, dans un simulacre d'étreinte.

Hayla Tekmanot s'agenouilla près d'eux et indiqua à Gialaurys d'une tape sur l'épaule qu'il avait remporté cette reprise. Puis l'arbitre leva la tête vers la loge du prince Gonivaul.

Une manche pour Gialaurys, une pour Farholt, annonça-t-il, et la première était nulle. Les deux concurrents sont à égalité et hors d'état de poursuivre le combat.

— C'est votre décision ? demanda gravement Gonivaul.

Hayla Tekmanot montra les deux corps pêle-mêle, immobiles au centre du ring.

— Vous pouvez le constater vous-même, prince.

Gonivaul donna l'impression de s'interroger sur la possibilité de poursuivre le combat.

— Très bien, déclara-t-il après un silence. La victoire est partagée. Les deux champions sont à égalité au terme de cet assaut.

Gialaurys se releva en vacillant ; Farholt fit de même un moment plus tard. Ils demeurèrent chancelants au centre du ring, battant des paupières, tandis que Hayla Tekmanot leur faisait part de la décision du Maître des Jeux. Ils se touchèrent la main, visiblement à contrecœur, se retournèrent et partirent chacun de son côté, d'un pas hésitant, comme s'ils risquaient encore de tomber de tout leur long.

Gialaurys se faisait recoudre par un chirurgien quand Prestimion et ses compagnons pénétrèrent dans le vestiaire. Il avait le visage meurtri, le nez de travers et l'air abattu, mais il avait repris ses esprits et il esquissa un pauvre sourire à leur entrée.

— Es-tu sérieusement blessé ? demanda Prestimion d'une voix inquiète.

— J'ai des contusions partout et tout est un peu tordu, mais il n'y a rien de cassé, pas de lésion définitive à craindre, répondit Gialaurys, la langue pâteuse et les lèvres gonflées. Mais je me suis déjà fait chatouiller les côtes avec moins de brutalité. Quelles sont les nouvelles de Farholt ? Il s'en sortira ?

— Il semblerait, répondit Septach Melayn.

— C'est grand dommage. Il se bat d'une manière extrêmement discourtoise. Ce n'est pas la conception du sport que l'on m'a enseignée.

— Dis-moi, Gialaurys, fit Prestimion à voix basse, en se penchant vers lui, qu'est-ce que Farholt t'a murmuré, quand tu étais face à lui, au début de la première reprise ? Ses paroles ont semblé t'étonner grandement, avant de te rendre furieux.

— Ah ! fit Gialaurys, ça…

Son visage aux larges pommettes se rembrunit, son front se plissa douloureusement. Il secoua lentement la tête.

— Farholt m'a tenu des propos très curieux, Prestimion. Il a dit que j'étais un de tes fidèles – c'est on ne peut plus vrai – qu'il détestait tout ce qui se rapporte à toi et qu'il allait me massacrer. Il a bien failli réussir, mais je me suis dit que nous n'étions là que pour pratiquer la lutte. Je pense lui avoir rendu coup pour coup, peut-être même un peu plus.

— Il a dit ça ? Qu'il détestait tout ce qui se rapporte à moi ?

— Oui, ce sont ses propres termes. Et qu'il allait me massacrer, parce que j'étais un de tes fidèles.

— Deux camps se sont déjà formés, le camp de Korsibar et celui de Prestimion, déclara le duc Svor d'un ton lugubre. Si la lutte s'est passée ainsi, qu'en sera-t-il de la boxe et du tournoi ? Nous nagerons dans le sang avant la fin des Jeux.

— C'est étrange, reprit Prestimion, en s'adressant à Gialaurys, comme si Svor n'avait pas ouvert la bouche. Profondément étrange que Farholt ait tenu ces propos.

Il se tourna vers les autres. Le visage de Septach Melayn était plus sombre qu'à l'accoutumée et sa main gauche caressait nerveusement le pommeau de la dague d'apparat qu'il avait choisi de porter ce jour-là. Quant au duc Svor, ses yeux s'étaient fait durs et froids, et le regard qu'il posait sur Prestimion trahissait les pressentiments les plus noirs.

— Comme c'est étrange ! répéta encore une fois Prestimion.

9

Les Jeux approchaient de leur moitié et le vieux Pontife était toujours de ce monde quand Korsibar rendit visite au Coronal dans ses appartements.

— Il s'est écoulé dix-huit jours depuis que je suis venu vous voir, père, et vous m'aviez dit que Prankipin mourrait dans les dix-neuf jours à venir.

— Il traîne, il traîne, je sais, fit lord Confalume.

— Je ne mets pas en doute votre capacité à prédire ce que sera l'avenir. Même les plus grands savants peuvent faire des erreurs de calcul. Mais que se passera-t-il s'il doit vivre encore dix ou vingt jours ?

— Eh bien, dans ce cas, nous continuerons à attendre.

— Et les Jeux ? Nous en sommes presque à la moitié. Demain, aura lieu le tir à l'arc ; après-demain, l'escrime ; ensuite, le tournoi ; puis ce sera la boxe et enfin la course de chars. Viendront ensuite les festivités de clôture des Jeux, avec le banquet et la remise des prix. C'est le problème qui m'est apparu depuis le début, père. Comment organiser ces festivités, le banquet, la parade et le reste, si Prankipin est encore sur son lit de mort ? Nous avons dit, en prenant la décision de commencer les Jeux, que nous ferions en sorte de tirer les choses en longueur afin que les épreuves ne soient pas terminées avant la mort du Pontife. Il se pourrait que cela ne se passe pas comme prévu.

— J'ai refait mes calculs hier soir, dit le Coronal. Ils n'étaient pas très justes la première fois, même si la marge était assez étroite. Je suis plus sûr de moi maintenant. Le Pontife doit mourir dans les cinq jours qui viennent.

— En êtes-vous certain ?

— Les calculs de mes conseillers recoupent les miens.

— Ah !

— J'imagine qu'il en va de même de ceux des propres mages du Pontife, bien qu'ils n'aient rien déclaré à ce sujet depuis quatre jours. Mais leur silence et leur discrétion sont suspects.

— Encore cinq jours, fit Korsibar. Et vous serez enfin Pontife. Après toutes ces années passées sur l'autre trône.

— Après toutes ces années, oui.

— Et Prestimion sera notre Coronal.

— Oui, dit lord Confalume. Prestimion.

Le lendemain était le jour des épreuves de tir à l'arc. C'était le sport préféré de Prestimion, dans lequel il avait toujours excellé, et nul ne pouvait espérer prendre le meilleur sur lui. Mais une épreuve a besoin de compétiteurs ; une douzaine des meilleurs archers du royaume se joignirent vaillamment au prince de Muldemar pour éprouver leur adresse.

Le comte Iram de Normork tira le premier et se comporta honorablement, après quoi Mandrykarn de Stee réussit un score comparable, que Navigorn de Hoikmar améliora nettement. Le suivant était le comte Kamba de Mazadone, un personnage jovial et carré, l'initiateur de Prestimion. Décochant ses traits l'un après l'autre en donnant à peine l'impression de regarder la cible, Kamba remplit rapidement de flèches le disque noir placé en son centre, se découvrit devant la Juge royale et quitta joyeusement le pas de tir.

Puis ce fut le tour de Prestimion. Il attendit que les cibles soient dégagées et encocha sa première flèche. Son style était très différent de celui de Kamba : il étudia longuement la cible, se balança sur les talons à plusieurs reprises avant de lever son arc, tendit la corde, visa et décocha sa flèche.

Assise près de son frère dans la loge presque vide du Coronal, lady Thismet, venue ce jour-là assister aux Jeux, ne put retenir un frisson d'admiration en suivant le vol impeccable de la flèche de Prestimion. L'homme ne suscitait aucune sympathie chez elle, mais son adresse était incontestable. Le tir à l'arc était un joli sport, un art nécessitant, une excellente coordination et une grande acuité visuelle, qu'elle préférait de loin à des démonstrations ineptes de force brutale telles que le lancer de marteau et assurément plus agréable à suivre que la lutte.

Melithyrrh, sa dame d'honneur, qui avait assisté à l'ignoble combat entre Gialaurys et Farholt, avait essayé de lui en faire le récit, en insistant sur la férocité sanglante du corps à corps, mais Thismet ne l'avait pas laissée aller au-delà de la cinquième phrase.

Prestimion se tenait sur la ligne de tir, mince, la taille bien prise, si court de stature – Thismet était toujours surprise de constater à quel point il était petit, quelques centimètres seulement de plus qu'elle – mais avec une carrure qui trahissait sa force et une grâce naturelle dans chacun de ses mouvements. Elle l'observa plus attentivement, en prenant un plaisir imprévu à le voir choisir sa flèche, la mettre méthodiquement en place et l'envoyer infailliblement se ficher au cœur de la cible.

Brusquement, avec une stupéfiante et insupportable netteté, l'image d'une union charnelle avec Prestimion lui apparut avec l'éclat d'un brasier né d'une minuscule étincelle. Le corps à la peau claire enveloppait l'autre, plus sombre ; les deux bouches étaient pressées l'une contre l'autre ; ses ongles platine labouraient furieusement le dos de Prestimion dans les transports d'une violente extase. Elle chassa rageusement cette image, la remplaça par une autre du corps de Prestimion, retenu par un crochet, le long du mur du Château, suspendu au-dessus de l'abîme.

— Extraordinaire, fit Korsibar.

— De quoi parles-tu ? demanda Thismet, surprise.

— De la précision de ses flèches, bien sûr.

— Oui. Les autres étaient bons, mais Prestimion est un archer hors de pair. Il donne l'impression de pouvoir transpercer l'aile d'un oiseau d'une flèche et de fendre d'une autre la tige de la première pendant que l'oiseau est encore en vol.

— Je pense qu'il en serait capable, fit Korsibar. Je me demande même si je ne l'ai pas vu le faire.

— A-t-il toujours été aussi bon ?

— Dès le début. L'arc qu'il utilise est celui de Kamba. Il l'a offert à Prestimion quand il avait douze ans, en disant qu'il lui revenait de plein droit, car il était déjà le meilleur archer. Tu ne réussirais pas, en un million d'années, à tendre cet arc. J'aurais

moi-même toutes les peines du monde à le faire. Et cette capacité à faire aller la flèche à l'endroit précis où il le souhaite…

— Oui, murmura Thismet.

Prestimion avait tiré la dernière des flèches qu'on lui avait attribuées ; comme toutes les autres, elle restait fichée au centre de la cible. Elles étaient si serrées qu'on se demandait comment il avait trouvé la place d'y planter la dernière.

— Je pense qu'il y a de la sorcellerie là-dessous, reprit Korsibar. On a dû lui jeter un charme quand il était enfant ; cela lui permet d'avoir cette précision magique avec ses flèches.

— J'ai appris de bonne source que Prestimion ne croit pas à la magie.

— En fait, j'ai entendu dire la même chose. Mais quelle autre explication peut-il y avoir à une telle adresse ? Ce ne peut être que de la sorcellerie. Je ne vois pas d'autre raison.

L'air satisfait, Prestimion quitta le pas de tir. Hent Mekkiturn lui succéda, un Skandar de la suite du Procurateur, qui tenait un arc de près de deux mètres de long comme s'il eût été un jouet d'enfant. Il l'avait déjà tendu avec ses bras supérieurs tout en plaçant la flèche avec son autre paire de bras ; le trait qu'il décocha se ficha dans la cible avec un son mat et faillit en arracher le disque noir du centre. Mais l'énorme Skandar n'était que puissance sans finesse ; il se montra incapable de rivaliser de précision avec Prestimion.

— Il faut que je t'informe, Thismet, d'une chose étrange dont m'a parlé le Procurateur, l'autre jour, pendant que nous suivions la lutte… Oh ! regarde ce bouffon !

Un chevalier portant la livrée du duc Oljebbin s'apprêtait à tirer. Il se considérait à l'évidence comme une manière de comédien : sa première flèche s'éleva dans les airs avant de redescendre en suivant une trajectoire incurvée pour se piquer dans la cible et la deuxième fut décochée le dos tourné à l'objectif. Pour la troisième, il écarta les jambes et tira entre ses cuisses. Les trois flèches atteignirent la cible, sans grande précision, mais il était déjà extraordinaire qu'elles l'eussent touchée.

— Lamentable, fit Thismet en tournant la tête. Il déshonore cet art. Quels étaient donc ces propos du Procurateur, dont tu voulais me parler ?

— Ah ! oui. Il m'a dit quelque chose de bizarre et d'ignoble.

— À son image. De quoi s'agit-il ?

— Tu as une langue de vipère, ma chère sœur, fit Korsibar avec un mince sourire.

— Pardonne-moi. Je n'ai pas grand-chose d'autre à faire, tu le sais, que des traits d'esprit.

Allongé sur le ventre, le clown s'apprêtait à tirer. Korsibar secoua la tête avec agacement. Il se retourna vers Thismet, se pencha tout près d'elle.

— Il m'a dit, fit-il à voix basse, avoir entendu des rumeurs selon lesquelles Prestimion aurait l'intention de se débarrasser de moi dès qu'il sera devenu Coronal. En présentant cela comme un accident, bien entendu. Mais de m'éliminer, d'une manière ou d'une autre, car, vivant, je serais une menace pour lui.

Thismet retint son souffle.

— Des rumeurs, dis-tu ? D'où viennent-elles ?

— Il n'a rien dit. Cette idée n'existe très probablement que dans son imagination fiévreuse. Ce serait tout à fait son genre d'imaginer de telles atrocités barbares. J'ai dit que c'était une idée stupide, ridicule et méprisable et je lui ai demandé de ne plus jamais m'en reparler. Thismet considéra son frère avec gravité.

— Si j'étais à ta place, Korsibar, déclara-t-elle au bout d'un moment, je prendrais cette affaire un peu moins à la légère. Qu'il ait vraiment entendu des rumeurs ou que l'idée ait germé dans son propre cerveau, ce que t'a dit le Procurateur n'est pas dépourvu de bon sens.

— Quoi ? fit Korsibar, stupéfait. Toi aussi ?

— Absolument. Cela ne manque ni de logique ni de fondement.

— J'ai de la peine à le croire.

— Tu ne peux pas ignorer que nombreux sont ceux qui te préféreraient à Prestimion comme Coronal.

— Oui, je sais. Le comte Farquanor s'en est ouvert à moi il n'y a guère, le jour où tout le monde était réuni dans la Salle des Banquets, juste avant l'ouverture des Jeux. En fait, il a proposé de fomenter un complot en ma faveur.

— Ma nouvelle chambrière, la jeune Aliseeva, fit Thismet avec un petit rire, serait de ce complot, si jamais il était formé. Et bien d'autres avec elle. Elle m'a confié, pas plus tard qu'hier, qu'elle trouvait regrettable que tu ne sois pas le Coronal, car tu avais infiniment plus de prestance et de charme que Prestimion. Et qu'elle souhaitait que Prestimion, d'une manière ou d'une autre, soit écarté à ton profit.

— Elle a dit cela ?

— Et elle n'est pas la seule.

— Me croient-elles toutes totalement dépourvu d'honneur et de décence ? lança Korsibar avec véhémence. Aliseeva ? poursuivit-il d'un ton totalement différent. La rousse à la peau très pâle ?

— Je vois que tu l'as déjà remarquée. Cela ne devrait pas m'étonner, j'imagine… Qu'as-tu répondu au comte Farquanor dans la Salle des Banquets ?

— Que lui ai-je dit, à ton avis ? Il prônait la trahison !

— Vaut-il mieux rester comme un imbécile et se faire assassiner afin que Prestimion puisse devenir Coronal ?

— Tu sembles vraiment croire, reprit Korsibar en lui lançant un regard scrutateur, qu'il convient de prendre au sérieux cette idée absurde de Dantirya Sambail.

— Il est parent de Prestimion, ne l'oublie pas.

Peut-être est-il dans le secret. En effet, je pense qu'il pourrait fort bien être dans l'intérêt de Prestimion de te faire disparaître dès qu'il aura pris possession du trône. Ou même avant.

— Prestimion est un homme décent, un homme d'honneur !

— Il est capable, j'imagine, de simuler la décence et l'honneur de la même manière que tout le reste.

— Tu es très dure avec lui.

— Peut-être.

Korsibar leva les mains et tourna la tête.

Le bouffon avait quitté le pas de tir pour laisser la place à l'un des fils du prince Serithorn, un grand échalas qui tirait avec une

efficacité et une adresse proches de celles de Prestimion. Mais le jeune homme n'atteignait pas, lui non plus, à sa suprême précision et la dernière flèche s'égara excessivement, frôla le bord de la cible et ricocha sur le sol, ce qui lui ôtait toute chance de victoire. Il se retira, les joues brillantes de larmes. Le neuvième archer fit son entrée, puis vinrent le dixième, le onzième et encore un autre concurrent. Korsibar et Thismet les regardèrent tirer sans échanger un mot ni même un regard.

Quand le dernier archer prit place sur le pas de tir, Korsibar se tourna brusquement vers sa sœur.

— Imaginons, mais ce n'est qu'une hypothèse, qu'il soit dans les intentions de Prestimion de se débarrasser de moi. Que me conseillerais-tu de faire ?

— Prends les devants et débarrasse-toi de lui, répondit aussitôt Thismet.

— J'ai du mal à croire que de telles paroles sont sorties de la bouche de ma sœur, fit Korsibar, frappé de stupeur. Tuer Prestimion, dis-tu ?

— Qui a parlé de tuer ? J'ai dit se débarrasser de lui.

— Comment ferais-je ?

— En te proclamant Coronal avant qu'il ne ceigne la couronne. Il ne pourra plus rien faire contre toi. L'armée et le peuple te soutiendront.

— En me proclamant Coronal, répéta pensivement Korsibar.

— Oui ! Oui ! Écoute tes amis, Korsibar ! Ils pensent tous comme moi.

Les mots, si longtemps refoulés, jaillissaient maintenant sans retenue.

— Tu es fait pour être Coronal, poursuivit Thismet. C'est ton destin ; nous ferons en sorte que tu l'accomplisses. Tu es un prince pétri de qualités, comme il y en a rarement eu dans l'histoire de notre planète. Tout le monde le sait : tout le monde le dit, de tous côtés. Et tout le monde te soutiendra, dès que le signal sera donné. Nous frapperons fort, en une seule journée. Farquanor rassemblera tes partisans dans la noblesse du royaume. Farholt et Navigorn rallieront les troupes autour de toi. Sanibak-Thastimoon est prêt à soumettre toute opposition par de puissants sortilèges. Dès l'instant où Prankipin meurt, tu

passes à l'action. Tu te proclames Coronal ; tu te présentes devant le peuple comme son nouveau roi et tu te fais acclamer ; puis tu mets notre père devant le fait accompli, en lui montrant que tu n'avais pas d'autre solution pour éviter de te faire assassiner.

— Tais-toi, Thismet ! Ce sont des propos indignes !

— Non ! Non ! Écoute-moi ! Tous les présages parlent en ta faveur ! Sanibak-Thastimoon ne t'a donc pas dit ce qu'il…

— Si. Tais-toi. Pas un mot de plus, je t'en prie.

— Tu seras lord Korsibar !

— Suffit, Thismet !

Korsibar serra violemment les deux poings sur son ventre. Les muscles de sa mâchoire étaient si contractés qu'ils paraissaient le faire souffrir.

— Je ne veux plus rien entendre d'autre ! Plus un mot !

Il se retourna de nouveau, son dos et ses épaules formant un mur devant Thismet.

Mais il fléchissait, elle le savait. Elle avait perçu dans ses yeux, comme le comte Farquanor précédemment, l'éclat fugitif de la tentation, au moment où elle lui avait donné le titre de lord Korsibar. Était-il près de céder ? Un dernier effort suffirait-il ?

Peut-être. Mais pas tout de suite. Elle connaissait la versatilité du caractère de son frère ; elle savait quand le moment était propice pour l'inciter à passer à l'action et quand il allait se retrancher dans un immobilisme total. Dans l'immédiat, elle était allée aussi loin qu'elle osait le faire.

— Regarde, fit-elle, Prestimion revient. Je me demande pourquoi. Pour recevoir son prix, j'imagine.

— Les prix seront remis lors de la cérémonie de clôture.

— Alors, pourquoi est-il revenu ? Et on dirait qu'il s'apprête à tirer de nouveau.

Elle avait raison. Prestimion avait son arc à la main et un carquois rempli sur l'épaule. Un des juges se leva pour faire une annonce : le vainqueur de la compétition de tir à l'arc, déclara-t-il, était le prince Prestimion de Muldemar qui, à la demande générale, allait maintenant faire une nouvelle démonstration de son talent.

— C'est très inhabituel, observa doucement Korsibar.

— Purement politique, à l'évidence, fit Thismet. Tu vois bien qu'ils cherchent à le mettre en valeur. À donner au bon peuple une nouvelle occasion d'admirer son merveilleux futur Coronal. C'est pour la galerie, Korsibar !

Pour toute réponse, Korsibar émit un grognement d'approbation.

Un cri d'enthousiasme s'éleva simultanément de différents points des tribunes : « Prestimion ! Prestimion ! » Il sourit, salua les loges de la noblesse, leva une main, doigts écartés, et l'agita en direction de la foule. Un éclat radieux de majesté émanait de lui. Il banda son arc et entama une éblouissante démonstration, décochant des volées de flèches sans se concentrer comme auparavant, mais tirant rapidement, de différentes distances et sous différents angles, et mettant infailliblement dans le mille.

— *Prestimion ! Prestimion !* scandait inlassablement la foule.

— Il a leur affection, fit amèrement Thismet.

Korsibar émit derechef un petit grognement d'approbation, comme s'il ne pouvait se résoudre à parler distinctement. La tête basse, il suivait avec raideur tous les gestes de Prestimion.

Il donnait en vérité une magnifique exhibition ; la démonstration d'adresse était spectaculaire et les spectateurs réagissaient en conséquence. Thismet elle-même ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine admiration.

Mais la haine couvait en elle devant le petit prince qui faisait des prodiges avec son arc. Devant son assurance sans bornes – sa suprême suffisance –, mais surtout parce qu'il se produisait en public dans ces circonstances, à l'occasion de ce qui devait être une épreuve sportive et non une démonstration théâtrale de ses qualités. Comme elle le détestait pour tout cela ! Elle souhaitait profondément qu'une de ses flèches fasse demi-tour, revienne vers lui et lui transperce la gorge !

Elle lança un regard en coin à son frère et vit sur son visage une expression qu'elle crut être de rage froide, du moins de profond déplaisir devant l'arrogance dont faisait preuve Prestimion en se permettant de se montrer ainsi à son avantage.

— Cela te choque, n'est-ce pas ? demanda Thismet.

— Il se comporte comme s'il était déjà Coronal !

— Il aurait tort de s'en priver. Il le sera très bientôt.

— Oui, fit Korsibar d'un ton lugubre. Dans quatre jours, la couronne sera sienne.

— Tu dis cela comme si c'était une certitude.

— Notre père en est sûr. Il a calculé le temps qui reste à Prankipin ; dans quatre jours, le Pontife ne sera plus. Il est formel. Les mages de son entourage ont confirmé ses calculs.

— Plus que quatre jours, donc, fit Thismet. Et combien de temps te restera-t-il à vivre après cela ?

Elle lui lança un regard méfiant, redoutant d'avoir remis beaucoup trop tôt sur le tapis la prédiction de Dantirya Sambail. Mais ses craintes étaient vaines ; Korsibar se contenta de hausser les épaules.

— Il y a trop d'orgueil en lui, grommela-t-il. Il ne mérite pas d'être Coronal.

— Qui d'autre que toi pourrait l'en empêcher ?

— Si je le faisais, répondit Korsibar en regardant sa sœur avec un drôle de sourire, cela ébranlerait le monde. Ce sont les propres paroles de Sanibak-Thastimoon, ajouta-t-il d'une voix bizarre, comme si elles venaient de lui remonter à la mémoire. « Vous ébranlerez le monde. »

— Alors, ébranle-le, fit Thismet.

Korsibar se retourna vers Prestimion, qui venait de lancer deux flèches à la suite vers la cible. Il garda le silence.

— Alors, ébranle-le ! répéta Thismet d'une voix forte. Ébranle-le ou meurs, Korsibar ! Viens ! Allons voir Sanibak-Thastimoon. Il faut dresser des plans, il faut jeter des charmes.

— Thismet…

— Viens ! lança-t-elle. Tout de suite ! Il n'y a pas de temps à perdre !

Le lendemain, il n'y eut pas de surprise dans les assauts d'escrime. Septach Melayn écrasa tous ses rivaux grâce à son inégalable maniement de la rapière, prenant le meilleur en finale sur le comte Farquanor par une série de touches fulgurantes qui firent se dresser d'enthousiasme tous les spectateurs. Le comte au poignet agile était une fine lame, mais Septach Melayn, qui semblait être partout à la fois, virevoltait

autour de Farquanor et transperçait sa garde avec le plus grand dédain, en donnant une impression d'insolente facilité.

Korsibar, de son côté, remporta un triomphe attendu dans l'épreuve du sabre, écartant avec aisance les lourdes armes de ses adversaires. Dans l'épreuve réservée aux Skandars – qui étaient trop grands et avaient trop de bras pour affronter les humains à armes égales –, Habinot Tuvone, le fameux maître d'armes de Piliplok, remporta le trophée de la compétition à deux sabres, comme il était plus ou moins prévu. Et les autres épreuves à l'avenant.

Le tournoi devait avoir lieu le lendemain ; l'atmosphère se faisait de plus en plus tendue et fébrile chez les nobles visiteurs à mesure que l'heure approchait. Nul ne voulait voir se reproduire le spectacle sanglant de l'épreuve de lutte entre Gialaurys et Farholt ; et il eût été trop facile, pour des hommes en armes chevauchant une rapide monture de bataille, de faire couler le sang sous le couvert d'une ardeur excessive dans la pratique de la chevalerie.

Une liste des concurrents avait été soigneusement établie, de telle manière que chaque camp fût composé, à parts égales, de chevaliers connus pour être loyaux à Prestimion et d'autres appartenant ouvertement à l'entourage de Korsibar. Mais il serait impossible d'empêcher des chevaliers d'attaquer individuellement des adversaires de l'autre camp avec la férocité meurtrière dont Farholt et Gialaurys avaient fait montre.

Il était prévu que les quatre-vingt-dix chevaliers se rassemblent dans la Cour des Trônes, armés de pied en cap, avant d'être transportés en groupe jusqu'à l'Arène. Septach Melayn fut le premier à entrer dans la vaste salle aux allures de donjon, dont les murs de pierre noire s'élevaient en voûtes ogivales, précédant de peu le comte Iram, puis Farholt et Farquanor, Navigorn, Mandrykarn et Kanteverel de Bailemoona. Ils échangèrent force plaisanteries, mais d'une manière grinçante, contrainte, manquant de naturel. Septach Melayn avait l'impression qu'une armée de partisans de Korsibar était déjà rassemblée, même si le prince en personne n'était pas encore présent, ni le Coronal, son père.

Les concurrents continuèrent d'arriver par petits groupes : Venta d'Haplior et Sibellor de Banglecode, puis le Procurateur Dantirya Sambail, escorté de trois ou quatre de ses hommes et le comte Kamba de Mazadone ; encore des partisans de Korsibar, pour la plupart. Septach Melayn parcourut la salle du regard, à la recherche de Prestimion et de Gialaurys, mais ils n'étaient pas encore là, pas plus que Svor, dont la venue était peu probable : Svor n'était pas un chevalier.

Dantirya Sambail, revêtu d'une armure dorée à l'éclat voyant, incrustée de pierres rouges et bleues et portant des motifs horrifiques de monstres et de dragons, et un lourd casque de cuivre au cimier orné de hautes plumes vertes s'adressa à Septach Melayn.

— Votre prince aurait-il oublié de se réveiller, mon ami ?

— Ce n'est pas dans ses habitudes, riposta Septach Melayn avec un regard appuyé sur les ornements surmontant son casque. Peut-être a-t-il égaré ses plumes et les cherche-t-il désespérément ; car cette année, à ce que je vois, les plumes sont du dernier cri. Mais je pense qu'il arrivera à temps pour le tournoi. La ponctualité ne lui fait jamais défaut. À propos, je ne vois nulle part notre grand prince Korsibar, pas plus que le Coronal son père.

— Le sorcier Su-Suheris de Korsibar est pourtant là, reprit le Procurateur en montrant d'un mouvement de tête qui fit ondoyer ses plumes Sanibak-Thastimoon dont la double tête dépassait un groupe constitué de Farholt, Farquanor et Navigorn. Je me demande s'il prendra part au tournoi. Il ne semble pas porter une armure. Mais un sorcier n'en a peut-être pas besoin.

— Il n'a rien à faire ici, déclara Septach Melayn en se renfrognant. Je me demande pourquoi il…

— Voilà justement le Coronal, coupa Dantirya Sambail, au milieu des vivats qui emplissaient la salle : « Confalume ! Confalume ! lord Confalume ! »

En robe d'apparat vert et or bordée d'hermine, le Coronal fit son entrée en répondant aux acclamations avec de petits gestes. Il était accompagné de quelques ministres, un Vroon, un Hjort et une poignée d'autres. Hjathnis, le Hjort, qui même pour

quelqu'un de sa race, faisait montre d'un empressement excessif, trottinait auprès du Coronal en portant la couronne à la constellation sur un coussin de velours bordeaux.

— Comme il paraît las, observa Iram. L'attente du changement de gouvernement l'a grandement fatigué.

— Il aura bientôt le temps de se reposer, fit Septach Melayn, dès que Prankipin ne sera plus. L'existence d'un Pontife est bien plus paisible que celle d'un Coronal.

— Mais cela arrivera-t-il ? demanda Kamba. Le Pontife Prankipin semble avoir l'intention de rester en vie jusqu'à la fin des temps.

— Il existe des remèdes pour ce genre d'intention, mon cher comte, ricana Dantirya Sambail avec un sourire malveillant.

Septach Melayn, qui s'apprêtait à répliquer à la grossièreté du Procurateur, porta soudain la main à sa tête et ferma fugitivement les yeux, en proie à un mystérieux vertige, il avait les paupières lourdes et l'esprit embrumé. Au bout d'un moment, le malaise passa.

— Vraiment très curieux, se dit-il en secouant la tête pour s'éclaircir les idées.

— Place au prince Korsibar ! lança une voix forte. Écartez-vous ! Place !

Korsibar apparut à cet instant à l'entrée de la salle, la face rouge d'excitation.

— J'ai des nouvelles ! s'écria-t-il aussitôt. J'apporte des nouvelles ! Le Pontife Prankipin est mort !

— Vous voyez ? reprit Dantirya Sambail avec un sourire sardonique. On peut toujours trouver une solution, même à l'immortalité !

— Regardez, fit Iram à Septach Melayn, avec un petit signe de tête en direction de lord Confalume. Même le Coronal ne semble pas être au courant. Et où est Prestimion ? Il devrait être là pour recevoir la couronne.

De fait, lord Confalume semblait pris de court par la nouvelle dont Korsibar était porteur. Sa physionomie exprimait la stupéfaction et la consternation. Il leva la main vers la rohilla qu'il portait en sautoir, la petite amulette de fils d'or enroulés

autour d'un morceau de jade, qui ne le quittait jamais et frotta la pierre avec vigueur, par à-coups anxieux.

— Oui, fit Septach Melayn, c'est le moment d'arriver pour Prestimion. Dommage qu'il ait jugé bon d'être en retard. Mais je suppose qu'il…

Il s'interrompit, perplexe, et tangua un peu, pris de nouveau d'un violent vertige.

— Que se passe-t-il ? Ma tête, Iram… J'ai la tête qui tourne terriblement…

— Moi aussi…

Tout semblait danser autour de lui. La salle tout entière paraissait enveloppée dans un nuage sombre. Les seigneurs assemblés se déplaçaient en titubant, avec des gestes de somnambules, un brouillard devant les yeux, l'esprit en pleine confusion, perdus dans cette étrange brume d'incompréhension. Ceux qui parlaient ne pouvaient émettre que des marmonnements indistincts.

Puis, aussi brusquement qu'elle était venue, la brume se dissipa. Septach Melayn cligna des yeux avec incrédulité devant la scène qui s'offrait à sa vue.

Korsibar avait reculé au fond de la salle pour prendre position sur les marches du siège élevé placé à côté du trône du Pontife, celui que le Coronal occupait quand il participait aux cérémonies ayant lieu dans cette salle. Il s'était emparé de la couronne à la constellation portée par Hjathnis le Hjort et tenait délicatement, du bout des doigts, le fin diadème étincelant, insigne du pouvoir royal. Il était flanqué, comme d'une garde d'honneur, de Farholt, Farquanor, Navigorn de Hoikmar et Mandrykarn, tourné vers leurs pairs dans une attitude de défi. Les deux têtes de Sanibak-Thastimoon se dressaient juste derrière le comte Farquanor, tout près du prince.

Lord Confalume avait l'air abasourdi par ce qui venait de se passer. Il avait le visage livide ; ses yeux paraissaient presque vitreux. Il avait fait quelques pas hésitants en direction de son fils, la bouche béante, les mains tendues en un geste de désarroi incrédule. Son regard se porta successivement sur Korsibar, puis sur le coussin nu où avait reposé la couronne, avant de revenir se fixer sur son fils. Pendant un long moment, aucun

son autre qu'une sorte de croassement ne put franchir ses lèvres.

Puis il tendit une main tremblante en direction de Korsibar et s'adressa à lui d'une voix rauque et grinçante.

— Qu'as-tu fait ?

— Le Pontife est mort, père. Vous êtes le nouveau Pontife et je suis votre Coronal.

— Tu es… qui ? lança Confalume en étouffant un petit cri repris par quantité d'autres dans l'assemblée.

On eût dit un homme sonné par un coup bien appliqué. Il demeurait médusé devant son fils, les bras ballants, la tête et les épaules affaissées. Qu'étaient devenus la force et le pouvoir du puissant lord Confalume ? Disparus, évanouis en un instant d'hébétude ; c'est du moins ce qu'il semblait.

Korsibar tendit les bras vers son père en un ample mouvement.

— Gloire à Sa Majesté Confalume le Pontife ! s'écria-t-il d'une voix assez forte pour être entendue jusqu'au Mont du Château. Vive le Pontife Confalume !

— Vive Sa Majesté le Pontife Confalume !

Le cri fut repris en un chœur discordant par les membres de l'assemblée, ou plutôt la plupart d'entre eux, car l'impact de la nouvelle les touchait à une vitesse très variable.

— Et vive le Coronal lord Korsibar, rugit Farholt d'une voix à faire trembler les murs. Korsibar ! Korsibar ! Lord Korsibar !

Il y eut un moment de silence stupéfait.

Puis les vivats s'élevèrent de toutes les poitrines, sauf celles des quelques seigneurs pour qui il était à l'évidence trop difficile d'exprimer ce que Farholt souhaitait les entendre proclamer.

— Korsibar ! Korsibar ! Lord Korsibar !

D'un geste empreint de solennité, Korsibar leva la couronne à la constellation au-dessus de sa tête, la fit tourner devant lui pour la montrer à l'assistance et s'en ceignit sereinement le front. Après quoi, il s'installa sur le siège du Coronal et fit tranquillement signe à son père de prendre place à ses côtés, sur le trône du Pontife.

— Je n'en crois pas mes yeux, fit Septach Melayn.

— Il faudra s'y faire, je le crains, répondit le comte Iram. Regardez là-bas.

Un essaim d'hommes de la garde du Coronal se frayait un chemin dans l'assistance. À l'évidence, ils avaient pris position devant la porte en mettant à profit le moment où l'esprit de ceux qui se trouvaient dans la salle était troublé par le brouillard noir. Tous étaient armés. Certains se déployèrent de chaque côté de Korsibar, avec l'intention manifeste de le défendre si d'aventure quelqu'un s'opposait à ce coup d'État ; les autres formèrent deux cordons le long des murs. Obéissant à un signe de Korsibar, deux gardes prirent doucement par les coudes le Coronal pétrifié et le poussèrent vers le trône pontifical.

— Venez, père, fit Korsibar avec une grande tendresse. Asseyez-vous près de moi et nous allons parler ; puis nous accomplirons les rites consacrés pour mettre en terre le vieux Prankipin. Après quoi, vous établirez votre résidence ici et je regagnerai le Mont du Château pour assumer mes nouvelles fonctions.

Les gardes qui guidaient Confalume l'aidèrent à monter les trois marches menant au trône sur lequel ils le firent doucement asseoir. Il n'opposa aucune résistance. Il paraissait ne plus avoir de volonté propre, comme soumis par quelque sortilège, et donnait l'impression d'avoir vieilli de vingt ans en dix minutes.

Des bruits de lutte se firent entendre dans le couloir.

— Dégagez le passage ! lança une voix forte, vibrante de colère. Laissez-moi entrer ! Laissez-moi entrer !

— Prestimion, enfin, murmura Septach Melayn.

Une autre voix, encore plus sonore et plus furieuse, menaça ensuite les gardes défendant l'entrée de la salle de tout casser s'ils ne s'écartaient pas. C'était celle de Gialaurys.

Septach Melayn se fraya aussitôt un chemin vers la porte, se glissant prestement entre des gardes qui paraissaient ne pas vouloir lui bloquer le passage ou étaient incapables de le faire.

— Que se passe-t-il ici ? lança Prestimion, en sueur et ébouriffé, en voyant Septach Melayn s'approcher. J'étais en route vers cette salle quand j'ai à moitié perdu connaissance – Gialaurys aussi ; nous avions le cerveau brouillé par des vapeurs – et, quand nous sommes revenus à nous, le couloir

était plein d'hommes de la garde du Coronal, qui m'ont empêché d'avancer et qu'il a fallu menacer de toutes sortes de châtiments…

— Regarde, tu verras des choses étonnantes, coupa Septach Melayn en le prenant par le bras pour le faire pivoter en direction de Korsibar, le front ceint de la couronne, assis sur le trône du Coronal et de Confalume, hébété, frappé de stupeur sur le trône voisin.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Prestimion, incrédule.

— Le Divin a fait connaître sa volonté, Prestimion, répondit Korsibar en se levant du siège royal. Prankipin est mort, mon père Confalume est le nouveau Pontife et moi…

Il leva la main, effleura la couronne à la constellation.

— Moi, je…

— Non ! rugit Gialaurys. C'est du vol ! du vol ! Il n'en est pas question !

Les bras levés, les doigts tendus, comme s'il avait voulu étrangler Korsibar de ses propres mains, il commença de s'avancer vers le trône, tête baissée comme un taureau de combat, mais fut arrêté par les hallebardes de la première ligne des gardes de Korsibar.

— En arrière, Gialaurys, fit Prestimion d'une voix basse et grave. Reviens ! ajouta-t-il, plus durement. Écarte-toi du trône !

À contrecœur, Gialaurys céda. Prestimion se tourna vers Korsibar.

— Ainsi, reprit-il, en se contraignant à rester calme, vous prétendez être le Coronal.

— Je suis le Coronal.

— Et Votre Majesté trouve cela acceptable ? poursuivit Prestimion en s'adressant à Confalume du même ton posé.

Les lèvres de Confalume remuèrent, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il tendit les mains, la paume tournée vers le plafond, en un geste pathétique d'impuissance et d'incompréhension.

— Qu'est-ce à dire, Korsibar ? lança Prestimion avec violence, incapable de contenir plus longtemps sa fureur. Lui avez-vous jeté un sort ? Vous avez fait de lui un pantin !

Farholt s'avança en souriant avec impudence.

— Dorénavant, prince, vous lui donnerez le titre de lord Korsibar.

Prestimion eut l'air abasourdi. Puis il ébaucha un sourire, mais un sourire très ténu.

— Lord Korsibar, soit, fit-il d'une voix redevenue calme, mais où perçait une pointe de moquerie à peine masquée. Était-ce convenablement dit, lord Korsibar ?

— Je vais le tuer ! hurla Gialaurys. Je vais l'écharper !

— Tu ne feras rien du tout, dit Prestimion devant le mur de hallebardes hérissées.

Il saisit fermement le large poignet de Gialaurys pour l'obliger à rester à sa place. Septach Melayn se glissa vivement de l'autre côté de Gialaurys et se colla contre lui pour l'empêcher de bouger.

Gialaurys trembla comme un colosse enchaîné, mais il resta où il était.

— Svor a vu en rêve une scène ressemblant beaucoup à celle-ci, glissa Prestimion à Septach Melayn. Je me suis moqué de lui, mais la réalité rejoint le rêve.

— Ce n'est pas un rêve, je le crains, répondit Septach Melayn. Ou si c'en est un, nous n'allons pas nous réveiller de si tôt.

— En effet. Et nous ne semblons pas avoir d'amis dans cette salle, aujourd'hui. Le mieux serait de ne pas y rester.

Prestimion se retourna vers Korsibar. Tout tournait follement autour de lui, mais il se força à se camper solidement sur ses deux pieds.

— En ce temps de profond chagrin et de deuil, déclara-t-il en entrouvrant à peine les lèvres et en jugulant ses émotions, je préférerais réfléchir dans la solitude à des événements d'une telle portée. Je vous demande la permission de me retirer… monseigneur.

— Accordée.

— Viens, fit sèchement Prestimion à Gialaurys. Sortons sans perdre un instant. Toi aussi, Septach Melayn. Venez, venez… Pendant que c'est encore possible, ajouta-t-il à mi-voix.

Les doigts de Prestimion se tendirent vers Korsibar pour faire le symbole de la constellation, formé si rapidement qu'on

eût dit une parodie de l'hommage. Puis il se retourna et quitta rapidement la salle avec ses deux compagnons.

LE LIVRE DE LORD KORSIBAR

1

— Avez-vous vu son visage ? s'écria Thismet, à l'heure enivrante du triomphe. Un masque de pierre. Pas la moindre émotion, et ce teint terreux !

Elle redressa les épaules et avança le menton en une cruelle imitation de la sortie impassible de Prestimion de la Cour des Trônes, prenant une voix bourrue pour contrefaire le ténor du prince : « Venez, Septach Melayn, Gialaurys. Sortons, pendant que c'est encore possible. »

Des rires secouèrent l'assistance. Puis Farholt s'avança. Non sans raideur, car il était encore tout meurtri et contusionné de son terrible affrontement avec Gialaurys, il commença à se dandiner pesamment devant eux, les bras ballants, dans la posture balourde d'un grand singe des Monts du Gonghar, en se frappant la poitrine et en poussant des grognements qui reproduisaient assez fidèlement la voix caverneuse et menaçante de Gialaurys. « Je vais le tuer ! Je vais l'écharper ! »

Un ou deux autres entreprirent à leur tour d'imiter la démarche affectée de Septach Melayn, en outrant comiquement sa souplesse féline et la préciosité de ses gestes.

— Suffit ! ordonna Korsibar, qui riait pourtant d'aussi bon cœur que les autres. Il est de mauvais goût de se gausser de rivaux vaincus.

— Très juste, monseigneur, fit onctueusement le comte Farquanor.

Les autres firent chorus. « De sages paroles, monseigneur. C'est juste, monseigneur. Très juste, monseigneur. » Les appartements temporaires du nouveau Coronal avaient été établis au niveau impérial du Labyrinthe, dans la vaste suite où l'ancien prince Korsibar résidait depuis son arrivée. Dès l'après-midi de son appropriation de la couronne, lord Korsibar y siégea sur un trône improvisé tandis que les membres de son entourage immédiat se pressaient autour de lui pour lui rendre hommage.

L'un après l'autre, ils s'étaient avancés vers lui avant de s'agenouiller pour former le symbole de la constellation ; lady Thismet était passée la première, suivie des frères Farquanor et Farholt, puis de Navigorn, Mandiykarn, Venta et des autres. Sanibak-Thastimoon les avait imités, car lord Korsibar était aussi devenu le Coronal du peuple Su-Suheris de Majipoor, ainsi que de tous les Ghayrogs, les Lii, les Hjorts, les Vroons et les Skandars, et même les Métamorphes des lointaines forêts de Piurifayne, qui avaient la propriété de changer de forme.

« Monseigneur », répétèrent-ils à l'envi, semblant savourer le son de ce titre dont ils émaillaient chaque phrase, tous les trois mots. « Monseigneur, monseigneur, monseigneur, monseigneur. » Et le nouveau Coronal écoutait en souriant gracieusement et en inclinant la tête pour répondre à cette marque de déférence, comme il avait vu son père le faire depuis son enfance. Korsibar était peut-être mieux préparé à devenir Coronal que tous ceux qui l'avaient précédé sur le trône, du moins pour ce qui avait trait au cérémonial de cour ; toute sa vie durant, depuis le premier âge, il avait eu le loisir d'étudier le maintien d'un Coronal.

Le comte Farquanor, les yeux brillants du plaisir de la victoire, s'avança vers lui.

— La nouvelle s'est répandue de toutes parts, monseigneur, de ce qui s'est passé ce matin. Tout le monde en sera bientôt informé, dans chaque cité, sur chaque continent.

Il resta les genoux à demi pliés, comme s'il attendait qu'on lui lance une pièce de monnaie. Korsibar savait ce qu'il y avait dans l'esprit de Farquanor : il aspirait à être nommé Haut Conseiller, la plus haute fonction au Château, après celle de Coronal. Korsibar le ferait très probablement, quand viendrait l'heure des nominations, mais elle n'était pas encore venue, il s'en fallait. On ne pouvait écarter si précipitamment les proches conseillers de l'ancien Coronal, surtout quand on avait pris le trône d'une manière aussi irrégulière. Et son règne n'en était qu'au tout début.

La nouvelle du changement de gouvernement commençait seulement à se répandre, s'élançant des insondables profondeurs du Labyrinthe comme une coulée de lave en fusion

jaillissant du cône noirci d'un volcan. Bien entendu, elle avait déjà atteint le Château, où la myriade de fonctionnaires de l'administration du Coronal devaient, à n'en pas douter, échanger des regards de stupéfaction et se demander à qui mieux mieux, l'air abasourdi : « Korsibar ? Comment est-ce possible ? » De proche en proche, elle avait gagné les cinquante splendides cités qui s'étendaient sur les pentes du Mont. De High Morpin, la cité des glisse-glaces et des plaisirs, à Normork au gigantesque mur de pierre, de Tolingar où se trouvait le jardin des merveilles de lord Havilbove à Kazkaz, Sipermit et Frangior, de Halanx à Muldemar, la cité natale de Prestimion et celles des alentours.

Et la stupéfiante nouvelle continuerait de se propager sur tout le continent d'Alhanroel, dans la fourmillante vallée du Glayge, à travers les innombrables villages sur pilotis disséminés le long de l'immensité argentée du lac Roghoiz, jusqu'à Bailemoona, Alaisor, Stoien, Sintalmond et aux villes arachnéennes accrochées aux aiguilles baroques de la région de Ketheron, à celles des collines dorées d'Arwanda et de l'autre côté de la mer, jusqu'aux gigantesques agglomérations de Zimroel, le lointain continent occidental, des cités relevant du mythe et de la légende bien plus que des lieux réels pour ceux qui résidaient au Château – Ni-moya, Til-omon, Pidruid, Piliplok, Narabal, Khyntor, Sagamalinor, Dulorn. Et jusqu'à Suvrael, le continent aride, brûlé par le soleil, jusqu'à l'île de la Dame. Partout. Sur toute la planète.

— Si je puis demander à Votre Majesté… fit Mandrykarn en s'avançant vers Korsibar.

— Pas « Votre Majesté, » coupa Farquanor, « monseigneur ». On dit « Votre Majesté » en parlant au Pontife.

— Mille pardons ! fit Mandrykarn avec une solennité exagérée en se raidissant, l'air mécontent.

Mandrykarn était un homme robuste, de forte carrure, presque aussi solidement charpenté que Korsibar ; il considéra de haut ce gringalet de Farquanor sans cacher son agacement.

— Monseigneur, reprit-il à l'adresse de Korsibar, s'il m'était possible de poser une question…

— Bien sûr, Mandrykarn.

— Que faut-il faire pour les Jeux ?

— Eh bien, ils reprendront là où nous les avons laissés, naturellement. Mais il convient d'abord de célébrer les funérailles de Prankipin, avec toute la pompe et tout l'éclat que nous pourrons déployer en ce lieu sinistre, avant de procéder, j'imagine, à une cérémonie d'intronisation pour mon père et pour moi. Puis…

— Puis-je me permettre, monseigneur, coupa Mandrykarn.

Farquanor et Korsibar échangèrent un regard étonné, car Mandrykarn avait interrompu le Coronal au beau milieu d'une phrase, ce qui ne se faisait pas. Mais Korsibar lui sourit aussitôt pour montrer qu'il ne s'en était pas formalisé. Aucun d'eux n'était encore au fait des usages ; il était trop tôt pour se montrer pointilleux sur l'étiquette.

Korsibar fit signe à Mandrykarn de poursuivre.

— Il m'est venu à l'esprit, monseigneur, que le parti le plus sage consisterait à renoncer à terminer les Jeux et à reprendre aussi vite que possible la route du Mont du Château. Nous pourrons y organiser d'autres jeux par la suite. Nous ne pouvons savoir aujourd'hui quelle sera la réaction de Prestimion, monseigneur. Imaginons qu'il regagne le Château avant nous et conteste votre accession au trône…

— Croyez-vous que Prestimion soit homme à agir ainsi ? demanda Korsibar. Pas moi. Il a le respect de la loi. Selon la loi, je suis maintenant le Coronal.

— C'est une supposition, monseigneur, insista Mandrykarn, avec tout le respect dû à votre jugement. S'il décide de le faire au motif que le fils d'un Coronal ne peut succéder à son père…

— Ce n'est pas une question de loi, fit sèchement Farquanor. Seulement de précédent.

— Qui, depuis sept mille ans, a force de loi, répliqua Mandrykarn.

— Je me range à la position de Farquanor et du Coronal dans cette affaire, glissa Navigorn de Hoikmar. Le précédent consiste ici pour le Coronal sortant à nommer son successeur et à confirmer son choix. Prestimion pourra invoquer l'absence de l'élément du choix de la part de lord Confalume, mais il y a eu

confirmation : Confalume n'a-t-il pas pris place de son plein gré sur le trône pontifical, aux côtés de Korsibar couronné ?

— De son plein gré ? demanda Farquanor.

— Disons plus ou moins volontairement. Ce qui constitue une reconnaissance implicite de lord Korsibar, par le fait même de ne pas s'être opposé à son accession au trône.

Les paroles de Navigorn suscitèrent des murmures dans la salle, par le simple fait qu'il les eût prononcées plus que par leur contenu. Le brun et vigoureux Navigorn était un homme d'une énergie inépuisable et d'une merveilleuse adresse à la chasse, mais il n'avait jamais fait montre jusqu'alors de dons pour l'abstraction. Pas plus, d'ailleurs, que Mandrykarn. Korsibar se retint de sourire de cette passe d'armes. L'avènement du nouveau régime allait-il transformer en hommes de loi ses rugueux compagnons de chasse ?

— Il n'empêche, lança Farholt, le regard noir sous la touffe fournie des sourcils, que ce que nous croyons être la loi et ce que croit Prestimion ne sont peut-être pas la même chose. Je partage l'opinion de Mandrykarn ; je suis d'avis d'annuler la fin des Jeux et de regagner le Château aussi rapidement que possible.

— Ma sœur ? fit Korsibar en se tournant vers lady Thismet.

— Oui, il faut annuler les Jeux. Nous avons plus important à faire dans l'immédiat. Quant à Prestimion, il ne constitue pas un danger. Nous contrôlons l'armée ; nous contrôlons les rouages de l'État. Que pourrait-il tenter contre nous ? Vous montrer du doigt, monseigneur, et affirmer que vous avez usurpé la couronne ? Jamais elle n'a été sienne ; maintenant, elle est vôtre. Et elle le restera, monseigneur, quoi que pense Prestimion des événements d'aujourd'hui.

— J'irais jusqu'à lui proposer un poste dans le nouveau gouvernement, fit pensivement Farquanor. Afin de le neutraliser, d'atténuer son amertume et aussi de s'assurer de sa loyauté.

— Pourquoi pas Haut Conseiller ? suggéra Mandrykarn.

Cette proposition déclencha un éclat de rire général auquel seul Farquanor ne se joignit pas.

— Oui, fit Korsibar. L'idée est astucieuse. J'enverrai chercher Prestimion dans un ou deux jours et je lui proposerai un poste au Conseil. Il en est digne, cela ne fait aucun doute, et s'il n'a pas trop d'amour-propre pour accepter, cela nous permettra de le tenir à l'œil. Pour ce qui est des Jeux, Thismet a raison : nous ne les reprendrons pas, du moins pas ici. Nous aurons le temps d'organiser le tournoi et la course de chars plus tard, au Château. Nous mettons Prankipin en terre, nous sacrons le nouveau Pontife, nous réglons les affaires urgentes et en route pour le Mont. Voilà ce que nous allons faire.

— Et votre mère, monseigneur ? demanda Farquanor.

— Ma mère ? fit Korsibar, l'air interdit. Que veux-tu dire ?

— Elle est la nouvelle Dame de l'île, monseigneur.

— Par le Divin ! s'écria Korsibar. Cela m'avait totalement échappé ! La mère du Coronal…

— Oui, reprit Farquanor, la mère du Coronal. Quand le Coronal a encore sa mère, ce qui est votre cas. La vieille Kunigarda va enfin pouvoir se retirer et lady Roxivail deviendra la Dame pour toute la planète.

— Lady Roxivail, fit Mandrykarn, perplexe. Comment réagira-t-elle en apprenant la nouvelle ? J'aimerais bien le savoir !

— Et qui aura le courage de la lui annoncer, ajouta Thismet en étouffant un petit rire.

Lady Roxivail ne correspondait aucunement à l'image que l'on pouvait se faire d'une Dame de l'île du Sommeil. La belle, frivole et autoritaire épouse de lord Confalume s'était séparée du Coronal peu après la naissance de ses deux enfants pour se retirer dans le luxe de son palais étincelant de l'île tropicale de Shambettirantil, loin au sud. Même dans ses rêves les plus grandioses, elle n'avait assurément jamais imaginé que la responsabilité de devenir une des Puissances du Royaume pût lui être conférée. Et pourtant, selon la loi, c'est à elle que cette charge devait être offerte.

— Gardons cette question pour une discussion ultérieure, déclara Korsibar. Quelqu'un ayant une meilleure connaissance de l'histoire que moi pourra nous dire demain quelle est en général la durée de la période de transition entre deux Dames.

En attendant, Kunigarda continuera d'envoyer des rêves par toute la planète, jusqu'à ce que nous ayons décidé ce qu'il convient de faire.

— Monseigneur, poursuivit Farquanor, il vous faudra aussi aborder rapidement le problème des grands seigneurs.

— Quel problème ? J'ai l'impression que tu découvres en peu de temps un grand nombre de problèmes, Farquanor.

— Je veux dire qu'il convient de vous assurer de leur loyauté, monseigneur. Ce qui implique de les assurer de votre bienveillance et de les confirmer dans leur fonction.

— Pour un temps, glissa Mandrykarn.

— Oui, pour un temps, répéta Farquanor, les yeux brillants de convoitise. Mais il serait imprudent de susciter d'emblée en eux un sentiment d'insécurité. À votre place, monseigneur, je convoquerais séance tenante le duc Oljebbin, votre parent, et les princes Gonivaul et Serithorn aussitôt après, pour leur faire savoir que leur rôle au sein du gouvernement restera inchangé.

— Très bien. Occupe-toi de les faire venir.

— Et, pour finir…

On frappa à la porte, un serviteur entra.

— Le Procurateur Dantirya Sambail sollicite une audience, monseigneur.

Korsibar lança à Thismet un regard inquiet et se tourna vers Farquanor qui s'était rembruni. Mais il lui était difficile d'interdire sa porte au puissant Procurateur.

— Qu'il entre, ordonna Korsibar.

Dantirya Sambail portait encore la somptueuse armure dorée dans laquelle il s'était présenté dans la Cour des Trônes, mais il tenait maintenant sous le bras son casque de cuivre empanaché, ce qui pouvait être interprété comme un geste de déférence envers le nouveau monarque. Il entra d'un pas décidé, sa grosse face rougeaude semée de taches de rousseur et surmontée de la couronne vaporeuse de cheveux orange pointant vers l'avant tel un bélier.

Il alla prendre place directement devant Korsibar, ce qui obligea Farquanor et Mandrykarn à s'écarter légèrement, et demeura un long moment face au nouveau Coronal, le regardant dans les yeux, comme s'il voulait ouvertement le

jauger, non comme un sujet devant son roi, mais comme un prince devant son égal.

— Alors, dit-il enfin, il semble que vous voilà devenu Coronal.

— En effet, répondit Korsibar, le regard fixé avec insistance sur le sol, devant Dantirya Sambail.

Mais le Procurateur fit semblant de ne pas remarquer l'invitation sans ambiguïté à s'agenouiller pour rendre hommage au monarque.

— Je me demande ce que votre père en dit, poursuivit-il.

— Vous avez vu mon père assis à mes côtés dans la Cour des Trônes. Le signe d'une reconnaissance implicite.

— Ah ! ah ! implicite !

— Une reconnaissance, quoi qu'il en soit, répliqua Korsibar avec agacement.

Il fallait s'attendre à une certaine dose d'insolence de la part de Dantirya Sambail, mais il commençait à dépasser la mesure.

— Vous ne lui avez pas parlé depuis que vous avez quitté cette salle ?

— Le Pontife s'est retiré dans ses appartements, répondit Korsibar. Je m'y rendrai en temps voulu. J'ai beaucoup à faire en ces premiers jours de mon règne, des décisions à prendre, des responsabilités à assumer…

— Je comprends parfaitement cela, prince Korsibar.

— Je suis Coronal maintenant, Procurateur.

— Bien sûr. J'aurais dû dire lord Korsibar.

Des soupirs de soulagement se firent entendre dans l'assistance. Cette concession de Dantirya Sambail signifiait-elle qu'il avait choisi de ne pas s'opposer à l'accession de Korsibar au trône ? En tout état de cause, c'était bon signe.

Le regard de Korsibar se posa de nouveau devant Dantirya Sambail, pour l'inviter à rendre hommage. Un sourire retors s'épanouit lentement sur le visage aux traits lourds du Procurateur.

— Je vous demande, monseigneur, de me dispenser de mettre un genou en terre. Mon armure ne me le permettrait pas.

Sur ces mots, de la manière la plus négligente qui soit, il écarta les doigts en un simulacre de symbole de la constellation.

— Cette visite. Procurateur, a-t-elle un autre objet que de rendre hommage à votre nouveau Coronal ? demanda Korsibar d'une voix aux inflexions plus mordantes.

— En effet.

— Je vous écoute, Dantirya Sambail.

— Monseigneur, commença le Procurateur, de sa voix sèche et déplaisante, où la soumission était à peine perceptible, je suppose qu'il y aura sous peu au Château des festivités en votre honneur, comme il est d'usage au commencement d'un règne.

— Oui, j'imagine.

— Très bien, monseigneur. Je demande à être dispensé d'y assister. Je souhaiterais me retirer dans mes terres de Zimroel.

Cette déclaration fit sensation ; elle fut accueillie par des murmures, des cris étouffés, des regards éloquents. Après un silence, Dantirya Sambail poursuivit en expliquant qu'il ne voulait pas se montrer irrespectueux ; il avait le mal du pays, le voyage était long, il tenait à se mettre en route aussi tôt que possible.

— J'ai passé ces dernières années au Château, comme vous le savez, et il me paraît opportun, au moment de la passation des pouvoirs, de regagner la région sur laquelle j'exerce des responsabilités pour y remplir mes fonctions. En conséquence, je demande humblement la permission de prendre congé de vous dès que mes affaires seront en ordre au Château.

— Vous pouvez faire ce que bon vous semble, déclara Korsibar.

— Je vous demande d'autre part, lorsque vous entreprendrez votre premier Grand Périple de bien vouloir me réserver un mois, où vous serez mon invité dans mon domaine de Ni-moya, pour me permettre de vous montrer une partie des agréments extraordinaires qu'offre la plus grande cité du nouveau continent… monseigneur, ajouta-t-il, après coup.

— Il s'écoulera un certain temps avant que je sois en mesure d'entreprendre le Grand Périple, répondit Korsibar.

— Il se pourrait que mon séjour à Ni-moya soit de très longue durée, monseigneur.

— Soit, fit Korsibar. Quand le moment viendra d'entreprendre ce voyage, je m'enquerrai si votre hospitalité m'est toujours acquise.

— Je vous attendrai… monseigneur.

Avec un nouveau sourire déplaisant et un ample mouvement de son casque empanaché, Dantirya Sambail s'inclina sans faire mine de s'agenouiller et se retira en martelant le sol dans un grand cliquetis de bottes.

— Qu'il reste un siècle à Ni-moya ! s'écria Thismet dès que le Procurateur fut sorti. Qui a envie de le voir au Château ? Je me demande comment il a fait pour devenir l'invité permanent de père !

— Je crois qu'il serait préférable de le garder à portée de la main, pour pouvoir le surveiller, répliqua Korsibar. Père devait avoir la même chose en tête. Mais il fera ce qu'il veut, j'imagine, conclut-il en secouant la tête.

Quelque chose commença à battre derrière ses yeux et son front, et il eut l'impression qu'une mystérieuse lassitude le saisissait. Dantirya Sambail était un homme épuisant. Korsibar avait pris sur lui pour supporter les insolences du Procurateur sans laisser éclater sa fureur.

— Prestimion, Dantirya Sambail, et certainement beaucoup d'autres… il faudra les tenir à l'œil. Une vigilance continue sera nécessaire. Les choses sont plus compliquées que je ne l'imaginais.

D'un geste impatient et agacé, il montra la bouteille de vin au long col, posé sur une table près de Navigorn.

— Vite ! vite ! passe-la-moi !

Entre deux gorgées, il s'adressa à voix basse à Thismet.

— J'ai l'impression, ma sœur, d'avoir grimpé sur le dos d'un animal sauvage et de devoir le chevaucher jusqu'à la fin de mes jours si je ne veux pas être dévoré.

— Regrettes-tu ce que tu as fait ?

— Non ! pas le moins du monde !

Mais Thismet dut percevoir un manque de conviction dans la voix de Korsibar, car elle pencha la tête tout près de la sienne.

— N'oublie pas, lui souffla-t-elle à l'oreille, que tout cela a été prédit. Tel est ton destin, mon frère, ajouta-t-elle avec un regard

en direction de Sanibak-Thastimoon, qui se tenait seul, impénétrable, à l'autre bout de la salle.

— Mon destin, oui.

Korsibar attendit l'élan d'enthousiasme que ce mot suscitait en lui depuis quelques jours, mais, cette fois, il fut très lent à venir ; il tendit sa coupe pour reprendre du vin. Le vin jeune et mousseux lui fit du bien et chassa en partie la fatigue qui s'était abattue sur lui. Il sentit monter la bouffée d'excitation attendue en vain un moment plus tôt. Mon destin, oui, se dit-il. À quoi toute chose devait être subordonnée. Toute chose, sans exception.

2

Lord Confalume avait été autorisé à conserver les appartements qu'il avait occupés en sa qualité de Coronal. Mais, dès le vestibule, des signes de la brusque métamorphose subie par le gouvernement de Majipoor sautèrent aux yeux de Prestimion. Les gigantesques Skandars chargés de garder la suite du Coronal étaient toujours en faction, mais on les avait affublés du ridicule petit masque qui était la marque des fonctionnaires pontificaux. Et une demi-douzaine de membres de l'administration pontificale se mêlaient à la foule qui se pressait devant la porte.

L'un d'eux, un Ghayrog masqué aux écailles nacrées, le toisa d'un air dédaigneux.

— Vous prétendez avoir rendez-vous avec Sa Majesté ?

— Je suis le prince Prestimion de Muldemar. La situation est critique ; le Pontife a accepté de me recevoir et il est l'heure à laquelle je dois le rencontrer.

— Le Pontife a fait savoir qu'il était très las et qu'il souhaitait écourter ses rendez-vous.

— Écourtez-les après mon audience, répliqua Prestimion. Savez-vous qui je suis ? Savez-vous ce qui s'est passé aujourd'hui ? Allez le voir. Allez-y ! Dites à Sa Majesté que le prince Prestimion attend d'être reçu !

Une longue discussion s'ensuivit entre les bureaucrates pontificaux ; puis le Ghayrog et un autre fonctionnaire masqué disparurent dans la suite de Confalume où, selon toute vraisemblance, eut lieu une autre longue discussion. Les deux fonctionnaires revinrent au bout d'un long moment.

— Le Pontife accepte de vous recevoir, annonça le Ghayrog. Il vous accorde dix minutes.

La haute porte ornée du monogramme LCC en lettres d'or, devenu obsolète, pivota sur ses gonds et Prestimion entra. Les coudes sur son bureau de simbajinder, la tête entre les poings, Confalume était assis dans une attitude de profond abattement.

Autour de lui, ses étranges instruments de sorcellerie étaient éparpillés sur le bureau, pêle-mêle, certains renversés, d'autres négligemment entassés.

Très lentement, le nouveau Pontife leva la tête. Ses yeux rougis et irrités trouvèrent le regard de Prestimion avec les plus grandes difficultés et ne purent le soutenir qu'un instant avant de se baisser de nouveau.

— Votre Majesté, fit Prestimion d'une voix glaciale en faisant le geste d'hommage.

— Ma… Majesté, oui.

Confalume n'était plus que l'ombre de lui-même. Il avait l'air triste, les traits affaissés et toute son attitude trahissait la confusion et le désespoir. Pauvre homme, pitoyable empereur de la planète, incapable de se faire obéir de son fils.

— Alors ? reprit sèchement Prestimion. Il fit un violent effort pour contenir la colère qu'il éprouvait, et la tristesse. La perte si brusque, inimaginable de tout ce pour quoi il avait œuvré était comme un couteau qui lacérait sa chair. Et il n'avait pas encore pris totalement conscience de la réalité des choses ; le pire était à venir, il le savait.

— Allez-vous vraiment permettre que cette situation ridicule perdure ?

— Je vous en prie, Prestimion !

— *Je vous en prie ?* Votre fils s'est approprié sans droit la couronne et vous ne trouvez rien d'autre à dire que « Je vous en prie » !

— Le porte-parole du Pontificat, Kai Kanamat, en attendant que j'en nomme un nouveau, devrait être présent, fit Confalume d'une voix ténue, voilée, baissant par à-coups pour se réduire à un murmure inaudible. Vous n'ignorez pas que le Pontife n'est pas censé s'adresser directement aux citoyens. Les questions doivent être posées au porte-parole, qui en informe le Pontife…

— Je sais tout cela, coupa Prestimion. Gardez-le pour plus tard. Si vous êtes vraiment le Pontife, Confalume, que comptez-vous faire pour cette usurpation du pouvoir ?

— Cette… usurpation…

— Quel autre terme employer ?

— Prestimion… Je vous en prie !…

— Seraient-ce des larmes, Votre Majesté ? fit Prestimion, surpris.

— Je vous en prie… Je vous en prie !

— Korsibar est-il venu vous voir, depuis qu'il s'est proclamé Coronal ?

— Il viendra plus tard, répondit Confalume d'une voix rauque. Il a des nominations à signer… des réunions… des décrets…

— Vous allez donc laisser les choses en l'état !

Confalume ne répondit pas. Il saisit au petit bonheur sur son bureau un instrument divinatoire fait de fils d'argent et d'anneaux dorés, et commença à le manier machinalement, comme un enfant tripote un jouet.

— Aviez-vous été averti des intentions de Korsibar ? reprit implacablement Prestimion.

— Non. Nullement.

— Tout s'est passé avec la rapidité de l'éclair, c'est bien cela ? Vous étiez dans cette salle, Korsibar près de vous et vous l'avez laissé prendre la couronne sur votre tête pour en ceindre son front, sans un mot de protestation. Est-ce ainsi que les choses se sont passées ?

— Elle n'était pas sur ma tête, mais posée sur un coussin. J'ai senti un vertige me saisir et ma vue se brouiller ; quand j'ai retrouvé mes esprits, j'ai vu qu'il avait la couronne entre les mains. Je n'étais au courant de rien, Prestimion, de rien. Je fus aussi surpris que les autres, plus encore, peut-être. Ensuite, tout s'est passé très vite. Il avait ceint la couronne. Il occupait le trône du Coronal. Et la salle était pleine de ses soldats.

— Septach Melayn m'a dit, lui aussi, avoir éprouvé un vertige. Moi de même, dans le couloir. Cela ressemble furieusement à un artifice de sorcier.

Prestimion se mit à faire rageusement les cent pas devant le bureau.

— Par le Divin ! s'écria-t-il. Je ne crois pourtant pas vraiment à la sorcellerie et voilà que je lui attribue ce coup d'État ! Mais de quoi peut-il s'agir d'autre que d'un sortilège lancé sur nous par ce mage à deux têtes afin de nous brouiller l'esprit et de permettre aux troupes de Korsibar de pénétrer dans la salle

pendant qu'il s'emparait de la couronne. De telles choses sont impossibles, je le sais. Mais il y a plus impossible encore : voler le trône et c'est ce qui s'est passé !

Prestimion s'immobilisa devant l'ancien Coronal et se pencha, les jointures des doigts plaquées sur le bureau.

— Vous êtes le nouveau Pontife de Majipoor, lança-t-il avec véhémence, en plongeant un regard d'une force implacable dans les yeux de Confalume. Vous avez le pouvoir de mettre un terme d'un seul mot à cette monstrueuse affaire.

— Le croyez-vous, Prestimion ?

— Qui oserait aller contre vos ordres ? Vous êtes le Pontife ! Condamnez cette appropriation du trône par Korsibar ; ordonnez à la garde impériale de lui reprendre la couronne ; reconnaissez-moi comme Coronal légitime. Je me charge du reste.

— Que ferez-vous, Prestimion ?

— Je rétablirai l'ordre. Je destituerai les conspirateurs et j'annulerai les décisions qu'ils auraient déjà pu prendre. Je ramènerai la paix dans le royaume.

— Il a l'armée avec lui, objecta Confalume.

— La garde du Coronal, peut-être. Pas nécessairement l'ensemble des forces armées, peut-être même pas toute la garde. Il paraît inimaginable que vos propres gardes qui, ce matin encore, auraient donné leur vie pour vous, refusent maintenant de vous obéir.

— Ils aiment Korsibar.

— Tout le monde aime Korsibar, répliqua Prestimion avec aigreur. Mais notre planète est gouvernée par la raison et la loi ! Il ne suffit pas de s'autoproclamer Coronal pour le rester ! Avez-vous oublié, Confalume, que le Pontife détient l'autorité suprême, qu'il dispose de troupes au même titre que le Coronal et que ces troupes sont sous votre seul et unique commandement ?

— Oui, je sais, fit Confalume.

— Alors, faites-les intervenir ! Envoyez-les contre l'usurpateur !

Confalume leva la tête et le regarda longuement en silence.

— Si je le fais, Prestimion, déclara-t-il enfin d'un ton funèbre, nous ne pourrons éviter la plus sanglante des guerres.

— Croyez-vous ?

— J'ai consulté mes propres mages, répondit Confalume. Ils affirment qu'il y aura une résistance, que si la force est employée pour obliger Korsibar à rendre ce qu'il a pris, il répondra par la force. Ils en ont tiré de sinistres présages. Ayez pitié de moi, Prestimion !

— Pitié ? répéta Prestimion, surpris.

Puis la lumière se fit dans son esprit.

C'était folie de croire que le Confalume tassé derrière son bureau avait autre chose de commun que son nom avec le grand lord Confalume qui, pendant quatre décennies, avait régné sur Majipoor avec tant d'énergie et de panache. L'ancien Confalume n'était plus, anéanti en un instant par l'impensable trahison de son fils ; ce vieil homme pitoyable et brisé, ce débris, cette coquille vide possédait certes le titre de Pontife de Majipoor, mais il n'y avait plus aucune force en lui. Il s'était effondré de l'intérieur, comme un bel édifice à la charpente lentement rongée par la pourriture sèche, qui eût conservé une apparence de noblesse et de magnificence. L'énergie et la résistance pour lesquelles il était réputé l'avaient abandonné.

Prestimion comprit qu'aux yeux de Confalume la guerre civile était peut-être le seul moyen de panser la blessure béante ouverte dans le tissu social par l'impudence – la folie – de Korsibar. Mais le prix de la restauration de l'ordre serait presque à coup sûr la mort de son fils unique. Et Confalume n'était pas prêt à l'accepter.

En conséquence…

— Vous me demandez donc d'accepter cet acte criminel, de m'incliner devant Korsibar et de le reconnaître comme roi ?

— Je ne vois pas d'autre solution, Prestimion.

— C'est moi qui aurais dû être Coronal, pas Korsibar.

— L'annonce n'en a jamais été faite officiellement.

— Nierez-vous que telle était votre intention ?

— Non… non…, souffla Confalume, incapable de soutenir le regard ardent de Prestimion. Vous seriez devenu Coronal.

— Mais Korsibar l'est à ma place.

— Oui. Korsibar. C'est vous que j'aurais choisi, Prestimion, mais que puis-je faire ? Vous avez ma bénédiction. Et rien d'autre. Les dés sont jetés ; Korsibar détient le pouvoir.

Peu après, quand Prestimion eut réuni ses amis dans ses appartements, Gialaurys donna libre cours à sa fureur.

— Vas-tu les laisser te couvrir de honte et de ridicule, Prestimion ? lança-t-il d'une voix vibrante. Allons-nous vraiment devoir le supporter ? Si tu ne m'en avais pas empêché, je l'aurais jeté à bas de son siège, dans la Cour des Trônes, et je lui aurais arraché la couronne pour la placer sur ta tête !

— Combien étaient-ils contre trois hommes sans armes ? répliqua Prestimion d'un ton las.

— Et que compte donc faire le nouveau Pontife pour régler cette situation ? demanda Svor.

— Rien du tout. Il va se terrer dans le Labyrinthe et laisser Korsibar faire ce que bon lui semble.

— À ton avis, glissa Septach Melayn, était-il dans le secret de la conspiration ?

— Non, répondit Prestimion en secouant vigoureusement la tête. Il ne fait aucun doute que Confalume n'était au courant de rien. Il fut aussi surpris que toi et moi. Et cela l'a complètement détruit. Il suffit de regarder son visage ; c'est celui d'un homme brisé. J'ai vu aujourd'hui l'ombre de Confalume.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Septach Melayn en posant délicatement la main sur le bras de Prestimion, il détient l'autorité suprême. À nous de manœuvrer pour le gagner à notre cause. C'est un scandale inadmissible ! Nous ne pouvons le tolérer !

Ses yeux bleus et froids se firent brusquement durs et étincelants de colère ; deux plaques d'un rouge vif, se détachant sur la peau claire, se formèrent sur l'arête de ses pommettes saillantes et son habituelle expression d'ironie dédaigneuse céda la place à une fureur difficilement contenue.

— Nous irons le voir, Prestimion, toi et moi, nous le regarderons dans les yeux et nous lui ferons clairement comprendre qu'il doit immédiatement…

— Non, mon ami, non, coupa Prestimion. Ne me demande pas d'aller regarder le Pontife dans les yeux pour lui dire ce qu'il doit ou ne doit pas faire. Ce sont des propos sacrilèges et, en tout état de cause, cela ne servirait à rien.

— Alors, Korsibar sera Coronal ? fit Septach Melayn en levant les mains au ciel.

— Et nous irons docilement ployer le genou devant lui ? ajouta Gialaurys. Pour susurrer des « Oui, lord Korsibar », ou « Non, lord Korsibar », ou « Permettez-moi de lécher vos bottes, lord Korsibar ».

Il frappa dans ses mains en faisant un bruit à réveiller les morts.

— Non ! reprit-il avec véhémence. Non, Prestimion, je ne le supporterai pas !

— Que comptes-tu faire ?

— Euh ! euh !…

Gialaurys bafouilla, sans trouver de réponse. Puis il releva la tête, les yeux brillants.

— Je vais le défier à la lutte ! Oui ! Voilà ! Un combat singulier, avec le trône de Majipoor comme enjeu ! Trois manches, les arbitres seront Oljebbin, Serithorn et Gonivaul, et…

— Oui, fit Svor avec un sourire désabusé. C'est certainement la solution.

— As-tu mieux à proposer ? demanda Gialaurys au petit duc.

— Dans un premier temps, quitter le Labyrinthe au plus vite.

— Tu as toujours été une poule mouillée, Svor.

— Attention, mon ami, répliqua Svor avec un pâle sourire. Il y a un monde entre la lâcheté et la prudence. Mais comment pourrais-tu le savoir, toi qui es dépourvu de ces deux qualités ? Tôt ou tard, l'idée viendra à Korsibar qu'il ferait bien de se débarrasser de nous, car Prestimion représente un obstacle majeur pour que son droit à la couronne soit reconnu sans contestation. Et quel meilleur endroit pour nous faire disparaître que les profondeurs mystérieuses du Labyrinthe, cet empilement de niveaux où tout un chacun se perd ; si on nous enlevait à la faveur de la nuit pour nous conduire dans un des tunnels qui s'entrecroisent derrière la Salle des Vents et nous

trancher la gorge ou si on nous poussait discrètement dans les eaux noires du bassin de la Cour des Colonnes, il s'écoulerait beaucoup de temps avant que nos corps soient découverts.

— Crois-tu que Korsibar cautionnerait un acte aussi abject ? demanda Prestimion. Par le Divin, Svor, tu as une conception bien noire de l'âme humaine !

— J'ai vu du pays, je connais un peu la vie.

— Tu penses donc que Korsibar serait capable de tuer ?

— Il s'est approprié la couronne sans vergogne, mais il se peut, sous d'autres aspects, qu'il soit aussi honorable que tu aimes à le croire. Ce n'est pas le cas de tous ceux de son entourage. Je pense en particulier au comte Farquanor. Sans oublier le sorcier Su-Suheris, qui jette les maléfices pour le compte du prince. Quant à sa sœur, aussi séduisante soit-elle, je pense qu'elle a aussi une influence funeste sur lui. Malgré son apparence de solidité et de majesté, nous savons qu'il y a de la légèreté en Korsibar et qu'il est sujet, au moindre zéphyr, à tourner comme une girouette. Ceux qui l'ont incité à s'approprier la couronne peuvent le pousser à nous éliminer.

— Peut-être, fit Prestimion en baissant tristement les yeux. Tu m'avais mis en garde, Svor, poursuivit-il en ouvrant et refermant les mains en un geste d'impuissance. Et je t'ai demandé de te taire, le jour où tu es venu me raconter ce rêve où Prankipin mort prenait la couronne sur le front de Confalume pour en ceindre celui de Korsibar. Je n'en ai fait aucun cas et j'ai refusé de t'écouter, pour mon plus grand malheur. Dorénavant, j'ajouterai foi à tes paroles. Quoi qu'il en soit, je pense aussi que nous sommes en danger ici. Je suis de l'avis du duc Svor, conclut-il en se tournant vers les deux autres. Nous partirons dès que la bienséance nous le permettra, aussitôt après les funérailles du Pontife.

— Où nous suggères-tu d'aller ? demanda Septach Melayn à Svor.

— Nous avons nos résidences sur le Mont du Château, répondit Svor, c'est l'endroit que je choisirais. Nous pourrons vérifier la solidité et la profondeur du soutien qu'on apporte à Korsibar au Château et conclure habilement, quand ce sera possible, une alliance avec tel ou tel grand seigneur. En

attendant, nous nous attacherons à feindre d'accepter le fait accompli et, quand il le faudra, nous mettrons de bonne grâce un genou en terre devant Korsibar.

— Et nous courrons le risque d'être assassinés en pleine nuit ? lança Septach Melayn.

— Il y a peu de chances pour que cela se produise au Château. C'est beaucoup plus à craindre dans le Labyrinthe que là-bas, où, sous le soleil, les choses se font au vu et au su de tout le monde et où nous serons entourés de quantités d'amis. À la longue, l'occasion se présentera peut-être de…

— À la longue ! s'écria Gialaurys. Attendre ! Attendre ! Attendre ! Combien de temps crois-tu que nous pourrons nous contenir, dans ces conditions ? Que sera notre existence avec ce Korsibar qui nous traitera de haut jour après jour, mois après mois ? Tu peux plier le genou devant lui, Svor, les miens sont trop raides ! Non, je vais le voir sur-le-champ et je le réduirai en bouillie, même si je dois y laisser la vie ! Au moins, Majipoor aura son vrai Coronal !

— Tout doux, fit Prestimion. Écoute ce que Svor a à dire.

— Peut-être l'occasion se présentera-t-elle, quand nous aurons résidé un certain temps au Château, reprit Svor comme s'il n'avait pas été interrompu, de réunir des partisans en nombre suffisant et de renverser Korsibar par une action brusque et inattendue. En le prenant par surprise, quand il nous tiendra pour de loyaux sujets, comme il vient de nous prendre par surprise.

— Ah ! ah ! s'écria Septach Melayn avec un grand sourire. Il fallait s'y attendre ! On peut toujours compter sur toi, Svor, pour avoir recours à ce moyen qui t'est si cher, la traîtrise !

— Dans ce cas, poursuivit Svor sans se démonter, si ce que je propose te semble méprisable, comportons-nous en bons citoyens respectueux des lois, jetons-nous aux pieds de lord Korsibar et remettons-nous-en à sa clémence pour rester en vie. Ou bien préférez-vous que notre brave Gialaurys aille le voir sur-le-champ pour accomplir sa mission suicidaire ou, comme il l'a aussi suggéré, pour le défier à la lutte, avec le trône pour enjeu ?

— Tu as mal interprété mes paroles, Svor, fit Septach Melayn. Je partage entièrement ton avis ; tout comme toi, je préconise la traîtrise, la plus noire qui soit. Nous quittons dès que faire se peut le Labyrinthe ; nous reprenons sur le Mont le cours de notre existence confortable ; nous attendons le moment opportun et nous passons à l'action. Qu'en penses-tu, Prestimion ?

— Oui, nous allons partir, répondit Prestimion qui s'était absorbé dans des pensées où il lui importait peu de faire ou de défaire un roi et où il menait une existence heureuse, paisible et féconde en qualité de prince, de mari peut-être, voire de père, un jour, dans la quiétude de son domaine de Muldemar. Nous allons bientôt repartir au Château, avant que nos vies soient en péril, s'il n'est pas déjà trop tard. Chemin faisant, nous nous efforcerons de percer la volonté des populations que nous rencontrerons et nous verrons s'il existe une possibilité de recouvrer la position élevée qui nous était destinée.

Il plongea les mains dans les poches de sa tunique et son regard passa de l'un à l'autre de ses compagnons pour voir s'ils se rangeaient à son avis.

— Tiens, qu'est-ce que c'est ? murmura-t-il, quand les doigts de sa main droite se refermèrent sur quelque chose de petit et de lisse qu'il ne s'attendait pas à trouver dans sa poche.

C'était la petite amulette de pierre verte polie que Thalnap Zelifor, le sorcier Vroon, lui avait donnée le jour qui semblait si lointain, juste avant le commencement des Jeux, où il avait demandé à être reçu par le prince pour l'avertir d'une catastrophe imminente.

— J'ai oublié comment cela s'appelle. C'est un objet magique, un présent de Thalnap Zelifor.

— Un corymbor, dit Svor. On dit qu'il préserve des dangers.

— Oui, je m'en souviens maintenant. Le Vroon a dit de le porter sur une chaîne, en sautoir. De le caresser du doigt quand j'en aurais besoin et il m'apporterait de l'aide. Thalnap Zelifor, poursuivit Prestimion en secouant tristement la tête. Encore un qui avait pressenti les ennuis et que je n'ai pas écouté. Toutes ces visions ! Toutes ces prédictions ! Et je n'y ai pas pris garde.

— Du sang sur la lune, glissa Gialaurys, c'est ce qu'il avait vu. T'en souviens-tu ? Des présages de guerre. Un ennemi secret qui se dévoilerait et t'affronterait pour la conquête du Château. J'ai dit que cet ennemi secret était Korsibar ; t'en souviens-tu, Prestimion ? Je l'ai dit juste après le départ du Vroon.

— Et je ne t'ai pas écouté non plus. Que d'aveuglement ! Comme tout me semble clair aujourd'hui avec du recul ! Mais on juge mieux des choses après coup.

Il garda un moment la petite amulette dans la paume de sa main et fit délicatement courir le bout de ses doigts sur la rangée de minuscules inscriptions qu'elle portait. Puis, d'une chiquenaude, il l'envoya en direction de Septach Melayn, qui l'attrapa adroitement au vol.

— Tu as, si je ne me trompe, un certain nombre de jolies chaînes en or dans ta collection de colifichets, mon bon Septach Melayn. Aurais-tu l'obligeance de m'en choisir une pour ce corymbor ? Je le porterai désormais sur la poitrine, sur le conseil de Thalnap Zelifor. Ces petites inscriptions magiques ont peut-être un pouvoir, qui sait ? Et toute l'aide que je pourrai recevoir me sera bien utile. On ne peut en douter. Venez, mes amis, conclut-il en riant, prenons nos dispositions pour quitter le Labyrinthe. Et le plus tôt sera le mieux.

3

Pour sortir du Labyrinthe, il fallait effectuer un long trajet qui suivait les sinuosités de la multitude de niveaux de la cité souterraine. Il existait bien un chemin direct vers la surface, qui faisait gagner beaucoup de temps, mais cet itinéraire était exclusivement réservé aux Puissances du Royaume ; Prestimion avait caressé l'espérance d'être l'une d'elles en quittant le Labyrinthe, mais, quand il entreprit son voyage, il n'était rien de plus que l'un des nombreux princes de la noblesse du Château.

Pour Prestimion, ses trois amis et la troupe des camarades, des serviteurs et des porteurs qui les avaient accompagnés depuis le Château, la longue ascension commença – niveau après niveau, cercle après cercle – le lent, l'interminable trajet qui prenait des heures, même en flotteur, tandis qu'ils s'élevaient en suivant les étroites allées en spirales qui s'éloignaient du secteur impérial où ils avaient été logés plusieurs semaines et qu'ils traversaient les zones étranges, mal éclairées, chargées d'humidité, qui abritaient les salles les plus célèbres du Labyrinthe. La Cour des Globes, la Chambre des Archives où les noms de tous les Coronals et de tous les Pontifes des treize mille ans de l'histoire de la planète s'affichaient sur un grand écran lumineux, la Place des Masques, la Cour des Pyramides, la Salle des Vents, le Bassin des Rêves. Plus haut, ils s'enfoncèrent dans les secteurs à forte densité de population, où vivait le peuple du Labyrinthe, la multitude d'habitants au teint blafard et à la mise terne, qui passaient leur vie entassés dans les cercles supérieurs de la métropole souterraine. Ils atteignirent enfin la sortie, débouchèrent dans le monde du soleil et de l'air pur, de la pluie et du vent, des arbres, des oiseaux, des rivières et des collines.

— J'espère, lança Gialaurys avec ferveur, que nous ne sommes pas près de retourner dans cet antre sinistre.

— Nous y reviendrons avec plaisir quand Prestimion sera Pontife, fit Septach Melayn en lui tapant joyeusement sur

l'épaule. Mais nous serons tous bien vieux, avec une longue barbe blanche !

— Pontife ! grogna Prestimion. Permettez-moi donc, dès que le petit obstacle qui se dresse devant nous sera surmonté, d'être Coronal quelque temps avant de m'expédier sur l'autre trône !

— Mais certainement, Prestimion ! reprit Septach Melayn. Procédons par ordre : d'abord Coronal, puis Pontife !

Et ils éclatèrent de rire. Mais c'était plus le soulagement d'être enfin sortis du Labyrinthe qu'autre chose, car il y avait beaucoup moins de gaieté dans leur cœur que le sentiment d'un grand vide et la pesante incertitude de ce que l'avenir leur réservait.

Juste avant leur départ du Labyrinthe, Korsibar avait donné à entendre, de la manière la plus surprenante qui fût, qu'il pourrait confier à Prestimion un poste dans le nouveau gouvernement, quand tout le monde aurait regagné le Château. Mais comment savoir ce qu'il adviendrait de telles promesses, aussi sincères qu'elles fussent, quand l'euphorie des premiers moments aurait fait place aux dures réalités ?

Ils étaient sortis par la plus septentrionale des sept portes du Labyrinthe, celle qui portait le nom d'Entrée des Eaux, là où le Glayge qui descend des lointains contreforts du Mont du Château longe la cité souterraine. L'itinéraire habituel pour rejoindre le Mont au sortir du Labyrinthe consistait à remonter en bateau le cours inférieur du fleuve jusqu'à l'endroit où il se jette dans le lac Roghoiz, puis, de l'autre côté du lac, à remonter le haut Glayge jusqu'à ce que le sol s'élève trop pour qu'il reste navigable. De là, on suivait en flotteur les contreforts de plus en plus pentus pour atteindre les cités étagées sur les versants de la gigantesque montagne.

Le Glayge était rapide et impétueux, mais son cours inférieur, qui reliait le lac Roghoiz au Labyrinthe, était si calme qu'on eût dit un canal plus qu'un fleuve. Ses berges étaient pavées depuis très longtemps, à l'époque lointaine de lord Balas et du Pontife Kryphon, afin de régulariser son débit et d'empêcher, à l'occasion des rares crues hivernales, les eaux de franchir les barrières qui protégeaient le Labyrinthe. La première étape du voyage fut donc paisible, une promenade

languissante et insipide à bord du bateau de location traversant la vaste plaine agricole, presque uniformément plate, qui formait la vallée du bas Glayge.

C'était le plein été, la saison chaude où le radieux soleil vert doré de Majipoor brillant au zénith répandait sa lumière sur toute la surface du sol. Ils avaient presque oublié le rythme des saisons pendant leur séjour souterrain. Ils s'étaient enfoncés dans le Labyrinthe à la fin du printemps, une époque de l'année où l'air était déjà doux, car le climat restait toujours agréable dans toute cette région du centre d'Alhanroel. Mais ils trouvèrent au retour la vallée exposée aux grosses chaleurs de l'été. Au couchant, là où les ruines de Velalisier, l'antique capitale de pierre des Métamorphes, gisaient à l'abandon dans les terres arides, le soleil devait être à cette époque un monstrueux et terrifiant œil de feu ; au sud, le long de la côte moite et torride d'Aruachosia où le Glayge se jetait enfin dans la mer, l'air devait être lourd d'une humidité presque palpable.

Dans la vallée, le temps était chaud et ensoleillé, mais aucunement désagréable. Pour les hommes si longtemps reclus dans les sinistres entrailles du Labyrinthe, c'était un plaisir ineffable de sentir sur leurs joues la caresse du soleil. D'aspirer à pleins poumons les bouffées d'air suave poussées par les vents du sud, qui apportaient les parfums de la multitude de fleurs des jungles côtières. De lever un regard émerveillé vers l'immense dôme transparent du ciel et de suivre avec admiration le vol nonchalant des grands hierax au ventre rose, ces habitants géants des régions les plus élevées de l'atmosphère, qui planaient sereinement au-dessus d'eux, déployant des ailes gigantesques, d'une envergure supérieure au double de la taille d'un homme de haute stature.

Ils se tournaient le plus souvent vers le nord, dans l'attente du premier signe à l'horizon de la masse du Mont du Château. Mais c'était de leur part optimisme déraisonnable. Le Mont du Château, qui culminait à près de cinquante kilomètres, traversait l'atmosphère et pénétrait dans l'autre empire, celui de l'espace ; mais, à cette distance, il était impossible de le voir.

— L'apercevez-vous ? demanda Gialaurys, moins cultivé que les autres et qui ne s'entendait guère aux choses scientifiques.

— Je me demande, répondit Septach Melayn, toujours malicieux, si cela ne pourrait pas être cette petite forme grise, assez sombre, sur la droite.

— Un nuage, Septach Melayn, lança Svor, ce n'est qu'un nuage ! Tu le sais fort bien !

— Puisque le Mont est si haut, insista Gialaurys, pourquoi ne peut-on le voir sur toute la surface de Majipoor ?

— Voici la forme de la planète, Gialaurys, expliqua Prestimion en formant une sphère des doigts tendus de ses deux mains. Et là – il étira les bras autant qu'il le pouvait – c'est la taille de la planète, si tu es capable de l'imaginer. Il paraît qu'il n'en existe pas de plus grande sur laquelle l'homme puisse vivre. La circonférence de Majipoor, à ce qu'on dit, est dix fois supérieure à celle de la Vieille Terre, d'où nous sommes venus il y a plusieurs centaines de siècles.

— Il paraît qu'elle est même encore plus grosse, glissa Svor. On m'avait parlé de douze à quatorze fois le diamètre de la Terre.

— Dix, douze ou quatorze fois, coupa Prestimion, cela ne fait guère de différence. En tout état de cause, Gialaurys, notre planète est énorme et, quand nous nous déplaçons sur sa surface, elle s'incurve comme ceci – il écarta de nouveau les doigts pour former une sphère – et nous ne sommes pas en mesure de voir les choses qui sont à une grande distance de nous, car la courbure est trop prononcée et elles sont cachées de l'autre côté. Même le Mont.

— Je ne vois pas de courbe, fit Gialaurys, l'air renfrogné. Nous naviguons sur le Glayge et tout est plat devant nous ; nous ne suivons pas une courbe, du moins je ne la vois pas.

— Mais tu sais que le sommet du Mont du Château est plus haut dans le ciel que nous ne le sommes en ce moment ? demanda Septach Melayn.

— Le sommet du Mont du Château est plus haut que tout.

— Dans ce cas, poursuivit Septach Melayn, la planète ne peut que former depuis le Mont une courbe qui descend vers nous, car il est haut et nous ne le sommes pas. C'est pour cette raison que le fleuve ne coule que dans une seule direction, du Mont vers le Labyrinthe et jusqu'à Aruachosia, jamais d'Aruachosia

vers le Mont, car l'eau ne peut couler de bas en haut. Mais cette courbe est très peu marquée, à cause de l'immensité de la planète, et elle se prolonge ainsi sur le pourtour du globe, de sorte que la surface nous semble le plus souvent plate alors qu'elle est en réalité légèrement incurvée. Aussi légère qu'elle soit, cette courbure devient importante sur de grandes distances. Voilà pourquoi, d'où nous sommes, nous ne pouvons voir le Mont qui nous est caché, sur cette surface incurvée, par les milliers de kilomètres qui s'étendent entre les deux points… Me suis-je exprimé correctement, Prestimion ?

— Avec beaucoup d'élégance et de précision, comme tu le fais en toutes choses.

— Alors, demanda Gialaurys, qui avait suivi la conversation le sourcil froncé et l'air revêche, quand commencerons-nous à distinguer le Mont du Château ?

— Quand nous aurons fait du chemin sur la courbe, quand nous serons plus près de notre destination : après Pendiwane, c'est certain, même après Makroposopos, peut-être pas avant Mitripond.

— Toutes ces cités sont loin d'ici, objecta Gialaurys.

— En effet.

— Si nous ne pouvons espérer voir le Mont avant Makroposopos qui est si loin en amont, explique-moi, Prestimion, pourquoi je t'ai vu tout à l'heure regarder toi-même vers le nord, dans la direction de cette tache sombre qui, à en croire Svor, ne serait qu'un nuage ?

Cette question fut accueillie par un éclat de rire général.

— Parce que je suis aussi impatient que toi, peut-être plus encore, de revoir le Mont, répondit Prestimion en souriant. Même en sachant qu'il est trop tôt pour le voir, je tourne les yeux dans sa direction.

— Que le Divin nous accorde de le voir bientôt ! fit Gialaurys.

Des agglomérations en nombre et même quelques cités d'une certaine importance se succédaient sur les deux rives du fleuve, mais Prestimion donna l'ordre au pilote du bateau de passer sans s'arrêter. Il était assurément tentant de mettre pied à terre pour voir comment la population réagissait dans ces parages à l'appropriation du pouvoir par Korsibar, mais Prestimion

préférait faire son enquête plus en amont. Il ignorait combien de temps Korsibar allait rester dans le Labyrinthe, maintenant que Prankipin était passé de vie à trépas et que Confalume était revêtu de la dignité pontificale, et il ne voulait pas courir le risque de rencontrer l'usurpateur et sa suite sur la route du Château.

Plus vite ils traverseraient la basse vallée du Glayge, mieux ce serait ; le nouveau Coronal ferait très probablement halte dans certaines des villes arrosées par le fleuve pour s'y faire acclamer, ce qui donnerait à Prestimion, s'il se hâtait, la possibilité de parvenir au Château bien avant lui. Et s'il y arrivait le premier, il recevrait peut-être un accueil chaleureux de ceux qui s'opposaient à l'usurpateur.

Ils ne pourraient pourtant éviter, en atteignant les rives du lac Roghoiz, de perdre un peu de temps. Il leur faudrait changer d'embarcation, car les bateaux à fond plat, des sortes de barges, qui naviguaient sur les eaux paisibles du cours inférieur du fleuve, entre Roghoiz et le Labyrinthe, n'étaient pas faits pour affronter le courant rapide et impétueux du Glayge dans sa partie supérieure. Selon toute probabilité, plusieurs jours seraient nécessaires pour affréter un bateau qui les conduirait à destination.

Ils arrivèrent au lac Roghoiz à l'aube, la meilleure heure, quand toute la surface du lac immense brillait comme un miroir éblouissant aux premiers feux du jour. Juste après le lever du soleil, le bateau passa la dernière écluse du canal, obliqua vers l'est pour suivre le dernier méandre du fleuve et le lac leur apparut. Étincelant, presque aveuglant dans sa stupéfiante blancheur, à la vive clarté de l'aube qui s'engouffrait au loin dans une brèche entre les collines basses, glissait et se réverbérait sur l'immensité liquide en lui donnant l'aspect d'une nappe uniforme de splendeur argentée.

Le lac Roghoiz était gigantesque. Sur une planète d'une taille plus modeste, des nations entières auraient pu être submergées par ses eaux, sans le remplir entièrement. Tous les cours d'eau du sud-ouest du Mont du Château se jetaient dans le Glayge qui dévalait avec cet incommensurable volume d'eau les pentes abruptes des contreforts sur des milliers de kilomètres,

l'entraînait de corniche en corniche, l'emportait de terrasse en terrasse jusqu'à ce que le fleuve débouche en un lieu où le sol allait s'élargissant en une vaste plaine. Le centre de la plaine était occupé par un bassin peu profond, assez grand pour permettre au fleuve d'y déverser ses masses d'eau ; cet énorme bassin formait le lit du lac Roghoiz.

Les rives de la partie du lac où ils se trouvaient étaient constituées de larges bancs de limon d'un orange vif. C'est là que s'élevaient en quantité les célèbres maisons sur pilotis du lac Roghoiz, qui formaient un cordon de petits villages de pêcheurs – des centaines, peut-être des milliers – abritant une population de plusieurs millions d'âmes.

Ces maisons lacustres étaient en partie des structures naturelles, à l'instar d'autres habitations encore plus fameuses, les maisons-arbres de Treymone, sur la côte occidentale d'Alhanroel. Mais, contrairement aux habitants de Treymone qui vivaient réellement à l'intérieur de leur arbre, formant les pièces qu'ils occupaient à l'aide de branches flexibles liées les unes aux autres, ceux de Gorghoiz s'en servaient seulement de plate-forme pour leurs constructions. Dans le fertile limon orange de la rive méridionale du lac – et nulle part ailleurs sur Majipoor – se plaisait en effet le dyumbataro, dont les branches et les rameaux poussaient non pas sur un tronc central, mais au faîte d'une masse énorme de denses racines aériennes roses qui se dressaient dans le limon comme des pilotis. Ces racines dénudées, aux fibres ligneuses, des dizaines pour chaque arbre, atteignaient des hauteurs de quatre à six mètres, parfois neuf ; chaque fois qu'un arbre formait son feuillage, les racines s'élargissaient en une profusion de pousses semblables à des lianes, couvertes de feuilles vernissées de la taille d'une soucoupe et de tiges en fleur projetant des hampes écarlates à des angles aigus.

Les habitants des villages lacustres avaient découvert depuis longtemps que, si la croissance verticale d'un jeune dyumbataro était interrompue par étêtage, si on coupait sa partie supérieure juste au moment où les jeunes pousses commençaient à apparaître, l'arbre continuerait à pousser latéralement et finirait par former une plate-forme végétale de cinq à six mètres de

large, la fondation idéale pour une habitation. Ils utilisaient pour les construire des feuilles translucides d'un minéral brillant détachées des flancs de falaises distantes de quelques kilomètres à l'est ; courbées en forme de dôme, elles étaient fixées sur la plate-forme à l'aide d'arceaux et de piquets de bois. Ces logements étaient la plupart du temps de simples et grossières cabanes de trois ou quatre pièces au plus. Mais, au coucher du soleil, quand les rayons bronze doré donnaient à flots sur la façade ouest de ces habitations en dôme, la réflexion de la lumière produisait un rutilement rouge sang d'une extraordinaire beauté.

Prestimion et ses compagnons prirent pension dans une modeste auberge pour marchands ambulants, à Daumry Thike, le premier des villages sur pilotis où ils arrivèrent et où on leur assura qu'ils pourraient trouver un nouveau moyen de transport. Comme il paraissait plus prudent à Prestimion de ne pas divulguer son identité, ils se présentèrent simplement à l'intérieur et à l'extérieur de l'auberge comme un groupe anonyme de jeunes aristocrates du Château regagnant le Mont après un séjour au Labyrinthe.

Le village était situé à moins de cent mètres de la rive du lac. À cet endroit, le sol limoneux était perpétuellement humide. Quand arrivaient les orages de la saison des pluies – en automne dans cette région –, le lac, si l'année était particulièrement pluvieuse, pouvait s'étendre bien au-delà de ses limites habituelles, de sorte que ses eaux montaient jusqu'au village et venaient lécher les pilotis roses, rendant un canot nécessaire pour tout déplacement à Daumry Thike. Quand les précipitations étaient exceptionnellement fortes – ce qui n'arrivait pas plus d'une fois tous les trois ou quatre siècles –, l'eau pouvait presque atteindre le rez-de-chaussée des maisons, s'il fallait en croire la femme de chambre qui apportait des repas simples, composés de poissons du lac grillés et de vin jeune aigrelet.

Elle leur raconta qu'il y avait eu une crue de ce genre à l'époque de Setiphon et lord Stanidar, une autre au temps de Dushtar et lord Vaisha. Sous le règne du Coronal lord Mavestoi, un tel déluge s'était abattu sur le village qu'il avait été submergé

jusqu'aux toits, trois jours durant, juste au moment où le Coronal effectuait le Grand Périple dans la région.

L'aide de camp de Prestimion, Nilgir Sumanand, s'apprêtait à aller au village pour s'occuper d'affréter un bateau. Comme les femmes de chambre de l'endroit semblaient versées dans l'histoire ancienne, Prestimion lui demanda d'essayer de découvrir si la population était aussi au courant des événements récents. Quand il revint, à la tombée du soir, Nilgir Sumanand rapporta que les villageois de Daumry Thike paraissaient effectivement informés du récent changement de régime. Des portraits de feu le Pontife Prankipin, portant les rubans jaunes de deuil, étaient exposés devant un certain nombre d'habitations.

— Et le nouveau Coronal ? Que dit-on de lui ?

— Ils savent que Korsibar a pris le trône. Mais je n'ai vu aucun portrait de lui.

— Bien sûr, fit Prestimion. Où en auraient-ils trouvé, en si peu de temps ? Mais tu as souvent entendu prononcer son nom, n'est-ce pas ?

— Oui.

Nilgir Sumanand détourna les yeux, confus. C'était un homme de taille moyenne, aux cheveux et à la barbe grisonnants qui était déjà au service du père de Prestimion, à Muldemar.

— Ils parlaient de lui quelques-uns. Pas tous, quelques-uns. Disons qu'ils étaient assez nombreux.

— Lui donnaient-ils le titre de lord Korsibar en parlant de lui ?

— Oui, souffla Nilgir Sumanand d'une voix rauque, en tressaillant comme si Prestimion venait de proférer une terrible obscénité. Oui, ils lui donnaient ce titre.

— Et ont-ils exprimé, disons de la surprise, que Korsibar soit devenu Coronal et non quelqu'un d'autre ? De la consternation ou même un certain désarroi ?

Nilgir Sumanand fut long à répondre.

— Non, fit-il après un interminable silence gêné, en s'humectant les lèvres. À vrai dire, je n'ai remarqué aucune réaction de surprise. Il y a un nouveau Coronal, c'est le prince

Korsibar ; à part ce simple fait, ils n'avaient rien à dire sur ce qui s'est passé.

— Même si Korsibar est le fils de l'ancien Coronal ?

— Je n'ai remarqué aucune réaction de surprise, répéta Nilgir Sumanand, d'une voix presque trop faible pour être perceptible et toujours sans regarder Prestimion dans les yeux.

— Il n'y a guère lieu de s'en étonner, glissa Septach Melayn. Ce sont des pêcheurs, non des juristes. Que savent-ils des règles de succession ? Qu'en ont-ils à faire, tant que le poisson continue de mordre à leur appât ?

— Ils savent qu'il n'est pas habituel de voir le fils d'un Coronal succéder à son père, lança Gialaurys d'une voix vibrante de colère.

— Ils savent aussi, ajouta Svor, s'ils connaissent tant soit peu la noblesse du Château, que le prince Korsibar est un grand et illustre personnage, qu'il ressemble beaucoup à l'image qu'ils se font d'un monarque, qu'il a de la prestance, qu'il parle d'une voix claire et autoritaire, qui a de la puissance et de l'ampleur. Quelle autre raison peut-il exister, aux veux de ces humbles villageois, pour faire de lui un Coronal ? Ils savent aussi que si lord Confalume a choisi son propre fils comme successeur, ce ne peut-être qu'en songeant au bien-être des petites gens, car lord Confalume est universellement aimé pour sa sagesse et sa bienveillance.

— Restons-en là, je te prie, fit Prestimion, qui sentait des idées noires l'envahir, ce qu'il avait en horreur. Il en ira peut-être différemment quand nous serons plus près du Mont.

Il leur fallut attendre encore deux jours avant qu'un bateau capable de leur faire remonter le fleuve passe par le village. Prestimion, Svor, Gialaurys et Septach Melayn tuèrent le temps à Daumry Thike, passant de longues heures à observer de la véranda de leur maison sur pilotis les crabes aux yeux bleus et aux grosses pattes qui couraient sur le limon orange et à parier sur le premier qui franchirait une ligne qu'ils avaient tracée sur leur chemin. Le bateau affrété par Nilgir Sumanand arriva enfin et jeta l'ancre à deux encablures de la rive, là où l'eau était assez

profonde. Un petit bac grinçant transporta Prestimion et ses compagnons à bord.

Le nouveau bateau avait une ligne beaucoup plus élancée que la barge qui les avait amenés du Labyrinthe ; étroit et bas sur l'eau, il était effilé à la poupe comme à la proue et portait trois mats, des espars peints de couleurs vives et couverts de signes magiques criards. Il était plus petit et moins luxueusement aménagé que les navires sur lesquels les princes du Château faisaient le voyage entre le Mont et le Labyrinthe, mais il ferait l'affaire. Son nom, *Termagant*, s'affichait en flamboyantes lettres rouges de style baroque sur le revêtement jaune citron de la coque ; son capitaine. Dimithair Vort, était une femme d'Ambleborn au corps dur et au visage ingrat, avec des muscles de débardeur et une toison ébouriffée de cheveux noirs Irisés, au bout desquels elle avait attaché une multitude cliquetante de charmes et d'amulettes.

— Prestimion, fit-elle, en parcourant la liste des passagers sur le manifeste. Lequel d'entre vous est Prestimion ?

— Moi.

— Prestimion de *Muldemar* ?

— Lui-même.

— Mon frère vous a emmené un jour à la chasse au gharvole, dans la région de Thazgarth, au-delà du mont Baskolo. Vous étiez avec quelques autres grands seigneurs. Mon frère est guide là-bas, il s'appelle Vervis Aktin. Je vous voyais beaucoup plus grand, ajouta-t-elle en le toisant des pieds à la tête.

— Moi aussi. Le Divin en a décidé autrement.

— Mon frère m'a dit que vous étiez le meilleur tireur à l'arc qu'il ait jamais rencontré. À part lui, naturellement… Il est le meilleur archer au monde. Vervis Aktin : vous souvenez-vous de lui ?

— Très clairement, répondit Prestimion.

Cela remontait à sept ans. Korsibar, avec qui il entretenait à l'époque des relations plus amicales, l'avait invité à une partie de chasse dans la réserve de Thazgarth, une forêt dense au nord-est d'Alhanroel, large de près de deux mille cinq cents kilomètres, où les plus dangereux prédateurs vivaient en liberté. Septach Melayn les accompagnait, ainsi que le jeune comte

Belzyn de Bibiroon, une tête brûlée qui devait trouver la mort l'année suivante dans un accident de montagne.

Vervis Aktin, Prestimion s'en souvenait maintenant, avait les mêmes cheveux frisés que sa sœur, le même corps sec et musclé, et la même indifférence marquée au prestige de l'aristocratie. Le soir, autour du feu de camp, il se vantait en toute liberté de ses exploits amoureux, de ses bonnes fortunes avec quantité de chasseresses de la haute société au cours de ses expéditions de chasse ; Korsibar avait été obligé de lui demander de se taire avant qu'il commence à citer des noms. Prestimion avait gardé le souvenir d'un guide infatigable et, il devait le reconnaître, d'un excellent archer, mais peut-être pas aussi suprêmement doué que l'affirmait sa sœur.

Elle les conduisit à leurs chambres, de simples petites cabines sous le pont, où ils dormiraient tout le temps du voyage. Prestimion partageait la sienne avec Gialaurys, le duc Svor avec Septach Melayn.

— Que fait votre frère aujourd'hui ? demanda Prestimion au capitaine qui restait sur le seuil en l'observant avec désinvolture.

— Il est toujours guide à Thazgarth. Il a perdu une jambe en se faisant prendre entre une mère gharvole et son petit, mais il n'a pas ralenti ses activités pour autant. Vous l'avez beaucoup impressionné, vous savez. Pas seulement par ce que vous saviez faire avec un arc. Il a dit que vous seriez Coronal un jour.

— Peut-être, fit Prestimion.

— Mais nous ne sommes pas déjà prêts à en avoir un autre. Le nouveau, lord Korsibar, vient de prendre ses fonctions. Vous le connaissez, j'imagine ?

— Très bien. Il était avec votre frère et moi à Thazgarth, pendant cette expédition de chasse.

— Pas possible ! J'ai entendu dire que c'était le fils du vieux Confalume. C'est bien vrai ? Comme ça, le trône reste dans la famille. Le Divin m'est témoin que je ferais la même chose ! Vous savez prendre soin de vos intérêts, vous, les grands seigneurs.

Son sourire découvrit de belles dents pointues.

— Mon frère me disait toujours…

Ils furent interrompus par Septach Melayn qui ne supportait pas que s'installe une familiarité déplacée entre cette femme et Prestimion, et que la conversation avait depuis longtemps cessé d'amuser. Il invita Dimithair Vort à se retirer et les voyageurs entreprirent de s'installer dans leur cabine.

Au bout d'un moment, des incantations leur parvinrent. Prestimion sortit et vit une demi-douzaine de membres de l'équipage, le capitaine et quelques autres, réunis sur le pont, qui se passaient de main en main en psalmodiant de petites pierres, selon un ordre préétabli. Il avait déjà assisté à cette scène. C'était une sorte de cérémonie destinée à garantir la sécurité du voyage. Une invocation de routine. Les pierres étaient des objets sacrés, bénits par quelque chaman aux pouvoirs duquel le capitaine croyait.

Prestimion observa les marins avec une manière de tendresse. Son moi rationnel se hérissait comme à l'accoutumée devant cette nouvelle manifestation de superstition, cette croyance naïve en des corps minéraux, mais il n'en était pas moins impressionné par la pureté et l'intensité de la foi qu'elle suggérait, une foi en des esprits bienveillants et attentifs, sous la protection de qui on pouvait se placer. Ils étaient capables de croire à l'invisible ; pas lui. Cette différence était comme une muraille qui se dressait entre eux. Prestimion se prit à aspirer à partager cette foi qu'il n'avait jamais, fût-ce un instant, été capable d'éprouver ; il ressentit d'autant plus ce manque que les honneurs suprêmes venaient de lui être arrachés et qu'aucun moyen visible du monde de la raison et des phénomènes naturels ne lui permettait de les reconquérir. Les esprits apportaient la consolation lorsque les objectifs matériels échappaient à l'homme. À condition de croire à l'existence des esprits.

Svor apparut à ses côtés. Prestimion indiqua la cérémonie qui se déroulait et posa le doigt sur les lèvres. Svor hocha la tête.

Les incantations s'achevèrent et les marins se dispersèrent en silence.

— Comme tout cela est réel pour eux, fit Prestimion. Comme ils prennent au sérieux le pouvoir de ces pierres.

— Avec juste raison, répondit Svor. Tu peux croire ou ne pas croire, Prestimion, il existe des forces puissantes auxquelles on peut commander, si on sait s'y prendre. « Je peux déplacer le ciel, commença-t-il à déclamer, élever les terres, fondre les montagnes, geler les fontaines. Je peux faire apparaître les fantômes et contraindre les dieux à marcher parmi nous. Je peux éteindre les étoiles et illuminer l'abîme insondable. »

— Tu peux vraiment le faire, Svor ? demanda Prestimion en le regardant bizarrement. J'ignorais que tu étais un si puissant sorcier.

— Je ne fais que citer un poème, répondit Svor. Un poème très célèbre.

— Bien sûr, fit Prestimion.

Tout lui revenait, maintenant que Svor l'avait mis sur la voie.

— C'est Furvain, n'est-ce pas ? Bien sûr, Furvain. J'aurais dû m'en rendre compte plus tôt.

— *Le Livre des Changements*, cinquième chant, quand la prêtresse Métamorphe apparaît devant lord Stiamot.

— Oui, reprit Prestimion, confus. Bien sûr.

Quel enfant n'avait lu ce récit épique, plusieurs fois millénaire, qui relatait en vers exaltants les batailles héroïques de l'aube de Majipoor ? Mais éteindre les étoiles et illuminer l'insondable abîme relevaient de la fable. Il n'avait jamais pris le majestueux poème de Furvain pour des faits historiques.

— J'ai cru que tu prétendais posséder ces pouvoirs, reprit-il en riant. Ah ! Svor, Svor ! Si seulement quelqu'un pouvait, par un tour de magie, ramener les choses à ce qu'elles auraient dû être ! Laisser Korsibar passer le reste de son existence à chasser de par le monde et placer le gouvernement en sûreté entre mes mains ! Mais qui pourrait le faire ?

— Pas moi, répondit Svor. Si je le pouvais, je le ferais.

4

Au neuvième jour du voyage vers le nord de lord Korsibar, après son départ du Labyrinthe, une étoile bleu-blanc apparut au firmament, une étoile que nul n'avait jamais vue, brillant comme un diamant au centre de la voûte céleste, un joyau flamboyant qui aveuglait l'œil comme un second soleil.

Mandrykarn fut le premier à la remarquer, une demi-heure après le repas du soir. Il se tenait seul à la proue du vaisseau amiral de la flottille de neuf unités, le *Lord Vildivar*. C'était le bateau réservé au Coronal, la plus belle des embarcations à fond plat du bas Glayge, qui, au printemps, avait transporté l'ex-lord Confalume jusqu'au Labyrinthe et maintenant, au cœur de l'été, remontait le fleuve vers le Château, avec le nouveau lord Korsibar à son bord. Soudain, dans la douceur de la nuit, tandis que l'obscurité allait s'épaississant, Mandrykarn qui sirotait sereinement un vin gris frais en laissant son regard courir sur la platitude monotone de la vallée éprouva une sensation de froid sur la tête et les épaules. Il leva les yeux et vit l'étoile brillant de mille feux, à un endroit où, peu avant, il n'y avait pas d'étoile.

Un cri de surprise et de frayeur lui échappa, et il porta si précipitamment la main au rohilla fixé sur le devant de sa tunique qu'il renversa le vin sur sa poitrine.

Une nouvelle étoile ? Qu'est-ce que cela pouvait signifier d'autre qu'un malheur imminent, une calamité ? Cette étoile devait nécessairement être le signe que des forces puissantes et menaçantes étaient sur le point de descendre du cosmos pour s'abattre sur la planète.

En frottant vivement son amulette, Mandrykarn marmonna une formule magique destinée à protéger du mal, apprise la veille de Sanibak-Thastimoon, sans quitter des yeux l'étrange étoile nouvelle, mais il fut pris d'un accès de peur et d'un tremblement irrépressible qui lui firent éprouver une honte amère de sa lâcheté.

Le comte Farquanor apparut brusquement à ses côtés.

— Es-tu souffrant, Mandrykarn ? demanda le petit homme cauteleux avec une pointe de méchanceté sournoise dans la voix. Je t'ai entendu crier. Et je te vois blanc comme un linge, l'air bouleversé.

— Regarde au-dessus de ta tête, Farquanor, répondit Mandrykarn en luttant contre le tremblement honteux qui agitait son corps et en maîtrisant à grand-peine le chevrotement qui entrecoupait sa voix. Que vois-tu là-haut ?

— Le soleil. Des étoiles. Un vol de thimarnas qui regagnent très tard leur nid.

— Tu n'es pas un astronome, Farquanor. Quelle est cette étoile bleu-blanc, juste à l'ouest du méridien polaire ?

— Eh bien, Trinatha, j'imagine. Peut-être Phaseil. L'une ou l'autre, en tout cas.

— Trinatha est au septentrion, sur l'horizon, à sa place habituelle. Phaseil là-bas, à l'est. Tu n'es pas un astronome, Farquanor.

— Et toi, tu n'es pas un grand buveur. Regarde, tu as renversé du vin partout sur ta tunique ! Mon pauvre ami ! Une serviette pour le comte Mandrykarn ! Serais-tu ivre, Mandrykarn ?

— Cette étoile à l'ouest est apparue il y a trois minutes. Je l'ai vu arriver dans le ciel. As-tu déjà entendu quelqu'un raconter qu'il a assisté à la naissance d'une étoile ?

Farquanor émit un petit ricanement de dérision.

— Tu es ivre !

Des cris d'excitation s'élevèrent de l'autre côté du pont, un homme d'équipage passa en courant, le doigt pointé vers le ciel, invitant d'une voix rauque tout le monde à lever la tête et à regarder ; d'autres marins le suivirent de près, en faisant peu ou prou la même chose. Sanibak-Thastimoon monta à son tour sur le pont, la sœur du Coronal sur ses talons. Ils s'avancèrent tous deux vers le bastingage, la tête levée vers les étoiles, parcourant le ciel en tous sens.

— Non, cria Mandrykarn, un peu plus à l'ouest. Là ! là ! Vous la voyez ?

Il prit le bras du Su-Suheris, le dirigea vers l'étoile. Les deux têtes du mage suivirent la ligne indiquée par Mandrykarn.

Sanibak-Thastimoon resta un moment silencieux, le temps de s'accoutumer à la vue de cette nouvelle étoile.

— Quel est ce funeste présage ? demanda Mandrykarn.

— Funeste ? fit Sanibak-Thastimoon. Il n'y a là rien de funeste. C'est l'étoile du couronnement, ajouta-t-il avec un petit soupir de satisfaction. Appelez lord Korsibar.

Mais Korsibar était déjà arrivé sur le pont.

— Qu'est-ce que c'est que ce remue-ménage ? lança-t-il. On parle d'une nouvelle étoile. Qu'est-ce que cela signifie ? Comment peut-il y avoir une nouvelle étoile ?

— Vous êtes la nouvelle étoile, monseigneur, déclara le Su-Suheris d'une voix sonore qui manquait singulièrement d'harmonie, ses deux têtes parlant à la fois. Vous apparaissez au firmament pour apporter la gloire au monde. C'est votre couronne à la constellation qui est dans le ciel, pour saluer votre avènement.

Il forma avec ferveur le symbole de la constellation, d'abord en direction de l'étoile bleu-blanc, puis de Korsibar, trois, quatre, cinq fois de suite, en criant à pleins poumons : « Korsibar ! Korsibar ! Vive lord Korsibar ! » Tous ceux qui se trouvaient sur le pont l'imitèrent, de sorte que l'air résonnait de vivats. « Korsibar ! Lord Korsibar ! »

Au milieu des acclamations, Korsibar demeura pétrifié, respirant à peine, les yeux rivés sur l'étoile. Au bout d'un moment, il leva les mains, retira la couronne qu'il avait portée presque sans discontinuer depuis son accession au pouvoir et l'appuya légèrement, avec respect, contre sa poitrine.

— Qui s'attendait à cela ? fit-il d'une voix très douce, en s'adressant à sa sœur. Je suis vraiment roi ?

— En as-tu jamais douté ?

— Non. Jamais.

Elle se laissa tomber à genoux devant lui, saisit le bord de sa tunique et l'embrassa. Les autres l'imitèrent : Mandrykarn le premier, encore si bouleversé par ce qu'il avait vu qu'il faillit perdre l'équilibre et bascula en avant au moment où il mettait pesamment un genou sur le pont, puis Farquanor, Venta, le comte Kamba et, un instant plus tard, Farholt, Navigorn, le capitaine du bateau, Lynkamor, et une poignée d'autres, arrivés

un par un pour voir ce qui se passait et qui découvraient une cérémonie en train de se dérouler. Sanibak-Thastimoon resta seul à l'écart, observant la scène avec une évidente satisfaction, mais sans faire un geste pour y prendre part.

Quand toute l'assemblée lui eut rendu hommage, Korsibar s'adressa au capitaine.

— Où sommes-nous exactement, Lynkamor ?

— Un peu au nord de Terabessa, monseigneur, à cinq heures de Palaghat.

— Excellent. Palaghat est un bon endroit pour faire notre première apparition publique. La venue de cette étoile est le signe que le moment est arrivé de nous présenter au peuple et de nous faire acclamer. Faites répandre la nouvelle à Palaghat que nous accosterons demain matin pour donner notre bénédiction et recevoir l'hommage des habitants.

— Il emploie maintenant le pluriel de majesté, souffla le comte Kamba de Mazadone, qui se tenait près de Kanteverel de Bailemoona.

— Comme il sied à un roi, répondit Kanteverel. Un roi peut s'exprimer comme bon lui semble.

— Quand il était Coronal, Confalume se contentait de dire *je* et *moi*.

— Confalume n'a pas eu une nouvelle étoile pour marquer le début de son règne, riposta Kanteverel en levant les yeux au ciel. Et Korsibar en est encore à goûter à la fierté d'être roi. Comment lui reprocher d'être plein de lui-même en voyant quelque chose comme cela apparaître dans le ciel ?

— Soit, fit le comte Kamba avec un petit rire. Il peut bien s'exprimer comme il veut en ce début de règne. Il en vit les meilleurs moments. Sa charge ne pèse pas encore sur lui ; il n'en a connu jusqu'alors que le prestige et la gloire, les gestes d'hommage et les génuflexions. Il découvrira plus tard des choses moins agréables, comme les rapports interminables et rebutants de pompeux gouverneurs de province, l'organisation de l'approvisionnement en céréales dans des lieux écartés dont il n'aura jamais entendu parler, la préparation d'un budget pour les travaux sur les routes et les ponts, la nomination de chambellans, de maîtres de cérémonie, de percepteurs, de

ministres et de sous-ministres de la correspondance royale, des prisons et des forts, des statistiques météorologiques, des poids et des mesures, j'en passe, et des meilleures.

Mandrykarn s'approcha d'eux, sans avoir entendu les paroles de Kamba.

— L'étoile du couronnement ! lança-t-il en riant. Comme elle brille ! comme elle est belle ! Quand je pense que je l'avais prise pour un présage funeste. Regardez-moi : j'ai renversé du vin partout. J'ai eu si peur en la découvrant ! Mais je suis un ignorant ! Et regardez le Coronal ! poursuivit-il avec un nouveau rire. Ses yeux brillent avec autant de force que cet astre !

Korsibar demeura un long moment sans bouger, le regard fixé sur l'étoile, comme s'il ne pouvait se repaître de sa vue. Puis il offrit son bras à lady Thismet et ils s'éloignèrent ensemble.

Gialaurys, lui aussi, vit la nouvelle étoile apparaître cette nuit-là, à plusieurs milliers de kilomètres au nord, sur le *Termagant* qui remontait le Glayge, de l'autre côté du lac Roghoiz. Affalé sur le pont, il s'était mis à l'aise pour jouer aux dés avec Septach Melayn. La soirée était paisible et agréable, une brise chargée d'humidité, venant du Mont du Château, soufflait dans la large vallée. Les moteurs du bateau ronronnaient sans à-coups ; à cet endroit le fleuve rapide s'engouffrait dans un lit profond et l'étroite embarcation luttait contre un fort courant pour remonter vers le nord.

C'était au tour de Septach Melayn de jouer. Il agita le cornet, décrivit un large cercle avec le bras et lança les dés d'un petit mouvement théâtral du poignet. Ils sortirent en s'entrechoquant, un, deux, trois, et se disposèrent en une ligne si droite qu'on l'eût dite tracée à la règle.

— Les yeux, la main, la fourchette, annonça Septach Melayn en tapant du plat de la main sur le pont pour exprimer sa satisfaction. Encore dix, c'est ce que je devais faire. Tu as perdu deux royaux, Gialaurys… Gialaurys ? Que regardes-tu comme ça ?

— Connais-tu cette étoile, Septach Melayn ?

— Laquelle ? Celle-là, à l'ouest, qui est si brillante ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Je ne l'avais jamais vue ? Est-ce que de nouvelles étoiles apparaissent d'un seul coup dans le ciel, comme par miracle ? C'est ce que celle-là a fait, j'en donnerais ma main à couper !

L'air perplexe, Septach Melayn se releva lentement. Tirant de sa ceinture son petit poignard décoratif, il le pointa à bout de bras vers l'occident, comme s'il avait voulu mesurer quelque chose.

— Que fais-tu ? demanda Gialaurys.

— Je mesure la distance entre les étoiles. Regarde : ici, tu as Thorius et là Xavial, la grosse rouge ; une longueur de poignard les sépare, exactement comme il se doit. Mais, à mi-chemin des deux, il y a la nouvelle, à l'endroit où, à ma connaissance, il n'y a jamais eu d'étoile. Comme tu l'as dit, Gialaurys, elle est apparue par magie.

— C'est de la sorcellerie.

— Je dirais plutôt qu'elle s'est embrasée.

— Je croyais que les étoiles étaient faites de feu, fit Gialaurys avec un regard d'incompréhension.

— Certains feux brûlent sans flammes, d'autres avec un vif éclat. C'est pareil pour les étoiles ; il arrive qu'une étoile peu brillante ait une brusque augmentation d'éclat et que sa température devienne dix fois plus élevée, peut-être dix mille fois. C'est le cas de celle-ci, je pense. Elle a toujours été là, mais sa lumière était trop faible pour qu'on la remarque ; elle vient d'exploser et devient incandescente, et cette chaleur intense a probablement tout calciné sur les planètes voisines. Voilà pourquoi nous la voyons briller d'un seul coup comme une torche dans la nuit. J'en parlerai avec Svor ; il s'y connaît.

Et il commença à appeler Svor, qui était dans sa cabine.

— Viens sur le pont, toi, le philosophe ! Viens contempler ce mystère dans le ciel !

— C'est de la sorcellerie, répéta Gialaurys, l'air buté. Un présage maléfique.

— Qu'annonce-t-il, à ton avis ? demanda Septach Melayn. Dis-moi ce que t'indique cette étoile, car je n'entends rien à ces choses. Interprète cette énigme pour moi, mon bon Gialaurys ! Quel message nous envoie cette étoile que tu dis porteuse d'un présage ?

— Te moquerais-tu encore de moi, Septach Melayn, comme tu le fais si souvent ?

— Non, non… je ne cherche pas à me moquer de toi.

— Bien sûr que si, fit Svor en sortant par l'écoutille. Tu joues avec ce pauvre Gialaurys en le traitant comme un grand niais. Ce qu'il est loin d'être, même si, comme la plupart des gens, il n'est pas aussi roué que toi. Joue donc plutôt avec moi, mon cher Septach Melayn, tu auras du fil à retordre.

— Très bien. Il y a une nouvelle étoile dans le ciel.

— C'est vrai, oui. Je la vois distinctement, un peu à l'ouest de Thorius. Elle brille d'un vif éclat.

— Qu'est-ce que cela peut signifier, Svor, pour toi qui as une foi si grande en la sorcellerie ? Dis-le-moi, puisque je ne suis pas en mesure de voir ces choses par moi-même. Gialaurys parle d'un présage maléfique. Que nous annonce, à ton sens, ce présage maléfique ? Avons-nous des épreuves encore plus pénibles à redouter, nous qui en avons déjà tant subi ?

— Tout au contraire, répondit Svor avec un sourire condescendant, en tiraillant les poils bouclés de sa barbe courte. Je ne suis pas devin de profession, ô merveilleux Septach Melayn, mais je crois savoir assez bien lire dans le ciel pour un amateur. Cette étoile qui apparaît ce soir brille pour nous montrer le courroux des esprits devant l'infamie commise par Korsibar. Cette étoile est notre salut. Elle représente la mort de Korsibar et l'avènement de Prestimion.

— Qu'est-ce qui, dans son apparence, te fait croire cela ?

— S'il te faut poser la question, mon doux ami, tu ne comprendras jamais la réponse.

Pour toute réponse, Septach Melayn sourit en haussant les épaules. Mais Gialaurys émit un son inarticulé d'acquiescement. Il inclina la tête jusqu'à ce qu'elle touche les bordages du pont, puis il tendit les mains et fit des signes à l'étoile, des signes propitiatoires, des signes de bienvenue.

La cité de Palaghat, sur la rive orientale du Glayge, était la plus grosse agglomération entre le Labyrinthe et le lac Roghoiz : un centre agricole où les fermiers des trois provinces adjacentes apportaient leurs récoltes pour les expédier vers d'autres

entrepôts en amont et en aval du fleuve. Toute la région était plate, mais Palaghat avait été bâtie sur un petit promontoire dominant le Glayge, de sorte que la cité, en raison de la platitude de toute la contrée et de l'arrière-plan spectaculaire et verdoyant d'une forêt de hauts mengaks feuillus, semblait dominer la plaine à des kilomètres à la ronde, comme si elle se dressait au sommet d'un autre Mont du Château.

Quand le Coronal ou des dignitaires du royaume voyageaient sur le fleuve, ils faisaient souvent halte à Palaghat, qui offrait beaucoup plus de facilités à ces hôtes de marque que n'importe quelle autre ville du cours inférieur du Glayge. La route à quatre voies, au pavage de brique, qui reliait le port grouillant d'activité au centre de la cité et portait le nom ronflant d'Avenue royale était bordée de deux rangées de majestueux palmiers d'Havilbove au tronc d'un rouge flamboyant. Ce jour-là, en l'honneur du nouveau Coronal, sur toute la longueur de la route, les arbres étaient ornés de bannières vert et or portant le symbole de la constellation. Des affiches à l'effigie de lord Korsibar eussent pu faire partie de la décoration de la route, s'il y en avait eu à Palaghat ; mais le choix de Korsibar comme Coronal n'ayant été en aucune manière ni prévu ni prévisible, nul portrait de lui n'avait encore pu être reproduit et distribué de par le monde.

Malgré son caractère hâtif et improvisé, la réception n'en était pas moins impressionnante : coups de cymbales et sonneries de trompettes, fleurs et guirlandes jonchant le sol sur tout le trajet, une escorte composée de centaines de fonctionnaires municipaux, du maire revêtu de son costume d'apparat en velours aux chefs de service et à leurs subalternes, sans oublier des groupes de mages en robe de brocart, aux chants solennels et les milliers de simples citoyens, le cou tendu au bord de la route pour apercevoir leur nouveau monarque, criant à pleins poumons : « Korsibar ! Korsibar ! Lord Korsibar ! » Il s'y était déjà presque habitué. Cela lui avait semblé quelque peu irréel les premiers jours, comme une sorte de rêve, de voir tout le monde former pour lui le symbole de la constellation, d'entendre accoler à son nom le titre si peu familier de « lord » à la place de celui de « prince » qu'il avait

porté toute sa vie et de surprendre cette lueur secrète de révérence mêlée de crainte dans les yeux de tous ceux qui le regardaient à la dérobée, en pensant qu'il ne les voyait pas. Tous les matins, au réveil, il s'attendait à trouver son père à son chevet et à l'entendre déclarer : « Très bien, Korsibar, il est temps de mettre un terme à cette petite mascarade. »

Mais chaque jour qui passait ressemblait à celui qui l'avait précédé, avec ses gestes d'hommage et ses courbettes, ses « monseigneur » par-ci, ses « oui, monseigneur » par-là et, quand, peu avant de quitter le Labyrinthe, il avait rencontré son père, ils n'avaient échangé que quelques mots, des plus banals et conventionnels ; abattu, accablé, Confalume ne semblait aucunement désireux de s'opposer à la nouvelle situation, aussi étrange qu'elle fût, provoquée par l'action hardie de son fils dans la Cour des Trônes.

Même à l'heure des adieux, juste avant que Korsibar ne quitte la cité souterraine pour entreprendre son voyage triomphal vers le nord pour prendre possession de son trône, à un seul moment le nouveau Pontife avait trahi l'angoisse suscitée par les événements. En plongeant les yeux dans ceux de Korsibar, un éclair de rage et de désespoir farouche avait traversé les prunelles de celui qui, quelques semaines plus tôt, était l'homme le plus puissant de la planète et qui s'était fait berner en un instant par son propre fils. Mais il n'avait rien dit ouvertement qui indiquât sa répugnance pour ce que Korsibar avait fait. Il n'avait pas fait de remontrances, n'avait rien contesté. Ce qui était fait était fait ; le pouvoir était passé, pour la première fois dans l'histoire de la planète, des mains du père à celles du fils.

Palaghat n'était en rien comparable à la moins belle des Cinquante Cités du Mont du Château. Mais, à sa manière provinciale, elle était assez jolie, avec ses hautes terrasses blanches dominant les rives du fleuve, sa végétation luxuriante, son solide mur d'enceinte fait de blocs de granit rose agrémenté d'une profusion de parapets, d'embrasures, de créneaux et de mâchicoulis, et orné de représentations en lapis-lazuli et or de dragons héraldiques et de gabalungs à longues cornes.

Le maire de la cité, Ildikar Weng, était un homme replet, transpirant, au visage rougeaud et lippu, portant une couronne ridicule de poils dorés et frisés autour du crâne, des joues et du menton. Assis aux côtés de Korsibar dans le flotteur qui les conduisait du port au palais réservé pour la suite royale, il garda les yeux rivés sur le visage du Coronal avec un regard d'admiration infinie et de respect servile, sans cesser un instant d'agiter la main et d'incliner la tête en direction de la foule massée le long de la route, comme si les acclamations étaient destinées non à lord Korsibar mais à sa personne.

Avec un intarissable flot de paroles, le maire s'efforça de démontrer à Korsibar qu'il était aussi à l'aise dans la compagnie d'un Coronal que dans celle de seigneurs de moindre importance, émaillant ses propos d'anecdotes sur les visites que d'autres grands de la planète avaient faites à Palaghat sous son administration, racontant avec force détails à Korsibar que le glorieux lord Confalume, son père, avait une prédilection pour un vin du terroir qu'il se ferait un plaisir de lui procurer, qu'il s'était toujours fait une joie de recevoir le Haut Conseiller, le duc Oljebbin, dans sa cité ou que le Grand Amiral avait particulièrement apprécié un poisson rare péché dans les eaux du fleuve. Ildikar Weng se vanta même d'avoir reçu la visite du défunt Pontife, car Prankipin était enclin à quitter de temps à autre le Labyrinthe pour une escapade qui pouvait le mener jusqu'à Palaghat, même si cela ne s'était pas produit depuis de longues années.

La patience de Korsibar fut mise à rude épreuve. Était-ce cela être Coronal, de supporter, partout où il se rendait, le caquetage d'imbéciles de cet acabit ?

Il se força à écouter poliment, un certain temps. Mais le maire eut une parole malheureuse.

— Il y a deux ans, poursuivit Ildikar Weng, nous avons aussi reçu la visite du merveilleux et charmant prince Prestimion, au cours de laquelle il a déclaré, si ma mémoire est bonne…

— Épargnez-nous, de grâce, les déclarations du merveilleux et charmant prince, fit Korsibar d'un ton coupant, en étouffant un juron.

La rudesse du ton du Coronal fit blêmir Ildikar Weng, puis son visage s'empourpra violemment. Il battit des paupières et écarquilla les yeux.

— Monseigneur ? Vous ai-je offensé en quelque manière que ce soit ?

— Il est offensant de devoir écouter des anecdotes sur chacun des hobereaux du Château qui vous a fait l'honneur de roter ou de dégobiller au cours de vos tristes banquets. Oui, nous tenons cela pour une offense. Ne croyez-vous pas que notre oreille se lasse du torrent de platitudes qu'on y déverse ?

— Monseigneur, monseigneur, monseigneur ! s'écria le maire en levant les mains avec une agitation si vive qu'il sembla sur le point de basculer par le toit ouvert du flotteur. Je ne pensais pas à mal, monseigneur ! Mille pardons ! Cent mille pardons ! Je croyais que le prince Prestimion était pour vous un ami très cher et j'imaginais qu'il vous plairait d'entendre…

D'un regard glacial, Korsibar le fit taire. Les yeux exorbités, Ildikar Weng laissa sa phrase en suspens. Il donna l'impression d'être au bord des larmes.

Korsibar comprit qu'il avait été trop dur. Mais que faire ? Présenter des excuses ? L'assurer de quelques mots lénifiants, qu'il n'y avait pas lieu de se vexer ? Un Coronal n'avait pas à s'excuser et, s'il le faisait, cela déclencherait un nouveau torrent de platitudes qui ne cesseraient qu'en arrivant à destination. Thismet, assise de l'autre côté d'Ildikar Weng, arriva à la rescousse.

— Le Coronal est très las, monsieur le maire, expliqua-t-elle, et il préférerait peut-être un peu de silence. Il est resté éveillé très tard pour signer des décrets et des lettres de nomination ; vous savez quelle charge de travail cela représente, surtout lorsque l'on prend de nouvelles fonctions.

— Je suis mort de honte de mon manque d'égards.

— Inutile, monsieur le maire. Entretenez-vous plutôt avec moi, pour le moment. Dites-moi : ces magnifiques palmiers au tronc rouge qui bordent la route, n'en existe-t-il pas une espèce similaire dans le jardin de lord Havilbove, près de la Barrière de Tolingar, sur le Mont du Château ?

— C'est très exactement le même arbre, princesse, dont on nous a offert des graines, sous lord Tharamond.

Et il commença à disserter interminablement sur la raison et la manière dont les graines avaient été obtenues. Puis il expliqua les difficultés qu'il avait fallu surmonter pour acclimater cette espèce à Palaghat. Profondément soulagé, Korsibar s'enfonça dans son coussin moelleux de cuir cramoisi et se laissa glisser dans une sorte de demi-sommeil, sans fixer son esprit sur quoi que ce fût, accompagné par les cris de « Korsibar ! Lord Korsibar ! » portés par le vent qui soufflait du fleuve.

Ils arrivèrent au palais où ils étaient hébergés et Korsibar fut enfin seul. La suite royale était véritablement digne d'un souverain, avec ses cinq pièces luxueuses aux murs scintillants de jaspe vert discrètement marqué de taches rouge sang et aux draperies de Gemmelthrave, si délicatement tissées qu'on eût dit l'œuvre d'araignées, qui encadraient les hautes fenêtres offrant une vue panoramique sur la cité, le port et le fleuve.

C'était pour lui l'occasion de quitter ses vêtements, de prendre un bain et un peu de repos avant le banquet et les inévitables discours. Il portait une étole blanche en fourrure de steetmoy sur un pourpoint vert, les couleurs traditionnelles du Coronal ; mais le temps avait manqué pour faire couper correctement le costume, qui lui allait mal et était trop chaud pour cette journée d'été. Il retira l'étole de ses épaules et la plaça sur un valet en bois, en se disant qu'il n'aurait plus guère l'occasion de s'habiller et de se déshabiller seul au Château, avec la multitude de domestiques qui seraient en permanence à son service.

En commençant à défaire le lacet qui serrait le pourpoint à la taille, son regard glissa sur un miroir placé près du lit et s'y arrêta pour étudier les traits de son visage, s'efforçant de voir s'il avait acquis la physionomie impérieuse du monarque qu'il était. Pour être un roi digne de ce nom, il le savait, il importait, au strict minimum, d'en avoir la prestance. Son père, bien que de stature moyenne, avait cette noble prestance. On avait souvent dit de lord Confalume que si un visiteur d'une autre planète était admis dans une réception à la cour, il saurait

distinguer du premier coup d'œil le Coronal dans la foule, que lord Confalume eût jugé bon ou non de porter sa couronne ce jour-là.

La couronne était un atout précieux. Korsibar la déplaça légèrement, la redressa, car elle s'était quelque peu inclinée pendant le trajet en flotteur.

— Tu aimes la regarder, mon cher frère, n'est-ce pas ? lança brusquement derrière lui la voix de Thismet. Mais ne penses-tu pas qu'il faudrait la retirer de temps à autre et ne pas la toucher ?

— Et toi, ne penses-tu pas qu'il convient de frapper avant d'entrer chez le Coronal, même s'il est ton frère jumeau ?

— Mais j'ai frappé, deux fois. Tu étais, j'imagine, si occupé à t'admirer que tu n'as pas entendu. N'obtenant pas de réponse, je me suis dit que je pouvais entrer. À moins qu'il n'y ait entre nous une gêne qui n'existait pas, maintenant que tu es roi.

Korsibar enleva la couronne et la posa sur le lit.

— Il est peut-être vrai que je la porte trop, fit-il en souriant. Mais je ne m'y suis pas encore habitué au point d'avoir envie de m'en passer.

— Père ne la portait qu'en certaines occasions.

— Il a été Coronal pendant le double de notre vie, Thismet. Laisse-moi être roi six mois au moins avant que je trouve naturel de l'avoir.

— Comme monseigneur voudra, fit Thismet avec un geste de soumission exagérée.

Elle s'avança vers lui, leva vers son visage des yeux brillants d'excitation et le prit par les poignets.

— Oh ! Korsibar, Korsibar ! Arrives-tu à y croire ?

— Une partie du temps seulement.

— Moi aussi… Lord Korsibar ! Le Coronal de Majipoor ! Et ce fut si facile ! Nous laisserons notre empreinte sur cette planète, toi et moi ! Nous accomplirons des choses merveilleuses, Korsibar, maintenant que tout est entre nos mains.

— Nous le ferons, ma sœur.

— Mais tu dois faire attention à ne pas te montrer si hautain.

— Hautain, moi ?

— Tu as été cruel avec ce petit maire grassouillet et rougeaud.

— Il m'avait cassé trop longtemps la tête avec ses histoires sur père, sur Prankipin, sur Oljebbin, sur je ne sais qui encore et, pour couronner le tout, sur Prestimion… C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

— Je te croyais très attaché à Prestimion.

— Je n'éprouve pas et n'ai jamais éprouvé de haine pour lui. Mais me lancer son nom au visage, comme cela… quels desseins sournois poursuivait-il ? quelles insinuations perfides faisait-il ?

— Rien de tout cela, à mon sens.

— Quand il était de notoriété publique que Prestimion devait être le prochain Coronal.

— Non, répliqua Thismet en commençant à compter sur ses doigts. Primo, ce qui est de notoriété publique au Château ne l'est pas nécessairement dans la vallée du Glayge. Secundo, il n'y a aucune raison au monde pour que le maire ait des arrière-pensées railleuses en te parlant de Prestimion ; il n'a rien à y gagner et tout à y perdre. Tertio, l'homme est beaucoup trop stupide pour avoir des desseins sournois. Et enfin – écoute-moi bien, cher frère ! – enfin, un roi doit supporter les imbéciles qui lui cassent la tête, car tous les imbéciles de la création essaieront de le faire et certains y parviendront inévitablement. Ton père n'a pas gagné l'affection de tout le peuple en rembarrant hargneusement les gens. Aucun grand Coronal n'a fait cela. Je veux que tu sois un grand Coronal, Korsibar.

— Je le serai.

— Dans ce cas, reprit Thismet, fais bonne figure devant les imbéciles. Le Divin qui les a créés par millions t'a donné à eux comme roi.

Elle forma le signe de la constellation, avec plus de sincérité que précédemment, et envoya à Korsibar un baiser du bout des doigts avant de se retirer.

Korsibar eut deux heures de répit avant d'avoir à remplir les obligations de sa charge. Il venait juste de finir de s'habiller après son bain quand Oljebbin vint lui présenter des documents à signer pour les expédier au Château, ce qu'il fit sans les lire, Oljebbin lui ayant dit qu'il s'agissait de papiers sans importance. Puis Farholt vint discuter avec lui du plan de table pour le

banquet donné en son honneur ; après Farholt, ce fut le tour de Farquanor, qui prit son temps et revint à la charge avec force allusions et sous-entendus pour essayer de décrocher le poste de Haut Conseiller, à tel point que Korsibar, exaspéré, dut se retenir de lui hurler de décamper. Pour finir, il reçut Dantirya Sambail qui avait entendu une méchante blague sur Prestimion et Septach Melayn, et éprouvait le besoin irrépressible d'en faire profiter le Coronal sans perdre un instant.

Dans l'après-midi, Korsibar réunit sa cour dans les jardins du palais, en s'abstenant cette fois de porter sa couronne, juste pour voir ce que cela faisait de s'en passer et si, sans elle, il se sentirait encore pleinement roi ; il reçut l'hommage d'une délégation de propriétaires terriens et de gros fermiers des environs. Il disposa ensuite d'un peu de temps dans ses appartements pour vider tranquillement une coupe en compagnie de Mandrykarn, Venta et une poignée d'autres amis intimes, puis ce fut l'heure du banquet, trop arrosé de vin trop lourd, avec une nourriture riche et trop abondante, des monceaux de légumes en sauce et d'énormes tranches d'une viande pâle, marinée dans un vin épicé et adoucie par des fruits de jujuga. Il y eut ensuite un discours éminemment diplomatique du maire Ildikar Weng, très assagi, qui s'abstint soigneusement de mentionner Prankipin, Confalume ou tout autre visiteur de marque et s'attarda avec un optimisme excessif sur les grandes réalisations que le Coronal lord Korsibar ne saurait manquer d'accomplir. La réponse de Korsibar fut courtoise mais succincte. Il laissa le plus gros de la parole à Gonivaul, Oljebbin et Farquanor qui se lancèrent avec habileté dans des discours creux sur les grandes réalisations que le nouveau régime se proposait de mener à bien et les merveilleux bénéfices qu'en retirerait immanquablement la population de la vallée du bas Glayge.

Aucun orateur n'omit de mentionner l'étoile apparue la nuit précédente. Ils l'appelèrent « l'étoile de lord Korsibar »…Tous saluèrent en elle un moment qui resterait dans l'histoire, la promesse éclatante d'une ère merveilleuse qui s'ouvrait devant eux. Le banquet terminé, quand ils furent réunis sous la voûte céleste, avant de se retirer dans leur chambre, le regard de

Korsibar ne cessa de revenir sur l'étoile et de la fixer longuement en se répétant : *L'étoile de lord Korsibar*. *L'étoile de lord Korsibar*. Et il fut une nouvelle fois pénétré du sentiment de la grandeur de cette destinée qui l'avait élevé à une si haute position et le pousserait de l'avant, sa vie durant, malgré tous les obstacles qu'il serait amené à rencontrer.

Cette nuit-là, Korsibar reçut un message de la Dame, le premier depuis de nombreuses années.

Il était rare que la Dame dirige son attention vers un prince du Mont. Elle s'occupait avant tout des gens ordinaires, ceux qui se tournaient vers elle pour demander un conseil, chercher du réconfort. Mais, ce soir-là, c'est à Korsibar qu'elle apparut. Dès qu'il ferma les yeux, il se sentit entraîné dans un tourbillon bleu qui se terminait par un œil doré ; sachant que toute résistance était vaine, il s'abandonna à la force qui l'attirait et traversa l'œil doré pour déboucher dans un lieu d'ombre et de brume.

La Dame Kunigarda se trouvait en ce lieu, qui était la salle octogonale aux murs de pierre blanche, au cœur du Temple Intérieur, sa résidence sur la plus haute terrasse de l'Ile du Sommeil. Elle se promenait le long de la fontaine octogonale qui occupait le centre de cette salle ; c'était une femme d'âge mûr aux traits vigoureux, aux yeux gris très écartés, aux hautes pommettes et à la belle bouche autoritaire, dont la ressemblance avec son frère Confalume était frappante.

Il la reconnut aussitôt. C'était la sœur aînée de son père, élevée au rang de Dame de l'île quand Korsibar et Thismet étaient encore petits et dont le règne en tant que Puissance de Majipoor allait s'achever avec l'avènement du nouveau régime. Il n'avait rencontré que trois fois dans sa vie cette femme d'une force et d'une détermination hors du commun, à l'allure tout aussi majestueuse que celle de son frère Confalume.

Elle le considéra à travers les voiles du rêve d'un regard où perçait de la sévérité.

— Tu dors dans le lit d'un roi, Korsibar. Dis-moi comment cela se fait.

— Je suis roi, ma Dame, répondit-il avec la voix des rêves qu'on lui avait appris à employer dans son enfance. Avez-vous vu mon étoile ? C'est l'étoile d'un roi. L'étoile de lord Korsibar.

— Oui, fit-elle, l'étoile de lord Korsibar. Moi aussi, je l'ai vue, Korsibar.

Et elle commença à parler de la venue de l'étoile et de lui, et aussi de sa sœur, de son père, le nouveau Pontife, de la succession des Coronals et des Pontifes au long des millénaires et de beaucoup d'autres choses encore. Mais il y avait tant et tant de tours et de détours dans le fil de ce long discours que le cerveau endormi de Korsibar avait du mal à suivre la logique de ses paroles, à tel point qu'il dut y renoncer. Elle semblait parler en permanence de deux ou trois choses contradictoires en même temps, si bien que chacune de ces phrases entortillées renfermait sa propre antithèse et ne lui permettait pas de discerner une idée directrice.

Puis elle se tut, lui lança un long regard lourd et froid, et disparut, le laissant seul dans la salle vide ; au bout d'un moment, il se réveilla, troublé, désorienté. Il avait le sentiment que l'austère présence de la vieille femme résonnait encore dans son âme, comme les vibrations d'un bourdon quand la grosse cloche a cessé de sonner. Il s'efforça d'arracher une signification à son rêve, chercha à recréer en esprit le cheminement tortueux des paroles de la Dame.

Elle l'avait reconnu comme Coronal légitime, il en était sûr ; n'avait-elle pas, à plusieurs reprises, parlé de lord Korsibar et du Pontife Confalume ? D'un autre côté, elle avait aussi parlé une fois de son père en l'appelant le « prisonnier ». Prisonnier du Labyrinthe, comme on disait parfois à propos du Pontife ou prisonnier des récents événements ? Le terme était ambigu. Et il y avait eu d'autres ambiguïtés, des bribes de prédictions, floues, imprécises, qui pouvaient être annonciatrices d'épreuves et de revers à venir. Mais des épreuves et des revers pour qui ? Parlait-elle de Prestimion, qui les avait déjà subis, de lui-même ou d'une tierce personne ?

Ce rêve laissa Korsibar effrayé et mal à l'aise. N'en ayant compris que des fragments, il n'aurait su dire pourquoi, mais le rêve semblait ouvrir de mystérieux abîmes, de sombres

possibilités, de funestes présages d'un retournement de la situation ; du sommet où il se trouvait on ne pouvait plus que redescendre et il eut le sentiment que le rêve l'avertissait de la présence de redoutables écueils sur sa route. En était-il vraiment ainsi ou s'abandonnait-il à une crise de doute pour contrebalancer sa suprême réussite ? Il ne le savait pas. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas prêté attention à un rêve ni consulté un interprète des rêves pour l'aider à en comprendre la signification qu'il avait oublié le peu qu'il avait su autrefois de la technique d'interprétation.

Il envisagea de faire venir Sanibak-Thastimoon pour lui demander de le faire. Mais les détails du rêve s'effaçaient si vite de son esprit qu'il ne resterait bientôt plus rien à raconter au Su-Suheris. Et, petit à petit, le sentiment de malaise se dissipa.

Ce rêve est un présage favorable, se dit-il avec conviction, à l'approche du matin, au terme de ses réflexions.

Il signifie que la Dame Kunigarda accepte mon accession au pouvoir et qu'elle me soutiendra dans les premiers temps de mon règne.

Oui. Oui. Un présage favorable, absolument.

Oui. Oui !

— As-tu bien dormi, cher frère ? demanda Thismet pendant le repas du matin.

— J'ai reçu un message de la Dame, répondit Korsibar.

Elle le regarda avec une brusque inquiétude ; à l'autre bout de la longue table, la grosse tête en pain de sucre du Procurateur Dantirya Sambail se tourna vers lui avec une expression de vif intérêt.

— Tout va bien, reprit posément Korsibar en souriant. La Dame m'a donné l'assurance de son affection et de son soutien sans réserve. Nous réussirons, cela ne fait pas de doute, pas le moindre doute.

5

La nuit du solstice d'été, une nuit magique, le soleil haut dans le ciel jusqu'à une heure avancée, la Grande Lune et deux des plus petites brillant de conserve, et, au plus haut du firmament, les trois énormes étoiles rouges qui formaient la boucle de la constellation nommée Cantimpreil parfaitement visibles malgré les rayonnements conjugués du soleil et des lunes. La nouvelle étoile était là aussi, l'astre brillant d'un vif éclat bleu dans l'embrasement de la voûte céleste, l'étoile dont Svor avait prédit qu'elle était un heureux présage pour la cause de Prestimion.

Mais Prestimion, seul à cette heure tardive, marchant de long en large sur le pont du *Termagant*, les yeux brillants, tous les sens en alerte, n'éprouvait guère de joie devant la beauté de la nuit, les lumières mêlées des astres et les zones d'ombre qu'elles créaient. La joie était une émotion qui semblait l'avoir fui. La profonde colère éprouvée après le coup de force de la Cour des Trônes s'était muée en un désenchantement calme et profond, une sorte de perpétuel froid intérieur qui avait succédé à la fureur ; mais le prix de cette froideur maîtrisée était, semblait-il, la perte de toute émotion, la disparition de toute capacité de réaction au plaisir comme à la douleur.

Il regarda le soleil descendre enfin sur l'horizon. La Grande Lune traversa le ciel et disparut à l'est, derrière les collines ; les étoiles prirent possession du ciel, les plus petites accompagnant le trio rouge de Cantimpreil. Le nouvel astre bleu-blanc brillait d'un éclat implacable au centre de la voûte céleste, comme une pointe de métal chauffé à blanc. Prestimion s'assoupit un moment sur le pont ; en ouvrant les yeux – peu après le coucher du soleil, lui sembla-t-il –, il vit que le jour se levait et que les premières lueurs rose cuivré de l'aube s'avançaient vers lui, le long de la vallée du haut Glayge.

À cet endroit le fleuve était très large. Sur la gauche de Prestimion, là où l'obscurité ne s'était pas encore retirée, des

ravins étroits, profondément creusés par l'érosion se chevauchaient près de la rive dans une brume épaisse ; sur leurs bords, des panaches brillants de vapeur commençaient à se dérouler comme des étendards se déployant aux premiers rayons du soleil. Sur l'autre rive s'étendait la grande cité fluviale de Pendiwane dont la multitude de toits coniques de tuile rouge rutilait dans la gloire du soleil levant. Un peu plus loin au nord, la masse sombre s'étirant sur la rive occidentale du fleuve ne pouvait être que la cité de Makroposopos, le grand centre des arts du textile. Les tapisseries, les draperies et les ouvrages de bien d'autres sortes qu'on y réalisait étaient fort recherchés par toute la planète.

Le bateau du capitaine Dimithair Vort remontait le fleuve à une bonne allure. Ils seraient bientôt en vue du Mont du Château et ne tarderaient pas à entreprendre l'ascension de cette masse inimaginable, jusqu'à la demeure royale qui le couronnait, où… où…

Svor apparut soudain à ses côtés, sortant de l'ombre.

— Tu es bien matinal, aujourd'hui, Prestimion.

— Il semble que j'ai passé la nuit sur le pont.

— Dans la compagnie d'esprits bienfaisants ?

— Je n'ai vu que des étoiles et des lunes, Svor, répondit Prestimion sans même feindre de trouver cela amusant. Et le soleil qui s'est couché incroyablement tard. Mais pas le moindre esprit.

— Ils t'ont vu, eux.

— Peut-être, fit Prestimion d'un ton froid et morne marquant un manque total d'intérêt.

— Et après, ils sont venus me voir dans mon sommeil. Veux-tu que je te raconte mon rêve, Prestimion ?

— Si cela te fait plaisir, soupira Prestimion.

— L'esprit m'est apparu sous la forme d'un manculain, la petite espèce dodue, aux épines rouges, que l'on trouve à Suvrael, avec son dos couvert d'une multitude de piquants acérés et deux grands yeux jaunes au regard un peu triste au milieu de cette dangereuse forêt d'aiguilles. Je traversais une vaste plaine déserte et nue quand il est arrivé à ma hauteur, tout hérissé et menaçant. Mais j'ai vu qu'il ne me voulait pas de mal,

que c'était simplement l'impression qu'il donnait ; et il s'est adressé à moi, de la manière la plus aimable qui soit. Tu cherches quelque chose, Svor. Que cherches-tu donc ? J'ai répondu au manculain que je cherchais une couronne, pas pour moi, celle que tu avais perdue dans le Labyrinthe et que je retrouverais. À quoi le manculain a répondu… M'écoutes-tu, Prestimion ?

— Évidemment. Tu as toute mon attention.

— Il m'a dit, reprit Svor sans insister : *Si tu veux la retrouver, cherche dans la cité de Triggoin*.

— Triggoin.

— Tu as entendu parler de Triggoin, Prestimion ?

— La ville des sorciers, répondit-il en se rembrunissant. Les mages s'y réunissent en assemblées permanentes et les pratiques de sorcellerie de toutes sortes y ont droit de cité ; des feux aux flammes bleues brûlent jour et nuit. Elle se trouve loin au nord, au-delà du désert : vers Sintalmond ou Michimang, je crois. C'est un endroit où je n'ai jamais eu envie de me rendre.

— Un endroit aux nombreux attraits, qui recèle des merveilles.

— Tu y es allé, Svor ?

— En rêve seulement. À trois reprises déjà, mon esprit endormi s'est transporté à Triggoin.

— Peut-être auras-tu ce soir, quand tes paupières se seront fermées, l'obligeance d'entreprendre un quatrième voyage dans cette cité. Tu pourras poser des questions de ma part sur la couronne perdue, comme le gentil manculain t'a conseillé de le faire. Hein, Svor ?

Prestimion se mit à rire, mais ses yeux étaient vides de toute gaieté.

— Et je soupçonne fort que tu apprendras des bons sorciers de Triggoin que la couronne en question se trouve sur le Glayge, quelques milliers de kilomètres en aval, et qu'il nous suffira d'en faire la demande à lord Korsibar pour qu'il nous l'expédie sans tarder.

Gialaurys apparut à son tour sur le pont et s'avança vers eux.

— Que racontez-vous sur Triggoin ?

— Le bon duc Svor, expliqua Prestimion, a découvert dans son sommeil qu'il faut aller nous renseigner là-bas sur les moyens de récupérer la couronne et que l'on nous fera savoir comment la trouver. Mais n'oublions pas, Svor, que nous n'avons pas réellement perdu la couronne, puisque nous ne l'avons jamais eue et que l'on peut difficilement récupérer quelque chose qui ne nous a jamais appartenu. Une telle négligence dans le choix des mots peut, à ce qu'on dit, se révéler dangereuse pour un sorcier. Il suffirait qu'il se trompe sur un petit mot sans importance, voire une syllabe, dans une formule magique pour qu'un de ses propres démons lui arrache les membres un à un, en croyant à tort avoir reçu l'ordre de le faire.

— À ta place, j'écouterais Svor, fit Gialaurys en balayant d'un geste brusque de la main les propos ironiques de Prestimion. S'il a fait un rêve qui dit que nous pourrons trouver de l'aide à Triggoin, il faut y aller.

— Et si ce rêve nous avait dit d'aller glaner des renseignements chez les Métamorphes d'Ilirivoyne ou d'aller chercher de l'aide chez les sauvages des montagnes enneigées des Marches de Khyntor, serais-tu aussi désireux de t'y rendre ? demanda Prestimion d'un ton légèrement sarcastique.

— Le rêve a dit Triggoin, répéta Gialaurys avec entêtement. Si nous ne trouvons pas au Château le soutien que nous espérons, je suis disposé à aller à Triggoin.

Il s'obstina, expliquant et développant son idée tandis que le *Termagant* laissait rapidement derrière lui Pendiwane et s'apprêtait à relâcher à Makroposopos, où Dimithair Vort se proposait de faire une courte escale pour se ravitailler. Le rêve de Svor avait ranimé l'espoir et l'enthousiasme de Gialaurys. À la seule pensée de la cité des sorciers, ses yeux brillaient avec une ferveur qu'ils n'avaient pas montrée depuis plusieurs semaines. Gialaurys affirmait ainsi que les sorciers de Triggoin mettraient bon ordre aux troubles qui agitaient la planète. Il avait en eux une foi sans limites. C'est à Triggoin qu'ils pourraient s'assurer la maîtrise de tous les secrets du pouvoir. Au vrai, il caressait depuis longtemps l'idée d'y faire un pèlerinage, pour le bien de son esprit, et de se mettre humblement au service de l'un ou l'autre des grands mages,

n'attendant en échange qu'une introduction à la connaissance de leurs arts occultes. Prestimion ne refuserait certainement pas d'une manière catégorique de se rendre à Triggoin, si tout le reste échouait. Non, certainement pas ! Le pouvoir de ces puissants sorciers unis dans un même effort apporterait à Prestimion la force dont il aurait besoin pour rétablir le cours naturel des choses sur la planète. Gialaurys y croyait, de toute son âme. Il poursuivit dans le même registre jusqu'à ce que le bateau arrive en vue du port de Makroposopos.

Mais une surprise désagréable les y attendait. Les tisserands de la cité avaient, semblait-il, travaillé d'arrache-pied ces derniers temps ; tout le long des quais étaient déployés des drapeaux arborant des portraits dans lesquels on reconnaissait aisément Korsibar et des bannières aux couleurs royales, vert et or. À l'évidence, l'arrivée du nouveau Coronal était imminente et Makroposopos s'apprêtait à l'accueillir comme il convenait.

— Est-il possible de relâcher plus en amont pour nous ravitailler ? demanda Prestimion à Dimithair Vort.

— À Apocrune, oui, ou Stangard Falls. Nous pouvons peut-être même pousser jusqu'à Nimivan. Mais un des deux autres ports serait préférable.

— Nous irons donc jusqu'à Apocrune ou Stangard Falls, déclara Prestimion. Ou Nimivan, à votre guise.

Ils poursuivirent donc leur voyage sans faire escale à Makroposopos.

La vue des innombrables portraits de Korsibar flottant le long des quais de Makroposopos ne fit qu'attiser l'impatience de Gialaurys. Abandonnant l'idée d'aller solliciter l'aide des sorciers de Triggoin, il préconisa de gagner le Château au plus vite et de revendiquer aussi simplement et directement que possible le trône du Coronal légitime, lord Prestimion, frappant avec la même hardiesse que Korsibar dans le Labyrinthe.

— Nous trouverons le moyen de te fabriquer une couronne que tu porteras en franchissant l'Arche de Dizimaule, dit-il à Prestimion. Nous serons à tes côtés, armés jusqu'aux dents, et nous formerons à chaque pas le symbole de la constellation.

— Une couronne ? Le symbole de la constellation ?

— Oui, une couronne ! Et quand ils viendront tous voir qui fait son entrée, tu te proclameras roi devant eux. Lord Prestimion, l'authentique Coronal, selon la volonté de lord Confalume, et, devant ton air de majesté, ils ne pourront faire autrement que mettre un genou en terre devant toi. Il deviendra alors évident pour eux que les actes de Korsibar n'ont pas force de loi et qu'il est un usurpateur. Tu prendras place sur le trône, tu recevras l'hommage du Château et c'en sera terminé de cette situation insensée.

— Comme tout semble facile, fit doucement Svor. Bravo, Gialaurys !

— Oui, bravo ! répéta Septach Melayn sur un ton entièrement différent.

Ses yeux donnaient l'impression de lancer des éclairs. À l'évidence, il s'était laissé emporter par ce plan audacieux. Depuis l'instant de l'usurpation, sa fureur avait presque été aussi violente que celle de Gialaurys.

Ce plan ne pouvait échouer, expliqua-t-il. Les fonctionnaires du Château étaient des lâches et des fainéants sans caractère. Ils avaient aussi peu de courage qu'un troupeau de blaves et de fermeté que des gromwarks pataugeant dans leur marécage. Peu leur importait que le Coronal fût lord Korsibar ou lord Prestimion ; ils avaient seulement besoin de quelqu'un qui leur dise ce qu'il fallait faire et le premier arrivé ferait l'affaire. Pendant que Korsibar musardait sur le Glayge et prenait du bon temps dans les banquets donnés en son honneur à Pendiwane, Makroposopos ou Apocrune, Prestimion pouvait s'emparer du Château et du trône aussi aisément que s'il cueillait des baies de thokka sur leur branche.

Ce soutien chaleureux raviva l'excitation de Gialaurys. Un long moment, les deux hommes s'entretinrent avec une ferveur croissante, jusqu'à ce qu'ils se soient mutuellement convaincus qu'il n'y avait rien de plus facile au monde que de sacrer un Coronal par un simple appel à la justice et à la raison.

Enfin, après de longues minutes de discours enflammés, quand la ferveur et l'enthousiasme commencèrent à retomber, Svor s'adressa à eux, les yeux étincelants d'un mépris écrasant.

— Je n'ai jamais rien entendu de plus extravagant ni de plus insensé. Avez-vous tous deux perdu la raison ? S'il suffisait au premier prince venu de revendiquer le trône pour se l'approprier, nous aurions un nouveau Coronal chaque fois que l'ancien quitterait le Château pour une seule journée.

Surpris par la force du sarcasme, ils ouvrirent de grands yeux, sans souffler mot.

— Considérez aussi, ajouta Prestimion, que le Pontife Confalume n'a pas ouvertement condamné la confiscation du trône par son fils et qu'il ne le fera pas. « Ce qui est fait est fait, m'a-t-il dit dans le Labyrinthe. Aujourd'hui, Korsibar détient le pouvoir. » Et c'est la réalité.

— Illégalement, protesta Septach Melayn.

— En vertu de quoi pourrais-je légalement le revendiquer ? Korsibar, lui, a au moins la bénédiction du Pontife. Aux yeux du peuple, si jamais je parvenais à prendre possession du Château, je serais considéré comme l'usurpateur, pas Korsibar. Si j'y parvenais.

Septach Melayn et Gialaurys se regardèrent, tout interdits, sans rien trouver à répondre ; au bout d'un moment, d'un petit haussement d'épaules, Septach Melayn reconnut la sagesse des paroles de Prestimion.

— Écoutez-moi bien, tous les deux, fit sèchement Svor. Nous avons déjà élaboré une stratégie, qui consiste à regagner le Château en loyaux sujets du Coronal lord Korsibar et à feindre la soumission tout en cherchant discrètement des appuis, dans le dessein de le renverser et de le remplacer par le prince Prestimion. Cela prendra du temps, des années peut-être, jusqu'à ce que les insuffisances de Korsibar soient apparues au grand jour. Mais, je vous en conjure, suivons ce plan, car c'est le meilleur que nous puissions trouver ; et cessez de vous exalter en croyant qu'il suffit à Prestimion de se proclamer roi pour que tout le Château tombe à ses genoux.

D'autres bannières de Korsibar étant déployées à Apocrune, Prestimion donna l'ordre de passer sans s'arrêter. Dimithair Vort fit observer qu'il était maintenant nécessaire de ravitailler et que le mieux serait de relâcher à Stangard Falls ; Prestimion

donna son consentement. Il constata avec plaisir, quand le *Termagant* se mit à l'ancre le long des quais, qu'il n'y avait pas de portraits de Korsibar pour l'accueillir.

Il y avait deux choses étonnantes à admirer à Stangard Falls. D'abord les célèbres chutes ; une fracture gigantesque de l'écorce de la planète avait fait dégringoler le sol à pic vers l'ouest. La colossale déformation géologique qui avait bouleversé la surface du sol à Stangard avait aussi soulevé un bloc rocheux long de plus de quinze cents mètres au milieu du lit du fleuve : un bloc lisse de granit rose, ayant la forme d'une épaisse tranche de pain posée sur le côté, qui divisait le Glayge en deux. D'un côté, à l'est de ce monolithe titanesque, coulait le fleuve proprement dit, déployant puissamment ses flots tranquilles au-delà de la ville, dans sa majestueuse progression vers la mer. À l'ouest, l'autre bras, plus étroit, formait un cours d'eau rapide qui plongeait brusquement vers le lit du fleuve. Le cours de ce bras secondaire passait par-dessus le bord du fossé, créant ainsi une cascade, une chute d'eau au bouillonnement laiteux, de plus de deux mille mètres de haut, des millions de tonnes d'eau par seconde qui se déversaient dans une vaste cuvette.

Le grondement des eaux à Stangard Falls, le bruit de la cataracte et celui de l'impact terrifiant qu'elle faisait en frappant le lit pierreux du fleuve se faisaient entendre à des centaines de kilomètres en amont et en aval ; de près, jusqu'à une distance de quinze cents mètres de l'endroit où le bras secondaire du Glayge se précipitait dans le vide, le bruit était insupportable. Des plates-formes d'observation installées de chaque côté de l'endroit où le cours d'eau commençait sa folle chute permettaient aux touristes de suivre du regard l'interminable plongeon des eaux écumeuses qui se perdaient loin en contrebas dans de mousseuses turbulences irisées. Mais il leur fallut se boucher les oreilles d'un épais tampon de tissu, afin de ne pas devenir irrémédiablement sourds.

Prestimion et ses compagnons ne tenaient pas particulièrement, dans les circonstances présentes, à admirer la majesté des chutes de Stangard. C'est l'autre spectacle réputé qui retint toute leur attention ; de là, en effet, sur la rive la plus

éloignée des chutes, il était donné aux voyageurs de découvrir une vue impressionnante sur le Mont du Château.

Il suffisait de se tourner vers le nord-est et de regarder juste en face du monolithe d'un rose éclatant qui donnait naissance aux chutes, et le Mont apparaissait brusquement, écrasant de sa masse le vaste plateau incliné sur lequel il prenait appui. Le terrain qui s'élevait régulièrement vers le nord faisait un stupéfiant bond vertical, à une altitude hallucinante, qui conférait à la scène une mystérieuse et spectaculaire grandeur. De Stangard Falls la masse scintillante de pierre gris blanc qui constituait le Mont du Château semblait flotter dans les airs comme si elle appartenait à un autre univers qui se fût abaissé graduellement dans le ciel de Majipoor.

C'était de loin la plus grande montagne de la planète, peut-être la plus grande de l'univers tout entier.

En amont, elle avait l'aspect d'une haute muraille suspendue dans le vide, qui masquait le ciel comme un continent vertical. Mais dans la partie de la vallée du Glayge où ils se trouvaient, les voyageurs en étaient encore séparés par près de deux mille kilomètres. De cette distance, il était encore possible d'avoir l'impression de contempler une simple montagne qui, partant d'une large base, se dressait en s'effilant jusqu'à son étroit sommet et qui, à mi-hauteur, était entourée d'une couronne de nuages. Et même de se persuader que l'on distinguait des points scintillants marquant l'emplacement de quelques-unes des cinquante cités accrochées à ses flancs et le Château tentaculaire qui le couronnait, à cinquante mille mètres d'altitude.

— Enfin ! s'écria Gialaurys. Existe-t-il de par le monde quelque chose d'aussi magnifique ? Un frisson d'émerveillement me saisit chaque fois que je le regarde et j'en ai les larmes aux yeux !

Et il donna une bourrade à Svor qui se tenait près de lui, un grand coup entre les omoplates qui faillit faire décoller du sol le petit duc.

— Hein, mon brave Svor ! Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas le plus beau spectacle de l'univers ? Admire-le, Svor ! Admire !

— Un très beau spectacle en vérité, vraiment magnifique, fit Svor en toussant et en remontant les épaules l'une après l'autre,

comme pour les remettre dans l'alignement. C'est réellement un spectacle de toute beauté, mon ami, et je l'admire profondément, même si, dans ton enthousiasme, tu as dû me démettre les mâchoires.

Les yeux brillants, Prestimion ne pouvait détacher son regard de la montagne majestueuse. Il demeura ainsi de longues minutes, immobile, le regard fixe. Septach Melayn s'approcha de lui et baissa légèrement la tête pour lui parler dans l'oreille.

— Voici votre Château, monseigneur, fit-il à mi-voix.

Prestimion inclina la tête sans rien dire.

L'escale à Stangard Falls fut de courte durée, aussi courte que possible. Nilgir Sumanand, qui accompagna le capitaine à terre, rapporta que, là aussi, des portraits de lord Korsibar étaient arborés. Pas aussi nombreux qu'à Makroposopos, ils indiquaient toutefois que la population avait été informée du changement à la tête du gouvernement et l'acceptait d'assez bonne grâce.

Ils se remirent en route. Les cités se succédaient dans la vallée fertile : Nimivan, Threiz, Hydasp, Davanampiya, Mitripond et Storp. Des millions d'habitants vivaient sur les rives du Glayge. Mais la vallée céda insensiblement la place aux premiers contreforts du Mont. Le sol s'éleva d'une manière perceptible quand le large plateau supportant le Mont du Château commença à monter en pente raide vers la saillie colossale que constituait la montagne elle-même. Quand ils regardaient vers le nord, le fleuve donnait maintenant l'impression de dégringoler vers eux du ciel et, de loin en loin, le *Termagant* semblait naviguer presque à la verticale et se lancer vaillamment à l'assaut d'une muraille liquide.

Ils voyaient des deux côtés des affluents se jeter dans le Glayge, des rivières ou de petits cours d'eau qui dévalaient les pentes depuis les hauteurs du Mont. À chacun de ces confluents, le fleuve s'amenuisait, devenait bien plus étroit, car ils ne remontaient au fond qu'un des nombreux cours d'eau dont la réunion formait le Glayge. Les agglomérations qu'il arrosait – Jerrik, Ganbole, Sattinor, Vrove – étaient également différentes, de simples villages de pêcheurs pour la plupart, et non des cités

prospères, nichés dans la dense végétation vert sombre des forêts qui venaient mourir sur les rives du fleuve.

Le voyage en bateau s'achevait à Amblemorn. Au-delà, le Glayge n'était plus navigable ; c'était sa source, l'endroit où un lacis de petits cours d'eau peu profonds, venant de différentes régions du Mont, lui donnait naissance. Ils firent leurs adieux à Dimithair Vort et à son équipage, et se mirent en quête de flotteurs pour la dernière étape du voyage, celle qui les conduirait au Château.

Plusieurs jours furent nécessaires pour trouver des véhicules. Il leur fallut s'armer de patience à Amblemorn, une vaste et ancienne cité aux rues étroites et sinueuses, qui s'enchevêtraient en un dédale inextricable et aux murs de pierre couverts de plantes grimpantes au tronc ligneux.

Des Cinquante Cités qui parsemaient les flancs de la montagne, Amblemorn était la plus ancienne. Douze mille ans auparavant, des pionniers y avaient entrepris la conquête du Mont, gravissant la roche nue pour y installer les machines qui apporteraient la chaleur, la lumière et une atmosphère respirable sur ces hauteurs désolées. Petit à petit, ils avaient gagné du terrain, jusqu'à ce que la masse colossale du Mont, y compris la zone sommitale qui se perdait dans les ténèbres de l'espace, baigne dans un perpétuel printemps embaumé. Au centre d'Amblemorn un monument de marbre noir de Velathyntu, élevé dans un parc d'halatingas au tronc lisse, couronnés de splendides fleurs cramoisi et or, portait une inscription indiquant que la limite supérieure de la forêt se trouvait jadis à cet endroit.

Plus haut, tout était autrefois impropre à la vie.

Les bannières vert et or du nouveau Coronal flottaient à tous les coins de rues. Quelqu'un en avait même fixé une sur le socle du monument.

Prestimion s'efforça de ne pas y prêter attention. Il concentra son attention sur la haute plaque de marbre luisant, noir comme jais, et laissa son esprit remonter treize mille ans en arrière, à la naissance de Majipoor, à la venue des premiers

colons, à la fondation des cités antiques, qui avaient précédé la conquête du Mont, l'extension du territoire de l'humanité vers les hauteurs autrefois inhabitables – roche nue, air raréfié – de cette montagne aux dimensions inimaginables. Une réussite grandiose !

Qui avait permis, au long des millénaires, de vivre dans la paix et l'harmonie sur la planète géante, ce monde de beauté et de chaleur, de bâtir des cités d'une telle taille, d'une telle splendeur, de trouver de la place pour quinze milliards d'âmes sans porter atteinte à la merveilleuse richesse de la terre…

Il n'était pas seul devant le monument ; il y avait aussi des habitants d'Amblemorn. Il vit quelqu'un regarder dans sa direction et imagina que l'autre pensait : *Voici Prestimion, qui aurait dû être Coronal, mais n'est plus rien aujourd'hui.* Son sang ne fit qu'un tour, la rage le saisit à l'idée de cette perte inacceptable.

Mais sa volonté de fer finit par l'emporter. Non, se dit-il, les gens d'ici ignorent absolument qui je suis et, même s'ils le savaient, quelle importance ? Il n'y a pas à avoir honte de ne pas être Coronal. Le jour viendra peut-être où l'ordre sera rétabli dans le monde et où tout ira bien ; sinon, je perdrai la vie en essayant de le faire et je n'aurai plus à m'en préoccuper.

Dès que les flotteurs furent prêts, les voyageurs reprirent la route sans tarder.

D'Amblemorn, ils avaient le choix entre différents itinéraires. Disposées en gradins sur les flancs du Mont, les Cinquante Cités formaient quatre grands cercles concentriques séparés par de vastes espaces dégagés. Amblemorn était une des douze Cités des Pentes, comme étaient baptisées celles du cercle extérieur. De là partaient deux routes principales, à peu près aussi directes, l'une vers l'ouest et la cité voisine de Dundilmir, l'autre vers l'est, par Normork et Morvole. Ils choisirent celle de Dundilmir, moins fréquentée, qui leur fit contourner l'étrange et merveilleuse zone de coulées de lave rouge, de fumerolles et de geysers écumeux, connue sous le nom de Vallée Ardente, avant de rejoindre une bonne route pour poursuivre l'ascension. Passé la Vallée Ardente, la pente était relativement douce et ils

suivirent la route à flanc de montagne sur cent cinquante kilomètres pour atteindre le deuxième cercle, celui des neuf Cités Libres. Cette route leur fit faire un quart de tour vers l'ouest, où les villes les plus importantes étaient Castlethorn, Gimkandale et Vugel.

Septach Melayn se prononça pour la route de Castlethorn, mais Svor fit observer que ce n'était pas la plus rapide, à cause des sinuosités qu'elle décrivait ; Prestimion et ses compagnons contournèrent donc la cité et poursuivirent leur route en passant par Gimkandale, célèbre pour ses terrasses flottantes qui donnaient sur les étendues grises et désertes du centre d'Alhanroel. Depuis leur point de départ à la source du Glayge, les voyageurs avaient déjà couvert un arc de quatre-vingt-dix degrés sur le pourtour du Mont. Il leur fallut encore une fois choisir un itinéraire ; après en avoir discuté, ils décidèrent de prendre le chemin escarpé qui suivait la ligne de falaises abruptes et crénelées des Remparts de Stiamot, où les loups-hryssa aux crocs acérés hurlaient jour et nuit à l'entrée de leurs repaires inaccessibles, puis traversait une forêt d'arbres aux feuilles semblables à du verre, près de la route de Siminave, en direction de Strave, Greel et Minimool, les plus proches des onze Cités Tutélaires.

Ils virent en chemin d'autres signes que la nouvelle de l'accession au pouvoir suprême de lord Korsibar s'était répandue dans la région, sans susciter d'opposition, semblait-il. Prestimion n'y attacha pas beaucoup d'importance. Mais en voyant les étendards de Korsibar flotter de-ci de-là, Gialaurys ne pouvait s'empêcher de marmonner en serrant les poings et de lever vers le Château des yeux rouges de fureur.

Mais il ne reparlait plus de son projet d'un optimisme irréaliste, consistant à placer Prestimion sur le trône par la simple présentation de son élévation au pouvoir suprême comme un fait accompli. Prestimion lui avait fait clairement comprendre qu'il ne voulait plus en entendre parler. À l'évidence, ce plan continuait pourtant de faire son chemin dans l'esprit de Gialaurys ; et dans celui de Septach Melayn.

Ils étaient arrivés à peu près à mi-hauteur du Mont. Vingt mille mètres à la verticale, des centaines de kilomètres sur les

pentes de la montagne leur restaient à parcourir avant d'atteindre la véritable zone sommitale qui restait cachée à leur vue par la couronne de nuages blancs entourant perpétuellement le Mont à cette altitude. Mais ils avaient déjà laissé loin au-dessous d'eux les plaines du continent. L'air était devenu vif et électrique, avec une qualité de lumière qui ne se retrouvait pas à des altitudes intérieures. Dans toutes les directions, les tours et les remparts des grandes cités du Mont étaient visibles, hardiment accrochés aux escarpements, aux saillies, aux éperons gigantesques ; et tout se détachait dans un décor éblouissant aux couleurs éclatantes.

La route les conduisit entre Strave, où les architectes étaient tenus pour des demi-dieux et où pas un bâtiment ne ressemblait en aucune manière à un autre, et Greel, où, tout au contraire, des règles strictes de construction limitaient les formes des maisons à cinq, pas une de plus. De là s'étirait le ruban rectiligne de la route, brillant comme du verre sous le soleil de midi, qui s'élevait à flanc de montagne pour atteindre le niveau des neuf Cités Intérieures.

Le choix de l'itinéraire commençait à devenir bien plus limité : la montagne allait en s'étrécissant rapidement à la lisière supérieure de la zone médiane ennuagée. Chacune des neuf Cités Hautes pouvait être atteinte de n'importe où en contrebas, mais au-dessus le terrain devenait si accidenté que seuls les passages les plus favorables avaient été utilisés et qu'une poignée de routes seulement permettait de dépasser ce niveau pour rejoindre le Château proprement dit. La meilleure était de loin celle qui, via Bombifale, s'élevait jusqu'à High Morpin, où commençait la route du Château. Ils suivirent donc une longue diagonale qui les mena au haut plateau portant le nom de Plaine de Bombifale, au-dessous de la ravissante cité du Grand Amiral Gonivaul. Depuis Greel et dans chaque agglomération, ils furent accablés par la vue d'une multitude de bannières en l'honneur de Korsibar.

Quand ils arrivèrent à Bombifale, le soir avait déjà depuis trop longtemps fait place à une nuit sans lunes pour leur permettre d'apprécier toute la beauté du lieu, œuvre de lord Pinitor, un monarque d'une époque très reculée, le seul Coronal

originaire de Bombifale dans l'histoire de Majipoor. Pinitor n'avait jamais cessé d'agrandir et d'embellir sa cité natale. De longs trains de bêtes de somme avaient hissé sur les pentes du Mont d'innombrables tonnes de grès orange provenant du désert de Velalisier, destinées à bâtir la muraille cannelée qui dominait la plaine ; un effort encore plus important avait été fait pour extraire et transporter les imposantes plaques bleues taillées en losange de spath marin incrustées dans la muraille, car cette substance minérale ne se trouvait qu'au bord de la Grande Mer, sur l'inhospitalière et lointaine côte orientale d'Alhanroel. C'est encore sur l'ordre du Coronal lord Pinitor que des dizaines de tours effilées, incroyablement hautes et pointues comme des aiguilles, avaient été élevées sur le faîte des remparts, donnant à la cité de Bombifale un profil à nul autre semblable.

Mais bien peu de tout cela apparut aux voyageurs fatigués. Il était tard, il faisait noir. La seule chose qui attirait la vue était la nouvelle étoile qui jetait dans les ténèbres un éclat intense au firmament. « Regardez, s'écria joyeusement Svor, elle nous suit partout ! » Il considérait encore cette étoile comme un heureux présage. Mais Prestimion, en levant un regard las vers l'astre à la lumière implacable, en était beaucoup moins sûr. Son apparition subite était trop étrange, son éclat sauvage trop puissant.

Ils trouvèrent à se loger, eux et leur suite, dans un petit établissement minable à la périphérie de la cité. Une fois installés, ils commandèrent un repas à l'aubergiste revêche et peu empressé qui n'accepta de les servir à cette heure indue que lorsqu'il apprit qu'au nombre des voyageurs arrivés si tardivement se trouvait un seigneur d'aussi haute naissance que le prince de Muldemar.

Ils furent servis par deux jeunes Hjorts renfrognées et un barbu borgne et boiteux dont les cicatrices et l'œil torve indiquaient qu'il était sorti très mal en point d'une rixe sanglante. En posant devant Prestimion un flacon de vin et un bol de ragoût, il se pencha sur la table pour le dévisager, plongeant dans les yeux du prince son œil unique et injecté de

sang, comme s'il voyait en lui le représentant d'une espèce qui n'avait jamais encore foulé le sol de Majipoor.

Pendant un temps interminable, il darda ce regard sur Prestimion qui le soutint calmement. Puis les doigts du borgne s'ouvrirent prestement dans une version hâtive et rudimentaire du symbole de la constellation, ses lèvres découvrirent dans un affreux sourire des chicots jaunis et il s'éloigna d'un pas traînant en direction de la cuisine. Gialaurys, qui avait tout vu, se dressa à demi.

— Je vais le tuer, monseigneur ! Je vais lui décoller la tête des épaules !

— Du calme, Gialaurys, fit Prestimion en le retenant par le poignet. Tu ne coupes pas la tête des gens et tu ne m'appelles pas « monseigneur ».

— Mais il s'est moqué de toi !

— Peut-être pas. Peut-être est-il un partisan secret.

Gialaurys partit d'un rire amer.

— Un partisan secret, bien sûr ! Et beau garçon, avec ça ! Tu devrais prendre son nom et faire de lui ton Haut Conseiller, quand tu seras roi !

— Calme-toi, Gialaurys. Calme-toi.

Mais Prestimion était blessé et furieux, car le borgne ne pouvait avoir eu autre chose en tête que se moquer. Était-il donc tombé si bas qu'un domestique n'hésite pas à le tourner en ridicule dans une auberge minable ? Prestimion ravala sa colère, mais il fut heureux de pouvoir quitter cet endroit sordide dès le lendemain matin ; heureux aussi de ne pas avoir revu le borgne avant son départ, car il savait qu'il n'aurait peut-être pas toléré une seconde offense.

Il n'y avait qu'une longue journée de route de Bombifale au périmètre du Château. Gialaurys, qui n'avait toujours pas digéré l'affront de la taverne, revint une grande partie du chemin sur son idée que Prestimion devait faire valoir énergiquement et sans délai ses droits sur le trône. Prestimion ne voulut pas en entendre parler.

— Tu peux descendre du flotteur et faire la route à pied jusqu'au sommet, si tu n'es pas capable de trouver un autre sujet de discussion.

Gialaurys s'inclina avec mauvaise grâce, mais il recommença une heure plus tard et il fallut lui imposer une nouvelle fois silence.

Le territoire qu'ils traversaient maintenant leur était familier : ils l'avaient parcouru des dizaines, voire des centaines de fois, en descendant du Château par cette route de montagne abrupte, revêtue de dalles d'un rouge vif, pour aller profiter des plaisirs des riches et somptueuses cités formant une ceinture à la population très dense. High Morpin était la principale station de vacances du Mont, où les jeunes seigneurs et les moins jeunes s'amusaient sur les glisse-glaces et dans les grottes fantastiques des tunnels d'énergie, avant de prendre place sous des dais brodés d'or pour siroter une coupe de vin doux ou déguster un sorbet.

Mais il n'y aurait pas de glisse-glace ce jour-là, pas de vin doux ni de sorbet. Ils laissèrent High Morpin derrière eux et s'engagèrent à vive allure sur les quinze kilomètres de ligne droite de la route de Grand Calintane, à travers des champs perpétuellement fleuris, jusqu'aux limites du domaine du Château.

Le sommet du Mont était maintenant en vue.

C'était la partie extrême de Majipoor, une pointe fichée dans les éternelles ténèbres glaciales de l'espace, avant la construction des machines de climatisation. Mais la création d'une atmosphère clémente et constante autour de la partie sommitale du Mont n'en avait en aucune manière adouci l'âpre et anguleuse topographie : le sommet au relief déchiqueté était fait d'un ensemble de pointes de basalte, effilées comme des poignards, qui s'élançaient vers le ciel, telle une forêt de stalagmites noires. Au centre de ces aiguilles rocheuses, les surplombant de très haut, se dressait un dernier bloc de granit, une énorme bosse arrondie à la pointe de la montagne, qui formait l'assise de la résidence du Coronal.

Le Château ! L'immense, le stupéfiant Château aux milliers de salles, trop nombreuses pour être comptées, pratiquement une cité en soi, qui couvrait des centaines d'hectares. Il s'accrochait au sommet de la montagne comme un monstre

chaotique de brique et de pierre, projetant dans toutes les directions ses tentacules erratiques sur les pentes.

La route de Grand Calintane donnait accès à l'aile méridionale du Château et s'achevait sur la place Dizimaule, un immense espace dégagé, couvert d'un pavage de porcelaine verte, au centre duquel des carreaux dorés dessinaient une constellation. À l'autre extrémité s'élevait l'Arche de Dizimaule, sous laquelle devaient passer tous les visiteurs.

Il y avait un poste de garde à cet endroit, juste à gauche de l'arche, et une haute grille aux barreaux ouvragés, pivotant sur des gonds géants, s'ouvrait sur un côté de l'arcade monumentale. Cette grille, toujours ouverte, était purement ornementale, nul n'imaginant sur cette planète qui, depuis si longtemps, ne connaissait que la paix, qu'une armée d'invasion pût un jour se présenter aux portes du Château.

Mais la grille était fermée. Elle se dressait devant eux comme une palissade de lances fichées en terre pour leur interdire le passage.

— Voyez-vous ce que je vois ? lança Prestimion d'une voix étranglée par l'étonnement. Fermée ! Avez-vous jamais vu cette grille fermée ?

— Jamais, répondit Gialaurys.

— Jamais, fit Svor. Je ne savais même pas qu'on pouvait la fermer.

— Et pourtant, elle l'est, grogna Gialaurys. Elle se dresse comme une barrière devant nous, avec son gros cadenas. Qu'est-ce que cela signifie ? Comment peut-on nous fermer la grille au nez ? Nous sommes chez nous au Château !

— Le crois-tu vraiment ? fit doucement Prestimion.

Pendant ce temps, Septach Melayn qui s'était avancé jusqu'au poste de garde frappa contre la porte du plat de son épée. Il n'y eut pas de réponse immédiate. Septach Melayn frappa derechef, plus vigoureusement cette fois, et se mit à crier pour attirer l'attention de ceux qui se trouvaient à l'intérieur.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit lentement et deux fonctionnaires de la chancellerie en uniforme apparurent. L'un était un Hjort à l'œil froid et noir, à la bouche d'une largeur extraordinaire et à la peau gris olivâtre, épaisse et grenue ;

l'autre, un humain, n'était guère plus agréable à regarder, avec sa face presque aussi large et plate que celle du Hjort et de longues touffes de cheveux raides et roux disséminées sur le crâne. Tous deux portaient au côté une de ces épées décoratives en vogue au Château.

— À quoi jouez-vous ? lança aussitôt Septach Melayn. Ouvrez-nous la grille !

— La grille est fermée, répondit le Hjort avec suffisance.

— Je l'ai déjà remarqué, sinon je ne perdrais pas mon temps avec vous. Ouvrez et je vous conseille de ne pas me le faire répéter une troisième fois.

— La grille de l'Arche de Dizimaule est fermée sur ordre du Coronal lord Korsibar, répliqua le rouquin. Nous avons pour consigne de la laisser fermée jusqu'à ce qu'il arrive en personne au Château pour y établir sa résidence.

— Vraiment, fit Septach Melayn.

Sa main glissa sur le pommeau de larme dont le fourreau était suspendu à son ceinturon.

— Savez-vous qui nous sommes ? À l'évidence, vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

— La grille est fermée à ceux qui se présentent, quels qu'ils soient, répondit le Hjort avec une pointe de nervosité dans la voix. Ce sont les consignes que nous avons reçues du Haut Conseiller, le duc Oljebbin, qui accompagne le Coronal depuis le Labyrinthe. Nul ne peut entrer avant leur arrivée. Cet ordre s'applique à tout le monde.

En entendant ces mots, Gialaurys étouffa un juron et se porta aux côtés de Septach Melayn ; Prestimion ne bougea pas, mais il fit entendre un son sourd, semblable au grondement d'un chien furieux. Les deux fonctionnaires de la chancellerie paraissaient de plus en plus mal à l'aise. Plusieurs gardes en uniforme sortirent pour prendre position devant la grille.

— Je suis le prince Prestimion de Muldemar, comme vous devez le savoir, déclara Prestimion d'une voix calme, en faisant un effort pour se contenir. J'ai une résidence dans l'enceinte du Château et je souhaite y avoir accès. Il en va de même pour mes compagnons dont l'identité vous est certainement connue.

— Je vous connais, prince Prestimion, fit le Hjort avec le hochement de tête caractéristique de ceux de sa race. Quoi qu'il en soit, il m'est interdit d'ouvrir cette grille, ni pour vous ni pour quiconque avant l'arrivée du Coronal.

— Crapaud hideux, c'est le Coronal qui se tient devant toi ! rugit Gialaurys en se ruant sur le Hjort avec la violence d'un taureau furieux. À genoux et rends hommage ! À genoux et rends hommage !

Deux gardes s'interposèrent vivement pour protéger le Hjort. Gialaurys saisit l'un d'eux sans un instant d'hésitation et le projeta la tête la première en direction du poste de garde. L'homme heurta la porte avec un affreux craquement et demeura inerte.

Son collègue, armé d'un sabre à vibrations, dégaina, mais fut trop long à activer son arme ; Gialaurys le saisit par le bras gauche, le fit pivoter et tordit le bras d'un coup sec, le brisant comme une brindille. Tandis que le garde s'affaissait en grimaçant, Gialaurys le frappa sèchement à la gorge, d'un coup puissant du tranchant de la main et son corps sans vie s'effondra sur le pavage de la place.

— Venez donc ! cria Gialaurys aux autres gardes qui regardaient leurs deux compagnons morts avec un mélange de terreur et de stupéfaction. Il y en aura pour tout le monde !

D'un geste de défi, il les invita à avancer, mais pas un seul n'esquissa le moindre mouvement.

Pendant ce temps, Septach Melayn avait dégainé son épée et exécutait avec une grâce théâtrale une danse grave et légère à la fois autour du Hjort et du rouquin, en les effleurant habilement de la pointe de sa lame, en les menaçant de grimaces narquoises tout en les piquant de-ci de-là sans leur infliger de véritables blessures. Ses bras maigres, interminables, allaient et venaient comme des pistons et s'étiraient inlassablement. On ne pouvait rien faire contre lui. Personne ne pouvait rien faire. Les deux fonctionnaires avaient tiré leur épée, mais ce n'étaient que des armes de pacotille, purement décoratives, qu'ils tenaient comme des novices. En riant, Septach Melayn fit sauter l'épée de la main du Hjort d'un mouvement preste du poignet et désarma aussi aisément le rouquin un instant plus tard.

— Maintenant, dit-il, je vais vous zébrer joliment la peau, en attendant que quelqu'un se décide à ouvrir cette grille.

Et il commença en ouvrant de l'épaule à la ceinture le pourpoint bleu du Hjort.

Une alarme retentit. Des cris se firent entendre derrière la grille.

Le second fonctionnaire de la chancellerie s'était retourné et essayait de se glisser derrière Gialaurys et le groupe de gardes statufiés qui se tenaient devant la porte du poste de garde. Septach Melayn leva son épée pour l'abattre entre les omoplates de l'homme, mais le coup fut paré par Prestimion qui avait dégainé son arme. Les deux épées s'entrechoquèrent. Septach Melayn arrêta son geste et pivota sur lui-même, se plaçant machinalement en position de défense. Voyant que c'était Prestimion qui s'était interposé, il baissa son arme.

— Ne fais pas cette bêtise ! lança Prestimion. Retourne au flotteur, Septach Melayn ! Nous ne pouvons nous battre contre le Château tout entier. Des centaines de gardes seront là dans cinq minutes.

— Tu as raison, acquiesça Septach Melayn en souriant.

Il donna au rouquin un grand coup de pied dans le derrière, qui le précipita vers le poste de garde, fit pivoter le Hjort interdit et le poussa dans la même direction, puis saisit Gialaurys par le bras, juste à temps pour l'empêcher de se ruer sur les gardes. Svor, qui, comme à son habitude, avait observé la scène à distance, s'avança à petits pas et prit Gialaurys par l'autre bras. Avec l'aide de Septach Melayn, il entraîna son compagnon qui continuait à vociférer et jurait qu'il allait massacrer tous ses ennemis.

Ils remontèrent dans leur flotteur et Prestimion fit signe à ceux qui attendaient un peu plus loin dans les autres véhicules de faire demi-tour et de rejoindre rapidement la route.

— Où allons-nous ? demanda Septach Melayn.

— À Muldemar, répondit Prestimion. Au moins, la grille sera ouverte pour nous.

6

La Cité Haute de Muldemar était nichée dans une zone douillette et particulièrement favorisée des hauteurs du Mont du Château, sur le flanc sud-est de la montagne. Un pic secondaire, qui, en toute autre région de la planète, eût constitué une imposante montagne à part entière, faisait saillie sur la pente du Mont et créait sur son versant intérieur une vaste poche abritée, un grand repli au sol riche et épais, que les eaux coulant de l'intérieur de la montagne géante arrosaient généreusement d'une profusion de sources et de cours d'eau.

Les aïeux des aïeux du prince Prestimion s'étaient établis dans cette partie du Mont neuf mille ans auparavant, à une époque où les nouveaux arrivants pouvaient se tailler librement un domaine et où le Château n'existait pas encore. Il n'y avait pas de princes à Muldemar en ce temps-là, seulement une famille de fermiers ambitieux, montés de la plaine des environs de Gebelmoal avec des pieds de vigne de bonne qualité qu'ils espéraient pouvoir transplanter sur le Mont.

À Gebelmoal ces plants produisaient un honnête vin rouge ayant du corps et du caractère ; sur le Mont l'alternance de temps ensoleillé et de passages brumeux et frais se révéla idéal pour leur culture et il devint évident, dès les premières récoltes, que le vin de Muldemar allait être un produit d'une nature extraordinaire, lourd, fort et complexe, un vin qui ferait le bonheur des rois et des empereurs. Les vendanges étaient abondantes, le rendement considérable, le raisin exceptionnellement fruité. Le vin de Muldemar devint si populaire qu'il fallut plusieurs siècles avant que les vignobles se soient suffisamment étendus pour satisfaire la demande, malgré les efforts des propriétaires pour accroître la production. Jusqu'au jour où l'offre et la demande s'équilibrèrent enfin, il était nécessaire de commander son vin une décennie ou plus à l'avance et d'attendre son tour, en espérant que la qualité de la

récolte de cette année-là serait à la hauteur des précédentes. C'était toujours le cas.

Un simple fermier ne rechignant pas à la besogne, s'il reste prospère et sait garder sa terre assez longtemps, sera fait un jour chevalier ; de chevalier, il deviendra comte puis duc, prince et parfois roi. Quand lord Stiamot, le héros de l'Antiquité, avait transféré sur la fin de sa vie la capitale royale de la Cité Haute de Stee au sommet du Mont, où il avait fait édifier le premier Château pour célébrer sa victoire sur les Métamorphes, les aïeux des aïeux de Prestimion avaient déjà été anoblis en récompense de la qualité de leur vin et – peut-être – des quantités consommées à la table d'un ancien Coronal. C'est lord Stiamot qui fit du comte de Muldemar le duc de Muldemar, pour le plaisir qu'il avait pris, suppose-t-on, à boire le vin d'une barrique servie au Château à l'occasion de la cérémonie d'inauguration.

Un de ses successeurs – les archives restent étonnamment floues sur ce sujet et nul n'aurait su dire s'il s'agissait de lord Struin, de lord Spurifon ou même de lord Thrayne – avait conféré au duc de l'époque le titre de prince de Muldemar. Mais la famille ne pouvait s'enorgueillir du titre suprême. Jamais un Muldemar n'avait accédé à la charge de Coronal. Sans l'intervention de Korsibar, Prestimion eût été le premier.

— Il semble donc que je ne sois pas destinée à devenir la Dame de l'île, fit la mère de Prestimion, la princesse Therissa, avec un sourire où le regret se mêlait au soulagement, en accueillant son fils et ses compagnons dans l'imposant domaine familial dominant à flanc de colline le vignoble qui s'étendait à perte de vue. Je m'étais résignée à quitter moi aussi cette maison et j'avais même commencé à préparer mes affaires pour le voyage. Cela ne me coûtera pas de rester, Prestimion, mais la déception doit être grande pour toi.

— J'ai connu pire, répondit-il. Quand j'étais enfant, on m'avait promis une monture de course, mais père a changé d'avis et, à la place, j'ai reçu une pile de gros livres d'histoire. J'avais dix ans ; la blessure ne s'est jamais refermée. Ils se mirent à rire de bon cœur. La famille avait toujours été très unie. Prestimion étreignit sa mère ; veuve depuis douze ans, elle

paraissait encore jeune et belle, avec son visage ovale respirant la sérénité, ses cheveux noirs et lustrés tirés en arrière et nattés sur la nuque. Un bijou très sobre, de grande valeur et d'une rare beauté ornait le devant de sa robe blanche : un rubis énorme et sans défaut, d'un rouge profond teinté de pourpre, serti dans un cercle d'or et rehaussé de deux petites pierres, des œils-de-haigus chatoyants, montées de part et d'autre. C'était le Rubis de Muldemar, un présent du Coronal lord Arioc, dans la famille depuis quatre mille ans.

Mais Prestimion remarqua que sa mère portait sur sa manche gauche, juste au-dessus du poignet, un talisman qu'il n'avait jamais vu, un anneau d'or incrusté d'éclats d'émeraude. Cela aurait pu être simplement un autre bijou, si les éclats d'émeraude n'avaient formé une inscription ésotérique. Les caractères ressemblaient beaucoup à ceux qui étaient gravés sur le corymbor, la petite amulette que le Vroon Thalnap Zelifor lui avait donnée dans le Labyrinthe et qu'il portait maintenant autour du cou, avec la chaîne en or de Septach Melayn, essentiellement pour faire plaisir à Gialaurys et à Svor.

Ces objets magiques sont partout, se dit Prestimion, même dans cette maison, jusque sur le bras de ma mère. Et pas en manière de plaisanterie, comme le corymbor suspendu à mon cou.

— Que vas-tu faire maintenant, Prestimion ? demanda-t-elle en l'accompagnant vers la partie de la maison qui lui était réservée.

— Maintenant ? Eh bien, je vais me reposer ici, bien manger et bien boire, nager et dormir, observer comment se comporte le Coronal lord Korsibar dans ses nouvelles fonctions. Je vais réfléchir aux possibilités qui s'offrent à moi, soigneusement, en prenant tout mon temps.

— Tu vas donc le laisser s'approprier la couronne ? C'est ce qu'il a fait, s'il faut en croire la rumeur : il l'a volée, il l'a arrachée sans vergogne des mains de son père. Et Confalume la laissé faire avec la même impudence.

— En réalité, il l'a prise au Hjort Hjathnis, le porteur de couronnes devant son père frappé de stupeur. Médusé comme tous les autres, le cerveau brouillé par un charme pendant

l'opération. Septach Melayn était là, il a tout vu. Peu importe ; la couronne est sur la tête de Korsibar. Confalume ne veut pas s'y opposer ou il en est incapable. Ne revenons pas sur le passé. La population accepte le fait accompli. Des bannières sont déployées tout le long du Glayge en l'honneur de Korsibar. Les gardes du Château m'ont obligé à rebrousser chemin devant l'Arche de Dizimaule. Pourquoi crois-tu que je suis venu ici, mère ? On m'a interdit l'accès du Château !

— C'est à ne pas croire !

— En effet, mais crois-le quand même. Korsibar est Coronal.

— Je connais bien ce garçon. Il est grand, séduisant et courageux ; mais il n'a pas les qualités requises pour cette charge. Il ne suffit pas d'avoir l'air d'un roi ; il faut l'être au fond de soi-même. Ce n'est pas le cas.

— Tu as raison, fit Prestimion. Mais la couronne lui appartient. Le Château et le trône l'attendent.

— Le fils d'un Coronal ne peut succéder ainsi à son père. Telle est la loi ancestrale.

— C'est précisément ce que le fils d'un Coronal est en train de faire, mère. Et ce n'est pas une loi, seulement une coutume.

La princesse Therissa considéra son fils avec une stupeur sans mélange.

— Tu m'étonnes beaucoup, Prestimion. Vas-tu laisser cela se faire, sans même élever une protestation ? Ne feras-tu rien du tout ?

— J'ai dit, mère, que j'allais réfléchir aux différentes possibilités qui s'offrent à moi.

— Ce qui signifie ?

— Mon intention, répondit-il, est de faire venir à Muldemar un certain nombre de grands du royaume, de les sonder et d'établir dans quelle mesure le soutien qu'ils apportent à Korsibar est sincère. Je pense au duc Oljebbin, à Serithorn, à Gonivaul. Et aussi, sans doute, à Dantirya Sambail.

— Ce monstre ! fit la princesse Therissa.

— Un monstre assurément, mais hardi et puissant, qui, je te le rappelle, est de notre parentèle. Je m'entretiendrai avec ces hommes. Je leur ferai boire de notre meilleur cru en abondance et je verrai si Korsibar les a dans sa manche ou si je peux les

détacher de lui, à condition qu'ils acceptent de me répondre. Ensuite, je formerai des projets pour mon avenir, si je dois en avoir un. En attendant, je ne suis que prince de Muldemar, ce qui n'est déjà pas négligeable… C'est nouveau, ajouta-t-il avec un bon sourire, en effleurant d'un doigt le talisman que sa mère portait au poignet.

— Je l'ai depuis deux mois.

— Joli bijou. Qui est l'orfèvre ?

— Pas la moindre idée. C'est un présent du mage Galbifond. Savais-tu que nous avions un mage ici ?

— Non.

— Pour nous aider à prévoir les périodes de pluie et de brume, pour choisir le jour idéal pour la vendange. Il est expert dans l'art du vin ; il connaît les formules magiques appropriées.

— Les formules magiques, fit Prestimion en haussant les sourcils. Je vois.

— Il m'a aussi révélé que tu ne deviendrais pas Coronal à la mort du vieux Pontife. Il me l'a annoncé cinq jours après ton départ pour le Labyrinthe.

— Je vois, répéta Prestimion. Il semble que tout le monde l'avait prévu, à part moi.

Tout était agréable à l'œil dans le val de Muldemar, mais rien n'égalait les vignobles et les terres des princes du même nom. La propriété s'étendant dans la zone la mieux protégée était nichée tout contre le flanc du Mont, de sorte que du manoir il était impossible de voir le Château, car il eût fallu regarder presque à la verticale. Les brises y étaient toujours douces, les brumes légères. Dans cette région verdoyante d'un bout à l'autre de l'année, située entre la corniche de Kudarmar et la Zemulikkaz, une petite rivière au cours paisible, le domaine de la famille princière s'étendant à perte de vue était dominé par la splendeur et la magnificence du manoir de Muldemar, une énorme construction de deux cents pièces, aux murs blancs, dont les trois ailes étaient couronnées d'une haute tour noire.

Prestimion était venu au monde à Muldemar, mais, comme la plupart des héritiers des grandes familles, il avait passé la majeure partie de sa vie au Château, où il avait reçu son

éducation, ne revenant chez lui que quelques mois par an. Depuis la mort de son père, il avait pris en théorie rang de chef de famille et faisait en sorte d'être présent dans toutes les grandes occasions, mais sa rapide ascension au statut d'héritier présomptif de lord Confalume lui avait imposé ces dernières années de passer le plus clair de son temps au Château.

Tout cela était terminé maintenant et c'est avec plaisir qu'il retrouvait son domaine. Plusieurs vastes pièces lui étaient réservées dans le manoir, au premier étage, avec une vue étendue sur la colline de Sambattinola. De longues fenêtres cintrées en quartz taillé à facettes par les meilleurs artisans de Stee laissaient entrer la lumière à flots ; les murs des pièces étaient couverts de peintures murales dans les tons pastel, azur, améthyste et topaze rose, un ensemble continu de fleurs décoratives, à la manière si agréable à l'œil des artistes d'Haplior.

Prestimion prit un bain et un peu de repos, puis il s'habilla et reçut ses trois frères cadets. Ils étaient presque devenus des étrangers pour lui après sa longue absence et il les reconnaissait à peine, tellement ils avaient changé en un an.

L'un après l'autre, ils se déclarèrent furieux de l'ignoble appropriation du trône par Korsibar. Teotas qui, à quinze ans, était le benjamin, fut le plus virulent pour demander à Prestimion d'entrer en guerre contre le fils sans foi ni loi de Confalume et se déclara prêt à donner sa vie, si besoin était, pour défendre la couronne de son frère aîné. Abrigant qui, à dix-huit ans, les dépassait tous d'une bonne tête, fut presque aussi véhément. Même Taradath, à l'esprit rusé et paradoxal, qui, à vingt-trois ans, était le plus proche de Prestimion par l'âge et s'était montré jusqu'alors plus enclin à écrire des vers ironiques qu'à maîtriser le maniement des armes, parut animé par une profonde soif de vengeance.

Prestimion les serra dans ses bras et les assura l'un après l'autre qu'il jouerait un rôle essentiel dans toute action qui pourrait être entreprise. Mais il les congédia sans avoir donné d'indication précise sur la nature de cette action.

En vérité, il n'en avait pas la moindre idée. Il était beaucoup trop tôt pour élaborer des plans, si jamais des plans devaient l'être.

Les premières semaines de son séjour s'écoulèrent dans une plaisante oisiveté ; à certains moments l'amertume dont il était rempli refluait et il se sentait d'humeur moins sombre, pour la première fois depuis les événements du Labyrinthe.

Il lui sembla peu judicieux de quitter le domaine pour se rendre dans la grande cité toute proche de Muldemar, car il ne voulait pas plus entendre la population rendre hommage au nouveau Coronal que l'exhorter – il serait aisément reconnu dans la rue – à allumer la guerre civile contre l'usurpateur. Il passa donc ses journées à nager dans l'eau fraîche de la Zemulikkaz, à se promener dans le parc entourant le manoir et à chasser le bilantoon et le khamgar dans la réserve familiale. Septach Melayn et Gialaurys ne le quittèrent jamais d'une semelle. Svor non plus, un peu plus tard, après un court séjour à Frangior, où demeurait une femme qu'il prenait plaisir à voir. À son retour, le duc paraissait très abattu.

— Il n'y en a que pour Korsibar là-bas, dit-il à Prestimion. Il est enfin arrivé au Château et tout le monde lui rend gloire. Son portrait est placardé sur tous les murs de Frangior.

— À Muldemar aussi ? demanda Prestimion.

— Les affiches sont moins nombreuses, mais il y en a. Quelques portraits de toi aussi, mais on ne cesse de les jeter à bas. L'opinion publique est en ta faveur.

— Il fallait s'y attendre, fit Prestimion. Mais je n'ai pas l'intention de les encourager dans cette voie.

Il lui arrivait aussi, quand il avait besoin de solitude, de passer un moment dans la vaste bibliothèque du manoir et de feuilleter les livres d'histoire qu'il avait reçus sans plaisir dans son enfance. Ces ouvrages étaient remplis de récits colorés des hauts faits des héros du passé, l'instauration du Pontificat sous Dvorn, l'exploration hardie du Mont du Château à une époque où il était encore inhabitable, la guerre de Stiamot contre les Changeformes, les expéditions dans le Sud torride, le Nord glacial et sur la Grande Mer infranchissable. Les larmes embuaient les yeux de Prestimion quand il parcourait dans les

annales des listes de Coronals et de Pontifes dont le nom ne lui disait rien ou presque : Hemias, Scaul, Methirasp, Hunzimar, Meyk, des dizaines d'autres. Mais nulle part il ne trouva trace d'une usurpation du pouvoir.

— Se pourrait-il, demanda-t-il un jour à Svor, que nous soyons un peuple assez vertueux pour que personne en treize mille ans d'histoire ne se soit emparé indûment du trône ?

— Notre royaume est certainement peuplé de saints, répondit pieusement le petit duc en levant les yeux au ciel.

— Certainement pas, répliqua Prestimion.

— Dans ce cas, reprit Svor en tapotant la couverture poussiéreuse de l'ouvrage relié en cuir que tenait Prestimion, il se pourrait que certains des épisodes les plus sombres de notre histoire aient été perdus au fil du temps et ne trouvent plus place dans ces gros volumes.

— Perdus accidentellement, à ton avis ?

— Accidentellement ou délibérément. Comment le saurais-je ?

À en juger par la lueur malicieuse qui brillait dans les yeux de Svor, il pensait plutôt que la vérité avait été étouffée. Prestimion n'insista pas. Svor voyait partout et sans raison des scélératesses et des conspirations, simplement parce que son esprit à l'activité fiévreuse nourrissait sans cesse de tortueuses pensées. En tout état de cause, Prestimion aussi trouvait difficile à croire que ce soit la première fois en plusieurs milliers d'années que quelqu'un porte illégitimement la couronne du Coronal.

Bien sûr, il y avait les capsules du Registre des Âmes, conservées dans la Chambre des Archives du Labyrinthe, où les gens déposaient des enregistrements de leurs souvenirs les plus intimes depuis l'époque de lord Stiamot. Le contenu jamais dévoilé de ces capsules pouvait livrer des récits plus véridiques d'événements anciens que ces épais ouvrages d'érudition auxquels on ne pouvait se fier. Mais seul le personnel autorisé avait accès au Registre des Âmes et les capsules étaient en nombre si considérable, de l'ordre de plusieurs milliards, qu'à moins de savoir ce qu'on voulait, on serait probablement incapable d'y trouver quelque chose d'utile. Il n'existait pas d'index, il n'y avait aucun moyen de les parcourir en cherchant,

par exemple, à « Trône royal, usurpation ». Quant à puiser au hasard dans sept mille ans d'archives, sept mille ans pourraient être nécessaires pour dénicher quelque chose.

Prestimion décida de ne plus y penser. Après tout, ce n'était pas véritablement important. Comme le Pontife Confalume l'avait déclaré avec regret mais sans la moindre ambiguïté, ce qui est fait est fait. Korsibar détenait le pouvoir. Voyant qu'il n'y pouvait rien, Prestimion se consacra aux plaisirs de la vie dans son domaine, entouré de l'affection des siens, dans la compagnie de ses amis. Il prit son temps.

Quand il reçut de Prestimion l'invitation à lui rendre visite à Muldemar, le Haut Conseiller Oljebbin se trouvait en présence d'un autre grand du royaume, Serithorn de Samivole. Les deux hommes se promenaient sur la terrasse du bureau du duc Oljebbin, près du cœur du Château, à proximité immédiate du Donjon de Stiamot, la plus ancienne aile de l'édifice. Oljebbin, Serithorn et le Grand Amiral Gonivaul, ainsi qu'une poignée de hauts fonctionnaires du régime de Confalume devaient déjeuner un peu plus tard avec quelques membres du nouveau gouvernement, Farquanor, Farholt, Mandrykarn de Stee et un ou deux autres.

Un chevalier au service d'Oljebbin s'avança sur la terrasse pour lui remettre une enveloppe en vélin gris, scellée d'un cachet de cire rouge vif. Le duc Oljebbin la prit sans un mot et la glissa dans un pli de sa robe.

— Un billet doux de Prestimion ? demanda Serithorn.

— Si je pouvais voir à travers une enveloppe, je te répondrais, fit Oljebbin d'un air revêche. Je n'ai pas ce don, mais peut-être l'as-tu.

— Elle ressemble beaucoup à une lettre que j'ai moi-même reçue de Prestimion, il n'y a pas une heure. Vas-y, Oljebbin, ouvre-la. Je tournerai la tête, si tu préfères.

Il en était toujours allé ainsi entre eux : un ton de badinage glacé, une longue amitié et la dent dure l'un avec l'autre. Le duc Oljebbin et le prince Serithorn avaient tous deux passé le cap de la cinquantaine et ils donnaient l'impression de s'être connus avant la naissance. Ils étaient de longue date des membres influents du Conseil royal.

Oljebbin dont la vaste propriété, près de Stoienzar, dans les districts méridionaux d'Alhanroel, était d'un luxe si extravagant qu'il se sentait presque confus d'y vivre, était un cousin de Confalume du côté maternel. Il eût vraisemblablement été Coronal lui-même si le Pontife Prankipin n'avait vécu jusqu'à un âge si avancé. Mais Prankipin s'était comporté comme s'il était immortel ou presque, de sorte que Confalume était resté Coronal quarante-trois ans, au lieu de la quinzaine ou de la vingtaine d'années que durait habituellement un règne. Après deux décennies passées en qualité de Haut Conseiller et d'héritier présomptif de lord Confalume, Oljebbin avait dû reconnaître qu'il n'avait plus le désir de monter sur le trône. Cela avait marqué le début de l'ascension spectaculaire mais avortée de Prestimion vers le pouvoir suprême.

C'est Oljebbin qui avait proposé Prestimion à Confalume comme successeur. Jouer à l'éminence grise était un des grands plaisirs de sa vie. C'était un homme doté d'une forte carrure et d'une voix grave, aimant à porter de splendides robes de brocart aux riches couleurs qui mettaient en valeur son abondante chevelure de neige ; il avait des yeux vifs et pénétrants, des traits parfois rapetissés par la luxuriance de sa blanche crinière et des manières princières frôlant la fatuité.

Serithorn, tout au contraire, n'avait jamais désiré un seul instant être Coronal et avait évolué toute sa vie durant dans les cercles les plus proches du pouvoir, où tout le monde l'avait pris pour confident, sachant qu'il ne représentait une menace pour personne. Descendant de l'une des plus anciennes familles de Majipoor, il faisait remonter sa noblesse, d'une manière impressionnante quoique mal établie, à l'époque de lord Stiamot, mais comptait aussi au nombre des ancêtres ornant son arbre généalogique d'anciens monarques tels que Kanaba, Struin et Geppin.

Le bruit avait couru qu'il avait fait la cour à la mère de Prestimion, avant son mariage ; il était resté un ami intime de la famille. Serithorn possédait la plus grosse fortune du royaume, avec des propriétés dans toutes les régions d'Alhanroel et des terres immenses sur Zimroel. Il avait une élégance naturelle, de l'aisance et de la légèreté. Blond de poil, lisse de peau, la taille

bien prise et ramassé sur lui-même, un peu à la manière de Prestimion, mais plus détendu, sans donner cette impression d'énergie concentrée, contenue qui était la marque caractéristique du prince de Muldemar. Nul n'avait jamais vu Serithorn aborder un sujet avec un esprit de sérieux, mais ceux qui le connaissaient bien savaient que ce n'était qu'une façade. Il avait de grandes propriétés à protéger et, comme la plupart des hommes de cette sorte, il était en son for intérieur un conservateur bon teint, un défenseur acharné des valeurs qu'il connaissait et chérissait.

Le duc Oljebbin parcourut la lettre, puis la relut plus attentivement, avant de faire part du contenu à Serithorn.

— De Prestimion, dit-il enfin, comme tu l'avais justement supposé.

— Oui. Et il t'invite à Muldemar.

— Précisément. Pour goûter la nouvelle récolte. Et pour chasser dans sa réserve.

— J'ai reçu la même, fit Serithorn. Nous connaissons la qualité de son vin.

— Alors, poursuivit Oljebbin en considérant le prince avec attention, tu as l'intention d'y aller ?

— Oui, je pense. Prestimion n'est-il pas notre ami ? Pouvons-nous refuser son hospitalité à la légère ?

— Nous sommes aux premiers jours d'un nouveau règne, objecta Oljebbin en tapotant la lettre du bout des doigts de sa main gauche. Ne penses-tu pas que nous devons bien à lord Korsibar de rester en permanence à ses côtés au Château, afin de le faire profiter de notre expérience ?

— Tu redoutes de lui déplaire en te rendant à Muldemar, n'est-ce pas ? répliqua Serithorn avec un sourire narquois.

— Je ne redoute rien ici-bas, Serithorn, tu le sais fort bien. Mais je ne tiens pas à offenser le Coronal par inadvertance.

— En un mot, donc, la réponse à ma question semble être oui.

Les lèvres d'Oljebbin frémirent pour former un petit sourire fugace qui n'exprimait guère d'amusement.

— Tant que nous ne connaîtrons pas la véritable attitude de Korsibar à l'égard de Prestimion, une visite à Muldemar pourrait être interprétée comme un acte de provocation.

— Korsibar a proposé à Prestimion un poste au sein du gouvernement. Cette proposition a été faite quand nous étions encore dans le Labyrinthe.

— Et déclinée, si je ne me trompe. Quoi qu'il en soit, c'était une offre de pure forme, faite par simple politesse. Tu le sais, je le sais et, à l'évidence, Prestimion le sait. J'ai dit qu'il nous fallait connaître la véritable attitude de Korsibar à l'égard de Prestimion.

— Nous pouvons aisément deviner ce qu'elle est ; mais il n'osera jamais l'afficher. Il s'efforcera de neutraliser Prestimion, mais n'osera pas lui faire de mal… À propos, je ne savais pas que la proposition de Korsibar avait été repoussée par Prestimion.

— Elle n'a pas été acceptée, en tout cas.

— Pas encore. Prestimion doit être en train de réfléchir, tu ne crois pas ? Pour quelle autre raison serions-nous invités à Muldemar ?

— J'ai une question à te poser, fit Oljebbin à voix basse, en prenant Serithorn par le bras pour l'entraîner vers le bord de la terrasse. Comment réagiras-tu si Prestimion envisage de renverser lord Korsibar et cherche à savoir s'il a notre soutien ?

— Je doute qu'il soit aussi direct dès la première fois.

— Il y a déjà eu cet accrochage aux portes du Château, quand Prestimion s'est fait refouler par les gardes. Il y en aura d'autres du même genre, tu ne crois pas ? Et peut-être quelque chose de plus sérieux. Tu ne penses donc pas qu'il finira par se dresser contre Korsibar ?

— Je pense qu'il abhorre ce que Korsibar a fait. Moi aussi, Oljebbin, moi aussi. Et toi aussi, je le pense.

— Oui. Serithorn, je comprends la différence entre le bien et le mal. Je reconnais que Korsibar s'est approprié le pouvoir d'une manière impétueuse et irrégulière.

— Pas seulement irrégulière. Illégale.

— Je n'irai pas jusque-là, fit Oljebbin en secouant la tête. Il n'existe pas de loi de succession. Ce qui, nous nous en rendons compte aujourd'hui, est une grave lacune de notre constitution.

Mais ce qu'il a fait est irrégulier. Inexcusable, injustifiable. Une infraction sidérante à la tradition.

— Je vois qu'il subsiste en toi une parcelle d'honnêteté, Oljebbin.

— Comme c'est aimable à toi de dire cela. Mais tu as éludé ma question. Prestimion acceptera-t-il placidement que les choses restent en l'état et, sinon, dans quel camp te rangeras-tu ?

— Je pense comme toi que ce qui s'est passé est un acte ignoble, monstrueux, qui me fait horreur, répondit Serithorn avec une vivacité dont il n'était pas coutumier, mais qu'il tempéra dans l'instant d'un sourire forcé. C'est un monstre très populaire, j'en conviens. Le peuple avait de l'affection pour Prestimion aussi, mais il a très rapidement adopté Korsibar. Et, contrairement à nous, peu lui importent les précédents et la coutume quand il s'agit des affaires du Mont du Château ; tout ce qu'il demande, c'est un Coronal énergique et bien de sa personne, qui sache distribuer des sourires éclatants le long des rues des cités qu'il traverse pendant le Grand Périple. Korsibar a tout cela.

— Réponds-moi sans détour, Serithorn, reprit Oljebbin avec une pointe d'agacement. Imagine que Prestimion te demande de prendre part à une rébellion. Que lui diras-tu ?

— C'est une question très indiscrète.

— Je la pose quand même. Nous n'en sommes plus là entre nous.

— Tu veux une réponse, la voici. J'ignore tout des intentions de Prestimion. J'ai déjà dit, à deux reprises, que la manière dont Korsibar a usurpé le pouvoir me remplit d'horreur, mais il porte la couronne et un soulèvement contre lui constituerait une trahison. Une injustice peut en entraîner une autre jusqu'à ce que le monde entier soit plongé dans le chaos ; et j'ai plus à y perdre que n'importe qui.

— Tu essaierais donc de rester neutre si Prestimion et Korsibar devaient s'affronter pour le trône ?

— Au moins jusqu'à ce que je voie de quel côté penche la balance. Je pense, ajouta-t-il prudemment, que c'est aussi ta position, Oljebbin.

— Tu parles enfin sans détour ! Mais si tu comptes rester dans la neutralité, pourquoi accepter l'invitation de Prestimion ?

— Il n'a pas encore été proscrit, que je sache. J'ai la plus grande admiration pour son vin ; son hospitalité est généreuse ; il est un ami très cher. Comme l'est sa mère. Si d'aventure il décide un jour de déclarer la guerre à Korsibar et que le Divin lui apporte la victoire, je n'aimerais pas qu'il se souvienne que je l'ai repoussé dans un moment qui, je n'en doute pas, doit être douloureux et difficile à vivre. J'irai donc à Muldemar. Une visite de politesse, sans arrière-pensées politiques.

— Je vois.

— Quant à toi, tu es le Haut Conseiller en titre de lord Korsibar et je comprends que cela rende ta position plus délicate.

— Vraiment ? De quelle manière ?

— Rien de ce que fait le Haut Conseiller n'est dépourvu de signification politique, surtout dans les circonstances présentes. En y allant, tu donnerais l'impression d'accorder à Prestimion plus d'importance que le Coronal n'aimerait qu'il en ait dans l'immédiat. Cela ne plaira pas à Korsibar. Si tu désires t'accrocher à ton poste, tu devrais prendre garde à ne pas l'offenser.

— Comment cela, si je désire m'accrocher à mon poste ? lança Oljebbin en se hérissant.

— Il t'a reconduit dans les fonctions que tu occupais sous le gouvernement de Confalume, c'est vrai, fit Serithorn avec un sourire bienveillant. Mais pour combien de temps ? Farquanor brûle de prendre ta place, tu le sais. Donne-lui un prétexte pour miner ton crédit auprès de Korsibar et il n'hésitera pas à le faire.

— Je suis assuré de conserver mon poste aussi longtemps que je le désire. Et je le répète, Serithorn, je ne crains personne. Surtout pas le comte Farquanor.

— Dans ce cas, accompagne-moi à Muldemar.

Oljebbin ne répondit pas tout de suite. Il lança un regard mauvais à Serithorn avant de prendre brusquement sa décision.

— D'accord, dit-il enfin. Nous irons ensemble.

— Cette barrique, à ma droite, expliqua Prestimion, contient le fameux vin de la dixième année de Prankipin et lord Confalume, unanimement considéré comme le millésime du siècle. Celle-ci le vin de l'an Trente de Prankipin et lord Confalume, qui est aussi fort apprécié des connaisseurs, en particulier pour sa robe et son nez insolites, bien qu'il soit encore jeune et loin de sa plénitude. Quant à celle-là…

Il tapota un tonneau poussiéreux de fabrication archaïque, qui allait en s'étrécissant vers les extrémités.

— … elle contient nos dernières réserves du plus vieux vin que nous ayons en cave, daté, si je lis correctement l'inscription décolorée sur cette étiquette, de l'an Onze d'Amyntilir et lord Kelimiphon, c'est-à-dire de plus de deux siècles. Il a sans doute perdu du corps, mais je l'ai fait monter, Amiral Gonivaul, pour vous permettre de goûter un vin qui a connu son apogée à l'époque où votre grand ancêtre était Pontife.

Il parcourut l'assemblée d'un regard pénétrant, s'arrêtant à tour de rôle sur chacun de ses invités avec un sourire chaleureux : Gonivaul d'abord, le premier à arriver dans l'après-midi, suivi, une heure plus tard, d'Oljebbin et Serithorn dans le même flotteur.

— Pour finir, poursuivit Prestimion, nous avons ici la première barrique de la récolte de cette année. À ce stade, elle n'est évidemment que virtualité. Mais je sais que des hommes ayant votre perception et votre expérience sauront juger ce vin pour ce qu'il contient de promesses et non pour ce qu'il est aujourd'hui. Je peux vous confier que mon bon maître de chai est convaincu que le vin de l'an Quarante-trois de Prankipin et lord Confalume, lorsqu'il aura atteint sa pleine maturité, sera l'égal des meilleurs crus jamais produits sur ces terres. Commençons donc, messeigneurs, par ce vin nouveau, puis nous remonterons dans le temps jusqu'au plus vieux.

Ils étaient réunis dans la salle de dégustation du manoir de Muldemar, une salle voûtée de basalte vert, sombre et caverneuse, où étaient alignées des rangées de bouteilles qui se perdaient dans les ténèbres. Le long des parois creusées profondément dans le flanc du Mont étaient alignés les plus grands vins de Muldemar, un trésor évalué à plusieurs millions

de royaux. Prestimion était accompagné de Septach Melayn, Gialaurys et Svor, ainsi que de son frère Taradath. Les trois invités étaient venus seuls. Une autre lettre d'invitation avait été envoyée au Procurateur Dantirya Sambail, mais il avait fait savoir que, retenu par ses responsabilités au Château, il ne pourrait arriver qu'un ou deux jours plus tard.

— Maître de chai, s'il vous plaît, fit Prestimion.

Abeleth Glayn était le maître de chai du manoir de Muldemar depuis plus d'un demi-siècle ; le visage émacié, squelettique, les yeux d'un bleu très pâle et les cheveux blancs ébouriffés, il aimait à dire qu'il avait consommé le meilleur vin du monde en plus grande quantité qu'aucun homme ayant jamais existé. En se penchant pour ouvrir le robinet du tonneau, il prit le temps de porter la main au rohilla fixé sur sa blouse, à la hauteur du sternum, de faire un petit signe de l'index et du pouce gauche et de marmonner une formule incantatoire. Prestimion ne laissa rien paraître de son agacement devant ces marques de superstition. Il avait une profonde affection pour le vieux Abeleth Glayn et lui passait tout.

Le vin fut tiré et servi. Tout le monde imita le maître de chai qui goûta le vin et le recracha sans avaler, car ils savaient que les dégustateurs procédaient de la sorte ; en tout état de cause, le vin nouveau était encore trop vert pour être bu. Mais ils hochèrent doctement la tête et chacun y alla de son compliment.

— Ce sera une merveille, lança Oljebbin d'une voix sonore.

— J'en prendrais volontiers dix tonneaux pour ma cave, fit Serithorn.

Et Gonivaul, les cheveux bruns toujours en broussaille, qui n'avait pas plus de palais qu'un Ghayrog et passait pour être incapable de distinguer le vin de la bière et l'un ou l'autre du lait de dragon fermenté, déclara solennellement que ce serait un millésime d'une qualité inestimable.

Prestimion frappa dans ses mains. On apporta des tranches de pain, pour se nettoyer la bouche, et un plat léger de chair de dragon de mer fumée et tranchée très fin, avec une marinade de délicats pétales de meirva. Quand tout le monde eut dégusté quelques bouchées, Prestimion fit servir le deuxième vin, qu'il demanda de ne pas recracher. Le vin bu, après les

commentaires d'usage, on servit un poisson épicé, accompagné d'huîtres de Stoienzar encore vivantes. Ils passèrent avec ce plat au grand vin de l'an Dix de Prankipin et lord Confalume, qui arracha aux convives des cris d'émerveillement et des soupirs pour l'infortuné Dantirya Sambail qui n'était pas là pour s'en régaler.

— Si le même vin devait sortir de chaque barrique, glissa Prestimion en aparté à Septach Melayn, je me demande si un seul d'entre eux s'en rendrait compte.

— N'en dis pas plus, irrévérencieux personnage, répondit Septach Melayn en prenant un air faussement horrifié. Ce sont de grands connaisseurs et les hommes les plus sages du royaume.

Ils terminèrent par le très vieux vin du temps d'Amyntilir, qui, au cours des deux siècles passés, avait évidemment perdu toutes ses qualités. Cela n'empêcha aucunement le Grand Amiral Gonivaul de le louer sans mesure en remerciant Prestimion avec des larmes dans la voix de lui avoir offert ce souvenir tangible du membre le plus glorieux de sa famille.

— Maintenant, fit Prestimion, nous allons monter rejoindre ma mère et quelques amis ; après le dîner, une eau-de-vie nous attend, qui, à mon avis, vaut la peine d'être goûtée.

Le nom de Korsibar n'avait pas encore été mentionné. Au dîner, autour de la grande table dressée dans la salle des banquets pour dix-huit convives, tandis que les plats délicats se succédaient, on ne parla que de chasse, des prochaines vendanges et de la nouvelle saison d'expositions de peinture d'âme, sans qu'une syllabe fût prononcée sur le changement de gouvernement. Il fallut attendre beaucoup plus tard, longtemps après le dîner, quand le petit groupe ayant pris part à la dégustation se trouva de nouveau réuni, cette fois dans le cabinet de travail entouré de panneaux vitrés, où la production d'un siècle d'eau-de-vie de Muldemar était présentée en ravissants globes de verre soufflés, et que Prestimion eut servi à tout le monde une dose généreuse de sa réserve centenaire.

— Quelles nouvelles du Château ? demanda-t-il d'un petit air détaché, sans s'adresser à personne en particulier.

Un long silence se fit dans la pièce. Les trois invités s'absorbèrent dans la contemplation du contenu de leur verre ou sirotèrent une gorgée d'eau-de-vie avec la plus grande concentration. Prestimion sourit affablement, attendant une réponse, comme s'il avait demandé quelque chose de tout à fait innocent, posé, par exemple, une question sur le temps.

— C'est une période de grande activité, répondit enfin Oljebbin, quand le silence commença à devenir révélateur.

— Vraiment ?

— Le coup de balai qui a lieu à chaque changement de régime, poursuivit le duc, gêné, pour une fois, d'être le centre d'attention. Vous imaginez, ces bureaucrates qui s'agitent en tous sens pour préserver le poste qu'ils redoutent de perdre ou qui cherchent à obtenir de l'avancement en mettant à profit la période de flottement.

— Dans quelle catégorie vous rangez-vous, mon cher duc ? demanda Svor en prenant une modeste gorgée d'eau-de-vie.

Oljebbin se raidit.

— Ne pensez-vous pas, mon cher duc, que le Haut Conseiller est un peu plus qu'un bureaucrate ? À ce propos, j'ai été confirmé dans mes fonctions par le nouveau Coronal.

— Félicitations ! s'écria Septach Melayn en brandissant son verre d'un grand geste impétueux. Buvons à cette bonne nouvelle ! Au Haut Conseiller Oljebbin, qui conserve son poste !

— Oljebbin ! reprirent les autres à l'unisson, en levant leur coupe d'eau-de-vie. Oljebbin ! Vive le Haut Conseiller !

Et ils burent une grande lampée pour faire passer l'inanité de ce toast.

— Et le Coronal ? poursuivit Prestimion. Il s'adapte aisément aux devoirs de sa nouvelle charge, j'espère ?

Il y eut un nouveau silence gêné. Une grande attention portée au contenu des verres.

— Il s'habitue peu à peu à sa tâche, fit Serithorn avec une certaine nervosité, sous le regard pressant d'Oljebbin. C'est à l'évidence une lourde charge.

— La plus lourde qu'il ait jamais portée, et de loin, grommela Gialaurys. Il faut faire attention à ce qu'on soulève quand on ne connaît pas bien sa force.

Prestimion servit une deuxième tournée : un alcool plus jeune, versé avec libéralité.

— Le peuple se réjouit de son accession au pouvoir, reprit-il tandis que les autres plongeaient le nez dans leur coupe. J'ai vu, tout le long du Glayge, qu'on était prompt à sortir le portrait de Korsibar et à célébrer sa venue. Il est très bien accueilli, je pense.

Son regard passa fugitivement de l'un à l'autre des visiteurs, comme pour bien leur faire comprendre que, sous la banalité de sa conversation, il y avait des courants sous-jacents. Ils le savaient déjà.

— C'est l'état de grâce pour lui, fit d'une voix pâteuse Gonivaul, dont le peu du visage restant visible à travers les mèches tombantes et la barbe fournie paraissait empourpré par l'excès de nourriture et de boisson. Une faveur accordée à chaque nouveau Coronal. Mais quand ses décrets commenceront à entrer en vigueur, le peuple risque de déchanter.

— Pas seulement le peuple, ajouta Serithorn, le teint coloré et les yeux rougis, en tendant sa coupe pour se faire resservir.

— Allons donc ? fit Septach Melayn. Des hommes comme vous ont-ils des raisons de redouter quelque chose ?

— Tout changement de cette ampleur doit être soigneusement pesé et analysé, répondit Serithorn avec un petit haussement d'épaules. Lord Korsibar, tout bien considéré, est un des nôtres. Nous n'avons pas de raison de douter de jouir sous son règne des privilèges qui étaient nôtres. Mais on ne peut savoir quelles réformes ou aménagements un nouveau Coronal projette. Est-il besoin de rappeler qu'aucun de nous ne s'est jamais trouvé dans cette situation ?

— Absolument vrai, fit Prestimion. C'est une époque bizarre pour nous tous. Et maintenant, poursuivit-il, que diriez-vous de goûter notre eau-de-vie aromatisée ? Après la distillation, nous la laissons vieillir six ans en barriques de keppinong, en ajoutant quelques baies de ganni pour la relever un peu.

Prestimion fit signe à Septach Melayn, qui apporta des coupes propres, et servit une nouvelle tournée. Il les observa

attentivement pendant qu'ils buvaient, comme pour s'assurer qu'ils appréciaient pleinement.

— Et vous, messeigneurs ? reprit-il brusquement. Que pensez-vous, à titre personnel, de ces changements ? Dites-moi si vous en êtes pleinement satisfaits ?

Oljebbin lança un regard inquiet à Serithorn, qui se tourna vers Gonivaul ; le Grand Amiral regarda à son tour Oljebbin. À qui revenait-il de formuler une réponse malhabile à cette embarrassante question ?

Il n'y eut pas de réponse claire, rien que des marmonnements destinés à gagner du temps.

— Et votre sentiment sur la manière choisie par Korsibar pour accéder au trône, insista Prestimion. Est-ce une bonne idée, à votre avis, de s'autoproclamer Coronal ?

Oljebbin souffla lentement par ses lèvres entrouvertes. Ils en venaient enfin au cœur du sujet et cela ne le réjouissait guère. Il garda le silence ; Gonivaul aussi.

C'est Serithorn qui se dévoua, au bout d'un moment interminable.

— Le prince Prestimion nous a-t-il invités pour parler trahison ?

— Trahison ? répéta Prestimion en haussant les sourcils. Quelle trahison ? J'ai posé une simple question de philosophie politique. J'ai sollicité votre opinion sur un sujet théorique concernant le gouvernement. Ses membres ne devraient-ils pas avoir des convictions pour ce qui touche à la constitution et se sentir libres de les exprimer entre amis ? Et nous sommes assurément entre amis, prince Serithorn !

— En effet, répondit Serithorn. Un ami si attentionné qu'il m'a gavé de mets raffinés, de grands vins et de merveilleux alcools et que je suis sur le point d'éclater.

Il se leva et bâilla à se décrocher la mâchoire.

— Et j'ai du mal à résister au sommeil, ajouta-t-il.

Il serait peut-être préférable d'attendre demain matin pour reparler de la constitution et de ces questions philosophiques. Si vous voulez bien m'excuser, prince…

— Attends, Serithorn ! rugit Gonivaul d'une voix féroce.

Le Grand Amiral, habituellement si calme et distant, s'était dressé d'un bond. Tout l'alcool qu'il avait ingurgité le faisait vaciller, mais, au prix d'un violent effort, il parvint à se tenir droit. Ses yeux flamboyaient, sa face était aussi rouge et ardente que pouvait l'être celle de l'irascible comte Farholt quand il donnait libre cours à sa colère. Il se tourna vers Serithorn en renversant la moitié de son verre.

— Nous avons passé toute la soirée à boire les vins de Prestimion et à tourner autour du pot, lança-t-il d'une voix éraillée, en articulant difficilement. Le moment de vérité est arrivé et tu vas rester avec nous ! Alors, prince, poursuivit-il en se retournant vers Prestimion. De quoi s'agit-il ? Voulez-vous nous faire comprendre que vous n'avez pas l'intention de consentir au couronnement de Korsibar et nous demander quelle sera notre position si vous vous dressez contre lui ?

— Tu es ivre, Gonivaul, coupa Oljebbin, raide sur son siège et tendu comme un ressort. Pour l'amour du Divin, assieds-toi ou… ou…

— Tais-toi ! répliqua Gonivaul. Nous sommes en droit de savoir. Alors, Prestimion ? J'attends une réponse !

Oljebbin, atterré, se leva et fit quelques pas titubants dans la direction de Gonivaul, comme s'il avait voulu le réduire au silence en employant la force. Serithorn le prit par la main et le força à se rasseoir.

— Très bien, prince, fit-il. J'aurais préféré ne pas en arriver là, mais j'imagine qu'il ne pouvait en aller autrement. J'aimerais, moi aussi, entendre votre réponse à la question de l'Amiral.

— Bien, fit Prestimion, vous allez l'avoir. Ma position au sujet de Korsibar, poursuivit-il posément, est précisément celle que l'on peut imaginer. Je le tiens pour un monarque illégitime, qui s'est emparé indûment du pouvoir.

— Et vous comptez le renverser ? demanda Gonivaul.

— J'aimerais qu'il soit renversé, oui. Absolument. Il nous mènera au désastre, j'en suis convaincu. Mais on ne l'écartera pas d'un claquement de doigts.

— Vous nous demandez donc notre aide, reprit Serithorn. Parlez franchement.

— J'ai toujours été franc avec vous, prince Serithorn. Et je vous rappelle que je n'ai jamais dit que j'avais l'intention d'agir contre Korsibar. Mais s'il devait y avoir un soulèvement – je dis bien si – j'y emploierais toute mon énergie et toutes mes ressources. J'aime à croire que vous feriez de même, tous les trois.

Le regard de Prestimion se porta successivement sur Gonivaul, puis sur Serithorn, enfin sur Oljebbin.

— Vous savez bien, répondit lentement Serithorn, mal à l'aise, que nous partageons votre répugnance pour les méthodes employées par Korsibar pour accéder au trône. Nous sommes tous trois attachés à la tradition. Il nous est difficile d'approuver ces actes déraisonnables et, comme vous l'avez dit, illégitimes.

— Très juste, fit Oljebbin.

— Bien parlé ! s'écria Gonivaul, avant de retomber pesamment sur son siège.

— Je peux donc considérer que vous êtes de mon côté ? demanda Prestimion.

— De votre côté pour quoi faire ? demanda vivement Serithorn. Pour réprouver l'usurpation du trône ? Absolument ! Nous la déplorons !

Oljebbin acquiesça avec véhémence, imité par Gonivaul.

— Il va sans dire, poursuivit Serithorn, que nous sommes tenus pour l'instant d'agir avec précaution. Korsibar détient le pouvoir et il est naturellement sur ses gardes, dans cette période de transition. Nous devons éviter toute manœuvre imprudente ou inconsidérée.

— Je comprends, fit Prestimion. Mais quand le moment viendra, s'il doit venir…

— Tout ce qui est en mon pouvoir pour remettre la planète dans le droit chemin. Je vous le promets du fond du cœur.

— Moi aussi, fit Oljebbin.

— Vous pouvez compter sur moi, ajouta Gonivaul. Vous le savez, Prestimion. Je ferai mon devoir. Quels que… quels que soient les risques pour ma situation personnelle…

Sa voix se faisait trébuchante, de plus en plus pâteuse. Il se renversa contre le dossier de son siège et ferma les yeux. Quelques secondes plus tard, il commença à ronfler.

— C'est peut-être suffisant pour aujourd'hui, fit doucement Prestimion, en s'adressant à Svor et à Septach Melayn. Messeigneurs, reprit-il en se levant, je pense que le moment est venu de conclure notre dégustation. Messeigneurs… ?

Gonivaul dormait profondément. Oljebbin semblait près de basculer dans le sommeil et Serithorn, bien qu'encore éveillé et en pleine possession de lui-même, avait à l'évidence du mal à atteindre la porte. À l'invitation de Prestimion, Gialaurys tira le Grand Amiral de son sommeil pour l'aider à se mettre debout et le guider. Septach Melayn offrit son assistance à Oljebbin qui chancelait dangereusement. D'un geste, Prestimion ordonna à Taradath d'apporter au prince Serithorn l'aide dont il pourrait avoir besoin.

Seul avec Svor après le départ des autres, il prit une dernière goutte d'eau-de-vie avant de se retirer.

— Qu'en penses-tu, mon ami si roublard ? Sont-ils avec moi ou non ?

— Oh ! avec toi ! Et comment !

— Tu crois ? Sincèrement ?

Svor leva la main en souriant.

— Oui, Prestimion, ils sont assurément de ton côté, ces trois grands seigneurs d'illustre famille. Ils l'ont déclaré eux-mêmes, ce ne peut être que la vérité. Tu les as entendus comme moi. Ils sont évidemment de ton côté, tant qu'ils sont chez toi, à boire tes vins. De retour au Château, je soupçonne que ce pourrait être une tout autre histoire.

— Je partage ton avis. Mais crois-tu qu'ils me trahiront ?

— J'en doute. Ils attendront de voir ce que tu fais, sans s'engager tout de suite. Si tu te dresses contre Korsibar et s'ils estiment que tu as une bonne chance de l'emporter, ils se rallieront à toi ; mais pas avant que la victoire se dessine en ta faveur. Si tu sembles condamné à l'échec, eh bien, ils jureront ne jamais s'être engagés à lever le petit doigt pour t'aider. C'est du moins l'impression que j'ai.

— Moi aussi, fit Prestimion.

L'aube apporta la promesse d'un petit matin parfait et la promesse se réalisa, mais il s'écoula plusieurs heures avant que

les invités de Prestimion voient le jour. Ils prirent un petit déjeuner à l'heure où on prend habituellement le repas de midi et dans l'après-midi, dans la lumière émeraude dispensée par un chaud soleil, ils partirent chasser dans la réserve de Muldemar, d'où ils rapportèrent une quantité de bilantoons, de sigimoins et autre petit gibier que les cuisiniers de Prestimion préparèrent pour le dîner. Il ne fut pas fait mention ce soir-là des sujets abordés la veille et les convives se limitèrent à des propos légers et badins, comme il sied à des nobles fortunés faisant un court séjour à la campagne.

Encore une journée et ils prirent congé, à destination du Château. Une heure après le départ du dernier invité, un messager arriva au manoir de Muldemar pour annoncer la venue du Procurateur de Ni-moya. Il fit son apparition peu après, avec une suite de cinquante ou soixante personnes, peut-être plus.

Tant d'audace fit sourire Prestimion.

— Heureusement que vous n'êtes pas venus à cinq cents, observa-t-il en accueillant à la grille Dantirya Sambail qu'il découvrit entouré de cet équipage pléthorique. Mais je pense que nous pourrons loger tout le monde. Effectuez-vous un grand périple, cousin ?

— Ce serait prématuré, cousin. On ne m'a pas encore proposé une couronne.

Comme à son habitude, le Procurateur était richement vêtu, nu-tête, mais avec un splendide pourpoint luisant de cuir noir couvert de paillettes en losange, qui lui montait presque au menton, et un pectoral en or rehaussé de fils d'argent, sur lequel figuraient des symboles curvilignes d'un genre inconnu de Prestimion.

— Mais je ne tiens pas à abuser de votre hospitalité. Ma visite sera brève. Je compte reprendre la route demain matin.

— Si vite ? fit Prestimion. Vous êtes libre de rester aussi longtemps que vous le désirez.

— Cela me suffit. Un très long voyage m'attend, ce qui explique pourquoi j'arrive avec tout ce monde. Je rentre à Ni-moya.

— Sans attendre la cérémonie du couronnement ?

— Le Coronal a eu la bonté de m'en dispenser, en raison de la longueur de ce voyage. Je ne suis pas rentré chez moi depuis près de trois ans, vous savez, et l'air du pays me manque. Lord Korsibar estime que ce serait une bonne idée de retourner dès maintenant à Zimroel, pour répandre la nouvelle des événements qui ont eu lieu ici. Korsibar n'est pas bien connu sur l'autre continent, vous comprenez. Je dois faire connaître ses mérites à la population.

— Ce que vous ferez loyalement, en y mettant tout votre cœur, je n'en doute pas, fit Prestimion. Accompagnez-moi donc, je vais vous faire goûter le vin de la dernière récolte et un ou deux autres plus vieux. Nous nous en sommes délectés l'autre soir Oljebbin, Gonivaul, Serithorn et moi. Dommage que vous n'ayez pas été des nôtres.

— Je crois avoir croisé Gonivaul sur la route, pas très loin d'ici.

— Nous avons passé une soirée fort intéressante.

— Intéressante ? répéta Dantirya Sambail avec un ricanement de mépris. Avec ces trois-là ? Mais j'imagine que, dans votre situation, vous avez besoin de battre le rappel de tous vos amis.

Il se tourna vers un de ses domestiques et lui murmura quelque chose à l'oreille ; l'homme partit en courant et revint aussitôt avec un membre de la suite du Procurateur, maigre, le teint basané, le nez en bec d'aigle, sanglé dans une tunique. Prestimion l'avait déjà vu quelque part, il en était sûr…

— Où se trouve donc votre vin, Prestimion ? demanda Dantirya Sambail.

— Le meilleur est dans le chai.

— Allons-y. Vous nous accompagnez, Mandraisca.

Mandralisca. Le nom produisit un déclic dans l'esprit de Prestimion. C'était le goûteur, l'homme à la tunique verte qui avait participé au duel au bâton dans le Labyrinthe, celui sur lequel Prestimion avait misé cinq couronnes contre Septach Melayn. Le goûteur avait l'air mauvais, une mine sinistre et rébarbative, des lèvres minces et dures, des pommettes anguleuses. Il considéra Prestimion d'un regard froid et assuré,

comme pour déterminer si le prince avait pu préparer un breuvage mortel pour son maître.

Prestimion sentit une flambée de rage monter en lui.

— Nous n'avons pas besoin de cet homme, Procurateur ! fit-il en se maîtrisant, mais d'une voix qui claqua comme un coup de fouet.

— Il me suit partout. C'est mon…

— Votre goûteur, je sais. Vous défiez-vous de moi à ce point, cousin ?

Les grosses joues pâles de Dantirya Sambail s'empourprèrent violemment.

— J'ai cette habitude de longue date de toujours le laisser goûter avant moi.

— Mon habitude de longue date, riposta Prestimion, est de n'ouvrir ma porte qu'aux gens que j'aime. Et il ne m'arrive que très rarement d'empoisonner mes invités.

Il plongea les yeux au fond de ceux de Dantirya Sambail et dans ce regard affrontant celui du Procurateur, il y avait de la colère, de l'amour-propre blessé et un mépris cinglant. Les deux hommes restèrent silencieux. Puis le Procurateur, comme s'il avait fait quelque calcul secret, détourna la tête en souriant.

— Très bien, Prestimion, fit-il en prenant une voix douce et un air conciliant. Je ne tiens pas à offenser un mien cousin. Pour vous, je ferai une exception.

D'un petit geste de la main gauche, il congédia le goûteur qui, après un regard froid et interrogateur à son maître et un autre, chargé de pure malveillance, en direction de Prestimion, s'éloigna discrètement.

— Suivez-moi donc dans le chai, fit Prestimion. Je vous ferai goûter un ou deux de nos meilleurs crus.

Ils descendirent ensemble dans la cave sombre.

Prestimion, qui se sentait plus calme, à l'aise avec le Procurateur, ouvrit une bouteille et versa deux coupes de vin.

— Vous avez parlé tout à l'heure, fit-il, de la situation dans laquelle je me trouve. Qu'en pensez-vous donc ?

— Prodigieusement inconfortable, si vous voulez mon avis. La couronne vous file sous le nez et vous passez pour un imbécile aux yeux de quinze milliards de personnes.

Dantirya Sambail but goulûment et fit claquer sa langue contre son palais.

— Heureusement, votre vignoble vous permettra de subvenir à vos besoins !… J'en reprendrai volontiers !

— Vous voilà plus confiant, après cette première coupe. Et si c'était un poison à action lente ?

— Dans ce cas, répondit Dantirya Sambail, nous quitterons ce monde en même temps, car je vous ai vu boire la même chose que moi. Mais je ne me suis jamais défié de vous, cousin.

— Pourquoi avoir appelé Mandralisca ?

— Je vous l'ai dit, répondit le Procurateur d'un air humble et contrit, avec le regard implorant d'un blave. C'est mon habitude, une habitude de longue date. Ne m'en veuillez pas. Si c'est un poison, poursuivit-il, jamais le monde n'en a connu de plus savoureux. De grâce, remplissez mon verre ; si ce vin ne me tue pas, il me donnera un plaisir très vif.

Il approcha son visage aux traits lourds de celui de Prestimion et le regarda remplir son verre à ras bord avec un grand sourire de carnassier.

— Et où sont donc vos trois compagnons ? reprit-il. L'escrimeur à l'allure de dandy et aux jambes interminables, que nul ne parvient à toucher, le lutteur au corps de grand singe et l'autre, le sournois petit duc de Tolaghai ? Je vous croyais inséparables.

— Ils sont partis chasser ; nous n'étions pas prévenus de votre arrivée. Mais ils nous rejoindront bientôt. En attendant, cousin, nous pouvons parler entre parents, sans être espionnés par un de vos laquais.

Prestimion s'interrompit un moment, les yeux baissés sur sa coupe.

— Vous avez dit que je passe pour un imbécile aux yeux de toute la planète, reprit-il. En est-il vraiment ainsi, Dantirya Sambail ? Je n'ai jamais été Coronal désigné, vous savez. Korsibar a fait main basse sur la couronne, c'est vrai, mais peut-on dire qu'il m'en a dépossédé ?

— Si cela peut vous faire plaisir, cousin, il ne l'a volée à personne.

Dantirya Sambail tendit le bras pour se servir une nouvelle coupe de vin. Debout près de Prestimion, il donnait l'impression de l'écraser, pas tant à cause de sa taille que de son torse massif et de sa posture assurée, jambes écartées. L'alcool avait déjà coloré d'un rouge luisant la peau claire de son visage aux traits lourds, estompant le semis de taches de rousseur et créant un contraste encore plus marqué avec le violet extraordinaire de ses prunelles. Mais la fermeté de son regard indiqua à Prestimion que le Procurateur n'était absolument pas ivre, même s'il donnait l'impression d'être déjà grisé par le vin.

— Quels sont vos projets, Prestimion ? reprit-il d'un ton enjoué, presque amical. Allez-vous essayer de faire dégringoler Korsibar de son perchoir ?

— J'espérais que vous pourriez me conseiller là-dessus, fit benoîtement Prestimion.

— Alors, vous avez des projets !

— Pas des projets, des intentions. Disons plutôt des intentions éventuelles.

— Qui nécessiteront une armée éventuelle et de puissants alliés éventuels. Buvez avec moi, cousin, suivez mon rythme, ne me laissez pas boire seul !... Dites-moi donc, cher Prestimion, ce qu'il y a dans votre cœur !

— Serait-ce bien prudent ?

— J'ai remis ma vie entre vos mains en acceptant de boire votre vin. Parlez, cousin, parlez sans crainte !

— Dans ce cas, je n'irai pas par quatre chemins.

— Faites, je vous en prie !

Ce n'était un secret pour personne que Dantirya Sambail avait l'âme la plus noire qui fût ; mais Prestimion savait depuis longtemps que le meilleur moyen de désarmer une crapule était de lui ouvrir totalement son cœur. Il était donc résolu à se montrer d'une franchise absolue avec le Procurateur.

— Premier point, dit-il, j'aurais dû être Coronal. Il n'y a personne, sur toute la surface de la planète, qui pourrait le nier. J'étais le prétendant le mieux qualifié, infiniment plus que Korsibar.

— Second point ?

— Second point, Korsibar a commis en s'emparant de la couronne un acte vil, odieux, sacrilège. Cela se paie inévitablement au prix fort. Si la chance est de notre côté, il sera rapidement victime de sa stupidité et de son arrogance : une très mauvaise combinaison. Sinon, et si nous le laissons régner impunément, il attirera tôt ou tard sur nous le courroux du Divin.

— Le courroux du Divin ? lança Dantirya Sambail avec un clin d'œil amusé. Le courroux du Divin ? Ah ! cousin ! dire que je vous avais pris tout ce temps pour un esprit rationnel et sceptique.

— Tout le monde sait que je n'ai que faire des sorciers et de leurs fadaises. Dans cette mesure, je suis un sceptique ; mais cela ne signifie pas que je sois impie, Dantirya Sambail. Il existe dans l'univers des forces qui punissent le mal ; j'en ai la conviction. Le monde souffrira si nul ne s'oppose à Korsibar. Sans parler de mes ambitions personnelles, j'ai le sentiment qu'il faut le renverser, pour le bien de tous.

— Ah ! fit le Procurateur, les sourcils rouges et touffus en accent circonflexe. Ah ! répéta-t-il un instant plus tard. Y a-t-il un troisième point ?

— Ces deux-là suffisent. Je vous ai tout dit, en moins de deux minutes.

Prestimion prit un peu de vin et remplit la coupe que lui tendit aussitôt Dantirya Sambail.

— Mes projets. Mes intentions. Une profession de foi, même. Qu'allez-vous faire ? Repartir sur-le-champ au Château pour en informer Korsibar ?

— Certainement pas, répondit le Procurateur. Me croyez-vous assez perfide pour témoigner contre un mien parent ? Mais vous vous attelez à une tâche ardue et périlleuse.

— Vraiment très ardue ? demanda Prestimion, le regard rivé sur la coupe de vin qu'il faisait tourner entre ses doigts. Donnez-moi un jugement aussi réaliste que possible. Ne songez pas à me ménager.

— Je suis toujours réaliste, cousin. Désagréable, peut-être, mais toujours réaliste.

Le Procurateur leva la main et commença à compter sur ses doigts boudinés.

— Un, Korsibar est le maître du Château, qui est quasi imprenable et tient une grande place dans le cœur des citoyens de toute la planète. Deux, avec le contrôle du Château va celui de la garde du Château. Trois, l'armée aussi est avec lui, car l'armée est comme un grand corps sans tête, dont la fidélité va à qui porte la couronne ; aujourd'hui, la couronne est sur la tête de Korsibar. Quatre, Korsibar a grande allure et le peuple semble avoir de l'admiration pour lui. Cinq, il a passé toute sa vie dans les allées du pouvoir, il connaît les habitudes du Château. L'un dans l'autre, il ferait probablement un Coronal convenable.

— Sur ce dernier point, je ne partage pas votre avis.

— Je comprends. Mais je suis moins enclin que vous à m'en remettre à la sagesse et à la miséricorde du Divin. Je pense que Korsibar pourrait, plus ou moins bien, faire l'affaire. Il a dans son entourage des hommes comme Oljebbin et Serithorn pour lui indiquer le chemin, et le rusé Farquanor, quoi qu'on pense de lui, est un atout précieux. Quant au mage Su-Suheris, c'est un fin stratège, un être très dangereux. Il faut aussi compter avec sa sœur, ne l'oubliez surtout pas.

— Thismet ? fit Prestimion, surpris. Quel rôle joue-t-elle ?

— Vous ne le savez donc pas ? demanda Dantirya Sambail en ébauchant un sourire qui découvrit de grosses dents carrées. Elle exerce une puissante influence. Qui a incité, à votre avis, ce crétin de Korsibar à s'emparer de la couronne ? La sœur ! Lady Thismet en personne ! Qui n'a cessé pendant tout notre séjour dans le Labyrinthe de lui parler à l'oreille, de le pousser, de l'encourager, de l'exhorter, de le harceler, de bourrer ce qui lui tient lieu de cerveau de propos incendiaires sur ses incomparables mérites et sa haute destinée, le pressant sans relâche, jusqu'à ce qu'il soit obligé de passer à l'action. Ah ! que cette sœur est obstinée !

— Vous en êtes certain ?

Le Procurateur ouvrit les mains dans un geste de feinte sincérité.

— Je le tiens de la source la plus sûre qui soit, la mienne. Je les ai surpris en train d'intriguer, pendant les Jeux. Il est aussi désarmé devant elle qu'un blave au pâturage. Elle le conduit comme une bouvière et le mène où elle veut.

— Korsibar est un faible, au fond, je n'en doute pas. Mais je ne la savais pas si volontaire.

— Vous ne la connaissez pas bien, cousin. Elle aime Korsibar par-dessus tout. Ils sont jumeaux, après tout, enchevêtrés dès le ventre de leur mère. Je ne serais pas plus étonné que cela d'apprendre qu'il existe entre eux quelque chose d'incestueux. Mais il y a un autre facteur, la haine qu'elle nourrit pour vous.

Prestimion fut surpris et piqué au vif. Que Thismet fût loyale à son frère et ambitieuse pour son propre compte n'avait rien d'étonnant. Mais la loyauté et l'ambition ne se traduisent pas nécessairement par la haine de l'autre.

— De la haine… pour moi ?

— L'avez-vous déjà repoussée, Prestimion ?

— Je la connais depuis de nombreuses années, mais nous n'avons jamais été proches. J'admire, bien entendu, comme tout un chacun, sa beauté, sa grâce et son esprit. Plus que la plupart des gens, peut-être. Mais il n'y a jamais eu entre nous de relations de nature intime.

— C'est peut-être le problème. Peut-être a-t-elle voulu vous dire quelque chose que vous avez refusé d'entendre. Elles gardent des rancunes farouches contre ceux qui les traitent de la sorte, vous savez. Quoi qu'il en soit, vous connaissez les obstacles. Tout le monde est derrière Korsibar. Vous n'avez rien d'autre pour vous que la conviction d'être le vrai et légitime Coronal, votre intelligence supérieure, votre détermination et, j'imagine, votre croyance assurée que le Divin souhaite vous voir sur le trône. Je dois dire que, dans ce cas, il a choisi une voie fort étrange pour vous y placer. Si le Divin était plus direct dans l'accomplissement de sa volonté, je suppose que le monde serait plus terne, mais j'aurais moins de difficultés à croire à l'existence des grandes forces surnaturelles qui gouvernent notre destin. Qu'en dites-vous ?

— Vous pensez que je ne réussirai pas à conquérir le trône ?

— J'ai seulement dit que ce serait loin d'être facile. Mais allez-y, foncez, tentez le coup. Je serai avec vous, si vous le faites.

— Vous ? Vous qui repartez à Zimroel pour laisser la voie libre à Korsibar !

— Il me l'a demandé. Ce que j'y ferai réellement est une autre histoire.

— Ai-je bien compris ? Êtes-vous en train de me proposer un pacte d'assistance ? demanda Prestimion, l'air incrédule.

— Nous sommes unis par les liens du sang. Et par ceux de l'affection.

— De l'affection ?

— Vous devez savoir que je vous aime, cousin, fit Dantirya Sambail en se penchant vers Prestimion avec un sourire radieux. Je vois ma mère bien-aimée en regardant la vôtre ; elles auraient pu être sœurs. Nous sommes presque du même sang.

Il plongea ses étranges yeux violets dans ceux de Prestimion avec une intensité brûlante. Il y avait dans ce regard une terrible et sinistre force, mais aussi une mystérieuse tendresse.

— Vous êtes tout ce que j'aurais voulu devenir, reprit le Procurateur, si je n'avais pu être qui je suis. Quelle joie ce serait pour moi de vous voir régner sur le Château à la place de ce nigaud de Korsibar ! Et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que cela se réalise !

— Vous êtes un monstre effroyable, Dantirya Sambail !

— C'est vrai aussi. Mais je suis votre monstre, très cher Prestimion !

Il se servit une nouvelle coupe de vin sans y avoir été invité.

— Partons tous deux sur-le-champ à Zimroel. Ni-moya sera la base d'où vous lancerez votre offensive contre Korsibar. Nous lèverons ensemble une armée d'un million de combattants ; nous construirons mille navires ; nous traverserons la mer côte à côte et nous marcherons ensemble sur le Château, comme les frères que nous sommes véritablement et non les cousins éloignés et parfois hostiles que le monde imagine. Alors, Prestimion ? N'est-ce pas une merveilleuse vision ?

— Merveilleuse, en effet, approuva Prestimion avec un petit rire. Vous cherchez à me dresser contre Korsibar, poursuivit-il posément, pour que nous nous détruisions mutuellement, ce qui vous dégagerait la voie du trône. N'est-ce pas, cousin ?

— Si j'avais jamais convoité le trône, il m'aurait suffi de demander à lord Confalume de me l'offrir quand il en était las. Je l'aurais fait bien avant que vous soyez en âge de prendre une femme dans vos bras.

Le Procurateur avait la figure écarlate, mais sa voix demeurait ferme ; il paraissait calme, plutôt amusé.

— Qui d'autre était sur les rangs ? reprit-il. Cet imbécile d'Oljebbin ? Confalume aurait préféré offrir la couronne à un Skandar plutôt qu'à lui. Mais non, cousin, je ne voulais pas du Mont du Château. Je le laisse au Coronal ; moi, j'ai Zimroel et tout le monde est satisfait.

— Surtout si cela vous permet de dire que le Coronal vous est redevable de sa couronne.

— Ah ! vous ne cessez de m'attaquer, mon cher Prestimion. Vous perdez un temps précieux à mettre en doute mes mobiles, qui sont parfois très purs. Peut-être votre excellent vin vous brouille-t-il les idées ? Revenons-en à l'essentiel : vous voulez être roi et je vous propose mon aide, à la fois en qualité de parent empressé, disposé à vous soutenir envers et contre tous, mais aussi par conviction profonde que le trône est légitimement vôtre. Les ressources dont je dispose ne sont pas négligeables, tant s'en faut.

Répondez-moi à l'instant : acceptez-vous ma proposition ou la rejetez-vous ?

— À votre avis ? J'accepte, bien sûr.

— Voilà qui est raisonnable. Et maintenant, dites-moi : allez-vous m'accompagner à Zimroel pour y établir une base d'opérations ?

— Non, pas ça. Si je quitte Alhanroel, il ne me sera peut-être pas facile d'y revenir. Et c'est ici que j'ai toujours vécu, ici que je me sens chez moi. Je reste, du moins dans l'immédiat.

— Faites comme bon vous semble, lança Dantirya Sambail avec un large sourire, en abattant bruyamment une de ses grosses pattes sur la table. Voilà ! La chose est entendue ! C'est

un effort épuisant de vous proposer de l'aide. Et maintenant, allez-vous enfin me donner à manger ?

— Bien sûr. Suivez-moi.

— Encore une chose, ajouta le Procurateur au moment où ils sortaient du chai. Le Coronal lord Korsibar va vous mander incessamment au Château pour assister à son couronnement.

— Vraiment ?

— Je le tiens de Farquanor en personne. Iram de Normork vous apportera l'invitation. Peut-être est-il déjà en route. Que répondrez-vous, cousin, quand vous la recevrez ?

— Eh bien, que j'accepte, répondit Prestimion, l'air perplexe. Que voudriez-vous que je fasse, cousin ?

— Il faut y aller, bien sûr. Tout autre parti serait de la lâcheté. À moins, bien entendu, que vous ne comptiez étaler dès maintenant au grand jour votre rupture avec lord Korsibar.

— Il est beaucoup trop tôt.

— Dans ce cas, vous n'avez pas le choix ; il faut vous rendre au Château.

— Précisément.

— Il me plaît infiniment de voir que nous sommes d'accord… Et maintenant, Prestimion, à manger ! Et faisons bombance !

— Vous pouvez compter sur moi, cousin. Je crois connaître votre appétit.

On festoya ce soir-là au manoir de Muldemar, même si Prestimion avait déjà mangé et bu à satiété avec ceux qui avaient précédé Dantirya Sambail. Mais il fit bonne figure et prit gracieusement congé le lendemain du Procurateur et de sa suite ; après quoi, il se retira dans son cabinet de travail avec ses trois compagnons pour faire le bilan des différents entretiens qui venaient d'avoir lieu. La discussion dura plusieurs heures et aurait pu se prolonger fort avant dans la soirée sans qu'ils se donnent la peine de dîner, s'ils n'avaient été interrompus par un domestique demandant à parler au prince Prestimion.

— Le comte Iram de Normork vient d'arriver, annonça-t-il. Il est porteur d'un message du Coronal lord Korsibar.

LE LIVRE DES CHANGEMENTS

1

Korsibar avait passé cinq jours au Château avant de se décider à gravir pour la première fois les marches menant au Trône de Confalume.

Sa place légitime était sur ce trône ; il n'avait aucun doute là-dessus, ou si peu. De temps en temps, en pleine nuit, il se réveillait, couvert d'une sueur froide, le sommeil interrompu par un nouveau message de la Dame, ou par un simple rêve angoissant, qui revenait régulièrement et dans lequel quelqu'un se dressait devant lui, le doigt tendu vers sa poitrine, et disait : « Comment se fait-il, prince Korsibar, que ton front soit ceint de la couronne de ton père ? » Mais dans la journée, il n'avait aucune difficulté à se considérer comme le roi. Il détenait la couronne, qu'il portait chaque jour, en différentes occasions, afin que les autres s'habituent à la voir sur son chef. Il revêtait la robe du Coronal, vert et or, bordée d'hermine. Quand il parcourait les couloirs du Château, tout le monde faisait le symbole de la constellation en détournant les yeux et répondait « Oui, monseigneur », ou « Naturellement, monseigneur », à ce qu'il lui plaisait de dire.

Il était bel et bien le Coronal. Il n'y avait pas à en douter. Un peu d'étonnement, peut-être, subsistait au fond de son âme ; lui qui n'avait été, depuis sa venue au monde, que le *prince* Korsibar, sans espoir de s'élever un jour encore plus haut, était devenu d'un seul coup lord Korsibar. Il n'arrivait pas à se faire à la soudaineté et à la nouveauté de la situation. Mais ces signes d'allégeance, ces yeux baissés étaient là pour le lui prouver. Il était vraiment le Coronal.

Il se retint malgré tout de gravir les marches du trône les quatre premiers jours.

Les tâches ne manquaient pas ailleurs. Superviser, par exemple, le transfert de ses appartements privés, sur l'arrière de la Cour de Pinitor, à la somptueuse résidence du Coronal, un

véritable palais dans l'enceinte du Château, dans l'aile baptisée Tour de lord Thraym.

Korsibar avait naturellement parcouru en maintes occasions ces salles de toute beauté, mais, à l'époque, elles étaient remplies d'innombrables objets rares et bizarres que son père conservait : les petites sculptures en ivoire de dragon qu'il aimait tant, les statuettes chatoyantes de verre filé, les collections d'objets préhistoriques et d'insectes, brillants comme des pierres précieuses dans le cadre où ils étaient épinglés, les énormes volumes d'écrits ésotériques et le reste, les porcelaines fines, les incomparables tissus de Makroposopos et le cabinet contenant des pièces d'argent à l'effigie de tous les souverains, le Pontife sur une face, le Coronal sur l'autre, depuis la nuit des temps.

Il ne restait plus rien de tout cela, car lord Confalume, en se rendant au Labyrinthe pour attendre la mort de Prankipin, savait qu'il ne reviendrait jamais dans la Tour de lord Thraym en qualité de Coronal ; il avait emporté nombre de ses collections et le reste avait été entreposé ou remis au musée du Château. Quand Korsibar parcourut pour la première fois les salles de la suite du Coronal, il les trouva étrangement nues et austères. Il n'avait jamais remarqué à quel point les arêtes vives de pierre gris vert pouvaient être rebutantes, et lugubre le dallage noir du sol.

Korsibar avait donc entrepris de remplir les lieux de ses propres possessions. Mais il n'avait jamais été un grand acheteur, contrairement à lord Confalume qui, au long de ses quarante-trois ans de règne, avait insatiablement réuni tout ce qui excitait son envie, sans parler des présents arrivant à flots des quatre coins de la planète.

Par goût et par tempérament, Korsibar ne possédait pas grand-chose d'autre qu'une belle garde-robe et ses tenues de chasse et de plein air, des arcs, des épées et d'autres armes. Ses meubles étaient fort ordinaires – Thismet lui en avait souvent fait le reproche – et en fait de peintures, de coupes, de sculptures, de draperies et autres objets de décoration, il n'avait presque rien, et le peu qu'il possédait était très commun. Il fallait remédier à cela. Vivre dans de si vastes salles de pierre

nue serait par trop déprimant. Il manda le comte Farquanor, toujours heureux de rendre service, à quelque titre que ce fût, et lui donna des instructions. « Trouvez-moi quelque chose pour meubler ces pièces. Servez-vous dans le musée, si nécessaire. Mais ne prenez rien de précieux, rien qui puisse provoquer des commentaires envieux. Choisissez des meubles convenables, c'est tout ce que je demande, rien qui choque la vue, rien d'extravagant, des choses agréables à regarder, qui donneront à ces salles l'apparence d'un endroit habité. »

La conception qu'avait Farquanor de ce qui choquait la vue et de ce qui était convenable différait sensiblement de celle de Korsibar. Il y eut donc, dans les premiers jours de son installation, un va-et-vient considérable de mobilier. Cela prit du temps.

Il lui fallut aussi se familiariser avec les bureaux du Coronal, non plus en tant que visiteur occasionnel, mais en devenant celui qui était assis au magnifique bureau en palissandre, dont la veinure formait une constellation, et y faisait le travail censé y être fait.

Il n'avait évidemment pas encore eu le temps de promulguer des lois. Les travaux du Conseil, interrompus depuis le début de la lente agonie de Prankipin, ne reprendraient que lorsque Korsibar aurait confirmé à leur poste les membres qu'il conservait et nommé les nouveaux. Il s'était jusqu'alors contenté de dire à Oljebbin qu'il restait Haut Conseiller. Il lui faudrait tôt ou tard demander au vieux duc de se retirer et le remplacer, selon toute vraisemblance par Farquanor ; mais cela ne pressait pas.

Même s'il n'y avait pas encore de nouvelles lois à lire et à ratifier, bien d'autres sujets étaient portés à son attention, des choses de peu d'importance, nomination d'administrateurs provinciaux, proclamation de différents congés locaux – il semblait y avoir quotidiennement, sur toute la planète, une centaine de jours déclarés chômés : tel festival à Narabal, tel autre à Bailemoona, celui de Gorbidit, une autre fête encore à Ganiboon –, et, chaque fois, le Coronal devait apposer sa signature sur un document pour l'officialiser. Il fit ce qu'il avait à faire. Il reçut aussi des délégations de maires d'une demi-

douzaine de Cités Intérieures – il était trop tôt pour que celles de cités plus éloignées aient eu le temps d'arriver au Château – et les écouta gravement exprimer leur confiance dans les bienfaits et les merveilles que produirait son règne.

Il convenait de plus d'élaborer le programme des festivités de la cérémonie du couronnement, les jeux, les banquets et le reste. Tout cela avait été confié à Mandrykarn, à Venta et au comte Iram, mais ils ne cessaient de venir le consulter sur tel ou tel point de détail, n'osant pas, si peu après l'établissement du nouveau régime, faire confiance à leur propre jugement.

Et ainsi de suite. En irait-il de même tout le temps ou bien s'agissait-il simplement de l'effet combiné de l'absence de plusieurs mois de l'ancien Coronal et de la nécessité pour le nouveau d'accomplir toutes sortes de tâches qui lui incombaient ?

Enfin, le cinquième jour, Korsibar put disposer de quelques heures ; l'idée lui vint que ce pourrait être une excellente occasion d'aller voir le trône de plus près, de s'assurer en quelque sorte qu'il était à ses mesures.

Il s'y rendit seul. Il connaissait bien le chemin ; il avait assisté à la construction de la salle dans son enfance, l'avait vue prendre forme jour après jour. Une suite de petites pièces remontant à l'origine du Château y menait, un vestiaire datant de l'époque de lord Vildivar, une salle des jugements attribuée à lord Haspar. Lord Confalume avait prévu de les remplacer par des chambres plus en harmonie avec la Salle du Trône. C'est peut-être moi qui le ferai, se dit Korsibar. Le Coronal reconstruit toujours quelque chose par ici.

Il suivit un ténébreux passage voûté, tourna à gauche, traversa une sorte de chapelle, tourna à droite et tout lui apparut : les énormes poutres recouvertes de feuilles d'or, le sol luisant, revêtu du bois jaune du gurna, les incrustations de pierres précieuses, les tapisseries. Tout était comme éclairé de l'intérieur, malgré la semi-obscurité dans laquelle était plongée la vaste salle vide. Et contre le mur du fond, dans une majestueuse solitude, se dressait le Trône de Confalume, le gigantesque bloc d'opale noire veiné de rubis, posé sur son sombre piédestal d'acajou. Korsibar le contempla avec

émerveillement, en posant délicatement la main sur un des piliers d'argent soutenant le dais doré. Il fit un pas en avant, un autre, puis un troisième. Ses jambes tremblaient un peu, des genoux aux chevilles.

Monte.

Tourne-toi. Face à la salle.

Assieds-toi.

C'était tout. Monter et s'asseoir. Il plaça les bras sur les accoudoirs doux comme du satin et regarda au loin, dans la pénombre, en direction de la tapisserie de lord Stiamot acceptant la reddition des Métamorphes, accrochée au mur du fond.

— Stiamot !

Sa voix porta bien, se répercuta dans la vaste salle vide.

— Dizimaule ! Kryphon !

Des Coronals, d'un passé lointain, parmi les plus grands.

Puis, plus lentement, prenant plaisir au son majestueux des syllabes formant le nom de son père, quand elles franchissaient ses lèvres :

— Confalume ! Con-fa-lume !

Et plus fort, d'une voix retentissante :

— Korsibar ! Lord Korsibar, Coronal de Majipoor !

— Vive lord Korsibar ! répondit une voix sortant de l'ombre, quelque part sur sa gauche, qui le surprit tellement qu'il faillit sauter du trône et prendre ses jambes à son cou.

Korsibar s'empourpra violemment, affreusement embarrassé d'avoir été surpris dans cet exercice d'autosatisfaction puérile. Les yeux plissés, il fouilla l'obscurité du regard.

— Qui est là ? Thismet ? C'est toi ?

— Je t'ai vu entrer et je t'ai suivi, répondit-elle en sortant de l'ombre. Tu as voulu l'essayer, c'est ça ? Comment se sent-on là-haut ?

— C'est étrange. Très étrange. Mais fort agréable.

— Oui, j'imagine. Lève-toi et laisse-moi essayer à mon tour.

— Tu sais que je ne peux pas. Le trône… Ce siège est consacré, Thismet !

— Bien sûr. Tiens-toi plus droit, Korsibar. Ton épaule droite est plus basse que la gauche. Voilà, c'est mieux. Tu es le roi

maintenant, tu dois t'asseoir bien droit. Un air de majesté, voilà ce qu'il te faut… Tu sais, une nuit, quand nous étions dans le Labyrinthe, j'ai rêvé que, dans une crise de somnambulisme, j'entrais dans la salle du trône et je te trouvais exactement comme tu es en ce moment, seul dans l'obscurité.

— Tu as rêvé ça ? fit Korsibar, sans manifester beaucoup d'intérêt.

Thismet était toujours en train de rêver.

— Oui, mais il faisait si sombre que je ne t'ai pas reconnu tout de suite. Je me tenais ici, où je suis maintenant. Et il y avait un second trône, identique à celui-ci – des trônes jumeaux, Korsibar –, derrière moi, contre le mur du fond, à l'endroit où est la tapisserie de Stiamot. J'ai fait le signe de la constellation et tu m'as indiqué l'autre trône, au fond de la salle, en disant que c'était le mien et en me demandant pourquoi je n'allais pas m'asseoir. J'y suis donc allée et une grande lumière est descendue du plafond, qui m'a permis de voir enfin que c'était toi qui étais sur le trône et qui portais la couronne du Coronal. C'est à ce moment-là que j'ai compris que tu allais devenir Coronal.

— Un rêve prophétique.

— Oui. Un second trône, Korsibar ! Un trône pour moi ! N'est-ce pas un élément intéressant ?

— Les rêves, c'est vrai, nous montrent toutes sortes de choses étonnantes, fit-il d'un ton détaché, en caressant les accoudoirs. Tu vois, je n'ai jamais rêvé de cela. Je n'aurais pas osé ! Mais comme c'est bon d'être assis ici. Coronal ! Le Coronal lord Korsibar ! Tu imagines ?

— Laisse-moi l'essayer, Korsibar.

— Ce n'est pas possible. Ce serait un sacrilège.

— Il y avait un second trône dans mon rêve et tu m'as dit de m'y asseoir.

— Dans ton rêve, oui, fit Korsibar.

2

— Alors, Prestimion, tu as vraiment l'intention d'y aller ? demanda Svor en tripotant l'invitation calligraphiée que le comte Iram avait apportée. Tu vas le faire ?

— Je n'ai pas le choix, répondit Prestimion.

Ils étaient réunis, tous les quatre, sur le pas de tir à l'arc, près de l'écurie du manoir de Muldemar, où Prestimion tirait à la cible depuis le départ de l'envoyé de Korsibar, deux heures auparavant.

— Le Coronal de Majipoor, dit Septach Melayn à Svor, invite le prince de Muldemar à assister aux festivités organisées au Château. Oublions l'identité du Coronal et celle du prince. Refuser serait impardonnable en toute circonstance ; refuser aujourd'hui serait pratiquement une déclaration de guerre.

— Ne sommes-nous pas déjà en guerre ? demanda Gialaurys. N'avons-nous pas été chassés du Château par des hommes en armes, alors que nous ne cherchions qu'à y entrer paisiblement ?

— C'était avant que Korsibar eût pris possession des lieux, répondit Prestimion. Il n'était pas sûr de lui, ni de nos intentions. Maintenant, il tient la situation bien en main. Il invite les princes du Mont à son couronnement. Je dois y aller.

— Et plier le genou devant lui ? s'écria Gialaurys. Quelle humiliation !

— C'est humiliant, certes. Mais pas plus que de devoir filer honteusement du Labyrinthe, quand le reste de la cour accompagnait le nouveau Coronal dans sa glorieuse remontée du Glayge.

Avec un sourire sans joie, Prestimion fit courir un doigt le long de la corde de son arc.

— Le trône est allé à Korsibar, reprit-il. Voilà la véritable humiliation. Tout le reste en découle.

— Comme tu le sais, Prestimion, fit Svor, j'ai quelques notions de géomancie. J'ai interprété les signes pour ce projet aventureux. Veux-tu écouter ce que j'ai découvert ?

— Écouter, oui. Ajouter foi, probablement pas.

— Comme tu voudras, fit Svor avec un sourire serein. Les figures montrent que nous nous exposerions au péril en nous rendant maintenant au Château.

— Nous exposer au péril ! lança Septach Melayn en partant d'un grand rire aigu. Quatre hommes entrent dans un château tenu par une armée d'ennemis et tu as besoin de géomancie pour nous révéler que ce voyage est dangereux ? Ah ! Svor ! Svor ! Rien n'échappe au voyant que tu es ! Mais je pense que nous pourrons affronter ce péril.

— Et s'il nous fait arrêter dès notre arrivée, pour nous couper la tête ? demanda Svor.

— De telles pratiques n'ont pas cours, répondit Prestimion. Même si c'était le cas, ce n'est pas le genre de Korsibar. Est-ce ce que tes figures nous prédisent, que nous aurons la tête coupée ?

— Pas d'une manière explicite. Elles ne parlent que d'un grand péril.

— Nous savons déjà à quoi nous en tenir, poursuivit Prestimion. Quoi qu'il en soit, Svor, je dois y aller. Septach Melayn a dit qu'il m'accompagnerait ; j'espère que Gialaurys et toi ferez de même, en dépit de tes sombres prédictions. Ce voyage au Château pourrait se transformer en piège mortel, mais je ne le crois pas. Ne pas répondre à l'invitation serait défier ouvertement Korsibar. Le temps de la rupture n'est pas encore venu.

— Défie-le, Prestimion, défie-le carrément et assez de tergiversations ! Le Procurateur t'a promis des troupes. Partons d'ici et allons établir une base d'opérations dans une région sûre d'Alhanroel, dans les plaines qui s'étendent au-delà des Monts Trikkala ou même plus loin, sur la côte d'Alaisor, si le lieu s'y prête ; demandons à Dantirya Sambail de nous y envoyer son armée, marchons sur le Château, prenons-le et ce sera terminé.

— Tout simplement ? répliqua Prestimion en riant. Non, Gialaurys, je ne mettrai la planète à feu et à sang que si je ne peux faire autrement. Le nouveau gouvernement n'a aucune

légitimité ; il tombera tout seul. Laissons faire Korsibar et il se passera lui-même la corde au cou. J'ai attendu jusqu'à présent pour monter sur le trône ; je préfère attendre encore un peu plutôt que de plonger Majipoor dans une guerre dont les vainqueurs sortiront aussi meurtris que les vaincus.

— Si tu tiens à suivre cette ligne de conduite, reprit Svor, les yeux étincelants, j'ai une suggestion.

— J'écoute.

— Korsibar s'est emparé de la couronne dans la Cour des Trônes grâce à son sorcier Sanibak-Thastimoon qui a jeté un sortilège pour obscurcir les esprits. Quand tout est redevenu normal, la couronne avait changé de mains et il n'y avait plus rien à faire. Septach Melayn était présent : il sait ce qui est arrivé. Très bien. Mais ce qui est acquis par la sorcellerie peut être perdu par la sorcellerie. J'ai un sortilège qui m'a été enseigné par quelqu'un qui s'y connaît, qui réduira Korsibar à l'état de crétin congénital. Nous demandons à être reçus et restons devant lui au pied du trône ; je prononce les paroles magiques, je fais les gestes et il perd tous ses moyens. Quand les autres se rendent compte de ce qui s'est passé…

— Non, coupa Prestimion.

— Ils n'auront pas d'autre solution que de te faire roi à sa place.

— Non, Svor, non. Même si je croyais que ton sortilège puisse faire l'affaire, je ne voudrais pas que l'on dise, dans mille ans, qu'un voleur a dérobé la couronne à un autre voleur. Si le trône doit me revenir, ce sera de la manière dont il est échu à Confalume, à Prankipin et à tous ceux qui les ont précédés. Pas par des pratiques de sorcier, pas frauduleusement.

— Prince, je vous en conjure…

— Pour la dernière fois, non.

Prestimion leva son arc, le banda et tira une flèche qui se ficha au centre de la cible. Il en décocha une deuxième, puis une troisième qui fendit la tige de la première.

— Je vous en prie, mes amis, dit-il en se retournant, faites vos préparatifs pour partir au Château, si votre intention est de m'accompagner. Si vous ne voulez pas venir, je ne vous en tiendrai pas rigueur. En tout état de cause, je dois vous quitter

maintenant : on m'a dit que ma mère souhaitait s'entretenir avec moi avant mon départ.

La princesse Therissa était dans sa galerie de lecture, au deuxième étage du manoir, une petite pièce distincte de la grande bibliothèque du rez-de-chaussée. C'était un petit coin tranquille, aux murs tapissés d'étagères de bois sombre, couvertes de ses livres préférés, et meublé de banquettes de cuir rouge et souple, où elle aimait passer de longues heures pendant la saison des brumes, à lire dans la solitude ou à haute voix, si un de ses enfants se trouvait en sa compagnie. Un endroit que Prestimion goûtait infiniment.

Mais, dès son entrée, deux choses pour le moins étranges lui sautèrent aux yeux.

De gros livres reliés cuir, aux fermoirs de métal, étaient empilés sur la vieille table occupant le centre de la pièce, des livres qu'il n'y avait jamais vus, mais qui ressemblaient fort aux grimoires de sorcellerie et d'incantations éparpillés près du lit de mort du Pontife Prankipin. C'était mauvais signe, de voir sa mère plongée dans l'étude de ces écrits. D'autre part, la princesse Therissa n'était pas seule. Un vieillard hagard, décharné, à la tête chenue et aux épaules tombantes se tenait à ses côtés. C'était l'homme dont on avait parlé à Prestimion dès son arrivée : Galbifond, le devin attitré de sa mère, celui dont on sollicitait l'avis sur l'éventualité d'une pluie sur les vignes et sur le meilleur moment pour commencer les vendanges.

Les souvenirs remontèrent à la mémoire de Prestimion. Galbifond était un ancien ouvrier agricole qui avait quitté le domaine quelques années auparavant pour partir à Stee, Vilimong ou une autre cité de cette région. Où on l'avait initié, du moins Prestimion le supposait-il, aux sciences occultes ; tant mieux pour lui, si telle était la voie qu'il s'était choisie. Mais que faisait-il ici, dans la petite galerie de lecture de sa mère, à l'occasion d'un tête-à-tête entre la princesse et son fils.

— Prestimion, dit Therissa, je te présente Galbifond. Je t'ai parlé de lui ; notre mage, qui nous est devenu si précieux.

— Je l'ai connu autrefois. C'était un vendangeur, s'il m'en souvient bien.

— La mémoire du prince est excellente, fit Galbifond en s'inclinant avec gravité. C'était précisément mon emploi.

— Vous avez fait du chemin depuis cette époque. Tant mieux, un homme doit s'efforcer d'améliorer son sort. Je vois, poursuivit-il en lançant un coup d'œil à sa mère, que tu es encore plus passionnée que je ne l'imaginais par les pratiques de sorcellerie. Ces gros livres contiennent les paroles pour opérer des sortilèges, n'est-ce pas ? Le défunt Pontife en possédait un grand nombre. Il y en avait partout autour de son lit de mort.

— Tu trouverais leur lecture instructive, Prestimion, dit la princesse, si tu te donnais la peine de les regarder de près. Mais nous en parlerons un autre jour. Dis-moi : tu es bien décidé à te rendre au Château, n'est-ce pas ?

— Oui, mère, j'y suis déterminé.

— Tu ne penses pas prendre un risque ?

— On prend un risque dans un joli jardin en suivant une allée qui passe sous un sambon aux branches chargées de cônes mûrs, prêts à tomber. On ne se promène pas pour autant casqué dans le jardin. Svor s'oppose à ce voyage au motif que nous allons donner tête baissée dans un piège et il a souvent raison dans ce genre de situation. Mais, cette fois, ma décision prévaudra. Je tiens à y aller, mère. Je fais le choix politique de me montrer cordial avec Korsibar au lieu de lui cracher au visage. Tu n'es pas d'accord ? Ton sorcier a-t-il d'autres arguments pour m'en dissuader ?

— Tu verras par toi-même, fit la princesse Therissa, et tu interpréteras à ta guise.

Elle fit un signe de tête au mage qui prit un large bol tout blanc et y versa un liquide pâle aux légers reflets rosés. Il posa les mains sur le bord du bol et prononça cinq mots dans une langue inconnue de Prestimion, suivis du nom du prince, dans un mode grammatical archaïque qui le rendait méconnaissable ; puis il saupoudra d'une pincée de poudre grise le liquide rosé qui se troubla aussitôt et dont la surface devint semblable à de l'ardoise.

— Si vous voulez vous donner la peine de regarder, fit le mage Galbifond.

Prestimion baissa les yeux sur la surface lisse et impénétrable. Elle s'agita, se creusa ; Prestimion eut brusquement la vision, comme une toile accrochée à un mur, d'une vallée encaissée dont le centre était occupé par un lac assez étendu, sur les berges duquel des armées évoluaient dans une grande confusion, au milieu des cadavres et des moribonds éparpillés comme feuilles mortes en automne. Le plus grand désordre régnait ; il lui était impossible de voir les détails, de savoir qui se battait contre qui et où cela se passait. Mais, à l'évidence, c'était la scène d'un massacre épouvantable et d'un horrible chaos.

L'image du champ de bataille s'estompa et, à la surface du liquide contenu dans le bol, apparut un paysage gris, désolé et sinistre, un paysage vide, morne, caillouteux ; dans le lointain s'élevaient des collines très espacées, comme des dents acérées se découpant sur un ciel pâle. C'était tout, du gris sur un fond de gris. Il n'y avait pas une silhouette en vue, pas de construction, rien que cette étendue affreusement désolée, dont les détails se détachaient avec une étonnante netteté.

— Un tour fort impressionnant, déclara Prestimion. Comment vous y prenez-vous ?

— Regardez de plus près, prince. Si vous voulez bien.

L'image s'était concentrée sur un fragment de la même scène. À l'horizon les collines étaient plus petites, plus éloignées. Le paysage désolé apparaissait avec plus de netteté : un sol rouge, des rochers épars, érodés, arrondis, évoquant les vestiges d'une cité en ruine, un arbre solitaire dont les branches nues et tordues s'écartaient du tronc en formant des angles bizarres, comme si elles y avaient été fixées au hasard. Un szambra. Les arbres de cette espèce, Prestimion le savait, poussaient presque uniquement dans le désert septentrional de Valmambra, un endroit où il ne pleuvait jamais ou presque.

Il se pencha pour regarder d'encore plus près et vit une silhouette minuscule avancer péniblement vers l'arbre solitaire au milieu du désert : un homme harassé, à en juger par son apparence, un homme au bord de l'épuisement, qui se forçait à aller de l'avant dans un suprême effort. Son visage n'était pas visible ; vu de dos, il paraissait assez court de stature, trapu et

large d'épaules. Ses cheveux dorés étaient coupés court. Il était vêtu d'un pourpoint déchiré et de jambières de cuir lacérées ; il portait un sac sur le dos, près duquel était glissé un arc.

— Je crois connaître cet homme, fit Prestimion avec un sourire.

— Certainement, prince, répondit Galbifond.

— Et que fais-je seul dans le désert de Valmambra ? C'est un endroit inhospitalier pour se promener sans compagnie.

— À mon avis, glissa la princesse Therissa, tu ressembles à un fugitif. Ce désert est loin au nord, de l'autre côté du Mont du Château, et nul n'y entre de son plein gré. Tu fuis le danger, Prestimion.

Sur un côté du bol, il vit le ciel devenir rouge sang ; l'obscurité commença à tomber, de grands oiseaux à l'aspect funeste s'approchèrent et se mirent à planer au-dessus de lui. Le petit homme au centre de l'image, qui était lui-même, s'agenouilla contre un maigre buisson, comme pour s'installer pour la nuit. Une deuxième silhouette apparut, un point sur l'horizon, trop petite pour être aisément reconnue ; mais Prestimion eut l'impression, à en juger par la maigreur de son corps et ses membres grêles, que ce pouvait être Septach Melayn. La forme se rapprocha ; mais l'image devint noire et Prestimion n'eut plus rien à voir, rien qu'un bol de liquide bleu gris, cerclé du rouge terne d'un feu mourant. Le rouge disparut aussi et il n'y eut plus que du gris.

— C'est un tour fort astucieux, répéta Prestimion. Je vous repose la question : comment ces images sont-elles produites ?

— Je crois, prince, fit Galbifond en tapotant le bord du bol, que nous vous avons vu marcher dans la direction de Triggoin, au-delà du Valmambra. C'est dans cette cité que j'ai appris à faire apparaître des images dans ce bol ; il vous sera loisible de l'apprendre aussi, quand vous serez à Triggoin.

— Quand je serai à Triggoin, fit Prestimion avec un petit sourire, je suis également censé me renseigner sur la manière de retrouver ma couronne perdue. Mon ami Svor a reçu ce conseil en rêve, de chercher à en savoir plus dans la cité de Triggoin. Il semble donc, à en croire ces deux visions, que je ne pourrai pas éviter de m'y rendre.

— Comme un fugitif aux abois, fit la princesse. Au terme d'une sanglante bataille. Voilà l'avenir qui t'attend, si tu pars au Château maintenant. Une errance solitaire dans un désert sinistre.

— Et si je n'y vais pas ? demanda Prestimion. Que me réserve l'avenir, Galbifond ?

— Je ne puis vous montrer, prince, que ce qu'il est en mon pouvoir de montrer.

— Assurément. Voilà donc le seul avenir pour moi ? J'imagine, dans ces conditions, qu'il me faut suivre ma voie.

— Prestimion…

— Tout est réglé à l'avance pour moi, mère, à en croire les prophéties de ton propre mage. Je vais au-devant des ennuis, dirait-on. Quoi qu'il en soit, il semble au moins que je survivrai à ma visite à la cour de Korsibar, car je me suis vu bien au-delà du Mont, dans cette traversée du Valmambra. Le sort en est jeté ! Je me rends au Château, certain maintenant qu'il ne m'y arrivera pas de mal. Un souci de moins. Et après… après…

Il se tourna vers sa mère et lui sourit.

— Eh bien, après, c'est après, n'est-ce pas ? Chaque chose en son temps.

3

Les appartements privés de lady Thismet étaient proches de l'endroit où résidait son frère, quand il n'était encore qu'un prince : séparés du secteur central du Château par la Cour de Pinitor et dominant depuis les Balcons de Vildivar le long et étroit bassin réfléchissant construit sous lord Siminave. Au milieu de tous les objets de luxe réunis au long d'une vie de sybarite – tentures de velours, coussins et divans recouverts de fourrures rares, coffrets de bagues et de colliers incrustés de toutes les variétés de pierres précieuses, penderies renfermant les toilettes les plus coûteuses, robes, capes et bonnets – la princesse attendait le retour de lady Melithyrrh. Une heure auparavant, elle avait envoyé sa dame d'honneur chercher Sanibak-Thastimoon ; et Melithyrrh n'était pas encore revenue.

Quand elle arriva enfin, seule, ses joues habituellement si pâles étaient d'un rouge vif et ses yeux bleus étincelaient de colère.

— Il arrive bientôt, madame, annonça Melithyrrh.

— Bientôt ? J'attends depuis une heure et il arrive *bientôt* ?

— Je suis restée longtemps dans son antichambre. On m'a dit qu'il était en réunion, qu'il ne pouvait être dérangé. J'ai fait savoir que c'est la sœur du Coronal qui voulait le déranger et on m'a encore fait attendre une éternité. On m'a enfin informée que le mage était profondément désolé de causer du désagrément à la princesse Thismet, mais qu'il était retenu par une réunion des grands sorciers du royaume, que certaines conjurations en cours ne pouvaient souffrir une interruption et qu'il se rendrait auprès de vous dès qu'il serait disponible.

Un nouvel éclair de rage traversa les yeux de Melithyrrh et sa poitrine se souleva plus rapidement.

— Là-dessus, poursuivit-elle, je lui fis transmettre un dernier message dans lequel je me permis de dire qu'il n'était pas dans les habitudes de lady Thismet d'attendre et que, si cette attente

devait se prolonger, elle en informerait le Coronal son frère sans mâcher ses mots.

— Tu as bien fait, dit Thismet.

— Je crois, cette fois, l'avoir alarmé. Quoi qu'il en soit, la personne qui faisait le va-et-vient entre nous est revenue me dire que je pouvais entrer et voir de mes propres yeux qu'une conjuration des plus sérieuses se déroulait. J'y suis donc allée.

— Et c'était une imposante cérémonie ? demanda Thismet.

— Je ne suis pas en mesure d'en juger, princesse. Mais il y avait assurément un grand concours de peuple. Cela se passait dans l'appartement de Sanibak-Thastimoon, où tous les appareils et le matériel nécessaires à ses activités sont entassés sur une hauteur de deux étages ; l'air y était si chargé de fumée bleue et de relents d'encens que j'ai cru périr étouffée et que tous les plis de ma robe en sont imprégnés. Et quelle foule ! Il y avait cinquante sorciers ou je ne sais plus compter ! Deux autres Su-Suheris, un groupe de Vroons, des humains aussi, ceux de Tidias, avec leur haute coiffure de cuivre, un homme gigantesque et velu, encore plus grand que le comte Farholt, et plus laid, et plusieurs autres, pas seulement les mages et les devins de la cour de lord Confalume, mais des nouveaux, que je n'avais jamais vus et que je ne veux jamais revoir, tous réunis autour de Sanibak-Thastimoon, qui psalmodiaient en se tenant par la main pour former un cercle et criaient d'une voix forte des mots étranges. « Bythois ! », « Remmer ! », d'autres encore qu'ils lançaient brusquement. Sanibak-Thastimoon me fit des signes, comme s'il avait voulu me dire : « Vous voyez, lady Melithyrrh, ce sont des affaires sérieuses dont nous nous occupons. » Sur ce, je suis repartie. Non sans lui avoir fait promettre de venir vous voir dès qu'il le pourrait.

— Bien sûr, fit Thismet, quelque peu troublée par ce qu'elle venait d'entendre. Il ne s'était jamais encore fait prier pour venir. Je le considère comme mon allié le plus précieux, celui qui partage mes secrets les plus intimes. Quelque chose aurait-il changé, maintenant que Korsibar est roi ?

— Peut-être pas. Peut-être le Su-Suheris vous est-il toujours aussi dévoué, mais était-il retenu par des pratiques de sorcellerie qu'il eût été véritablement dangereux d'interrompre.

Il y avait assez de fumée et de chants pour faire apparaître des démons effrayants par centaines ou pour provoquer la sécheresse ou un autre fléau sur une dizaine de continents de la taille d'Alhanroel. Mais il faut que je vous dise, princesse… Je n'ai jamais aimé votre Su-Suheris ni aucun de ces mages en vérité. Ils me font peur. Lui, en particulier, me semble froid et dangereux.

— Froid, assurément. Comme tous ceux de sa race. Mais dangereux ? C'est un ami pour moi, Melithyrrh. Il me sert loyalement et me guide pour le mieux, autant que je sache. J'ai toute confiance en lui.

Elle fut interrompue par un coup frappé à la porte.

— Je crois que c'est lui. Tu vois ? Il est venu aussi vite qu'il a pu.

C'était bien Sanibak-Thastimoon, qui s'excusa profusément pour son retard et en appela à la clémence de lady Thismet avec une servilité qui ne lui ressemblait guère. Cela suffit à mettre la puce à l'oreille à la princesse. Il était occupé, expliqua-t-il, à tirer le grand horoscope de la première année du nouveau règne, à rendre le grand oracle qui donnerait les lignes directrices de la politique du Coronal. Tous les géomanciens, tous les devins de la cour s'étaient attelés à cette tâche ; rien ni personne, pas même le Coronal, ne pouvait l'interrompre, sous peine de voir de grands maux s'abattre sur le royaume.

— Très bien, fit Thismet. J'imagine que je n'ai pas la priorité sur des affaires de cette importance. Mais pouvez-vous m'accorder un peu de votre temps maintenant, Sanibak-Thastimoon ?

— Je suis entièrement à votre service, princesse.

— Alors, répondez-moi : vous souvenez-vous de ce rêve que j'ai fait dans le Labyrinthe, des deux trônes dans la Salle du Trône ?

— Naturellement.

— J'ai vu l'autre jour lord Korsibar entrer dans cette salle – pour la première fois, je pense, depuis son retour au Château – et s'asseoir sur le trône, comme s'il avait voulu s'y habituer. Je l'avais suivi. Nous avons parlé un moment de son accession au pouvoir royal et de la joie que cela représentait. Puis je lui ai

raconté mon rêve ; celui du second trône, sur lequel il m'invitait à monter. Il m'a écoutée jusqu'au bout, mais j'ai bien vu à son attitude qu'il n'attachait pas d'importance à mes paroles, qu'il ne faisait même pas semblant. Il n'a pas fait de commentaire, sinon pour dire que toutes sortes de choses viennent à l'esprit dans le sommeil. Ensuite, je lui ai demandé la permission de monter sur le trône ; il m'a répondu que c'était impossible et nous sommes ressortis. Que faut-il en penser, Sanibak-Thastimoon ?

— Seul le Coronal peut prendre place sur le trône du Coronal, princesse. C'est une coutume séculaire.

— Personne d'autre que lui ne l'aurait su. Nous sommes du même sang, Korsibar et moi. Nous avons passé neuf mois ensemble dans le ventre de notre mère, dans les bras l'un de l'autre. Il aurait quand même pu me permettre…

— C'eût été un sacrilège. Il aurait sans nul doute aimé vous laisser y monter, mais il redoutait de le faire, avec juste raison.

— En effet, il a prononcé le mot de sacrilège. Alors, n'en parlons plus. Mais pour ce qui est de mon rêve du second trône ?

— Oui, princesse ?

— N'aurai-je donc aucun pouvoir dans le royaume ? Nul ne m'en a jamais touché un mot, une syllabe depuis notre retour du Labyrinthe. Je suis toujours la princesse Thismet, sans autre rang ni titre ; la seule différence étant que, de fille de l'ancien Coronal, me voici maintenant sœur du nouveau. Mais je ne suis rien ni personne par moi-même. Le Coronal ne me demande même plus mon avis sur les affaires de l'État, alors qu'il la fait à maintes reprises, les premiers jours de son règne.

— Il recommencera peut-être.

— Non. Il ne s'adresse plus qu'aux hommes de son entourage. Vous m'avez dit, il y a déjà longtemps, que j'étais faite pour réaliser de grandes choses, Sanibak-Thastimoon. Vous l'avez répété dans le Labyrinthe en interprétant mon rêve. Que pouvait signifier ce second trône, sinon qu'un poste élevé me serait réservé ?

Le Su-Suheris la considéra avec gravité, l'air impénétrable, avec l'impassibilité propre à ceux de sa race.

— Quand j'ai interprété ce rêve dans le Labyrinthe, je vous avais mise en garde contre une signification trop littérale. J'avais dit qu'il y a de la grandeur à aider à faire un roi, aussi bien qu'à l'être. Votre frère ne serait pas Coronal aujourd'hui, si vous ne l'aviez poussé de l'avant. Nous le savons tous deux.

— C'est donc tout ce que j'aurai ? savoir que j'ai aidé Korsibar à monter sur le trône, rien d'autre ? aucun pouvoir entre mes mains ? aucun poste dans le gouvernement ? une vie d'oisiveté continue ?

— Nous en avons déjà parlé dans le Labyrinthe, princesse. Et vous avez agi : Korsibar est roi.

Le regard du Su-Suheris était sans expression, presque indifférent.

— Je ne sais que dire d'autre, princesse, reprit-il.

— Les mots vous manquent, à vous ? Sanibak-Thastimoon la gratifia pour toute réponse d'un double sourire qui semblait teinté d'ironie.

— Aidez-moi, Sanibak-Thastimoon. J'ai un bon cerveau et une volonté de fer ; je suis plus qu'un simple ornement. J'ai la conviction de mériter une place dans ce gouvernement. Aidez-moi à ce que cela se réalise.

Le mage haussa les épaules à la manière Su-Suheris, le cou fin et fourchu abaissé sur la poitrine, les six doigts des mains recourbés sur les poignets. Les quatre émeraudes étincelantes de ses yeux demeuraient impénétrables.

— Korsibar est roi, princesse, pas moi. C'est lui qui signe les nominations. Ce que vous demandez est une rupture radicale avec la coutume et la tradition.

— Évidemment. Comme l'a été l'accession au trône de Korsibar. Parlez-lui. Dites-lui ce que je veux. Conseillez-lui de me l'accorder. Vous pouvez le faire, il vous écoutera. Nous sommes, vous et moi, les deux personnes qui ont son oreille ; mais c'est quelque chose que je ne puis demander moi-même, pas directement. Faites-le pour moi. Voulez-vous le faire, Sanibak-Thastimoon ?

— Korsibar est le Coronal, princesse. Je peux demander, pas promettre qu'il accédera à ma demande.

— Demandez-lui, fit Thismet. Demandez-lui. Le Su-Suheris se retira.

— Tu as tout entendu, dit Thismet à Melithyrrh, quand elles furent seules. Qu'en penses-tu ? Veux-tu m'aider ?

— Vous avez dit qu'il était votre allié le plus précieux, si ma mémoire est bonne. Celui qui partage vos secrets les plus intimes. Il partage vos secrets, certes ; il connaît les secrets de tout le monde. Mais un allié, princesse ? J'en doute.

— Il a dit qu'il parlerait à Korsibar en ma faveur.

— Il a dit, j'en conviens, qu'il ferait part à lord Korsibar de vos désirs. Mais il ne s'est pas engagé à conseiller à lord Korsibar d'accéder à votre requête, ni à faire quoi que ce soit pour l'y amener.

— Il l'a promis !

— Non, princesse, répliqua Melithyrrh. C'est ce que vous vouliez entendre, mais j'ai bien écouté et je n'ai rien entendu de la sorte. Il a dit qu'il demanderait. Qu'il demanderait, c'est tout. Il a aussi observé que vos désirs allaient contre la coutume et la tradition. Il ne fera rien pour vous aider, ce précieux allié. Vous pouvez me croire.

Thismet resta un long moment silencieuse, repassant dans son esprit les détails de sa conversation avec le Su-Suheris, sans y trouver les assurances qui, elle le comprenait maintenant, n'y étaient pas.

— Que dois-je faire, Melithyrrh ? demanda-t-elle enfin en se mettant à marcher de long en large.

— Il y a d'autres sorciers. Je crois que vous ne pouvez plus compter sur celui-ci ; je crois qu'il est la créature de Korsibar, qu'il lui est entièrement dévoué maintenant que Korsibar est Coronal.

— S'il en est ainsi, je le déplore. J'ai toujours cru que Sanibak-Thastimoon m'était aussi dévoué qu'à mon frère.

— C'était peut-être le cas, avant ; plus maintenant, à mon avis. Sa loyauté va au Coronal. Il vous servira aussi, mais sans aller contre les intérêts de Korsibar. Connaissez-vous Thalnap Zelifor, le Vroon ? reprit Melithyrrh après un moment de réflexion.

— Le sorcier du prince Gonivaul ?

— Il a été au service de Gonivaul, c'est vrai. Mais le Grand Amiral est réputé pour sa pingrerie. Thalnap Zelifor arpente les couloirs du Château depuis un bon moment, à la recherche d'un nouveau protecteur. Il a proposé ses services à un des amis de Korsibar, le comte Venta, je crois, mais a été repoussé par Venta, qui déteste les Vroons. Ensuite, il est venu me demander si vous étiez disposée à le prendre à votre service, mais je l'ai éconduit.

— Tu ne m'en avais jamais parlé.

— C'était sans importance, princesse. Vous étiez à l'époque totalement sous le charme des pouvoirs de Sanibak-Thastimoon ; pourquoi engager quelqu'un d'autre. Mais la situation a changé. Le Su-Suheris n'est plus qu'un intermédiaire, qui transmet vos secrets à votre frère ; comprenez-vous, princesse ?

— Peut-être. Peut-être.

Thismet prit une poignée de bagues, les reposa, les reprit. Ses doigts se crispèrent sur les anneaux.

— En cas de conflit entre le Coronal et sa sœur, poursuivit Melithyrrh, Sanibak-Thastimoon prendra inévitablement le parti du Coronal. Il n'a pas le choix. Rien ne pourra l'ébranler ; il ne se laissera pas acheter. Il vous faut un sorcier à vous, dont la loyauté ne sera pas partagée.

— Tu penses que ce Vroon fera l'affaire ?

— Ses compétences, à ce qu'on dit, sont sans égales. Pas seulement en matière de charmes. Qui peut savoir quelle valeur a véritablement un charme ? Mais la sorcellerie ne s'arrête pas aux charmes. Les Vroons ont des pouvoirs mentaux qui surpassent tous les autres. Il paraît même qu'il a construit une sorte de machine qui lui permet de lire dans l'âme des gens. Cela mis à part, il connaît tout le monde, il fourre son nez partout.

— Les Vroons n'ont pas de nez, fit Thismet en riant. Rien que cet horrible bec.

— Vous m'avez comprise. Je vais aller le voir, avec votre permission. Lui présenter votre cause. L'engager à votre service, en lui proposant assez d'argent pour qu'il ne soit pas tenté de

vendre à lord Korsibar ce qu'il apprendra de vous. Puis-je faire cela, princesse ?

— Vas-y, acquiesça Thismet. Engage-le. Amène-le-moi séance tenante. Oh ! Melithyrrh ! Melithyrrh ! J'ai tellement envie d'être reine !

4

Au sommet du Mont on en était à la troisième journée des fêtes du couronnement. Banquets, réjouissances et plaisirs des affrontements sur les terrains de jeux étaient à l'ordre du jour pour la noblesse du Château.

L'esprit de ces jeux était entièrement différent de celui des jeux funéraires qui s'étaient tenus dans le Labyrinthe, aux derniers jours du vieux Pontife.

Ceux-là avaient eu pour cadre l'étrange et sombre et mystérieuse enceinte souterraine de l'Arène du Pontife Dizimaule, à une époque de tension et de malaise ; les jeux du couronnement de lord Korsibar se tenaient sur la vaste pelouse ensoleillée du Clos de Vildivar, au pied des Quatre-Vingt-Dix-Neuf Marches, d'où la vue était splendide sur le faîte du Château et l'immense voûte lumineuse du ciel bleu vert resplendissant. L'atmosphère était à la liesse, comme il sied à la célébration d'un commencement triomphal et non du terme d'un règne, avec des tambours et des trompettes, des jongleurs, des acrobates et des feux d'artifice dans la nuit, des rires et de la joie le jour, à la douce chaleur du soleil, du vin fort coulant à flots de jour comme de nuit.

Une imposante tribune avait été élevée sur trois côtés du Clos ; sur un côté, au premier rang, se dressait majestueusement le siège d'honneur du Coronal lord Korsibar, une imitation en bois lustré de gamandrus du trône de Confalume. De l'autre côté de l'enceinte, juste en face, une autre manière de trône, aussi haut et imposant, était réservé au Pontife Confalume, arrivé la veille du Labyrinthe pour assister au couronnement de son fils, ce qu'aucun Pontife avant lui n'avait jamais fait. Sur le troisième côté, à gauche du trône du Coronal, s'élevait un troisième siège, celui de la Dame de l'île des Rêves fraîchement installée, Roxivail, la mère du Coronal, arrivée le matin même de sa retraite de l'île tropicale de Shambettirantil, dans le golfe de Stoien.

La Dame Roxivail avait quitté le Château depuis si longtemps que nul n'aurait su dire depuis combien d'années et personne ne s'attendait à l'y revoir un jour. Mais elle était bel et bien là, une petite femme brune dont la grande beauté semblait ne pas avoir été altérée par le temps, une silhouette magnifique dans une robe de soie extraordinaire d'un blanc éblouissant, aux manches évasées, bordées d'un rouge profond, qui exerçait sur l'assemblée un attrait magnétique. Elle tournait avec une grâce royale des regards sereins vers son royal époux et le souverain, son fils. Les trois Puissances du Royaume étaient réunies ce jour-là ; et toutes de la même famille : qui eût imaginé cela ?

Derrière les trônes des Puissances se trouvaient les sièges de leurs conseillers et de leurs ministres : pour Korsibar, le duc Oljebbin, le Haut Conseiller hérité du gouvernement précédent et les pairs du royaume, Gonivaul et Serithorn, mais aussi les nouveaux hommes forts du régime – Farquanor, Farholt, Mandrykarn, Navigorn, le comte Venta d'Haplior. Le mage Sanibak-Thastimoon, qui se tenait aussi tout près de Korsibar et lui glissait de loin en loin, d'une bouche ou de l'autre, un mot à l'oreille était entouré de plusieurs autres sorciers du Château.

L'entourage du Pontife Confalume était beaucoup plus réduit, car il ne s'était fait accompagner que du vénérable Orwic Sarped, le ministre des Affaires extérieures du défunt Pontife Prankipin, encore en fonction, et d'Eszmon Gorse de Triggoin, le mage en chef de Confalume depuis de longues années, au visage dur comme la pierre. Personne n'avait encore été nommé pour remplacer Kai Kanamat, le porte-parole officiel du Pontificat, qui avait démissionné le jour de la mort de Prankipin, ni la plupart des autres hauts fonctionnaires du régime précédent. Le bruit courait au Château que Confalume s'efforçait de persuader Oljebbin de le suivre dans le Labyrinthe pour devenir son porte-parole, mais que le duc avait jusqu'alors décliné l'invitation.

Aucun représentant de l'administration de l'île du Sommeil n'accompagnait la Dame Roxivail. Elle n'était entourée que de ses dames d'honneur et de ses mages personnels. Elle n'avait pas eu le temps d'effectuer le voyage jusqu'à l'île pour prendre les rênes du pouvoir des mains de Kunigarda ni de désigner des

hiérarques de l'entourage de la Dame pour se faire accompagner aux cérémonies du couronnement.

Il se murmurait sous le manteau que la Dame Kunigarda n'était guère disposée à lâcher de bonne grâce ces rênes qu'elle tenait depuis si longtemps. Marcatain, son envoyée au Labyrinthe pour les funérailles de Prankipin, avait regagné directement l'île au lendemain de la mort du Pontife, au lieu de se rendre au Château pour assister au couronnement du nouveau Coronal. D'aucuns y voyaient le signe que la Dame Kunigarda ne comptait pas reconnaître la souveraineté de Korsibar et ne céderait pas sa place à quelqu'un dont elle considérait la nomination illégitime. Mais aucune déclaration officielle n'avait été faite sur le sujet.

D'autres grands nobles du royaume et des intimes du nouveau Coronal occupaient des places de choix à proximité des Trois Puissances et de leur entourage immédiat : le duc Kanteverel de Bailemoona, le comte Kamba de Mazadone, le comte Iram de Normork, Dembitave de Tidias, Fisiolo de Stee, le prince Thaszthasz, gouverneur de la pluvieuse Kajith Kabulon, bien d'autres encore.

Parmi eux se trouvait la princesse Thismet dont le beau visage, au long des deux premières journées des festivités, avait conservé une expression particulièrement lugubre, ce qui n'avait pas échappé aux observateurs les plus perspicaces. Entourée de Melithyrrh, sa dame d'honneur, et de Thalnap Zelifor, le petit sorcier Vroon, à son service depuis peu, elle n'avait pratiquement pas ouvert la bouche, n'avait adressé à personne ni un sourire ni une parole affable, même quand lord Korsibar en personne s'était avancé vers elle, rayonnant de sa nouvelle gloire, pour lui offrir une coupe de vin doré aux reflets miroitants.

— À voir la mine renfrognée de Thismet, glissa Kanteverel de Bailemoona à Kamba de Mazadone, on croirait que Prestimion est devenu Coronal et non Korsibar !

— Elle rêvait peut-être d'un siège plus majestueux, répondit le comte Kamba. Elle voit son frère assis sur un grand trône, son père en a un aussi, même sa mère a le sien ; mais elle est noyée comme nous dans la masse des ducs et des princes.

— Les trois autres sont les Puissances du royaume, observa le duc Dembitave de Tidias. Où est-elle en comparaison ? Une princesse, rien d'autre, et seulement grâce au rang de son père.

— À mon sens, fit le comte Fisiolo de Stee, avec son irrévérence et son franc-parler coutumiers, ce serait plutôt l'apparence de sa mère qui lui donne ce visage chagrin. Personne n'avait revu Roxivail depuis… disons, vingt ans. Thismet devait s'imaginer retrouver une petite vieille toute ratatinée, certainement pas une rivale. Mais quand Roxivail reparaît, on dirait la sœur de Thismet plus que sa mère et elle porte une robe encore plus somptueuse que celle de Thismet.

Tout le monde éclata de rire ; la vanité de lady Thismet était de notoriété publique.

Un peu à l'écart de la zone centrale se trouvaient les sièges réservés aux premiers officiers municipaux. Les maires de la plupart des Cinquante Cités du Mont y avaient pris place, ainsi que ceux de certaines agglomérations plus lointaines, situées dans la vallée du Glayge et la péninsule de Stoienzar. Mais les villes d'Alhanroel les plus éloignées du Mont – Sefarad ou Alaisor, Michimang, Bizfern et toutes celles de l'autre versant du Mont Zygnor – n'étaient guère représentées et la colossale population des grandes métropoles de Zimroel ne l'était pas du tout : le couronnement avait été annoncé si vite qu'aucun envoyé du continent occidental n'aurait pu arriver au Château en temps voulu.

Au nombre des absents de marque figuraient Dantirya Sambail, en route pour Ni-moya et porteur de l'annonce officielle de la prise du pouvoir par un nouveau Coronal et le prince Prestimion de Muldemar, qui avait été invité, mais n'était pas encore arrivé. Au troisième jour des festivités, tandis que les épreuves du lancer du marteau et du saut de cerceau venaient de s'achever et qu'on préparait le terrain pour le tournoi, Farquanor s'avança vers le siège d'honneur du Coronal.

— Le voilà enfin, avec ses trois compères, annonça-t-il à Korsibar. Il est arrivé il y a une heure et s'est rendu directement dans ses anciens appartements.

— Sait-il que les jeux sont en cours.

— Oui, monseigneur. Il compte y assister bientôt.

— Qu'on lui envoie une escorte officielle, ordonna Korsibar. Garde d'honneur, oriflammes, tout l'apparat dû à un prince. Qu'on libère un siège, quatre sièges, à proximité du trône. Là, ajouta-t-il, en tournant la tête vers sa gauche. Ces sièges libres, juste derrière Venta et Mandrykarn. Qu'on les place là-bas.

— C'est le siège de Kanteverel, monseigneur, et celui de Thaszthasz, je pense.

— Qu'ils s'installent ailleurs aujourd'hui, s'ils viennent. Il faut traiter Prestimion avec ménagement. Comme un invité d'honneur. Avec tous les égards.

Farquanor salua et se retira. Peu après, un frémissement dans la foule signala l'arrivée du prince Prestimion, flanqué de Gialaurys et de Septach Melayn, le duc Svor légèrement en retrait. Tous quatre s'étaient manifestement habillés pour cette occasion exceptionnelle. Prestimion avait les mollets gainés de jambières dorées et une veste ivoire brodée de fils d'argent, sur laquelle il portait une grande cape de velours pourpre. Les trois autres étaient vêtus presque aussi somptueusement. Une escorte d'une douzaine de costauds de la garde du Coronal – cinq Skandars, les autres humains – formait autour d'eux un mur vivant tandis qu'ils s'avançaient vers les sièges que Farquanor leur avait réservés.

Korsibar se pencha en avant, légèrement sur le côté ; il adressa un sourire jovial et un signe de la main à Prestimion, en l'appelant son très cher ami, il déclara qu'il était ravi de le voir enfin et qu'il regrettait d'avoir été privé de sa compagnie les deux premiers jours des jeux.

Prestimion le remercia d'un sourire poli et de quelques mots de reconnaissance pour l'accueil qu'on lui avait réservé. Il ne fit pas le signe de la constellation.

Korsibar en prit note. Il remarqua aussi que sa sœur, de son siège, regardait Prestimion avec une étrange et terrible intensité, comme si le prince de Muldemar était un démon incarné qui venait de se matérialiser dans l'unique dessein de gâcher les fêtes du couronnement. Elle demeurait raide sur son siège, le regard fixe, les mâchoires serrées, la tête rentrée dans les épaules.

Trois assauts étaient au programme de l'après-midi : Kovac Derocha de Normork et Belditan de Gimkandale contre Yegan de Low Morpin et le fils cadet du duc Oljebbin, Alexiar de Stoien ; puis deux jeunes frères, des comtes de la lignée de Mavestoi, devaient affronter le vieux duc grisonnant de Sisivondal et son fils ; enfin, Lethmon Yearlock de Sterinmor et son redoutable frère borgne, Grayven, se mesuraient au fougueux vicomte Edgan de Guand et à son cousin Warghan Biais, le Maître des Douze Lacs. Kovac Derocha et Belditan avaient déjà fait leur entrée sur leur monture et allaient et venaient sur le terrain pour s'habituer aux animaux ; Yegan et Alexiar, encore dans l'enclos, s'apprêtaient à les suivre.

La silhouette massive du comte Farholt s'interposa entre Korsibar et le soleil.

— J'ai une requête à vous adresser, monseigneur, déclara le colosse.

— J'écoute.

— Gialaurys est arrivé. Je le défie en combat singulier.

Il y avait sur le visage de Farholt une expression farouche de cruauté sanguinaire.

— Ce sont des réjouissances publiques, Farholt, pas une occasion de vengeance, répondit sèchement Korsibar, qui avait gardé en mémoire le terrible combat de lutte du Labyrinthe. Il serait inconvenant que du sang soit versé aujourd'hui sur ce pré.

— Monseigneur, je désire seulement…

— Non. Nous l'interdisons.

Farholt, les yeux étincelants de rage, se tourna vers Sanibak-Thastimoon, assis à proximité.

— Je vous en conjure, grand mage, s'écria-t-il, faites-lui entendre raison ! Il m'oppose un refus sans m'écouter. Et pourquoi ? Gialaurys est mon ennemi. Je demande à l'affronter.

— Le Coronal a parlé, fit le Su-Suheris sans montrer la moindre émotion. Vous n'en ferez rien.

— Pourquoi, pourquoi ? bafouilla Farholt, le visage cramoisi, avant de cracher par terre. L'occasion est belle de nous débarrasser pour de bon de ce singe ! Donnez-le-moi ! Je vous en prie, monseigneur !

— Il n'y aura pas de sang versé aujourd'hui, répondit Korsibar, en laissant percer son agacement. Assis, Farholt !

— Vous avez bien fait, monseigneur, dit Sanibak-Thastimoon, quand Farholt eut regagné sa place en maugréant. Nul n'a envie de voir ces deux-là se retrouver face à face. Mais Farholt a raison de dire que Gialaurys est un ennemi, et pas seulement le sien. Il représente un danger pour notre cause.

— Un danger ? Comment cela ? Tout se passe bien pour nous.

— Pour le moment. Mais Gialaurys est infiniment plus vindicatif que son maître. Il garde une rancune tenace de la perte de la couronne ; il a le pouvoir de susciter la colère de Prestimion, peut-être même de le pousser un jour à se rebeller. Permettez-moi de m'occuper de lui, monseigneur.

— Qu'envisagez-vous ?

— Un combat singulier, comme l'a proposé Farholt. Nous pouvons nous débarrasser de lui le plus innocemment du monde. Il peut y avoir dans une joute un accident qui ne ressemble aucunement à un crime prémédité.

— J'ai dit que je ne voulais pas voir verser le sang aujourd'hui !

— Pas par Farholt, monseigneur, non. Cela ressemblerait à une déclaration de guerre, si Farholt abat Gialaurys sous les yeux de Prestimion, après ce qui s'est passé entre eux dans le Labyrinthe. Je connais quelqu'un qui fera le travail, le maquillera en accident et l'on n'y verra que du feu.

Sanibak-Thastimoon indiqua un mage assis au milieu des sorciers, au premier rang de la tribune, un homme de Zimroel, du nom de Gebel Thibek, grand, costaud, aux membres longs, mais dont Korsibar ignorait qu'il eût des aptitudes au combat.

— Lui ? fit le Coronal, perplexe. Ce n'est pas un jouteur, mais un de vos mages ! Gialaurys l'expédiera d'un coup de lance à mi-chemin de Suvrael.

— Il a ses armes, monseigneur.

— Est-ce bien raisonnable, Sanibak-Thastimoon ? demanda Korsibar, le regard fixé sur le bout de ses doigts.

— Votre situation, monseigneur, est plus précaire que vous ne l'imaginez. Ce Gialaurys en est une des raisons. Autorisez-moi à en finir avec lui.

Dans la lice, le premier assaut avait commencé. Korsibar hésita un long moment, faisant mine d'accorder son attention aux chevaliers, observant Kovac Derocha et Yegan de Low Morpin qui tournaient l'un autour de l'autre sur leur fringante monture tandis que Belditan de Gimkandale et Alexiar de Stoien couraient furieusement une lance. Puis il se retourna vers le Su-Suheris.

— Faites ce qui vous paraît le mieux, dit-il.

Le combat singulier ajouté au programme du jour fut intercalé en troisième position, à la suite de l'assaut entre les deux comtes Mavestoi et le couple de Sisivondal. Pris au dépourvu par le défi lancé par un homme qu'il ne connaissait pas et aucunement équipé pour une joute, Gialaurys avait besoin d'un peu de temps pour aller revêtir la tenue appropriée. Mais il accepta le défi de bon gré, pratiquement sans hésiter.

— Je suis resté assez longtemps inactif, mon ami, dit-il à Prestimion qui exprimait son inquiétude sur la soudaineté de ce défi inopiné. Voilà l'occasion de montrer à tous ces séides de Korsibar que je sais tenir une lance par le bon bout.

Il partit se changer, choisir une monture parmi celles des écuries royales et éprouver la résistance et l'équilibre de quelques lances.

Le premier combat n'était pas encore achevé. Kovac Derocha de Normork avait désarçonné son adversaire et se tenait près de lui, attendant l'issue de l'assaut entre Belditan et Alexiar. Si Belditan était jeté à bas, Kovac Derocha affronterait Alexiar. Mais il semblait qu'aucun des deux ne fût capable de démonter son adversaire. Cinq fois, ils coururent l'un contre l'autre, cinq fois les lances s'entrechoquèrent et les cavaliers allèrent de l'avant, toujours sur leur monture. Le spectacle n'était pas des plus beaux. Prestimion, qui montrait des signes d'impatience, se leva pour aller s'entretenir avec quelques seigneurs qu'il n'avait pas revus depuis le Labyrinthe : Kamba, Fiosolo, deux ou trois autres.

Le duc Svor, qui était resté à sa place, se tourna vers Septach Melayn.

— Ce défi m'inquiète, dit-il.

— Moi aussi. Qui est ce Gebel Thibek ? Il était assis parmi les mages avant de se lever pour jeter le gant à Gialaurys.

— C'est bien un mage, mon ami. J'ai entendu parler de lui : un des disciples de Sanibak-Thastimoon.

— Je croyais que seuls des hommes de haute naissance s'affrontaient ici.

— Peut-être est-il un mage bien-né, fit Svor. S'il en existe. Ce n'est pas son ascendance qui me préoccupe, mais ses dons.

— À la joute, Gialaurys est sans égal.

— Je ne parlais pas de ces dons-là.

— Ah ! fit Septach Melayn. Tu redoutes quelque perfidie ?

— Nous sommes entre gens de bonne compagnie, répondit Svor d'un air retors. Mais il faut toujours prévoir l'imprévu.

Septach Melayn approuva en souriant et se pencha en avant pour suivre les chevaliers.

Prestimion revint peu après. Il semblait plus détendu.

— On ne parle que de Roxivail et de Thismet, fit-il en s'installant sur son siège. De la beauté de la Dame Roxivail et de la mine renfrognée de la princesse.

— La Dame Roxivail a un bon mage, glissa Septach Melayn avec un clin d'œil. Une telle beauté à son âge tient de la magie. Elle a au moins quarante ans ; quarante-cinq, même.

— Plus encore, à ce qu'on murmure, fit Svor. Mais elle n'a rien eu d'autre à faire, pendant toutes ces années passées dans la chaleur suffocante de Shambettirantil que de prendre les eaux de jouvence, s'immerger dans la boue de beauté luisante et, je suppose, écouter, jour après jour, les paroles magiques destinées à lui conserver une éternelle jeunesse. J'imagine, poursuivit-il avec un petit rire sans joie, les rêves qu'elle apportera quand elle sera devenue la Dame de l'île ! Un visage comme le sien, s'insinuant dans une âme endormie. Ces yeux… ce sourire lascif…

— Regardez sa fille, coupa Prestimion. Les yeux de Thismet lancent des éclairs. Elle en a le visage tordu, déformé ! Elle ne quitte pas sa mère du regard, comme si elle ne pouvait lui

pardonner de paraître aussi jeune. Ou même d'être là, tout simplement. Que s'imaginaient-ils, en volant la couronne pour Korsibar ? En devenant la Dame de l'île, Roxivail serait obligée de quitter sa lointaine retraite ; cela ne leur est donc pas venu à l'esprit ?

— J'ai plutôt l'impression, glissa Septach Melayn, que les regards de Thismet sont plus tournés vers toi que vers sa mère. Tu vois, elle regarde dans notre direction ! Et il n'y a pas de tendresse sur ce visage, hein, Prestimion, pas la moindre tendresse ! Une femme incommode qui remue de sombres pensées derrière son joli front.

— Redoute-t-elle que, de mon siège, je tende le bras pour arracher la couronne de la tête de son frère bien-aimé ? lança Prestimion. L'idée m'en a bien traversé l'esprit, mais… Regardez, voilà Gialaurys !

En tenue de joute, Gialaurys venait d'entrer dans le champ clos, chevauchant une monture de course si ardente et fougueuse qu'on eût dit un démon crachant le feu plus qu'une bête de somme. Elle avait les pattes longues et minces, un dos étroit, tranchant comme un rasoir ; sa robe lustrée était d'un violet vif tirant sur le rouge et une férocité démoniaque se lisait dans ses yeux jaunes cerclés de rouge. Derrière Gialaurys venait le mage Gebel Thibek sur un coursier puissant mais beaucoup moins fougueux, mieux adapté, peut-être, à un long voyage en terrain accidenté qu'aux charges rapides et aux volte-face de la joute.

Gialaurys semblait avoir pris la mesure de sa monture, qui eût très probablement désarçonné en un rien de temps un cavalier de moindre expérience. Il se tenait avec assurance vers l'avant de la selle naturelle qui interrompait l'étroite colonne vertébrale de l'animal, les jambes enfoncées dans ses flancs rebondis, bien droit, avec une bonne assiette, la hampe de la lance reposant légèrement sur le pli du bras. Bien que manifestement indignée d'avoir à supporter un cavalier, la monture semblait admettre la domination de Gialaurys et lui en témoigner un certain respect.

Celui qui avait élevé cet animal en avait fait un coursier diabolique, doté d'une énergie volcanique et d'un tempérament

instable. Les montures de course, comme les races plus lentes et pesantes, utilisées pour les transports ordinaires, étaient des créatures artificielles conçues longtemps auparavant pour la commodité de l'homme, le produit d'une antique science pas très éloignée de la sorcellerie et tombée dans l'oubli. L'art de les fabriquer était perdu depuis longtemps, mais ces créatures synthétiques étaient capables de se reproduire seules, comme les animaux naturels, et différentes races avaient été créées par la sélection. La monture de course, la plus prisée de toutes, était réservée à l'usage exclusif de la noblesse du Mont du Château. Mais bien peu eussent été capables de maîtriser la monture de Gialaurys.

Gialaurys et Gebel Thibek se placèrent chacun d'un côté de la lice, saluèrent et chargèrent impétueusement. La monture de Gialaurys était tellement plus rapide que celle de son adversaire qu'elle avait parcouru près du double de la distance lorsqu'elles se croisèrent. Comme le voulait la coutume, les deux hommes ne cherchèrent pas à se toucher lors du premier assaut, se contentant d'effleurer de la pointe de la lance l'arme de l'adversaire. Puis ils firent tourner leur monture et s'élancèrent derechef l'un vers l'autre ; Gialaurys leva sa lance dans la position qui lui était habituelle. Sa monture avançait si vite que ses sabots semblaient à peine effleurer l'herbe ; Gebel Thibek, attendant l'attaque, paraissait lent et hésitant. Il tenait sa lance d'une main malhabile, le fer incliné vers le sol.

— Et voilà, fit Prestimion. Il va toucher et le désarçonner.

Mais non. Gialaurys dirigea sa lourde lance vers le cercle noir tracé au centre du justaucorps de cuir matelassé de Gebel Thibek. Mais il se passa quelque chose ; au dernier moment, le mage leva sa lance pour effectuer une parade inattendue, faisant glisser la pointe le long de la hampe de l'arme de Gialaurys, qui fut détournée et passa près de lui sans le toucher.

— Comment est-ce possible ? demanda Septach Melayn sans dissimuler son étonnement. Y aurait-il de la sorcellerie dans l'air ?

— Je dirais qu'il est plus fort que nous ne le pensions, répondit Prestimion. Ce n'est pas un adversaire à prendre à la

légère. Je me demande pourquoi nous n'avions jamais entendu parler de lui.

Un nouvel assaut avait commencé. Cette fois encore, Gialaurys guida sa monture avec une suprême efficacité ; cette fois encore les mouvements défensifs de Gebel Thibek parurent empruntés et inappropriés. Et pourtant, quand les deux cavaliers se croisèrent, au beau milieu du champ clos, la lance de Gialaurys oscilla bizarrement juste avant l'impact et son adversaire l'écarta aisément, dédaigneusement, d'un grand coup retentissant qui déclencha des acclamations dans l'entourage de Korsibar et un cri étouffé de stupéfaction chez Prestimion et Septach Melayn.

— Il y a quelque chose qui ne va pas du tout, murmura Prestimion.

De fait, Gialaurys se tenait bizarrement sur sa monture, fortement penché sur le côté, presque à moitié hors de la selle. Il tenait sa lance beaucoup trop bas sur la hampe, comme quelqu'un qui n'a pas l'habitude de cette arme. Et il n'était plus aussi maître de sa fougueuse monture, qui allait à petites foulées nerveuses, comme si elle s'apprêtait à tenter de le démonter.

— Il se conduit d'un seul coup comme s'il était ivre, fit Septach Melayn.

— Pas Gialaurys, répliqua Prestimion. Jamais il n'aurait bu avant d'entrer dans la lice.

— Ce n'est pas le vin qui lui fait cela, dit Svor. Regardez sous le casque du mage, les lèvres qui remuent. Il parle à Gialaurys. Il lui jette un sort, peut-être. Pourquoi auraient-ils choisi un mage pour le provoquer et non quelqu'un comme Farholt, s'ils n'avaient eu l'intention de recourir à la sorcellerie ?

Gialaurys repartit vers l'extrémité du champ clos, en se tenant de plus en plus mal, comme un ivrogne. On eût dit un bouffon. De la tribune opposée s'élevèrent des huées railleuses. Gebel Thibek prit position au centre du terrain, cria par trois fois le nom de Gialaurys et brandit par trois fois sa lance, le signal pour son adversaire de se retourner et de charger. À l'évidence, Gialaurys avait des difficultés pour faire tourner sa monture ; il réussit enfin à faire face à son adversaire.

Une nouvelle fois, ils s'élancèrent l'un vers l'autre. Gialaurys secoua la tête, comme pour se débarrasser d'une brume qui lui voilait le cerveau. Il eut toutes les peines du monde à parer l'attaque de Gebel Thibek, qui visait le cœur, sans même pouvoir y répondre.

Les lances se terminaient par un fer pointu. Un coup porté au mauvais endroit ou mal détourné pouvait être fatal. Et Gialaurys semblait maintenant incapable de se défendre. Son état empirait à vue d'œil ; il n'était plus maître de lui-même. Si cela devait continuer, il allait basculer de sa monture et s'affaler par terre sans même avoir été touché.

Prestimion se leva à demi.

— Il faut arrêter le combat, lança-t-il en direction de Navigorn, le Maître des Jeux de cette troisième journée, en s'efforçant d'attirer son attention. Gialaurys n'est pas en état de continuer.

Mais Navigorn regardait de l'autre côté.

La main du duc Svor se referma sur le poignet de Prestimion.

— Regarde, fit-il.

En trois bonds, Septach Melayn était descendu de la tribune ; il avançait en vociférant dans la lice du pas titubant d'un homme qui vient de vider coup sur coup six flacons de vin et en cherche encore un autre. Il avait dégainé son épée et la brandissait furieusement. La foule se mit à hurler.

À la vue de la lame d'acier, la monture de Gialaurys s'écarta, se cabra et faillit désarçonner son cavalier. Sa lance lui échappa, mais il parvint à se retenir à la lourde crinière de l'animal qui courait nerveusement en tous sens. Le coursier de Gebel Thibek, plus placide, ne bougea pas. Le mage furieux cria à Septach Melayn de dégager le terrain ; Septach Melayn répondit d'une voix avinée par une bordée d'injures et un moulinet dans le vide. Gebel Thibek répliqua d'un violent coup de lance, dans l'intention évidente non de le repousser mais de l'embrocher. Si Septach Melayn n'avait bondi de côté avec une prodigieuse agilité, il aurait eu la poitrine transpercée.

— Quoi ? s'écria Septach Melayn d'une voix pâteuse, en continuant de s'agiter comme quelqu'un qui a perdu la raison.

Est-ce un démon qui chevauche cette monture ? Oui ! Oui, un démon !

Il ramassa prestement la lance de Gialaurys et la fit tournoyer en décrivant un grand cercle ; l'arme frappa Gebel Thibek sous un bras et le jeta à bas de sa monture.

— Un démon ! répéta Septach Melayn. Il faut l'exorciser !

Le sorcier se remit debout en vacillant et recula en prononçant des paroles magiques accompagnées de signes dirigés contre son adversaire. Mais Septach Melayn, avec un rictus de fou, s'élança à petits pas bondissants et, sans changer de rythme, plongea son épée dans le ventre de Gebel Thibek ; la lame perça le mage de part en part et ressortit de quinze centimètres dans son dos.

Un grand cri de stupeur et d'horreur s'éleva. Des gardes se précipitèrent dans la lice. Septach Melayn s'écarta en chancelant sur ses jambes comme un ivrogne et écarquilla les yeux en les fixant sur son épée et le bras qui la tenait, comme s'ils avaient frappé le mage de leur propre initiative. Il se fraya un chemin dans la cohue et s'avança jusqu'au pied de la tribune.

— Monseigneur ! s'écria-t-il en levant les yeux vers Korsibar. Monseigneur, c'était un accident… J'implore votre pardon, monseigneur ! J'ai cru que cet homme était un démon qui ensorcelait mon ami…

Prestimion descendit dans la lice et prit Septach Melayn par les épaules pour le faire sortir.

— Ce sale sorcier ! murmura Septach Melayn pour n'être entendu que de Prestimion et d'une voix parfaitement claire. Il s'en est fallu de peu qu'il ne transperce Gialaurys de sa lance, comme je l'ai fait !

— Viens, fit Prestimion. Dépêchons-nous. Il se tourna vers Korsibar dont le visage était dur, sombre et déformé par la colère, et parvint à feindre la stupeur et l'inquiétude.

— Monseigneur, c'est affreux… Il a bu beaucoup trop de vin, son cerveau est obscurci par l'alcool. Il ne s'est pas rendu compte de ce qu'il faisait. Il a seulement vu son ami en grand danger, du moins c'est ce qu'il lui a semblé.

— Pardonnez-moi ! gémit Septach Melayn d'une voix pitoyable et chevrotante que nul n'avait jamais entendue sortir de sa bouche. J'implore votre pardon, monseigneur ! Pardon !

5

— Par la Dame ! s'écria Gialaurys d'un ton furieux, dès qu'ils eurent regagné les appartements de Prestimion. J'aurais dû l'embrocher tout de suite, dès le premier assaut, au lieu de toucher courtoisement sa lance. Mais on ne m'a pas appris à massacrer les gens pour l'amour du sport et comment aurais-je pu savoir ce qu'il avait derrière la tête ? J'étais pourtant averti, par la Dame ! C'était comme le combat de lutte du Labyrinthe, mais, cette fois, avec une arme plus mortelle que les bras et les mains de Farholt. Quand je suis passé près de lui dans le deuxième assaut, il murmurait déjà ses paroles magiques. Alors, je me suis dit que c'en était fait de moi, que mon cerveau s'embrouillait, mes forces me quittaient, que j'allais périr devant toute la cour et qu'on allait penser que j'avais perdu mes qualités de chevalier. Je l'aurais tué, si j'avais pu. Mais j'étais dans le brouillard.

Il tremblait, le visage livide de colère. Prestimion lui tendit un flacon de vin qu'il vida d'un trait, sans prendre le temps de le verser dans une coupe, et jeta de côté.

— C'était folie d'affronter un mage en combat singulier, fit Svor. J'aurais dû te mettre en garde.

— Personne n'écoute jamais tes appels à la prudence, Svor, glissa Septach Melayn d'un ton dégagé. Tel est ton destin. Mais nous avons au moins l'assurance que celui-ci ne nous jettera pas un sort demain.

— Tout cela était de la folie, coupa Prestimion, l'air sombre. Aussi bien d'accepter le défi que de tuer le mage. Tu as de la chance de ne pas dormir ce soir dans un cachot du Château, Septach Melayn.

— Il m'avait provoqué ; tout le monde l'a vu. Il a dirigé sa lance vers moi dans l'intention de me tuer, alors que je n'étais qu'un pauvre ivrogne venu perturber le combat. Qui pourrait nier que je l'ai occis en légitime défense ?

— Tu es descendu dans la lice dans l'intention de le tuer, répliqua Prestimion.

— Oui. C'est la vérité. Mais il avait lui-même l'intention de tuer Gialaurys. Aurais-tu préféré cela ?

Prestimion ouvrit la bouche pour répondre, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

— J'allais à une mort certaine, reprit Gialaurys. Il psalmodiait un sortilège, l'étreinte de démons se resserrait sur moi… Je n'y voyais presque plus, j'avais toutes les peines du monde à rester sur ma monture…

Il tendit la main pour prendre un autre flacon de vin.

— Je savais que j'allais mourir, poursuivit-il, mais j'étais incapable de fuir. Je ne ressentais aucune peur, seulement de la colère de m'être fait piéger de la sorte. Leur plan était de me tuer. Si Septach Melayn n'était pas intervenu, j'aurais rejoint la Source ce soir.

— Le plan de qui ? demanda Prestimion. Korsibar, tu crois ?

— Tu ne cesses de nous répéter que c'est une personne honorable, répondit Gialaurys en secouant la tête. Qui s'approprie le trône, certes, mais n'en est pas moins un homme d'honneur. Eh bien, disons donc que nous lui sommes très chers. C'est Sanibak-Thastimoon qui a envoyé le mage contre moi. Et le prochain, j'en jurerais, contre qui il exercera sa magie, ce sera toi.

— Qu'il essaie ! lança Prestimion en riant.

— Il le fera ! As-tu remarqué que le Château grouille de sorciers, à l'occasion des fêtes du couronnement ? La fumée d'encens flotte dans toutes les salles et on ne peut faire un pas dans un couloir sans entendre des incantations. Tu n'as donc rien vu quand nous sommes arrivés ? Korsibar a encore la moitié des mages de Confalume à son service, tous les siens et des nouveaux, que nous n'avions jamais vus. Son règne sera celui de la sorcellerie, Prestimion ! Cette armée de sorciers est rassemblée au Château pour effrayer et intimider quiconque oserait dire que Korsibar n'est pas le souverain légitime ; ce défi était le premier coup porté contre nous, les ennemis notoires de Korsibar. Le prochain sera dirigé contre toi, mon ami. Retirons-nous d'ici sans perdre un instant.

— Tu peux partir, fit Prestimion. Je ne te retiendrai pas, ni toi ni aucun de vous. Tu n'as pas à rester. Je le dois.

— Pour qu'on te jette des maléfices ?

— Des maléfices ? s'écria Prestimion. Qu'ai-je à faire de maléfices ? Oh ! Gialaurys ! Gialaurys ! Me faudra-t-il supporter éternellement ces bêtises ? Ces incantations ne sont que murmures dénués de sens. Les démons n'existent pas ! Il n'y a pas de sorcellerie !

— Que m'est-il donc arrivé dans le champ clos ? Ai-je été victime d'une insolation ?

— Des illusions en état d'hypnose, répondit Prestimion. Voilà ce que le mage a provoqué. Tu étais déjà à moitié disposé à croire tout ce qu'il murmurait ; plus qu'à moitié. Il s'est donc servi de ta propre crédulité contre toi et t'a hypnotisé pour t'affaiblir et te brouiller les idées.

Gialaurys frappa ses poings l'un contre l'autre et poussa un long soupir de frustration.

— Appelle cela de l'hypnose, appelle cela de la magie, peu importe le mot. Il a pris le contrôle de mon esprit, comme le prévoyait leur plan. Tu es si intelligent, Prestimion, et moi j'ai l'esprit si lent, comme Septach Melayn aime à le dire, mais tout me semble très clair, tout ce que vous refusez de voir. La magie existe sur notre planète, elle est efficace et celui qui n'y croit pas doit mourir.

— Le crois-tu vraiment ? fit posément Prestimion. Nous avons déjà eu cette discussion.

Gialaurys ferma les yeux et prit une longue inspiration pour se calmer.

— N'en parlons plus, reprit-il. Chacun croit ou ne croit pas, c'est une affaire personnelle. Mais reconnais au moins que nous sommes en danger ici. Pourquoi Septach Melayn n'a-t-il pas été arrêté pour avoir tué un homme au cours d'une joute ? Non parce qu'il était en état de légitime défense, mais parce que Korsibar sait que le mage avait été envoyé dans la lice pour me supprimer et qu'il redoute qu'une enquête ne le révèle ! Je le répète, il faut partir dès ce soir !

— Nous ne risquons rien tant que nous restons sur nos gardes, répliqua Prestimion avec obstination. Comment

pourrais-je repartir dès le jour de mon arrivée ? Ce n'est pas concevable. Je dois, par courtoisie envers Korsibar, assister aux cérémonies. Il est le Coronal, quelle que soit la manière employée pour y parvenir ; je suis venu pour son couronnement et j'appartiens à la noblesse du royaume. Mais je le répète : rien ne vous oblige à rester. Partez, si vous voulez, ajouta-t-il en les regardant l'un après l'autre au fond des yeux. Partez.

— Répète-le encore une fois, fit Septach Melayn, et nous allons en venir aux mains. Nous sommes arrivés avec toi, nous resterons à tes côtés. Du moins, en ce qui me concerne… Gialaurys ?

— Il serait, à mon avis, plus prudent de partir. Mais si vous restez, Prestimion et toi, je ne vous quitte pas.

— Et toi, Svor ? demanda Septach Melayn.

Le petit duc caressa lentement les poils de sa barbe courte.

— Cet endroit n'est pas sûr, comme je l'avais dit avant de venir et comme les événements d'aujourd'hui le confirment. Mais nous ne sommes pas venus au monde pour vivre éternellement. Je reste aussi, Prestimion, même si cela ne m'enchante guère.

Thismet et Thalnap Zelifor marchaient côte à côte sur la terrasse de la résidence de la princesse, d'où une vue magnifique s'offrait à l'est sur les pentes du Mont. Dans l'après-midi finissant, le ciel était pommelé et des roulements de tonnerre affaiblis par la distance se faisaient entendre plus bas, où un orage devait éclater sur une des Cités Tutélaires, ou même encore plus loin. Mais à cette altitude l'air était doux et serein. Thismet allait lentement, réglant son pas sur celui du minuscule Vroon, et baissait de temps en temps les yeux sur le petit être, comme s'il eût été un animal de compagnie amusant qui s'attachait à ses pas. Mais elle savait qu'il n'en était rien.

Elle lui avait tout raconté ; maintenant, elle dépendait de lui et attendait qu'il lui indiquât la voie à suivre. La hideuse créature, pas plus lourde qu'un tas de plumes, si petite qu'elle aurait presque pu tenir sur la paume de sa main, avec sa multitude de petits membres qui se tortillaient en permanence, sa tête affreuse, son petit bec crochu et ses grands yeux jaunes

dont les pupilles inquiétantes étaient en forme de bandes noires horizontales, était devenue son mentor, le seul être qui pût la sauver.

— Vous avez regardé l'horoscope que j'ai reçu de Sanibak-Thastimoon ? demanda-t-elle.

— Non seulement je l'ai regardé, mais je l'ai étudié de long en large et en travers. J'ai en outre fait mes propres prédictions, d'après les nombres que vous m'avez donnés.

— Et alors ?

— Une confirmation totale. Ce Sanibak-Thastimoon a fait un travail superbe. Il n'y a pas meilleur que lui dans cette science.

— Si seulement je pouvais encore lui faire confiance. J'avais confiance en lui naguère, plus qu'en quiconque. Mais c'était une bêtise. Il a toujours été le laquais de mon frère et ne m'apportait que des miettes de la table de Korsibar, par courtoisie, peut-être, jamais par fidélité envers moi. Vous êtes le seul en qui je place ma confiance, Thalnap Zelifor. Vous et Melithyrrh. Une confirmation totale, dites-vous, poursuivit-elle, les yeux brillants. Il avait dit que je réaliserai de grandes choses. Vous aussi ?

— Regardez, fit le Vroon.

Il lança en l'air une demi-douzaine de ses tentacules pour encercler sa tête et les fit mouvoir rapidement, selon un mouvement trop compliqué pour que les yeux de la princesse puissent le suivre ; d'un seul coup, comme par magie, un ensemble éclatant de lumières de couleur, un vert intense et palpitant, un violet profond et vibrant, et un rouge ardent, se matérialisa devant eux. Des lignes noir et jaune traversaient cette éblouissante toile de fond comme des comètes déchirant le firmament. On eût dit la carte d'un continent encore à découvrir.

— Voici votre carte, princesse. Votre ligne du destin est la jaune. La noire est celle de lord Korsibar. Voyez comme elles partent du même point, votre ligne et la sienne ; vous êtes nés du même sein et cela vous unit pour la vie. Regardez, ici, dans cette zone où elles s'entortillent et s'entrelacent tout en suivant une ligne droite, c'est votre enfance heureuse et la sienne, ces longues années de douce oisiveté au Château, l'enfance

indolente et choyée du prince et de la princesse… Pardonnez-moi l'expression, mais c'est ainsi, on n'y pourra rien changer et je dois être avec vous d'une franchise totale, sinon quelle valeur auraient mes services ? Indolente vous étiez, ne m'en veuillez pas de le dire.

— Je n'ai que faire de la politesse, affirma Thismet. Je préfère la vérité.

Ses yeux allaient et venaient rapidement, cherchant à lire la trajectoire des lignes jaune et noir, mais le tracé était trop confus ; il fallait un mage pour l'interpréter.

— Maintenant, regardez bien. Ici et là. Vos deux lignes, qui étaient plates, commencent à s'élever. L'état de santé du Pontife se dégrade. Votre père doit lui succéder sur le trône pontifical. Prestimion sera Coronal. Mais non, non, votre ligne du destin et celle de Korsibar s'y opposent. Son heure vient enfin, et la vôtre. Voyez, là, vos deux lignes qui s'élèvent sans à-coups, jour après jour, la vôtre juste au-dessous de la sienne, la soutenant, la poussant toujours plus haut…

— Comme cela s'est passé dans la réalité, quand j'ai fait germer dans son esprit l'idée de s'emparer de la couronne.

— Oui. Oui. Et le voilà, qui continue à grimper. Coronal de Majipoor.

La ligne noire, qui s'était épaissie, montait maintenant en flèche, s'élevait comme une fusée, à pic sur le fond chatoyant rouge et vert.

— Et ma ligne ? Où est-elle passée ?

Thismet la cherchait fébrilement du regard, mais tout n'était que confusion et tourbillons de couleurs.

— Je viens de la voir, la ligne jaune, et maintenant… maintenant…

— Ah ! princesse ! Au bord de cette carte, nous arrivons à ce que nous appelons dans notre jargon un nœud, un point de jonction entre différents avenirs possibles, où rien n'est certain, car des forces antagonistes s'exercent et les résultats sont soumis à de grandes décisions qui restent en suspens.

— Je vous paie bien, riposta sèchement Thismet, pour me donner des certitudes, non des possibilités.

Elle baissa les yeux vers le petit Vroon. Elle sentait derrière ses tempes le martèlement précipité de ses veines ; le froid avait gagné ses doigts et ses orteils, les muscles de ses lèvres et de ses joues étaient endoloris par l'expression contractée qu'elle avait prise si souvent ces derniers temps. Les premières semaines passées au Château depuis son retour avaient été une épreuve, alors qu'elle n'espérait y trouver que joie et triomphe.

Avait-elle commis une erreur en ayant une telle foi dans son nouveau sorcier ? Il n'avait pas vraiment donné satisfaction à ses précédents employeurs. Et elle s'était liée à lui comme s'il était l'unique possesseur de la clé de tous les mystères de l'univers.

— Princesse, princesse, princesse ! reprit le Vroon dans un grand frisson de tentacules. Tout dépend de vous ! L'occasion est belle ! Saisissez-la !

Il indiqua le côté gauche, embrouillé de la carte, qui, pour Thismet, n'avait rien de compréhensible.

— Tout devient clair, poursuivit le sorcier. Il faut réagir, il n'y a plus de temps à perdre. Dès l'instant de votre conception, votre destinée a été indissolublement unie à la sienne et l'on voit ici qu'il en ira ainsi pour vous comme pour lui jusqu'à la fin de vos jours… sauf si vous négligez de passer aujourd'hui à l'action. L'inaction séparera les deux lignes. Vous m'avez dit que ce que vous voulez, au fond de vous-même, est un poste de responsabilité dans le royaume.

— Oui. C'est mon espoir et mon désir le plus cher. Maintenant, répondez-moi, si cela vous est possible : si nos lignes sont indissolublement unies, comme vous dites – et Sanibak-Thastimoon m'a affirmé la même chose – comment se fait-il que Korsibar soit Coronal et moi… rien du tout ?

— Peut-être n'occupez-vous pas en ce moment une haute position, princesse, mais vous êtes destinée à accomplir de grandes choses. À condition de savoir saisir l'occasion.

— Oui, et de quelles choses s'agit-il ? Haut Conseiller, peut-être ? Le poste ira à Farquanor, j'imagine. Membre du Conseil ? Korsibar ne m'a pas dit un mot là-dessus. Depuis plusieurs jours, il prend un air chagrin quand je m'approche de lui. Il sait que j'ai quelque chose à lui demander et semble décidé à ne pas

me l'accorder. Mais pourquoi ? pourquoi ? Je l'ai fait roi ! Cela ne mérite-t-il pas une récompense ?

— Avez-vous sollicité quelque chose de précis, princesse ? demanda Thalnap Zelifor.

— Comment aurais-je pu ? Que faudrait-il que je demande ? Je lui ai raconté ce rêve que j'ai fait, celui des deux trônes, où nous étions face à face dans la Salle du Trône. Il a éclaté de rire et m'a dit que ce n'était qu'un rêve, que toutes sortes de fantasmes passaient dans les rêves. Puis je lui ai fait savoir de nouveau, par le truchement de Sanibak-Thastimoon, que j'espérais un poste dans le gouvernement. Je n'ai pas eu de réponse.

— Quel poste avez-vous demandé ?

— Aucun en particulier. Un poste auquel s'attache un certain pouvoir, c'est tout.

— Voilà votre erreur, princesse. Et voilà pourquoi la carte aborde cette zone d'incertitude.

— Dites-moi ce que j'aurais dû demander.

— Vous dites avoir rêvé de deux trônes identiques dans une salle du trône. Vous avez votre réponse.

Le Vroon leva vers Thismet un regard triomphant ; ses yeux dorés et protubérants brillaient de conviction véhémente.

— Un règne conjoint ! Vous et votre frère, qui avez partagé le ventre de votre mère, devez partager le pouvoir et gouverner ensemble ! Quelle autre signification votre rêve pourrait-il avoir ?

Thismet en demeura béante de stupeur.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Et vous, princesse ?

— Quand j'ai raconté mon rêve à Sanibak-Thastimoon, il m'a déconseillé de prendre un rêve quel qu'il soit au pied de la lettre. Et vous me dites précisément le contraire.

— En effet.

— Jamais deux Coronals n'ont régné conjointement. Jamais une femme n'est montée sur le trône.

— Jamais non plus un fils n'a succédé à son père, si je ne me trompe.

Elle le regarda bouche bée. Dans tous ses fantasmes de pouvoir, il ne lui était pas venu un instant à l'esprit d'essayer de réaliser littéralement son rêve. Avoir osé imaginer son frère en roi lui suffisait ; pour sa part, elle espérait au mieux un poste clé dans le gouvernement, certainement pas un trône pour elle, malgré ce qu'elle avait vu en rêve. C'eût été de la démence ! Korsibar avait fait mine jusqu'alors de ne pas comprendre ses allusions les plus discrètes pour obtenir un poste important. Et maintenant… maintenant…

— Regardez la carte, princesse ! s'écria Thalnap Zelifor.

Elle regarda. Sans comprendre. Elle ne vit que des lignes en zigzag, dépourvues de signification.

— Tout est là, tout se déploie devant vous, comme une voie pavée des étoiles du ciel ! Ce n'est plus le moment d'être timorée. Allez le voir. Faites-lui part de vos véritables ambitions. Qu'il comprenne que vous tenez à les réaliser. Votre frère n'est pas un être fort. Il ne peut opposer qu'une résistance limitée ; quand une volonté plus forte s'oppose à la sienne, il capitule. Vous le savez, princesse.

— Oui, je le sais. Et ma volonté est plus forte.

— Assurément. Allez le voir.

Pourquoi pas ? Pourquoi pas ?

La tête lui tournait. Des lumières et des couleurs tournoyaient devant ses yeux. La carte que le Vroon avait fait apparaître s'ouvrit et s'élargit jusqu'à emplir tout le ciel. Elle avait dit à Melithyrrh qu'elle voulait être reine, mais qu'entendait-elle par-là ? Le mot lui était simplement venu sur les lèvres. Reine ? Il n'y avait pas de reine sur Majipoor. Mais un Coronal était roi et si un Coronal était une femme, il serait reine, bien sûr ! Coronal, elle ! La fille couronnée du roi son père, la sœur couronnée du roi son frère, siégeant sur le second siège qu'elle ferait élever dans la somptueuse Salle du Trône de son père.

Pourquoi pas ?

Pourquoi pas ?

— Tu peux entrer, ma sœur, dit Korsibar.

Il posa les mains à plat sur le grand bureau en palissandre rouge qui avait été celui de son père, de lord Prankipin avant lui et de tous les Coronals du passé, depuis que la splendide suite avait été construite sous le règne du grand bâtisseur qu'était lord Dizimaule. Il regarda Thismet entrer et s'avancer vers lui d'un pas rapide et décidé, à travers la salle immense au sol orné d'incrustations de semotan, de bannikop et de ghazyn.

Elle s'arrêta devant lui, frêle et dangereuse. Elle donnait toujours l'impression d'être sur le point d'exploser. Sa moitié, son alter ego féminin, sa compagne utérine, belle, volontaire, débordant d'une énergie non canalisée. Elle lui faisait peur. Elle était et serait toujours pour lui une menace permanente. Il se sentait si fatigué, après ces semaines mouvementées et le ratage cauchemardesque de Septach Melayn et du mage, cette terrible erreur de calcul commise dans le champ clos. À voir l'éclat dur de ses yeux sombres, la manière dont elle tenait ses épaules droites et son menton redressé, il comprit qu'elle ne venait pas faire une visite de politesse.

Elle l'avait poussé à devenir Coronal ; où voulait-elle le pousser maintenant ?

— Tu as une sale mine, mon frère, fit-elle en guise d'entrée en matière.

— Vraiment ? Cela t'étonne ? Cette lamentable affaire ! Ce meurtre sous nos yeux !

— Pourquoi n'as-tu pas fait arrêter Septach Melayn ?

— Il était ivre. Il s'agit d'un accident.

— C'est ce qu'il prétend.

— Je le crois, fit Korsibar d'une voix ferme. Que veux-tu, Thismet ? Dans dix minutes, Farquanor va encore m'apporter un tas de papiers à signer.

— Dix minutes pour ta sœur, c'est tout ? Cela suffira peut-être pour dire ce que j'ai à dire.

Elle lui lança un regard qu'il ne connaissait que trop bien et commença, après un silence éloquent.

— L'horoscope que t'a tiré Sanibak-Thastimoon, où il est dit que tu ébranleras le monde : sais-tu qu'il en a tiré un similaire pour moi, Korsibar ?

— Pourquoi ne serait-il pas similaire ? Nous sommes venus au monde à moins d'une heure d'intervalle. Presque au même moment. La configuration des astres était identique à l'instant de notre conception. Et tu as ébranlé le monde, ma sœur. Ta destinée s'accomplit en moi.

— En toi, fit-elle d'une voix blanche.

Il tourna la tête vers la couronne, posée près de lui, sur le bureau. Il la portait de moins en moins souvent.

— Si je siège sur le trône du Coronal, c'est grâce à toi. Sans tes exhortations, tes conseils avisés, ta confiance dans mes chances de réussite, je n'aurais jamais essayé de le prendre.

— C'est l'accomplissement de ta destinée, pas de la mienne. Les prédictions sur mon avenir indiquent que je suis ta voie.

— N'est-ce pas ce que tu fais ? Je suis le Coronal ; tu es à mes côtés tandis que le gouvernement de la planète repose sur mes épaules.

— À tes côtés, Korsibar ? Je dirais plutôt derrière toi, sensiblement en retrait.

Il avait redouté quelque chose de ce genre. Mais le but exact de l'offensive restait imprécis.

— Je t'en prie, Thismet, viens-en au fait. Je t'ai dit que Farquanor allait arriver d'une minute à l'autre, avec une montagne de documents…

— Je pourrais m'occuper de ces documents, coupa la princesse.

— La sœur du Coronal n'a pas autorité pour cela.

— C'est précisément où je veux en venir. Tu es roi ; je ne suis rien de plus que ce que j'étais.

Thismet se pencha en avant et posa ses deux poings serrés sur le bureau, le visage tendu agressivement vers son frère.

— Thalnap Zelifor m'a tiré un nouvel horoscope, poursuivit-elle. Il confirme les prédictions de Sanibak-Thastimoon. Nous suivons, toi et moi, des trajectoires identiques. Je suis née pour la grandeur, à titre personnel, et mon heure est venue.

Après un silence, ces paroles stupéfiantes franchirent ses lèvres :

— Fais-moi Coronal, Korsibar. Nous régnerons conjointement.

La brusquerie de l'incroyable requête le frappa avec la force d'un coup de massue dans l'estomac.

C'était pire que ce qu'il redoutait ; pire que tout ce qu'il aurait pu imaginer. Les paroles de Thismet lui causèrent une véritable douleur physique.

— Tu ne parles pas sérieusement ? demanda-t-il, quand il eut repris son souffle.

— Tu sais bien que si.

— Oui, fit-il d'une voix éteinte. Je le sais.

Il la regarda fixement, incapable de trouver autre chose à dire.

On frappa à la porte. La voix du majordome s'éleva.

— Monseigneur ! Le comte Farquanor pour vous !

— Dites-lui d'attendre un moment ! lança Korsibar d'une voix étranglée par un mélange de perplexité et de fureur rentrée.

Thismet demeura immobile, attendant sa réponse.

Ses yeux implacables brillaient comme des pierres polies.

— Ce que tu demandes, ma sœur, n'est pas une mince affaire, reprit lentement Korsibar, en se contenant à grand-peine. Il n'existe pas de précédent historique d'un partage du trône.

— Je le sais. Il s'est passé récemment bien des choses qui n'ont pas de précédent historique.

— Oui. Oui. Qu'un prince succède à son père n'est pas entièrement anormal. Mais qu'une femme occupe le trône du Coronal…

— *Partage* le trône du Coronal.

— Exprime-le comme tu veux. Cela n'est jamais arrivé.

— Je te demande d'y réfléchir. Le feras-tu ?

Encore ébahi, il fit une réponse diplomatique.

— Il me faudrait explorer les problèmes constitutionnels que cela risque de soulever, tu comprends ?

Et consulter des hommes de plus d'expérience que toi et moi, pour avoir leur opinion sur les conséquences globales auxquelles il faudrait s'attendre si nous prenions cette décision. Le peuple a accepté paisiblement mon accession irrégulière au trône.

Mais si je lui demande maintenant de faire un pas de plus en t'acceptant aussi…

— Un pas très audacieux, oui.

Korsibar n'aurait su dire s'il y avait de l'ironie dans sa voix.

— Tout ce que je te demande, reprit-il, c'est un peu de temps. Le temps d'étudier ta requête, de prendre avis auprès de conseillers d'expérience.

Elle lui lança un long regard empreint de scepticisme.

Il la connaissait assez bien pour savoir qu'elle n'hésiterait pas à lui créer les pires problèmes tant qu'elle n'aurait pas eu gain de cause. Elle le connaissait assez bien, il n'en doutait pas, pour savoir que ce délai de réflexion qu'il demandait était très probablement sa manière de lui opposer un refus. Dans l'immédiat, c'était un coup d'arrêt, il le savait.

— Combien de temps penses-tu qu'il te faudra pour mener à bien ces recherches et ces consultations ?

— Je ne saurais le dire avec précision, fit-il avec un petit haussement d'épaules. Ta demande est si imprévue, Thismet, juste au moment où Prestimion est au Château, avec cette situation qui reste à régler, et, s'il est besoin de te le rappeler, notre père et notre mère, sans compter que l'exercice du pouvoir est encore récent pour moi et que les obstacles à surmonter sont nombreux. Mais tu as ma parole : je comprends ce besoin que tu as et j'y apporterai toute mon attention.

On frappa de nouveau, avec impatience, cette fois.

— Un moment ! rugit Korsibar avec un regard féroce en direction de la porte close. Je suis avec la princesse Thismet !

Il se retourna vers sa sœur. Il avait encore de la peine à croire ce qu'elle avait osé solliciter. Il lui semblait qu'un démon était tapi derrière le masque de ce beau visage.

— Nous en reparlerons sous peu, promit-il d'un ton apaisant, en allant chercher au plus profond de son cœur un sourire chaleureux. Bientôt, ajouta-t-il en la voyant se renfrogner. Très bientôt, Thismet. Tu as ma parole.

— Oui, fit-elle. J'ai ta parole.

Elle le transperça d'un dernier regard pénétrant.

Puis elle pivota sur elle-même, traversa d'un pas vif la vaste salle et sortit, après avoir failli heurter Farquanor qui entrait. Le

petit comte portait une pile de documents qui lui arrivait au menton, si encombrante qu'il eut du mal à former par-dessus le symbole de la constellation.

— Monseigneur… commença-t-il.

— Pose ça là, ordonna Korsibar.

Il ferma les yeux, prit trois longues inspirations.

— Le sorcier Vroon, Thalnap Zelifor… Tu sais de qui je parle, Farquanor ?

— Le mage de Gonivaul ?

— Il n'est plus au service de Gonivaul, mais de ma sœur, et il lui bourre le crâne d'absurdités grotesques, d'où il ne pourra rien sortir de bon, ni pour elle ni pour moi. Fais-le arrêter et incarcérer. Assure-toi que ce soit fait rapidement et discrètement.

— Pour quel motif, monseigneur ?

— Disons qu'une plainte a été déposée contre lui pour pratiques de sorcellerie contre d'innocentes victimes. Inutile de donner l'identité du plaignant. Fais-le jeter au fond d'un cachot et laisse-le y croupir jusqu'à ce que je trouve le temps de lui parler et de lui expliquer de quelle manière il doit agir à l'avenir. Fais-le tout de suite, Farquanor. Nous nous occuperons de ces papiers plus tard. Vas-y. Sans perdre une minute.

6

En s'éloignant à grands pas du bureau de son frère, Thismet était partagée entre la colère, la peur et de violentes bouffées d'excitation. Les dés étaient jetés, pour le meilleur ou pour le pire. Il lui fallait maintenant assumer les conséquences de son acte.

La paix serait impossible avec Korsibar, elle le savait, aussi longtemps que le problème ne serait pas réglé. C'était la seule certitude. Sa demande, une fois formulée, ne pouvait être ni retirée ni oubliée, seulement satisfaite ou rejetée. Il savait qu'elle était sérieuse ; l'expression de désarroi et d'appréhension qu'elle avait vu se peindre sur le visage de son frère ne laissait pas place au doute. Il avait déjà compris qu'elle serait un adversaire de poids.

Mais elle se demandait si elle n'avait pas un peu trop négligé sa nouvelle position. Depuis l'enfance, elle était toujours arrivée à ses fins avec Korsibar et il n'avait jamais rien pu lui refuser ; en fait, il refusait rarement quoi que ce fût à qui le lui demandait avec assez de douceur ou assez de fermeté. Mais aujourd'hui son frère n'était plus simplement le séduisant et malléable Korsibar ; il était le Coronal de Majipoor.

Thismet avait lu que la couronne ennoblit et exalte parfois celui qui la porte. De vieilles histoires couraient sur un prince Kanaba, un fainéant, un propre à rien, jusqu'au jour où le Pontife Havilbove avait fait de lui son Coronal ; il avait aussitôt renoncé à sa vie dissolue et adopté la gravité qui sied à un monarque.

Et il y avait l'exemple de lord Siminave, qui traînait lui aussi une réputation de gros buveur et de joueur jusqu'à ce qu'il reçoive la couronne, après quoi il était devenu aussi austère et vertueux qu'un moine. Ou celui de lord Kryphon, dont on disait qu'il était un jouet entre les mains de son ami, le sinistre Ferithain, jusqu'au lendemain de son couronnement où, sans préavis, il exila Ferithain à Suvrael, jusqu'à la fin de ses jours.

Korsibar se découvrirait-il, à son tour, une force de caractère insoupçonnée, maintenant qu'il était roi ? En réfléchissant à tout cela, en se demandant avec insistance si elle s'était causé un tort irréparable en lançant cet assaut audacieux, voire présomptueux contre la possession sans partage de l'autorité suprême par Korsibar, Thismet traversa le cœur du Château, de la Cour de Pinitor au bizarre beffroi du bizarre lord Arioc et atteignit la serre de son père. De là elle descendit en suivant le Parapet de Guadeloom jusqu'au Clos de Vildivar, puis remonta les Quatre-Vingt-Dix-Neuf Marches pour rejoindre l'enceinte des chambres intérieures, longeant des chapelles, des arsenaux et des cours, pour arriver enfin devant l'une des entrées de l'immense bibliothèque aux murs de brique, fondée par lord Stiamot, qui traversait de part en part le cœur du Château comme un long serpent ondulant, en faisant maints tours et détours.

À ce qu'on disait, tous les livres jamais publiés sur une planète civilisée y étaient conservés. De vieux libraires parcheminés, qui n'étaient rien d'autre que des cerveaux hypertrophiés montés sur les tiges desséchées de membres atrophiés, s'y affairaient du matin au soir, époussetant et classant, s'interrompant de loin en loin pour considérer d'un regard satisfait quelque obscur et précieux volume de leurs collections quasi illimitées.

Une inscription au-dessus de la porte indiquait qu'il s'agissait de la section histoire. Thismet n'avait pas mis les pieds dans la bibliothèque depuis des années. Cédant à une impulsion, elle se rua à l'intérieur, sans savoir pourquoi, pensant peut-être découvrir dans les annales oubliées d'un ancien chroniqueur la mention de la sœur d'un Coronal qui, quelques milliers d'années plus tôt, aurait ceint une couronne. Elle s'engouffra dans l'ouverture avec une telle précipitation qu'elle heurta avec une violence à couper le souffle un petit homme solidement charpenté qui sortait du bâtiment aussi vite qu'elle y entrait.

Le choc, sur son épaule et son sein gauche, fut assez rude pour la faire tourner sur elle-même. Une poigne vigoureuse la retint juste avant qu'elle ne heurte le mur du vestibule.

Elle tendit la main vers le mur pour reprendre son équilibre.

— Excusez-moi, fit-elle, encore étourdie. Je suis affreusement désolée. J'aurais dû faire attention à…

C'était Prestimion. La taille bien prise dans une veste de cuir blanc souple de bonne coupe et des chausses vert pâle ornées d'une spirale de velours orange.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Juste un peu… secouée.

Il la regarda en souriant affablement. Il ne semblait pas avoir souffert du choc. Trois livres étaient serrés sous son bras gauche et plusieurs autres éparpillés à ses pieds. Thismet lui adressa un petit sourire gêné et poli. Son sein gauche lui faisait mal et elle aurait voulu le frotter, mais pas devant lui. Elle fit un ou deux pas pour passer derrière, mais il l'arrêta d'une main levée.

— Je vous en prie. Puisque nous sommes littéralement tombés l'un sur l'autre… Puis-je vous dire un mot, Thismet ?

— Ici ? Maintenant ?

— Je vous en prie, répéta-t-il.

Il ramassa prestement ses livres et, dans le même mouvement, les fourra sous un bras, avec les autres, tout en offrant son bras libre à Thismet. Il lui fut impossible de résister. Elle avait épuisé toute son agressivité au cours de son affrontement avec Korsibar.

Il la conduisit vers un des petits cabinets de lecture où les érudits se plongeaient dans l'étude des ouvrages choisis dans les innombrables piles plongeant à partir de ce niveau dans les entrailles du Mont du Château.

Il s'assirent face à face, le petit tas de livres dressé entre eux comme une barricade. Thismet sentit peser sur elle les yeux d'un bleu vert, vifs et rapprochés dans le visage étroit aux lèvres minces et volontaires, et remarqua la largeur des épaules de Prestimion. Il serait plus séduisant avec des cheveux lustrés, mais c'est quand même un bel homme, se surprit-elle à penser.

— M'en voulez-vous pour quelque chose de particulier, Thismet ?

— Si je vous en veux ? Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Je vous ai vue de loin, l'autre jour, pendant le tournoi. Vos yeux lançaient des éclairs ; votre visage était contracté par ce

que j'ai cru être de la fureur. J'ai pensé que c'était votre mère que vous regardiez ainsi, mais Septach Melayn m'a soutenu qu'il n'en était rien, que votre regard était dirigé vers moi.

— Il s'est trompé. Je n'ai rien contre vous, Prestimion.

— C'était donc votre mère, fit-il avec un sourire plein de gaieté et de désinvolture.

— Ma mère est une femme difficile, répondit-elle en s'efforçant d'imiter son sourire, et il n'est pas aisé pour moi de la revoir après toutes ces années. Mais je n'ai rien de particulier contre elle non plus. Ni contre personne. Je suis en paix avec le monde, Prestimion. Si je vous ai paru tendue dans le Clos de Vildivar, c'était à cause des combats, de la crainte que quelqu'un soit blessé. Je n'ai jamais réussi à prendre du plaisir à regarder ces divertissements brutaux dont les hommes raffolent.

C'était un mensonge éhonté. Il n'y avait pas un mot de vrai et les sourcils de Prestimion frémirent en l'entendant.

— Ce serait plutôt à vous, poursuivit-elle benoîtement, de nourrir de la colère contre moi. Contre mon frère, du moins. Mais vous semblez être l'amabilité même.

— Nous avons toujours été bons amis, n'est-ce pas, Thismet ?

C'était un autre mensonge, au moins aussi éloigné de la vérité que celui de la princesse. Elle l'accueillit avec un sourire modeste et même un léger rosissement du visage.

— Pour ce qui est de l'accession de Korsibar au trône, poursuivit Prestimion sur le même ton bon enfant, je dois dire que j'en fus aussi surpris que tout le monde, peut-être un peu plus. Je le reconnais volontiers. Mais de là à éprouver de la colère ! Comme si on se mettait en colère contre la pluie quand elle nous mouille. La chose est faite ; c'est une réalité. Korsibar est notre Coronal, je lui souhaite une longue vie et un règne heureux. Qui pourrait vouloir autre chose ?

Le sourire de Thismet se fit plus matois.

— Vous dites n'éprouver aucun ressentiment ?

— Déception serait plus approprié. Vous n'ignorez pas que j'espérais devenir roi.

— Tout le monde le savait.

— Mais les choses ont pris un tour différent ; tant pis pour moi. Il y a d'autres plaisirs dans la vie que de siéger sur un trône ou de promulguer des décrets et j'espère maintenant en profiter.

Il la regarda avec une insistance déconcertante.

Encore une fois, comme dans le Labyrinthe, elle fut prise au dépourvu par une bouffée de désir pour lui. La première fois, elle en avait été exaspérée et horrifiée ; mais, à l'époque, Prestimion était l'ennemi, le rival. Cela appartenait au passé. Même en éliminant les deux tiers de ce qu'il venait de dire, il lui semblait que Prestimion avait accepté d'assez bonne grâce son éviction. Et elle voyait, à des signes indiscutables, que lui aussi était attiré par elle. Elle se demanda comment utiliser cela à son profit dans la lutte engagée contre Korsibar.

Pendant qu'elle se plongeait dans ses réflexions, il se leva et reprit ses livres sous le bras.

— Bien, fit-il, je pars rassuré, Thismet. J'aimerais qu'il n'y ait jamais d'hostilité entre nous.

— Certainement, répondit-elle en levant les yeux vers lui tandis qu'il s'écartait de la table. Qu'il n'y ait jamais d'hostilité entre nous.

— La Dame Roxivail votre mère est là, lord Korsibar, annonça le majordome.

Korsibar n'en crut pas ses yeux. De charpente délicate, petite, brune, d'une beauté surnaturelle, Roxivail ressemblait tellement à Thismet que l'on aurait presque pu croire qu'elle était sa jumelle et non sa mère. Ses cheveux bruns bouclés avaient la même luisance profonde, ses yeux le même éclat diabolique.

Elle pénétra dans le bureau du Coronal moulée dans une robe courte de satin noir brillant, délicatement brodée de motifs pourpres, tout en dentelles, ruchés et points ajourés ornés de perles, dont le corsage était si profond que ses seins hauts et ronds, fermes comme ceux d'une jeune fille, semblaient en jaillir sans entrave. Une odeur suave et entêtante d'huile de funisar montait du creux de sa gorge.

Toute la peau visible de son corps avait un hâle profond, comme si elle passait la moitié de la journée dans le plus simple appareil, sur son île ensoleillée de Shambettirantil.

Korsibar ouvrit de grands yeux en la regardant s'avancer.

— Tu devrais te couvrir devant moi, mère.

— Pourquoi ? Suis-je si laide ?

— Tu es ma mère.

— Devrais-je, pour cette raison, m'habiller d'une manière particulière ? Je n'ai pas l'habitude d'être vêtue comme une vieille femme et je ne vois aucune raison d'avoir devant toi des pudeurs de mère de famille. Nous sommes des étrangers l'un pour l'autre, Korsibar. Tu étais un bébé quand j'ai quitté le Château. Je n'ai pas vraiment l'impression d'être une mère.

— Peu importe, tu es ma mère. Couvre-toi.

— La vue de mon corps te dérange ? demanda-t-elle avec un sourire de coquette. Pardonne-moi.

Elle savait qu'elle l'avait perturbé et y prenait du plaisir.

Korsibar comprenait maintenant pourquoi lord Confalume n'avait pas nourri trop de regrets de son départ.

Il continua de fixer sur elle un regard froid. Le sourire de Roxivail se fit malicieux et elle rabattit un pan de satin sur sa poitrine.

— Je suis venue te faire mes adieux, reprit-elle. Je pars dans deux jours, pour commencer mon voyage vers l'île de la Dame. Où m'attend, je le crois, un affrontement terrible avec ta tante, la Dame Kunigarda.

— Un affrontement ? Pour savoir qui sera la Dame ?

— Je n'ai reçu d'elle aucun message de bienvenue. Aucun émissaire de son entourage n'est venu me proposer de m'accompagner jusqu'à l'île. Pas un mot sur l'instruction que je dois recevoir avant d'exercer les fonctions de la Dame. Pas le moindre signe indiquant qu'elle te reconnaît comme Coronal ni qu'elle est disposée à se démettre.

— Ah ! fit Korsibar.

Il avait déjà appris la valeur qu'un monarque pouvait tirer de ce ah ! évasif.

— Il lui faudra évidemment se démettre à mon arrivée, que cela lui plaise ou non. Tu es roi, je suis ta mère et les règles sont ce qu'elles sont : la mère du Coronal devient la Dame de l'île. Un point, c'est tout. Mais je pense qu'elle me compliquera la tâche. Kunigarda est dure, coriace, entêtée. Je me souviens bien d'elle.

— Si elle refuse de te laisser la place, dit Korsibar, je donnerai des ordres pour qu'elle cède.

Roxivail éclata de rire. Un petit rire aigu, grinçant comme une râpe, qui agaça les nerfs de Korsibar.

— C'est précisément parce qu'elle ne te considère pas comme le Coronal légitime qu'elle ne me cédera certainement pas la place. En quoi un ordre de toi pourrait-il, dans ces conditions, changer quoi que ce soit ? Mais laisse-moi me charger d'elle, Korsibar. Je saurai la mettre au pas.

— Ainsi, tu veux réellement devenir la Dame de l'île ?

Elle sembla prise de court et laissa s'écouler un moment avant de répondre.

— Oui ! Bien sûr ! Pourquoi demandes-tu cela ?

— J'aurais cru que tu préférais de loin le confort de ton île du Golfe, répondit-il, perplexe. Ton palais somptueux, la chaleur du vent et l'éclat du soleil, ta vie de luxe et d'oisiveté.

— Un palais, le vent et le soleil, je peux les avoir sur l'île des Rêves, le luxe aussi, si je le désire. Pour ce qui est de l'oisiveté, j'en ai eu mon content, jusqu'à la fin de mes jours.

— Ah ! répéta Korsibar.

— Je n'avais jamais pensé devenir la Dame de l'île, tu sais, ni rien d'autre que moi-même. Je n'étais que l'épouse séparée de lord Confalume. Est-ce donc une identité ? N'être connue de tous que par le nom de l'homme auquel j'avais été mariée ? Quand je vivais au Château, je n'avais rien à faire du matin au soir et pas beaucoup plus dans la nuit. Et cela n'a pas changé à Shambettirantil. Mais voilà, Korsibar, tu as réussi à devenir Coronal, ce qui fait de moi la Dame de l'île, ce dont je te serai éternellement reconnaissante. J'ai enfin un rôle à jouer sur cette planète. Et ne t'y trompe pas, mon fils, je suis impatiente d'assumer cette dignité.

— Je vois, fit-il.

Elle ressemblait donc à Thismet par l'esprit autant que par le corps. Belle, oisive, trop intelligente pour son bien, avide de pouvoir. Il n'avait jamais eu le moindre doute à ce sujet, mais Roxivail était à l'évidence la digne mère de sa fille.

— À propos, fit-elle d'un air détaché, comment Confalume a-t-il pris tout cela ?

— Tout quoi ?

— Tout ça. La manière dont tu lui as arraché la couronne des mains pour t'en coiffer, à la mort de Pankipin. C'est bien ce que tu as fait, non ? C'est ce qu'on raconte, en tout cas. J'ai parlé l'autre jour avec Confalume, quelques minutes seulement ; les premiers mots que nous échangions depuis vingt ans, je crois. Il a tellement changé. Il n'est plus que l'ombre de l'homme que j'ai connu. Toute sa force de caractère a disparu. Crois-tu qu'il est malade ?

— À ma connaissance, il est en bonne santé.

— Mais il t'a laissé te proclamer Coronal ? Il n'a pas levé le petit doigt pour t'arrêter ? La couronne devait revenir à Prestimion, d'après ce que j'ai entendu dire. Pourquoi Confalume n'est-il pas intervenu pour t'empêcher de faire ce que tu as fait ?

— Il était trop tard, répondit Korsibar. Nous étions un certain nombre – Thismet, Farquanor, quelques autres et moi-même – à avoir le sentiment que Prestimion n'était pas l'homme qu'il fallait, trop orgueilleux, imbu de lui-même. Il n'a pas dans son comportement, la majesté qui sied à un roi : il ne sait pas garder ses distances, comme je pense qu'un monarque doit le faire. Il fraie trop facilement avec trop de gens. Je suis donc passé à l'action. Et tout est allé si vite que père n'a pas pu ou pas voulu s'y opposer. Il a laissé faire ; voilà le résultat.

— « Orgueilleux et imbu de lui-même. » C'est aussi ce que je dirais de ton père. Je n'ai jamais aimé Confalume, tu sais. Je ne parle pas d'amour, mon garçon ; il ne m'a même jamais plu. Froid, solennel, affreusement conscient d'être un grand Coronal. Coucher avec lui était comme coucher avec le Monument de Stiamot. Un beau matin, peu après ta naissance et celle de ta sœur, je me suis dit que je n'avais plus aucune raison de rester ici, que je n'avais pas envie d'élever des bébés et encore moins d'être l'épouse du Coronal, et je suis partie. Mais je suis quand même très étonnée que Confalume t'ait laissé te proclamer Coronal. Il doit se faire vieux.

— Il n'est plus tout jeune, fit gravement Korsibar.

Il lança un regard à la dérobée en direction de la porte, espérant que quelqu'un allait frapper et mettre un terme à cette

conversation. Mais il n'avait aucun autre rendez-vous jusqu'à la fin de la journée.

— Eh bien, mère… commença-t-il.

— Ne crains rien, je vais bientôt te laisser. Il ne me reste que quelques petits conseils maternels à te donner.

Pour la première fois depuis qu'elle était entrée, Korsibar sourit.

— Mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ?

— Conseils maternels n'est peut-être pas le terme exact. Parlons plutôt de conseils d'État. Nous sommes tous deux des Puissances du Royaume maintenant. Ces conseils sont de nature politique.

— Très bien.

— Un, trouve un époux pour Thismet aussi rapidement que possible. Donne-la en mariage à un de tes jeunes seigneurs de belle prestance… Navigorn, par exemple. Ou ton ami Mandrykarn de Stee. Quelqu'un d'assez vigoureux pour la satisfaire et qui te soit assez loyal pour ne pas commencer à intriguer contre le Coronal dès qu'il aura épousé sa sœur. Il ne faut pas qu'elle reste seule. Une femme belle et célibataire est un être impatient ; une femme impatiente est une source d'ennuis. Je sais de quoi je parle, Korsibar.

— L'impatience de Thismet s'est déjà fait jour, répondit Korsibar. Je méditerai ton conseil et je t'en remercie.

— Deux, poursuivit-elle, débarrasse-toi de Prestimion.

— Me débarrasser… répéta-t-il, surpris, en redressant la tête.

— Absolument. Ne te contente pas de le bannir. Fais en sorte qu'il disparaisse à jamais. J'imagine que tu trouveras dans ton entourage quelqu'un qui saura s'y prendre.

— Farquanor, je pense. Ou Sanibak-Thastimoon. Mais Prestimion n'est pas dangereux ! Il semble avoir fort bien accepté la perte de la couronne.

— Crois-tu ?

— Il en souffre, c'est certain. Mais c'est un homme pratique, un réaliste. Je suis le souverain, l'armée est derrière moi, que peut-il fait contre cela ? C'est un homme de bien, à l'âme pure. Je l'ai toujours considéré comme un ami.

— Un ami, répéta Roxivail d'un ton méprisant.

— Oui, un ami ! Que peux-tu en savoir, mère ? Tous ces gens ne sont que des noms pour toi, alors que j'ai passé ma vie au milieu d'eux. Prestimion estime assurément qu'il eût fait un meilleur Coronal que moi ; quoi de plus naturel ? Mais c'est fini et bien fini. La couronne est passée de Confalume à son fils et Prestimion sait bien qu'on n'y peut rien changer.

Pour rien au monde, je ne lui ferais du mal. En fait, je compte lui offrir un poste élevé au sein du gouvernement pour l'amadouer, pour apaiser les rancœurs qu'il pourrait entretenir.

— Débarrasse-toi de lui, répéta Roxivail. On ne peut acheter un homme comme lui avec un siège au Conseil. Lui aussi est pétri d'orgueil, gonflé de son importance. J'ai connu son père : aussi orgueilleux que Confalume. Prestimion est du même sang. S'il s'est montré affable avec toi ces jours-ci, c'est uniquement pour gagner du temps, en attendant de passer à l'action. Crois-moi, Korsibar, il n'aura pas de repos avant de marcher sur ton cadavre et de te prendre la couronne. Fais-le disparaître.

— J'ai suivi le mauvais conseil du mage Sanibak-Thastimoon et nous avons tenté de tuer Gialaurys, l'ami de Prestimion, à l'occasion d'une joute. Cela n'aurait pu tourner plus mal pour nous. Je ne veux plus en entendre parler, mère. Prestimion ne me veut pas de mal et je ne lui ferai aucun mal.

— Comme tu voudras, fit-elle avec un geste d'indifférence. Mais je te conseille de le mettre à l'épreuve d'une manière ou d'une autre, pour voir s'il montre réellement envers toi des dispositions aussi favorables que tu l'imagines. Sans perdre de temps.

— Je vais y réfléchir.

Korsibar fit craquer les jointures de ses doigts en souhaitant qu'elle soit déjà à quinze mille kilomètres de lui.

— As-tu autre chose à me conseiller ?

— Cela suffira, je pense. Approche, mon fils, lève-toi de ce bureau. Viens embrasser ta mère.

Les yeux pétillants de malice, elle le prit dans ses bras en se serrant contre lui, se tortilla, écrasa les seins contre sa poitrine. Le baiser qu'elle lui donna n'avait rien de maternel. Il se dégagea vivement et elle se dirigea vers la porte.

— Korsibar demande à me voir, annonça Prestimion. En audience privée, dans la salle du trône de Confalume.

— De quoi veut-il te parler ? demanda Svor.

Il était adossé au chambranle de la large fenêtre cintrée de l'appartement de Prestimion, un logement confortable dans la Tour de Munnerak, un bâtiment de brique blanche sur la façade orientale du Château, une résidence réservée aux princes du rang de Prestimion. C'était le milieu de la matinée. Des traits de lumière vert doré entraient derrière lui par les vitres biseautées de la fenêtre.

— De la place qu'il compte m'offrir dans son gouvernement, répondit Prestimion. Cela fait suite à notre conversation dans le Labyrinthe, juste avant notre départ, où il avait dit qu'il me proposerait ultérieurement un poste de haute responsabilité.

— Sois prudent, fit Septach Melayn. La faveur d'un ennemi est souvent un cadeau empoisonné.

— Ce qui signifie ? demanda Prestimion.

— Que je le soupçonne d'avoir pour objectif de te compromettre en te rendant complice de son usurpation du trône. Si, après avoir siégé quelque temps à sa droite dans la salle du Conseil en donnant ton assentiment à ses lois, ses décrets et ses nominations, tu te dresses un beau jour contre lui en appelant à le renverser, ce sera perçu comme la trahison d'un ingrat, d'un subalterne dévoré d'ambition, qui attaque son maître par dépit.

— Alors que si je continue de me tenir à l'écart, sans me rebeller ouvertement ni accepter un poste dans son gouvernement, je conserve mes distances par rapport à un régime dont je compte à la longue condamner l'illégitimité. Oui, je vois ce que tu veux dire. Et s'il ne me permet pas de garder mes distances ?

— Comment ferait-il ? demanda Septach Melayn.

— En décidant, déclara Svor sans laisser à Prestimion le temps de répondre, que qui n'est pas avec lui est contre lui. Farquanor a certainement déjà mis cette idée dans la tête de Korsibar : essayer d'acheter le soutien de Prestimion en lui confiant un rôle important au sein du gouvernement et, s'il refuse, interpréter sa dérobade comme le signe qu'il se

retournera tôt ou tard contre eux. Si la situation était inversée, c'est le conseil que je donnerais à Prestimion.

— Ouais, fit lentement Septach Melayn en continuant de polir avec une peau chamoisée l'acier brillant de l'épée d'apparat qu'il tenait sur ses genoux. Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau, Farquanor et toi. Mets ta barbe sur sa figure et je ne vois pas comment on pourrait vous distinguer l'un de l'autre.

— Quand doit avoir lieu cette audience avec Korsibar ? demanda Gialaurys qui n'avait pas ouvert la bouche depuis longtemps.

— Aujourd'hui. Dans une heure.

— Vous ne serez que tous les deux ?

— Autant que je sache.

— Prends un poignard, suggéra Gialaurys. Reste aussi près de lui que possible, écoute attentivement tout ce qu'il te dit, acquiesce d'un sourire ou d'un signe de tête, ne lui donne pas de raison de s'inquiéter et, quand une atmosphère amicale et chaleureuse s'est établie entre vous, tire ton poignard et plonge-le dans son cœur. Il ne te restera qu'à ceindre la couronne et à te proclamer Coronal.

— Bravo, Gialaurys ! s'écria Septach Melayn. Tu as dû prendre des leçons de traîtrise et de perfidie de notre très cher Svor ! Et tu es un élève doué, à ce qu'il semble.

— La traîtrise, répliqua froidement Gialaurys, est le fait de Korsibar, qui a volé la couronne. Cela ne ferait que remettre les choses en ordre. Qu'y a-t-il de honteux à cela ?

— Crois-tu que Korsibar n'aura pas ses gardes tout près de lui ? demanda Prestimion.

Il avait posé la question d'une voix très douce et l'idée de Gialaurys, aussi monstrueuse qu'elle fût, semblait susciter en lui plus d'amusement que de colère.

— Si je le poignarde, mon cadavre rejoindra aussitôt le sien sur le plancher de la Salle du Trône. Cela me ferait un règne très court. Mais je sais que ton conseil part d'un bon sentiment, Gialaurys. Tu veux que je sois Coronal peut-être plus encore que je ne le veux.

— Alors, reprit Svor, que comptes-tu faire en arrivant devant Korsibar.

— Je n'ai pas encore de plan précis, répondit Prestimion, l'air perplexe. Que me proposez-vous, à part de cacher un poignard sur moi ?

— Le mieux serait de ne pas y aller du tout, répondit Septach Melayn. À défaut, d'écouter beaucoup, de parler peu et, quand il te fera sa proposition, de dire que tu as besoin d'un peu de temps pour réfléchir, que tu dois d'abord en parler avec ta mère, la princesse Therissa, pour savoir si ta présence est plus utile sur le domaine de Muldemar qu'ici.

— Bien. Cela me donne un peu de temps. Mais pas beaucoup.

— J'aimerais avoir concocté quelque chose de plus habile, répondit Septach Melayn.

— Moi aussi.

— Tu as dit que l'audience aurait lieu dans la Salle du Trône ? demanda Svor. Pas dans le bureau du Coronal ?

— Oui, dans la Salle du Trône.

Le front du petit duc se rembrunit. Il se tourna légèrement et regarda par la fenêtre au lieu de garder les yeux fixés sur Prestimion.

— Cela ne présage rien de bon, reprit-il. Il te craint ; il considère à l'évidence que le bureau du Coronal, aussi somptueux qu'il soit, ne convient pas pour ce tête-à-tête. Il a besoin de toute la majesté de la Salle du Trône pour cet entretien. Un signe de faiblesse dans son âme. Un ennemi dont l'âme est faible, mais qui dispose d'une grande autorité, est plus dangereux qu'un ennemi fort. Sa peur le poussera à attaquer, comme un serpent dont la retraite est coupée. Fais bien attention, Prestimion.

— Tu peux être sûr que je n'y manquerai pas.

Il ouvrit la porte de sa grande garde-robe et passa en revue les vêtements qui s'y trouvaient.

— Le problème à résoudre, messieurs, est de savoir si je dois m'habiller richement et luxueusement, comme il sied à un prince reçu en audience privée par le Coronal. Ou bien, poursuivit Prestimion en riant, pour ne pas lui déplaire et pour le mettre à l'aise, devrais-je choisir la tenue plus modeste de

l'humble vassal qu'il aimerait certainement que je sois ? Je tiens pourtant à éviter qu'il me traite de haut. Le juste milieu est peut-être préférable, en cette matière comme en toute chose.

Il choisit finalement une mise simple mais coûteuse, une tunique de soie blanche qui ressemblait à du coton, des chausses grises de la même matière trompeuse et une cape rouge ordinaire, astucieusement ornée sur les bords – et uniquement là – de figures en drap d'or, et des cothurnes en cuir. Au dernier moment, il prit le corymbor, l'amulette de pierre verte de Thalnap Zelifor, et passa la chaîne dorée autour de son cou.

Gialaurys et Septach Melayn l'escortèrent jusqu'à l'entrée de la Salle du Trône. Le duc Svor, qui était convenu préalablement d'un rendez-vous avec une dame de la suite du duc Kanteverel – c'était un trait marquant de Svor, cette attention qu'il portait aux dames et qu'elles lui rendaient bien – ne les accompagna pas.

Quand Prestimion entra, Korsibar était juché avec magnificence sur le Trône de Confalume. Il portait une robe d'apparat de riche velours écarlate sur la tenue vert et blanc du Coronal, et la couronne à la constellation brillait sur son front avec l'éclat de la nouvelle étoile apparue pour saluer son accession au pouvoir. Il avait un air solennel, raide sur son siège, pour accentuer la noblesse de sa puissante silhouette. Il portait en sautoir le Collier de Vildivar, dont les anneaux en or brillaient de l'éclat des saphirs, des rubis et des topazes ; sa ceinture noire en peau de serpent était incrustée de tourmalines et de quartz bleu ; sur un de ses doigts brillait de mille feux la bague massive ayant appartenu à lord Moazlimon, un gros diamant cerclé de jaspe et d'onyx. Exactement comme Svor l'avait prédit, songea Prestimion. Manquant d'assurance malgré son extérieur majestueux, Korsibar avait choisi une mise en scène théâtrale, dans l'espoir inquiet de conserver l'ascendant sur lui.

Il était imposant, il fallait le reconnaître. Et le trône était l'emblème le plus majestueux qui soit pour un roi. En le regardant, Prestimion éprouva un douloureux sentiment de perte, sachant qu'il aurait dû être sien. L'énorme bloc d'opale

noire, le grand piédestal d'acajou, les piliers d'argent, le dais en or, les scintillements des pierres précieuses incrustées dans les poutres, les tapisseries, le sol luisant : Confalume devait avoir englouti dans cette salle les richesses de cinq provinces.

À bâtir tout cela, sans le savoir, pour son fils. Son propre fils.

— Approchez, Prestimion, fit Korsibar. L'acoustique est très mauvaise dans cette salle, quand on se tient trop loin.

Prestimion fit deux pas en avant. Il n'y avait personne d'autre dans la salle que Korsibar et lui ; mais un fort détachement de gardes avait pris position derrière la porte. Du haut de son trône, Korsibar le dominait. Il lui fallut lever la tête et la lever encore pour trouver son regard.

— Eh bien, Prestimion… commença Korsibar.

Il n'acheva pas sa phrase. Prestimion n'avait pas mis un genou en terre ; Prestimion n'avait pas fait le symbole de la constellation ; Prestimion n'avait marqué en aucune manière qu'il était en présence de son roi.

Sois prudent, Prestimion, lui avait conseillé Svor.

Oui. Bien sûr. Mais à l'instant du face à face, il sentait une terrible paralysie le gagner tout entier et simultanément la rage monter comme une colonne de feu dans ce corps pétrifié.

Il ne pouvait s'agenouiller devant cet homme.

Il ne pouvait lui rendre hommage.

C'était la première fois qu'ils se trouvaient seul à seul depuis le jour de triste mémoire où Korsibar s'était approprié la couronne. Ils étaient alors amis, plus ou moins, deux princes du Château, jeunes et insouciants ; aujourd'hui, l'un était roi, l'autre non ; l'un siégeait sur un trône d'opale noire, le front ceint d'une couronne, dans une robe de velours écarlate, l'autre se tenait humblement au pied de ce trône, vêtu d'une simple tunique et de cothurnes. Dans la magnificence écrasante de la salle du trône de lord Confalume, Prestimion fut pénétré d'un profond sentiment d'injustice. Il lutta de toutes ses forces pour conserver son empire sur lui-même. Mais il sentit qu'il allait perdre la partie.

— Je sais que ce doit être difficile pour vous, Prestimion, reprit Korsibar.

— Oui, fit-il d'une voix ferme.

— Vous devriez dire : « Oui, monseigneur. »

— Je sais que je devrais, fit Prestimion en s'humectant les lèvres.

— Alors, dites-le.

— Korsibar…

— Lord Korsibar.

— Pouvez-vous imaginer à quel point c'est difficile ? De vous voir sur ce trône, couvert des joyaux des souverains du passé, la couronne sur votre tête…

— Je suis le Coronal, Prestimion.

— Vous occupez le trône, c'est vrai. Vous portez la couronne.

Le visage de Korsibar s'empourpra.

Prestimion se dit que les choses prenaient une mauvaise tournure. Il se précipitait vers un abîme et rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Il porta machinalement la main à l'amulette Vroon qui reposait sur sa poitrine et ses doigts en caressèrent la surface verte et froide, jusqu'à ce qu'il se rende compte de ce qu'il faisait. Il retira sa main.

— S'il vous plaît, Prestimion. Un Coronal ne devrait pas dire cela, mais, voilà, je le fais. Je veux que nous soyons amis. Je veux vous confier de hautes responsabilités, je veux vous voir siéger au Conseil à mes côtés et donner tout ce que vous avez à donner et qui est considérable. Mais certaines formalités doivent être observées.

— Votre père aussi me l'a dit quand je suis allé lui demander dans le Labyrinthe s'il comptait vous laisser vous approprier la couronne sans réagir. Il m'a dit « s'il vous plaît, Prestimion » et s'est mis à pleurer. J'ai donc entendu ces mots de la bouche d'un Pontife et de celle d'un Coronal. Si vous êtes véritablement un Coronal, Korsibar.

Korsibar aspira bruyamment.

— Prestimion… C'est très dangereux, Prestimion…

— Oui.

Il avait basculé dans l'abîme. Il n'y avait plus rien d'autre à faire que de plonger jusqu'au fond.

— On m'avait mis en garde, reprit Korsibar. Mais j'avais le sentiment de vous devoir une place au Conseil. Elle est encore à

vous, si vous la voulez. Mais vous devez me dire que vous me reconnaissez comme Coronal et me le montrer.

— Non, répondit Prestimion en levant un regard ferme et froid vers l'homme sur le trône.

— Non ?

— C'est trop me demander.

— C'est indispensable, Prestimion. Sinon, la rupture sera consommée entre nous.

— Il n'était pas dans mon intention, quand j'ai décidé de venir ici, de provoquer une rupture. Je ne désirais aucunement me dresser contre vous, Korsibar. Mais vous voir sur le trône change tout pour moi : cela ne me laisse pas d'autre choix que de dire ce que j'ai dit. J'accepterai ce siège au Conseil, si vous voulez toujours me l'offrir, car je pense que le mieux serait de travailler ensemble, afin d'éviter le chaos, et que je ne désire pas être celui par qui le chaos arrivera.

— J'ai grand plaisir à entendre cela.

— Je n'ai pas terminé, poursuivit inexorablement Prestimion. Sachez que je n'accepterai ce siège qu'en considérant qu'il s'agit d'un Conseil de transition, l'organe de direction d'un régime illégal, qui ne fonctionne qu'en attendant la régularisation constitutionnelle de la situation actuelle. Sachez, Korsibar, que je considère aujourd'hui que notre planète n'a pas de Coronal légitime.

Voilà. C'était dit. Comme s'il lui avait jeté le gant ; impossible de faire machine arrière.

Korsibar ouvrit de grands yeux. Une veine gonfla sur son front, comme si son crâne devait exploser d'un instant à l'autre. Son visage était cramoisi ; il avait viré à un rouge plus profond que celui de sa robe.

Pendant un moment, il sembla incapable de proférer un son.

— Vous ne voulez pas retirer vos paroles, Prestimion ? demanda-t-il enfin d'une voix sourde, étranglée.

Prestimion le regarda dans les yeux sans répondre. Korsibar inclina tristement la tête. Dans le silence pesant il émit une sorte de grognement, comme une énergie trop longtemps refoulée qui trouve enfin à s'échapper. Puis il frappa dans ses mains, une seule fois ; tandis que se propageaient les vibrations

de ce claquement, un peloton de gardes se précipita dans la salle. Prestimion comprit qu'ils attendaient, prêts à intervenir, dans un recoin de la salle. Korsibar, livide, se dressa de toute sa taille et le montra du doigt.

— C'est un traître ! rugit-il d'une voix de tonnerre. Qu'on l'arrête ! Qu'on le jette au cachot !

Septach Melayn s'exerçait seul chez lui à répéter des feintes avec sa rapière pour entretenir la vivacité de son coup d'œil et la sûreté de son équilibre, comme il était accoutumé de le faire au moins une heure par jour, quand Gialaurys fit irruption dans la pièce.

— Ils ont arrêté Prestimion ! s'écria-t-il. Il est aux fers dans un des tunnels de lord Sangamor !

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Septach Melayn rengaina son arme, bondit vers la porte et saisit Gialaurys par le devant de son pourpoint, en collant le visage contre le sien.

— Arrêté ? Comment ? Pourquoi ?

— L'audience avec Korsibar a mal tourné. Ils se sont laissé entraîner par la colère. Korsibar a appelé sa garde et l'a fait incarcérer en l'accusant de haute trahison. Je le tiens d'Akbalik, le neveu de Serithorn, qui attendait dans l'antichambre d'être reçu par Korsibar et a tout entendu.

— Arrêté, répéta Septach Melayn, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Qui aurait imaginé que cet idiot de Korsibar trouverait le courage de le faire. Non, je retire ce que je viens de dire ; c'est un idiot, assurément, mais le courage ne lui fait pas défaut. Ce n'est pas une bonne chose d'ailleurs d'avoir un grand courage sans la sagesse suffisante pour le tempérer.

Tout en parlant, il s'activait dans la pièce, rassemblant des armes, quelques effets personnels et diverses possessions, fourrant le tout dans un sac.

— Ce roi se comporte comme un dément ! reprit Septach Melayn. C'est le sorcier à deux têtes qui l'a poussé à agir ainsi, ou peut-être Farquanor, qui a assez de fourberie en lui pour remplir trois têtes. Eh bien, ajouta-t-il après un silence, il ne nous reste plus qu'à fuir au plus vite.

— Et laisser Prestimion rivé à ses chaînes ? lança Gialaurys d'un ton incrédule. Certainement pas !

— Nous crois-tu capables, à nous deux, d'arriver jusqu'à lui et de le libérer ? riposta Septach Melayn en riant. Toi et moi contre tout le Château ? Ce serait pure folie !

— Et si nous crions à l'injustice, si nous protestons haut et fort. Nous pourrions obtenir le soutien d'Oljebbin, de Serithorn ou de…

— On ne nous en laissera pas le loisir, coupa Septach Melayn. Ce n'est pas la place qui manque dans ces cachots, mon ami, et on doit déjà nous en préparer deux. Nous ne lui serions guère utile en allant croupir à ses côtés.

— Crois-tu qu'ils oseraient ?

— Même Korsibar est assez malin pour savoir que faire les choses à moitié est le meilleur moyen de ne pas atteindre son but. Il a déjà essayé de te faire tuer devant la cour, l'aurais-tu oublié ? Maintenant qu'il a fait arrêter Prestimion, comment pourrait-il nous laisser en liberté ? Il cherchera à se débarrasser de nous tous du même coup.

Il donna à Gialaurys un coup de coude impatient.

— Viens, Gialaurys, viens ! Il faut partir d'ici ! Quand nous serons loin du Château, nous pourrons chercher du soutien et obtenir sa libération. Remue ta grande carcasse et mettons-nous en route avant qu'il soit trop tard !

— Oui. C'est peut-être la bonne solution. Mais où irons-nous ?

— Ah ! fit Septach Melayn, qui ne s'était pas posé la question. À Muldemar, reprit-il après un instant de réflexion, voir la mère et les frères de Prestimion. Il faut les mettre au courant de ce qui s'est passé ; après quoi, nous aurons le temps de décider de ce qu'il convient de faire. Quel revers de fortune pour celui qui devrait occuper le trône de se trouver jeté au fond d'un cachot ! poursuivit-il en secouant la tête avec colère.

— Et Svor ? demanda Gialaurys. Que va-t-il devenir ?

— Il est avec une de ses maîtresses, répondit Septach Melayn en faisant la grimace, une femme de Bailemoona que Kanteverel lui a donnée. Qui sait où il est parti avec elle ? Nous n'avons pas le temps de fouiller toutes les chambres du Château. Je lui

laisserai un message pour l'avertir de ce qui s'est passé ; nous ne pouvons rien faire de plus. Qu'en penses-tu ?

— Je suis de ton avis. Svor devra se débrouiller seul.

— Va chez toi, rassemble les affaires que tu veux emporter. Il nous faudra quitter le Château par la sortie de Gossif, au pied du parapet de Spurifon – tu vois à quel endroit je pense ? – et prendre la vieille route qui part en direction d'Huine. Il serait trop risqué de passer par l'Arche de Dizimaule ; c'est là que les premiers barrages seront établis. Mais si le Divin nous protège, ils ne penseront pas à cette sortie avant qu'il soit trop tard.

— C'est un bon plan. Je te retrouve dans quinze minutes devant les Marches de Kanaba, derrière l'ancien terrain de manœuvres.

— Dix.

— D'accord pour dix.

— Si je ne suis pas là à ton arrivée, sors du Château tout seul et rends-toi à Muldemar sans moi. Je ferai la même chose si tu es en retard. Ne courons pas le risque de nous attendre.

Un éclair d'affectueuse camaraderie passa dans les yeux de Septach Melayn ; il serra le bras musclé de son ami, noueux comme une branche, tandis que son autre main se refermait sur les épaules de Gialaurys. Puis ils quittèrent rapidement la pièce.

Dehors, la voie était libre. Gialaurys s'élança vers la droite, dans la direction de son logement ; Septach Melayn partit de l'autre côté et traversa l'espace dégagé du Cloître de Kryphon, qui menait aux vestiges effondrés du Bastion de Balas, d'où partait un dédale de chemins qui lui permettraient de contourner le Château par le nord-est.

Septach Melayn espérait que le gigantisme et la complexité même du Château joueraient en sa faveur. Il ne faisait aucun doute que les gardes étaient déjà à sa recherche et qu'il en allait de même pour Svor et Gialaurys ; mais il leur faudrait d'abord le trouver et il se déplaçait dans le réseau quasi infini de passages, de galeries et de traverses de l'édifice colossal. Leur seule chance était de le rencontrer par hasard entre son logement et la sortie qu'il avait choisie. Elles étaient nombreuses, même si la plupart n'étaient guère utilisées. Septach Melayn connaissait bien le Château et il avait le pied aussi agile que l'esprit. Il

avançait d'un pas vif, sans s'arrêter. De loin en loin, il apercevait une patrouille, mais les gardes ne semblaient pas le voir, ou peut-être ne savaient-ils pas encore qu'il était recherché ; en tout état de cause, il lui fut toujours possible de trouver un autre itinéraire pour continuer à se diriger vers son but.

Tout se passait bien, même si le trajet était un peu moins direct que celui qu'il avait prévu de suivre, à cause des détours imposés par la vue des patrouilles. Il traversa au pas de course une cour dont il avait oublié le nom, où quantité de statues sans tête en marbre érodé, portant les stigmates de cinq millénaires, étaient tristement entassées : il franchit un pont dont il croyait se souvenir qu'il portait le nom de Passerelle de lady Thiin et descendit le long d'un rempart en spirale, bordé de brique, jusqu'à la Tour des Trompettes d'où partait l'escalier qui lui permettrait de déboucher à l'extérieur du Château.

C'est là, à son grand déplaisir, qu'il tomba nez à nez avec quatre hommes d'armes de la garde du Coronal, qui prirent position en haut de l'escalier, comme s'ils voulaient lui barrer le passage. À l'évidence, telle était leur intention. Leur attitude était résolument hostile.

— Baissez vos armes et laissez-moi passer, dit-il sans perdre un instant. Je n'ai pas de temps à gaspiller en parlotes.

— Où allez-vous donc en si grande hâte ? demanda l'un des gardes, coiffé du casque d'un capitaine.

— Pas le temps non plus de répondre à des questions. Écartez-vous ; il vous en cuira si vous m'empêchez de passer. Je suis Septach Melayn.

— Nous savons qui vous êtes, fit le capitaine. Précisément celui que nous cherchons.

Il n'en avait pas la mine réjouie pour autant et celui qui se tenait à ses côtés paraissait profondément abattu à la perspective de croiser le fer avec une si fine lame.

— Suivez-nous sans résistance. Par ordre du Coronal lord Korsibar, vous êtes…

— Je vous ai averti ! s'écria Septach Melayn en dégainant son épée.

Il avait les muscles encore chauds de ses exercices à la rapière et le bras impatient de se battre. Il para une ample

attaque flottante du capitaine comme s'il jouait avec un enfant et transperça la joue de son adversaire d'un coup de pointe, puis il fit volte-face sur lui-même, taillada l'épaule d'un autre garde et trancha trois doigts d'un troisième d'un geste preste du poignet, tout cela avec une manière de nonchalance, en donnant une impression d'aisance et de facilité. Le dernier garde était armé d'un petit appareil métallique gris, un lanceur d'énergie, qu'il s'efforçait désespérément de faire fonctionner. Mais il n'avait jamais dû avoir à s'en servir. Ses tentatives pour actionner la commande étaient contrariées par le violent tremblement qui lui secouait tout le bras. Septach Melayn le trancha à la hauteur du poignet et s'écarta au moment où s'élevait le hurlement d'incompréhension qui suit en général cette mutilation.

Toute l'affaire n'avait duré qu'un petit moment. Mais les cris des victimes estropiées attiraient d'autres gardes ; Septach Melayn les vit au-dessus de lui, descendant dans sa direction le long du rempart. Il s'élança rapidement sur la gauche, passa devant les mines de la façade est de la Tour des Trompettes et découvrit avec soulagement une énorme citerne souterraine à sec, longue et profonde, à l'autre extrémité de laquelle apparaissait la lumière du jour. Il s'engouffra à l'intérieur, fit une cinquantaine de pas en courant vers le jour et déboucha à un niveau inférieur du Château, dans un lieu qu'il ne reconnut pas tout de suite, mais qui était l'arrière du Parapet de Spurifon. Précisément l'endroit qu'il cherchait.

Il n'y avait aucun signe de Gialaurys. Selon toute vraisemblance, il était déjà passé et avait poursuivi sa route en voyant que son compagnon allait arriver en retard ; espérant que Gialaurys pourrait être encore plus en retard, Septach Melayn attendit quelques minutes, jusqu'à ce qu'il aperçoive un autre groupe de gardes un peu plus haut.

C'eût été folie de rester plus longtemps. Les casernes de la garde étaient proches de cette partie du Château. Une patrouille pouvait tomber sur lui sans le chercher, à l'heure de la relève, et il lui faudrait encore verser du sang. Il valait mieux se remettre en route, sans traîner.

Septach Melayn dévala la pente du parapet et franchit le petit passage voûté, très ancien, qui permettait de sortir du Château sur cette façade nord peu fréquentée. La route de Huine s'étirait devant lui. S'il descendait un peu et bifurquait vers l'est, il arriverait à l'intersection de la route de Gossif, une des Cités Intérieures, voisine de Tidias, sa ville natale ; un peu après Tidias se trouvait Muldemar. Où il espérait de tout cœur revoir Gialaurys. Il ne se sentait pas de taille à entreprendre seul la tâche consistant à arracher Prestimion aux griffes de Korsibar.

Il se retourna. Toujours pas de Gialaurys. Espérons qu'il a déjà réussi à quitter le Château sain et sauf, se dit Septach Melayn. Et que le Divin lui permette de faire bonne route. Il tourna ses longues jambes vers la route de Huine, qui suivait la pente de l'épaulement du Mont.

LE LIVRE DES JUGEMENTS

1

Nul n'avait la moindre idée de la destination que comptait donner lord Sangamor aux tunnels qui portaient son nom quand il en avait ordonné la construction, trois mille cinq cents ans plus tôt. Ils étaient situés sur la face ouest du Mont, à un niveau intermédiaire du Château, où un haut éperon rocheux, presque une montagne en soi, s'élevait en saillie. Ce pic à la pointe aiguë – qui portait aussi le nom de Sangamor – présentait des arêtes si vives qu'il était inutilisable et, pour tout dire, inaccessible ; mais, à sa base, lord Sangamor avait fait creuser une suite de salles souterraines, basses de plafond et reliées entre elles, qui, partant du Château, rejoignaient le Pic de Sangamor et en faisaient le tour.

Le matériau utilisé pour la construction de ces galeries était aussi mystérieux que leur usage. Les parois et les plafonds étaient tapissés de pavés d'une pierre synthétique qui émettait naturellement des radiations de couleurs éclatantes. Une salle était éclairée en permanence par les pulsations d'une lumière grenat, une autre d'un émeraude éclatant, les suivantes d'un jaune safran, d'un incarnat puissant, d'un jaune soufre, d'un orange agressif et ainsi de suite.

Le secret de la luminosité naturelle de ces pierres, qui ne s'était pas atténuée le moins du monde au long des milliers d'années écoulées depuis le règne lointain de lord Sangamor, était l'un des nombreux secrets perdus au fil des siècles par les artisans de Majipoor. L'effet produit par les lumières et les couleurs des tunnels de lord Sangamor était d'une extraordinaire beauté, mais, comme elles ne s'estompaient à aucun moment, ni de jour ni de nuit, elles étaient aussi extrêmement fatigantes et devenaient vite très pénibles à supporter. Il était impossible d'échapper aux pulsations lumineuses émises sans relâche par les murs, heure après heure, jour après jour, si intenses qu'il ne suffisait pas de fermer les yeux pour s'en protéger. Ce rayonnement continu était en

réalité un tourment pour qui devait y être soumis un certain temps.

Les tunnels étant à l'écart du reste du Château en raison du relief particulier de cette zone du Mont, comme on ne leur avait trouvé aucune autre destination et que le confort n'était pas un facteur à prendre en considération quand il s'agissait de prisonniers, ils commencèrent, au bout de quelques siècles, à être utilisés de loin en loin comme cachots pour retenir ceux que le Coronal tenait pour des esprits récalcitrants ou qu'il estimait trop risqué, pour quelque raison que ce soit, de laisser en liberté.

Prestimion avait déjà vu les tunnels de Sangamor, des années auparavant, quand, petit garçon, il explorait les coins et les recoins du Château sous la houlette de son défunt père. Nul n'y était emprisonné à l'époque ; nul n'y avait été enfermé, semblait-il, depuis deux ou trois siècles, sous le règne du Coronal lord Amyntilir. Les ondes incessantes de couleurs, bien que difficiles à supporter longtemps, étaient d'une beauté impressionnante, comme étaient impressionnantes, mais d'une manière différente, les rangées de fers fixés aux murs et les récits du père de Prestimion sur tel prince insoumis ou tel jeune duc impétueux qui y avaient été enchaînés sous quelque Coronal de l'Antiquité, désireux de rétablir l'ordre à la cour.

Jamais Prestimion n'aurait imaginé s'y trouver un jour, lui aussi, dans les fers. Cet endroit était une survivance médiévale, pas un lieu utilisé d'une manière régulière. Et pourtant, il était là, attaché à un mur émettant de vibrantes et spectaculaires pulsations d'un rouge brillant, les bras en croix, les poignets et les chevilles enserrés dans des menottes. De temps en temps, cela lui paraissait presque comique. Il revoyait Korsibar entrant en fureur et ordonnant de le jeter au cachot. Quelle serait la prochaine étape ? Le billot ?

Mais la situation n'avait rien de comique. Il était à la merci de Korsibar. Personne ne savait ce qui se passait dans les tunnels. À tout moment, un homme de main du Coronal pouvait entrer et lui trancher la gorge ; il ne pourrait rien faire pour se défendre. Il avait passé, d'après ses calculs, six à huit heures dans une solitude totale. Peut-être avait-on simplement décidé

de le laisser mourir de faim. À moins que ces pulsations incessantes de lumière rouge, rouge, rouge, se répercutant sur toutes les surfaces ne fassent de lui un fou hurlant à la mort.

C'est ce qu'il semblait. Les heures s'écoulaient et personne ne venait.

Une petite voix douce et sourde, venant de l'exaspérante mer de couleurs, le fit sursauter.

— Porteriez-vous par hasard votre amulette, prince Prestimion ?

— Quoi ? fit-il d'une voix enrouée de n'avoir pas servi depuis si longtemps. Qui a parlé ? Où êtes-vous ?

— Juste en face de vous. Thalnap Zelifor. Vous souvenez-vous de moi, prince ?

— Le sorcier Vroon, oui. Je ne me souviens que trop bien de vous.

Les yeux plissés pour affronter la lumière implacable, Prestimion cligna les paupières à plusieurs reprises, s'efforçant d'accommoder sur le mur opposé. Mais il ne distinguait rien au milieu des pulsations de cet océan de rouge.

— Si vous êtes là, vous vous êtes rendu invisible.

— Pas du tout. Vous pourrez me voir si vous faites ce qu'il faut. Fermez les yeux un moment, rouvrez-les très vite et vous me verrez. Je suis emprisonné ici, moi aussi, poursuivit la voix sortant de la lumière rouge. Imaginez ma stupéfaction quand je les ai vus vous amener. Je savais que la conjonction des astres vous était défavorable, mais je ne croyais pas que c'était à ce point. Me voyez-vous maintenant ?

— Non, répondit Prestimion.

Il ferma les yeux, compta jusqu'à dix, les rouvrit et ne vit rien d'autre que les flots de lumière rouge. Il recommença, compta cette fois jusqu'à vingt, décider d'aller jusqu'à quarante. Quand il ouvrit les yeux, il perçut la forme indistincte du petit être aux multiples tentacules, juste en face de lui, enchaîné au mur tout comme lui, les fers retenant deux de ses plus gros tentacules. Le minuscule Thalnap Zelifor était suspendu à un mètre du sol ; les fers avaient été prévus pour des individus de race humaine, d'une taille normale.

Tout se fondit de nouveau dans la lumière rouge.

— Je viens enfin de vous voir, mais pas longtemps, reprit Prestimion en considérant d'un air sombre les pulsations lumineuses. C'était vous, j'en suis sûr. Vous qui êtes venu me dire dans le Labyrinthe que la voie du trône n'était pas dégagée, que vous voyiez de tous côtés des signes d'opposition, que j'avais un ennemi puissant qui attendait en secret de m'abattre. Vous saviez – par quels moyens, je n'ose l'imaginer – ce qui allait se passer. Il est séant, j'imagine, de nous retrouver au fond du même cachot. Vous avez su prédire ma chute, mais pas la vôtre.

Il plissa les yeux, essayant sans succès de distinguer la silhouette du Vroon sur le mur opposé.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Trois jours, je crois. Quatre, peut-être.

— Vous apporte-t-on à manger ?

— De temps en temps, répondit le Vroon. Pas très souvent. Je répète ma question, prince : avez-vous votre corymbor sur vous ? La petite amulette verte que je vous ai offerte, vous savez ?

— Oui, il se trouve que je l'ai. Sur une chaîne que je porte autour du cou.

— Quand ils apporteront votre nourriture, les gardiens devront vous détacher les mains pour vous permettre de manger. Profitez-en pour frotter le corymbor et implorez la force qu'il contrôle de vous sourire. Les gardiens devraient être mieux disposés envers vous et peut-être vous nourriront-ils plus souvent ou vous apporteront-ils quelque chose de meilleur que la maigre pitance de l'ordinaire. Je dois vous dire que la nourriture est abominable et les gardiens sont de sombres brutes.

— Votre corymbor ne m'a pas servi à grand-chose, il y a quelques heures, quand j'étais dans la Salle du Trône avec Korsibar. Je l'ai caressé une fois, au début de notre discussion. Mais les choses sont allées de mal en pis.

— Vous l'avez caressé avec l'intention d'utiliser son pouvoir, n'est-ce pas ? Vous vous êtes recommandé à sa force en formulant une demande spécifique ?

— Rien de tout cela ne m'est venu à l'esprit. Je l'ai simplement touché, comme on se gratte quand on a une démangeaison.

— Ah bon ! fit Thalnap Zelifor, comme pour indiquer que l'erreur de Prestimion était manifeste.

Un silence s'installa entre eux.

— Pourquoi vous a-t-on enfermé ici ? reprit enfin Prestimion.

— La chose n'est pas claire pour moi. Qu'il s'agisse d'une cruelle injustice, cela ne fait aucun doute. Mais on ne m'a pas fait savoir qui en est responsable. Tout ce que je sais, c'est que je suis innocent, quoi que l'on me reproche.

— Assurément, fit Prestimion.

— Je fus employé quelque temps comme conseiller de lady Thismet, poursuivit le Vroon, et il se peut que certaines choses que je lui ai suggéré de dire à son frère l'aient perturbé ou offensé et qu'il m'ait écarté pour m'empêcher de prodiguer mes conseils. C'est fort possible. D'autre part, il y a cette dette que j'avais contractée, de l'argent appartenant au prince Gonivaul, qui a servi à financer certaines de mes recherches. Vous savez comment est Gonivaul pour ce qui touche à l'argent. Il peut avoir demandé au Coronal de me faire jeter dans cette prison pour me punir d'avoir été dans l'incapacité de le rembourser, même si je ne vois pas très bien comment cela lui permettra de récupérer son argent.

— Il semble, glissa Prestimion, que bien des choses ne vous soient pas très claires. Pour quelqu'un de votre profession, cela ne prévient pas en votre faveur. Je croyais que, pour les sorciers, toute connaissance était directement accessible. Et pourtant, vous ne savez même pas exactement pourquoi vous êtes enchaîné à ce mur.

— C'est une science imparfaite, prince, fit plaintivement Thalnap Zelifor.

— Une science, vraiment ?

— Oh ! oui. Assurément une science. Cela peut vous donner l'impression de n'être que culte et évocation de démons, mais, pour nous, il s'agit de comprendre et de nous conformer aux lois fondamentales de l'univers, qui ont une assise totalement rationnelle.

— Vraiment ? Une assise rationnelle, dites-vous. Il faudra m'expliquer cela, si nous devons rester longtemps ici. Vous préféreriez peut-être, si j'ai bien compris, vous présenter comme un ingénieur plutôt que comme un sorcier.

— Pour moi, ô prince, les deux termes ont à peu près le même sens. Il y a trois siècles, j'aurais été un ingénieur, cela ne fait aucun doute. Ces recherches que j'accomplissais pour le compte du Grand Amiral Gonivaul étaient de nature purement technique : l'invention et la construction d'une machine.

— Une machine pour effectuer des actes de sorcellerie ?

— Un dispositif permettant à un esprit d'entrer directement en contact avec un autre. Par des moyens scientifiques, non des incantations ou des évocations. Je lirais dans votre esprit, prince, j'y verrais vos pensées et j'y placerais des pensées de mon invention.

Un petit frisson de peur parcourut Prestimion. Peut-être vaut-il mieux, se dit-il, que Thalnap Zelifor soit enchaîné à son mur.

— Vous avez réellement mis au point cette machine ?

— Mes recherches, je le crains, n'ont pas encore abouti. Il fallait encore un peu de travail… Mais le manque de moyens, vous comprenez, le refus du prince Gonivaul de m'avancer les quelques royaux supplémentaires dont j'avais besoin…

— Oui. Cela a dû être un coup terrible pour vous. Mais pourriez-vous me dire quelle utilisation le Grand Amiral aurait faite de cet appareil quand vous auriez eu fini de l'inventer ?

— Il faudrait, je pense, poser la question au prince Gonivaul.

— Mieux vaudrait se servir de votre machine à lire dans les esprits. Gonivaul n'est pas homme à divulguer ses secrets à quiconque. Auriez-vous, par le plus grand des hasards, dans votre répertoire de charmes, reprit-il après un silence, de quoi rendre cette abominable lumière rouge un peu moins blessante pour les yeux ?

— Le corymbor, je crois, pourrait avoir cet effet.

— Mais je n'ai naturellement pas les mains libres pour toucher le corymbor.

— C'est grand dommage, fit Thalnap Zelifor. Attention… voilà les gardiens.

Prestimion entendit des pas et des bruits de portes qui s'ouvraient.

— On va vous donner à manger et vous libérer les mains, au moins quelques minutes. Ne laissez pas passer l'occasion.

Trois gardiens armés jusqu'aux dents pénétrèrent dans le tunnel. L'un d'eux resta près de l'entrée, les bras croisés, la mine renfrognée ; un autre défit les chaînes qui enserraient les poignets de Prestimion et lui tendit un bol de mauvais bouillon froid : le troisième apporta une assiette au Vroon qui tâtonna avidement dans la nourriture avec un de ses tentacules libres. Tout en mangeant, et il avait du mal à avaler ce bouillon maigre et amer, Prestimion glissa subrepticement la main à l'intérieur de sa tunique et – se sentant non seulement idiot mais méprisable, comme s'il trahissait tout ce à quoi il croyait – caressa négligemment le corymbor du bout des doigts, deux fois d'abord, puis à deux autres reprises.

— Vous n'avez rien de meilleur à me donner ? demanda-t-il à son gardien. Croyez-vous pouvoir m'apporter quelque chose qui ne tourne pas dans l'estomac ?

Sans répondre, le gardien le considéra d'un regard froid et morne.

Quand le bol fut vide, le gardien le prit et referma les bracelets métalliques sur les mains de Prestimion. Il ressortit avec ses deux collègues ; aucun d'eux n'avait ouvert la bouche.

— La lumière est toujours aussi forte, fit Prestimion. Et les gardiens n'avaient pas l'air aimable du tout.

— Avez-vous frotté le corymbor, prince ?

— Plusieurs fois, oui.

— Et demandé à la force qui y réside d'accueillir favorablement vos demandes ?

— Je me suis contenté de le caresser, reconnut Prestimion. Je n'ai pas pu me résoudre à faire plus. J'avoue que l'invocation de puissances imaginaires n'est pas quelque chose que je fais facilement.

— Ah bon ! fit Thalnap Zelifor.

Au retour, en fin d'après-midi, de son rendez-vous galant avec la voluptueuse Heisse Vaneille de Bailemoona, toute la

satisfaction de Svor s'envola d'un coup quand il apprit, ce qui ne tarda pas, que Prestimion était emprisonné dans les cachots de Sangamor et qu'il n'y avait plus trace de Gialaurys ni de Septach Melayn au Château.

Akbalik, le neveu aux yeux gris du prince Serithorn, qui était la source de ces informations donna à entendre au duc Svor qu'il ferait bien, lui aussi, de fuir le Château sans perdre beaucoup plus de temps.

— Le parti de Prestimion est-il frappé de proscription ? demanda Svor.

— Pas à ma connaissance, répondit Akbalik, qui était calme et raisonnable de nature. Il y a eu une dispute entre le Coronal et le prince Prestimion dans la Salle du Trône et lord Korsibar a donné l'ordre de jeter le prince en prison ; je suis formel là-dessus. Pour ce qui est des deux autres, j'en suis réduit aux conjectures. J'ai cru comprendre que plusieurs gardes avaient été sérieusement blessés dans un combat à l'épée, près de l'une des portes du Château. Il n'est pas déraisonnable de penser qu'ils se sont trouvés sur la route de Septach Melayn au moment où il partait avec Gialaurys.

— Certainement. Ils sont donc partis et je reste seul ici.

— Il n'est peut-être pas prudent pour vous non plus de rester.

Svor acquiesça de la tête. Il demeura un moment silencieux, étudiant les diverses possibilités qui s'offraient à lui ; aucune ne semblait réjouissante et elles étaient périlleuses pour la plupart. Que l'entretien entre Korsibar et Prestimion se fût terminé en catastrophe n'avait rien d'étonnant. Svor était découragé de voir Prestimion ne jamais se lasser de fourrer la tête dans l'antre des démons, malgré les avertissements sans fin qu'il lui donnait. Mais Prestimion n'était pas homme à ajouter foi, aussi peu que ce fût, à des présages et des prédictions ; et se précipiter sciemment dans l'antre des démons semblait faire partie intégrante de sa personnalité. Svor avait une mentalité diamétralement opposée : il ne lui était pas toujours facile de comprendre Prestimion.

Svor savait que c'était maintenant son propre avenir qu'il convenait d'envisager et de comprendre, sinon il était perdu. Les augures étaient ambigus.

Il prit enfin sa décision.

— Je vais demander à être reçu sur-le-champ par Korsibar, dit-il à Akbalik.

— Croyez-vous que ce soit prudent ?

— Plus que toute autre ligne de conduite. Je ne suis pas homme à me frayer un chemin à la pointe de l'épée jusqu'aux portes du Château, comme Septach Melayn, ou à renverser les gardes comme des douzequilles, à la manière de Gialaurys. Si Korsibar veut me jeter en prison, il le fera. Mais je me crois capable de l'en dissuader ; et je ne vois pas d'autre solution.

Svor sollicita donc une audience avec le Coronal, qui, à son grand étonnement, lui fut aussitôt accordée. Deux Skandars armés montaient la garde près du bureau de palissandre du Coronal, comme si l'idée de l'intrépide Gialaurys, recommandant de se jeter sur Korsibar un poignard à la main, avait filtré dans les couloirs du Château jusqu'aux oreilles du maître. Svor se sentit écrasé par ces géants venus d'une autre planète, qui encadraient le Coronal à l'air impérieux. Mais se trouver en présence d'êtres plus grands et plus forts n'avait rien de nouveau pour lui. Aussi mince, sec et frêle qu'il fût, Svor leur avait jusqu'alors tenu la dragée haute.

Korsibar avait l'air fatigué, affaibli, le teint cireux et le regard égaré. Il tenait dans sa main gauche un collier de perles d'ambre, qu'il tripotait nerveusement, machinalement, les faisant passer l'une après l'autre entre ses longs doigts puissants. La couronne était posée sur un coin du bureau, comme un jouet abandonné.

— Es-tu venu me défier toi aussi, mon vieil ami ? demanda-t-il d'une voix étrangement éteinte, quand Svor eut pris place devant le bureau.

— C'est ce qui s'est passé ? Prestimion vous a défié ?

— Je lui ai proposé un siège au Conseil. Il a repoussé mon offre avec mépris et m'a jeté au visage que j'étais un Coronal illégitime. Comment aurais-je pu tolérer cela ? Fais-moi le symbole de la constellation, Svor, je t'en prie. Je suis ton souverain, ne l'oublie pas.

Cela ne me coûte rien de le faire, se dit Svor. Il leva la main et forma le geste d'hommage.

Le soulagement détendit les traits de Korsibar, dont le visage était resté crispé et tendu.

— Merci. Je n'aurais pas aimé te faire jeter au cachot, toi aussi.

— Ce qu'on raconte est donc vrai ? Prestimion est aux fers, dans un cachot ?

— Pour quelque temps. Je le ferai sortir dans un ou deux jours et nous aurons une nouvelle conversation. Je veux lui faire entendre raison, Svor. Le monde entier m'accepte comme roi ; mon père lui-même reconnaît mon avènement. Il ne peut que lui arriver malheur s'il s'interpose entre le trône et moi. Partages-tu mon avis ?

— Il arrivera malheur, je n'en doute pas… Où sont Gialaurys et Septach Melayn ? Au cachot avec Prestimion ?

— Je pense qu'ils se sont enfuis, répondit Korsibar. Septach Melayn a disparu – il s'est battu contre quatre gardes avant de sortir du Château et les a mis en charpie – et personne n'a vu Gialaurys depuis midi. Je n'avais rien contre eux. J'aurais seulement attendu d'eux un ou deux gestes d'hommage et qu'ils disent « monseigneur » en s'adressant à moi. Tu devrais le dire toi aussi, Svor : « monseigneur ».

— Si tel est votre bon plaisir, monseigneur.

— Pas pour cela, Svor, mais parce que c'est le titre que l'on me donne. On emploie ce mot quand on s'adresse au Coronal.

— Oui, monseigneur.

— Oh ! Svor ! Svor ! fit Korsibar en esquissant un pauvre sourire. Tu es l'homme le moins digne de confiance qui ait jamais foulé le sol de cette planète et j'ai quand même de l'affection pour toi. Sais-tu seulement à quel point tu me manques ? Nous étions de si bons amis ; nous avons bu dans la même coupe, étreint les mêmes femmes, passé tant de nuits à raconter de folles histoires avant de nous jeter dans l'eau du fleuve, au petit matin. Puis tu t'es rapproché de Prestimion. Pourquoi m'as-tu abandonné pour lui ?

— Je ne vous ai jamais abandonné, monseigneur. Vous tenez une grande place dans mon cœur, aussi grande que jamais. Mais j'éprouve beaucoup de plaisir à la compagnie de Prestimion. Et à celle de Gialaurys et de Septach Melayn, pour qui j'ai une

grande tendresse et dont l'esprit m'intéresse vivement, même si je n'ai pas grand-chose de commun avec l'un ou l'autre. Ils n'ont d'ailleurs entre eux pas plus de traits communs. Ce sont deux hommes de types très différents.

— Ils ont pourtant le sentiment commun que Prestimion devrait être Coronal. Toi aussi, je suppose.

— Je vous ai rendu hommage, monseigneur.

— Tu le ferais à ces Skandars, si besoin était… Et maintenant, Svor, que vas-tu faire, sachant que Prestimion est en prison ?

— Vous avez dit que vous ne l'y laisseriez qu'un ou deux jours, monseigneur.

— Ou trois, ou même quatre. Je veux d'abord qu'il me rende hommage, Svor, et avec un minimum de sincérité.

— Dans ce cas, il se peut qu'il reste longtemps au cachot.

— Tant pis, soupira Korsibar. Il ne peut y avoir qu'un seul Coronal sur cette planète.

— Si vous n'avez pas l'intention de relâcher Prestimion sous peu, monseigneur, et je soupçonne que c'est le cas, reprit Svor après un moment de réflexion, je vous demande la permission de quitter le Château.

— Pour aller où ? Tu n'as de domaine nulle part, Svor. Rien d'autre que le logement que je t'ai fourni, au temps de notre amitié. Est-ce que je me trompe ?

— Un petit appartement m'est réservé au manoir de Muldemar. J'irai là-bas, je suppose.

— Rejoindre Septach Melayn et Gialaurys, pour comploter avec eux contre moi, pour le compte de Prestimion ?

— Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où ils sont allés, monseigneur. C'est simplement que je ne nie sens pas bien au Château, sachant que Prestimion est enchaîné quelque part sous mes pieds, que ma liberté ne dépend que de votre bon plaisir et qu'elle peut m'être ôtée à tout moment. Vous dites avoir de l'affection pour moi, monseigneur ; très bien, laissez-moi aller. Muldemar est un lieu charmant et tranquille, le vin y est bon et la princesse Therissa m'accueille à bras ouverts. Avec votre permission, monseigneur, j'irai à Muldemar. Et il n'est pas question de comploter contre vous.

— Tu le feras, je le sais.

— Je n'ai rien dit de tel, monseigneur.

Korsibar jeta son collier d'ambre et tendit les bras vers Svor par-dessus le bureau dans un geste étonnant de sincérité et de vulnérabilité. Un éclair de vivacité traversa son regard las.

— Écoute-moi, Svor, dit-il. Va à Muldemar si tu en as envie ; tu as ma permission. Farquanor te délivrera un sauf-conduit, si tu lui en fais la demande. Jamais je ne te ferai de mal. Tu entends, Svor ? Nous étions amis autrefois et, au nom de cette amitié, je déclare que je ne te ferai aucun mal. Mais ne fais rien contre moi ; je suis Coronal, pas Prestimion. Ne revenons pas là-dessus. Ne me trahis pas, Svor ; ne conspire pas contre moi. Et si un complot devait se tramer, avertis-moi, Svor, je t'en conjure. Sinon en souvenir de l'amitié qui nous unissait autrefois, au moins par la fidélité due à ton roi et pour l'amour que tu portes à notre planète. Si Prestimion me fait la guerre pour conquérir le trône, des dommages irréparables seront infligés à Majipoor, quel que soit celui de nous deux qui en sortira vainqueur.

— Je n'en doute pas, monseigneur, fit Svor.

Il forma le symbole de la constellation, sans qu'on le lui eût demandé.

— Et je vous remercie pour vos nombreuses bontés, passées et présentes. Puis-je me retirer ?

Korsibar le congédia d'un petit geste las de la main. Svor ne perdit pas de temps à quitter le bureau du Coronal.

2

Après une longue et difficile descente depuis le sommet du Mont, Septach Melayn, tout crotté, dépenaillé, les pieds endoloris, arriva au manoir de Muldemar, où la nouvelle de l'incarcération de Prestimion était déjà connue, et fut aussitôt conduit dans un des appartements réservés aux hôtes. Il y prit un bain, un souper léger accompagné d'un peu de vin et se changea. Il emprunta un pourpoint et des chausses à Abrigant, le frère cadet de Prestimion, qui était presque aussi grand que lui. Plus tard, dans le grand salon du manoir, tendu de lourdes draperies rouges, Septach Melayn fit à la mère de Prestimion et à ses frères réunis le récit de ce qu'il savait, c'est-à-dire pas grand-chose : seulement qu'un entretien privé entre le prince et Korsibar avait mal tourné et que Korsibar l'avait fait enfermer séance tenante dans les tunnels de Sangamor. Il ne leur apprit rien qu'ils ne savaient déjà.

— Il ne servait à rien de rester, dit-il. Korsibar nous aurait jetés aux fers nous aussi.

— Vous avez bien fait de vous enfuir tant que c'était possible, acquiesça la princesse Therissa. Mais Korsibar a agi d'une manière inconsidérée en faisant jeter ignominieusement en prison un grand prince du royaume. Ne voit-il pas qu'un comportement si autoritaire constitue une menace pour toute la noblesse du Château ?

— Je pense qu'il n'a pas réfléchi à ce qu'il faisait. Svor avait bien analysé la situation, comme il le fait si souvent ; il y a, d'après lui, une faiblesse dans l'âme de Korsibar qui le pousse à attaquer brusquement, sans que ce soit nécessaire, simplement à cause de la peur qu'il y a en lui. Il était donc prêt à réagir avec une sévérité excessive à la moindre provocation de Prestimion. Et je pense qu'il y a eu provocation.

— De quelle nature ? demanda la princesse Therissa.

— Au cours de leur entretien dans la Salle du Trône, Korsibar a bien proposé à Prestimion un siège au Conseil ou un autre

poste de haute responsabilité, cela nous le savons. Et Prestimion, j'en ferais le pari, lui a renvoyé sa proposition à la figure, comme un poisson pourri.

— Il en est bien capable, approuva Abrigant, le frère belliqueux, avec un éclair de jubilation dans le regard.

— Ce n'était pas prudent, fit Septach Melayn, avec Korsibar qui est si puissant et qui le craint tellement. Mais Prestimion est devenu plus impulsif, parfois trop fougueux, à ses dépens.

— Il y a toujours eu en lui une ardeur impétueuse, glissa la princesse Therissa, qu'il parvient à contenir en faisant un grand effort sur lui-même. Mais ce fut sans doute trop pour lui de voir Korsibar sur le trône de Confalume et de recevoir l'obole d'un siège au Conseil alors qu'il aurait dû occuper ce même trône.

— Précisément, acquiesça Septach Melayn. Nous avons essayé de le convaincre de ne pas se rendre à cette audience, qui ne pouvait que le compromettre ou le mettre en danger ; ou bien, s'il y allait, de différer sa réponse à toute proposition qui pourrait lui être faite, en prétextant qu'il souhaitait prendre conseil à Muldemar avant de décider s'il acceptait ou non. Cela lui aurait permis de gagner un peu de temps. Mais je pense qu'il n'a pas pu se maîtriser. Il n'a pas dû pouvoir se résoudre à faire le symbole de la constellation ou à plier le genou devant Korsibar et à l'appeler « monseigneur ». Oui. C'est là que tout s'est gâté, je pense, dès le commencement, au moment de rendre hommage à Korsibar.

— Je partage votre avis, déclara Taradath. Jamais il n'aurait fléchi le genou de son plein gré.

— Non, reprit Septach Melayn, jamais il ne l'aurait fait. Sa colère est trop grande, sa douleur trop profonde.

— Sa douleur ? demanda la princesse Therissa.

— Oh ! oui, madame ! Prestimion souffre terriblement de la perte de la couronne. On ne le dirait pas, quand on parle avec lui ; il est calme et se montre philosophe. Mais, à l'intérieur, tout n'est que rage et exaltation.

Septach Melayn tendit son bol de vin, que Taradath emplit à ras bord.

— Korsibar, à mon sens, ne veut pas vraiment de mal à Prestimion ; il est en plein désarroi, en pleine incertitude de se

trouver subitement roi alors que ce n'est pas sa place. Il suit les conseils de l'un ou de l'autre, sans véritable ligne de conduite. Mais je pense qu'il a malgré tout de l'affection pour Prestimion et qu'il ne pourra jamais se résoudre à aller trop loin. Dans quelques jours, il comprendra qu'il ne sert à rien de le garder au cachot et il le fera libérer.

— Fasse le Divin que vous soyez dans le vrai ! lança la princesse Therissa.

— Korsibar lui a déjà fait assez de mal en lui volant le trône, glissa Abrigant. Moi aussi, je serais sorti de mes gonds, si Korsibar avait exigé que je lui rende hommage.

— Prestimion aurait dû emporter un poignard, fit Teotas, le benjamin de la famille. Il aurait gravi les marches du trône et tranché la gorge du voleur.

— Tu n'es pas le premier à suggérer quelque chose de ce genre, répondit Septach Melayn en souriant. À propos, quelqu'un a-t-il des nouvelles de Gialaurys ? Nous avons été séparés au moment de sortir du Château et nous étions convenus de nous retrouver ici.

— Rien, fit la princesse.

— Et Svor ? Rien non plus ?

Elle secoua la tête.

— Si, mère, fit le prince Taradath. Nous avons eu des nouvelles du duc Svor, il y a une heure ; il fait dire que tout va bien, qu'il a la permission de lord Korsibar de quitter le Château et qu'il arrivera bientôt au manoir. Il dit aussi ne pas avoir de nouvelles de Prestimion, mais d'excellentes raisons de croire que Korsibar n'envisage pas de le faire disparaître.

Septach Melayn frappa du plat de la main sur le dessus de la table en obsidienne pour marquer sa joie.

— Svor est sain et sauf ! Korsibar n'a donc pas oublié les liens d'amitié qui l'unissaient autrefois à notre insaisissable petit duc ! Voilà une bonne nouvelle ; elle signifie peut-être que l'humeur de Korsibar s'est radoucie après son accès de colère et que la libération de Prestimion ne saurait tarder. Mais je crains quand même pour la vie de Gialaurys. Il est trop prompt à sauter à la gorge des gens et s'est peut-être attaqué à trop forte partie au moment de sortir du Château.

Sur ces entrefaites, un domestique apparut à la porte pour annoncer la venue d'un nouvel invité au manoir ; c'était Gialaurys, en plus piteux état encore que Septach Melayn à son arrivée, une grosse meurtrissure rouge et gonflée sur le côté gauche de son visage. Il paraissait pourtant assez gai, autant que pouvait l'être un homme d'une nature aussi maussade. Il donna à Septach Melayn une joyeuse et vigoureuse accolade et vida à la suite trois coupes d'un vin de rubis en dix minutes.

Septach Melayn lui fit part du message de Svor et l'interrogea sur sa fuite du Château. Gialaurys répondit qu'il n'avait pas rencontré beaucoup de difficultés, mais que, trouvant les abords de la porte de Gossif grouillants de gardes, il avait poussé jusqu'à la porte d'Halanx, où les gardes, là aussi, avaient eu le temps de se rassembler et l'attendaient de pied ferme. L'affrontement était inévitable et il craignait d'avoir renvoyé plusieurs hommes à la Source, ce qu'il regrettait. Comme ils refusaient de lui laisser le passage, il n'avait pas eu le choix.

— Tu connais Himbergaze, ce lieutenant de la garde au grand nez ? demanda-t-il à Septach Melayn. Je l'ai précipité du haut du Donjon de Canaberu et il a fait beaucoup de bruit en touchant le sol. Je ne crois pas le revoir monter la garde. Voilà comment j'ai récolté ça, ajouta-t-il en montrant sa joue meurtrie.

— Il t'a frappé au visage ?

— Tout au contraire, gloussa Gialaurys. Je lui ai donné un coup de tête quand il me sautait au collet. Surpris, il a perdu l'équilibre et il est passé par-dessus le parapet. J'aurais aimé faire la même chose à Farholt pendant l'épreuve de lutte des Jeux Pontificaux.

Il se leva et inspecta d'un air chagrin ses vêtements en lambeaux.

— En descendant le Mont, j'ai traversé la forêt d'épines de Quisquis. Regardez dans quel état je suis !

— Le prince Abrigant m'a prêté un pourpoint, fit Septach Melayn en tournant la tête vers les trois frères de Prestimion, aussi élancés les uns que les autres. J'étais en loques moi aussi. Mais je crains, mon ami, qu'il n'y ait pas ici de vêtements à ta taille. Un valet pourrait aller te chercher une toile de tente dans

laquelle les couturières de la princesse te tailleraient des hauts-de-chausses.

— Je vois que tu n'as pas perdu ton sens de l'humour, riposta Gialaurys, sans paraître apprécier la plaisanterie.

Mais la princesse Therissa l'assura qu'on pouvait lui confectionner assez rapidement des vêtements neufs ; ce fut chose faite dès le lendemain matin. Au même moment, le duc Svor se présenta à la grille du manoir, à la tête d'un convoi de cinq montures de bât transportant quantité de marchandises, y compris une collection bienvenue de vêtements qu'il était passé prendre chez Gialaurys et Septach Melayn.

Il leur fit le récit de sa conversation avec Korsibar et leur confia son espoir d'une libération imminente de Prestimion.

— Que dit-on au Château de son arrestation ? demanda Septach Melayn. Qu'en pensent Serithorn ou Oljebbin ?

— Pas grand-chose, répondit Svor. Vous savez, j'ai pris mes cliques et mes claques sans perdre de temps et je n'ai pas abordé le sujet avec grand monde. Mais, d'après ce que j'ai entendu dire, il semble que tout le monde ait été trop estomaqué pour réagir et fait comme si ce qui s'est passé n'avait rien d'extraordinaire, en attendant de voir ce que décidera Korsibar.

— C'est comme cela depuis le commencement, grommela Gialaurys. Korsibar s'empare de la couronne sans que personne ne s'oppose à lui, pas même Confalume, et tout le monde attend craintivement de voir ce qui va se passer ensuite. Korsibar prend possession du Château et la haute main sur le gouvernement sans que personne ne lève le petit doigt pour l'en empêcher. Maintenant, Korsibar fait jeter Prestimion en prison et personne ne proteste. Sont-ils tous si lâches ? Pourquoi Oljebbin, Gonivaul ou un autre ne s'élève-t-il pas contre ces méthodes illégales ?

— Tu étais ici, dans cette maison, répondit Septach Melayn, et tu as entendu par toi-même les propos exaltants du brave Oljebbin, de l'intrépide Gonivaul et du courageux Serithorn, l'un après l'autre, ils ont déclaré qu'ils allaient temporiser, observer avec la plus grande attention les agissements de Korsibar avant de prendre position, sans rien entreprendre contre lui avant que

le moment leur paraisse opportun. « Nous devons éviter toute manœuvre imprudente ou inconsidérée », a dit Serithorn, à moins que ce ne soit Gonivaul, je ne sais plus. Mais ils ont tous déclaré la même chose.

— Ils ont promis de soutenir Prestimion s'il se dressait contre Korsibar, protesta Gialaurys.

— D'une manière si tiède et craintive, glissa Svor. En se couvrant avec des si, des mais et des peut-être, et sans dire un mot sur le soutien qu'ils apporteraient à Prestimion dans le cas où Korsibar s'attaquerait à lui. Que t'imagines-tu donc, Gialaurys ? Que ces vieillards ramollis, amoureux de leur confort entreront en fureur et se mettront à vitupérer contre la détention de Prestimion, alors qu'il suffirait d'un claquement de doigts à Korsibar pour les expédier eux-mêmes dans les tunnels de Sangamore ? Tous les pouvoirs sont entre ses mains. Les grands seigneurs le craignent et se méfient les uns des autres. À part le prince de Muldemar, il n'y en a qu'un, par toute la planète, qui oserait affronter Korsibar et pourrait nous aider à arracher Prestimion à ses griffes. Lui-même n'est pas un ange, loin de là.

— Tu parles du Procurateur ? demanda Septach Melayn.

— Vois-tu quelqu'un d'autre ? Si nous devons mettre sur pied une opposition à Korsibar, cela ne pourra se faire qu'avec l'aide de Dantirya Sambail. N'oublions pas qu'il est parent de Prestimion et que nul n'est mieux placé que lui pour exiger sa libération. Le Procurateur est un homme puissant, soutenu par une puissante armée, un homme fortuné et déterminé, cinq fois plus intelligent que Korsibar.

— Tu oublies son charme personnel et la douceur de son âme. Sans compter sa grande beauté et son amour pour les petits animaux. Quel bel allié il ferait, Svor !

— Quoi qu'il en soit, ajouta Gialaurys, Dantirya Sambail a pris la mer et il est déjà loin, en route pour Zimroel. Même s'il faisait demi-tour dès son arrivée à Piliplok, il lui faudrait plusieurs mois pour parcourir le chemin jusqu'au Mont. En supposant qu'il veuille le faire.

— Mais non, répliqua Svor, il n'a pas pris la mer. J'ai appris qu'il était à mi-chemin du port d'Alaisor quand la nouvelle de

l'emprisonnement de Prestimion lui est parvenue. Il a aussitôt décidé de rebrousser chemin et il marche en ce moment sur le Mont.

— Tu es certain de ce que tu avances ? demanda Septach Melayn.

— Je ne suis certain de rien d'autre que du nombre de mes doigts et de mes orteils, répondit Svor, et, certains jours, il m'arrive même d'avoir des doutes. Mais je tiens mes informations de personnes dignes de foi, des habitants de Muldemar, qui m'ont confié ce matin, tandis que je traversais la cité, que Dantirya Sambail et toute sa suite faisaient route vers le Château. Est-ce la vérité ? Je pourrais m'en remettre à la divination, mais tu ne croirais pas non plus ce que je découvrirais. Hein, Septach Melayn ? Il ne nous reste donc plus qu'à attendre. Nous demeurons ici et Dantirya Sambail viendra, ou il ne viendra pas. J'ai dit ce que je savais.

— Que demandera-t-il, à ton avis, en échange de la libération de Prestimion ? demanda Gialaurys. Il ne fait jamais rien sans exiger un prix élevé.

— Très juste, fit Septach Melayn. Prestimion lui sera grandement redevable et la contrepartie sera coûteuse. Si Prestimion prend un jour le pouvoir, Dantirya Sambail sera son bras droit. Nous ne pouvons rien y faire, à moins de réussir, sans l'aide du Procurateur, à faire sortir Prestimion de son cachot par un tour de passe-passe et c'est impossible. Nous allons rester ici, comme dit Svor, et suivre la tournure des événements.

— L'endroit a le mérite d'être agréable, conclut Svor. Et le vin y est excellent.

À mesure que les jours s'écoulaient, toutes sortes de nouvelles parvenaient au manoir, mais toutes ne méritaient pas qu'on y ajoute foi. Le prince Prestimion, annonçait-on, serait libéré le Merdi suivant ; non, ce serait pour Lunedi ; non, Terdi. Mais Prestimion ne fut pas libéré, ni le Terdi, ni le Quatredi, ni un autre jour. Akbalik leur fit savoir que le prince Serithorn était allé voir Prestimion dans son cachot et l'avait trouvé en assez bonne santé, mais que Prestimion n'en revenait pas de l'audace de Korsibar et qu'il se plaignait de la nourriture en

qualité comme en quantité, qui lui avait donné un teint blafard et un air quelque peu égaré. Quant à lord Korsibar, il ne se montrait guère ces derniers temps ; il restait confiné dans ses appartements privés où Navigorn, Farquanor et Mandrykarn lui rendaient de fréquentes visites, mais la vie de la cour semblait suspendue pendant cette étrange période de crise. La princesse Thismet, elle aussi, apparaissait rarement en public. Un bruit courait, colporté par ses dames d'honneur et propagé par la rumeur publique, selon laquelle Thismet et son frère lord Korsibar se seraient fâchés pour une raison indéterminée et la brouille serait des plus profondes et des plus graves.

— J'ai reçu, annonça Svor, une lettre de mon amie, la dame Heisse Vaneille de Bailemoona qui affirme qu'ils se sont querellés au sujet de Prestimion. Il semble que la princesse Thismet ait imploré son frère de remettre Prestimion en liberté, en déclarant qu'il était très cher à son cœur et qu'elle ne supportait pas de le savoir incarcéré. Ce qui aurait mis le Coronal dans une telle fureur qu'il aurait menacé de la faire enfermer elle aussi, dans une autre partie des tunnels.

— Si cela continue, fit Septach Melayn en souriant, tout le monde va se retrouver aux oubliettes. Avais-tu eu vent de cela, toi qui es un homme à femmes ? lança-t-il à Svor avec un regard interrogateur. D'une brusque passion entre Thismet et Prestimion. J'étais persuadé qu'elle le détestait.

— Tout est possible entre un homme et une femme, répondit Svor. Je ne fais que répéter ce que Heisse Vaneille m'a écrit.

— Crois-tu que ta traînée de Bailemoona soit une informatrice digne de foi ?

— Tu es profondément injuste avec elle, répliqua Svor d'un ton acerbe en lançant un regard noir à son ami l'escrimeur. C'est une femme respectable, de la meilleure famille de la cité. Mais laisse-moi continuer, j'ai d'autres nouvelles. Le Pontife Confalume a quitté le Château pour retourner remplir dans le Labyrinthe les devoirs de sa charge.

— En fermant une fois de plus les yeux sur les crimes de son fils, ricana Septach Melayn.

— Le Pontife est victime d'un maléfice, déclara Gialaurys, l'air renfrogné. Il n'y a pas d'autre explication à son

comportement récent. Cela ne ressemble pas au Confalume d'antan, une telle mollesse ; Sanibak-Thastimoon ou un autre sorcier encore plus malfaisant, au service de Korsibar, lui a jeté un sort. Il ne peut en être autrement.

— Tu as peut-être raison, fit Svor. Autre chose : Roxivail aussi a quitté le Château. Elle est en route pour Alaisor, d'où elle s'embarquera pour l'île du Sommeil où elle résidera en qualité de Dame de l'île.

— Puisse la Dame Kunigarda l'accueillir avec des lances, fit Septach Melayn.

— J'ai aussi des nouvelles du Procurateur Dantirya Sambail, poursuivit Svor. Les rapports indiquant qu'il avait rebroussé chemin étaient exacts. Il marche sur le Château avec toute sa suite. Ils ont été vus à Coragem, à Tedesca, à Klatre et à Bland. Il semble qu'il doive arriver dans une semaine à Pivrarch ou Lontano, d'où il commencera son ascension du Mont, en passant par Muldemar pour s'entretenir avec nous – il sait que nous sommes au manoir, sains et saufs –, avant d'aller affronter lord Korsibar. S'il faut en croire Heisse Vaneille, qui le tient d'Akbalik, il a déjà envoyé un message à Korsibar pour lui faire part de son déplaisir de savoir Prestimion dans les fers.

— Si c'est vrai, fit Septach Melayn, il pourrait nous envoyer aussi un message pour nous mettre au courant de ses projets.

Aucun message ne vint. C'est Dantirya Sambail qui arriva en personne, se présentant au manoir comme la fois précédente, sans avoir fait prévenir de sa venue, une présence inquiétante par un chaud après-midi ensoleillé, accompagné de sa suite pléthorique, réclamant de la nourriture, du vin et le couvert pour tout son monde.

Le Procurateur, resplendissant comme à l'accoutumée dans une tenue de paon, pourpoint jaune à taille haute, à manches ballon et manchettes en dentelle, chausses de velours bleu et chaussures turquoise à bout pointu, ornées de rubans de satin jaune, retrouva Septach Melayn, Svor, Gialaurys et les frères de Prestimion dans la longue salle connue sous le nom de cabinet d'armes, où une centaine d'arcs anciens ornementés et un grand assortiment de flèches biscornues tapissaient les murs de granit blanc. Le Procurateur était accompagné de Mandralisca, le

goûteur au visage en lame de couteau, toujours pendu aux basques de son maître.

Des échansons servirent un vin frais d'une excellente cuvée. Dantirya Sambail prit la parole après avoir vidé goulûment une coupe que son goûteur avait déclaré sans risque.

— Avez-vous des nouvelles de mon cousin Prestimion ? Est-il bien traité ? Sa libération est-elle envisagée ?

— Nous n'avons pas de nouvelles de première main, répondit Septach Melayn. Seulement des rumeurs et des on-dit. On nous a affirmé qu'il ne se porte pas trop mal, mais cela remonte à plusieurs semaines. Aucun visiteur n'a été autorisé à le voir depuis un certain temps.

Le Procurateur se pencha pesamment en avant ; il enfonça les pouces dans ses joues roses et rebondies et fit lentement courir la main sur le grand dôme luisant de son front. D'un signe, il demanda qu'on lui serve du vin. Quand la coupe fut remplie, Mandralisca prit sa petite gorgée ; Dantirya Sambail vida le reste à longs traits voraces. Une réprobation mêlée de dégoût se peignit sur le visage des frères de Prestimion.

— Vous trois, reprit le Procurateur, êtes les favoris du prince, et vous trois, ajouta-t-il avec un regard noir qui passa de Taradath à Abrigant et à Teotas, êtes ses frères. Et pourtant vous restez tous les six au manoir, à vous tourner les pouces. Pourquoi ? Pourquoi n'êtes-vous pas au Château, pour protester haut et fort contre le traitement indigne infligé au prince Prestimion ? Je n'ai jamais entendu dire de vous, Septach Melayn, que le courage vous manquait. Ni lie vous la ruse, duc Svor.

— Nous vous attendions, répondit Septach Melayn. Vous êtes la pièce manquante du puzzle. Si nous nous rendons au Château, on nous jettera aux fers plus vite que vous n'êtes capable de vider une coupe du vin de Prestimion, car nous sommes dans sa mouvance. Mais vous ne dépendez de personne. Ce n'est pas une question de courage ni de ruse, Dantirya Sambail, mais de puissance. Vous seul avez le pouvoir de faire céder Korsibar. Je parle de l'armée sous vos ordres à Zimroel.

— Ah ! fit le Procurateur. Voilà donc ma tâche ; c'est bien ce que je soupçonnais. Vous viendrez avec moi, au moins ?

— Si vous estimez que c'est préférable, nous viendrons, répondit Septach Melayn. Soyez-en sûr.

— Alors, venez tous les trois, déclara Dantirya Sambail.

— Et nous ? demanda Abrigant d'une voix vibrante.

— Je ne crois pas. Votre rôle consiste à faire du manoir un lieu sûr pour accueillir votre frère à son retour. Commencez à réunir les hommes de votre cité et à les préparer à la possibilité d'une bataille.

— Une bataille ? s'écrièrent Septach Melayn et Gialaurys d'une même voix, en montrant aussitôt une vive excitation.

Svor garda le silence, mais son regard se fit distant sous les sourcils touffus.

— Oui, une bataille. Si Korsibar refuse d'élargir Prestimion de son plein gré, nous emploierons la force. Et, croyez-moi, cela va chauffer ! Je veux trente hommes d'armes robustes de votre cité, poursuivit-il avec un sourire de carnassier à l'adresse de Taradath et Abrigant, et je les veux vêtus de la même livrée que celle de mes troupes.

— Des hommes de Muldemar aux couleurs de Ni-moya ? lança vivement Taradath en se hérissant à cette proposition.

— Comment pourrions-nous permettre une telle chose ? s'écria avec rage le jeune et impétueux Abrigant en se levant à demi.

— Tout doux, cousins, tout doux ! fit Dantirya Sambail en levant une de ses grosses pattes. Je ne voulais pas vous froisser. Je ne cherche qu'à obtenir la libération de votre frère. Suivez mon raisonnement : j'ai soixante-seize hommes de troupe. Si vous m'en donnez trente de plus, cela commence à former une force imposante, assez pour retenir l'attention de Korsibar. S'ils portent mes couleurs, ils font simplement partie de mon escorte, la troupe qui m'a accompagné jusqu'au Labyrinthe, pour assister aux funérailles du Pontife. Quoi de plus inoffensif ? Mais si je me présente au Château escorté par une seconde troupe armée aux couleurs de Muldemar, nous donnerons l'impression de mobiliser une armée contre le Coronal, ce qu'aucun monarque ne pourrait souffrir à l'intérieur

de son propre château. Vous m'avez suivi ? Les hommes de troupe que vous fournirez seront utiles, mais nous les déguiserons un peu afin d'éviter un déclenchement prématuré des hostilités.

Les deux frères restaient nerveux et indécis.

— Faites-le, conseilla Svor. C'est un bon plan. Prenez-en cinquante au lieu de trente, peut-être, ajouta-t-il en se tournant vers Dantirya Sambail.

— Trente devraient suffire, répondit le Procurateur. Pour l'instant.

Svor n'avait pas imaginé être de retour si tôt au Château. Mais Dantirya Sambail avait une force de persuasion irrésistible ; voilà donc comment il se trouvait aux côtés du Procurateur et devant Korsibar dans la vieille salle du trône de Stiamot, où le nouveau Coronal, semblait-il, avait commencé à donner audience la plupart du temps, de préférence à la salle beaucoup plus imposante que son père avait fait bâtir. C'était une petite pièce austère, simple, dépouillée – un trône bas de marbre blanc uni, flanqué de bancs pour les ministres, un sol triangulaire de dalles grises et polies, recouvert d'un tapis de Makroposopos pourpre et gris, une copie d'un motif ancien.

Le comte Farquanor avait pris place d'un côté de Korsibar, Sanibak-Thastimoon de l'autre. Face au Coronal, Svor et Septach Melayn se tenaient sur la droite du Procurateur, Mandralisca, le goûteur, sur sa gauche. Gialaurys n'était pas avec eux ; ayant déclaré d'un ton provocant qu'il refusait de s'incliner devant Korsibar et de lui rendre hommage, il était resté en bas, avec la centaine d'hommes aux couleurs de Dantirya Sambail, qui les avaient escortés jusqu'au Château.

Les dernières semaines d'exercice du pouvoir semblaient avoir étrangement diminué Korsibar. Une grande partie de sa vitalité s'était enfuie, il avait l'air triste et le teint terreux. Ses épaules tombaient, sa peau, habituellement brunie par le soleil, montrait la pâleur propre à ceux qui vivent enfermés et ses pommettes saillaient. Il émanait encore de lui une apparence de force et d'énergie, mais ses mâchoires restaient obstinément serrées, il avait les yeux cernés et le regard figé de celui qui a

consacré toute sa force à porter un fardeau beaucoup trop lourd pour lui. Le Coronal avait un air égaré.

Il incombait au duc Svor d'éviter que Sanibak-Thastimoon ne jette un sortilège pour leur embrumer l'esprit, comme dans le Labyrinthe. Comme l'avait fait remarquer Dantirya Sambail, Svor avait le chic pour flairer la sorcellerie, même s'il était incapable de la pratiquer lui-même, et il serait en mesure de les protéger contre toute traîtrise. Svor ne quittait pas le Su-Suheris des yeux et lui lançait de loin en loin un regard d'avertissement, comme pour dire : *Je me méfie de vos tours, ne tentez rien aujourd'hui. Essayez et Septach Melayn tranchera vos deux cous.*

Dantirya Sambail se planta devant Korsibar, les jambes écartées, sa tête massive agressivement pointée vers l'avant.

— Je pense, monseigneur, commença-t-il, que vous avez reçu mon message concernant la détention de mon cousin Prestimion.

— Ce message nous est parvenu, en effet, articula Korsibar avec froideur.

— Je l'ai envoyé il y a déjà plusieurs semaines. J'apprends, monseigneur, que le prince Prestimion est toujours incarcéré.

— Le prince est en état de rébellion contre notre autorité. Quand il aura remédié à cette situation, il sera libéré, Dantirya Sambail. Pas avant.

— Ah ! fit le Procurateur. Et comment peut-il accomplir cela, monseigneur ?

— Quand vous avez été admis en notre présence, vous avez formé le symbole de la constellation, vous vous êtes agenouillé et vous nous avez appelé « monseigneur ». Le duc Svor vous a fort obligeamment imité, et même le comte Septach Melayn. Nous devons recevoir les mêmes marques de respect du prince Prestimion ; il recouvrera aussitôt la liberté.

— Il a refusé de donner les marques de soumission dues à un Coronal ? demanda Dantirya Sambail. C'est de cela qu'il s'agit ?

— Oui, il a refusé. J'étais sur le trône de Confalume et je lui ai demandé – plus comme un suppliant que comme un roi – de me témoigner le respect qui m'était dû.

Un éclair de colère brilla dans les yeux de Korsibar, mais Svor remarqua qu'il avait provisoirement cessé d'employer le pluriel de majesté.

— Je le lui ai demandé comme à un ami de longue date, en disant simplement que cela m'était dû parce que j'étais roi. Il a répondu que je n'étais pas roi.

— Il a dit cela, vraiment ?

— Sans détours. Il a ajouté que mon régime était illégal. Que la planète n'avait pas pour le moment de Coronal légitime.

— Il a dit tout cela ?

— Parfaitement. Je lui ai demandé de retirer ses paroles, ce qu'il a refusé de faire. Voilà pourquoi il est au cachot et il y restera tant qu'il n'aura pas déclaré qu'il me reconnaît comme le véritable Coronal.

— Ah ! ah ! fit Dantirya Sambail. M'accordez-vous la permission de lui parler, monseigneur ?

— Non, je ne vous l'accorde pas.

— Il se peut que je parvienne à l'amener à résipiscence.

— J'ai autorisé quelques visites au début. Mais il est privé depuis dix-neuf jours de toute compagnie autre que celle d'un Vroon particulièrement irritant, qui est enchaîné dans le même cachot. Je préfère le maintenir dans ce semi-isolement jusqu'à ce que sa détermination à me défier se soit totalement dissipée.

— Je pourrais accélérer le processus, monseigneur, fit le Procurateur. Lui montrer la voie de la raison et…

— Non, Dantirya Sambail. Non, non et non. Dois-je le dire encore une fois ? Je le redis : non.

Et les lèvres de Korsibar se refermèrent hermétiquement sur cette syllabe catégorique.

Svor, resté légèrement en retrait pendant la discussion, eut l'impression que Korsibar avait été sur le point de menacer le Procurateur lui-même de la prison s'il persistait à invoquer les mêmes arguments, mais qu'il s'était ravisé au dernier moment. Il eut aussi l'impression que Dantirya Sambail avait perçu l'imminence de la menace et qu'il était prêt à y répondre. Mais elle ne fut pas formulée, pas plus que la réplique enflammée du Procurateur.

Dans le court silence qui suivit, Dantirya Sambail, qui était demeuré immobile comme un grand bloc de pierre, se tourna vers Mandralisca pour lui glisser un mot. Le goûteur acquiesça de la tête, forma hâtivement le symbole de la constellation à l'adresse du Coronal et sortit. Dantirya Sambail reprit la parole, d'un ton aimable et tranquille, comme s'il n'avait pas failli avoir une sérieuse prise de bec avec le Coronal un instant plus tôt.

— Dites-moi alors, monseigneur, si mon cousin bien-aimé est en bonne santé. Il m'est très cher et son bien-être est de la plus haute importance pour moi.

— Nous ne le laissons pas mourir de faim, Dantirya Sambail. Nous ne le torturons pas et il ne souffre de rien d'autre que de la privation de sa liberté d'aller et venir sans contrainte. Une liberté qu'il ne dépend que de lui de retrouver, au prix d'un geste d'hommage et d'un genou ployé.

— J'aimerais avoir l'assurance, monseigneur, qu'il ne souffre pas des conditions pénibles de sa claustration.

Le comte Farquanor se pencha vers Sanibak-Thastimoon et lui murmura quelque chose à l'oreille. Le Su-Suheris répondit par un hochement de ses deux têtes et se tourna vers Korsibar, qui le repoussa d'un geste d'agacement.

— Vous venez d'avoir cette assurance. Procurateur, fit-il d'un ton glacial.

— Vous avez seulement parlé de ce que vous ne lui faisiez pas, monseigneur, pas de son état de santé.

— Votre dessein est-il d'offenser le Coronal. Dantirya Sambail ? lança Farquanor d'une voix dure et tranchante. Votre précieux cousin Prestimion – un parent très éloigné, si je ne me trompe – est indemne et se porte bien. Soyez rassuré là-dessus et mettez un terme à vos questions. Même le Procurateur de Nimoya n'est pas en droit d'irriter le Coronal de la sorte.

— Qu'êtes-vous donc venu faire ici, Dantirya Sambail ? demanda Korsibar. Vous m'aviez dit que vous rentriez à Zimroel, car vous aviez le mal du pays et pour annoncer officiellement sur l'autre continent la nouvelle de l'accession au trône de lord Korsibar. Et voilà, quelques mois à peine après votre départ, que nous vous retrouvons au Château. Comment expliquez-vous cela ?

— Vous savez pourquoi je suis revenu, répondit posément le Procurateur. Mais je ne tiens pas à irriter le Coronal en le répétant une fois de plus et interdiction m'est faite par le comte Farquanor d'irriter le Coronal.

— M'autorisez-vous à parler, monseigneur ? demanda Septach Melayn, qui n'avait pas encore ouvert la bouche. Nous sommes dans une impasse. Mais j'ai un compromis à proposer.

— Allez-y, fit Korsibar.

— Prestimion, si j'ai bien compris, vous a offensé en refusant de rendre l'hommage qui vous est dû. Très bien, monseigneur. Mais vous espérez lui arracher cet acte de soumission par contrainte, alors que vous connaissez assez bien Prestimion pour savoir qu'il ne cédera jamais dans ces conditions.

— Il a un caractère inflexible, c'est vrai, reconnut Korsibar.

— Pour le punir, vous l'avez donc accusé de rébellion et condamné à la réclusion jusqu'à ce qu'il se repente ; comme il ne cédera jamais, il croupira dans les fers jusqu'à ce que la mort le prenne, ce qui pourrait arriver assez vite, si les conditions de vie dans les cachots sont aussi pénibles qu'on le dit. La nouvelle se répandra alors que le Coronal lord Korsibar a condamné à mort son ancien rival, le prince Prestimion de Muldemar, pour sédition ; comment sera-t-elle perçue de par la planète, sachant à quel point Prestimion est aimé dans toutes les provinces de Majipoor ? Pardonnez-moi, monseigneur, mais j'affirme que ce sera interprété comme une indignité qui ne pourra que nuire à l'amour que vous porte le peuple, dans ces premiers temps de votre règne.

— Suffit. Je ne veux pas entendre un mot de plus… Quel est ce compromis dont vous avez parlé, Septach Melayn ? demanda Korsibar d'une voix vibrante de tension contenue.

— Nous ne protesterons pas ouvertement contre le traitement infligé à Prestimion, en échange de quoi, monseigneur, vous lui rendez la liberté aujourd'hui même et vous nous permettez de regagner Muldemar avec lui. Chez lui, nous réussirons peut-être, sa mère, ses frères et nous à le convaincre de la gravité de son erreur. Vous n'y parviendrez jamais en le gardant en prison, monseigneur, alors que nous, en le raisonnant calmement, en nous montrant persuasifs…

— Voilà donc votre idée d'un compromis ! s'écria Korsibar. Vous devez me prendre pour le dernier des imbéciles ! Il n'y a pas la moindre possibilité que…

— Monseigneur ! lança une voix rauque dans le couloir.

La porte s'ouvrit à la volée et deux gardes entrèrent, hors d'haleine, échevelés.

— Le prisonnier… Ils ont forcé l'entrée des cachots…

Korsibar en resta bouche bée, comme pétrifié. Farquanor se dressa d'un bond en hurlant, la face cramoisie. L'impassible Sanibak-Thastimoon lui-même sembla marquer la surprise et le désarroi. Quelques secondes plus tard, Mandralisca se précipita dans la salle et vint se placer aux côtés de Dantirya Sambail. Il murmura quelque chose à l'oreille du Procurateur qui écouta, le front plissé. Puis son visage s'éclaira d'un large sourire.

— Il semble, monseigneur, dit-il en s'adressant calmement à Korsibar, qu'il y ait eu une sorte d'accrochage entre mes hommes et un groupe de vos gardes. Cela aurait eu lieu à l'entrée des tunnels de Sangamore et, au cours de ce regrettable engagement, la porte a été sérieusement endommagée, ouvrant l'accès aux tunnels. Je suis au regret de dire que je crois qu'il y a eu des victimes. Et aussi qu'un archer Skandar à mon service a profité de l'occasion pour aller s'assurer que cet autre archer qu'est le prince Prestimion avait été correctement traité pendant son emprisonnement ; trouvant que l'état de santé du prince n'était pas entièrement satisfaisant, il l'a transporté hors de son cachot pour lui permettre de recevoir les soins médicaux dont il a apparemment besoin.

La placidité avec laquelle il déclara tout cela laissa Svor béat d'étonnement et d'admiration. Le calme et l'assurance de Dantirya Sambail semblaient avoir l'effet d'un sortilège qui arrachait à Korsibar un consentement stupéfiant. Sa bouche s'ouvrit et se referma sans qu'un mot eût franchi les lèvres. Ses conflits intérieurs se traduisirent par la déformation des traits et le plissement du front, mais il n'eut pas de réaction immédiate à cette stupéfiante nouvelle qui constituait pourtant une quasi-insurrection. Voyant que le Coronal ne disait rien, Farquanor s'apprêta à parler à sa place, mais Korsibar le réduisit au silence d'un geste brusque et impérieux.

— C'est une situation délicate, monseigneur, reprit onctueusement Dantirya Sambail, s'engouffrant dans la brèche que Korsibar lui avait laissé ouvrir. Je propose donc de nous mettre d'accord sans délai sur le compromis que le comte Septach Melayn vient de vous soumettre. La paix régnera dorénavant entre le parti du Coronal et celui du prince Prestimion, et ce qui vient de se passer ne provoquera de récriminations ni d'un côté ni de l'autre. Je prends immédiatement le prince Prestimion sous ma garde et me porte personnellement responsable de sa bonne conduite.

Sanibak-Thastimoon s'agita nerveusement, comme s'il envisageait de passer à l'action. En le regardant dans les yeux, Svor fit d'un index et d'un pouce menaçants un petit signe de conjuration. Le Su-Suheris retrouva aussitôt son immobilité de statue. Farquanor, qui étouffait visiblement de rage et était sur le point d'exploser, parvint à se contenir. Tous les regards se tournèrent vers Korsibar.

Il avait les traits figés, les yeux écarquillés et l'air égaré de celui qui se trouve face à un serpent à la morsure mortelle, dont les ondulations indiquent qu'il s'apprête à frapper. Il semblait flotter comme dans un rêve, incapable de bouger et de réagir ; et le rêve était un mauvais rêve.

Dantirya Sambail venait le narguer et le défier outrageusement dans la Salle du Trône. Et il semblait pourtant ne pas oser se montrer offensé. Svor trouvait cette attitude incroyable. Peut-être Korsibar hésitait-il encore à considérer comme sienne la couronne dont il s'était emparé et ne se sentait-il pas en mesure, ce jour-là, de s'opposer aux désirs du grossier, violent et dangereux Procurateur de Ni-moya, qui détenait un si grand pouvoir et qui, si on le provoquait, était capable de tout. Quelle qu'en fût la raison, Korsibar donnait l'impression d'être paralysé devant ce monstrueux mépris affiché envers son autorité.

Stupéfait, Svor retenait son souffle. Il pouvait à peine en croire ses yeux et ses oreilles, malgré ce que Dantirya Sambail avait confié sur ses intentions une heure avant cette audience.

— Il est dans mes intentions, monseigneur, poursuivit le Procurateur du même ton placide, de me retirer sans délai et

d'entreprendre une nouvelle fois le voyage à Zimroel pour votre compte ; je souhaite également permettre au comte Septach Melayn et à son compagnon le duc Svor de faire sortir séance tenante le prince Prestimion du Château pour le conduire au manoir de Muldemar où il pourra se remettre à loisir des épreuves qu'il vient de traverser. Après quoi, je suis persuadé que tout sera mis en œuvre pour convaincre le prince de rendre les marques d'hommage que doit tout fidèle sujet à son Coronal et je ne doute pas de la réussite de cette entreprise.

Avec une profusion de signes d'hommage et une profonde courbette, Dantirya Sambail salua le Coronal pétrifié.

— Je vous souhaite une bonne journée et une longue vie, monseigneur, et je forme des vœux pour le succès de votre règne.

Et il s'apprêta à quitter la salle.

Korsibar, qui paraissait toujours incapable de parler, fit de la main gauche un petit geste d'acceptation et d'assentiment, puis il se renversa d'un air abattu contre le dossier de son siège royal. Transporté d'admiration, comme il l'avait rarement été dans sa vie, par la folle audace de Dantirya Sambail, Svor suivit le départ du Procurateur d'un regard où l'émerveillement se mêlait à un profond respect.

Il advint donc que Svor, Septach Melayn et Dantirya Sambail quittèrent Korsibar sans dommages, et que Prestimion recouvra la liberté grâce à son farouche parent le Procurateur. Mais tout le monde savait que le prix à payer serait lourd. Sur la route de Muldemar, après avoir franchi sans encombre les portes du Château, Dantirya Sambail se tourna vers Prestimion, qui avait le teint blême et l'air hagard.

— Nous sommes maintenant en guerre contre Korsibar, mon cousin, ne croyez-vous pas ? Il ne digérera pas de si tôt ce que je viens de faire. Levez une armée et je ferai de même.

3

Au bout d'une semaine, au long de laquelle lui et ses sbires avaient bu comme des trous et s'étaient empiffrés de nourriture comme un troupeau d'habbagogs insatiables ravageant un champ de plantes succulentes arrivées à maturité, Dantirya Sambail quitta le manoir de Muldemar et se mit en route vers la côte occidentale d'Alhanroel, pour attendre l'armée que des messagers rapides avaient été chargés de rassembler sur son continent natal.

— Je m'engage à mettre à votre disposition une force colossale d'hommes en armes, comme jamais cette planète n'a vu la pareille, déclara-t-il à Prestimion avec grandiloquence. Mes frères Gaviad et Gavundiar seront nos intrépides généraux et vous aurez des lieutenants d'une trempe exceptionnelle.

Prestimion fut heureux de le voir partir. Il éprouvait malgré lui une sorte de fascination mêlée d'affection pour son bizarre et cruel cousin, à qui il était naturellement reconnaissant de lui avoir rendu la liberté, mais n'appréciait pas vraiment sa compagnie à haute dose ; surtout dans les circonstances présentes, où il se sentait si faible et fatigué et où il avait tant de choses à organiser. Le Procurateur n'aurait fait que miner le peu d'énergie dont il disposait.

Le visage du prince, creusé, émacié, portait les stigmates des longues semaines de captivité ; il avait les yeux profondément enfoncés dans les orbites, la peau d'un gris terne et ses cheveux avaient perdu tout éclat. Il n'arrivait pas à se débarrasser d'un tremblement des deux mains et n'osait pas toucher à son arc et à ses flèches, de crainte d'avoir perdu sa prodigieuse adresse dans les tunnels de Sangamore. Les premiers jours, il passa le plus clair du temps dans sa chambre, comme un vieillard cacochyme, les lourdes draperies de velours bleu tirées, pour profiter de la beauté des collines verdoyantes sur lesquelles donnait la fenêtre cintrée de quartz à facettes et pour permettre

aux bénéfiques rayons du soleil qui entraient à flots d'accélérer la réparation de ses forces profondément entamées.

Ses amis avaient été horrifiés en le voyant à sa sortie de prison. La fureur avait fait tenir à Gialaurys des propos incohérents. Les doigts de Svor s'étaient tordus comme des serpents agités. Mais, maintenant, ils étaient installés à Muldemar et, comme à son habitude, Septach Melayn débordait d'optimisme.

— Une nourriture bien saine, un peu de vin à tous les repas, l'air pur, le fleuve, le soleil… Regarde, Prestimion, tu commences déjà à te rétablir et tu n'es libre que depuis quelques jours ! On t'a vraiment laissé mourir de faim, n'est-ce pas ?

— Mourir de faim, répondit Prestimion avec un sourire contraint, n'aurait certainement pas été pire qu'ingurgiter la pitance qu'on me servait. Une pâtée que je ne donnerais pas à des mintuns habitués à se nourrir des ordures ! Une soupe aigre de vieux choux, la plupart du temps, où flottaient des bribes du Divin sait quelle sorte de viande avariée… Pouah ! Et la lumière ; cette insupportable lumière, Septach Melayn, ces pulsations lumineuses émises par les murs, que je recevais nuit et jour, chaque minute de chaque heure ! C'était le pire, bien pire que la nourriture abjecte. Si je dois jamais revoir du rouge, ce sera cent ans trop tôt !

— On raconte, glissa Svor, que l'éclairage continu des tunnels a été intégré dans la pierre par un procédé magique dont le secret est perdu. Et que le secret pour l'éteindre est lui aussi perdu.

— La magie, la science, fit Prestimion avec un haussement d'épaules, qui sait où se trouve la ligne de démarcation ? Cette lumière est véritablement insupportable. On la reçoit comme un coup de poing. Il n'y a rien à faire pour s'en protéger. On a beau fermer les yeux, on la perçoit derrière les paupières closes, de jour comme de nuit. Je serais devenu fou sans la petite amulette verte de Thalnap Zelifor, qui m'a apporté une protection. Le petit Vroon m'a montré comment l'utiliser, poursuivit-il, l'air stupéfait de ses propres paroles. Il fallait la caresser du bout des doigts, de cette manière, au moment de chaque repas, quand on me détachait les mains. Et en la caressant, je répétais

secrètement, dans l'esprit, comme si j'adressais une prière au Divin : « Que mes yeux soient soulagés, que je puisse prendre un peu de repos. » Et, vous savez, cela marchait, d'une certaine façon. Aussi pénible qu'ait été ma situation, je pense que cela aurait été encore pire si je ne l'avais pas fait. À qui ou à quoi j'adressais cette prière, je n'en ai pas la moindre idée ; pas au Divin, assurément. À propos, qu'est devenu le petit Vroon ?

— Il est ici, répondit Septach Melayn.

— Ici ? Comment est-ce possible ?

— Nous l'avons libéré en même temps que toi ; dans la confusion, il s'est joint à nous et nous a suivis depuis le Château.

— Eh bien, fit Prestimion en souriant, j'imagine qu'il n'y a pas de mal à cela. J'ai fini par m'attacher à lui, après tout ce temps passé enchaînés face à face aux murs de notre tunnel.

— Tu es un homme très tolérant et d'une grande bonté, fit Svor. Tu trouves des choses à aimer chez les êtres les plus surprenants.

— Même chez l'ignoble Korsibar, ajouta Gialaurys avec une grimace de rage. Tu n'as pas cessé de le ménager, même après qu'il t'a dépossédé du trône. Mais je pense qu'il n'en va plus de même.

— Non.

Les prunelles de Prestimion flamboyèrent de colère. Il avait bien changé pendant sa captivité, cela sautait aux yeux.

— Pendant longtemps, poursuivit-il, je l'ai considéré comme un brave homme, un peu simple, poussé dans une voie funeste par des êtres malfaisants, des monstres ; aujourd'hui, je comprends que celui qui écoute des monstres finit par en devenir un lui-même. Korsibar m'a traité sans pitié simplement parce que j'ai refusé de ramper à ses pieds, sur son trône volé. Et je n'aurai pas plus de pitié pour lui quand l'ordre des choses sera inversé. Il lui faudra payer cher, quand sonnera l'heure des comptes, pour tout ce qu'il m'a fait subir.

— Hé ! hé ! fit Septach Melayn. Le doux Prestimion que nous aimons est devenu un homme implacable, avide de vengeance, qui se battra pour prendre au Château la place qui lui revient. Je considère cela comme la meilleure des nouvelles ; Korsibar a

commis la plus grosse de ses nombreuses bêtises le jour où il t'a fait jeter au cachot. Car maintenant, c'est la guerre.

— Oui, fit Prestimion. Maintenant, c'est la guerre.

Il prit dans sa table de chevet une carte qu'il déroula sur ses genoux, en se plaçant face à ses compagnons pour la leur montrer. C'était la carte d'Alhanroel, faite d'une multitude de couleurs vives et agrémentée de quantité d'enjolivements et de fioritures. Il posa le doigt à l'endroit où se trouvait le Mont du Château, représenté en rouge sombre, dominant le continent de toute sa masse.

— Nous devons isoler le Château avant de nous en prendre au faux Coronal. Nous le ferons par la parole et par les actes. Nous ferons une proclamation, en mon nom et en celui de la Dame actuelle de l'île des Rêves, pour déclarer que Korsibar s'est emparé du château au mépris de la loi et de la coutume, en ayant recours à la sorcellerie contre son père lord Confalume, à l'heure de la mort de Prankipin, qu'il est un usurpateur et un traître à la volonté du Divin, qu'il faut le chasser du trône sur lequel il s'est illégalement installé.

— La Dame de l'Ile actuelle ? demanda Svor. Tu veux dire Kunigarda, je suppose, et non Roxivail. As-tu réellement son soutien, Prestimion ?

— Je l'aurai. Elle est venue à moi à trois reprises en rêve, ces quatre dernières semaines, pour me le faire savoir. Je vais bientôt lui faire porter un message confirmant que je suis libre et que je vais contester à Korsibar le droit à la couronne. Je lui demanderai de faire une déclaration publique pour dire qu'elle me reconnaît comme le Coronal légitime et qu'elle fait serment de ne pas céder sa place à Roxivail, illégitimement désignée pour lui succéder, mais à ma mère, quand je serai installé au Château. Je pense qu'elle acceptera.

— Crois-tu vraiment à cette histoire de sortilège jeté à Confalume, quand Korsibar s'est emparé de la couronne ? demanda Septach Melayn. Ou bien dis-tu cela dans le seul but d'impressionner les crédules ?

— Peu importe ce que je crois au fond de moi-même. Tu sais que la masse du peuple croit à la sorcellerie. Si j'affirme que Confalume a été ensorcelé, cela contribuera à le dresser contre

Korsibar. Personne ne veut d'un Coronal qui a usé de sorcellerie pour s'approprier la couronne.

— Mais c'était bel et bien de la magie, dit Gialaurys. Oh ! Prestimion ! Quand croiras-tu aux preuves qui s'accumulent de tous côtés ?

Prestimion se contenta de sourire. Mais c'était un sourire très pâle.

— Tu étais là quand cela s'est passé, insista Gialaurys en prenant Septach Melayn à témoin. Ton esprit aussi a été embrumé par le sortilège. Nieras-tu qu'il y avait de la magie là-dessous ?

— Quelque chose a jeté un voile sur mon cerveau, je le reconnais volontiers. Qu'il s'agisse de magie ou d'autre chose, je ne suis pas en position de le dire. J'avais l'esprit embrumé, Gialaurys, poursuivit Septach Melayn, une lueur narquoise dans les yeux. Puisqu'il en était ainsi, comment aurais-je pu savoir ce qui l'embrumait ?

— Poursuivons, coupa Prestimion avec agacement, en tapotant la carte. Nous déclarons l'illégitimité du règne de Korsibar et descendons le Mont pour commencer son encerclement. Je me proclamerai Coronal dans la cité d'Amblemorn, devant le monument de marbre noir qui marque l'ancienne ligne de la forêt, là où a commencé jadis la première conquête du Mont ; c'est de là que nous entreprendrons cette nouvelle conquête. Je recruterai des volontaires pour mon armée. Nous aurons avec nous une troupe d'hommes de Muldemar, bien armés, pour le cas où il y aurait des difficultés avec les forces locales, mais je pense qu'Amblemorn se rangera assez facilement de notre côté. D'Amblemorn, nous descendrons jusqu'au pied du Mont, à l'endroit où le Glayge prend sa source. Puis nous partirons dans cette direction, vers l'ouest, en contournant la base de la montagne et en passant par toutes les grandes cités des contreforts, Vilimong, Estotilaup, Simbilfant, Ghrav ; nous ferons le tour complet.

Il énuméra les cités, plantant à chaque nom son doigt sur la carte.

— Arkilon. Pruiz. Pivrarch, Lontano. Da. Ensuite, nous passons à Hazen, Megenthorp, Bevel, Salimorgen, Demigon

Glade et Matrician, où le bon duc Fengiraz nous accueillera à bras ouverts, et enfin Gordal. Nous retrouverons le Glayge, au-dessous d'Amblemorn, et la route du Château s'ouvrira devant nous. Quelle peut être la population de toutes ces cités des contreforts ? Cinquante millions ? Plus, sans doute. Ils se rangeront sous notre bannière ; je le sais. Pendant ce temps, Dantirya Sambail aura rassemblé les troupes de Zimroel, sous le commandement de ses frères Gaviad et Gaviundar, et elles feront la jonction avec notre armée sur le flanc ouest du Mont. Et au Château, quand on apprendra ce qui est en train de se passer, se ralliera-t-on au régime de Korsibar, contre moi ? Je ne le crois pas. On se dira de bouche à oreille que Prestimion est mandaté par le Divin, que Korsibar est un faux Coronal et on l'abandonnera en masse. Nous pourrons alors entreprendre l'ascension du Mont.

Il fut interrompu par une violente quinte de toux et tâtonna pour prendre la coupe à son chevet. Gialaurys la lui tendit. Prestimion but longuement, en respirant profondément entre chaque gorgée. Il ferma les yeux un moment pour retrouver son calme.

— Voilà. Qu'en pensez-vous, mes amis ?

— Je pense, fit Svor, que tu devrais continuer à te reposer.

— Oui, et après ? Ce plan ?

— Il ne peut pas échouer, déclara Septach Melayn.

— D'accord, approuva Gialaurys. Le Divin est de notre côté.

— Absolument, fit Svor à son tour, quand les autres se tournèrent vers lui.

Il y avait juste une pointe d'hésitation dans sa voix.

— Il faut d'abord prendre du repos, reprit-il, et refaire tes forces, Prestimion. Ensuite, nous nous mettrons en route et nous verrons comment tourne le sort des armes.

Il tourna au début en leur faveur. À l'approche d'Amblemorn, où Prestimion et sa famille avaient toujours été très aimés, une délégation de la cité l'accueillit avec enthousiasme quand il se présenta sur la route de Dundilmir. On l'acclama aux cris de « Prestimion ! Lord Prestimion ! Vive lord Prestimion ! » avec force symboles de la constellation. C'était la première fois que la

population d'une cité lui donnait ce titre et le saluait de la sorte. Souriant, il accepta l'hommage avec modestie et assurance.

Les étendards de Korsibar flottant par toute la cité lors de la dernière visite du prince de Muldemar avaient disparu pour être remplacés par ceux de Prestimion, aux mêmes couleurs vert et or de la royauté. Nul doute que les habitants avaient prévu de déployer ceux-là à la mort de Prankipin et les avaient précipitamment rangés quand, à leur grande surprise, le trône était allé à Korsibar. Quand Prestimion prit place devant la flèche de pierre noire du monument et s'engagea solennellement à rétablir l'ordre dans le royaume, ils l'acclamèrent de nouveau et jurèrent de le soutenir. Escorté d'une imposante troupe d'hommes de Muldemar, augmentée de ceux d'Amblemorn qui fermaient la marche, il poursuivit sa descente du Mont en obliquant vers l'ouest, en direction de Vilimong, une cité des contreforts, où l'accueil fut sensiblement le même. La population en liesse le salua comme le Coronal légitime et grossit son armée d'un régiment de combattants.

Mais à Estotilaup, la cité suivante, les choses se gâtèrent.

Estotilaup était le berceau de la famille de Confalume et la fierté jalouse qu'on y éprouvait pour lui s'était transmise à son fils Korsibar. C'était une cité de hautes et étroites tours blanches au sommet pointu de tuiles rouges, défendue par une imposante grille aux barreaux de fer noirs. Quand Prestimion se présenta devant la grille, elle resta entrouverte, mais à peine, et l'accès de la cité lui était interdit par cinquante hommes en uniforme de la milice municipale, les bras croisés. Une troupe plus importante d'hommes en armes, à l'air déterminé, était visible derrière eux, juste à l'intérieur de la clôture.

Le duc Svor s'avança.

— C'est le Coronal lord Prestimion qui demande l'entrée dans votre cité et un entretien avec votre maire.

— Le Coronal est lord Korsibar, répondit le chef des miliciens en considérant d'un air malheureux la multitude d'hommes en armes qui se tenaient derrière Svor ; Prestimion n'est pour nous que le prince d'une des cités du Mont. S'il est venu pour faire vaciller le trône, nous lui refusons l'entrée.

Svor alla rendre compte de cet échange de vues à Prestimion, qui répondit que, même s'ils ne reconnaissaient pas en lui le Coronal, ils n'avaient pas le droit de refuser l'entrée dans leur cité au prince de Muldemar.

— Va le leur dire, ordonna-t-il à Svor.

— Et qu'ils comprennent que nous forcerons l'entrée si elle nous est refusée, ajouta Septach Melayn, non sans véhémence.

Il leva le bras, comme pour faire signe au premier rang des troupes de Prestimion de se rapprocher de la grille. Mais Prestimion le saisit entre le poignet et le coude, et le força à baisser le bras.

— Non, fit-il sèchement. Ce n'est ni le lieu ni le moment de forcer l'entrée. Nous avons le temps, si besoin est, de verser le sang ; mais je n'ai pas envie de me battre aux portes d'Estotilaup contre des gens naïfs et bornés.

— C'est stupide, monseigneur, protesta Septach Melayn.

— Tu m'appelles « monseigneur » et, dans la même phrase, tu qualifies de stupide ma décision.

— Absolument, répondit l'escrimeur aux jambes interminables. Tu es mon Coronal et je te suivrai jusqu'à la mort. Mais tu es quand même stupide de croire que tu pourras éviter un affrontement aujourd'hui et le remettre à ta convenance. Montre aux habitants d'Estotilaup que tu es leur roi et que tu ne rebrousseras pas chemin devant la grille de leur cité.

— Je suis de l'avis de Septach Melayn, déclara Gialaurys.

— Vous cherchez à me contrarier, tous les deux ?

— Quand tu te trompes, oui, répondit Gialaurys. Et, là, tu te trompes très lourdement.

— Eh bien, fit Prestimion en riant. Quel commencement pour un roi d'être bravé et défié par ses plus chers compagnons ! Mon règne promet d'être instable ! Dis-leur, ajouta-t-il en se tournant vers Svor, que nous entrerons de gré ou de force.

Il ordonna à Septach Melayn de prendre position derrière Svor avec deux centaines d'hommes, mais de s'abstenir de toute action hostile, sauf s'il était attaqué.

Quant à lui, il se plaça à l'écart et attendit. Ce qui se produisit ensuite demeura confus, même pour ceux qui se trouvaient au cœur de la mêlée. De loin, Prestimion vit Svor engager une discussion animée avec le chef de la milice, face contre face et gesticulant à qui mieux mieux. D'un seul coup, un mouvement de colère agita les rangs des adversaires, sans qu'on pût dire d'où il était parti. Les troupes d'Estotilaup s'élancèrent à la rescousse des miliciens tandis que, au même instant, les hommes de Septach Melayn chargeaient en direction de la grille. Des épées sortirent de leur fourreau, des lances furent brandies et, de-ci, de-là, apparurent les rayons d'un rouge flamboyant de ces armes peu sûres mais mortelles qu'étaient les lanceurs d'énergie. Prestimion vit Septach Melayn dominant tout le monde de sa haute taille jouer furieusement de l'épée, sa lame jetant des éclairs avec une telle rapidité que l'œil avait de la peine à en suivre les mouvements et faisant couler le sang à chaque coup qu'il portait, tandis que, de l'autre bras, il soulevait le petit duc Svor pour l'entraîner hors de la mêlée. Plusieurs soldats des deux camps gisaient sur le sol avec des blessures béantes. Un homme d'Estotilaup sortit en titubant de la masse grouillante, un regard d'incompréhension fixé sur le moignon sanglant qui avait été son bras.

Prestimion commença à s'élancer vers la grille. Mais il n'avait pas fait trois pas quand Gialaurys le tira en arrière, les bras passés autour de sa poitrine.

— Monseigneur ? Que faites-vous ?

— Il faut arrêter ce massacre, Gialaurys.

— Dites-moi comment et je le ferai. Vous ne devez pas mettre votre vie en danger, monseigneur.

Il lâcha Prestimion pour courir à grandes et lourdes enjambées vers la grille et se frayer un passage dans la mêlée des combattants pour s'approcher de Septach Melayn. Prestimion les vit s'entretenir au plus fort de la bataille. La confusion se prolongea quelque temps, jusqu'à ce que l'ordre de se retirer ait été transmis à tous les hommes de Prestimion. D'un seul coup, le fracas des armes et les cris cessèrent ; les défenseurs d'Estotilaup se replièrent en hâte à l'abri de leur grille qui claqua derrière eux, tandis que Gialaurys et Septach

Melayn faisaient demi-tour à la tête des troupes de Prestimion. Svor était blotti entre eux deux, la mine pâle et défaite, car il n'était pas bâti comme un guerrier et n'avait aucun goût pour le sang.

— Ils ne nous laisseront jamais entrer de leur plein gré, annonça-t-il. Des hommes ont déjà donné leur vie pour nous interdire l'accès de cette cité, et bien d'autres, je le crains, périront dans les deux camps si nous donnons un nouvel assaut.

— Dans ce cas, nous renonçons dans l'immédiat, déclara Prestimion en lançant un regard pénétrant et réprobateur à Septach Melayn. La prochaine fois que nous viendrons ici, on déroulera à mon entrée un tapis précieux de Makroposopos. Mais, aujourd'hui, je ne veux plus qu'on verse le sang de mon peuple, c'est compris ? Nous gagnerons leur consentement par la légitimité de notre cause et seulement ainsi.

Et il donna l'ordre à ses troupes de se replier et de marcher sur Simbilfant, la prochaine étape de leur circuit du Mont. Deux hommes avaient été tués, un de Muldemar, l'autre d'Amblemorn, et quatre blessés dans l'affrontement avec les défenseurs d'Estotilaup, dont cinq au moins avaient été vus morts ou agonisants sur le champ de bataille.

— Cela m'inquiète, confia Gialaurys à mi-voix à Septach Melayn tandis qu'ils retournaient vers les flotteurs. Serait-il possible qu'il n'ait pas le goût de la bataille ?

Le front plissé, Septach Melayn hocha la tête et répondit qu'il partageait cette inquiétude. Mais Svor, qui les avait entendus, éclata de rire.

— Lui ? C'est un combattant, n'en doutez pas ! Le moment venu, il se jettera à corps perdu dans la mêlée. Mais il pense que le moment n'est pas encore venu. Il ne s'est pas entièrement résigné, en son for intérieur, à l'idée de devoir naviguer sur une rivière de sang pour conquérir le trône.

— C'est bien ce que je disais, riposta Gialaurys. Il n'a pas de goût pour la bataille.

— Pas de goût, peut-être, fit Svor, mais il n'est pas le dernier à se battre quand il n'y a pas d'autre solution. Attendez un peu. Je le connais au moins aussi bien que vous. Si la bataille est la seule solution, moi aussi j'avancerai l'épée à la main.

— Toi ? s'écria Septach Melayn en partant d'un grand rire.
— Tu m'apprendras, conclut gravement Svor.

Les choses se passèrent mieux pour eux à Simbilfant, près du célèbre lac qui avait la propriété de disparaître, une cité commerçante et animée, où étaient traditionnellement expédiées d'importantes quantités du vin de Muldemar et où Prestimion était en grande faveur. La nouvelle de la prétention de Prestimion à la couronne s'y était déjà répandue et l'hégémone de la cité, le titre porté par son premier magistrat, avait préparé un grand banquet ; des étendards vert et or flottaient dans toutes les rues et deux mille hommes en armes étaient prêts à se joindre aux forces de Prestimion, avec la promesse d'un grand nombre d'autres par la suite. Comme pour un Coronal en visite officielle, on mit en scène une disparition du lac, en écartant les gros rochers qui obstruaient les canaux volcaniques dont était creusé son lit, de sorte que toute l'eau sembla se perdre en bouillonnant dans les profondeurs de la planète, laissant un cratère béant et dénudé de roche sulfureuse jaune, cerné de crêtes de granit blanc, et, une heure plus tard, remonta en grondant avec une force impétueuse. C'est comme si j'accomplissais un Grand Périple, se dit Prestimion, et je ne suis même pas encore couronné.

La réception fut amicale aussi dans la cité voisine de Ghrav, mais pas tout à fait aussi chaleureuse ni enthousiaste – le maire, à l'évidence, se sentait pris entre Prestimion et Korsibar comme entre les deux meules d'un moulin et cela ne lui plaisait pas. Mais il se montra assez hospitalier et, sans se départir d'une certaine prudence, plutôt favorable à la cause de Prestimion. Puis ils prirent la route d'Arkilon, où quatre millions d'habitants se pressaient dans une vaste vallée verdoyante bordée de collines basses et boisées. Arkilon, qui abritait une université réputée, était une cité d'érudits détachés du monde, d'archivistes et d'éditeurs ; il n'y avait aucune raison d'attendre une forte opposition. Mais, tandis que les troupes de Prestimion s'en approchaient à la vive clarté d'un chaud soleil d'automne. Septach Melayn, qui avait une vue perçante, montra le sommet des collines, du côté le plus proche du Mont ; le long du versant

d'une de ces collines étaient disposées des troupes du Coronal, telle une armée de fourmis répandues sur les contours des pentes.

— À vue de nez, fit Septach Melayn, ils sont dix fois plus nombreux que nous. Toute la garnison de l'ouest est là, sans compter, semble-t-il, des hommes venus d'autres districts. Ils tiennent les hauteurs. Sommes-nous prêts à les affronter ?

— C'est Korsibar ? demanda Gialaurys. Il fait une démonstration de force avec cette armée, mais ira-t-il plus loin ?

— Envoyez un messager, ordonna Prestimion en regardant avec gravité les forces immenses déployées sur la colline. Faites-le venir. Nous allons parlementer.

Un héraut fut aussitôt dépêché et, à l'heure du crépuscule, des cavaliers descendirent la colline pour rejoindre Prestimion à un endroit convenu, à mi-distance entre les deux armées. Mais Korsibar ne se trouvait pas parmi eux. Les deux chefs de la délégation étaient Navigorn de Hoikmar, dans un magnifique et impressionnant costume de guerre en cuir noir raide et luisant, surmonté d'un plumet écarlate, et Kanteverel de Bailemoona, dans une tenue sensiblement moins belliqueuse, une ample tunique flottante, rayée d'orange et de jaune, retenue à la taille par une chaîne en or ouvragée. Ce fut pour Prestimion une surprise désagréable de voir le jovial et débonnaire Kanteverel à la tête des forces de Korsibar. Le visage rond et lisse du duc de Bailemoona semblait étrangement sombre, dépourvu de sa bonne humeur coutumière.

— Où est Korsibar ? demanda aussitôt Prestimion.

— Lord Korsibar est au Château, là où est sa place, répondit froidement Navigorn, en toisant Prestimion de toute sa hauteur. Il nous a chargés de vous ramener avec nous, afin de justifier devant lui vos récentes actions.

— De quelles actions s'agit-il, je vous le demande ? C'est Kanteverel qui répondit, calmement comme toujours, mais sans le sourire chaleureux et désinvolte qui lui était propre.

— Vous le savez bien, Prestimion. Vous ne pouvez faire la tournée des cités des contreforts en vous proclamant Coronal et en levant des troupes sans que cela arrive à la connaissance de Korsibar. Quel but poursuivez-vous donc ?

— Korsibar le sait bien. Je ne le reconnais pas comme Coronal et je me présente à toute la planète comme le possesseur légitime du trône.

— Pour l'amour de la Dame, Prestimion, soyez raisonnable ! lança Kanteverel en montrant fugitivement son vieux sourire charmeur. Personne ne vous a jamais nommé roi. Et quelle que soit la manière dont Korsibar a ceint son front de la couronne, il est aujourd'hui le Coronal et tout le monde l'accepte.

— Vous êtes prince de Muldemar, Prestimion, lança Navigorn d'un ton hautain et cassant, en couvrant la voix de Kanteverel. Vous n'êtes et ne serez jamais rien d'autre. Lord Korsibar a la bénédiction du Pontife Confalume qui a validé son accession au trône dans le Labyrinthe, conformément à toutes nos anciennes lois.

— Confalume est son père. Ce n'était pas prévu par nos anciennes lois. En tout état de cause, Confalume ne sait plus ce qu'il fait. Korsibar a demandé à ses sorciers de lui brouiller l'esprit par des maléfices, pour faire de lui un idiot sénile et gâteux.

Kanteverel éclata de rire.

— C'est vous, Prestimion, qui dites que tout ce qui s'est produit est dû à des artifices de sorciers ? Allez-vous aussi révéler que vous avez engagé une escouade de mages à votre service ?

— Suffit, coupa sèchement Prestimion. J'ai à faire à Arkilon. Comptez-vous m'interdire l'accès à la cité ? ajouta-t-il en lançant un regard à l'armée déployée sur la colline.

— C'est au Château que vous avez à faire, répliqua Navigorn.

Il avait parlé d'une voix ferme, mais sa contenance traduisait sa gêne, comme s'il trouvait la situation déplaisante et regrettait l'affrontement que les deux clans savaient inévitable.

— Quand vous avez été libéré à la demande de Dantirya Sambail, poursuivit-il, il s'était porté personnellement responsable de votre bonne conduite. Le Procurateur a repris la route de Ni-moya et votre bonne conduite, à ce qu'il semble, consiste à lever des armées pour déclencher une guerre civile. La liberté vous est retirée, Prestimion. Je vous somme, au nom de lord Korsibar, de nous suivre sur-le-champ.

Il y eut un moment de silence indécis. Prestimion ne s'était fait accompagner que de ses trois compagnons et de cinq hommes d'armes. De leur côté, Navigorn et Kanteverel avaient amené Sibellor de Banglecode et Malarich Merobaudes ainsi que cinq soldats. Les membres des deux groupes commencèrent à s'agiter nerveusement. Allaient-ils en venir aux mains sur les lieux mêmes des pourparlers ? Il n'y avait jamais eu entre eux que de l'amitié ; qu'en était-il maintenant ?

Prestimion regarda calmement Navigorn dont le visage fermé était un masque impassible, puis il jeta un coup d'œil en direction de Septach Melayn qui posa en souriant la main sur le pommeau de son épée.

Prestimion se demanda si Navigorn caressait vraiment l'idée folle d'essayer de l'appréhender sur-le-champ. C'eût été parfaitement stupide. L'avantage, si l'on devait en venir à un affrontement, était de son côté. Ses compagnons étaient plus forts et ses troupes, si besoin était, ne se trouvaient pas loin.

— Je n'ai nullement l'intention de vous suivre, déclara Prestimion au bout d'un moment. Vous le saviez en venant ici. Ne gaspillons plus notre salive en pure perte, Navigorn. Nous aurons besoin de toutes nos forces pour ce qui va suivre.

— C'est-à-dire ? demanda Navigorn.

— Comment le saurais-je ? Je peux seulement dire que, pour moi, Korsibar n'est pas le Coronal, mais seulement le prince Korsibar, et je récuse son autorité. J'aimerais maintenant mettre un terme à cette discussion.

— Comme vous voudrez, acquiesça sombrement Navigorn, sans faire un geste pour arrêter Prestimion quand il fit demi-tour pour rejoindre ses lignes.

— Tout compte fait, dit-il à Septach Melayn en s'éloignant, cela ne ressemblera pas du tout à un Grand Périple. Nous aurons la guerre, semble-t-il, plus tôt que nous ne l'avions prévu.

— Plus tôt que Korsibar ne l'avait prévu lui aussi, glissa Gialaurys. Si Navigorn et Kanteverel sont les meilleurs généraux qu'il a pu trouver au pied levé, nous les battrons à plate couture dès aujourd'hui.

— Kanteverel n'est là que pour arrondir les angles. Le général est Navigorn et, s'il doit y avoir une bataille aujourd'hui, c'est lui qui en prendra la décision.

— Quel est notre plan ? demanda Septach Melayn.

— Nous avançons vers Arkilon, répondit Prestimion. Il leur faudra descendre la colline pour nous en empêcher. S'ils passent à l'offensive, nous le leur ferons regretter.

4

Lord Korsibar était dans sa grande baignoire d'albâtre et de calcédoine, où il s'ébattait dans l'eau chaude et bouillonnante avec la chambrière de sa sœur, la rousse Aliseeva à la peau laiteuse, quand on vint lui annoncer que le comte Farquanor, porteur d'importantes nouvelles, demandait à être reçu. Une bataille avait eu lieu à Arkilon et Farquanor avait des détails sur son issue.

— Je reviens vite, dit Korsibar à la jeune fille.

Il se vêtit d'une robe et se rendit dans l'antichambre où les dragons de mer en mosaïque incrustés dans les carreaux blancs des murs formaient un ravissant décor en bleu, vert et rouge. Il comprit aussitôt, à l'air satisfait qui se peignait sur le visage émacié et ardent du petit Farquanor, que les nouvelles devaient être bonnes.

— Alors ? lança-t-il. Prestimion est pris ?

— Il s'est enfui en rase campagne, monseigneur. Navigorn a dû être trop clément. Mais les forces rebelles ont subi de lourdes pertes et battent en retraite.

— Septach Melayn est mort, au moins ? Et Gialaurys ?

— Ni l'un ni l'autre, monseigneur, Svor non plus, répondit Farquanor, comme en s'excusant. Mais ils ont perdu une multitude d'hommes – j'ai des noms, mais le seul que je connaisse est celui de Gardomir d'Amblemorn – et la rébellion a les reins brisés. La guerre est terminée dès la première bataille à ce qu'on dirait.

— Racontez-moi.

Farquanor fit courir sa main sur la longue arête aiguë de son nez, qui partait du front d'une manière si saisissante.

— Voici la vallée d'Arkilon, expliqua-t-il en commençant à dessiner en l'air. La cité est ici ; la colline de Vormisdas, où nos troupes avaient pris position, est là. Prestimion avance dans la plaine avec une armée de bric et de broc qu'il a levée à Amblemorn, Vilimong et ailleurs, dont une poignée de

vignerons de Muldemar forme le centre. Des pourparlers sont engagés ; Navigorn transmet son message et Prestimion lui oppose une fin de non-recevoir, comme nous l'avions supposé. Et alors…

Il expliqua que Prestimion, après l'échec des pourparlers, avait essayé de poursuivre sa marche à travers la plaine, en direction d'Arkilon. Navigorn avait aussitôt fait descendre de la position élevée qu'elle occupait son armée formée au centre d'un bataillon de petits flotteurs armés de lanceurs d'énergie de petit calibre, flanqués sur les ailes de deux escadrons de lanciers, tandis que le gros de l'infanterie demeurait en seconde ligne. Prestimion n'avait pas de cavalerie et ses troupes étaient plus une réunion d'éléments disparates qu'une armée bien entraînée ; il n'avait pu que donner l'ordre à ses hommes de se disperser, d'effectuer une manœuvre d'enveloppement, afin qu'il n'y ait plus de centre sur lequel les flotteurs de Navigorn concentreraient leur puissance de feu, et d'essayer de semer la confusion dans les rangs de l'ennemi en l'attaquant de toutes parts.

Ce fut peine perdue. La férocité de l'attaque de Prestimion prit Navigorn par surprise, mais les hommes du Coronal étaient mieux armés, mieux formés et infiniment plus nombreux ; passé les premiers moments difficiles, ils repoussèrent avec succès les forces rebelles. Les flotteurs gardèrent leur formation, les lanciers interdirent toute incursion sérieuse dans leurs rangs et, avant même que l'infanterie royale ait eu le temps d'arriver sur le théâtre du combat, le sort de la bataille était devenu clair et les hommes de Prestimion avaient rompu les rangs et fuyaient à la débandade, certains vers Arkilon, d'autres rebroussant chemin vers Ghrav, d'autres encore dans une direction entièrement différente.

— Mais Prestimion et ses trois acolytes ont réussi à vous échapper ? demanda Korsibar, dès que Farquanor s'interrompit pour reprendre son souffle.

— Hélas, oui. Navigorn avait donné pour consigne de les prendre vivants. C'était trop généreux de sa part, monseigneur. Si le commandement avait été assuré par quelqu'un comme

mon frère, je crois que le résultat eût été différent. Farholt aurait certainement…

— Épargnez-moi le catalogue des qualités de votre frère, coupa Korsibar sans sourire. Il aurait été suffisant de les capturer. Mais ils n'ont même pas réussi à le faire.

— Septach Melayn a été serré de près au cœur de la mêlée ; il était sous la menace d'Hosmar Varang, le capitaine des lanciers, tandis que le comte Alexid de Strave, à pied, le tenait en respect avec deux de ses hommes.

— Et il est parvenu à leur échapper ?

— Il a renversé Hosmar Varang de sa monture et lui a fait sous l'aisselle une profonde entaille qui mettra un an à cicatriser, puis il a tué net Alexid et tranché les doigts des deux autres, qui avaient bien du mal à en retrouver dix en tout. Après quoi, indemne, il a enfourché la monture d'Hosmar Varang et a saisi au passage le duc Svor, ce sale nabot qu'il couve comme un bébé ; voyant que la bataille était perdue et qu'il ne servait à rien de rester, ils ont filé à toute vitesse et ont disparu dans les bois.

— Seul contre quatre, il l'a emporté ? Cet homme est l'allié des démons. Non, c'est un démon lui-même ! Et Alexid a perdu la vie ?

La mine de Korsibar se rembrunit à cette pensée. Il avait maintes fois chassé avec Alexid de Strave dans les jungles du sud et sur les pentes rouges et dénudées des montagnes du nord : un homme sec et nerveux, à l'œil vif et habile à manier le javelot. Cela lui parut brusquement très réel d'apprendre qu'Alexid avait péri.

— Avons-nous d'autres pertes à déplorer, parmi ceux que je suis susceptible de connaître ? demanda Korsibar.

Mais, voyant que Farquanor allait se lancer dans une énumération interminable, il lui fit précipitamment signe de se taire.

— Prestimion se serait donc réfugié à Arkilon ? reprit-il.

— Dans la forêt qui s'étend à l'ouest de la cité. Ils s'y trouvent tous les quatre, je pense, avec les autres survivants, et nous supposons qu'ils continuent d'avancer vers l'ouest.

— Dans le courant de la journée, déclara Korsibar, je ferai publier une proclamation accusant Prestimion de félonie et

offrant une récompense de trois mille royaux à qui le prendra vivant.

— Mort ou vif, rectifia aussitôt Farquanor, dont les yeux gris et froids s'éclairèrent d'une lueur féroce.

— En sommes-nous déjà là ? demanda pensivement Korsibar. Oui, reprit-il après un silence. Je suppose que oui. Soit. Cinq mille royaux d'argent pour Prestimion, mort ou vif, et trois mille pour chacun des trois autres. Donnez l'ordre à Navigorn de se lancer à leur poursuite. Et que Farholt prenne la tête d'une autre armée et traque Prestimion jusqu'au bout du monde, si besoin est. Il sera pris en tenaille. Tout devrait être terminé dans une dizaine de jours.

— Le Divin soutient notre cause, monseigneur, fit Farquanor de sa voix la plus mielleuse.

Il forma le symbole de la constellation et se retira, laissant Korsibar libre de regagner la salle de bains.

— D'agréables nouvelles ? demanda la rousse Aliseeva, en laissant filtrer un regard aguichant par-dessus le bord de la baignoire.

— Elles auraient pu être meilleures, répondit Korsibar. Mais oui, tout compte fait, d'agréables nouvelles.

Des appartements royaux, le comte Farquanor se rendit directement chez la princesse Thismet. Elle lui avait demandé peu de temps auparavant de la tenir informée de l'évolution de la rébellion ; le rapport qu'il allait faire sur la première victoire lui fournirait un bon prétexte pour aborder avec elle d'autres sujets.

La dame Melithyrrh l'introduisit auprès de la princesse, dans son boudoir octogonal aux murs vert de jade, où, sur une table basse, étaient disposée toute une collection de bagues en or ornées de différentes pierres, comme si elle était en train de choisir sa parure pour la soirée ; et elle était richement vêtue d'une robe à capuchon de velours vert foncé tombant en plis lourds, avec un haut corsage serré et des manches ajustées bouffant aux poignets. Mais le joli visage de la princesse était crispé et défait, comme c'était maintenant si souvent le cas, et l'amertume contractait sa mâchoire délicate. Farquanor vit

briller dans ses yeux la colère qui ne la quittait plus. Qu'est-ce qui pouvait bien la mettre dans cet état ? Il s'inclina profondément devant elle.

— Navigorn et Kanteverel ont combattu les troupes de Prestimion devant Arkilon, princesse. Les forces de Prestimion ont été mises en déroute et la noble cause de votre frère a triomphé.

Les narines de Thismet se dilatèrent fugitivement et le rose lui monta aux pommettes.

— Et Prestimion ? demanda-t-elle vivement, d'une voix vibrante de tension. Quel est son sort ?

— C'est la première chose que votre frère, lui aussi, a voulu savoir. J'ai répondu qu'il avait pris la fuite. Il a disparu dans la forêt avec Septach Melayn et les autres, ce qui est d'autant plus malheureux. Mais son armée est dispersée et la rébellion, j'en suis persuadé, ne survivra pas à cette défaite.

Elle se calma rapidement, une moue sur les lèvres, et son visage retrouva sa pâleur coutumière.

— Vraiment, fit-elle, sans le moindre accent interrogatif dans la voix.

Elle lui lança un regard sans expression avant de reporter son attention sur ses bagues, comme si elle n'avait plus rien à lui dire.

N'ayant pas été franchement congédié, Farquanor demeura où il était et reprit la parole après un long silence.

— Je croyais que la nouvelle de notre victoire vous réjouirait, princesse.

— Elle me réjouit, fit-elle d'une voix blanche, comme si elle parlait dans son sommeil. J'imagine que les victimes sont nombreuses, que le sang a arrosé comme il convient le champ de bataille. Oui, Farquanor, cela me réjouit infiniment. Je raffole de ces histoires où le sang coule.

Cette remarque, de sa part, était bizarre. Mais tout son comportement était bizarre depuis des semaines et cette humeur maussade ne la quittait pas. Restons-en là pour les nouvelles de la rébellion, se dit Farquanor. Il y avait un autre sujet dont il voulait l'entretenir.

Il prit une longue inspiration avant de se jeter à l'eau.

— Puis-je vous parler en ami, Thismet ? Car je pense que nous avons été amis, vous et moi ?

Elle leva la tête, stupéfaite.

— Vous m'appelez Thismet ? Je suis la sœur du Coronal !

— Vous étiez naguère la fille d'un autre Coronal et il m'arrivait de vous appeler Thismet.

— Quand nous étions enfants, peut-être… Qu'est-ce à dire, Farquanor ? Vous prenez bien des libertés, d'un seul coup ?

— Je ne pensais pas à mal, princesse. Je voulais seulement vous aider, si c'est en mon pouvoir.

— M'aider ?

Les muscles des épaules de Farquanor se contractèrent et devinrent durs comme l'acier. C'était le moment ou jamais, sinon, il se mépriserait jusqu'à la fin de ses jours.

— Il me semble, commença-t-il en pesant soigneusement chaque mot pour en mesurer l'effet probable et en faisant appel à toute son habileté, que vous avez, ces derniers mois, quelque peu perdu la faveur du Coronal votre frère. Pardonnez-moi si je me trompe, mais mon esprit d'observation n'a pas grand-chose à envier à celui de quiconque et j'ai le sentiment d'avoir remarqué une certaine froideur entre vous, ces derniers temps.

Thismet leva aussitôt vers lui un regard méfiant.

— Et alors ? fit-elle. Je ne dis pas que ce soit vrai, mais si c'était le cas, qu'y aurait-il à en dire ?

— Il serait infiniment regrettable, répondit onctueusement Farquanor, qu'un froid s'installe durablement entre le Coronal et sa sœur. Et – pardonnez-moi, princesse, si mes propos doivent vous toucher de trop près – je pense qu'il doit s'agir de quelque chose de ce genre, car je ne vous vois plus aux côtés de lord Korsibar à l'occasion des cérémonies et il ne sourit plus quand il s'entretient avec vous en public, pas plus que vous ne souriez depuis un certain temps. Vous êtes toujours tendue et rechignée, et cela dure maintenant depuis plus d'une saison.

Elle détourna les yeux et se remit à jouer avec ses bagues.

— Et si le Coronal et moi-même avions un léger différend, fit-elle d'une voix morne, en quoi cela vous concernerait-il, Farquanor ?

— Vous savez comment j'ai œuvré à vos côtés pour faire de votre frère celui qu'il est aujourd'hui. Je me suis senti très proche de vous deux, tandis que j'intriguais et manœuvrais pour votre compte, afin de le pousser vers le trône. Si toutes ces manœuvres n'ont eu pour résultat que de provoquer une brouille entre le frère est la sœur, j'en suis fort marri. Mais j'ai une solution à vous proposer, princesse.

— Vraiment ? fit-elle d'un air distant.

Le moment était venu de risquer le tout pour le tout. Il n'aurait su dire combien de fois il avait préparé dans son esprit ce qu'il s'apprêtait à dire. Les mots franchirent enfin ses lèvres, avec impétuosité.

— Si vous m'épousiez, princesse, cela pourrait contribuer à combler le fossé qui s'est creusé entre lord Korsibar et vous.

Dans la paume de sa main, Thismet avait disposé cinq bagues, chacune ornée d'une pierre différente : un rubis, une émeraude, un saphir, un diamant taillé à facettes et une chrysoprase vert doré ; en entendant les paroles de Farquanor, elle sursauta avec tant de violence que les bagues s'envolèrent en une gerbe étincelante avant de retomber sur le sol.

— Vous *épouser* ?

Plus possible de faire machine arrière. Farquanor résolut de ne pas dévier de son projet.

— Vous êtes sans époux. Il se murmure au Château que cet état est infiniment regrettable, compte tenu de votre grâce, de votre beauté et de votre haute naissance. On dit aussi que, depuis quelque temps, vous semblez partir à la dérive, comme si vous aviez rompu les amarres, sans objectif en vue et dans l'incapacité de vous en fixer un, maintenant que tout le pouvoir est dévolu à votre frère et que vous-même n'avez plus de position stable. Mais comment une femme sans mari, fût-elle la sœur du Coronal, pourrait-elle trouver à la cour la place qui lui revient ? Un beau mariage, voilà la réponse. Je m'offre à vous.

Elle parut sidérée ; mais il s'y attendait. Absolument rien ne l'avait préparée à cela. Il attendit, sans sourire, sans se renfrogner, regardant les émotions indéchiffrables se succéder impétueusement sur le visage ravissant, le rouge colorer les joues de-ci de-là, l'éclat changeant de ses yeux.

— Avez-vous réellement une si haute opinion de vous-même, Farquanor ? demanda-t-elle enfin. Croyez-vous qu'en vous épousant, j'élèverais ma position à la cour ?

— Je ne veux pas prendre en considération ma lointaine ascendance royale. Mais comme ces temps-ci, vous parlez très rarement avec votre frère, vous ignorez peut-être que je dois bientôt être nommé Haut Conseiller, dès que le vieux Oljebbin se sera résigné à prendre la retraite vers laquelle on le pousse.

— Mes plus sincères félicitations.

— Le Haut Conseiller – et son épouse – ne le cède qu'au Coronal dans la hiérarchie protocolaire du Château. De plus, en ma qualité de conseiller privilégié de votre frère, je serai dans une position idéale pour aplanir le différend qui porte atteinte à l'affection qui devrait avoir cours entre vous. Et ce n'est pas tout : le Haut Conseiller est en bonne place dans l'ordre de succession à la couronne. Si Confalume devait disparaître, je pourrais fort bien être nommé Coronal quand Korsibar gagnerait le Labyrinthe, ce qui améliorerait singulièrement votre position. Vous ne seriez plus seulement la sœur du Coronal, mais l'épouse du Coronal…

Thismet le considéra d'un air incrédule.

— Cela a assez duré, fit-elle en se penchant pour ramasser d'un geste rageur ses bijoux éparpillés sur le sol. Successeur de mon frère ? reprit-elle en le foudroyant du regard. Je ne voudrais pas de vous, même si on vous proclamait successeur du Divin.

Farquanor hoqueta de surprise.

— Princesse… princesse…

Et sa voix se perdit en un murmure inaudible.

— Jamais, depuis le jour déjà lointain où on m'a appris comment sont faits les enfants, reprit Thismet d'un ton chargé de cruauté moqueuse, rien ne m'a estomaqué comme cette demande. Vous épouser ? *Vous ?* Comment avez-vous pu imaginer une chose pareille ? Et pourquoi accepterais-je ? Croyez-vous que nous formerions un couple bien assorti ? Pensez-vous sincèrement être mon égal ? Comment pouvez-vous le croire ? Vous êtes un si *petit* homme, Farquanor !

— Pas aussi grand que votre frère, ou Navigorn, ou encore Mandiykarn, répliqua-t-il en se redressant de toute sa taille. Mais je ne suis pas un nabot, princesse. Nous aurions belle allure, vous et moi. Je me permets de vous rappeler que vous n'êtes pas si grande. Vous m'arrivez à peine à l'épaule, je pense.

— Croyez-vous donc que je parle de votre taille ? Eh bien, vous êtes aussi un imbécile. Partez, je vous en prie, partez ! poursuivit-elle en agitant impatiemment la main. Partez tout de suite. Avant de m'obliger à prononcer des mots vraiment cruels !

Une heure plus tard, quand la princesse Thismet demanda à le voir, Korsibar était dans son bureau. C'était leur premier tête-à-tête depuis très longtemps, depuis le jour où elle l'avait entretenu de l'horoscope que lui avait préparé Thalnap Zelifor. Ils n'en avaient jamais reparlé. À l'évidence, Korsibar ne satisferait pas à sa requête sans résister âprement et, sachant Prestimion en fuite et appelant à la rébellion, elle hésitait à aborder de nouveau le sujet. Mais elle n'avait pas renoncé.

À son entrée, il parut indécis et mal à l'aise, comme s'il redoutait qu'elle fût venue le relancer pour obtenir de lui son propre trône. Thismet soupçonnait qu'il eût préféré lui fermer totalement sa porte, mais qu'il ne tenait pas à faire peser sur sa propre sœur une interdiction si lourde. En tout état de cause, c'étaient des difficultés d'une autre sorte qu'elle comptait lui susciter cette fois.

Il avait plusieurs cartes étalées devant lui et une pile de rapports.

— Des nouvelles du front ? demanda-t-elle. Des détails sur la grande victoire ?

— Tu es au courant ?

— Le comte Farquanor a eu la gentillesse de m'en informer, il y a quelques minutes.

— Je parie que Prestimion aura retrouvé ses chaînes d'ici Merdi prochain. Puis commencera pour lui un apprentissage des règles de bonne conduite, auxquelles il se conformera pendant le reste de ses jours.

Il se replongea dans l'étude de ses cartes.

— Occupe-toi de moi, Korsibar, lança-t-elle après l'avoir observé un moment avec un agacement croissant.

— Que veux-tu, Thismet ? demanda-t-il sans lever la tête. J'espère que tu n'as pas choisi ce moment pour renouveler ta demande de…

— Non, ce qui m'amène n'a rien à voir. Je veux que tu te sépares de Farquanor et que tu le bannisses du Château.

Cette fois, il leva la tête et la regarda avec stupeur.

— Tu as toujours des surprises en réserve, ma sœur. Tu veux que je me sépare de…

— De Farquanor, oui. C'est ce que j'ai dit. Il ne mérite pas d'avoir une place à la cour.

Korsibar sembla incapable de trouver ses mots.

— Il ne mérite pas d'avoir une place ici ? répéta-t-il après un silence. Tout au contraire, Thismet. Farquanor n'est pas très sympathique, certes, mais il est fort utile et je compte l'utiliser. Oljebbin a enfin accepté de passer la main à la fin de l'année et Farquanor sera nommé Haut Conseiller. Je lui dois bien cela et je le réduis au silence en lui donnant ce dont il rêve depuis si longtemps.

— Pas totalement au silence, riposta Thismet. Il vient de passer me voir, Korsibar. Il m'a demandée en mariage.

— Quoi ?

Korsibar plissa les yeux en souriant, comme pour manifester un léger étonnement. Puis, en repassant les mots dans son esprit, il commença à en mesurer la portée. Le sourire se mua en un petit gloussement, puis en longs éclats d'un rire tonitruant, accompagnés de grandes claques sur la cuisse.

— En mariage ? reprit-il, quand il eut retrouvé son calme. Eh bien, le petit Farquanor n'a pas froid aux yeux ! Qui l'aurait cru capable de cela ?

— C'est un serpent, Korsibar ! Je ne veux plus jamais voir son visage. Tu me refuses beaucoup de choses, ne me refuse pas celle-là : chasse-le du Château.

— Non, ma sœur. Non et non ! Il n'en est pas question !

— Non ? répéta-t-elle.

— Farquanor m'est précieux. Il a visé trop haut, peut-être, et aurait certainement dû m'en parler, avant d'aller te faire la cour.

La démarche est osée, j'en conviens, et il a peut-être eu les yeux plus grands que le ventre. Mais c'est un conseiller rusé et ingénieux. Je ne pourrais me passer de lui, surtout en ce moment, avec Prestimion en liberté et qui se prépare peut-être à fomenter de nouveaux désordres, maintenant qu'il a échappé à Navigorn. J'ai besoin d'un homme comme Farquanor, plein de malice et de méchanceté, pour élaborer des plans ; on ne peut s'entourer de balourds à l'âme noble quand on est roi, comprends-tu ? En tout cas, tu pourrais trouver pire que lui.

— Je préférerais épouser un Lii, un vendeur ambulant de saucisses.

— Oh ! oh ! Le regard meurtrier de Thismet ! Les babines retroussées ! Eh bien, ma sœur, tu n'as qu'à l'éconduire, si tu ne veux pas de lui ! En aucune manière, je ne t'obligerai à aller contre ta volonté.

— Crois-tu que je ne l'aie pas déjà repoussé ? Mais je veux que tu le chasses à jamais de ma vue.

Korsibar appuya le bout de ses doigts sur ses tempes.

— Je t'ai expliqué à quel point il m'est précieux. Si tu y tiens vraiment, je lui ferai des reproches, je lui dirai de chasser définitivement cette idée de son esprit, je l'enverrai se traîner à tes genoux et s'excuser pour son impudence. Mais je ne me débarrasserai pas de lui. De toute façon, tu devrais te marier. Il est temps pour toi, peut-être même déjà un peu tard. Épouse Navigorn, par exemple. Bel homme, haute naissance et grand cœur.

— Je n'ai pas envie d'épouser qui que ce soit, répliqua Thismet en prenant un ton différent, plus grave et plus tranchant. Tu sais ce que je veux, Korsibar.

Elle le vit se cabrer. Mais elle insista quand même ; s'il refusait de lui donner satisfaction sur un point, elle le harcèlerait sur l'autre.

— Donne-moi une couronne, reprit-elle. Fais-moi Coronal, laisse-moi régner conjointement avec toi.

— Tu recommences ?

Il pinça les lèvres et la colère assombrit son visage.

— Tu sais que cela ne se fera jamais.

— Un simple décret… Aussi facilement que tu as pris la couronne le jour de la mort de Prankipin, tu pourrais…

— Non. Jamais, Thismet ! Jamais ! Jamais !

Korsibar lui lança un long regard brûlant de rage avant de se lever d'un bond et de se mettre à marcher de long en large devant elle.

— Par le Divin, ma sœur, reprit-il bouillant de fureur, ne me casse plus les pieds avec cette histoire de couronne, sinon je te garantis que je te marie personnellement avec le petit Farquanor. Je lui donnerai ta main, je vous proclamerai mari et femme devant toute la cour et, s'il doit t'attacher pour consommer votre union, je n'en aurai pas de chagrin ! Je m'y engage solennellement, Thismet. Un mot de plus à propos de cette idée folle de devenir Coronal et tu deviens l'épouse de Farquanor !

Elle le regarda, horrifiée.

Il garda le silence un moment. Elle vit la colère se retirer lentement, mais le masque du visage demeurait impassible.

— Écoute-moi bien, reprit Korsibar d'une voix plus calme. Une rébellion est en cours contre mon autorité. Je dois écraser Prestimion, ce que je ferai, ce que je suis en bonne voie de réussir. Quand tout sera terminé, je serai l'incontestable Coronal de Majipoor et l'autorité sera mienne, sans partage. As-tu bien compris, Thismet ? Il n'est pas question pour moi d'aller annoncer que j'élève un autre trône dans ce Château et qu'une femme y siégera sur un pied d'égalité. Il est aussi absurde de ta part de me demander de régner conjointement avec moi que de celle de Farquanor de te demander en mariage. Il ne sera ton époux que si, par ton obstination, tu m'obliges à te donner à lui ; et tu ne seras pas Coronal, en aucun cas. C'est mon dernier mot. Le dernier. Si tu veux bien m'excuser maintenant, ma sœur, le bon Sanibak-Thastimoon attend pour m'entretenir d'un sujet de la plus haute importance et je ne voudrais pas le faire patienter plus longtemps…

5

Dans l'heure qui suivit sa défaite dans la plaine d'Arkilon, le ciel s'ouvrit sur Prestimion et déversa sur lui une des lourdes pluies d'automne si fréquentes dans cette région. Il chevaucha vite et longtemps, bien avant dans la nuit, sous ce déluge, accompagné seulement de quelques dizaines de ses hommes ; il était trempé jusqu'aux os et d'humeur très sombre quand, enfin, il atteignit la forêt de Moorwath, à l'ouest d'Arkilon, le lieu où ils étaient convenus de se retrouver, Septach Melayn et lui, si le sort des armes devait leur être contraire. Dans les moments d'optimisme précédant la bataille, Prestimion n'avait jamais réellement envisagé une issue qui l'obligerait à passer la nuit sous les hautes frondaisons des vakumbas au tronc renflé de la forêt de Moorwath ; c'est pourtant ce qu'il fit, trempé, fatigué et traînant la jambe.

— Il semble, confia-t-il à Nilgir Sumanand, son aide de camp, que faire la guerre ne consiste pas seulement à proclamer la justesse de sa cause.

— Ce n'était que la première escarmouche, monseigneur, répondit Nilgir Sumanand avec tact et douceur. Il y aura bien d'autres affrontements sur le champ de bataille, en notre faveur, avant de toucher au but.

— Mais voyez les pertes que nous avons déjà subies, poursuivit Prestimion, l'air maussade. Où est Gialaurys ? Et Septach Melayn… Je l'ai entraperçu au milieu d'un groupe d'ennemis, très loin de moi. Par le Divin, si Septach Melayn a péri…

— Il est sain et sauf près d'ici, dans la forêt, j'en suis certain, et nous n'allons pas tarder à le retrouver. Il n'est pas encore né, monseigneur, celui qui parviendra à lui porter un coup fatal.

Ces paroles avaient de quoi réconforter Prestimion, mais il les balaya d'un geste.

— Cessez de m'appeler « monseigneur » à tout bout de champ ! lança-t-il d'une voix où perçait plus de colère qu'il n'eût

aimé en laisser paraître. Cela m'horripile ! Quel beau Coronal je fais, trempé comme une soupe sous ces vakumbas ruisselants ! Il m'a fallu supporter bien des choses désagréables depuis que la fortune m'est devenue contraire. Nilgir Sumanand, ajouta-t-il rapidement, d'un ton adouci, car il s'en voulait d'avoir rudoyé de la sorte cet homme bon et loyal. Ce n'est assurément pas ce que j'avais prévu pour moi quand j'ai commencé à conquérir les honneurs.

La pluie semblait avoir cessé. À travers les grandes et lourdes feuilles grises vernissées sur le dessus et pelucheuses dessous filtraient de pâles rayons de lune. Mais la nuit était froide, le sol détrempé et la cuisse lui élançait sans discontinuer ; elle avait été meurtrie dans sa partie la plus charnue par un soldat de Navigorn, qui, passant au galop au plus fort de la mêlée, lui avait assené un grand coup de cravache. Prestimion avait beau se dire que c'était préférable à un coup d'épée, il n'en boitait pas moins.

— Avons-nous des lumiflots ? demanda-t-il à Nilgir Sumanand. Si vous en trouvez, suspendez-les à ces arbres. Ils guideront dans la nuit ceux des nôtres qui pourraient errer dans les parages.

— Et s'ils guidaient Navigorn vers nous, prince ?

— Il faudrait être un général bien téméraire pour conduire ses troupes en pleine nuit au plus profond d'une forêt obscure, au risque de tomber dans une embuscade. Non, Navigorn et ses hommes sont en train de fêter dignement leur victoire à Arkilon. Installez les lumiflots, Nilgir Sumanand.

Les globes de lumière rouge furent rapidement accrochés aux branches basses des arbres les plus proches et peu après, comme Prestimion l'avait espéré, les lumières commencèrent à attirer les débris épars de son armée, des hommes arrivant d'abord par deux ou trois, puis par groupes allant jusqu'à une douzaine.

Il était minuit quand Gialaurys apparut. Il arriva seul. Sa manche en lambeaux et couverte de sang laissait voir une plaie à vif. Il avait une mine tellement sinistre que Prestimion hésita à lui parler ; refusant violemment qu'on bande sa blessure, Gialaurys alla s'asseoir à l'écart et prit dans une poche de sa

tunique déchirée le fruit vert d'un vakumba, qu'il avait dû cueillir sur une branche ou ramasser par terre ; il commença à mordre dans le fruit et à en arracher des bouchées en grondant d'une manière effrayante, comme s'il était réduit à l'état de bête sauvage.

Un peu plus tard, Kaymuin d'Amblemorn arriva avec un détachement de Skandars et une poignée d'humains de sa cité, puis ce fut le tour de Nemeron Dalk, de Vilimong, avec une cinquantaine d'hommes et, sur leurs talons ou presque, le comte Ofmar de Ghrav et un grand nombre des siens, quelques habitants de Simbilfant et les trois fils de Rufiel Kisimir, l'intendant du domaine de Muldemar, à la tête d'une foule de combattants qui se pressèrent autour de Prestimion en poussant de grands cris de joie. Tout ce remue-ménage dans le campement, sous le couvert des gros vakumbas, en attira d'autres, qui se présentèrent au long de la nuit. L'armée de Prestimion n'avait donc pas été mise en pièces comme il le redoutait ; il en éprouva du réconfort. Rares étaient ceux qui n'avaient pas été blessés dans la bataille, certains grièvement. Mais tous, même les plus sérieusement touchés, se présentèrent devant Prestimion pour lui jurer de continuer jusqu'au bout à se battre pour sa cause.

Mais il n'y avait aucun signe de Septach Melayn ni de Svor.

À l'approche du matin, Prestimion dormit un peu. L'aube était longue à venir à cette latitude, car le Mont du Château se dressait juste à l'est et le soleil devait s'élever au-dessus de cette muraille de près de cinquante kilomètres de haut avant que sa lumière pénètre dans la forêt. Prestimion sentit enfin de la chaleur sur son visage ; quand il ouvrit les yeux, il découvrit le nez crochu et le sourire rusé découvrant largement les dents du duc Svor, puis Septach Melayn, aussi détendu et élégant que s'il se rendait à un banquet au Château, sans un seul de ses cheveux dorés en désordre, sans un accroc à ses vêtements. Thalnap Zelifor, le sorcier Vroon, était perche sur son épaule gauche.

— Vous êtes-vous bien reposé, ô prince sans égal ? demanda l'escrimeur en souriant.

— Pas aussi bien que toi, répondit Prestimion en se mettant avec raideur sur son séant et en s'époussetant. Cet hôtel n'est

pas aussi confortable, je le crains, que la luxueuse auberge où tu as dû passer la nuit.

— Luxueuse, en vérité, répondit Septach Melayn. Toute de marbre rose et d'onyx noir, avec quantité d'accortes soubrettes et un plat de langues de bilantoon marinées au lait de dragon, que je ne suis pas près d'oublier.

Il s'agenouilla à côté de Prestimion, pour permettre au Vroon de sauter de son épaule.

— As-tu été blessé au cours de la bataille ? demanda-t-il d'un ton moins léger.

— Seulement dans mon orgueil, et j'ai reçu un coup sur la cuisse, qui me fera souffrir un ou deux jours. Et toi ?

— J'ai le pouce douloureux, répondit Septach Melayn avec un clin d'œil, à force d'appuyer sur la garde de mon épée tandis que je lardais de coups Alexid de Strave, au cœur de la mêlée. Sinon, rien.

— Alexid est mort ?

— Avec beaucoup d'autres, des deux côtés. Et ce n'est pas fini.

— Et moi, glissa le duc Svor, tu ne t'enquiers pas si je suis blessé ?

— Toi aussi, mon ami, tu t'es battu avec courage ?

— J'ai pensé que je devais mettre à l'épreuve mes qualités de combattant. J'ai foncé dans le tas. Au plus fort de l'action, je me suis trouvé face à Kanteverel, nez à nez avec lui.

— Et tu le lui as mordu ? fit Prestimion.

— Méchant ! J'ai brandi mon épée – jamais la colère ne m'avait poussé si loin – et il m'a regardé. « As-tu l'intention de me tuer, Svor, m'a-t-il dit, moi qui t'ai donné la belle dame Heisse Vaneille ? J'ai perdu mon arme et suis à ta merci. » Ne pouvant trouver au fond de mon cœur de la haine pour lui, je l'ai pris par l'épaule, je l'ai fait pivoter sur ses pieds et je l'ai poussé de toutes mes forces pour le renvoyer en titubant vers ceux de son camp. Ai-je failli à mon devoir, Prestimion ? J'aurais pu le tuer sur place. Mais je ne suis pas capable de verser le sang, je pense.

— À quoi cela aurait-il servi de tuer Kanteverel ? fit Prestimion en secouant la tête. Il ne s'y entend pas plus que toi

au maniement des armes. Mais reste derrière les lignes, Svor, lors de notre prochaine bataille. Tu y seras bien plus tranquille. Nous aussi, je pense. Et mon petit compagnon de cellule, poursuivit-il en baissant la tête vers Thalnap Zelifor, a-t-il fait des miracles avec son épée ?

— Je pourrais en utiliser cinq en même temps, répondit le Vroon en agitant sa masse de tentacules, mais pas plus longues que des aiguilles et je ne piquerais que des tibias. Non, Prestimion, je n'ai pas répandu de sang hier. Mais j'ai jeté des charmes pour votre victoire. Sans moi, l'issue de la bataille eût été encore plus funeste.

— Encore plus funeste ? répéta Prestimion avec un petit rire. Dans ce cas, vous avez toute ma gratitude.

— Ce n'est pas tout : j'ai lancé les baguettes divinatoires pour connaître l'issue de votre prochaine bataille. Les augures sont favorables. Vous remporterez une grande victoire contre des forces très supérieures.

— Bravo ! bravo ! s'écria Septach Melayn.

— Mon ami, fit Prestimion, j'embrasserais la sorcellerie de tout cœur si j'entendais tout le temps de la bouche de mes mages des prophéties de cette sorte.

La venue d'une nouvelle et belle journée, et le retour de ses amis très chers firent le plus grand bien au moral de Prestimion et il commença à laisser derrière lui les souvenirs douloureux de la bataille d'Arkilon. Des traînards continuèrent d'arriver, si bien que, à la fin de la matinée, il avait reconstitué un semblant d'armée, composée d'hommes crottés, épuisés, éclopés.

Prestimion savait qu'il leur faudrait quitter rapidement la forêt. Il eût fait preuve de légèreté en imaginant que Navigorn les y laisserait séjourner longtemps en toute impunité. Mais où aller ? Ils n'avaient pas de cartes et personne ne connaissait guère du vaste territoire qui s'étendait à l'ouest d'Arkilon que la magnifique et célèbre Fontaine de Gulikap, à une courte distance de la forêt.

Nemeron Dalk, de Vilimong, un homme d'un certain âge qui avait fait plusieurs voyages dans cette contrée put leur fournir quelques renseignements. Il connaissait le nom des cours d'eau

et des élévations de terrain, et il était capable de les situer approximativement les uns par rapport aux autres. Elimotis Gan, originaire de Simbilfant, avait aussi parcouru la région. Et l'un des dons que Thalnap Zelifor revendiquait était celui de deviner les directions et les itinéraires. Ces trois hommes, accompagnés de Prestimion, Septach Melayn et Svor se réunirent en milieu de matinée pour tracer un itinéraire.

Le Vroon alluma de petits cubes d'une matière brune ressemblant à du sucre, mais qui, comme il l'expliqua, était l'encens des sorciers ; il fit onduler ses tentacules, le regard fixé au loin, en se parlant tout bas. Au bout d'un moment, il commença à décrire la configuration du terrain qui s'étendait devant eux, à mesure qu'il affirmait la percevoir dans ses visions suscitées par l'encens ; Elimotis Gan et Nemeron Dalk apportaient des précisions et des corrections ; de la pointe de son épée, Septach Melayn dessina une carte grossière sur un coin de sol meuble, effaçant ses erreurs du bout de sa botte.

— Ces collines, là – des collines ou des montagnes ? –, comment les appelle-t-on ? demanda Prestimion en indiquant une ligne tracée par Septach Melayn, qui courait tout droit du nord au sud, sur une grande distance.

— Les Trikkalas, répondit Elimotis Gan. Des montagnes plus que des collines, s'il m'en souvient bien. Oui, des montagnes, sans aucun doute.

— Pourrions-nous les traverser facilement en partant droit vers l'ouest ?

Elimotis Gan, un petit homme tout sec qui semblait déborder d'énergie, échangea un regard avec le grand et robuste Nemeron Dalk. Prestimion eut l'impression que ce regard était chargé de pessimisme.

— La route de Sisivondal passe par ici, fit Nemeron Dalk, en indiquant le bas de la ligne, qui marquait l'extrémité méridionale des montagnes, et là, au nord, il y a celle de Sintalmond. Entre les deux, là où vous dites vouloir passer, se trouve la partie la plus haute et la plus accidentée de la chaîne, et il n'existe que le col connu sous le nom d'Ekesta, ce qui, dans le dialecte local, signifie « maudit ».

— Joli nom, fit Septach Melayn.

— La route, elle, ne l'est pas, répliqua Elimotis Gan. Une piste raboteuse, très raide, paraît-il, où il est difficile de trouver de la nourriture et où les voyageurs sont harcelés de nuit par des meutes de vorzaks affamés.

— Mais elle est directe, fit Prestimion. Mon but est d'atteindre ce grand fleuve, là, de l'autre côté des montagnes. Le Jhelum, c'est bien cela ?

— Oui, le Jhelum, confirma Nemeron Dalk.

— Bien, reprit Prestimion. Nous allons faire route vers l'ouest et passer par votre col maudit pour franchir les Trikkalas ; nous lancerons des pierres aux vorzaks s'ils nous importunent, et, quand nous arriverons de l'autre côté de la montagne, nous traverserons le fleuve, après la descente qui devrait être beaucoup plus facile. Ensuite, nous pourrons réparer nos forces sur la rive ouest du Jhelum, dans les prairies de Marraitis, où sont élevées et entraînées les meilleures montures de combat. Vous voyez où je veux en venir ?

— Il nous faudra une cavalerie, si nous devons nous battre de nouveau, fit Septach Melayn.

— Exactement. Nous réquisitionnons chez les éleveurs de Marraitis un grand nombre de montures, nous envoyons des messagers dans toutes les cités susceptibles de nous être favorables, pour demander des volontaires, nous bâtissons et nous entraînons une armée digne de ce nom, pas la horde assemblée à la va-vite que Navigorn a taillée en pièces. Quand Korsibar apprendra où nous sommes, il enverra une armée contre nous. Mais il ne la fera pas passer par le col, si l'endroit est aussi dangereux que l'affirment nos deux amis. Elle contournera les montagnes par le sud ou par le nord, ce qui prendra plusieurs mois ; en passant par le col d'Ekesta, nous prenons de l'avance, nous arrivons dans les prairies bien avant l'armée ennemie et nous nous donnons le temps de nous préparer, tout cela au prix du petit effort supplémentaire qu'est le choix du trajet le plus pénible.

— Comment voyez-vous ce col ? demanda Svor à Thalnap Zelifor. Est-il franchissable, à votre avis ?

Le Vroon leva ses tentacules et entreprit une sorte de rituel d'évocation.

— Ce sera difficile, mais pas impossible, répondit-il au bout d'un moment.

— Difficile, mais pas impossible, fit Prestimion en souriant. Je n'en demande pas plus. J'ai décidé de croire que vous aviez le don et je considère vos prédictions comme sûres et exactes. Alors, poursuivit-il en se tournant vers les autres, sommes-nous d'accord ? Le col d'Ekesta jusqu'au Jhelum, la traversée du fleuve par un moyen dont nous nous préoccuperons en temps voulu et l'établissement de notre quartier général dans les prairies de Marraitis ? Et quand le moment viendra de livrer une nouvelle bataille, nous aurons, avec l'aide du Divin, une véritable armée à lancer contre l'usurpateur.

— Sans parler des renforts que Dantirya Sambail nous a certainement déjà envoyés de Zimroel, ajouta Svor.

— Tu as eu une lueur mauvaise dans le regard en disant cela, observa Septach Melayn. Douterais-tu de la venue des troupes du Procurateur ?

— J'ai toujours une lueur mauvaise dans le regard, répondit Svor. Ce n'est pas ma faute ; je suis né comme cela.

— Épargnez-nous vos apartés, tous deux, je vous prie, fit sèchement Prestimion. Avec l'aide du Divin, le Procurateur tiendra parole. Notre objectif est maintenant de nous rendre à Marraitis et de mieux nous préparer à la guerre que nous ne l'étions hier. Ce qui doit arriver par la suite, nous nous en inquiéterons en temps voulu.

Leur équipage, du moins ce qu'il en restait, arriva dans la forêt à midi, apportant les armes et les bagages qui les avaient suivis dans les cités des contreforts. Il était agréable d'avoir des vêtements propres et tout ce qui leur avait manqué au cours de la nuit dans la forêt. Quelques centaines de traînards les trouvèrent aussi ; quand il fut certain que personne d'autre ne viendrait les rejoindre, Prestimion donna l'ordre de se mettre en route vers l'ouest, dans la direction des montagnes de Trikkala et du Jhelum.

Au-delà de la forêt commençait une région agricole comme les autres, mais le paysage ne tarda pas à devenir étrange, car ils approchaient de la célèbre Fontaine de Gulikap. Ils observèrent

d'abord le bouillonnement de sources chaudes qui faisait du sol une brune étendue humide et stérile, puis des jaillissements de geysers et des terrasses crayeuses, semblables à des alignements de baignoires, contenant de minces couches d'eau envahies par des algues multicolores, rouge, vert-bleu, de toutes les nuances.

Prestimion, émerveillé, prit le temps d'admirer la vapeur noire d'une fumerolle en forme de bourse, haute de près de cent mètres. Puis ils traversèrent un plateau mort de sédiments vitreux, zigzaguant pour éviter des trous béants d'où s'échappaient des gaz délétères.

— Il ne fait pas de doute, observa Prestimion à demi sérieux, que, dans un endroit comme celui-ci, je pourrais finir par croire aux démons. Ce paysage donne l'impression d'avoir été détaché d'une autre planète et transporté ici par le caprice d'un terrible enchanteur.

Svor, qui était déjà venu dans cette région, lui dit en souriant d'attendre la suite.

Ils contournèrent ensuite un ensemble de bassins d'eau chaude qui gargouillaient, se soulevaient, gémissaient et semblaient près de les engloutir sous le liquide bouillonnant. Le ciel gris bleu était chargé de fumée, même au beau milieu de la journée, et des odeurs âcres et chimiques flottaient dans l'air. Le soleil n'était plus visible. Leur peau se couvrit rapidement de particules sombres et collantes ; Prestimion vit Septach Melayn passer légèrement les ongles sur sa joue et laisser des traces pâles sur la couche de saleté. Et pourtant cet endroit, aussi horrible qu'il fût, était habité. Au ras du sol grouillaient des créatures aux multiples paires de pattes et à la peau d'un rose luisant, qui se déplaçaient en ondulant et les observaient avec méfiance, en levant vers eux la rangée de petits yeux noirs et ronds qui faisaient saillie sur leur front.

Ce paysage de geysers et de bassins d'eau chaude était fermé par une saillie de roche érodée qui s'étirait vers le nord et le sud. Ils la gravirent rapidement, malgré une myriade de pierres branlantes qui rendaient l'ascension délicate et redescendirent sur le versant occidental, dans un endroit si extraordinaire que Prestimion comprit qu'ils venaient d'entrer dans le territoire de la Fontaine.

À la douce lumière du soleil filtrée par les fumées, il découvrit une étendue plate et totalement nue : pas un buisson, pas un arbre, pas un rocher, rien que cette surface plane qui s'étendait de l'extrême gauche à l'extrême droite et, entre les deux, sur toute la surface visible du sol couleur de brique. Juste devant les voyageurs, dans cette plaine, se dressait une énorme colonne de lumière qui jaillissait du sol et s'élevait avec une rectitude parfaite, tel un gigantesque pilier de marbre, et dont l'extrémité supérieure se perdait dans les hauteurs de l'atmosphère. Cette colonne avait le luisant de la pierre polie ; Prestimion en estima la largeur à huit cents mètres.

— Regarde, fit Svor. C'est la Fontaine.

Ce n'était pas de la pierre, non. Prestimion comprit qu'il s'agissait d'un jaillissement d'énergie pure. Le mouvement était évident à l'intérieur. D'énormes secteurs tourbillonnaient, s'entrechoquaient, s'enchevêtraient et fusionnaient. Les couleurs changeaient sans cesse, passant d'une dominante rouge à verte, puis bleue ou encore brune. La texture de certaines parties de la colonne paraissait plus dense par endroits. Des étincelles s'en détachaient et voletaient un moment avant de s'évanouir. À son sommet imprécis la colonne se fondait progressivement dans les nuages qu'elle troublait et assombrissait. L'air vibrait d'un sifflement continu, une manière de crépitement évoquant une décharge électrique.

Prestimion trouvait hallucinant le spectacle de cette énorme colonne éclatante, isolée au milieu du plateau désolé. C'était un sceptre, un symbole de pouvoir ; c'était un foyer de changement et de création ; c'était un axe de puissance, sur lequel toute la planète géante pouvait tourner.

— Que m'arriverait-il, à ton avis, si je la touchais ? demanda-t-il à Svor.

— Tu t'y dissoudrais en un instant. Les particules de ton corps danseraient à jamais dans cette colonne de lumière.

Ils s'approchèrent d'aussi près qu'ils osèrent le faire. Cela leur permit de distinguer sur le pourtour de la Fontaine une large bordure calcifiée, d'une blancheur d'ossements, lisse comme de la porcelaine. L'incroyable surgissement de lumière multicolore jaillissant d'un insondable et ténébreux abîme

passait à l'intérieur de cette bordure. Quelles forces étaient à l'œuvre dans les entrailles de la planète. Prestimion n'en avait pas la moindre idée. Mais, en contemplant pensivement le spectacle extraordinaire qui s'offrait à ses regards, il fut frappé, pour la première fois, lui sembla-t-il, par le sentiment de la splendeur majestueuse de Majipoor, de la beauté et de la grandeur de cette planète qui recelait une infinie variété de merveilles. Et il fut saisi d'une profonde tristesse à la pensée que cette beauté et cette grandeur allaient être en partie ternies par la guerre. Mais il n'avait pas le choix. L'harmonie de la planète avait été rompue et il n'existait pas d'autre remède que la guerre.

Il contempla longuement la Fontaine. Après quoi, il donna l'ordre d'en faire le tour et de poursuivre la marche vers l'ouest.

6

Il leur fallut treize jours pour franchir le col d'Ekesta, ce qui, au dire de Nemeron Dalk, était le temps le plus court dont il eût jamais entendu parler. Ils marchèrent nuit et jour, sans jamais ou presque prendre le temps de faire halte, comme si l'armée de Navigorn était sur leurs talons. Ce fut une épreuve pénible, mais, comme l'avait prédit Thalnap Zelifor, la chose n'était pas impossible, seulement très difficile.

Les Trikkalas étaient des montagnes aux contours déchiquetés, d'où s'élançaient des pics aigus qui les faisaient ressembler à des crêtes de lézard ; la route du col n'était qu'une sorte de piste bosselée, à peine tracée à certains endroits. La nourriture y était difficile à trouver ; elle n'avait la plupart du temps pas une grande valeur nutritive et apportait encore moins de plaisir ; l'air, sec et froid, allait en se raréfiant, de sorte que le simple fait de respirer était parfois douloureux. Mais tout le monde marcha rapidement, sans se plaindre, et le franchissement du col se passa sans encombre. Même les vorzaks tant redoutés demeurèrent à distance respectueuse et se contentèrent de pousser des cris furieux et de donner de la voix, de l'abri de leurs cavernes à flanc de montagne. Quand les voyageurs parvinrent enfin sur le versant opposé, leur âme s'emplit de gratitude et de soulagement.

Ils arrivèrent en terrain dégagé, peu boisé, où des agglomérations très espacées apparaissaient de-ci, de-là. L'air y était plus doux, car ils s'engageaient dans la vallée du Jhelum, vers lequel des affluents convergeaient de tous côtés. Le fleuve au débit rapide était large, trop pour y jeter un pont. Mais il n'y avait pas de rapides ni d'autres dangers apparents et ils entreprirent de construire des bateaux et des radeaux en utilisant les arbres qui poussaient à profusion au bord du fleuve. Il fallut trois jours pour faire passer sur l'autre rive les hommes et tout le matériel.

Ils ne connurent qu'une seule alerte, quand la grosse tête carrée et luisante, suivie du long cou épais d'un gappapaspe sortit de l'eau à vingt mètres devant l'embarcation de Gialaurys ; la tête de l'animal gigantesque s'éleva très haut au-dessus d'eux, emplissant le ciel et provoquant chez certains un début de panique. Mais l'animal se contenta de les regarder. Le gappapaspe était un inoffensif herbivore se nourrissant d'algues et vivant sur les fonds vaseux des cours d'eaux ; pour les voyageurs, le seul danger était que l'un d'eux remonte à la surface, juste au-dessous d'un radeau ou d'un bateau, et le brise en mille morceaux, précipitant ses occupants dans le fleuve, où d'autres animaux moins inoffensifs pouvaient être à l'affût. Mais ils ne virent que ce géant solitaire qui, au bout d'un moment, se laissa glisser dans l'eau et disparut dans les profondeurs gris-brun.

Sur la rive occidentale du fleuve, ils retrouvèrent une région peuplée, des agglomérations animées de taille moyenne, entourées de zones agricoles ; dès que Prestimion se présenta à la population, il fut accueilli comme un libérateur et acclamé comme le Coronal. Les habitants de la région connaissaient peu Korsibar et avaient de la peine à comprendre comment il avait pu prendre possession du trône alors que le fils d'un Coronal n'était pas censé succéder à son père. Prestimion fut salué comme le souverain légitime par ces braves campagnards respectueux des traditions, qui se rangèrent avec empressement sous ses étendards.

Il établit son campement où il l'avait décidé, dans les grandes prairies de Marraitis où on élevait depuis des millénaires les plus belles montures de Majipoor. Les meilleurs éleveurs vinrent à lui avec leurs troupeaux de montures de combat et mirent spontanément à la disposition de sa cavalerie les plus robustes et les plus fougueuses.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre que Prestimion rassemblait une armée pour marcher sur le Mont du Château et renverser le faux Coronal ; la réaction populaire fut enthousiaste. Il ne se passait pas de jour ou presque qu'un détachement de quelque ville de la région n'arrive au campement. « Je préfère mourir ici, à vos côtés, plutôt que de

me soumettre à celui qui occupe illégalement le Château », entendait-il dire de toutes parts. Prestimion accepta ainsi avec joie dans les rangs de son armée des hommes tels que le duc Miaule d'Hither Miaule, à la barbe de neige, accompagné de cinq cents guerriers en tunique verte, tous habiles cavaliers ; Thurm de Sirynx et ses mille hommes en uniforme à rayures turquoise, les couleurs de leur cité ; le jeune et radieux Spalirises aux cheveux d'or, fils de Spalirises de Tumbrax, à la tête d'une troupe imposante ; Gynim de Tapilpil, avec une unité de frondeurs en pourpoint cramoisi ; l'intrépide Abantes de Pytho, Talauus de Naibilis et bien d'autres de cette envergure. Prestimion vit aussi arriver des troupes de Thannard, de Zarang, d'Abisoane et de deux douzaines d'autres agglomérations dont il n'avait jamais entendu parler, mais dont il accepta volontiers le soutien. L'arrivée de ce flot de combattants le stupéfia et lui fut infiniment agréable. Ses frères Abrigant et Taradath vinrent, eux aussi, se joindre à ses troupes, avec, lui sembla-t-il, la moitié des hommes valides de la cité de Muldemar. Ils expliquèrent que Teotas, le benjamin, les aurait accompagnés si leur mère, la princesse Therissa, ne s'y était opposée.

La nouvelle que Prestimion attendait avec le plus d'impatience, mais sans jamais oser tout à fait croire qu'elle deviendrait réalité, leur parvint enfin : une armée énorme, sous le commandement de Gaviad et Gaviundar, les frères de Dantirya Sambail, avait débarqué quelques semaines plus tôt à Alaisor et traversait les terres à marche forcée, en direction de Marraitis, pour faire la jonction avec les forces rebelles de plus en plus nombreuses. Le message ajoutait que Dantirya Sambail avait été retardé à Ni-moya par les responsabilités de sa charge de Procurateur, mais qu'il devait quitter Zimroel sous peu pour rejoindre dans les meilleurs délais les troupes de Prestimion.

Était-ce vrai ? Oui. Oui. Sur les talons de l'estafette, l'avant-garde de l'armée de Zimroel apparut, suivie du gros de la troupe, les deux frères du Procurateur à sa tête.

— Ils font une belle paire, ces deux-là, souffla Gialaurys à l'oreille de Septach Melayn, en les regardant approcher. Ils sont bien de la même race que leur frère aîné.

— En plus joli encore, répondit Septach Melayn. De vrais parangons de beauté.

Gaviad et Gaviundar avaient les cheveux d'un orange flamboyant et la figure criblée de taches de rousseur de Dantirya Sambail, et ils étaient d'une laideur aussi éclatante que lui, mais quelque peu différente. Gaviad, l'aîné des deux, court et épais, avait les yeux chassieux et la face bouffie, avec un gros nez rouge en patate surmontant une moustache de feu aux touffes de poils rudes dressés comme des fils de cuivre rouge sur des lèvres épaisses, étonnamment molles et pendantes ; c'était un homme puissant, aux appétits monstrueux, à la poitrine comme un tambour, au ventre comme une outre gonflée.

Son frère Gaviundar était beaucoup plus grand, d'une taille approchant celle de Septach Melayn, et son visage était large et perpétuellement empourpré, avec de petits yeux bleu-vert cruels encadrés par la plus grande et la plus épaisse paire d'oreilles dont la nature eût jamais affligé un humain, des oreilles comme des roues de charrette. Devenu chauve très jeune, il n'avait conservé de ses cheveux que deux stupéfiants plumets raides qui partaient obliquement de chaque côté de sa tête. Comme pour compenser, il s'était laissé pousser une barbe dense et emmêlée, d'un jaune-roux, si épaisse que des oiseaux eussent pu y nicher, dégringolant en cascade jusqu'à la moitié de sa poitrine. Comme Gaviad, Gaviundar mangeait immodérément et engloutissait des quantités colossales de vin, mais il tenait l'alcool, contrairement à son frère qui, cela devint vite manifeste, prenait un grand plaisir à s'enivrer jusqu'à l'abrutissement.

Prestimion décida que cela pouvait être toléré, à condition qu'il fût en état de se battre. Les deux frères avaient amené des troupes en nombre considérable, levées sur la côte orientale de Zimroel, essentiellement à Piliplok et Ni-moya, mais aussi dans une vingtaine d'autres cités.

Tout l'automne, tout l'hiver et au début du printemps, Prestimion s'efforça de fondre ces troupes hétéroclites pour créer une armée homogène et opérationnelle. La seule question qui restait était de savoir quand et comment passer à l'offensive contre Korsibar.

Prestimion penchait pour sa stratégie initiale, consistant à parcourir les contreforts du Mont du Château, dans le sens inverse, de Simbilfant à Ghrav, Arkilon et Pruiz, de traverser Lontano et Da pour revenir à Vilimong, cette fois à la tête d'une puissante armée qui irait en grossissant et déferlerait sur les pentes du Mont en exigeant l'abdication de Korsibar. Mais Gialaurys n'était pas de cet avis.

— Attendons ici, au cœur du continent, que Korsibar décide de venir nous châtier. Nous mettrons son armée en déroute loin du Mont ; la route du Château s'ouvrira librement à nous et nous accepterons la reddition des forces que nous pourrions rencontrer en chemin.

Les deux stratégies avaient des avantages. Prestimion fut long à prendre sa décision.

Mais, un jour, le duc Svor vint lui apporter des nouvelles.

— Nous avons reçu des rapports dignes de foi de l'autre rive du Jhelum. Deux puissantes armées, bien plus nombreuses que la nôtre, font route dans notre direction ; l'une, sous le commandement de Farholt, contourne les Trikkalas par le sud, l'autre, commandée par Navigorn, passe par le nord. Farholt a emmené une énorme quantité de mollitors de guerre. Après avoir traversé le fleuve, ils prévoient de nous prendre en tenailles et de nous tailler en pièces.

— Nous n'avons plus à hésiter sur la stratégie à suivre, déclara Gialaurys. Nous les affronterons dans les prairies de Marraitis, comme je l'avais proposé.

— Non, répliqua Prestimion. Si nous attendons ici en leur laissant le temps d'opérer leur jonction, c'en est fait de nous. Aussi importante que soit notre armée, ils nous sont très supérieurs en nombre, s'il faut en croire les rapports. Soit ils nous écraseront dans les prairies, soit ils nous repousseront vers l'est jusqu'à ce qu'ils puissent nous jeter dans le fleuve.

— Que proposes-tu donc ? fit Septach Melayn.

— Quelle armée devrait atteindre le Jhelum la première ? demanda Prestimion à Svor.

— Celle de Farholt, à mon avis. L'itinéraire sud est plus court.

— Bien. Laissons-le approcher. Nous le donnerons en pâture à ses propres mollitors. Voici ce que je propose : nous traversons le Jhelum avant lui, pendant qu'il est encore au bivouac sur la rive orientale et qu'il construit ses bateaux, et nous le prenons à revers. La dernière chose à quoi Farholt s'attendra est une attaque sur son flanc est.

— Pourrons-nous y arriver assez vite ? demanda Septach Melayn.

— Ne sommes-nous pas arrivés ici assez vite ? répondit Prestimion.

Cette nuit-là, Prestimion se promena seul par le campement, s'arrêtant pour discuter avec Valirad Visto, qui avait la responsabilité des montures, avec le duc Miaule de Miaule, Thurm de Sirynx et Destinn Javad de Glaunt, et se rendit au bivouac des forces de Zimroel pour passer quelque temps en compagnie de Gaviad et Gaviundar. À l'arrivée de Prestimion, Gaviad était ivre depuis longtemps, mais le grand Gaviundar à la barbe en broussaille l'accueillit non comme un parent éloigné, mais comme un véritable frère et lui donna une longue étreinte chargée de relents d'ail et de viande de dragon de mer séchée.

— Nous avons laissé passer beaucoup trop de temps avant d'apprendre à nous connaître, beugla Gaviundar, qui semblait, lui aussi, avoir bu. Mais nous resterons de très bons amis quand vous serez établi au Château, hein, Prestimion ? Mon frère le Procurateur, ajouta-t-il, pense qu'il n'y a pas meilleur prétendant que vous par toute la planète. Il attend le jour où vous gravirez les marches du trône avec autant d'impatience que s'il était fait Coronal à votre place.

— Je lui suis profondément reconnaissant du soutien qu'il m'a apporté, répondit Prestimion. Du vôtre et de celui de votre autre frère aussi, ajouta-t-il en lançant un coup d'œil en direction de Gaviad, revêtu de son armure de guerre, affaissé sur son siège, la tête dans son assiette, qui ronflait assez fort pour attirer des gappapaspes en chaleur depuis le fleuve.

Quand il eut regagné sa partie du campement, Prestimion passa d'une tente à l'autre, trop nerveux pour essayer de chercher le sommeil, bien qu'il fût déjà très tard. Il parla un

moment avec son frère Taradath, puis avec Septach Melayn et échangea quelques mots avec le jeune Spalirises, qui avait beaucoup de mal à se contenir, tant était vive son impatience d'engager l'action.

Une lumière brillait encore sous la tente de Thalnap Zelifor ; quand Prestimion passa la tête par l'ouverture, il vit le sorcier Vroon au travail, penché d'un air absorbé sur quelque chose qui ressemblait à une sorte de rohilla – un objet circulaire minutieusement tressé, fait de fils d'or brillants et de fragments de cristaux, mais beaucoup trop grand pour être une amulette, dix fois plus grand qu'une rohilla, évoquant plus une couronne qu'autre chose.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Prestimion. Encore un nouvel objet utilisé en sorcellerie ? Êtes-vous en train d'appeler le succès de notre offensive contre Farholt ?

— Il n'y a pas de sorcellerie, ô Prestimion. Vous souvenez-vous de ce dont je vous ai parlé quand nous étions enchaînés dans les tunnels, de cet appareil que je construisais, qui me permettrait d'amplifier les ondes provenant de l'esprit des gens, de lire dans leurs pensées et de placer mes propres pensées dans leur tête ?

— L'appareil que vous deviez inventer pour le compte de Gonivaul ? C'est bien cela ?

— J'essaie de le reconstruire, répondit le Vroon. J'ai laissé mon modèle à moitié terminé et toutes mes notes au Château, dont nous sommes partis si précipitamment. Mais j'ai tout repris, j'ai recommencé à travailler dessus depuis que nous sommes ici.

— Qu'espérez-vous en faire ?

— Eh bien, j'espère me projeter sur l'autre rive du Jhelum, établir le contact avec l'esprit de nos ennemis, discerner leurs intentions et leur stratégie.

— Je vois, fit Prestimion. Vraiment très utile ! Êtes-vous capable de le faire fonctionner ?

— Pas encore, fit tristement le Vroon. Certaines pièces essentielles sont restées dans ma chambre, au Château, avec tous mes autres appareils, en état de marche ou incomplets, et je n'ai pas encore trouvé le moyen de les reproduire. Mais je

continue à travailler. J'ai bon espoir, ô Prestimion, de vous présenter sous peu cet appareil extraordinaire, pour vous récompenser de m'avoir sauvé la vie au Château.

— C'est Dantirya Sambail qui vous a sauvé, pas moi, fit Prestimion en souriant. Et seulement par hasard, je pense. C'est lui qui a forcé la main de Korsibar et vous avez été libéré en profitant du coup de force qui m'a permis de sortir de notre tunnel. Peu importe : terminez la construction de votre appareil et vous serez généreusement récompensé. Nous ne sommes pas assez nombreux et puissants pour ne pas tirer avantage de pouvoir lire dans l'esprit de nos ennemis.

Il souhaita bonne nuit à Thalnap Zelifor et le laissa penché sur ses rouleaux de fil doré. Il regagna sa tente, s'assit un moment en pensant aux événements à venir, puis il sentit le sommeil le prendre et il fit un rêve.

Il rêva qu'il tenait la planète de Majipoor dans la paume de sa main, comme un globe, qu'il contemplait cette planète dans sa main et la percevait comme une tapisserie ornée de broderies raffinées, suspendue dans une salle de pierre ombreuse et mal éclairée, où un feu dansait dans l'âtre. Dans la pénombre lugubre, les détails de la tapisserie ressortaient avec une merveilleuse netteté. À la lumière des flammes dansantes, il distinguait les broderies minutieuses représentant des elfes et des démons, d'étranges animaux et des oiseaux qui allaient et venaient dans des forêts ténébreuses et des fourrés d'arbustes épineux, entre lesquels s'ouvrait, de-ci, de-là, une clairière remplie de fleurs éclatantes. Il discernait dans la trame les rayons du soleil et la lumière des étoiles, de brillantes taches dorées, l'éclat de joyaux merveilleux, les différentes nuances luisantes des cheveux humains et les écailles des serpents. Et tout était d'une splendeur dépassant l'entendement, entouré d'une auréole de suprême beauté.

À son réveil, le rêve resta avec lui et le retint dans une atmosphère magique à donner le frisson. Mais quand il se dirigea vers l'entrée de sa tente pour regarder dehors, il vit qu'il faisait gris, qu'il pleuvait et qu'il n'y avait rien de magique. Ce n'était pas une simple pluie : il pleuvait à verse. Un déluge.

La pluie les accompagna jusqu'au Jhelum, jour après jour. Le monde semblait s'être transformé en un océan de boue glissante.

— Je préférerais franchir dix fois de suite ce maudit col d'Ekesta que de voyager dans ces conditions, déclara Gialaurys en pestant.

Mais ils poursuivirent leur route dans un paysage horrifique de marécages froids et gorgés d'eau qu'il leur avait été facile de traverser, l'année précédente, comme on traverse une plaine. Du jour au lendemain, l'hiver avait fait son apparition dans la vallée du Jhelum et il semblait que, dans cette région, l'hiver fût une saison de pluies continues.

Ils atteignirent enfin le fleuve et le trouvèrent en crue, beaucoup plus haut que son ancien niveau, très loin de son lit et coulant avec une folle impétuosité, alors qu'ils n'avaient vu la première fois qu'un cours d'eau au débit rapide.

Les embarcations et les radeaux qu'ils avaient laissés sur la rive à l'automne avaient été emportés par la crue. De toute façon, il en aurait fallu d'autres, car ils étaient infiniment plus nombreux que la petite armée qui avait traversé le fleuve en sens inverse ; ils durent donc construire de nouveaux bateaux, abattre de jeunes arbres et assembler les pièces de bois. Mais serait-il possible de traverser avant la fin de la saison des pluies ? Cela paraissait déjà douteux et le niveau du fleuve continuait de monter jour après jour.

Prestimion demanda des volontaires pour effectuer la traversée et observer la situation sur l'autre rive. Mille hommes firent un pas en avant ; il en choisit six, les fit embarquer sur un robuste petit radeau qu'il suivit anxieusement du regard tandis qu'il montait et descendait, ballotté par les eaux tumultueuses du fleuve. Le Jhelum était devenu si large qu'il était presque impossible de distinguer la rive opposée à travers le rideau de pluie.

— Ça y est ! s'écria Septach Melayn, qui scrutait la pénombre, posté au sommet d'une tour de guet. Ils sont de l'autre côté !

Ils y restèrent six jours. Ils revinrent pour annoncer que l'armée de Farholt avait elle aussi atteint le fleuve et bivouaquait

sur l'autre rive, à cinquante kilomètres en aval, en attendant que les conditions météorologiques s'améliorent.

— Combien sont-ils ? demanda Prestimion.

— Il aurait fallu une autre semaine pour les compter.

— Et les mollitors ?

— Ils en ont des centaines, répondit un des espions. Un millier, peut-être.

C'était une nouvelle très alarmante. Les mollitors étaient les plus redoutables de tous les animaux : de colossales créatures cuirassées, d'origine synthétique, créées – comme les montures, les lanceurs d'énergie, les flotteurs et bien d'autres choses – à une époque reculée, où les techniques scientifiques étaient beaucoup plus développées sur Majipoor et qui, depuis, s'étaient reproduites naturellement. Le corps large, les pattes courtes, la peau épaisse, dure comme du fer, les mollitors étaient armés de terribles griffes recourbées qui leur permettaient de déraciner un arbre aussi aisément qu'un enfant arrache une feuille d'une plante, et leur tête massive était munie d'énormes et puissantes mâchoires conçues pour déchirer et écraser. Bien que dotés d'une intelligence très limitée, leur force était si colossale qu'il était impossible ou presque de leur résister. Et Farholt en avait amené des centaines sur la rive du Jhelum. Peut-être des milliers.

Prestimion donna ses instructions à Septach Melayn.

— Prends quatre bataillons… non, prends-en cinq, cavalerie et infanterie, et suis la rive vers le sud, jusqu'à ce que tu arrives en face du campement de Farholt, avec un grand nombre de nos meilleures montures. Tu élèveras des fortifications, tu feras faire l'exercice à tes hommes, en t'assurant que l'on t'entend et te voit en face quand tu donneras tes ordres. Qu'il y ait des cliquetis d'armes jour et nuit. Construis des embarcations en faisant le plus de bruit possible. Fais sonner les trompettes et battre du tambour en défilant le long de la rive. Que tes hommes entonnent à pleins poumons des chants guerriers que tu inventeras, s'il le faut. Envoie des espions rôder nuitamment sur le fleuve pour surveiller le campement de Farholt. Bref, tout ce qui fera croire à Farholt que tu t'apprêtes à traverser le fleuve pour l'attaquer. Tout, sauf lancer une véritable attaque.

— Nous ferons beaucoup de bruit, promit Septach Melayn.

— Le troisième jour, mets tes bateaux à l'eau à la faveur de la nuit, de préférence sous la pluie, et ne te donne pas beaucoup de mal pour le faire en silence. Mais fais demi-tour après cent coups d'aviron. La nuit suivante, donnes-en cent cinquante avant de faire demi-tour. Fais la même chose la troisième nuit. Mais, cette fois, l'attaque ne sera pas feinte.

— Je comprends, fit Septach Melayn.

Pendant ce temps, Prestimion rassembla ses troupes d'assaut, sept bataillons des meilleurs fantassins et archers, avec le reste de la cavalerie en soutien. Il lui fallut deux jours pour tout préparer. Il leur fit parcourir plus de vingt-cinq kilomètres en amont jusqu'à une grande île couverte d'une dense végétation que ses patrouilles de reconnaissance avaient découverte au milieu du Jhelum. Cette base leur permettrait de traverser plus facilement le fleuve. En se regroupant sous le couvert des arbres, ils seraient invisibles, même si les éclaireurs de Farholt remontaient si loin en amont. De nuit, en bateau et en radeau, il fit passer toutes ses troupes sur l'île, où il prit le temps de les inspecter avant d'embarquer de nouveau, deux heures avant minuit, pour gagner la rive orientale du Jhelum.

C'était une nuit sans lune ; la seule lumière était celle des éclairs terrifiants qui se succédaient sans discontinuer. La pluie torrentielle portée par un vent furieux leur frappait obliquement le visage. Mais ce vent soufflait de l'ouest et poussait rapidement leurs embarcations vers l'autre rive. Prestimion fit la traversée dans un des plus petits bateaux, seulement accompagné de Gialaurys et de son frère Taradath ; ils ne parlèrent de rien d'autre que de la bataille à venir.

Soixante-quinze kilomètres de rives boueuses les séparaient encore du campement de Farholt.

— Maintenant, déclara Prestimion, nous commençons notre marche.

Ils ne passèrent pas un moment au sec de tout le trajet ; déraper et glisser dans la boue était le seul moyen de progresser, mais ils avançaient. Quand ils installaient leur bivouac, c'était sur un sol détrempé ; quand ils se remettaient en marche, c'était sous une pluie battante. Mais jamais leur moral ne baissa.

Septach Melayn était en position ; il avait effectué le premier simulacre d'attaque. Farholt, s'il avait un peu de bon sens, aurait aligné l'élite de ses forces le long du fleuve, face au campement de Septach Melayn, de manière à repousser l'assaut suicidaire par l'ouest, quand Septach Melayn daignerait véritablement passer à l'attaque.

Mais d'abord… d'abord…

À la faveur de l'obscurité et de la tempête. Prestimion poursuivît sa marche sur la rive est du fleuve jusqu'à ce qu'il arrive à portée du campement ennemi. Sa stratégie était risquée : la diversion opérée par Septach Melayn serait-elle suffisante ? Parviendrait-il à gagner sans encombre la rive opposée ? Et le reste de l'armée serait-il en position en temps et lieu pour porter l'attaque décisive ? Prestimion ne pouvait que calculer soigneusement le moment de sa propre offensive, en espérant que tout se passerait bien.

Il prit en personne la tête de ses archers, Taradath à ses côtés. Sur son flanc droit, Gialaurys avait pris le commandement des lanceurs de javeline, sur le gauche se trouvaient les lanciers, sous les ordres de Thurm et du jeune Spalirises. Le duc Miaule conduisait la cavalerie ; il resterait en arrière jusqu'à ce que le problème des mollitors soit réglé, car même les meilleures montures de combat, terrifiées par les mollitors, seraient inutilisables si les monstres cuirassés chargeaient.

— En route, fit Prestimion, en prenant la tête de ses troupes.

Ce fut une attaque surprise quasi parfaite.

Farholt avait effectivement déployé le plus gros de ses forces le long du fleuve dans l'attente de l'assaut de Septach Melayn. Les deux nuits précédentes, le simulacre de traversée avait tenu l'ennemi en état d'alerte, mais l'offensive n'était pas allée à son terme, de sorte que l'on commençait à croire dans les rangs des troupes royalistes que l'intention de Septach Melayn était simplement de renouveler cette feinte nuit après nuit. Inévitablement, la vigilance décrut ; mais Farholt garda sa ligne de défense le long du fleuve, le gros des mollitors restant prêt à

intervenir pour repousser les rebelles à l'eau, si jamais ils tentaient de débarquer.

Mais, cette nuit-là, l'attaque de Septach Melayn ne fut pas simulée. Au moment où ses bateaux dépassaient le milieu du fleuve et se rapprochaient des forces du Coronal, les archers conduits par Prestimion prenaient à revers le campement de Farholt. Si la surprise avait été totale, le sort de la bataille aurait pu être réglé en quelques minutes ; mais des soldats de Farholt, qui cherchaient à ce moment-là des montures égarées dans les bois s'étendant au nord de leur campement, avaient vu à la clarté aveuglante d'un éclair les hommes de Prestimion dévaler une éminence et s'étaient enfuis à toutes jambes pour donner l'alerte. Farholt avait donc eu juste le temps de redéployer une partie de ses forces, de manière à faire face à cette attaque inattendue sur ses arrières.

— Regarde, mon frère, dit Prestimion à Taradath entre deux coups de tonnerre assourdissants. Ils courent au-devant de la mort.

Et sa flèche se planta dans la poitrine d'un des officiers de Farholt ; Taradath tira à son tour et en tua un second.

Ce fut un massacre épouvantable. Une grêle de flèches s'abattit sur les hommes de Farholt, pris au dépourvu, qui gravissaient la colline en chargeant dans la boue et dans l'obscurité. Il n'y avait aucun signe des mollitors ; ils semblaient être restés au bord de l'eau, dans l'attente du débarquement de Septach Melayn. Prestimion pouvait donc faire donner la cavalerie en toute sécurité ; il transmit à Miaule l'ordre d'engager sa division.

Farholt, qui avait pris conscience de l'ampleur de l'offensive lancée contre ses arrières, divisait désespérément ses forces et envoyait un bataillon après l'autre pour essayer d'endiguer la poussée de Prestimion. Il avait à l'évidence sous-estimé l'importance de l'armée rebelle et ne s'attendait pas à être attaqué de deux côtés à la fois ; la plupart de ses hommes, déjà couchés, perdaient du temps à rassembler leur équipement pour la bataille. Prestimion fit signe à Thurm et à Spalirises de passer à l'action avec leurs lanciers et à Gialaurys d'opérer une manœuvre d'enveloppement avec ses javelines.

— Ils sont à nous ! cria-t-il à Prestimion d'une voix de stentor qui s'entendit d'un bout à l'autre du champ de bataille. Prestimion ! Prestimion ! Vive lord Prestimion !

Les hommes de Farholt refluaient devant l'adresse diabolique des archers de Prestimion dont l'infanterie, sur les deux flancs, repoussait les royalistes vers le centre du campement. Septach Melayn avait enfin pris pied ; cela ne faisait aucun doute, à en juger par les cris furieux des mollitors qui retentissaient au loin. Au fort de l'action, Prestimion se prit à se demander avec incrédulité s'ils n'allaient pas réussir à mettre en fuite toute l'armée royaliste dès la première heure de la bataille, quand ses forces et celles-de Septach Melayn se refermeraient sur l'ennemi comme les deux mâchoires d'un étau.

Mais il serait trop simple d'espérer un succès d'une telle ampleur. Il chassa ces pensées de son esprit et se concentra sur son arc. Les flèches se succédèrent et chacune ou presque trouva sa cible.

Prestimion s'efforça de ne pas s'interroger sur l'identité de ces hommes à qui il ôtait la vie, mais il en reconnut quelques-uns. Il vit la stupeur se peindre sur le visage d'Hyle d'Espledawn et d'un autre qui pouvait être Travin de Ginoissa, quand ils furent transpercés par un trait. Mais ce n'était pas le moment d'avoir des regrets. Il banda de nouveau son arc, prenant cette fois pour cible un homme brandissant un lanceur d'énergie. Il y avait quelques-unes de ces armes dans les rangs ennemis ; des armes meurtrières, extrêmement capricieuses aussi, car l'art de les fabriquer, perdu depuis mille ans, ne faisait que renaître et elles étaient encore très peu fiables. L'homme braquait le canon de son arme sur Prestimion, à une distance de cinquante mètres. Mais une flèche lui perça la gorge de part en part pendant qu'il manipulait les clés et les boutons de commande du rayon mortel.

Des cris s'élevèrent sur la gauche de Prestimion. Il tourna la tête dans cette direction et vit que le sort de la bataille, qui, au début, avait penché de son côté, était en train de tourner. Les troupes de Farholt se ralliaient et ne cédaient plus de terrain.

Le groupe d'archers de Prestimion ne s'entonnait plus en toute liberté dans le camp de Farholt. La masse de l'armée ennemie était simplement trop grande. Pris entre l'offensive par le fleuve de Septach Melayn et l'assaut à revers de Prestimion, les troupes royalistes étaient acculées et opposaient maintenant une vive résistance entre le fleuve et la forêt. La soudaineté de l'attaque sur les deux fronts avait fait d'elles une horde débandée, mais une horde nombreuse, solidement armée et qui craignait pour sa vie. Les soldats ennemis ne lâchaient pas pied, ils tenaient les assaillants en respect et ne cédaient pas un centimètre de terrain. Ils combattaient corps à corps, comme Farholt et Gialaurys dans l'épreuve de lutte des Jeux Pontificaux, il y avait déjà bien longtemps.

Dans ce genre de combat rapproché, les archers n'étaient pas d'une grande utilité. L'avantage était passé aux bataillons conduits par Gialaurys, Spalirises et Thurm, qui avaient besoin de moins d'espace pour se servir de leurs armes. Ils progressaient à coups de lance et de javeline, tandis que la cavalerie de Miaule, tournant autour de la mêlée, enveloppait les hommes de Farholt et attaquait à l'épée et à la hache.

Prestimion se fraya un chemin jusqu'à Gialaurys.

— Dégage-moi un passage jusqu'au fleuve, dit-il. Mes archers seront plus utiles là-bas.

Dégoulinant de sueur et de pluie, un grand sourire aux lèvres, Gialaurys acquiesça de la tête et retira une section de ses hommes de la cohue. Prestimion vit son frère Taradath apparaître à ses côtés et le tira par la manche.

— Nous avons de quoi faire au bord du fleuve, dit-il.

Ils se mirent en route avec leurs archers, sous la protection des lanceurs de javeline, contournèrent le campement par la gauche et descendirent en pataugeant dans la boue la pente douce qui menait au fleuve.

C'était de la folie au bord de l'eau. Conformément à ses instructions, Septach Melayn n'avait débarqué qu'avec ses fantassins, la présence de la cavalerie sur l'autre rive n'étant destinée qu'à induire Farholt en erreur. Mais les rebelles, après avoir dû lutter contre le courant impétueux du fleuve, s'étaient trouvés face à une ligne implacable de mollitors. Les pesantes

bêtes de guerre disposées le long du fleuve griffaient, piétinaient, transperçaient les assaillants. Les hommes de Septach Melayn se défendaient à coups de lance et de javeline, frappant obliquement et de bas en haut, dans l'espoir de toucher un endroit vital sous la cuirasse. Tout n'était que boue, sang et pluie diluvienne ; des cadavres de soldats jonchaient le sol.

— Visez les conducteurs des mollitors, cria Prestimion à ses hommes.

Chaque mollitor avait son conducteur assis sur la selle naturelle formée par les plis de son armure d'épaule, qui, à l'aide de signaux donnés par un maillet, s'efforçait tant bien que mal de contrôler l'animal monstrueux. Les archers de Prestimion les prirent pour cible et les firent basculer l'un après l'autre dans la boue, sous les sabots griffus de leur monture. Perturbés par la disparition de leurs conducteurs et coincés dans un espace qui allait en s'étrécissant, les mollitors commencèrent à tourner nerveusement en rond et à piétiner ceux de leur camp ; puis, incapables de distinguer les amis des ennemis, ils s'écartèrent de la rive et amorcèrent une charge furieuse qui les mena droit sur la cavalerie de Farholt qui, au même moment, lançait une contre-attaque en direction du fleuve.

Prestimion se fraya un chemin dans la mêlée jusqu'à ce qu'il arrive près de Septach Melayn. Le grand escrimeur se battait avec une sorte d'ivresse sauvage et joyeuse, et faisait des ravages chez l'ennemi.

— Je n'aurais jamais cru que cela se passerait si bien ! lança-t-il en riant. Ils sont à nous, Prestimion ! À nous !

En effet, la victoire était en vue ; il restait à porter le coup de grâce. Les régiments de Zimroel étaient restés en réserve ; sous le commandement de Gaviad et de Gaviundar, ces troupes traversaient le fleuve sur une multitude de bateaux et débarquaient sur la rive désertée par les mollitors. Les yeux étincelants, le visage hideux et répugnant illuminé par la perspective du combat, les deux frères semblaient transportés de joie en prenant pied à la tête de leurs soldats.

Ce qui suivit fut une boucherie, pas un combat.

L'armée royaliste – qui n'avait plus d'armée que le nom – rompit les rangs et s'enfuit à la débandade en voyant apparaître ces renforts totalement inattendus. Le champ de bataille montrait un amoncellement de cadavres de montures et de combattants blessés, au milieu desquels couraient des mollitors affolés et sans conducteur, où des soldats rebelles se dressaient de tous côtés. Les forces de Farholt tournaient frénétiquement en tous sens pour tenter de battre en retraite tandis que les rebelles les pressaient de toutes parts. C'était une bataille d'une sauvagerie à laquelle nul ne s'attendait et l'armée royaliste n'était pas préparée à un tel carnage. Quand une brèche s'ouvrit à l'est, elle s'y engouffra, par petits groupes pour commencer, puis par centaines de soldats qui prirent leurs jambes à leur cou et disparurent dans la nuit pluvieuse.

Prestimion aperçut Farholt, une silhouette de géant brandissant furieusement une énorme épée en hurlant des ordres. Gialaurys, qui l'avait vu aussi, partit dans sa direction, des éclairs de meurtre dans les yeux. Prestimion lui cria de revenir, mais en vain, car il n'avait presque plus de voix et Gialaurys était déjà trop loin.

Mais Farholt disparut dans la confusion d'un mouvement de troupes. Prestimion vit Gialaurys, seul, regardant autour de lui, cherchant son ennemi juré, incapable de le retrouver. La première lueur du jour commença à blanchir l'horizon. Elle montra le sol boueux rougi de sang, jonché de corps et la fière armée de Farholt fuyant vers l'est dans le plus grand désordre, laissant derrière elle ses montures, ses mollitors et ses armes.

— C'est fait, murmura Prestimion. Et bien fait.

7

La bataille des rives du Jhelum avait été une grande victoire pour les forces rebelles, mais le prix en avait été élevé. Tandis que le jour se levait, que la pluie cessait et qu'un chaud soleil apparaissait, les vainqueurs comptèrent leurs morts. Kaymuin Rettra d'Amblemorn était tombé au champ d'honneur ainsi que le comte Ofmar de Ghrav ; un des fils de Rufiel Kisimir avait péri, un autre était grièvement blessé. Le précieux guide Elimotis Gan de Simbilfant avait perdu la vie, comme le maître lancier Telthyb Forst et bien d'autres. Prestimion n'eut pas moins de chagrin en découvrant les corps de ceux de l'autre camp qui avaient péri, car même s'ils avaient choisi de se battre pour Korsibar, il en connaissait certains depuis des années, voire depuis l'enfance et les considérait naguère comme de bons amis. Au nombre des victimes figuraient Lamiran, le frère cadet du comte Iram de Normork, Thiwid Karsp de Stee, un proche parent du comte Fisiolo et d'autres hommes de valeur comme Belditan de Gimkandale, le vicomte Edgan de Guand et Sinjian de Steppilor. Mais Farholt, semblait-il, avait réussi à s'échapper, ainsi que la plupart de ses officiers, et l'ennemi en déroute fuyait vers le Mont du Château.

— Les pertes sont lourdes des deux côtés et je les pleure de la même manière, déclara tristement Prestimion au duc Svor, après avoir donné une sépulture aux victimes. Et cela m'afflige de savoir qu'il y en aura d'autres ! Combien d'autres morts faudra-t-il avant que Korsibar se décide à se retirer et à nous laisser le pouvoir ?

— Lui-même, pour commencer, répondit Septach Melayn. T'imagines-tu sérieusement, Prestimion, qu'il va abdiquer en ta faveur après avoir perdu une seule bataille ? As-tu abandonné tout espoir après notre défaite à Arkilon ?

Prestimion regarda droit devant lui, sans répondre. Que cette guerre ne pût s'achever que par la mort de Korsibar ou par la sienne, il l'avait compris depuis le début ; mais il avait du mal à

accepter cette réalité. Il était effrayant de songer que la paix ne pourrait être rétablie qu'au prix de la mort de Korsibar. Et quand il pensait à tout ce qui restait à accomplir avant d'en arriver là, il avait le sentiment d'une entreprise aussi difficile que d'effectuer à pied l'ascension du Mont du Château.

— Sans oublier qu'une deuxième armée sous le commandement de Navigorn nous attend au nord, observa Gialaurys. Nous nous retrouverons sur le champ de bataille avant d'avoir eu le temps de souffler et, la prochaine fois, la chance ne nous sourira peut-être pas de la même manière.

Mais ils eurent le temps de souffler, car des messagers venus de l'est leur apprirent bientôt que Korsibar avait demandé à Navigorn de se retirer de ses positions le long du fleuve et qu'il tenait des réunions au Château pour décider de la meilleure manière de poursuivre la campagne contre les rebelles. En tout état de cause, les pluies d'hiver étaient un obstacle à l'action militaire. Il y aurait donc un répit. Les troupes de Prestimion seraient au moins fraîches et disposes quand viendrait le moment de livrer la prochaine bataille.

Prestimion entreprit donc de renforcer son armée et de gagner le soutien de la population de l'arrière-pays.

Dantirya Sambail n'était pas arrivé, comme il l'avait promis. C'était ennuyeux. Le Procurateur s'était contenté d'envoyer des messages ; il avait trouvé à Zimroel, prétendait-il, une situation plus délicate qu'il ne l'avait imaginé, mais espérait régler ces affaires dans les meilleurs délais et rejoindre les forces rebelles au plus tard au printemps. En attendant, il présentait à Prestimion ses félicitations pour la grande victoire du Jhelum, sur laquelle ses frères lui avaient fourni tous les détails, et affirmait sa conviction que la route du Château et du trône qui s'ouvrait devant Prestimion serait jalonnée de succès. C'était fort bien, mais Prestimion n'en trouvait pas moins son absence troublante. Dantirya Sambail était tout à fait capable de jouer double jeu.

Après avoir attendu la fin de la saison des pluies sur les rives du Jhelum, rassemblé des provisions et reçu des éleveurs de Marraitis une livraison complémentaire de montures, Prestimion commença à faire route vers le nord, dans le district

de Salinakk, à travers un vaste plateau légèrement venté, aux collines basses, au sol sec et sablonneux. Sa destination était la cité populeuse de Thasmin Kortu, la capitale de la province de Kenna Kortu, qui commençait juste après Salinakk. Le duc Keftia de Thasmin Kortu, parent par alliance de la princesse Therissa, avait écrit à Prestimion dans son campement pour l'assurer de son soutien et l'inviter à utiliser sa cité comme une base pour préparer sa campagne contre l'usurpateur.

Mais entre le Jhelum et Thasmin Kortu se trouvaient les nombreuses agglomérations du district de Salinakk et la région était en majeure partie fidèle à Korsibar. Les éclaireurs envoyés par Prestimion avaient vu ses étendards déployés en grand nombre.

Il n'y eut pourtant, au début, que peu d'opposition déclarée à l'avance de Prestimion dans cette province. Il avait en effet emmené les mollitors de Farholt ; il ne semblait guère prudent de laisser les animaux terrifiants errer en liberté sur les rives du Jhelum alors qu'ils pouvaient lui être utiles. Il les avait donc rassemblés et avait fait pression sur les conducteurs survivants pour les enrôler dans sa propre armée.

Devant cette impressionnante armée, les villageois du district de Salinakk avaient réservé à Prestimion un accueil assez chaleureux. À Thelga, où il fut acclamé avec une apparente sincérité, on lui indiqua un itinéraire plus facile que celui qu'il avait prévu de suivre, via Hurkgoz et Diskhema, en longeant les étendues désolées des salants du lac Guurduur.

Le trajet fut marqué par un seul engagement, au fort de Magalissa, perché au sommet d'une éminence, où était stationnée une garnison de troupes royalistes. Prestimion leur fit savoir qu'en tant que Coronal il exigeait qu'ils se mettent à son service, ce à quoi ils répondirent, en signe de défi, par une grêle de flèches.

— Un tel comportement est inadmissible, déclara Septach Melayn sur un ton dégagé.

Il partit régler le problème à la tête de cinq cents hommes. La tâche était délicate – un assaut contre une position retranchée sur des hauteurs, sans soutien de cavalerie, la pente étant trop accidentée et escarpée pour les montures – mais il apparut que

la garnison de Magalissa n'avait pas réellement envie d'en découdre et sa reddition ne fut pas longue à venir.

Après cet épisode, l'armée rebelle reprit rapidement sa route vers le nord sur le plateau sablonneux, à travers une région de ruisseaux courant sur le sol dénudé et de petits villages protégés par des rangées de vribin au tronc mince et droit, plantés à intervalles très rapprochés. Ils atteignirent enfin le lac Guurduur, une morne étendue couverte d'une croûte blanchâtre de sel. Des créatures sinistres, à l'œil rouge, aux jambes jointes et à la queue de scorpion dressée se déplaçaient lentement en rampant et les défiaient en claquant des mâchoires de pénétrer dans leur domaine ; Prestimion, qui n'avait nul désir d'être le Coronal de ces créatures, les laissa en paix. Cinq jours plus tard, ils atteignirent la ville de Kelenissa, un carrefour routier qui défendait l'accès à la province de Kenna Kortu et la voie principale menant à la cité du duc Keftia, plus au nord.

Deux fleuves partaient de là, le Quarintis et le Quariotis, l'un coulant vers l'est, l'autre vers l'ouest, tous deux sortant de la même grotte creusée dans le calcaire, posée comme une bouche béante sur le sol sablonneux. Au-dessus, sur le versant de la colline où était située la ville de Kelenissa, tout était vert, luxuriant et fleuri, un spectacle réconfortant après la boue de la vallée du Jhelum et l'aridité du plateau du Salinakk.

Ils trouvèrent un ancien palais de pierre de quelque Coronal du passé, un prédécesseur de Stiamot, tout en ruine, et une forêt où des animaux sauvages et inconnus vivaient en liberté. Un habitant de Kelenissa, qui chassait dans cette forêt, leur apprit que le Coronal qui avait bâti ce palais et dont il ignorait le nom, avait eu un grand parc rempli de ces animaux. Pendant plusieurs milliers d'années, le parc avait été conservé comme une réserve zoologique, mais le mur d'enceinte s'était effondré et maintenant les animaux y vivaient seuls.

Le chasseur, qui parlait à Prestimion, montra Septach Melayn qui, un peu à l'écart, réglait la hauteur de son épée dans son baudrier avec la minutie dont il était coutumier.

— Cet homme très grand que je vois là-bas, avec de longues boucles blondes et une barbiche, serait-ce le prince Prestimion,

qui affirme être Coronal ? Si c'est lui, j'ai quelque chose à lui dire.

— Il a une allure majestueuse, n'est-ce pas ? fit Prestimion en riant. En vérité, il est l'autre moi de Prestimion, l'un des autres, plutôt, car Prestimion est aussi ce petit homme brun à la barbe frisée et encore celui à l'imposante carrure, dont les cheveux sont coupés très courts. Mais, en réalité, c'est moi qui porte ce nom ; alors, dites-moi ce que vous croyez que le prince Prestimion doit savoir.

Le regard perplexe de l'homme de Kelenissa déconcerté par la réponse désinvolte et cocasse, passa successivement de Septach Melayn à Svor, puis à Gialaurys, avant de revenir se poser sur le visage de Prestimion.

— Eh bien, fit-il, je ne sais pas lequel de vous est le prince, mais il doit savoir que deux grandes armées envoyées par cet autre Coronal qui porte le nom de Korsibar marchent en ce moment sur notre cité pour le faire prisonnier et le ramener au Château. Où il sera jugé pour sa rébellion ; et nous avons reçu des ordres de ce Coronal lord Korsibar, nous disant de donner toute notre assistance à ses armées quand elles arriveront et de ne pas aider le rebelle Prestimion. Dites-le au prince Prestimion, si vous voulez.

L'homme pivota sur lui-même et s'éloigna d'un pas traînant, laissant Prestimion fort marri d'avoir été si désinvolte et badin avec lui.

Le répit touchait donc à son terme. Prestimion alla aussitôt consulter Thalnap Zelifor, qui semblait véritablement avoir la capacité de projeter son esprit à distance et de découvrir des choses cachées. Le Vroon agita ses tentacules, faisant apparaître devant lui une lueur bleutée, et, après un moment d'intense concentration, confirma que, pour la seconde fois, deux armées convergeaient effectivement vers eux, des forces encore plus imposantes que celles dont Farholt avait eu le commandement. Mandiykarn et Farholt étaient les généraux de l'armée du sud, qui traversait des villes comme Castinga, Nyaas et Purmande, tandis que, cette fois encore, Navigorn arrivait par le nord.

— Laquelle est la plus proche de nous ? demanda Prestimion.

— Celle de Navigorn. C'est aussi la plus nombreuse.

— Nous allons l'attaquer, sans attendre qu'il arrive jusqu'ici, dit aussitôt Prestimion, encore exalté par le souvenir de la victoire du Jhelum. Il nous a fait du mal à Arkilon, mais, cette fois, nous l'aurons. Ensuite, nous nous occuperons de Mandrykarn et Farholt.

Septach Melayn et Gialaurys étaient du même avis : frapper vite, avant que les deux armées puissent opérer leur jonction. Gaviad et Gaviundar se montrèrent plus réticents.

— Il est trop tôt pour livrer de nouveau bataille, déclara Gaviad qui, malgré l'heure matinale, avait déjà commencé à boire, à en juger par sa voix pâteuse. Notre frère le Procurateur viendra bientôt nous rejoindre avec des troupes fraîches.

— Oui, attendre, approuva Gaviundar. Notre frère est un atout précieux pour notre cause.

— Avez-vous une idée de la date de son arrivée ? demanda Septach Melayn avec une pointe d'agacement. Il devrait déjà être là depuis quelque temps, ne trouvez-vous pas ?

— Patience, jeune homme, patience ! répliqua Gaviad en levant vers Septach Melayn des yeux rougis et chassieux et en tirant sur une touffe de poils raides de sa moustache. Dantirya Sambail ne tardera plus ; j'en mettrais ma main au feu.

Il saisit une nouvelle bouteille de vin et entreprit de lui faire un sort.

L'idée de l'attaque immédiate n'eut pas non plus l'approbation de Svor.

— Nous nous sentons forts et pleins d'optimisme après la bataille du Jhelum et notre marche sans encombre vers le nord. Mais sommes-nous assez forts, Prestimion ? Ne serait-il pas plus sage de bifurquer vers l'ouest, jusqu'à la côte, s'il le faut, et de bâtir une armée encore plus forte avant de les affronter ?

— Ce qui leur laisserait aussi la possibilité de renforcer leurs propres troupes, objecta Gialaurys. Non, je suis d'avis d'attaquer sans tarder, de les écraser avec nos mollitors et de les renvoyer à Korsibar en menus morceaux, comme nous avons taillé en pièces l'armée de Farholt. Doux déroutes comme celle-là à la suite et le peuple commencera à se dire que la main du Divin est contre l'usurpateur. Plus nous attendrons, plus nous

lui laisserons de temps pour se présenter comme le souverain légitime.

Un silence suivit ces paroles. Il fut interrompu par une voix grave, empreinte de tristesse, celle de Svor.

— Légitime… illégitime… Ah ! messeigneurs ! que de sang versé pour ces deux mots ! que de blessures ! que de vies perdues ! Si seulement Majipoor n'avait pas à s'encombrer de cette maudite monarchie !

— S'encombrer, Svor ? fit Septach Melayn. Et maudite. Quel étrange choix de mots ! Où veux-tu en venir ?

— Imaginons, répondit le petit duc, que nous n'ayons pas un monarque à vie, mais seulement un Coronal élu par la haute noblesse, pour une durée, disons de six ans, ou bien de huit. Au terme de cette période, il abandonnerait le pouvoir et un autre serait élu à sa place. Avec ce système, nous pourrions accepter que Korsibar occupe le trône, aussi illégalement que ce soit, sachant qu'il se retirerait au bout de ces six ou huit ans et que Prestimion pourrait ceindre la couronne. Après Prestimion, ce serait le tour d'un autre, pour six ou huit ans. S'il en allait ainsi, cette guerre n'aurait pas lieu, nous n'aurions pas ramassé dans la boue tant de cadavres d'hommes courageux et nous ne verrions pas bientôt, comme je le crains, des cités en flammes.

— Tu extravagues, riposta Gialaurys. C'est le meilleur moyen de tomber dans le chaos. La royauté doit s'incarner dans un grand homme qui détient le pouvoir et qui est appelé un jour dans le Labyrinthe où il occupe le plus haut des deux trônes jusqu'à la fin de ses jours. Il n'y a pas d'autre solution, si nous voulons avoir un gouvernement stable sur notre planète.

— Réfléchis aussi à ceci, ajouta Septach Melayn.

Si l'on suit ton idée, le Coronal perdrait tout pouvoir dans la ou les deux dernières années de son règne, car tout le monde saurait qu'il n'en a plus pour longtemps à être roi ; pourquoi le craindre dans ces conditions ? Autre chose encore : il y aurait toujours des hommes qui se battraient pour la succession et le Coronal serait à peine monté sur le trône que cinq ou six autres chercheraient à prendre sa place au terme de sa période de fonction. Gialaurys est dans le vrai, Svor : ce système ne tient pas debout. N'en parlons plus.

Prestimion les pria alors de revenir au sujet de la discussion : fallait-il, oui ou non, passer à l'attaque contre Navigorn ? C'est ce qui fut décidé, malgré les réticences de Gaviad et Gaviundar, et des éclaireurs furent envoyés dans plusieurs directions. Ils apportèrent bientôt à Prestimion la confirmation de la vision de Thalnap Zelifor. Navigorn se trouvait au nord-est, à cinq jours de marche, dans la plaine aride de Stymphinor. Il était à la tête d'une armée d'une taille colossale et, d'après les rapports des éclaireurs, un régiment de mages et de sorciers l'accompagnait.

— Qu'on me donne un homme qui sache manier l'épée et un autre la lance, fit Prestimion avec dédain, et ils régleront leur compte à une douzaine de sorciers chacun. Ces hommes à la coiffure de cuivre ne me font pas peur.

Navigorn pouvait avoir recours à des procédés de ce genre, si cela lui chantait. Pour sa part, Prestimion emploierait des moyens plus conventionnels : de bonnes vieilles armes en acier brillant et tranchant, plutôt que les ammatelapalas, les veralistias, les rohillas et autres objets magiques, qu'il laissait aux crédules et aux ignorants.

— Nous attaquerons sans attendre, déclara-t-il. Dans l'effet de surprise réside notre meilleur espoir.

Et ils se préparèrent aussitôt au combat.

Ils prirent la direction de l'est, suivant le cours du Quarintis aussi longtemps qu'ils le purent, puis s'engagèrent dans les collines bordant le nord du fleuve qui menait à la plaine de Stymphinor, où Navigorn avait installé son campement.

À la veille du combat, Thalnap Zelifor vint trouver Prestimion, qui étudiait le plan de bataille dans sa tente, en compagnie de Septach Melayn, et demanda au prince s'il souhaitait qu'il exerce cette nuit-là un charme favorable à leur cause.

— Non, répondit Prestimion. Ne m'avez-vous pas entendu dire et redire que je laisse à Navigorn ce genre de pratique ?

— J'en étais venu à penser, ces dernières semaines, reprit le Vroon, que vous commenciez à reconnaître quelque mérite à notre art.

— Je tolère un peu de magie dans mon entourage, c'est vrai, mais seulement parce que certains qui me sont chers souhaitent

que je l'autorise. Je ne me suis pas, tant s'en faut, converti à vos pratiques, Thalnap Zelifor. La science militaire et la simple chance ont pour moi infiniment plus de valeur qu'une légion de démons, d'esprits ou d'autres forces invisibles et non existantes de cette nature.

Mais, à son grand étonnement, Septach Melayn prit une position divergente.

— Laisse-le exercer son charme, Prestimion. Cela ne peut pas faire de mal. Qu'est-ce que cela nous coûtera de voir ce Vroon agiter ses tentacules, faire apparaître une lumière bleue et marmonner quelques mots qui pourraient nous être utiles sur le champ de bataille ?

Prestimion le regarda bizarrement. Jamais il ne l'avait entendu dire un mot en faveur de la sorcellerie. Mais Septach Melayn n'avait pas tort d'affirmer que ces pratiques ne coûtaient rien d'autre qu'un petit effort de la part du Vroon ; Prestimion donna son accord. Thalnap Zelifor regagna sa tente pour jeter son charme ; Prestimion et Septach Melayn continuèrent à élaborer leur plan de bataille.

Une heure plus tard, le Vroon reparut. Ses grands yeux jaunes semblaient plus graves que de coutume, comme si sa tâche avait été longue et difficile.

— Alors ? demanda Prestimion. C'est fait ? Tous les démons ont été invoqués selon les règles ?

— J'ai interprété les signes, oui, répondit Thalnap Zelifor. Mais c'est un tout autre sujet qui m'amène.

— Allez-y. Je vous écoute.

— Je vous ai dit, monseigneur, que j'avais laissé au Château le modèle inachevé de mon appareil à lire dans les pensées et bien d'autres inventions qui pourraient vous être utiles dans l'affrontement qui se prépare. Je vous demande l'autorisation de retourner immédiatement au Château – dès cette nuit, si vous me le permettez – pour aller les chercher.

Septach Melayn éclata de rire.

— Vous vous retrouverez enchaîné dans les tunnels de Singamore cinq minutes après votre arrivée ! Et encore, si vous avez de la chance ! Korsibar sait que vous êtes de notre côté ; il vous accusera de trahison dès qu'il vous verra.

— Pas si je prétends faire défection, répondit le Vroon.

— Faire défection ? répéta Prestimion, surpris.

— Je ferais semblant, rassurez-vous, s'empressa d'ajouter le Vroon. Je déclarerai que vous n'êtes pas en droit de revendiquer le trône et je lui proposerai mes services. Peut-être lui ferai-je part, en outre, de quelques prétendues données stratégiques… de ma propre invention. Il n'aura plus de raison de me faire du mal. Puis j'irai rassembler mes appareils et mes machines, et, dès que l'occasion se présentera, je m'éclipserai et je reviendrai vous apporter le tout. Cela vous donnera – dès que j'aurai mis la dernière main à mes inventions, bien entendu –, le pouvoir de lire, par mon intermédiaire, dans l'esprit de Korsibar, ou de Navigorn, ou de qui vous voulez et d'y découvrir les secrets les plus profondément enfouis.

— C'est trop tortueux pour moi, fit Prestimion, l'air mal à l'aise, en se tournant vers Septach Melayn. Faire semblant de passer à l'ennemi ? Korsibar sera-t-il assez naïf pour le croire ? Et réussir à quitter le Château à son nez et à sa barbe, pour rapporter ici vos fameux appareils magiques ?

— J'ai déjà expliqué, rétorqua le Vroon d'un air très digne, qu'il n'est pas question de magie, seulement de science.

— Laisse-le partir, fit Septach Melayn, s'il croit pouvoir réussir. Nous avons bien d'autres choses à régler ce soir, Prestimion.

— Bon… d'accord, Thalnap Zelifor, vous pouvez aller au Château, dit Prestimion avec impatience, en faisant signe au Vroon de se retirer. Voulez-vous une escorte ? ajouta-t-il au moment où le sorcier quittait la tente. Je peux vous donner deux hommes de Muldemar, blessés au Jhelum et qui, de toute façon, ne se battront pas demain. Parlez-en à Taradath. Et revenez avec vos machines aussi vite qu'il vous sera possible de le faire.

Thalnap Zelifor forma respectueusement le symbole de la constellation et se retira.

Les opérations commencèrent dès l'aurore : un ciel clair, lumineux, un soleil brillant, déjà chaud. L'imposant bataillon de mollitors se trouvait en première ligne de l'armée rebelle, un

conducteur perché sur le dos de chaque animal monstrueux, prêt à le lancer à bride abattue, au signal de Prestimion. Les deux armées se faisaient face sur un large terrain plat et bien dégagé, dont la monotonie n'était rompue que de loin en loin par de maigres buissons et quelques rares affleurements rocheux ; l'endroit idéal, de l'avis de Prestimion, pour une charge de mollitors. Il était placé sur l'aile gauche avec ses archers, légèrement en retrait de la première ligne ; ses lanciers et ses frondeurs, sous le commandement de Gialaurys et Septach Melayn, tenaient le centre, un peu en retrait eux aussi ; la cavalerie, menée par le duc Miaule, était cachée dans un défilé, plus loin sur la droite.

Le plan de bataille de Prestimion consistait à frapper vite en ménageant ses forces, en raison de la nette supériorité numérique de l'ennemi. Il avait donc décidé d'attaquer non pas au point faible des troupes ennemies, mais au centre, où la résistance serait la plus forte. Il avait choisi d'avancer obliquement, le centre et l'aile gauche partant en retard, les mollitors venant d'abord, pour jeter la panique dans la première ligne de Navigorn et, dès qu'une brèche se serait ouverte, lancer la cavalerie de l'aile droite pour une charge décisive, le reste des troupes s'engouffrant dans son sillage. Concentrer toutes ses forces en un seul point : telle serait sa stratégie. Cette fois encore, l'armée de Zimroel sous le commandement des deux frères du Procurateur resterait à l'arrière pour donner l'assaut final et nettoyer le terrain abandonné par l'armée en déroute de Navigorn.

Prestimion reconnut Navigorn de loin, une brune silhouette imposante à la tête de ses troupes, qui ressemblait beaucoup à Korsibar, pressé d'en découdre, l'air bravache, rayonnant de confiance, la cape verte fièrement rejetée sur les épaules, le torse bombé sous la cotte de mailles aux reflets argentés, les yeux brillants, malgré la distance, de l'ivresse de la bataille à venir et de l'impatience de l'action.

Un adversaire de valeur, se dit Prestimion. Dommage qu'ils fussent ennemis.

Il donna l'ordre d'attaquer. Les mollitors s'avancèrent, leurs lourds sabots faisant trembler le sol avec le bruit de mille marteaux frappant sur mille enclumes.

Une bonne douzaine de sorciers au casque de cuivre et à l'allure imposante, revêtus de kalautikois dorés et de lagustrimores écarlate et vert, apparurent soudain. Prestimion les vit s'aligner sur une des éminences dominant le champ de bataille. Ils tenaient dans leur main gauche une longue corne de bronze enroulée d'une forme inconnue ; quand les mollitors commencèrent à charger, les mages portèrent à leurs lèvres l'embouchure de la corne, émettant un son strident, si insupportable que Prestimion crut que le ciel allait se déchirer au-dessus d'eux. C'était comme s'ils avaient eu recours à la sorcellerie pour amplifier le son de ces cornes bien au-delà de ce que des poumons humains pouvaient produire. Le son infernal, qui semblait ne jamais devoir s'achever, emplissait l'air comme la trompette du Jugement dernier.

Et la confusion s'empara des mollitors, du moins d'une partie d'entre eux.

Ceux qui se trouvaient à l'avant de la charge s'arrêtèrent net en entendant ce son terrifiant ; ils cherchèrent à échapper à la stridence diabolique et se mirent à courir frénétiquement dans toutes les directions qui ne les en rapprocherait pas. Certains partirent vers la gauche, fonçant au beau milieu des archers de Prestimion, qui s'éparpillèrent devant les animaux affolés. D'autres vers la droite, où ils disparurent dans un grand nuage de poussière dans la gorge où était cachée la cavalerie, ce qui provoquerait certainement une nouvelle panique parmi les montures. D'autres encore, plus braves peut-être ou plus obtus, filèrent droit devant eux, en direction de la première ligne de Navigorn ; mais les soldats royalistes se contentèrent de s'écarter, ouvrant des couloirs pour laisser passer les mollitors qui poursuivirent leur folle cavalcade dans les grandes étendues de la plaine.

Prestimion demeura un moment pétrifié par le fiasco de la charge des mollitors. Puis il prit son arc, banda l'arme presque jusqu'au point de rupture et décocha le coup le plus puissant de sa vie, qui fit basculer un des mages de Navigorn de son rocher ;

la flèche transperça aisément le riche brocart de son kalautikoi et la pointe ressortit dans le dos, trente centimètres derrière. L'homme bascula et tomba sans émettre un son ; sa corne de bronze poli rebondit bruyamment sur la roche et s'immobilisa près de lui.

Mais le coup extraordinaire de Prestimion fut pour les rebelles le dernier moment heureux de la journée. Le sort de la bataille tournait en faveur du camp royaliste. Pendant que les mollitors s'égaillaient aux quatre vents, la cavalerie de Navigorn chargea impétueusement, suivie de près par l'infanterie dont les lances et les javelines faisaient de terribles ravages.

— Restez en formation ! cria Prestimion.

Bien plus loin, Septach Melayn hurla le même ordre. Mais la première ligne de l'armée rebelle était enfoncée. Prestimion vit ses soldats tourner les talons pour se replier sur la deuxième ligne et découvrit, horrifié, qu'une sorte de mêlée confuse faisait rage entre ses hommes. Incapable, dans le feu de l'action, de discerner l'ami de l'ennemi, la deuxième ligne repoussait violemment ceux qui refluaient vers elle, sans se rendre compte qu'il s'agissait de ses propres compagnons d'armes.

Cherchant du regard un messager, Prestimion aperçut son frère Abrigant au pied léger.

— Va prévenir Gaviundar, ordonna-t-il. Dis-lui que tout est perdu s'il n'engage pas ses forces immédiatement.

Abrigant acquiesça d'un signe de tête et s'élança vers l'arrière-garde.

Prestimion dut reconnaître que Navigorn était un grand stratège. Il avait pris depuis le début l'initiative des opérations. Sa cavalerie avait mis en déroute la première ligne ennemie ; ses fantassins s'étaient jetés furieusement dans le corps à corps avec la deuxième ligne de l'année rebelle, qui s'était reformée et opposait maintenant une vive résistance ; Navigorn venait de lancer sa deuxième ligne, non sur toute la largeur du front, comme les rebelles auraient pu s'y attendre, mais en pointe, comme un coin s'enfonçant mortellement, implacablement dans le cœur de la ligne ennemie. Il n'y avait rien à faire. Prestimion et ses hommes emplissaient l'air de flèches, mais les meilleurs archers du monde n'auraient pu arrêter cette avance.

Le massacre se poursuivit.

Où étaient Gaviundar et cet ivrogne de Gaviad ? Confortablement installés devant une bouteille de vin, derrière les lignes ? Prestimion aperçut Gialaurys embrochant des ennemis à grands coups de lance et, un peu plus loin, les éclairs de l'épée de Septach Melayn qui frappait de taille et d'estoc, mais c'était sans espoir. Il crut voir du sang couler sur le bras de Septach Melayn, lui qui, de sa vie, n'avait jamais reçu la moindre blessure. Ils étaient vaincus.

— Sonnez la retraite, ordonna Prestimion.

Au moment où retentissait le signal, Abrigant arriva au pas de course.

— L'armée de Zimroel arrive ! lança le jeune homme, hors d'haleine.

— Maintenant ? Qu'ont-ils fait tout ce temps ?

— Gaviundar avait compris de travers. Il croyait que tu n'aurais besoin de lui qu'après que la cavalerie fut entrée en action. Et Gaviad…

— Peu importe ! J'ai donné le signal de la retraite. Va te mettre à l'abri. Nous n'avons plus rien à faire ici.

8

Il se fit brusquement une sorte de tohu-bohu agaçant dans le couloir du bureau du Haut Conseiller Farquanor, dans la Cour de Pinitor. Le Haut Conseiller, dérangé dans son travail, leva la tête avec irritation ; il entendit des claquements de bottes sur les dalles de pierre, des cris furieux en rafales, des bruits de pas précipités venant de plusieurs directions. Puis une voix étonnamment familière s'éleva au-dessus du vacarme, une voix impossible, grave, âpre et rauque à la fois.

— Ôtez vos sales pattes de mon habit ou je vous ferai trancher les poignets ! Je ne suis pas un sac de calimbot pour être bousculé de la sorte !

Farquanor s'élança vers la porte, passa la tête dans le couloir et resta bouche bée de stupéfaction.

— Dantirya Sambail ! Qu'est-ce que vous faites là ?

— Ah ! le Haut Conseiller ! Veuillez, je vous prie, expliquer à vos gens comment il convient de traiter un grand seigneur du royaume.

Farquanor n'en crut pas ses yeux. Le Procurateur de Nimoya, dans une magnifique tenue de voyage en velours vert chatoyant sur un haut-de-chausse jaune bouffant, au milieu d'un groupe désorienté de gardes du Château – certains l'arme à la main –, le regardait avec un sourire diabolique. Malgré la splendeur de sa mise, le Procurateur avait le visage couvert de poussière et les traits creusés, comme après un long et pénible voyage. Cinq ou six hommes portant la livrée aux couleurs agressives de Dantirya Sambail se trouvaient à proximité, l'air aussi fatigué par le voyage que leur maître, acculés contre un mur par d'autres gardes. Farquanor reconnut parmi eux Mandralisca, le goûteur au visage en lame de couteau.

— Que se passe-t-il ? demanda Farquanor en se tournant vers l'officier du rang le plus élevé, un Hjort répondant au nom de Kyargitis, qui avait la mine perpétuellement lugubre et les yeux globuleux propres à ceux de sa race. Kyargitis avait l'air

encore plus sombre que de coutume. Sa grosse langue orange allait et venait nerveusement entre les rangées de cartilages masticatoires dont était remplie sa large bouche.

— Le Procurateur et ces hommes qui l'accompagnaient sont entrés dans le Château par la porte de Dizimaule – j'ouvrirai une enquête, comte Farquanor, soyez-en assuré – et ont réussi à atteindre le vestibule de la Cour de Pinitor sans être arrêtés, expliqua le Hjort, tout gonflé de dépit. Il a insisté pour vous voir. Nous en sommes venus aux mains… Il a fallu recourir à la force pour le retenir…

Totalement pris de court par cette inexplicable apparition du dernier homme qu'il se fût attendu à voir dans le couloir de son bureau – il ne fallait pas manquer d'audace pour pénétrer dans le Château, escorté d'une poignée d'hommes, sans imaginer être arrêté sur-le-champ –, Farquanor lança au Procurateur un regard pénétrant.

— Êtes-vous venu pour m'assassiner ? demanda-t-il.

— Pourquoi ferais-je cela ? fit Dantirya Sambail d'un air aimable et charmeur. Croyez-vous que je convoite votre poste ?

Le Procurateur fixa sur Farquanor le regard indéchiffrable de ses yeux couleur d'améthyste et projeta une bouffée si forte de cette étrange tendresse qui était en lui que le Haut Conseiller dut se retenir pour ne pas tressaillir.

— Non, Farquanor, ce n'est pas vous que je veux voir, sinon d'une manière indirecte. Je suis venu entretenir le Coronal d'un sujet de la plus haute importance. Et comme le protocole exige que je m'adresse à son Haut Conseiller – mes félicitations, à propos, pour cette nomination, mais il a pris son temps –, je suis venu jusqu'ici voir si je vous trouvais…

— Le protocole ? fit Farquanor, encore frappé de stupeur par la vue du Procurateur, sachant ce qu'était la situation politique. Le protocole ne prévoit pas de donner audience à celui qui se révolte contre le gouvernement légitime ! Vous êtes frappé de proscription, Dantirya Sambail, l'ignorez-vous ? Le seul endroit où vous serez reçu sera les tunnels de Sangamore ! Comment pouvez-vous imaginer autre chose ?

— Dites à lord Korsibar que je suis au Château et que je désire le voir, répliqua froidement le Procurateur, du ton qu'il eût employé avec un valet de pied.

— Lord Korsibar est retenu en ce moment par…

— Dites-lui que je suis ici et que je lui apporte le moyen de venir à bout de l'insurrection, reprit Dantirya Sambail d'une voix de moins en moins cordiale. Répétez exactement ce que je viens de dire. Et je vous promets, Farquanor, que si vous faites obstacle d'une manière ou d'une autre à mon entretien avec le Coronal, si vous me retardez ne fût-ce que d'un battement de cœur, de veiller non seulement à ce que vous soyez démis de vos fonctions, mais écorché vif et que les lambeaux de votre peau soient enroulés autour de votre visage, jusqu'à ce que vous étouffiez. J'en fais la promesse solennelle, comte Farquanor, et n'espérez pas que je ne puisse la tenir.

Farquanor le considéra un long moment sans répondre. Il avait cru percevoir, derrière l'arrogance et les fanfaronnades habituelles du Procurateur, une tension et une nervosité extrêmes. Et une menace de cette nature, venant d'un homme comme Dantirya Sambail, ne pouvait être prise à la légère.

Le comte Farquanor commençait à comprendre que cette surprenante visite était une affaire qui dépassait ses compétences. Il était plus sage de ne pas s'interposer.

— Je vais informer lord Korsibar que vous êtes au Château, Dantirya Sambail, déclara-t-il d'un ton glacial et guindé, et il vous recevra ou non, selon son bon plaisir.

— Qu'êtes-vous venu faire ici ? demanda Korsibar, aussi étonné que Farquanor l'avait été quelques minutes plus tôt. Je ne voulais plus revoir celui qui a permis à Prestimion de m'échapper. Et je n'aurais jamais imaginé que vous viendriez dans la situation présente ? Ne devriez-vous pas être aux côtés de vos deux détestables frères, à la tête de votre armée ?

— Je ne suis pas votre ennemi, monseigneur. Eux non plus.

— Vous m'appelez « monseigneur » ?

— Absolument.

L'entretien n'avait lieu ni dans la Salle du Trône ni dans le bureau du Coronal, mais dans le Grand Hall de lord Kryphon,

une salle sombre et étroite, tout en longueur et beaucoup moins somptueuse que son nom ne le donnait à penser, aux murs tapissés de cartes murales de la campagne contre Prestimion, constamment mises à jour.

Korsibar passait depuis quelques semaines une grande partie de son temps dans cette salle. Il était affalé dans un fauteuil bas de facture ancienne, dont les bras en fer forgé représentaient des lézards entortillés. Les seuls mouvements visibles étaient ceux de ses yeux qui allaient et venaient nerveusement dans les orbites creusées ; à part cela, il était totalement immobile. D'une main il serrait la gueule ouverte et armée de crochets du lézard formant l'accoudoir de gauche, de l'autre il tenait sa tête droite, avec un seul doigt pressé contre la pommette enfouie sous la barbe épaisse. Korsibar se laissait pousser la barbe, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, contre l'avis d'Aliseeva et d'autres femmes de la cour, qui affirmaient que cela le faisait paraître beaucoup plus vieux qu'il ne l'était ; de fait, quelques fils blancs brillaient dans la masse sombre. C'était nouveau. Mais il vivait des heures éprouvantes, auxquelles sa jeunesse douillette ne l'avait aucunement préparé.

Il était entouré de Sanibak-Thastimoon, du prince Serithorn, du comte Iram, de Venta d'Haplior et de quelques autres proches conseillers. Deux gardes Skandars serraient le Coronal de près, pour le cas où le Procurateur préparerait quelque mauvais coup. Dantirya Sambail s'était planté devant lui avec sa suffisance habituelle, les jambes écartées, les bras dans le dos, le menton en avant. Le comte Farquanor, l'air revêche et le teint étrangement cireux, se tenait juste derrière lui.

Lentement, car il se sentait très las, Korsibar reprit la parole.

— Vous dites que je suis votre Coronal et que vous n'êtes pas mon ennemi, et pourtant vos armées affrontent les miennes sur le terrain. Comment se fait-il que vos hommes ne sachent pas que vous n'êtes pas mon ennemi, Dantirya Sambail ?

— Les soldats de mes frères ont-ils causé de grandes pertes à vos troupes ? demanda le Procurateur en indiquant les cartes murales d'un signe de tête.

— Lors de la bataille du Jhelum, oui. Je le tiens de Farholt.

— Et à Stymphinor ?

— Ce fut une bataille de peu de durée. Navigorn a défait Prestimion en une demi-heure. Nos pertes furent très légères.

— Renseignez-vous auprès de Navigorn, monseigneur, demandez-lui si les troupes de Zimroel ont pris part au combat à Stymphinor. Dites-lui que j'affirme que les armées placées sous le commandement de mes frères Gaviad et Gaviundar n'ont pas engagé l'action, mais qu'elles sont restées en retrait, jusqu'à ce que le sort de la bataille soit décidé. Vous verrez ce qu'il répond.

Korsibar plongea les doigts dans sa barbe et commença à la tirailler, un peu à la manière du duc Svor, à qui, il le soupçonnait, il avait emprunté ce tic. Il sentait derrière ses yeux un martèlement affreux.

— Si vous aviez à Stymphinor des soldats engagés aux côtés de Prestimion, pourquoi n'ont-ils pas combattu ? reprit-il après un silence.

— Parce que je leur ai dit de ne pas le faire, répondit le Procurateur. Je ne nie pas m'être allié à Prestimion dans les premiers temps de la rébellion. Nous sommes parents, monseigneur, vous le savez. Les liens du sang m'ont poussé vers lui. Mais je n'ai jamais eu beaucoup d'attirance pour sa cause.

— Vous lui avez pourtant fourni des troupes.

— Oui, je lui ai fourni des troupes, car je m'étais engagé à le faire et, sur les rives du Jhelum, elles sont allées au feu contre votre armée. Mais ce n'était qu'une feinte, pour le laisser se gonfler d'orgueil de cette victoire facile et préparer son écrasement. Lors de la bataille suivante, mes soldats sont arrivés trop tard, conformément à mes ordres.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Korsibar. Vous êtes un serpent !

— *Votre* serpent, monseigneur. La cause de Prestimion est désespérée : ce qui m'a paru probable d'emblée semble maintenant indiscutable. C'est l'affrontement d'un homme seul contre toute la planète ; vous avez le soutien du peuple et vous triompherez. Il peut gagner une bataille de-ci de-là, mais il court à sa perte.

— Vous tenez cela de vos devins ? demanda Korsibar en jetant un coup d'œil en direction de Sanibak-Thastimoon.

— De *là*, monseigneur, répondit Dantirya Sambail en tapotant son grand front luisant, constellé de taches de rousseur. Toute la sagesse qui s'y trouve enfermée, et elle ne manque pas, me dit que Prestimion tente l'impossible en voulant vous renverser. Voilà pourquoi je me dégage de ma promesse de l'aider, moi qui ne suis pas porté à m'atteler à une tâche impossible. Je suis venu vous voir – croyez, monseigneur, que je me suis donné du mal, comme en témoigne l'état de mes vêtements, pour parcourir si rapidement dans les deux sens l'immensité d'Alhanroel, comme je l'ai fait toute cette année et la précédente, sans parler de la mer à traverser deux fois, ce qui, pour un homme de mon âge, n'est pas des plus facile – pour vous offrir la clé de la victoire et mettre un terme au conflit qui divise la planète.

— La clé de la victoire, répéta Korsibar d'une voix blanche.

Cette conversation lui devenait odieuse. Parler avec Dantirya Sambail était comme lutter à mains nues contre des manculains : le Procurateur était couvert d'épines mortelles. Korsibar interrogea du regard ceux qui l'entouraient : Sanibak-Thastimoon, Iram, Serithorn et Farquanor. Mais leur visage avait la rigidité d'un masque et leurs yeux n'exprimaient rien.

— Que faudrait-il que je fasse, Dantirya Sambail ?

— Pour commencer, que vous preniez en personne la tête de vos troupes.

— Vous voulez faire d'une pierre deux coups ? lança Korsibar. D'abord, vous trahissez votre cousin, puis vous essayez de m'attirer hors du Château, à découvert, où je serai à la merci d'une javeline…

— Vos soupçons ne sont pas fondés, monseigneur, répondit Dantirya Sambail avec un sourire de fauve. Il ne vous arrivera rien. Laissez-moi vous expliquer mon idée… Cette carte représente la zone des opérations ? Très bien. Prestimion est là, quelque part entre Stymphinor et Klorn, et j'imagine qu'il fait route vers le nord-ouest et cherche à atteindre Alaisor pour lever de nouvelles troupes sur la côte. Voilà l'armée de Mandrykarn et de Farholt, aux environs de Purmande, qui se dirige vers lui par le sud, et celle de Navigorn, à l'est, qui le poursuit aussi. Mandrykarn et Farholt réussiront peut-être à le

bloquer en route, mais ce n'est pas sûr ; ils le forceront plus probablement à remonter vers le nord. Êtes-vous d'accord ?

— Poursuivez, fit Korsibar.

— Tandis qu'il fuira de place en place, en s'efforçant d'échapper aux deux armées qui convergent sur lui, on lui annoncera que le Coronal lord Korsibar a formé une troisième armée dont il a pris en personne le commandement. Regardez, monseigneur, voici le fleuve Iyann. Ici se trouve le grand barrage de Mavestoi et, derrière, le lac du même nom qui est le réservoir. Maintenant, monseigneur, vous prenez position dans les collines qui dominent le barrage et vous faites savoir aux espions de Prestimion que vous y avez établi votre campement et que vous envisagez de l'attaquer par le nord et de l'anéantir.

Les yeux violets de Dantirya Sambail brillaient tellement d'excitation qu'ils en étaient devenus presque incandescents.

— Sa situation est désespérée, reprit-il, mais il voit un dernier espoir ! S'il attaque votre campement et réussit à vous tuer ou à vous capturer, il met fin d'un seul coup à la guerre. Il est encerclé par les forces hostiles de Mandrykarn, Farholt et Navigorn, mais si vous disparaissez, ils seront obligés de lui céder le trône.

— Vous voulez donc lui tendre un piège en m'utilisant comme appât, fit Korsibar. Et il remonte le Iyann pour mordre à cet appât. Oui, mais s'il réussit à le saisir, Dantirya Sambail ? Si sa tentative désespérée est couronnée de succès ? Je suis hors de son atteinte aussi longtemps que je reste au Château, mais, si je vais sur le terrain, il aura une chance de réussir. Je ne crains ni lui ni personne, mais la prudence m'impose de rester hors de portée d'une tentative désespérée tant que cette affaire ne sera pas terminée.

— Non, monseigneur, n'ayez aucune crainte. Prestimion tombera dans le piège et c'en sera fait de lui, sans qu'à aucun moment vous ne courriez le moindre risque. Tenez, monseigneur, je vais vous montrer…

9

Pour Prestimion, c'était l'heure de battre en retraite en bon ordre et de panser les blessures.

Les pertes à la bataille de Stymphinor, sans être aussi lourdes qu'il l'avait redouté, avaient quand même été assez importantes. Parmi ses officiers, il avait perdu Abantes de Pytho et l'intrépide Matsenor, fils de Mattathis, Thuya de Gabell, le Ghayrog Vexinud Kreszh et un vieux camarade de son enfance à Muldemar, Kimnan Tanain. Bon nombre de soldats de l'infanterie de ligne avaient aussi péri, mais le gros de son armée était indemne, bien que meurtri et quelque peu démoralisé.

Septach Melayn, pour sa part, souffrait d'une blessure profonde au bras dont il tenait son arme, un événement qui provoqua un grand étonnement mêlé de désarroi dans les rangs des hommes de Prestimion. Comme un affront fait à un dieu. Depuis des années qu'il était maître dans la pratique sportive de l'épée, nul n'avait jamais infligé la plus légère blessure à Septach Melayn. Mais la bataille de Stymphinor n'avait rien eu d'un aimable divertissement ; torse nu, pâle et grimaçant, Septach Melayn attendait qu'un chirurgien recouse la longue plaie béante à l'aide d'un fil noir et brillant. Était-ce un présage de leur défaite inéluctable, cette blessure de l'escrimeur sans pareil qu'était Septach Melayn ? Les hommes murmuraient, le visage sombre, et faisaient signe de conjuration pour chasser les démons qu'ils redoutaient de voir s'approcher.

— Je vais aller les voir, proposa Septach Melayn avec bonhomie, pour montrer que je vais bien et dire que je suis soulagé de découvrir que je suis mortel, comme tout un chacun. Que cela me rendra moins sûr de moi, la prochaine fois que je prendrai part à un combat ; qu'avec le temps j'avais fini par me croire capable de prendre l'avantage sur n'importe qui sans vraiment m'employer à fond.

— Tu l'es assurément, fit Prestimion, qui avait appris dans la matinée que Septach Melayn avait été blessé en affrontant

quatre ennemis en même temps et que, malgré sa gêne, il les avait occis tous les quatre avant d'abandonner le champ de bataille la mort dans l'âme pour aller se faire bander le bras.

Le comportement des armées de Zimroel, si longues à se jeter dans l'action à Stymphinor, était un autre sujet d'inquiétude pour Prestimion. Il convoqua Gaviad et Gaviundar afin de les admonester pour leur négligence, mais les deux frères se montrèrent si repentants et serviles qu'il garda pour lui une grande partie des reproches qu'il comptait leur faire. Le massif Gaviad aux lèvres pendantes et à la moustache en bataille, qui, pour une fois, n'avait rien bu, répéta sur tous les tons que ses troupes étaient prêtes, mais qu'il attendait, conformément au plan de bataille, de connaître le résultat de la charge de cavalerie avant de les envoyer au feu ; le grand Gaviundar à l'air bravache, au crâne chauve encadré de deux grandes oreilles et à la grosse barbe orange en broussaille, consterné de ne pas avoir lancé en temps voulu ses troupes dans la bataille, alla jusqu'à verser de vraies larmes. Prestimion leur pardonna. Mais il n'oubliait pas qui était leur frère et, redoutant toujours quelque fourberie de la part du Procurateur, les avertit qu'il ne tolérerait aucune excuse lors du prochain affrontement avec les forces royalistes.

En priant pour qu'il n'ait pas lieu de si tôt. Ses hommes avaient besoin de temps pour se reposer et réparer leurs forces ; il espérait en outre voir des troupes fraîches rejoindre ses rangs. Des messages d'encouragement lui étaient parvenus d'Alaisor, le port de la côte occidentale d'où sa famille expédiait le vin de Muldemar à Zimroel et où il avait de nombreuses relations d'affaires ; on l'informa que les personnalités les plus influentes de la cité soutenaient sa cause contre Korsibar et rassemblaient une armée pour la mettre à son service. D'autres bonnes nouvelles arrivèrent aussi de différents lieux de l'ouest d'Alhanroel ; sur la côte, à Steenorp et Kikil, à Klai, à Kimoise et dans d'autres cités encore, on comparait les mérites des deux prétendants au trône et la préférence allait de plus en plus souvent à Prestimion, car les gens avaient eu le temps de s'interroger sur les moyens employés par Korsibar pour se faire couronner et ils ne leur plaisaient guère.

Tout cela était fort bien, mais ces cités des provinces occidentales se trouvaient très loin et les armées de Mandrykarn, Farholt et Navigorn le serraient de près. Prestimion devait maintenant et aussi rapidement que possible faire route vers le nord-ouest, jusqu'à la côte où ses partisans étaient nombreux, et opérer la jonction avec eux avant que l'ennemi ne le rattrape et ne mette un terme à la rébellion. Son armée partit donc à marche forcée dans cette direction, s'éloignant un peu plus chaque jour du Mont du Château et du trône convoité.

Ils approchaient de la vallée du Iyann, un fleuve qui descendait des provinces septentrionales et infléchissait son cours vers l'ouest pour aller se jeter dans la mer à Alaisor, quand le duc Svor vint voir Prestimion.

— Je pense avoir trouvé des gens susceptibles de faire des reconnaissances pour notre compte. Ils prétendent déjà détenir certains renseignements qui pourraient nous être précieux.

— Sommes-nous en manque d'éclaireurs, Svor, pour engager des inconnus ?

— Nous n'en avons pas comme ceux-là, répondit Svor.

Il fit signe d'approcher à un homme à la face anguleuse et d'une taille extraordinaire ; il faisait au moins une tête de plus que le plus grand des hommes du campement, mais sa maigreur et ses jambes interminables donnaient l'impression d'une fragilité de baguette qu'un coup bien appliqué eût brisée net. Il avait des cheveux très bruns, coupés court, le teint presque aussi basané que celui de Svor, une barbe drue et mal taillée qui dévorait ses fortes mâchoires. Il dit s'appeler Gornoth Gehayn et être originaire de la ville voisine de Thaipnir, sur la rivière du même nom. Derrière lui se tenaient trois autres hommes, semblables par la taille démesurée, la maigreur et la peau basanée, mais qui ne semblaient pas avoir plus de la moitié de son âge ; plus loin se trouvait une longue charrette à laquelle était attelée une paire de montures. Quatre grandes boîtes carrées, houssées de cuir, étaient alignées sur le plateau de la charrette.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Prestimion avec brusquerie, car il était dans un état d'excitation nerveuse qui le rendait impatient.

— Monseigneur, répondit Gornoth Gehayn, d'une voix aiguë et flûtée, nous sommes, mes fils et moi, des dresseurs d'hierax, que nous faisons voler où nous voulons et que nous chevauchons accrochés à leur dos. C'est un art dont notre famille détient le secret et qu'il a fallu très longtemps pour maîtriser. Nous voyageons loin et nous voyons des choses étranges.

— Des hierax ? fit Prestimion, interloqué. Vous volez à dos d'hierax ?

Gornoth Gehayn fit un grand geste du bras ; un de ses fils bondit sur la charrette et retira la housse qui couvrait la dernière boîte. Une cage métallique apparut, qui contenait un oiseau énorme aux longues ailes grises enroulées autour du corps comme un manteau et aux grands yeux bleus étincelants qui brillaient de colère à travers les barreaux de la cage comme deux saphirs lumineux.

Prestimion retint un cri d'étonnement. Il avait déjà vu des hierax, en maintes occasions, sur le trajet entre le Mont du Château et le Labyrinthe. C'étaient des oiseaux de proie géants des hautes régions de l'atmosphère, qui se laissaient porter avec indolence par les courants chauds, au-dessus de la vallée du Glayge, et planaient d'un endroit à l'autre, sans battre des ailes ou presque, saisissant de loin en loin un malheureux oiseau de plus petite taille d'un mouvement rapide de leur long bec. À leur manière, ils ne manquaient ni de grâce ni de beauté, du moins dans les airs, car, blottis dans leur cage, on eût dit des monstres décharnés. Mais Prestimion ignorait qu'un hierax pût vivre en captivité et il avait de la peine à croire que des hommes pussent se déplacer sur leur dos, comme sur de dociles montures de bonne race.

— Nos hierax sont quelque peu différents de ceux de l'est, expliqua Gornoth Gehayn tandis que son fils soulevait la porte de la grande cage. Ils appartiennent à l'espèce à ventre noir de la région du Iyann, sont plus gros et beaucoup plus puissants que les roses du Glayge, et si intelligents qu'ils peuvent être dressés

pour obéir. Nous prenons les œufs dans le nid, nous élevons les petits et les dressons, tout cela pour le plaisir de voyager dans les airs. Désirez-vous une démonstration, monseigneur ?

— Je vous en prie.

Au signal du fils de Gornoth Gehayn, l'oiseau géant sortit de sa cage en se balançant gauchement. Il semblait à peine savoir comment déplier les ailes énormes enroulées autour de son corps et ses longues pattes grêles n'étaient manifestement pas habituées à se mouvoir sur la terre ferme. Au bout d'un moment, il réussit pourtant à ouvrir ses longues ailes incurvées et Prestimion ne put retenir un sifflement d'étonnement en les voyant se déplier interminablement jusqu'à ce qu'elles soient entièrement éployées sur une longueur invraisemblable de chaque côté du corps allongé et de belle taille de l'oiseau.

Sans attendre, le fils de Gornoth Gehayn, un garçon si long, si fin et si léger qu'on eût presque dit qu'il appartenait lui aussi au peuple de l'air, sauta avec souplesse sur l'oiseau, le saisit délicatement mais fermement à l'endroit où les ailes puissantes s'attachaient aux épaules musclées et s'étendit de tout son long sur le dos du hierax, la tête toute proche de celle de l'oiseau. Il y eut un pesant battement d'ailes, un martèlement précipité, puis le hierax décolla du sol avec effort avant de prendre son essor, le fils de Gornoth Gehayn accroché à son cou.

L'oiseau s'éleva presque en ligne droite, décrivit un cercle très haut au-dessus d'eux et fila vers le nord à une vitesse phénoménale, si bien que le hierax et son passager furent bientôt hors de vue.

Gialaurys, qui avait rejoint Prestimion et Svor au moment où le garçon faisait sortir l'oiseau de sa cage, s'adressa en riant à Gornoth Gehayn.

— Les reverrons-nous un jour ? Je pense que l'oiseau va voler jusqu'à la Grande Lune avec votre fils.

— Il n'y a pas de danger, répliqua Gornoth Gehayn. Il vole sur nos hierax depuis l'âge de six ans. Nous avons trois autres oiseaux, mon bon seigneur, ajouta-t-il en montrant les cages sur la charrette. Vous plairait-il de voler aussi ?

— Ce serait avec joie et je vous remercie de cette invitation, répondit Gialaurys avec un sourire éclatant qui n'était pas

caractéristique de sa nature renfermée, mais je crains d'être un peu trop lourd pour que l'oiseau puisse me porter.

Il frappa sa poitrine de taureau et ses épaules musculeuses.

— Il serait sans doute préférable de choisir un homme de plus petit format, reprit-il. Comme notre ami, le duc Svor.

— Oui, Svor ! approuva Prestimion. Va dans le ciel et dis-nous ce que tu vois !

— Un autre jour, je pense, fit Svor. Mais, regardez… On dirait que le garçon revient !

Le bras tendu, il montra le ciel ; il était maintenant possible de distinguer un point noir qui, sur le fond lumineux de l'azur, prit bientôt la forme incurvée des ailes déployées de part et d'autre du long corps au plumage noir du hierax. Quand l'oiseau se rapprocha du sol, le fils de Gornoth Gehayn apparut, accroché à son cou. Ils se posèrent quelques secondes plus tard et le garçon sauta à terre, le visage empourpré, rayonnant de plaisir, grisé par le vol.

— Qu'as-tu vu ? demanda son père.

— Encore les armées. Les soldats qui défilaient et faisaient des manœuvres près du lac.

— Des armées ? fit vivement Prestimion.

— Je t'ai dit qu'ils étaient en possession de renseignements qui nous seraient utiles, lui glissa Svor à l'oreille.

Gornoth Gehayn et ses fils avaient fait toute la semaine des vols de reconnaissance le long de la vallée du Iyann, dès qu'ils avaient remarqué les mouvements de troupes au nord de leur ville ; ils en savaient déjà long et se firent un plaisir d'en informer Prestimion, contre une poignée de royaux d'argent. Ils expliquèrent que des troupes en nombre considérable étaient arrivées récemment de l'est en flotteurs, des hommes armés portant la cuirasse ; en atteignant le Iyann, ils avaient aussitôt remonté le fleuve jusqu'au barrage de Mavestoi, au pied du grand réservoir où était accumulée l'eau nécessaire aux besoins de la majeure partie de la province.

Ils avaient établi leur campement au bord du barrage et le long du lac, sur les deux rives. Chaque jour, un des fils de Gornoth Gehayn s'était envolé pour aller voir ce qui se passait –

leur père ne volait plus, il était trop vieux pour cela – et, jour après jour, ils avaient vu de nouvelles troupes arriver et creuser des retranchements.

— Le plus intéressant, fit Svor, est que, il y a trois jours de cela, un des garçons, descendant en piqué, a vu au centre du camp un homme grand et brun vêtu aux couleurs du Coronal, un habit vert et or, bordé de fourrure blanche, et il lui a semblé distinguer sur le front de cet homme brun quelque chose de brillant qui pouvait être une couronne.

— Korsibar ? fit Prestimion, le souffle coupé par la surprise. Korsibar est là en personne ?

— On le dirait.

— Comment est-ce possible ? Je pensais qu'il resterait à l'abri, douillettement installé au Château, tant qu'il y aurait des hommes comme Navigorn et Farholt pour livrer bataille pour son compte.

— Il semblerait, répondit Svor, qu'il soit venu livrer celle-ci en personne. S'il faut en croire nos espions voyageant dans les airs.

— Je me demande pourquoi, reprit Prestimion, l'air perplexe, les hommes de Korsibar laissent ces oiseaux passer à basse altitude au-dessus de leur campement sans essayer de les abattre. J'imagine que, d'en bas, ils ne voient que le hierax, pas le passager accroché à son cou, et qu'ils n'y attachent pas d'importance. Quoi qu'il en soit, si c'est la vérité, il y a une belle occasion à saisir, ne crois-tu pas, Svor ? Demandons à notre ami le duc Horpidan d'Alaisor de se hâter de rassembler ses troupes et nous attaquerons Korsibar. C'est une chance unique. Si nous nous emparons de lui, la guerre est terminée, tout simplement.

— Je le capturerai moi-même et te l'amènerai, fit Septach Melayn, dont la blessure guérissait rapidement et qui était impatient de recommencer à jouer de l'épée.

Chaque jour, maintenant, les hierax décollaient ; chaque jour, les fils de Gornoth Gehayn revenaient avec de nouveaux rapports sur les activités militaires au lac de Mavestoi. L'armée ennemie, selon leurs dires, était considérable, mais ils s'accordaient tous les trois pour estimer que celle de Prestimion était encore plus importante. L'ennemi avait pris ses

cantonnements et abattait des arbres autour du lac pour construire des fortifications ; chaque fois qu'ils survolaient le campement, ils voyaient l'homme qui portait l'habit du Coronal allant et venant au milieu de ses hommes et dirigeant énergiquement les travaux.

Prestimion brûlait de sauter sur le dos d'un des oiseaux pour aller s'en assurer lui-même ; mais, quand il s'en ouvrit à Gialaurys et à Septach Melayn, sur un ton plus qu'à demi sérieux, ils affirmèrent d'un air courroucé qu'ils étrangleraient de leurs propres mains les oiseaux de Gornoth Gehayn, s'il faisait mine de s'approcher d'eux. Prestimion promit de ne rien faire, mais il mourait d'envie d'essayer, à la fois pour ce qu'un vol de reconnaissance pourrait lui apprendre sur l'ennemi, mais aussi pour le plaisir et l'émerveillement que l'on devait éprouver en se déplaçant dans les airs.

Il y avait eu autrefois, très longtemps auparavant, des appareils de locomotion aérienne sur Majipoor ; lord Stiamot, rapportait-on, avait mené dans les airs sa guerre contre les Changeformes, incendiant leurs villages en lâchant des brandons enflammés avant de les emmener en captivité. Mais l'art de fabriquer des machines volantes s'étant perdu dans la nuit des temps, pour aller de lieu en lieu sur la gigantesque planète, il était nécessaire d'utiliser un flotteur ou un véhicule tiré par des montures et nul autre que ces garçons efflanqués du district du Iyann ne savait ce que c'était que de s'élever au-dessus de la surface du sol. Prestimion les enviait profondément.

Mais il n'y aurait pas de vol à dos d'hierax pour lui. Il savait que c'était un don inné, que l'on cultivait dès l'enfance ; et peut-être était-il trop solidement bâti pour que les oiseaux puissent le transporter. En tout état de cause, il avait une bataille à livrer, et sans tarder.

Ils avaient décidé de ne pas attendre les renforts qui devaient venir de l'ouest. Plus ils attendraient, plus ils laisseraient de temps aux autres armées de Korsibar pour arriver de l'est et si les forces de Mandrykarn, Farholt et Navigorn en profitaient pour opérer leur jonction avec les troupes placées sous le commandement de Korsibar, il n'y aurait plus rien à espérer. Il

fallait passer immédiatement à l'offensive, contre une armée apparemment inférieure en nombre.

— Si Thalnap Zelifor ne nous avait pas quittés, dit Gialaurys, nous pourrions avoir recours à sa sorcellerie pour voir à l'intérieur du camp de Korsibar et dénombrer ses soldats. Et aussi pour savoir de quel côté il est préférable d'attaquer.

— Nous voyons le camp ennemi par les yeux des trois garçons, rétorqua Prestimion, ce qui est mieux que la vision d'un sorcier. Pour ce qui concerne la direction à suivre, nous sommes dans le pays natal de Gornoth Gehayn et il a dessiné de bonnes cartes. Thalnap Zelifor finira bien par revenir avec ses appareils à lire dans les pensées. Mais je pense que nous viendrons à bout de Korsibar sans son aide.

Ils se penchèrent sur les cartes. Il existait des deux côtés du fleuve des chemins en forêt qui menaient au barrage. Faire route à la faveur de l'obscurité, une nuit sans lunes ; placer la moitié de la cavalerie sur la rive droite, l'autre moitié sur la gauche ; fondre à un signal sur le campement de Korsibar, en attaquant des deux côtés. Les archers de Prestimion, cette fois, seraient à dos de monture ; ils chargeraient à leur tour en criblant l'ennemi de flèches. La vue des hommes armés d'arcs et chevauchant des montures devrait provoquer la terreur dans ses rangs. Puis ce serait à l'infanterie lourde d'entrer en action, Gaviad par l'est, Gaviundar par l'ouest – que le Divin les préserve, cette fois, d'être en retard ! Une succession ininterrompue d'attaques massives. L'épée étincelante de Septach Melayn se taillant un chemin dans les rangs des royalistes, Gialaurys brandissant sa lance…

Oui. Oui. À la suite de quelle erreur de jugement l'usurpateur s'était-il jeté de lui-même entre leurs mains ?

— Dans trois jours, annonça Svor après avoir consulté ses almanachs et ses annales, les lunes ne brilleront pas.

— Ce sera notre nuit, déclara Prestimion.

Le Iyann, à cet endroit, était un cours d'eau étroit, de peu de profondeur, facile à passer à gué. La majeure partie de ses eaux était retenue par le barrage que lord Mavestoi avait construit au nord, huit siècles plus tôt. Il était assez simple pour Prestimion de diviser ses forces et d'en envoyer la moitié de chaque côté. Il

prit position sur la rive orientale, avec ses archers montés ; Gialaurys resta derrière lui avec l'infanterie lourde, l'armée de Gaviad fermant la marche. Sur la rive occidentale se trouvait le régiment de cavalerie sous les ordres du duc Miaule, accompagné par les bataillons de Septach Melayn, tandis que les troupes de Gaviundar restaient à l'arrière pour former la seconde vague d'assaut.

La nuit n'était éclairée que par les étoiles, qui, dans cette partie de la planète, brillaient avec un éclat particulier. Il y avait les grandes étoiles que tout le monde connaissait, Trinatha au nord, Phaseil à l'orient, sa jumelle Phasilin à l'occident, Thorius et Xavial, l'astre d'un rouge flamboyant, qui marquaient le milieu de la voûte céleste. Quelque part dans les cieux se trouvait aussi la petite étoile jaune de la Vieille Terre dont l'emplacement exact ne faisait pas l'unanimité ; et la nouvelle étoile, l'astre au vif éclat bleu blanc, qui avait fait son apparition pendant que Korsibar et Prestimion, chacun de son côté, remontaient le Glayge en direction du Mont du Château, transperçait le ciel au zénith comme un œil fixe et implacable.

À la lumière de ces astres, particulièrement de la nouvelle étoile, le long ruban blanc du barrage de Mavestoi était visible au-dessus d'eux, au fond de la vallée, courant entre les sombres parois rocheuses. C'était là, Prestimion le savait, qu'il devrait grimper cette nuit-là avec ses hommes, sur les escarpements boisés, avant de redescendre pour surprendre les troupes royalistes au campement. En levant les yeux, Prestimion crut distinguer de petites silhouettes se déplaçant le long du barrage. Des sentinelles, certainement. Se doutaient-elles que deux armées avançaient furtivement sur les deux rives du fleuve ? Très probablement pas. Rien dans leurs mouvements n'indiquait qu'elles avaient conscience d'un danger ou se trouvaient en état d'alerte ; il n'y avait que quelques hommes, pas plus gros que des allumettes à cette distance, qui faisaient tranquillement les cent pas sur le faîte du barrage.

Prestimion vérifia la position des étoiles. Trinatha, Thorius, Xavial, toutes alignées. C'était le moment d'y aller. Il leva la main, la garda levée quelques secondes, la baissa. Il se mit en

route sur le chemin qui suivait le fleuve. Sur l'autre rive, les forces du duc Miaule s'étaient aussi mises en branle.

Avec l'aide du Divin, se dit Prestimion en continuant à gravir le chemin, nous mettrons fin cette nuit à la guerre et l'ordre sera rétabli sur la planète.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Svor. Le tonnerre ?

Prestimion se retourna, perplexe. Un bruit sourd et prolongé, en effet. Mais la nuit était claire, sans nuages. Il n'y avait pas eu d'éclairs ; ce n'était pas un orage.

— Mon frère ? Où est mon frère ?

C'était Taradath, qui remontait le chemin.

— Pas si fort ! souffla Prestimion d'une voix rauque. Que se passe-t-il ?

— Gaviad… les troupes de Zimroel…

— Quoi ?

Un autre roulement, plus fort que le premier.

— On vient de m'avertir… Elles se retirent. Elles s'éloignent du fleuve à toute vitesse.

— Elles se… retirent ? répéta Prestimion. Mais qu'est-ce que…

— Regardez là-haut ! s'écria Svor. Le barrage ! Un nouveau grondement, suivi d'un deuxième, puis d'un troisième.

Les petites silhouettes avaient disparu du sommet du barrage. Il y eut une lumière rouge, comme une fusée qui éclate, puis la marque noire d'une ligne brisée et ce qui ressemblait à un fragment triangulaire sauta de la blanche paroi de béton.

Encore un craquement, plus fort que les précédents.

— Ils font sauter le barrage, Prestimion ! hurla Svor d'une voix terrorisée. Ils vont nous envoyer toute l'eau du lac !

— Mais il y a de quoi engloutir une centaine de villages…, répondit Prestimion.

Il n'acheva pas sa phrase. Bouche bée, incrédule, il vit à la lumière effrayante des explosions toute la paroi du barrage s'effondrer et un torrent d'eau ahurissant dégringoler dans l'obscurité vers la vallée et ses hommes.

LE LIVRE DES SORCIERS

1

C’est assurément l’endroit le plus sinistre de la planète, se disait Prestimion, après les implacables déserts du continent de Suvrael où il ne fallait pas avoir toute sa raison pour oser s’aventurer.

C’étaient des terres grises qu’il foulait, à cette heure sombre de sa vie. Au-dessus de sa tête, le ciel était gris ; sous ses pieds, le sol aussi était gris et sec, et même le vent, soufflant furieusement de l’est, était chargé d’une fine poussière grise. La seule note de couleur venait de la végétation qui semblait vouloir trancher avec une furieuse détermination sur ce paysage en camaïeu gris. De gros champignons rigides, en forme de dôme, d’un jaune létal, explosaient en nuages de spores d’un vert éclatant chaque fois qu’il en écrasait un ; l’herbe dentelée, éparse et rêche était d’un carmin agressif ; les arbres, hauts et fins comme des lances, avaient des feuilles bleues vernissées, effilées comme des épines et laissaient tomber une pluie continue de sève rosée et visqueuse, qui le brûlait comme un acide quand il passait par mégarde à sa portée.

De basses collines crayeuses, en forme de dents arrondies, formaient une chaîne qui barrait l’horizon. Dans l’espace dégagé qui s’étendait entre elles, plat, sec et peu engageant, sans lacs ni cours d’eau, suintait seulement de loin en loin une source saumâtre d’une crevasse couverte d’une croûte de sel.

Il marchait depuis plusieurs jours, depuis tant de jours qu’il en avait perdu le compte. Il avait une langue énorme, dilatée par la soif, et ses paupières étaient si gonflées qu’il regardait par les fentes comme par des persiennes. La sueur dégoulinait continûment sur son corps ; de la poussière séchée collait partout sur sa peau poisseuse ; la force du soleil était comme un fracas métallique résonnant sans répit dans son crâne. Et, dans son esprit, repassaient sans cesse les images du cataclysme qui avait détruit son armée et lui avait peut-être arraché ses amis les plus chers.

Cette blanche muraille liquide dévalant implacablement la pente, entraînant dans son flot tumultueux de grands pans du barrage de Mavestoi…

Les montures terrifiées se cabrant et décochant de furieuses ruades avant de s'éparpiller dans toutes les directions… Les fantassins courant avec l'énergie du désespoir pour tenter de gagner les hauteurs… Des hurlements dans la nuit… Le bruit assourdissant de l'eau, ce bruit inexorable, comme si la Grande Lune s'était décrochée du ciel pour écraser toute l'armée…

Prestimion ne se rappelait pas grand-chose de la manière dont il avait réussi à survivre à la destruction du barrage. Il se souvenait avec une certaine netteté d'avoir vu la première langue d'eau écumeuse fondre sur lui en tourbillonnant et de la masse liquide qui arrivait juste derrière. De sa monture qui s'efforçait de rester debout avant de basculer en se débattant avec frénésie dans le lac qui commençait à l'engloutir. Puis ses souvenirs se brouillaient. Il savait qu'il n'était pas parvenu à redresser l'animal ni à lui faire reprendre son équilibre et qu'il avait été balayé de la selle et entraîné au loin par le flot. Et puis… Avait-il nagé ? Oui, il avait dû réussir à traverser la masse liquide, malgré les tourbillons, malgré les paquets d'eau s'abattant sur lui comme de gros rochers, qui, chaque fois, l'engloutissaient. Entraîné au fond, les poumons près d'éclater, luttant de toutes ses forces pour remonter à la surface. Mais il n'en avait plus aucun souvenir. Seulement d'avoir enfin pris pied sur la terre ferme, de s'être traîné sur une protubérance rocheuse qui, une heure plus tôt, devait faire partie de la paroi dominée par le barrage, et d'y être resté très longtemps étendu, haletant, retenant des haut-le-cœur, s'efforçant de reprendre son souffle, pris de malaises et de vertiges à cause de toute l'eau qu'il avait avalée.

Ensuite… les hommes de Korsibar étaient descendus dans la zone inondée, à la recherche des survivants hébétés, pour les égorger comme des porcs.

Il ne savait plus comment il avait pu leur échapper. Toutes ses armes avaient été perdues dans l'eau. Peut-être avait-il trouvé un abri sous une saillie de la roche ou derrière un buisson. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il en était sorti vivant. Qu'il

s'était éloigné de la scène des combats, de cet endroit où des guerriers hurlants couraient en tous sens, où gisaient des hommes morts ou grièvement blessés, disséminés sur le sol comme des fétus.

Ce n'était pas la première fois que Prestimion voyait ce paysage de mort. Il lui avait déjà été donné de le contempler, il le savait ; au manoir de Muldemar, il y avait bien longtemps, dans le calme et l'intimité de la galerie de lecture de sa mère, ce jour où le mage Galbifond l'avait fait regarder dans une coupe emplie d'un liquide clair. Galbifond avait marmonné des formules incantatoires avant de lui montrer le champ de bataille d'où il s'était enfui, cette scène d'un épouvantable chaos. Prestimion, à l'époque, ignorait quelles armées s'étaient affrontées ; aujourd'hui, il était évident que l'une était l'armée de Korsibar, l'autre la sienne et que Korsibar, en commettant un acte monstrueux, avait remporté la victoire.

Mais il avait survécu au flot et à la débâcle de ses troupes. Il se revit en esprit s'éloigner en claudiquant du champ de bataille où n'étaient plus visibles que les vestiges du désastre. Atteindre enfin un endroit plus tranquille où il n'y avait plus âme qui vive, ni amie ni ennemie. Grimper un sentier rocheux vers l'amont du fleuve, au-delà du barrage fracassé, au-delà des palanques du camp retranché de Korsibar.

Seul, lorsque avait commencé à poindre l'aube affreuse succédant à cette nuit d'horreur, Prestimion s'était retourné en se demandant : *Taradath ? Abrigant ?* Et ensuite : *Svor ? Gialaurys ? Septach Melayn ?*

Pourquoi avait-il voulu devenir Coronal ? N'était-il pas heureux en sa qualité de prince de Muldemar ? Deux de ses frères avaient probablement péri, ses trois meilleurs amis avaient été emportés par le déluge, des milliers d'hommes combattant pour sa cause avaient perdu la vie, et pour quoi ? Pour quoi ? Pour qu'il puisse s'asseoir à la place d'un autre sur un gros bloc d'opale noire veinée de rubis, pour que des gens s'agenouillent devant lui en gesticulant bêtement ou l'écoutent gravement lire des décrets ?

Il était assommé, abasourdi par la mort et la destruction que sa détermination à arracher la couronne à Korsibar avait

provoquées. Combien d'hommes avaient péri pour lui ? Son ambition démesurée avait fait des martyrs de milliers d'hommes de bien. Jamais Majipoor n'avait aimé la guerre. Depuis la pacification des Changeformes, sept mille ans auparavant, le peuple y avait vécu en paix, en parfaite harmonie et ceux qui étaient d'une nature belliqueuse pouvaient se défouler dans les tournois ou la pratique d'autres, sports violents. Mais, voilà, tout avait changé. À cause de son entêtement à régner à la place de l'autre, le fléau de la guerre s'était abattu sur la planète et quantité d'hommes qui auraient dû couler une longue et heureuse existence étaient descendus dans la tombe.

Il ne lui restait plus rien d'autre à faire que de continuer à marcher dans ce pays inconnu, dans l'espoir d'échapper à la furie des soldats de Korsibar, d'atteindre un lieu où il serait en sécurité, où il pourrait prendre du repos et refaire ses forces, puis il réfléchirait à la manière dont il voulait passer le temps qui lui restait à vivre.

Les jours qui suivirent, et ils furent nombreux, des racines, des feuilles et de petites baies blanches et acres constituèrent la seule alimentation de Prestimion. Mais enfin, de l'autre côté des collines crayeuses, le paysage changea un peu, la terre devint d'un brun pâle strié de rouge : un signe, peut-être, de fertilité. Il tomba sur une petite rivière aux eaux grises et limoneuses, coulant d'est en ouest, qui se divisait en trois. Sur ses rives, le feuillage des arbres était d'un vert luisant et certains portaient de gros fruits rougeâtres à la peau fripée. Prestimion en goûta un et, voyant qu'il n'était pas malade, en mangea plusieurs autres avant de s'endormir. À son réveil, constatant qu'il était toujours vivant et ne s'était pas empoisonné, il en mangea d'autres et en cueillit quelques-uns pour emporter, qu'il glissa dans un repli de son pourpoint.

C'était une région âpre et sauvage. Il n'avait pas la moindre idée du nom qu'elle portait. Le danger était partout. En trébuchant sur des branches, il faillit tomber ; en reprenant son équilibre, il regarda à ses pieds et vit qu'il était au bord d'une fosse au fond de laquelle il distingua des yeux rouges étincelants et des griffes jaunes et brillantes. Plus tard, un animal au long corps ensellé et couvert d'épaisses écailles brunes qui

paraissaient aussi dures que la pierre surgit près de lui en balançant comme un gourdin sa petite tête aux yeux ternes ; mais il fila rapidement, comme s'il préférait chercher une proie plus appétissante. Plus tard encore, il vit un autre animal qui avançait en sautillant d'une manière comique, aux yeux jaunes pleins de gaieté, aux avant-bras d'une taille ridicule, mais dont la queue était armée d'une pointe servant à injecter un poison dans les gros lézards gris qu'il chassait. Un ou deux jours plus tard, un essaim d'insectes volants, scintillants comme des pierres précieuses, emplit l'air d'un nuage laiteux et, quand un oiseau traversa cette brume mortelle, ses ailes s'affaissèrent et il tomba à pic, comme une pierre.

Un peu plus loin, la nature du sol changea de nouveau. Le terrain devint accidenté, coupé par des ravins et des gorges encaissées. Le squelette de la planète était clairement visible : longues bandes sombres tranchant sur la roche tendre et rougeâtre des escarpements. Des arbustes rampants aux blanches feuilles pelucheuses s'accrochaient au sol pour former un tapis de fourrure dense. Il y avait de grands arbres au tronc épais et noir, aux feuilles jaunes étalées en ombrelle.

Il y avait aussi un village, abrité au fond d'une gorge étroite. Les habitants étaient tous des Ghayrogs, des membres de la race reptilienne aux écailles grises et à la langue écarlate et fourchue, toujours en mouvement. Ils étaient quelques centaines, vivant dans un habitat dispersé le long de la gorge, sur plus de trois kilomètres. Ils semblaient se plaire dans cette région sèche ; les Ghayrogs s'établissaient souvent dans des contrées inhospitalières qui leur rappelaient les régions d'où ils étaient originaires sur leur planète natale.

Ils se montrèrent assez accueillants. Ils offrirent à Prestimion un endroit pour dormir et de la nourriture curieuse mais mangeable ; on lui permit même de faire l'acquisition d'un arc et de flèches pour chasser quand il reprendrait la route, et d'un sac pour transporter des provisions.

Du Coronal et de la guerre civile, ces villageois ne savaient absolument rien. Les noms de Prestimion, de Korsibar, même de Confalume et de Prankipin n'avaient aucune signification pour eux. Ils vivaient loin de tout, comme sur une autre planète.

Il leur demanda où il était et ils répondirent, de leur voix sifflante et voilée qu'il comprenait difficilement : « C'est la ville de Valmambra, la porte du désert du même nom. »

En entendant ce nom, Prestimion eut l'impression qu'une clé tournait dans une serrure. Valmambra.

Une fois de plus, il remonta dans ses souvenirs, très loin, dans ce qui semblait une autre vie, jusqu'à cette heure paisible dans la galerie de lecture de sa mère, au manoir de Muldemar. Sa mère en compagnie du mage Galbifond aux cheveux de neige et au dos voûté. La coupe de liquide bleu ardoise dans lequel Galbifond lui avait montré – comment ? – cette vision d'une incroyable netteté de la bataille des rives du Iyann, du massacre de son armée par celle de Korsibar.

Il revint à l'esprit de Prestimion que cette vision avait eu une seconde partie. L'image du champ de bataille s'était estompée ; la coupe lui avait montré un paysage aride et désolé, encore plus que celui qu'il venait de traverser. Quelques collines dentelées çà et là. Un sol rouge, des rochers arrondis. La forme torturée aux feuilles clairsemées d'un szambra solitaire se découpant devant lui sur le fond du ciel sans nuages. Le szambra était un arbre qui ne poussait nulle part ailleurs que dans le désert de Valmambra. Et cette petite silhouette, celle d'un homme qui avançait d'un pas lourd dans le désert, pour qui chaque pas était un effort : cet homme trapu, aux cheveux dorés coupés court, au pourpoint en lambeaux, un sac sur le dos, un arc, quelques flèches ; c'était lui. Galbifond lui avait tout donné à voir dans le manoir de Muldemar. C'était lui, ce fugitif solitaire et épuisé qui avait entrepris de traverser à pied le Valmambra pour rejoindre Triggoin, la cité des sorciers. Triggoin, où Svor avait rêvé que Prestimion pourrait apprendre comment reconquérir la couronne qu'il avait perdue.

Galbifond lui avait montré tout cela au fond de la coupe – la bataille, la défaite, la longue marche dans le désert, vers le nord – et tout ce qu'il avait vu était en train de se réaliser.

Il lui fallait donc, bon gré mal gré, accomplir sa destinée.

— J'ai à faire dans la cité de Triggoin, dit-il aux Ghayrogs du village établi à la lisière de ce désert qu'il lui fallait maintenant traverser. Pouvez-vous m'indiquer la route qui y conduit ?

Le Valmambra était en tout point semblable à la vision que Galbifond lui avait présentée dans la coupe – les collines, les rochers, les rares arbres tordus poussant dans le sol rouge. Mais la coupe lui avait seulement montré le désert ; elle ne le lui avait pas fait sentir. Maintenant, Prestimion le sentait. Il avait eu l'impression, depuis qu'il se dirigeait à pied vers le nord, de marcher, tout le temps ou presque, dans un désert ; il comprenait maintenant que ce qu'il avait pris pour un désert était un parc accueillant, un paradis même, en comparaison du Valmambra. Ce qu'il avait laissé derrière lui n'était qu'un terrain accidenté et aride, vide parce que personne ou presque n'avait eu envie de s'y installer. Le Valmambra était un désert véritable, vide parce que pratiquement inhabitable.

Triggoin, avaient expliqué les Ghayrogs, se trouvait de l'autre côté du désert, vers le nord, tout droit. Il lui suffirait de se guider la nuit sur les étoiles, de garder Phaseil sur sa droite et Phasilin sur sa gauche, et de se diriger sur la blanche Trinatha qui indiquait le nord. Au bout d'un certain temps, il trouverait un petit village appelé Jaggereen, une autre agglomération Ghayrog, la seule à l'intérieur du désert même. On lui expliquerait à Jaggereen comment trouver la route de Triggoin.

Cela ne paraissait pas très difficile. Mais les Ghayrogs, pas plus que Galbifond, ne l'avaient préparé aux rigueurs du Valmambra. Ils ne l'avaient pas préparé à l'implacable sécheresse de cette terre où l'on pouvait passer trois jours d'affilée sans que se présente un point d'eau et, quand on en trouvait un, l'eau y était saumâtre. À l'air, aussi sec que le sable sous les pieds, qui desséchait les narines et mettait la langue à vif. À la chaleur du jour, aussi terrible que Prestimion imaginait celle, légendaire, de Suvrael. À la froidure de la nuit, quand l'air limpide rendait au ciel toute la chaleur accumulée au long du jour et laissait le voyageur tremblant, recroquevillé dans l'abri de fortune qu'il avait trouvé. À la rareté de la nourriture, rien à manger pendant deux ou trois jours, puis seulement de malheureuses petites baies ratatinées, les tiges de plantes tordues aux feuilles épineuses et, de temps en temps, mais si rarement, la chair des petits animaux gris et sautillants, aux

longues oreilles arrondies, aussi grosses que l'ensemble de la tête, qui semblaient être la seule espèce vivant dans ces parages. Ils avaient l'ouïe si fine que Prestimion ne parvenait pas à les surprendre. Mais, de loin en loin, il en apercevait un sur le versant opposé d'un ravin, immobile, et décochait rapidement une flèche dans la direction où il pensait que l'animal s'enfuirait en percevant le sifflement du trait filant vers lui et il réussissait à le tuer.

Triggoin, d'après ce qu'il savait, se trouvait de l'autre côté du désert, mais le désert semblait ne pas avoir de fin. Prestimion s'affaiblissait tandis que les exigences du Valmambra sur son corps déjà malmené dépassaient de loin la quantité de nourriture et d'eau qu'il pouvait trouver. Des accès de fièvre et des vertiges le prenaient, de sorte que le paysage oscillait et se balançait devant ses yeux, comme porté par une violente houle ; sa vue se brouillait, si bien que son arc devenait inutile ; ses pieds et ses jambes gonflaient, faisant de chaque pas un supplice. Le fracas du feu inexorable du soleil recommença et ne cessa plus. Il imagina entendre le tonnerre dans un lieu où les orages étaient inconnus. Les larges anneaux oscillants de lumière verte entourant le soleil semblaient emplir la moitié du ciel. Des cloques se formèrent sur son dos et sur ses épaules ; se sentant trop étourdi pour continuer à marcher, il s'assoupit, allongé sur le ventre et, quand il se releva, il était rouge et gonflé de la nuque aux chevilles et avait l'impression de sortir d'un four où on l'avait mis à rôtir.

Un ou deux jours plus tard, il mangea quelque chose de dur et de bleu, un fruit à écale d'une espèce inconnue, qui lui piqua la bouche et fit tripler ses paupières de volume. Il fut attaqué par une nuée de petites mouches dorées, un nuage de métal étincelant, qui le piquèrent par tout le corps et firent apparaître d'autres cloques. Un buisson de ronces enchevêtrées, s'étendant sur plusieurs kilomètres de large, lui barra le passage ; il lui fallut faire un long détour par l'est avant de reprendre sa marche vers le nord.

Il rêva du manoir de Muldemar, de son lit, de sa baignoire de pierre, de son vin et de vêtements doux et propres. Il rêva de ses vieux amis. Une nuit, Thismet vint à lui en rêve et, en dansant,

elle dégrafa son corsage pour lui montrer de petits seins ronds aux mamelons durs et sombres.

Un matin, il fut réveillé par des haut-le-cœur et vomit un liquide blanc pendant ce qui lui sembla durer une heure. Un autre matin, il se réveilla en sanglotant, ce qui l'étonna fort. Le cuir de ses bottes commença à se déchirer. Ses orteils passèrent à travers ; il en écorcha un qui saigna deux jours.

Il s'efforçait de ne pas penser à l'endroit où il se trouvait, ni à ce qu'il était en train de subir. Il refusait d'envisager qu'il allait mourir dans ce désert, oublié de tous et sans sépulture.

Pendant une journée entière, il crut qu'il était le Coronal et se demanda pourquoi il n'était pas au Château. Puis la mémoire lui revint et il dut regarder la vérité en face.

Une nuit, tandis qu'il attendait le sommeil au bord d'un ravin aride, trois animaux aux jambes fines vinrent s'accroupir près de lui en émettant des gloussements qui ressemblaient à un rire. Ils avaient des dents pointues ; il se demanda s'ils allaient l'attaquer et le dévorer. Rien ne se produisit. Ils continuèrent à ricaner en décrivant de grands cercles autour de lui ; l'un après l'autre, ils déposèrent un petit tas de crottes d'un vert brillant. Puis ils s'éloignèrent ; il ne les intéressait pas.

Il arriva devant une rivière de sable qui coupait le désert. Sous le soleil de midi, les cristaux de quartz qu'elle contenait brillaient comme une longue traînée de feu blanc. Il s'agenouilla, prit un peu de sable dans ses mains, comme si c'était de l'eau, et le laissa couler entre ses doigts. Puis il pleura.

Il trébucha sur une racine rabougrie et se tordit le genou. L'articulation gonfla comme un ballon. Pendant deux jours, il ne put prendre appui sur cette jambe et fut incapable de marcher. Il rampa. Dans un vaste espace dégagé, sous le feu impitoyable du soleil, il fut attaqué par une sorte de charognard, un oiseau ressemblant au milufta, aux yeux cruels injectés de sang, au long cou déplumé d'où la peau pendait en grands plis froncés, au bec semblable à la pointe d'une faux. L'oiseau fondit sur lui dans un grand battement d'ailes, en criant comme s'il n'avait rien mangé depuis un mois, et essaya de l'envelopper dans ses grandes ailes aux bords dentelés.

— Pas encore mort ! s'écria Prestimion en roulant sur lui-même tout en repoussant l'animal à grands coups de pied de sa jambe valide. Pas mort ! pas mort ! pas mort !

À l'évidence, l'oiseau n'en avait que faire. La faim semblait l'avoir rendu fou. Il se nourrissait de charognes, mais n'avait pas dû manger depuis si longtemps qu'il était prêt à tuer. Il le griffa de ses serres jaunes recourbées et fit jaillir le sang à une demi-douzaine d'endroits. Il essaya d'atteindre la gorge et les yeux, parvint à arracher un lambeau de chair du bras de sa victime et revint à l'attaque.

— Pas encore mort ! continua de crier Prestimion en s'efforçant de repousser l'oiseau. Pas mort !

C'était la première fois qu'il parlait à voix haute depuis de nombreux jours.

Le souffle fétide de l'oiseau était insupportable et la douleur de sa plaie au bras faisait comme un trait de feu. Allongé sur le dos, il repoussait des pieds et des poings l'oiseau qui tournait en battant violemment des ailes. Si l'animal pouvait décoller, ne fût-ce que de quelques mètres, il essaierait de lui ficher une flèche dans le corps, mais, non, il restait tout près, attaquant furieusement du bec et des griffes, lui infligeant de multiples blessures ; sans bien comprendre comment, dans un effort désespéré, Prestimion parvint à le saisir par son long cou décharné, l'immobilisa d'un bras, abattit une pierre sur son crâne et frappa à coups redoublés. L'oiseau s'affaissa en battant faiblement des ailes, puis demeura totalement inerte. Prestimion attendit qu'il soit secoué d'un dernier spasme, puis il se releva, se pencha sur l'oiseau mort et vit que c'était un monstre presque aussi grand que lui. L'idée lui vint que sa chair était peut-être comestible ; mais la perspective de manger cet animal lui inspira une telle répugnance qu'une violente nausée le saisit et, l'estomac vide, il fut secoué d'interminables haut-le-cœur.

Quand ce fut terminé, il déchira un bout du tissu de sa chemise pour bander la plaie la plus profonde, puis il se releva et se remit en marche en claudiquant. Après un petit moment, il cessa de prêter attention à la douleur malgré le sang qui, le reste

de la journée, suinta à travers son pourpoint. Il avait commencé à oublier ce qu'était la douleur.

Mais le jour vint où il fut simplement incapable de continuer à aller de l'avant.

Il avait l'impression d'avoir marché dans la bonne direction, mais il n'y avait toujours aucun signe du village de Jaggereen et il n'avait rien eu à manger depuis plusieurs jours ; ni feuilles, ni racines, pas un insecte, pas une bête rampante à se mettre sous la dent, pas une goutte d'eau à boire depuis celle qu'il avait léchée sur un rocher plat, sur le bord duquel coulait un maigre filet provenant il ne savait d'où. Il était à bout de forces. La fin était proche, il le savait. Toutes ses nobles ambitions allaient arriver à leur terme dans cet endroit désolé, nul ne saurait jamais ce qu'il était devenu et le monde finirait par oublier l'existence de Prestimion de Muldemar, qui aurait pu avoir son nom inscrit sur la liste des monarques.

Il s'étendit à l'ombre d'un haut rocher, posa son sac d'un côté, son arc de l'autre, ferma les yeux et attendit. Il se demanda combien de temps il faudrait à la mort pour le prendre. Une heure ? Une journée ?

Il avait déjà l'impression que le temps s'arrêtait. Il avait un goût de poussière dans la bouche et son souffle était si faible que chaque inspiration venait comme une surprise. De temps en temps, il ouvrait les yeux, mais ne percevait qu'un vague tourbillon rouge. Pendant un long moment, il demeura absolument immobile ; la simple idée de mouvement lui paraissait quelque chose d'impossible à réaliser et il songea qu'il était peut-être déjà mort. Mais non, non, il s'entendit encore respirer faiblement.

Je devrais écrire mon nom près de mon corps, se dit-il, afin que l'on sache qui j'étais, quand on trouvera mes ossements. Il ouvrit les yeux. Impossible de les fixer sur quoi que ce fût. Le tourbillon rouge, encore. Et, derrière, l'éclat aveuglant du soleil, résonnant dans son crâne comme un gong céleste. Il se tourna légèrement vers la gauche, tendit un index tremblant et, lentement, avec des mouvements mal assurés, traça sur le sable la première lettre de son nom. La deuxième, puis la troisième. Il s'arrêta, essaya de se rappeler quelle était la suivante.

— Ensuite, fit une voix venue d'en haut, c'est un S.

— Merci, fit Prestimion.

— Et après, un T, ajouta une autre voix, plus grave, avec l'accent marqué de la cité de Piliplok.

— Je connais cette voix, murmura Prestimion.

— Oui, reprit la première voix. La mienne aussi… Soulève-le, Gialaurys. Ne perdons pas de temps pour l'emmener au village.

— Svor ? C'est toi ?

— Oui. Avec Gialaurys.

— Ainsi, tu es mort, toi aussi. Et nous sommes ensemble à la Source.

— Si le village de Jaggereen est la Source, fit Svor, oui, nous sommes à la Source.

Prestimion sentit des bras puissants le soulever et le soutenir. Il avait l'impression de ne rien peser du tout.

— Tu peux le porter, Gialaurys ? reprit la voix de Svor. Parfait. Tiens-le bien. Si tu le lâches, je crains qu'il ne se casse en mille morceaux.

Il lui fallut deux semaines pour recouvrer la santé. Jaggereen était une bourgade de frêles huttes en osier posées sur les sables du Valmambra, au seul endroit de toute cette étendue désertique où une eau pure, provenant d'une source invisible, se déversait à la surface du sol. Il passa la première semaine étendu sur un lit de brindilles, dormant la majeure partie du temps, ne sortant de loin en loin du sommeil que pour avaler de petites gorgées d'un liquide sucré inconnu que Svor lui donnait à la cuillère ou pour prendre quelques bouchées spongieuses d'un curieux pain Ghayrog. Quand ses forces commencèrent à revenir, il quitta son lit et fit lentement le tour de la pièce, appuyé sur le bras de Gialaurys ; au bout d'une semaine, bien qu'il fût encore faible, il se sentit prêt à marcher seul.

— Gialaurys m'a sauvé la vie quand le barrage s'est rompu, expliqua Svor. Il m'a sorti de l'eau et m'a transporté sur son dos pour échapper aux hommes de Korsibar. Et il m'a maintenu en vie dans le désert. Sans lui, je serais mort dix fois.

— Il ment, comme d'habitude, protesta doucement Gialaurys de sa voix grave. Svor est beaucoup plus résistant qu'il voudrait

nous le faire croire. Il n'a presque pas besoin de nourriture et de si peu d'eau, il grimpe comme un zamfigir sur les rochers et dans les ravins, et il a attrapé cinq ou six fois à mains nues de petits animaux qui ont fait notre dîner. Nous en avons vu de toutes les couleurs pour arriver ici, mais, sans lui, cela aurait été bien plus pénible. Tu as dû souffrir encore plus que nous, à ce qu'on dirait. Une heure de plus et… Par bonheur, nous t'avons trouvé, c'est tout ce qui compte. Et nous sommes en vie tous les trois, alors que tant d'autres ont péri.

— Korsibar aura à répondre de la destruction de ce barrage, reprit Svor. J'ai vu de tous côtés des hommes emportés par la force du flot se noyer parce qu'ils ne savaient pas nager. Les morts se comptent par milliers, on peut le redouter. Je ne parle que de ceux de notre armée, mais les eaux ont dû inonder toute la région et surprendre bien des fermiers qui sont morts noyés dans leur lit.

— Korsibar ne sera pas seul à devoir rendre des comptes, ajouta Gialaurys. C'est certainement Dantirya Sambail qui lui a suggéré de faire sauter le barrage. Jamais cette idée criminelle ne serait venue à l'esprit de Korsibar.

— Dantirya Sambail ? demanda Prestimion. Pourquoi aurait-il…

Mais les souvenirs remontèrent à sa mémoire. Le moment terrifiant des premières explosions qu'il avait prises pour des coups de tonnerre ; son frère Taradath venant l'informer que l'armée de Gaviad battait en retraite. Pour s'éloigner du fleuve, comme si Gaviad avait été averti de ce qui allait arriver au barrage. C'était sorti de l'esprit de Prestimion dans les moments de chaos qui avaient suivi et il n'y avait plus repensé.

— Bien sûr ! s'écria-t-il. Il misait sur les deux tableaux et travaillait dans son propre intérêt. C'est très probablement lui qui a conseillé à Korsibar de prendre position derrière le barrage ; c'est aussi le Procurateur qui nous a obligeamment envoyé les éleveurs d'hierax pour nous informer de la présence de Korsibar et nous inciter à passer à l'attaque au pied du barrage pour déverser sur nous les eaux du lac. C'est lui qui a dit à ses deux pitoyables frères d'éloigner leur armée juste avant l'effondrement du barrage, pour épargner leur vie. Qui d'autre

que Dantirya Sambail aurait pu élaborer un tel plan ? Par la Dame, si jamais je le capture, je le découperai en petits morceaux !

— Tu ne devrais pas crier comme ça, fit Svor. Tu es encore faible.

— Qui d'autre a survécu ? poursuivit Prestimion sans écouter le petit duc. Avez-vous eu des nouvelles ?

— De ceux qui étaient sur la rive ouest du fleuve, répondit Svor, je dirais un grand nombre. Les troupes de Korsibar ont mis plus longtemps à arriver de ce côté-là que du nôtre ; Miaule et ses hommes ont eu le temps de prendre la fuite, s'ils ont réussi à ne pas se faire rattraper par les eaux du lac.

— Il y a donc un espoir que Septach Melayn soit en vie ?

— Bien plus qu'un espoir, répondit Svor. Les Ghayrogs nous ont parlé de lui, ceux du Valmambra et ceux d'ici. Il est arrivé de l'autre côté du désert bien avant nous, frais et dispos comme après un court et agréable trajet, pour aller, disons, du Château à High Morpin, et il est reparti depuis longtemps. Il nous attend à Triggoin.

— À Triggoin ? répéta Prestimion. Qu'est-il allé faire à Triggoin ?

— La vision de l'avenir que tu as eue au manoir de Muldemar, expliqua Svor, disait que tu te rendrais à Triggoin, un jour, après une grande bataille. Et je l'ai rêvé aussi. Il a dû penser que nous nous y retrouverions tous, après la catastrophe du barrage. Quoi qu'il en soit, c'est assurément à Triggoin qu'il s'est rendu : les Ghayrogs ont dit qu'en quittant leur village il avait pris la direction du nord.

— Et il y est probablement déjà, fit Prestimion en riant. Septach Melayn au pays des sorciers… Quelle étrange idée ! Croyez-vous qu'en arrivant à Triggoin nous le verrons en costume de mage et qu'il nous accueillera en faisant des signes mystiques ? Je suis sûr que cela l'amuserait beaucoup… Je me demande, ajouta-t-il en se rembrunissant, ce que sont devenus mes frères.

— Abrigant, cela ne fait aucun doute, s'est échappé avec Miaule, dit Gialaurys. Svor a déjà expliqué que la situation était

beaucoup plus favorable pour ceux qui se trouvaient sur l'autre rive. Un silence gêné s'installa entre eux.

— Et Taradath ? demanda enfin Prestimion. Il était à mes côtés quand le barrage a commencé à céder. Je ne l'ai pas revu quand l'eau nous a séparés.

C'est Gialaurys qui répondit, d'une voix douce.

— J'ai essayé de le sauver, je le jure devant le Divin… J'avais passé un bras autour de lui, l'autre autour de Svor. Mais une vague énorme est arrivée et me l'a arraché… Crois-moi, Prestimion, je l'aurais retenu si j'avais pu, mais j'aurais perdu mon bras et cela ne l'aurait pas empêché d'être emporté par le flot.

Prestimion crut sentir son cœur se transformer en plomb. Mais il parvint à masquer ses sentiments et s'efforça de faire bonne contenance.

— Même si le courant était très fort, dit-il, peut-être a-t-il pu gagner la rive à la nage.

— Oui, peut-être, fit prudemment Gialaurys, d'une voix qui ne laissait aucun doute sur l'improbabilité de cette heureuse issue.

— Tu devrais te reposer maintenant, glissa Svor, avant que Prestimion ait eu le temps de poser d'autres questions. Tes forces ne sont pas encore ce qu'elles devraient être. Et un voyage éprouvant nous attend, dès que tu seras en état de reprendre la route.

2

Bien au-delà de la lisière septentrionale du désert, Triggoin, la cité des sorciers était confortablement nichée dans une vallée verdoyante, près d'un lac circulaire miroitant comme du verre, derrière lequel se dressaient les sommets jumeaux d'une montagne couverte d'une dense végétation. Vue du dernier virage de la route des crêtes qui y donnait accès par le sud, on eût dit une agglomération tout à fait ordinaire, une ville moyenne comme il y en avait partout sur Majipoor. Une brise légère soufflait, douce et fraîche, l'herbe des bas-côtés de la route luisait, arrosée par une pluie récente. Prestimion avait toujours entendu des histoires sinistres sur Triggoin, le ciel rouge feu, les feux aux flammes bleues qui y brulaient jour et nuit, les cris étranges et les sanglots d'entités désincarnées qui y résonnaient constamment. Il ne percevait pourtant rien de tout cela en descendant, accompagné de Svor et de Gialaurys, vers la ville pimpante, presque jolie, qui s'étendait au-dessous deux. Mais il se dit qu'après l'aridité et les horreurs du Valmambra n'importe quel endroit eût semblé, pimpant et joli.

— Nous sommes enfin arrivés, déclara Gialaurys. C'est là que nous trouverons des sorciers à engager à notre service et que nous pourrons même apprendre un ou deux tours de magie qui enverront Korsibar se réfugier terrorisé dans les jupes de sa mère.

— J'envie ta foi inébranlable en la magie, fit Prestimion. Même au moment d'entrer dans la ville, je ne suis toujours pas convaincu.

— Cette évidence saute aux yeux, Prestimion ! Regarde autour de toi, la sorcellerie est pratiquée aux quatre coins de la planète et les résultats sont bien réels !

— Partout où je regarde, Gialaurys, je ne vois que supercherie et illusion, qui ne font que plonger un peu plus le monde dans les ténèbres.

— Était-ce une supercherie quand le mage de ta mère a montré dans sa coupe l'image d'un homme traversant le Valmambra, un homme qui était toi ? Était-ce une supercherie quand Thalnap Zelifor est venu t'avertir dans le Labyrinthe de l'existence d'un ennemi secret qui t'affronterait pour la conquête du Château et de la guerre meurtrière qui allait éclater ? Était-ce une supercherie quand…

— Épargne-moi la suite, coupa Prestimion en l'arrêtant d'un geste de la main. Épargne-moi l'énumération fastidieuse de tous les présages dont je n'ai pas tenu compte depuis le commencement de cette histoire ; je me sens trop las pour le supporter. Laisse-moi tranquille, Gialaurys. Mon âme chasse très lentement ses doutes, semble-t-il. Mais peut-être une conversion radicale m'amènera-t-elle à renoncer à mon scepticisme, qui sait ?

— J'achèterai très cher à un mage un charme qui te ramènera à la raison, poursuivit Gialaurys.

— Oui, approuva Prestimion. Je crois que tu as trouvé la solution : sers-toi de la sorcellerie pour me pousser à croire aux mérites de la sorcellerie. C'est peut-être le seul moyen.

Et tous trois d'éclater de rire. Mais leurs rires n'étaient pas de même nature ; le rire jovial de Svor et Gialaurys, adeptes de longue date des arts occultes, semblait exprimer leur conviction que Prestimion repartirait transformé de Triggoin. Celui de Prestimion était un petit rire qui sonnait creux. Il n'était plus capable depuis longtemps que d'un rire forcé. Depuis la catastrophe du barrage de Mavestoi, il n'y avait plus de gaieté en lui.

La cité ne leur donna pas la même impression de gaieté et d'innocence quand ils furent à l'intérieur des murs. Sitôt la porte franchie, une esplanade pavée donnait sur un dédale de rues moyenâgeuses qui partaient en sinuant dans toutes les directions et s'enroulaient sur elles-mêmes de telle sorte qu'il était impossible de voir devant soi à plus de quelques dizaines de mètres.

Le style architectural de la ville se composait d'étroites constructions de quatre étages aux murs jaune moutarde,

d'aspect ancien, serrées les unes contre les autres, à pignons pour la plupart et à la façade nue, percée de fenêtres minuscules. De loin en loin, une ruelle obscure s'insinuait entre deux bâtiments ; ces ruelles paraissaient occupées. Des murmures en sortaient et, de-ci de-là, brillaient des yeux vifs, au regard peu amène filtrant sous des paupières tombantes. C'étaient parfois deux paires d'yeux verts, car les Su-Suheris étaient nombreux dans ces rues, qui comptaient aussi une quantité inhabituelle de Vroons. Mais tous, humains et représentants des autres races, se comportaient comme s'ils étaient initiés aux grands mystères de l'univers. Ces gens-là, se dit Prestimion, déambulent et s'entretiennent quotidiennement avec des présences invisibles, et la fréquentation des fantômes leur est parfaitement naturelle. Jamais de sa vie il ne s'était senti si profondément mal à l'aise.

— On dirait que tu sais où tu vas, dit-il à Svor, tandis qu'ils marchaient à la file indienne dans les rues trop étroites pour leur permettre d'avancer à trois de front. Je croyais que tu n'étais jamais venu ici autrement qu'en rêve.

— Des rêves d'une grande netteté, répondit Svor. J'ai une idée de ce à quoi nous devons nous attendre. Tiens, voilà une auberge. Nous allons commencer par prendre des chambres.

— Ici ? s'écria Prestimion en regardant la façade crasseuse du bâtiment de guingois qui semblait avoir cinq mille ans. Des porcs n'y entreraient pas !

— Nous ne sommes pas à Muldemar, Prestimion, rétorqua Svor d'une voix très douce. Je pense que cet endroit fera l'affaire et nous ne trouverons probablement pas mieux dans les environs.

Dans les chambres exiguës, basses de plafond, aux petites fenêtres qui laissaient entrer la lumière avec parcimonie, flottaient des relents d'épices et de viande avariée, comme si les clients précédents avaient eu l'habitude d'y préparer leurs repas. Mais les souvenirs du Valmambra n'incitaient guère Prestimion à faire la fine bouche et l'auberge paraissait luxueuse après les nuits à la belle étoile, à demi mort de froid dans le désert, et l'abri précaire des Ghayrogs, une hutte d'osier à travers laquelle les vents chargés de sable soufflaient sans discontinuer.

L'auberge était au moins d'une propreté acceptable, avec des installations sanitaires dans le couloir, et le matelas de Prestimion, posé à même le sol de pierre, bien qu'un peu trop dur et humide, avait des draps propres et une population presque négligeable de cafards et de tiques.

Svor ressortit dès qu'ils furent installés, en annonçant qu'il n'en avait pas pour longtemps. Il revint au bout d'une heure et demie, accompagné d'un homme fragile aux cheveux blancs, vêtu d'une robe sombre sans ornement, qui paraissait avoir deux cents ans ou même deux mille. Il était si frêle que le moindre zéphyr aurait pu l'emporter et avait une peau diaphane, plus blanche que le vélin le plus blanc et presque transparente. Svor fit les présentations : le vieillard se nommait Gominik Halvor et l'avait initié autrefois aux arts occultes ; il ajouta que c'était le père de Heszmon Gorse, le mage en chef de l'ancien Coronal lord Confalume.

— Son père ? lança Prestimion avec stupeur.

Il avait toujours tenu le mage renfermé et distant pour un des dix hommes les plus âgés de la planète et n'aurait jamais imaginé que son père pût être encore en vie. Gominik Halvor ne sembla nullement curieux de connaître les raisons de cette exclamation. Il se contenta de sourire en étudiant Prestimion de ses petits yeux noirs étincelants, à demi enfouis sous les rides et les plis de son visage sans âge.

— Je vous présente Polivand de Muldemar, reprit Svor en montrant Prestimion. Et voici Gheveldin de Piliplok, ajouta-t-il avec un petit signe de tête en direction de Gialaurys. Il y a un quatrième élève, qui ne nous a pas encore rejoints, mais je pense qu'il se trouve quelque part dans la ville. Nous sommes prêts à recevoir vos leçons quand il vous conviendra.

— La septième heure de la nuit sera un moment propice pour commencer, déclara Gominik Halvor.

Sa voix réservait une autre surprise : ce n'était pas le filet de voix flûté que l'on pouvait attendre de quelqu'un de si âgé, mais la voix forte et grave d'un homme en pleine maturité.

— Vous, Gheveldin, poursuivit-il, je vois que vous êtes déjà initié à nos mystères. Mais l'aura de Polivand est celle d'un véritable novice.

— C'est ce que je suis, acquiesça Prestimion. Je n'ai aucun don pour la magie et j'ignore tout de ses secrets.

— Je le vois bien, puisque vous donnez le nom de « magie » à notre art. Nous préférons parler de « philosophie » ou encore de « science ».

— Philosophie, soit. Je reconnais mon erreur et vous prie de me pardonner.

— Pensez-vous être entièrement prêt à ouvrir votre esprit à l'enseignement de nos disciplines ? demanda le vieillard.

— Euh !… fit Prestimion en hésitant.

Il ne s'attendait pas du tout à cette question, pas plus qu'à l'ensemble de cette conversation ; Svor l'avait entraîné sans rien lui dire dans une histoire qui lui échappait.

C'est encore le petit duc qui s'empressa de mettre fin au silence provoqué par l'hésitation de Prestimion.

— Le comte Polivand s'intéresse de très près à tous les aspects de la grande philosophie, maître. L'occasion ne lui a jamais été donnée de l'étudier, mais il est venu à Triggoin précisément dans ce but. Comme nous tous ici. Et nous nous efforcerons d'être vos élèves les plus dévoués.

Prestimion garda le silence pendant que les dispositions étaient prises pour le commencement de leur initiation à la sorcellerie. Mais, dès que Gominik Halvor se fut retiré, il se tourna vers Svor.

— Quelle est cette idée d'étudier la magie avec ce vieillard ? Je croyais que nous devions engager des sorciers, pas devenir leurs apprentis ! Et pourquoi ces noms… Polivand, Gheveldin ?

— Calme-toi, Prestimion. Nous ne pouvons plus avancer maintenant à visage découvert. Ignores-tu que des ordres ont été donnés pour l'interpellation de tous ceux qui se sont rebellés contre le gouvernement de Korsibar ? Même à Triggoin nous ne sommes pas hors d'atteinte. Tu ne peux débarquer ici, déclarer tranquillement que tu es le prince Prestimion de Muldemar, demander aux sorciers de se rassembler derrière toi et de te prêter leur concours sans te mettre dans une situation difficile.

— Si Gominik Halvor est un mage aussi puissant que tu le prétends, comment nos véritables identités pourraient-elles lui échapper ?

— Il sait qui tu es, bien entendu, fit Svor.

— Mais… alors…

— Nous devons veiller à ne pas le compromettre, imaginons que les représentants de l'autorité viennent lui demander s'il a une idée de l'endroit où se trouve le rebelle proscrit, le fugitif, le prince Prestimion qu'ils croient être dans cette cité. Il pourra répondre qu'il n'a jamais eu de contact avec quelqu'un de ce nom.

— Je vois. Je m'appelle donc Polivand et Gialaurys est Gheveldin, très bien. Et toi, comment sommes-nous censés t'appeler ?

— Svor, répondit le petit duc.

— Mais tu viens de dire que…

— Mon nom ne figure pas sur la liste des fugitifs recherchés, Prestimion. Korsibar m'a promis l'immunité, en souvenir de notre ancienne amitié. Comme je ne suis pas recherché et que Gominik Halvor sait qui je suis, je ne me suis pas donné la peine de lui fournir une identité d'emprunt. Cela te chagrine-t-il de savoir que Korsibar soit disposé à passer outre à ma loyauté pour toi ? Cela te rend-il soupçonneux à mon égard ?

— Korsibar est un imbécile, tu es mon ami et je sais à qui va ta fidélité. S'il ne veut pas te frapper de proscription, tant mieux. Mais pourquoi m'as-tu enrôlé pour des cours de magie, Svor ? Est-ce encore un de tes tours ?

— Il nous faudra rester cachés jusqu'à ce que nous soyons sûrs de pouvoir nous montrer sans courir de risques et une raison plausible à notre présence sera exigée par les autorités de la cité. L'étude de la sorcellerie n'est pas seulement un moyen de passer le temps, elle donnera une apparence de légitimité à notre séjour. De plus, cela pourrait t'ouvrir des horizons nouveaux.

— Sans doute. Et les blaves voleraient, si on savait comment leur faire pousser des ailes. Me voilà donc devenu étudiant en sciences occultes ! Ha ! Svor ! Svor !…

Il fut interrompu par des coups frappés à la porte.

— C'est bien la chambre du comte Polivand de Muldemar ? lança du couloir une voix retentissante une voix qu'ils connaissaient tous très bien.

Gialaurys fut le premier à atteindre la porte qu'il ouvrit à la volée. Un homme mince, de très haute taille, vêtu avec l'élégance d'un courtisan du Château – pourpoint de velours vert dans le style de Bombifale et collet de dentelle – se tenait sur le seuil, le visage éclairé d'un sourire radieux.

— Septach Melayn ! s'écria Gialaurys.

Il s'inclina avec grâce et entra dans la chambre ; Prestimion s'élança vers lui et le serra dans ses bras.

— Svor et Gialaurys m'ont appris que tu avais survécu, dit-il. Mais j'ai eu si peur et pendant si longtemps que tu aies été emporté par le flot…

— Je suis capable de réagir vite quand il n'y a d'autre choix que la mort. Et toi, Prestimion, comment cela s'est-il passé ?

— Pas vraiment bien, pour ne rien te cacher.

— Cela ne m'étonne pas.

— Tu ne dois pas m'appeler Prestimion ici. Je suis le comte Polivand de Muldemar. Gialaurys s'appelle maintenant Gheveldin. Svor t'expliquera. À propos, il n'a pas changé de nom, lui. Il faut que tu saches que nous voilà tous devenus des étudiants en sorcellerie et que notre professeur sera – je t'assure que je dis la vérité, Septach Melayn, aussi étrange que cela puisse paraître – le père d'Heszmon Gorse, le vénérable mage de Confalume. J'ai bien dit son père.

— Étudiants en sorcellerie, fit pensivement Septach Melayn, comme si Prestimion venait d'annoncer qu'ils allaient tous être transformés en femmes, en Skandars ou – pourquoi pas ? – en dragons de mer. Un étrange passe-temps pour toi, Prestimion. Je te souhaite bien du plaisir.

— Tu participeras à nos travaux, Septach Melayn, glissa Svor. Ton nouveau nom est Simrok Morlin et tu es originaire de Gimkandale, non de Tidias. Il expliqua la raison de ces subterfuges à Septach Melayn, qui, de fort belle humeur, approuva le plan et jura non seulement de se montrer le plus assidu des quatre, mais d'être devenu maître dans les sciences diaboliques lorsqu'il quitterait Triggoin. Quand Prestimion lui demanda comment il avait appris où ils logeaient, Septach Melayn répondit qu'un messager était venu le voir peu avant à son hôtel qui se trouvait par hasard à quelques rues de là et lui

avait donné une adresse où il trouverait de très bons amis à lui. Il montra à Prestimion la carte que le messager lui avait remise de la part de son employeur. Elle portait le nom du mage Gominik Halvor.

— Nous ne lui avons pas donné ton nom ! fit Prestimion. Comment a-t-il pu savoir… ?

— Ah ! Prestimion ! soupira Gialaurys. Ne te l'avais-je pas dit ? Les preuves s'accumulent autour de toi et tu refuses encore de reconnaître la réalité de ce dont ces mages sont capables !

Prestimion haussa les épaules sans répondre. Il n'avait pas envie de revenir sur ce sujet avec Gialaurys, ni maintenant ni plus tard.

L'auberge où ils logeaient avait une salle à manger, où ils allèrent se restaurer et boire une coupe de vin avant leur première leçon avec Gominik Halvor. Septach Melayn leur fit le récit de sa fuite, de son voyage sans anicroches vers le nord et de ses menues aventures à Triggoin, en attendant leur arrivée, car, expliqua-t-il, il n'avait pas douté un instant de les y retrouver tôt ou tard. Il présenta tout cela comme la chose la plus simple et la plus naturelle du monde, à sa manière habituelle ; mais Prestimion vit qu'il cherchait délibérément à minimiser ce qu'il avait subi – l'affreuse débâcle consécutive à la rupture du barrage, les épreuves endurées pendant la traversée du désert, les journées de solitude angoissante à Triggoin. L'humeur noire de Prestimion n'avait à l'évidence pas échappé à Septach Melayn et il ne voulait pas l'assombrir encore plus avec des récits de mort et de souffrances.

Prestimion mangea peu et but encore moins. Depuis le début de son rétablissement à Jaggereen, il n'avait cessé de lutter contre l'accablement qui envahissait son âme, mais il trouvait l'amélioration bien lente.

Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait faire. Pour la première fois de sa vie, il n'avait pas l'ombre d'un projet.

Dans l'immédiat, il n'aspirait qu'à vivre paisiblement, loin du Château, loin du pouvoir, loin de tout ce qu'avait été Prestimion de Muldemar. Il trouvait approprié que le naufrage de sa destinée l'eût fait échouer à Triggoin, cette cité diamétralement

opposée à sa nature et à ses croyances. C'était pour lui une pénitence adéquate d'avoir à se réfugier chez les magiciens.

— Une pénitence ? s'écria Septach Melayn quand, au bout d'un moment, Prestimion commença à s'ouvrir à ses compagnons de ces lugubres pensées. Une pénitence pour quelle faute ? Pour avoir servi la cause du bien contre celle du mal ?

— Tu crois qu'il s'agit de cela ? que je me suis dressé contre Korsibar simplement parce que je croyais être le Coronal légitime et lui un vil usurpateur ?

— Dis-moi que c'était autre chose, répliqua Septach Melayn, que tu étais mû, par exemple, par la soif du pouvoir et je te donne l'épée que tu vois à ma ceinture pour que tu me la passes à travers le corps, Prestimion… Pardon, Polivand. Je te connais et je sais pourquoi tu as agi comme tu l'as fait. Le vol de la couronne était un crime contre toute notre civilisation. Tu n'avais pas le choix ; tu devais t'y opposer. Mais tu n'es coupable de rien, Prestimion : tu ne portes aucune responsabilité.

— Écoute ce qu'il dit et grave ses paroles dans ton cœur, ajouta Gialaurys. Tu te fais du mal sans aucune raison, Prestimion.

— Polivand, rectifia Svor. Maintenant, messieurs, suivez-moi. C'est l'heure de notre première leçon de sorcellerie.

Le logement de Gominik Halvor était à n'en pas douter celui d'un homme d'importance. Il occupait sept ou huit vastes pièces, peut-être plus, au dernier étage d'une haute tour de pierre, d'où la vue embrassait toute la cité. Le mage y avait réuni une imposante collection de matériel d'aspect bizarre et de nature ésotérique : alambics et creusets, flasques contenant des liquides et des poudres étranges, boîtes métalliques renfermant des onguents et des crèmes, plaques de fer portant des caractères sibyllins, cornues et vases à bec, sabliers, balances, sphères armillaires et astrolabes, ammatepilas, hexaphores, phalangaria, ambivials. Outre ces objets, et il y avait quantité d'autres appareils, tous plus bizarres les uns que les autres, des pièces entières étaient garnies d'étagères remplies de gros ouvrages reliés cuir, semblables à ceux que, Prestimion avait vus au chevet du défunt Pontife et dans la galerie de lecture de

sa mère, qui devaient être fort prisés par tous les spécialistes des arts occultes. Et il y avait encore d'autres pièces, dans lesquelles ils ne furent pas invités à entrer.

— Je m'adresse d'abord à votre scepticisme, commença Gominik Halvor en tournant successivement la tête vers Prestimion, puis Septach Melayn. Point n'est besoin de nier vos sentiments ; ils apparaissent assez clairement sur votre visage. Ils ne doivent pas être un obstacle à vos études. Écoutez bien mes paroles et comparez-les aux résultats que j'obtiens. Ce que nous pratiquons à Triggoin est une science, ce qui signifie que les méthodes suivent une stricte discipline et les résultats auxquels nous arrivons sont susceptibles de faire l'objet d'une analyse empirique. Réservez votre jugement ; observez et examinez ; ne soyez pas trop prompts à mettre en doute ce que vous ne comprenez pas.

Il se lança ensuite dans le récit de ses propres études et de ses voyages qui semblaient l'avoir conduit dans toutes les régions de la planète, même si Prestimion savait que cinq vies aussi longues que celle de Gominik Halvor n'eussent pas suffi pour le faire. Il parla d'un voyage sur la Grande Mer, à un endroit où le ciel était clair comme le jour à là lumière spectrale des étoiles Giskhernar et Hautaama que l'on ne voyait jamais sur la terre ferme, des combats entre les serpents bleus géants des profondeurs et des monstres à vingt pattes vivant dans des tourbillons perpétuels. Il parla de sa traversée jusqu'à l'île de Gapeligo, dont Prestimion n'avait jamais entendu parler, où les feux des entrailles de la planète jaillissaient en d'incessantes et assourdissantes flammes blanches. Il parla de ses explorations dans les vapeurs froides des forêts pluviales de Kajith Kabulon, pour ramasser des plantes d'une valeur inestimable, inconnues de tous, même des habitants de la région. Il parla aussi de son séjour chez les Piurivars, les aborigènes Métamorphes, dans les jungles de leur province de Piurifayne, à Zimroel, où lord Stiamot avait parqué leurs ancêtres, des milliers d'années auparavant, après la Guerre des Changeformes.

La voix incroyablement grave et ferme du vieux mage avait continué de rouler interminablement, endormant doucement leur méfiance, mais, à l'évocation de son séjour chez les

Métamorphes, Prestimion avait tressailli de surprise. Les Changeformes avaient peu de rapports avec le monde extérieur et n'accueillaient pas volontiers des visiteurs de l'espèce humaine dans leur réserve. Gominik Halvor réussit pourtant à les convaincre qu'il avait passé plusieurs années parmi eux.

— Ces démons dont tout le monde parle, expliqua-t-il, nous connaissons aujourd'hui leur nature et je vais partager cette connaissance avec vous. Ce sont les habitants préhistoriques de la planète, ses premiers maîtres en réalité. Des créatures immortelles, remontant à un passé très lointain, d'avant la venue des humains sur Majipoor, qui vivaient en liberté jusqu'à ce que les Changeformes les réduisent en captivité à l'aide de puissants sortilèges, il y a vingt mille ans de cela. Les esprits peuvent être libérés par l'emploi de certains mots et soumis à notre volonté ; après quoi, nous les renvoyons dans les ténèbres d'où nous les avons sortis. Soyez attentifs, poursuivit Gominik Halvor en prononçant des mots dans une langue inconnue de Prestimion : *Goibaliiud yei thenioth kalypritiaar*. Puis il ajouta : *Idryerimos uriliaad faldiz tilimoin gamoosth*.

L'air se mit à vibrer et une forme à peine visible, à demi translucide apparut devant eux, au milieu de la pièce, une créature aux cheveux faits de pointes et aux yeux comme des nappes de lumière.

— Voici Theddim, annonça le mage, qui règle le passage du sang dans notre cœur.

De fait, Prestimion sentit son cœur commencer à battre avec un bruit sourd, mais il n'aurait su dire si c'était l'œuvre du démon Theddim ou si cela venait simplement de son désarroi d'assister à un tel rite. Le mage articula d'autres mots et l'apparition s'évanouit.

Gominik Halvor leur parla d'autres démons, de Thua Nizirit, le démon du délire, de Ginitiis à la tête squameuse, de Ruhid au long museau pendant, qui soulageait les fièvres, de Mimim qui facilitait la récupération des connaissances perdues et de Kakilak, le démon bienveillant qui apaisait ceux qui étaient sujets à des attaques. Ces êtres, expliqua le mage, ne pouvaient être qu'imparfaitement contrôlés, mais, même avec cette

restriction, ils étaient souvent très utiles à ceux qui connaissaient les techniques d'évocation.

Il donna aux quatre élèves, au cours de ses leçons nocturnes, quelques notions de ces techniques – ce qu'il appelait effleurer la surface de sa science, car ils en étaient encore au stade préliminaire de leur apprentissage.

— Il y a trois classes de démons, expliqua-t-il. Les valisteroi, qui ont échappé au pouvoir des sortilèges Métamorphes, vivent au-delà de la sphère du soleil et refusent, en toutes circonstances, de tenir compte de nos ordres ; les kalisteroi, partiellement libres, qui résident entre l'air et la Grande Lune et nous gratifient parfois de leurs faveurs ; les irgalisteroi enfin, les démons du monde souterrain, que les Métamorphes ont assujettis et que nous pouvons parfois inciter à nous servir, bien qu'il s'agisse d'êtres dangereux et irascibles que seuls les initiés peuvent évoquer, car ils dévoreraient tous les autres.

— Nous devrions faire attention à l'endroit où nous posons les pieds, glissa Prestimion à Septach Melayn, au sortir de cette leçon. Il y a des irgalisteroi sous la surface du sol. Te doutais-tu, Septach Melayn, que nous partagions notre planète avec de si nombreux êtres invisibles ?

— S'ils daignaient se montrer à moi à l'instant, je les inviterais tous à boire quelques coupes de vin dans cette taverne !

Gialaurys, qui marchait devant eux, leur cria d'un ton réprobateur de ne pas blasphémer et les avertit que leur impudence allait leur attirer des ennuis, comme s'ils n'en avaient pas eu assez comme cela.

Patiemment, soir après soir, Gominik Halvor les initia à ses mystères. Il leur parla d'amulettes, de nœuds et de ligatures, des pouvoirs magiques des pierres et leur expliqua comment préparer des potions ; il leur enseigna un charme pour marcher à travers les flammes, le moyen de faire disparaître les verrues et des recettes pour se débarrasser d'une toux, d'une migraine, de douleurs intestinales et du venin d'un scorpion. Il expliqua les règles pour ramasser les simples : comment certaines plantes devaient être cueillies avant le lever du soleil, d'autres seulement à la clarté d'une des petites lunes, certaines

uniquement entre le pouce et l'index de la main gauche. Prestimion brûlait de demander pourquoi et ce qui se passerait si on utilisait l'autre main ou des doigts différents, mais il s'était engagé à écouter et à observer, sans laisser paraître ni doute ni mépris.

Et l'apprentissage se poursuivait. Comment interpréter les déplacements des étoiles dans le ciel ; comment lancer les baguettes divinatoires pour prédire l'avenir ; comment déceler les mensonges des parjures en leur faisant tenir des roseaux blancs à la main ; quels mots employer pour se protéger de l'attaque de bêtes féroces dans la forêt ; comment se servir de démons supérieurs pour menacer et tenir en respect des démons subalternes ; comment neutraliser les sorts de magiciens rivaux à l'aide d'objets faits de cire et de poils ; quelles plantes utiliser pour s'assurer de la pureté d'un métal ou bien pour préparer des élixirs de longue vie et des philtres ; comment obtenir une récolte abondante et se prémunir contre les déprédations des voleurs. Il existait même un charme pour inverser le sens du courant des rivières. (Vite, vite, se dit Prestimion dans le secret de son cœur, que cela se fasse sur le Iyann, que tous les morts se relèvent tandis que l'eau du réservoir remonte derrière le barrage.) Le mage leur apprit comment utiliser les rohillas et les veralistias, leur montra les pouvoirs des corymbors ; il demanda à Prestimion de sortir le sien de dessous son pourpoint et s'en servit pour illustrer sa leçon de quelques conjurations rapides qui provoquèrent – du moins le laissa-t-il entendre – la diminution d'intensité puis l'arrêt d'une grosse pluie qui avait commencé de s'abattre une heure plus tôt.

La liste des prodiges qu'il leur fit miroiter n'avait pas de fin, mais les démonstrations pratiques étaient rares et espacées. De l'avis de Prestimion, les résultats auxquels il arrivait pouvaient, toujours ou presque, si on se donnait la peine d'y réfléchir, trouver une explication de caractère rationnel où les charmes et les incantations n'avaient pas de place.

Au commencement, Prestimion et Septach Melayn se divertirent énormément en tête à tête, en inventant des

formules de leur cru quand les deux autres étaient hors de portée de voix.

— Pour guérir les maux de dents, lança Septach Melayn, il faut cracher dans la bouche d'un gromwark et se tourner trois fois de gauche à droite.

— La lenteur de la digestion, suggéra Prestimion, se traite en comptant les étoiles filantes dans le ciel et en s'accroupissant au moment où on voit passer la onzième de la nuit.

— Pour empêcher le nez de couler, reprit Septach Melayn, il convient d'embrasser celui d'un steetmoy au premier coup de midi précisément.

Ils en forgèrent une infinité d'autres, mais finirent par se lasser de ce jeu.

Ces visites quotidiennes chez le mage, soir après soir, pour écouter ses enseignements constituèrent une bonne diversion au malheur de Prestimion, dans les premiers temps de son séjour à Triggoin. Mais petit à petit, tandis que Gominik Halvor non seulement expliquait les pratiques de divination et l'évocation des esprits, mais incitait ses élèves à effectuer eux-mêmes de modestes expériences, Prestimion sentit un malaise croissant l'envahir. La majeure partie de ce que disait Gominik Halvor lui semblait toujours n'être que vaine imagination, mais de petits exemples de l'apparente efficacité de certains charmes ne cessaient de le dérouter. Il ne pouvait aisément leur trouver une explication satisfaisante.

De plus, en revenant sur toutes les épreuves qu'il avait subies, il lui était difficile d'écarter avec mépris les sombres prophéties et prédictions de Svor, celles de Thalnap Zelifor et d'autres encore, juste avant que Korsibar s'empare de la couronne. Sans oublier la vision dans laquelle Galbifond, le mage de sa mère, lui avait clairement montré la bataille du barrage de Mavestoi et sa fuite dans le Valmambra. Tout ce dont il s'était gaussé, dont il n'avait tenu aucun compte et qui avait ouvert la voie à la situation désastreuse qui était la sienne.

Avec l'aide de Gominik, il parvint à faire seul quelques prédictions assez floues. Il lui fut donné de regarder dans une coupe de la même sorte que celle de Galbifond ; ce qu'il y vit était infiniment moins net que la vision de Muldemar, mais il

crut y percevoir qu'il finirait par quitter Triggoin et reprendre sa quête du trône, qu'il y aurait d'autres grandes batailles qui feraient des quantités de victimes et qu'il se produirait enfin un événement d'une portée considérable, dont la nature lui échappait totalement, mais qui semblait presque annoncer la fin du monde, une période de vide et de ténèbres au-delà de laquelle plus rien n'apparaissait.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il à Gominik Halvor, en espérant qu'il ferait la lumière sur cette révélation apocalyptique. Dites-moi ce que je vois.

Le mage jeta un regard fugitif dans la coupe et répondit sur un ton de parfaite indifférence.

— Parfois, ce qui paraît inexplicable est simplement dépourvu de signification, comte Polivand. Et ce qu'un novice fait apparaître n'a pas toujours un sens. Je vous conseille de ne pas l'oublier.

Prestimion essaya de suivre ce conseil, sans parvenir à chasser de son esprit ce qu'il avait vu, ce néant tourbillonnant qui lui était apparu au fond de la coupe. Le fait de commencer à pratiquer lui-même la sorcellerie l'avait perturbé ; le fait que cela eût montré des choses incompréhensibles, au mage comme à lui, mais lourdes de menaces le perturbait encore plus. La majeure partie du temps, il se sentait bizarre et fébrile. Il avait parfois l'impression que son esprit s'en allait à vau-l'eau. Un soir pluvieux, il veilla en tête à tête et partagea un certain nombre de coupes de vin avec Septach Melayn qui avait été son seul allié dans le scepticisme et demeurait résolument fermé à ce qui relevait de la magie.

— J'ai construit toute ma vie sur les certitudes de la raison, dit-il, mais je sens que ma foi en ces certitudes est menacée.

— Vraiment, Prestimion ? Succomberais-tu à tes propres incantations ?

— Je dois avouer qu'une grande partie de ce que dit Gominik Halvor commence à avoir un sens pour moi. Mais ce que je viens de dire n'en a aucun !

— Comme il est triste d'être poussé vers la folie par ses propres contradictions. Détends-toi, mon vieil ami. Ce que débitent ces sorciers est mi-folie mi-imposture et point n'est

besoin de prendre l'une ou l'autre au sérieux. Je ne l'ai jamais fait, je ne le ferai jamais et il devrait en aller de même pour toi. Depuis l'enfance, j'ai écarté et rejeté tout ce qui ne colle pas avec l'idée que je me fais de ce qu'est réellement le monde.

— Je n'en suis plus capable, fit Prestimion. À moins que l'idée que je me fais du monde n'ait commencé à changer ici, dans la cité des sorciers. Je pense que j'en viens à croire ce qu'ils disent, du moins en partie.

— Dans ce cas, je te plains.

— Épargne-moi cela, répliqua Prestimion en se penchant sur la table de manière à approcher son visage tout près de celui de Septach Melayn. Jour après jour, poursuivit-il doucement, j'essaie de trouver la force de quitter cet endroit pour reprendre la lutte contre Korsibar. Je suis loin d'être prêt aujourd'hui, mais l'envie a commencé à me reprendre. Il ne faut pas que Korsibar garde sa couronne volée, j'en suis aussi convaincu que jamais. Le sort de la planète dépend peut-être de ce que je ferai quand j'aurai quitté Triggoin et il se peut que j'aie besoin de l'aide des sorciers, que j'ai autrefois repoussée, pour réaliser mes desseins.

— Eh bien, sers-toi d'eux, Prestimion ! Je n'ai jamais dit qu'il fallait rejeter ce qui peut être utile !

— Mais tu n'as pas foi en eux, Septach Melayn. Comment peux-tu m'engager à les écouter ?

— Tu as la foi. Ce que je crois n'a aucune importance.

— La foi ? J'ai seulement dit que je croyais un peu à ce qu'ils…

— Si tu y crois tant soit peu, tu es converti à leurs principes. Tu es aussi fasciné que Svor, Gialaurys et les autres. Tu vas bientôt te coiffer d'un haut chapeau de cuivre et porter une robe couverte de symboles mystiques.

— Tu te moques de moi ? lança Prestimion, qui sentait la colère monter en lui.

— M'en crois-tu capable ?

— Oui, je t'en crois capable. Absolument. Tu es en train de te moquer de moi, Septach Melayn.

— Tu te sens offensé ? Veux-tu que nous sortions nous battre ?

— À l'épée, peut-être ?

— Je te laisse le choix des armes, Prestimion. À l'épée, oui, si tu te sens d'humeur suicidaire. Tu peux aussi prendre des pierres ou des morceaux de viande crue. Ou bien nous nous ferons face dans la rue et nous nous jetterons mutuellement des sorts, jusqu'à ce que l'un de nous tombe, frappé de paralysie.

Sur ce, il éclata de rire. Prestimion l'imita quelques secondes plus tard, puis, du même mouvement, ils tendirent les mains par-dessus la table et s'étreignirent sans cesser de rire.

Mais Prestimion avait toujours le cœur serré et l'esprit en proie à la confusion ; il resta longtemps avant de pouvoir trouver le sommeil. Il se dit qu'il avait perdu son chemin, qu'il errait dans un désert infiniment plus déroutant et hostile que celui qu'il avait traversé quelques semaines plus tôt, pour arriver à Triggoin.

3

— Le sorcier Thalnap Zelifor est dans l'antichambre et sollicite une audience, annonça le Haut Conseiller Farquanor. Dois-je le renvoyer ?

Le Haut Conseiller avait la figure crispée. Il n'avait jamais fait d'effort pour dissimuler la répugnance que lui inspirait le petit Vroon.

— Il est ici à ma demande, répondit Korsibar. Qu'il entre. Et vous vous retirerez, ensuite.

Cette dernière injonction ne fit rien pour adoucir les traits de Farquanor. Il se dirigea sans un mot vers la porte – c'était l'austère petite salle du trône de Stiamot, où Korsibar passait le plus clair de sa journée de travail – et sortit en laissant la porte entrouverte juste assez longtemps pour que Thalnap Zelifor se glisse à l'intérieur.

— Monseigneur ? fit le Vroon dont les yeux jaunes s'agrandirent tandis qu'il formait le symbole de la constellation devant le Coronal. Vous sentez-vous bien, monseigneur ?

Korsibar fut déconcerté de voir que sa détresse était si apparente. Il n'avait pu trouver le sommeil de toute la nuit, se tournant et se retournant interminablement, incapable de trouver une position confortable, et ce n'était pas la première fois, loin de là.

— J'ai l'air malade, Thalnap Zelifor ?

— Vous avez l'air… fatigué. Pâle. De grands cernes sous les yeux. J'ai un charme pour améliorer le sommeil, monseigneur.

— Procure-t-il un sommeil sans rêves ?

— Il n'existe pas de charme pour cela, répondit le Vroon.

— Dans ce cas, je m'en passerai. Mes rêves sont terribles, je me réveille sans cesse, couvert d'une sueur d'angoisse ; et quand je suis éveillé, ce n'est pas mieux.

Le front toujours plissé, les mâchoires serrées, Korsibar s'assit sur le côté du vénérable trône de marbre uni de lord

Stiamot ; les épaules contractées, il serra les poings, les jointures pressées les unes contre les autres.

— Mille fois par nuit, je revois la rupture de ce barrage, reprit-il d'un ton lugubre, la tête tournée vers le mur de pierre nu. Le torrent furieux qui se déverse à mes pieds, engloutit les fermes disposées le long du fleuve, envahit les villages… Tant et tant de morts, Thalnap Zelifor, les hommes de Prestimion et lotis ces villageois…

— La rupture du barrage est l'œuvre de Dantirya Sambail, monseigneur.

— Le barrage est son idée, habilement instillée dans mon esprit, comme un poison versé goutte à goutte pour infecter mon âme ; mais l'ordre est venu de moi. La responsabilité m'appartient.

— La responsabilité ? Vous combattiez une rébellion, monseigneur !

— Oui, fit Korsibar, la tête tournée, en fermant les yeux un instant. De l'avis général, Prestimion est mort aujourd'hui et la rébellion s'est achevée. Mais quand retrouverai-je le sommeil ? Et Dantirya Sambail est encore dans les murs du Château, à me harceler avec ses combines, sans parler de ma sœur qui étouffe de colère contre moi et que rien ne peut apaiser, et de la faction de mes ennemis secrets – je sais qu'elle existe, je sais qu'on conspire contre moi : Farquanor, peut-être, Farholt ou bien Oljebbin, d'autres encore dont je ne connais même pas le nom complotent en ce moment pour me remplacer par un des frères de Prestimion ou par le Procurateur en personne…

— Monseigneur…

— Répondez-moi franchement, poursuivit Korsibar. Conspirez-vous aussi contre moi ?

— Moi, monseigneur ?

— Vous allez et venez, vous passez d'un maître à l'autre comme vous l'avez toujours fait : vous vous vendez tantôt à Gonivaul, tantôt à Thismet, tantôt à Prestimion. Et vous voilà de retour au Château, où vous déclarez haut et fort avoir abandonné le parti de Prestimion, pour vous vendre de nouveau à moi. Qu'ai-je donc pour qu'il y ait tant d'individus retors dans mon entourage ? D'abord mon cher petit Svor, à qui j'étais très

attaché et qui m'a quitté pour devenir le fidèle compagnon de Prestimion, puis Farquanor, prêt à dire n'importe quoi à n'importe qui tant que cela sert ses intérêts, et Dantirya Sambail, qui a réussi en même temps à trahir son cousin Prestimion et à me faire tellement de mal en m'incitant à faire sauter ce barrage, l'acte que je souhaiterais réparer plus que tout autre.

— Monseigneur…

— Jusqu'à mon propre mage, Sanibak-Thastimoon, poursuivit Korsibar, incapable de s'arrêter. Sa loyauté semble assurée, mais il y a de la perfidie chez lui, je le sais. Et Oljebbin. Gonivaul. Je ne puis leur faire confiance. À Navigorn, je suppose : c'est un ami véritable. Mandiykarn aussi. Venta, peut-être Iram. Mais même eux semblent s'être éloignés de moi depuis l'affaire du barrage, bien qu'ils fassent comme si leurs sentiments n'avaient pas changé.

Il s'interrompit enfin et considéra le Vroon d'un regard torve.

— Dois-je vous faire confiance, Thalnap Zelifor ? Et pourquoi le ferais-je ?

— Parce que personne, ni à l'intérieur du Château ni à l'extérieur, ne voudra me protéger, monseigneur. Vous êtes mon unique rempart. Mon intérêt personnel me pousse à être votre fidèle serviteur.

— Bien, fit Korsibar en esquissant un petit sourire. Il y a dans ces paroles un accent de sincérité. Avez-vous eu vent, poursuivit-il en lançant au Vroon un regard en coin, de rumeurs selon lesquelles Prestimion aurait survécu à la rupture du barrage et se terrerait quelque part dans le Nord ?

— Oui, monseigneur, cela est venu à mes oreilles.

— Croyez-vous que ce soit vrai ? Sanibak-Thastimoon le pense. Il a interprété les signes, il a fait appel à sa magie, il a projeté son esprit au loin et il pense que Prestimion est très probablement vivant.

— Sanibak-Thastimoon est un maître dans ces sciences, monseigneur.

— En effet. Et il est diplomate : s'il reconnaît qu'il y a une possibilité que Prestimion soit en vie, cela signifie qu'il sait pertinemment que c'est le cas. Mais cela ne me dérange pas. Je

n'ai jamais voulu la mort de Prestimion. Je l'aimais bien, Thalnap Zelifor, le savez-vous ? Je l'admirais. Je l'aurais nommé à mon Conseil. Mais non, il a fallu qu'il refuse, qu'il m'accuse d'être un monarque illégitime et qu'il déclenche une insurrection contre moi. Rien de tout cela n'était indispensable. Il aurait pu avoir son siège au Conseil et couler une existence heureuse au milieu de ses vignobles.

Korsibar ferma de nouveau les yeux, un peu plus longtemps cette fois. Ils étaient douloureux. Une douleur provoquée par son cerveau fiévreux, qui ne le quittait ni de jour ni de nuit.

Au bout d'un moment, il rouvrit les yeux et les baissa vers le Vroon.

— Croyez-vous que le peuple me haïsse ? demanda-t-il d'une voix très douce.

— Comment, monseigneur ? fit le Vroon, surpris.

— Dans les cités. Sur les pentes du Mont et sur tout le continent, que dit-on de moi ? Me considère-t-on comme un tyran ? Un monstre ? La nouvelle de la rupture du barrage s'est répandue ; sait-on que c'était un acte de guerre destiné à mettre un terme à la rébellion de Prestimion ou me tient-on pour un criminel ? Mon accession au trône : qu'en pense-t-on ? Commence-t-on à se demander s'il n'aurait pas dû revenir à Prestimion ? Je crains qu'on ne murmure contre moi un peu partout. Je le redoute. Pouvez-vous m'éclairer là-dessus, Thalnap Zelifor ?

— Je n'ai pas quitté le Château, monseigneur, depuis mon retour du campement de Prestimion. C'était avant les événements du lac Mavestoi.

— Pouvez-vous projeter votre esprit au loin, par quelque artifice de sorcier, comme le fait Sanibak-Thastimoon, et me dire ce que le peuple pense de moi ?

— Je peux faire mieux que cela, monseigneur. Je peux vous permettre de vous y rendre en personne, de vous promener secrètement au milieu des gens, pour entendre de vos propres oreilles ce qui se dit de vous.

Korsibar se pencha en avant, le cœur battant.

— Quoi ? Sortir du Château ? Secrètement ?

— Absolument. Disons une demi-journée à Bombifale, à Halanx ou à Minimool. En toute sécurité, sans que nul ne sache que le Coronal est parmi eux.

— Comment est-ce possible ?

— Vous n'ignorez pas, monseigneur, que dans mon atelier de la Tour Tampkaree se trouvent de nombreux appareils de mon invention – il ne s'agit pas de magie, mais de science – qui permettent la transmission de la pensée d'un esprit à un autre ?

— En effet. Vous m'en avez déjà parlé.

— Ils sont malheureusement inachevés pour la plupart. Mais j'en ai récemment terminé un qui, je pense, serait précisément adapté à ce dont vous venez de parler. Un appareil qui projette une illusion… qui permet de tromper parfaitement sur son identité…

Les dispositions que prit Korsibar pour quitter le Château ne furent pas une mince affaire, tout Coronal qu'il fût. Il lui fallut d'abord faire savoir à tous ses gens qu'il se retirerait tel soir à telle heure dans sa chambre, pour une séance de méditation solennelle sur l'état de la planète et qu'il ne voulait être dérangé sous aucun prétexte, par qui que ce fût, jusqu'à ce qu'il soit ressorti, même si un ou deux jours devaient s'écouler.

Korsibar avait aussi besoin que l'un des secrétaires de la cour demande la mise à disposition à la porte sud d'un flotteur à grande vitesse pour le Vroon Thalnap Zelifor, accompagné d'un chauffeur. Une autre mesure essentielle consistait à inventer l'existence d'un Su-Suheris de l'entourage du Coronal, muni d'un sauf-conduit l'autorisant à entrer et sortir du Château. Thalnap Zelifor avait conçu son appareil pour donner à son utilisateur l'apparence d'un membre du peuple à deux têtes, dans une intention mystificatrice, car, pour ceux des autres races, les Su-Suheris se ressemblaient tous.

Chacune de ces mesures devait être prise indépendamment des autres, de sorte que personne ne pût penser à établir un lien entre la retraite du Coronal dans sa chambre et les allées et venues du sorcier Vroon et de son chauffeur Su-Suheris. Plusieurs jours furent nécessaires pour tout mettre au point.

Mais cela laissa le temps à Korsibar de maîtriser l'utilisation de l'appareil à métamorphoser de Thalnap Zelifor.

C'était un appareil de petite taille, à la forme voisine de celle d'un poignard décoratif, qui se portait à la taille sans attirer l'attention. Pour l'utiliser, il convenait d'abord de vider son esprit de toute tension et de toute perturbation intérieure, afin de permettre à l'appareil de se régler sur le fonctionnement mental du sujet. Il suffisait ensuite de poser la main sur la poignée du petit poignard et de faire glisser la commande qui le mettait en marche, en prenant soin de la laisser en position basse tout le temps de l'utilisation.

— Il n'y a pas moyen de la bloquer dans cette position ? demanda Korsibar.

— Aucun. Je travaille encore là-dessus. Mais ce n'est pas une affaire de garder la main sur cette commande pendant quelques heures. N'est-ce pas, monseigneur ?

— Je suppose que non. Laissez-moi essayer maintenant.

— Lavez votre esprit de toute pensée, monseigneur.

— Plus facile à dire qu'à faire, répliqua Korsibar. Mais je vais essayer.

Il attacha l'appareil à sa ceinture, ferma les yeux et laissa son esprit flotter sur une mer sans caractère distinctif, où tout était gris au-dessus et au-dessous, où absolument rien ne pouvait retenir le regard. Quand il estima avoir correctement apaisé toutes les tensions de son esprit, il fit descendre le mécanisme de commande et garda la main dessus.

Sur le mur du fond se trouvait un miroir ; il eut l'idée de regarder ce qu'il réfléchissait. Mais il ne vit que son image. Il fit une autre tentative, s'immergea de nouveau dans la mer grise et se laissa tranquillement flotter à la surface ; au bout d'un moment, il se sentit si calme qu'il oublia presque ce qu'il essayait de faire ; quand cela lui revint à l'esprit, il baissa de nouveau la commande et, de nouveau, le visage de lord Korsibar lui apparut dans le miroir.

— Ça ne marche pas, Thalnap Zelifor.

— Tout au contraire, monseigneur. Pour moi vous êtes le Su-Suheris Kurnak-Munikaad, le nom qui figure sur le sauf-

conduit. Et un individu de belle prestance, pour un Su-Suheris, bien sûr. On dirait le frère jumeau de Sanibak-Thastimoon.

— C'est pourtant ma silhouette que je vois dans le miroir.

Korsibar porta la main à son visage. Il le reconnut, moustache, barbe ; les Su-Suheris n'avaient pas de barbe. Et il ne sentait nulle part la présence d'une seconde tête.

— Rien n'a changé chez moi, fit-il. Je n'ai qu'une tête. Ma peau est celle d'un humain.

— Bien sûr, monseigneur ! Vous n'avez absolument pas changé. Ce qui a changé, c'est la perception que les autres ont de vous. Pour n'importe qui, vous êtes… mais venez, je vais vous montrer.

Ils sortirent dans le couloir. Korsibar garda la main sur la commande. Thalnap Zelifor s'adressa à une femme de chambre qui passait.

— Lord Korsibar s'est retiré dans sa chambre et nul ne doit aller à sa porte avant qu'il en soit sorti.

— Je vais en informer le personnel, dit la femme de chambre.

Son regard glissa sans s'arrêter sur Korsibar et elle tourna la tête. Rien dans son comportement n'indiqua qu'elle venait de voir le Coronal de Majipoor aux côtés du petit Vroon.

— Je suis donc devenu un Su-Suheris, fit Korsibar, qui, pour la première fois depuis de longues semaines, commençait à s'amuser. Du moins, c'est comme cela que les autres me voient. Bien joué, Thalnap Zelifor ! Mettons-nous en route !

Le Vroon avait déjà signalé son départ ; quand il sortit du Château avec Korsibar, le flotteur les attendait sur la place Dizimaule. Aucun des domestiques qu'ils avaient croisés en traversant le Château ne leur avait prêté attention ; pas un symbole de la constellation, pas une génuflexion. On n'avait vu en eux qu'un Vroon et un Su-Suheris, des membres du personnel du Château comme les autres, vaquant à leurs occupations.

Korsibar ne tenant pas à s'absenter trop longtemps pour sa première expérience, ils se transportèrent à High Morpin, la cité du Mont la plus proche du Château, un trajet de moins d'une heure. Dans le flotteur qui glissait au-dessus de la route de Grand Calintane, tandis que le monstre tentaculaire qu'était le

Château allait en se rapetissant derrière lui, Korsibar sentit un profond soulagement et un sentiment de liberté l'envahir. Il n'avait pas conduit un flotteur depuis qu'il avait pris place sur le trône et il était agréable d'être aux commandes d'un véhicule. On ne lui laissait presque plus rien faire seul : il y avait des domestiques pour conduire à sa place, pour couper sa viande et verser son vin, il y en avait pour l'habiller et le déshabiller. Même si cela ne devait durer qu'un moment, il se sentait libre.

Dès qu'ils s'étaient éloignés du Château, il avait repris son apparence habituelle. Thalnap Zelifor lui rappela qu'il lui faudrait reprendre sa forme de Su-Suheris dès qu'ils croiseraient un autre flotteur.

— Je comprends, fit Korsibar qui, à intervalles réguliers, posait la main sur le petit poignard.

— Cela a marché ? Je me suis transformé en Su-Suheris ?

— Vous en êtes l'image même, monseigneur, confirma Thalnap Zelifor.

Bientôt, la toile arachnéenne des fils d'or dont étaient tissées les rues de High Morpin leur apparut sur la gauche, étincelant sur la pente du Mont. Ils garèrent le flotteur à l'entrée de la cité, près de la grande fontaine bâtie sous le règne du père de Korsibar, qui projetait à des centaines de mètres de hauteur de longues gerbes d'eau colorée, et gagnèrent à pied le cœur de la ville des plaisirs.

— Tout va bien ? demandait de temps en temps Korsibar avec une certaine nervosité. N'oubliez pas que je ne peux pas savoir si votre appareil fonctionne correctement.

— Quand les gens commenceront à se jeter à genoux et à faire des gestes d'hommage, monseigneur, vous saurez qu'il se passe quelque chose d'anormal. Pour l'instant, vous passez inaperçu.

Il était près de minuit, mais une foule avide de distractions grouillait dans les rues de la cité des plaisirs. Korsibar autorisa le Vroon à se percher sur son épaule, pour lui éviter de se faire piétiner. Il résista à la tentation d'essayer lui-même les attractions – il lui semblait inconvenant pour un digne et austère Su-Suheris de s'amuser sur les glisse-glaces ou dans les tunnels d'énergie – et se contenta de se promener dans la foule,

la main sur la commande de l'appareil du Vroon, en s'émerveillant de savoir qu'il était possible au Coronal de Majipoor de déambuler en toute liberté.

Il aperçut un certain nombre des gentilshommes de la cour – Woolock Fais de Gossif, le comte Gosbeck, Iram de Normork – et s'apprêta à recevoir leur hommage, mais ils passèrent près de lui sans lui accorder plus qu'un regard fugitif. La magie produisait des résultats véritablement stupéfiants ; à moins que ce ne fût la science, comme l'affirmait Thalnap Zelifor. Mais Korsibar avait beaucoup de mal à percevoir la différence.

Tout en marchant, il tendait l'oreille.

Le Coronal et sa politique n'étaient pas, ce soir-là, le sujet de conversation le plus répandu à High Morpin. Au moins une heure s'était écoulée avant que Korsibar perçoive son nom. S'arrêtant devant l'entrée d'une taverne, il entendit une voix avinée lancer à la cantonade :

— Buvons au Coronal !

— Lord Korsibar ! Lord Korsibar ! reprit une autre voix, aussitôt suivie de vivats et de tintements de verres.

L'avait-on reconnu ? Non, non. Tout le monde regardait de l'autre côté. Ils portaient simplement un toast au Coronal. Si on levait sa coupe en son honneur dans la cité des plaisirs, les rumeurs d'insatisfaction générale du gouvernement qui lui étaient parvenues avaient-elles un fondement ?

À plusieurs autres reprises dans le courant de la nuit, Korsibar entendit son nom et surprit même des bribes d'une conversation politique. Quelqu'un affirma d'un air entendu que Dantirya Sambail espérait se faire nommer Haut Conseiller à la place de Farquanor, tout en lorgnant le trône du Coronal, car Confalume était vieux et Korsibar lui succéderait un jour dans le Labyrinthe. Un autre répliqua sur le même ton : « Jamais lord Korsibar n'élèvera le Procurateur si haut. Jamais. Le Procurateur est trop dangereux : Korsibar va le renvoyer à Nimoya. Le Coronal sait s'y prendre avec les faiseurs d'embarras. Voyez comment il s'est débarrassé de Prestimion ! » Quand Korsibar regagna le Château au petit matin en compagnie de Thalnap Zelifor et passa sans encombre devant les gardes, il

était en pleine euphorie. Ce qu'il avait entendu à High Morpin avait dissipé ses pires craintes.

— Vous m'avez sauvé d'un profond désespoir, dit Korsibar au Vroon en lui tendant une bourse de royaux d'argent. Sans votre appareil, j'aurais vraiment été perdu.

Sur ce, ayant repris son apparence habituelle, il se dirigea vers ses appartements en sifflotant gaiement.

Mais, dans les jours qui suivirent, de nouveaux doutes vinrent l'assaillir. Le réconfort qu'il avait trouvé à High Morpin s'estompa rapidement ; il lui fallait repartir pour s'assurer que les paroles d'affection et de loyauté qu'il y avait entendues n'étaient pas des exceptions, des anomalies dans un climat de désapprobation générale. Il repartit, en prenant les mêmes dispositions que précédemment, cette fois en plein après-midi, à destination de Bombifale, la cité aux murs crénelés de grès rouge, où il passa une longue soirée, l'oreille tendue pendant des heures, sans rien apprendre d'intéressant, jusqu'à ce qu'il surprenne des bribes d'une conversation émaillée de commentaires flatteurs sur son règne.

Cette fois, il en avait le cœur net ! Ses craintes n'avaient pas de raison d'être !

Il lui apparut clairement, d'une manière indiscutable qu'il était un vrai Coronal, qu'il avait le soutien du peuple ; que même le moyen terrible auquel il avait eu recours pour écraser les armées de Prestimion n'avait pas porté atteinte à l'amour que lui vouait la population.

Pour Korsibar, cela devint comme une drogue, ces escapades dans les cités du Mont pour entendre dire du bien de lui. Il fit ainsi un troisième voyage, à Halanx la resplendissante, un quatrième, à High Morpin de nouveau, puis un cinquième, à Sipermit, juste au-dessous du Château, sur le versant opposé à celui de High Morpin. C'est à Sipermit que Korsibar commit sa première erreur en laissant sa main s'écarter de la commande de l'appareil de Thalnap Zelifor, dans le jardin aux statues de lord Makhario, éclairé par les lunes, en se penchant pour essayer de saisir au vol quelques mots d'une conversation juste hors de portée de voix.

— *Monseigneur !* souffla Thalnap Zelifor d'une voix vibrante.

— Je vous en prie, fit Korsibar. Vous ne voyez pas que j'essaie d'entendre ce qu'ils…

— Monseigneur ! la commande !

— Ah ! la commande ! s'écria Korsibar, atterré par sa propre stupidité. Pour l'amour du Divin !

Il vit que ses deux mains étaient libres et qu'il se tenait en évidence, à la vive clarté des lunes, non loin d'une bonne douzaine d'habitants de Sipermit, non sous les espèces du flâneur à deux têtes qu'il était quelques secondes plus tôt, mais sous la forme du Coronal lord Korsibar en robe vert et blanc. Il baissa précipitamment la main vers l'appareil et plaça la commande en position. Mais il eut le temps de voir l'expression ahurie et le regard incrédule d'une demi-douzaine de passants.

— Vous avez repris votre apparence d'emprunt, monseigneur, fit le Vroon. Mais nous devons partir tout de suite.

— Oui. Oui. Lancez-leur un charme, voulez-vous ? Faites en sorte de jeter le trouble dans leur esprit, afin qu'ils refusent de croire ce qu'ils viennent de voir.

— Je vais essayer, dit le Vroon.

Mais il y avait une hésitation dans sa voix, un manque troublant de confiance qui suscita une vive inquiétude et une grande appréhension chez Korsibar tandis qu'il s'éloignait à grands pas.

4

Dans le courant du troisième mois de son séjour à Triggoin, Prestimion sentit qu'il était proche du désespoir, qu'il touchait le fond après la longue et éprouvante errance à laquelle il était contraint depuis le jour où Korsibar s'était emparé de la couronne à la constellation.

Son esprit était rempli de nébuleuses pratiques de sorcellerie, à demi assimilées, partiellement comprises. Les leçons quotidiennes de Gominik Halvor avaient jeté dans son esprit autant de confusion que de lumière ; il ne savait plus s'il devait croire ou ne pas croire à cet univers d'esprits invisibles qui, de l'avis de tant de gens, se trouvait juste derrière l'écran de la perception humaine. Depuis son arrivée à Triggoin, il lui avait été donné à maintes reprises de constater l'apparente et inexplicable efficacité de certains charmes et enchantements, de certaines amulettes ou autres talismans, d'onguents, de potions, d'herbes en poudre et de mélanges de minéraux pulvérisés. Il avait vu des pierres qui luisaient en prenant d'étranges couleurs dans l'obscurité et émettaient de la chaleur. Il avait vu des démons danser à la lumière blanche de cierges noirs. Bien d'autres choses encore, toutes plausibles, qui ne faisaient que l'exaspérer. Et, ayant vu tout cela, il lui était de plus en plus difficile de dire : « C'est irréel, c'est une apparence trompeuse, c'est une illusion, c'est une aberration », quand ses propres yeux lui disaient le contraire.

Et pourtant… pourtant…

Prestimion constatait aussi l'existence de ce qu'il avait toujours dénoncé : supercheries en tout genre, phénomènes au caractère indiscutablement irréel, apparences trompeuses, illusions, aberrations. Il entra dans des ateliers où des statuettes grossières et des portraits de divinités et de démons imaginaires étaient fabriqués en quantités inconnues par des ouvriers résignés, pour être vendus aux naïfs ; il vit ces produits emballés et transportés jusqu'aux quais de chargement pour être

expédiés aux quatre coins de la planète. Il feuilleta des ouvrages de mauvaise qualité, mal imprimés, contenant des malédictions destinées à tourmenter les ennemis du lecteur et des incantations destinées à apporter la prospérité, à avoir un enfant du sexe désiré ou à satisfaire d'autres désirs, que des charlatans sans scrupule iraient vendre à des gogos.

Gominik Halvor reconnut devant lui qu'il était utile à un mage qui voulait réussir de maîtriser des tours de passe-passe et certaines techniques d'hypnose. Il entendit un jour dans une taverne des apprentis mages se vanter des derniers tours qu'ils avaient appris, la fabrication de figures de cire qui ne fondaient pas au feu et chantaient dans des langues inconnues, du charme qui semblait ouvrir des portes dans des univers adjacents, des techniques employées pour les lévitations, les disparitions et les apparitions miraculeuses, toutes, de leur propre aveu, produites par des procédés mécaniques trompeurs. Ces jeunes gens proposaient, contre espèces sonnantes et trébuchantes, de se vendre mutuellement leurs recettes frauduleuses. « Cinquante royaux pour faire danser les eaux ! » proposait l'un. « Soixante pour les fantômes flottants ! » lançait un autre. Tout cela ne faisait que confirmer Prestimion dans son scepticisme premier. D'un autre côté, il devait prendre en compte les connaissances fraîchement acquises sous la houlette de Gominik Halvor, aussi fragmentaires et mal assimilées qu'elles fussent, qui semblaient en vérité ouvrir de vraies portes dans de vrais lieux, au-delà de la réalité. Et ces nouvelles connaissances qu'il lui était absolument impossible de réfuter, même si elles contredisaient tout ce à quoi il avait toujours cru, le secouaient jusqu'au tréfonds de son être.

La nuit, lui venaient des rêves agités dans lesquels des visions de créatures horrifiques et malveillantes traversaient son esprit. Il vit un gros crabe noir mordre un coin du soleil, un serpent géant à mille pattes venu du bord du monde se glisser sur la terre, des nuées d'insectes à face de loup, bien d'autres encore de même nature, si bien qu'il s'éveillait en sueur, tremblant de la tête aux pieds, et qu'il en vint à redouter de s'endormir.

Mais il y avait aussi, certaines nuits, des rêves plus doux, des messages de la Dame de l'île. Il en était aussi fort perturbé, car il avait entendu dire que la mère de Korsibar, la Dame Roxivail, avait pris possession de l'île des Rêves et avait la haute main sur le matériel permettant d'envoyer des messages par toute la planète et aussi que Kunigarda avait préféré fuir l'île plutôt que de s'établir sur la Terrasse des Ombres où les anciennes Dames étaient censées finir leurs jours. Or les messages que recevait Prestimion provenaient indiscutablement de la Dame Kunigarda. Il reconnaissait sa manière, douce et ferme à la fois, la pureté inflexible de son esprit. Y avait-il maintenant deux Dames de l'île, équipées chacune du matériel de transmission qui permettait à la Dame de projeter ses visions dans l'esprit des dormeurs du monde entier ?

Dans les rêves envoyés par Kunigarda, il se retrouvait errant dans le Valmambra, au bord de l'épuisement, en haillons, titubant d'un affreux szamba à un autre dans cette immensité désolée. Mais à la place du disque ardent du soleil, il y avait dans le ciel le visage souriant, rayonnant de la Dame Kunigarda et sa voix qui lui disait : « Oui, Prestimion, va de l'avant, va jusqu'à l'endroit que tu es fait pour atteindre, tu n'es pas encore au bout de ton énergie. » Et qui lui disait aussi : « Il faut continuer. Tu es le rédempteur de la planète, Prestimion, celui de qui viendra notre salut. » Ou encore, tandis qu'il allait d'un pas vacillant, près de s'effondrer dans cette interminable traversée de l'étendue aride de sable brûlant : « Marche encore, lord Prestimion, notre vrai Coronal, jusqu'à ce que tu atteignes le trône. »

Était-ce folie ? Mégalomanie délirante de son esprit troublé ? Il se rappela que Korsibar était Coronal et lui un pauvre fugitif se cachant dans l'inquiétante cité des sorciers sous un nom qu'il oubliait le plus souvent.

Il était en pleine confusion.

Et il se détournait de ses amis. Son adhésion timide à la sorcellerie l'avait éloigné de Septach Melayn dont l'esprit irrévérencieux et les attitudes de maître de ballet ne l'amusaient plus. Même Svor et Gialaurys, malgré toute l'affection qu'ils lui portaient et leur joie de le voir partager, si peu que ce fût, leurs

croyances lui étaient devenus beaucoup moins proches. Prestimion, d'une certaine manière, les rendait responsables de l'avoir noyé sous le torrent des contradictions dont il ne parvenait à se dépêtrer. Pourquoi les avait-il choisis pour compagnons ? Pourquoi ne s'était-il pas limité à la compagnie de matérialistes enjoués du genre de Septach Melayn ? Il savait qu'il était profondément injuste avec Svor et Gialaurys en pensant cela, mais dans son âme à la dérive il s'éloignait d'eux, ce qu'ils étaient absolument incapables de comprendre.

Il ne savait plus où il allait, c'était indiscutable. Il errait sans fin dans un désert sans pitié. Il puisait son seul réconfort dans les messages de Kunigarda, mais ils étaient rares et espacés, et ne pouvaient l'aider dans l'accomplissement de la haute destinée dont l'envie, il devait le reconnaître, le tourmentait encore.

Puis, une nuit, il vit en rêve non la Dame Kunigarda, mais le mage Gominik Halvor qui apparut devant son lit pendant qu'il dormait dans sa sinistre petite chambre et lui dit : « Cela ne peut pas durer plus longtemps. L'heure est venue pour vous de chercher conseil. » Quand Prestimion s'éveilla, il sut que ce rêve avait dit la vérité, qu'il avait erré assez longtemps dans ce chaos, sans but, sans voir la lumière, et qu'il devait maintenant chercher conseil.

Une nuit sans lunes, sous le ciel constellé des myriades d'étoiles à l'éclat froid et puissant, Prestimion se leva peu après minuit et se glissa hors de sa chambre basse de plafond, portant sous le bras un petit ballot contenant diverses choses qu'il avait rassemblées depuis une dizaine de jours. Il sortit de l'auberge, s'engagea dans le dédale de rues sinueuses qui, depuis son arrivée, avaient perdu un peu de leur mystère et quitta la cité par la porte nord, appelée Porte de Trinatha, qui faisait face à l'étoile blanche du même nom.

Il y avait à la sortie de Triggoin un parc agréable et peu boisé, adossé à la montagne au double sommet qui s'élevait au nord de la ville, renfermant des prairies, des ruisseaux et quelques bouquets d'arbres feuillus. Personne ou presque ne s'y rendait jamais en pleine nuit. Et il voulait être loin de la cité et de ses

habitants, de ses vieux bâtiments étroits et surpeuplés, imprégnés de cinq mille ans de magie ; de sa multitude de sorciers jetant des sorts jour et nuit ; des hordes invisibles de démons, de fantômes et d'esprits qui s'y bousculaient. Bien qu'il s'étendît à proximité de la cité des sorciers, ce parc était un lieu paisible. Et Prestimion avait besoin d'être calme, aussi calme qu'il lui était possible de l'être pour ce qu'il avait à faire.

Il posa son ballot et s'agenouilla dans un endroit couvert d'une herbe épaisse, entre deux bosquets, près d'un ruisseau si étroit qu'il aurait pu l'enjamber d'un bond. Il n'osait pas se permettre de penser. Penser, à ce moment-là, eût été fatal pour ce qu'il se proposait de faire.

La nouvelle étoile qui avait fait son étrange apparition dans le ciel pendant son voyage du Labyrinthe au Château était juste au-dessus de sa tête et le baignait à plein de son éclat intense. Il sentait les flots de lumière bleu-blanc se répandre sur lui. C'était une sensation bienfaisante, une sensation purifiante. L'étoile de lord Korsibar. C'est ainsi qu'on l'appelait, du moins Prestimion l'avait-il entendu dire, mais, pour lui, le rayonnement de cet astre n'évoquait en rien Korsibar. L'étoile du changement, l'étoile du bouleversement, certes, mais elle n'était pas et ne serait jamais l'Étoile de lord Korsibar.

— Aide-moi, murmura-t-il.

Prestimion se rendit compte qu'il priait, ce qu'il n'avait jamais fait de sa vie. Il ne chercha pas à savoir à qui il adressait cette prière.

Il resta un long moment agenouillé, les yeux baissés sur le tapis d'herbe couverte de rosée, qui paraissait presque noir à la clarté des étoiles, mais dont la véritable couleur était plus proche de l'écarlate, puis, très lentement, il leva la tête, presque à la verticale et affronta l'éclat de la nouvelle étoile.

— Aide-moi.

Il avait appris quelques mots qu'il articula d'une voix claire. *Voro liuro yad thearchivoliia*. Puis il les prononça à l'envers. *Thearchivoliia yad liuro voro*. Et il entendit un grondement lointain, semblable à un roulement de tonnerre, bien que la nuit fût claire et sèche. Il prononça ensuite les Cinq Mots qui n'avaient jamais été écrits et les Trois Mots qui ne devaient

jamais être écrits. Puis il sortit de son ballot les pelotes de ficelles qu'il avait emportées et étendit soigneusement des longueurs de différentes couleurs, selon une disposition qu'il avait apprise.

Quand il eut terminé, il leva de nouveau la tête au ciel, les yeux fermés cette fois, et prononça des Noms qu'il avait entendus sur d'autres lèvres, mais n'aurait jamais cru prononcer lui-même.

— Bythois !

Il attendit un moment avant d'articuler le deuxième nom.

— Proiarchis !

Deux roulements de tonnerre retentirent. Prestimion ne se demanda pas pourquoi.

— Sigei !

Il attendit encore.

— *Remmer !*

Dès qu'il prononça le dernier et le plus puissant des Noms, un coup de tonnerre éclata et un éclair déchira le ciel, si éblouissant que Prestimion le perçut derrière ses paupières closes.

Il prit ensuite dans le ballot les herbes qu'il avait emportées, les feuilles de circaris en poudre, les graines de cobily et les jangars séchés, dont il saupoudra le creux de sa main et qu'il lécha. Le mélange le piqua et le brûla un moment, puis il prit le flacon contenant l'huile de gallicundi, qu'il vida d'un trait, ce qui apaisa quelque peu la sensation de brûlure. Il ne restait plus que la baie de pardao ; il l'avala et attendit. Son front se couvrit de grosses gouttes de sueur qui dégoulinèrent sur son visage. Un violent vertige le prit, sa tête se mit à tourner et le monde à tournoyer follement dans trois sens à la fois. Il continua d'attendre, agenouillé dans l'herbe grasse, la tête levée au ciel, les yeux fermés. Quand il ouvrit les yeux au bout d'un long moment, il vit qu'une brume jaune verdâtre s'était levée et qu'il y avait dans le ciel quatre lunes qu'il n'avait jamais vues, trois petites, pâles, de fines lamelles blanches, et une autre, plus grande et plus rouge. Cette quatrième lune avait la forme d'un losange et de ses quatre angles provenait un rayonnement bleu-blanc étincelant qui ressemblait beaucoup à la lumière de la

nouvelle étoile. Prestimion fixa les yeux sur cette lune et, peu de temps après, il sentit qu'il commençait à s'élever. Il prit son essor au-dessus des deux sommets boisés de la montagne dominant Triggoin et, très vite, il vit la cité s'étaler loin au-dessous de lui, plate comme un dessin d'elle-même. Il continua de s'élever et le lointain Mont du Château se détacha sur le fond du ciel comme une lanterne, avant qu'une vive lueur couleur de bronze apparaisse à l'orient, au-delà du Mont, où les cités s'éveillaient déjà au jour nouveau.

Encore plus haut. Il avait dépassé le domaine des nuages. La planète ondulait sous lui comme un épais tapis de brouillard.

À cette altitude les étoiles brillaient d'un éclat dépassant l'entendement. L'air qui, pendant son ascension, avait été noyé dans une éblouissante blancheur, redevint obscur, de plus en plus obscur et très froid. Il était dans le royaume de la nuit perpétuelle. Il avait atteint, il le savait, la lisière du paradis et, tandis qu'il s'engageait plus avant, il fut environné d'apparitions et de présages, de grandes-armées de féroces soldats, brandissant des lances et des épées, qui combattaient de tous côtés, au milieu des éclairs qui zébraient le ciel de traînées rougeoyantes et des lumières tourbillonnantes, semblables à des comètes arrachées au firmament, qui plongeaient à une vitesse folle vers la surface de la planète.

Un froid terrible l'avait saisi. Ses cheveux flottant ; dans son dos étaient raidis par la glace. Son sang avait cessé de couler dans ses veines. Mais il n'éprouvait aucune douleur et la peur était entièrement absente de son esprit. Il était dans une sorte d'extase. Il continua de s'élever jusqu'à ce qu'une bande de ténèbres se referme sur lui et que même les étoiles ne soient plus visibles. Il ne restait plus rien d'autre dans le ciel que la planète de Majipoor, tournant lentement sous lui comme un ballon d'enfant, une sphère en vert, bleu et brun. Il distingua la grande forme sombre d'Alhanroel, la forme plus allongée du vert continent de Zimroel, la petite île des Rêves entre les deux et, plus bas, la surface fauve de Suvrael ; puis la planète tourna et il ne vit plus que la Grande Mer, celle que nul n'avait jamais traversée d'un rivage à l'autre, une immensité émeraude occupant le centre de la sphère. Puis Alhanroel réapparut, car la

planète tournait de plus en plus vite sur elle-même, les continents et la mer qui les séparait allant et venant sans cesse.

Elle était sienne. Elle lui était destinée et il était fait pour elle. Tous les doutes qu'il avait pu nourrir s'évanouirent définitivement. C'est ce qu'il voulait savoir, ce qu'il était venu chercher là-haut, aux confins de la réalité. La planète était à lui comme il était à elle, et elle se trouvait devant lui, dans le vide, à portée de main. Prestimion tendit le bras, approcha la main. Elle sauta dans sa paume, la petite balle qui était la planète, et il la garda soigneusement au creux de sa main, la considéra attentivement et souffla sur elle. « Je suis Prestimion, lui dit-il, et je vais te guérir. Mais je dois d'abord me guérir moi-même. » Et il sut qu'il le ferait. Une grande porte, fermée jusqu'alors par des barreaux de fer, venait de s'ouvrir dans son âme.

Il avait si froid maintenant qu'il était presque gelé, mais des filets de sueur coulaient encore sur son corps. Ce qu'il devait faire lui apparaissait clairement. Il voyait le chemin qui le conduirait à la chaleur, s'il avait la volonté et la force de le suivre. Et il savait qu'il les aurait.

Il lâcha la petite planète et la laissa s'éloigner en tournoyant dans les ténèbres.

Puis il vit une lumière au-dessus de lui. La nouvelle étoile brillait de nouveau, mais maintenant elle avait un visage, celui de la Dame Kunigarda et il entendit sa voix qui lui parlait avec douceur.

— Viens, Prestimion. Tu y es presque, je ne suis pas si loin. Un peu plus loin encore. Plus loin. Plus loin…

Plus loin. Plus loin.

— C'est assez loin, à mon avis, lança une voix forte et grave au-dessus de sa tête. Allons, Prestimion, ouvre les yeux.

Pendant quelque temps, il fut incapable de voir ; puis il reconnut la silhouette de Gialaurys près de lui, celles de Svor et de Septach Melayn un peu plus loin. C'était le milieu de la matinée, au moins. Le soleil était déjà haut ; la rosée s'était évaporée sur l'herbe. Son estomac lui causait une douleur lancinante, comme s'il n'avait rien mangé depuis des semaines, il avait la gorge sèche et les yeux gonflés.

— Prends ma main, dit-il à Gialaurys. Soulève-moi.

— Nous te cherchons depuis l'aube, fit Svor. Nous avons fini par demander à Gominik Halvor, qui nous a dit de regarder dans le parc. Mais il est très étendu.

Prestimion se leva et fit quelques pas titubants. Il trébucha et faillit tomber dans le ruisseau, mais Septach Melayn s'avança vivement pour le rattraper avec grâce et le remettre d'aplomb.

— Tu as joué avec des jouets dangereux, Prestimion, fit-il en montrant les herbes et la figure formée par les ficelles, sans essayer de dissimuler son mépris. Mais tout ira bien, je pense. Un bon repas, un peu de repos…

— Tu devrais essayer, toi aussi, fit Prestimion en ébauchant un pauvre sourire.

Il parlait avec difficulté, d'une voix âpre, grinçante, dont il n'avait pas encore retrouvé pleinement la maîtrise.

— Cela te réserverait quelques surprises, poursuivit-il. Des feuilles de circaris, du cobily et des jangars séchés pour commencer, puis…

— Non, merci. Je pense que ce genre de remède me ferait perdre mes qualités d'escrimeur. Quelle folie t'es-tu amusé à faire ici, Prestimion ?

— Laisse-le tranquille, fit Gialaurys avec rudesse. Venez. Ramenons-le à l'auberge.

— Es-tu capable de marcher, demanda Svor en scrutant avec inquiétude le visage de Prestimion.

— Tout va bien.

Il leva les bras, les tendit devant lui.

— Regarde, Svor, fit-il en riant, ils sont bien droits. Es-tu satisfait ?

Il rassembla tout ce qu'il avait apporté et referma le ballot. Après son aventure de la nuit, il se sentait très calme, apaisé. La voie à suivre était parfaitement claire. Il suffisait de faire le premier pas, puis le deuxième. Une ligne droite, oui, pas à pas.

— Aimerais-tu que je t'informe d'une nouvelle ? demanda Svor tandis qu'ils regagnaient la ville à pied.

— Quelle nouvelle ?

— Une proclamation de la Dame Kunigarda concernant le gouvernement. Septach Melayn en a entendu l'annonce dans

une taverne et nous sommes allés dans ta chambre, en pleine nuit, pour te mettre au courant, mais tu avais disparu ; nous nous sommes donc lancés à ta recherche dans toute la ville. Comment allons-nous récupérer le sommeil que tu nous dois, Prestimion ?

— Que dit cette proclamation, Svor ?

— Ah ! oui. Eh bien, il semble que la Dame ait quitté l'île en emportant les appareils qui permettent d'envoyer les messages. Elle a annoncé qu'elle continuerait grâce à eux à guider les âmes et qu'elle s'appellerait la Dame-en-Exil. Elle s'est encore prononcée contre Korsibar et contre son frère, le Pontife Confalume. Elle qualifie Korsibar d'usurpateur. Elle l'appelle « le faux Coronal, l'usurpateur Korsibar ». Son propre neveu ! Pour ce qui concerne Confalume, elle dénonce sa passivité devant le coup de force de Korsibar. Elle affirme qu'ils ont provoqué le mécontentement du Divin. Elle appelle tous les citoyens de Majipoor au soulèvement immédiat afin de renverser Korsibar. Elle a l'intention de lutter elle-même contre lui en utilisant des messages et d'autres méthodes.

— Kunigarda a dit tout cela ? demanda Prestimion avec stupeur.

Il avait l'impression de n'être pas sorti de son rêve d'être encore endormi sur l'herbe, près du ruisseau, le petit globe représentant Majipoor dans le creux de sa main.

— Je me demande ce qui lui est arrivé. A-t-elle été proscrite, elle aussi ?

— Elle a quitté l'île, répondit Septach Melayn. Elle est en ce moment quelque part dans le sud d'Alhanroel et se dirige vers le nord. Elle a annoncé qu'elle voulait te retrouver et unir ses forces aux tiennes : tu es le Coronal légitime de Majipoor, Prestimion, c'est ce qu'affirme la Dame Kunigarda. Nous nous serions fait un plaisir de te l'apprendre plus tôt, mon ami, si tu n'avais jugé utile de passer la nuit dans ce parc, en te remplissant l'estomac de… Quels noms as-tu mentionnés ? Des feuilles de circaris et du cobily ?

Il partit d'un rire tonitruant, chargé de dérision.

— Je me demande, reprit-il, si c'est la sorcellerie qui a permis la conclusion de cette alliance avec la propre sœur de

Confalume. Es-tu venu ici pour invoquer Proiarchis et Remmer, Prestimion ? Ces deux êtres supérieurs ont-ils décidé de favoriser ta cause et t'ont-ils permis de tenir la planète dans la paume de ta main, comme un jouet ?

Prestimion ne répondit pas, mais un sourire discret joua sur ses lèvres.

5

— Je l'ai vu dans le jardin des statues de lord Makhario, à Sipermit, où je séjournais, affirma Sebbigan Kless de Perimor, qui était fabricant de pourpoints et de chausses dans cette cité animée des premières pentes du Mont du Château. Son compagnon, le grossiste Aibeil Gammis de Stee, un important distributeur des produits de Sebbigan Kless dans plusieurs des Cités Libres, un peu plus haut sur la montagne, écoutait avec une attention aussi vive que si on venait de lui annoncer que le Mont allait décoller du sol de la planète et s'envoler dans l'espace.

— Il y avait un Su-Suheris qui marchait dans le jardin avec le plus petit Vroon que j'aie jamais vu perché sur son épaule. Je ne sais pas si tu es comme moi, mais je ne peux m'empêcher de regarder un Su-Suheris du coin de l'œil quand j'en vois un… Ils sont si bizarres, avec leurs deux têtes pointues qui poussent du cou. En voir un avec un Vroon sur l'épaule était encore plus curieux, mais ce n'était rien à côté de ce qui s'est passé ensuite, quand le corps du Su-Suheris a commencé à osciller et que…

Deux jours plus tard, Aibeil Gammis était de retour à Stee et faisait l'inventaire de son stock dans un entrepôt avec son comptable, Hazil Scroith, qui revendiquait une lointaine parenté avec un frère cadet du duc d'Alaisor.

— Si nous étions malins, dit-il, nous préparerions une ligne de produits pour les vendre aux Métamorphes. Après tout, l'un d'eux est notre Coronal aujourd'hui.

— Un Métamorphe ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je la tiens directement de Sebbigan Kless et, comme il n'est pas porté sur la boisson, je doute qu'il l'ait inventée de toutes pièces. D'après ce qu'il m'a raconté, il était à Sipermit pour passer un moment avec cette pétulante jeune personne de Zimroel dont il cache l'existence à sa femme et ils se promenaient dans le parc où sont exposées toutes ces statues

dénudées quand il a vu, comme je vous vois, le Coronal passer à côté de lui… Oui, Korsibar en personne, mais déguisé en Su-Suheris. Vous allez me demander comment un humain se débrouille pour ressembler à un monstre à deux têtes qui mesure plus de deux mètres et comment Sebbigan Kless a découvert que ce monstre de deux mètres était en réalité notre bien-aimé Coronal. La réponse, mon cher, est que le Coronal n'est absolument pas un être humain, qu'il ne peut être qu'un Métamorphe, car Sebbigan Kless l'a vu, de ses propres yeux, changer de forme. Cela n'a duré qu'un instant, mais Sebbigan Kless n'est pas homme à avoir la berlue. Le Su-Suheris est devenu le Coronal, qui a eu l'air très surpris de se trouver démasqué de la sorte et a repris sa forme de Su-Suheris en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ! Mais trop tard ! Un Changeforme ! Pas étonnant que Korsibar ait réussi à jeter un sort à Confalume et à tous les seigneurs dans le Labyrinthe ! Ce n'était pas Korsibar, mais quelqu'un venu du pays des Métamorphes ! Ou alors Confalume, lui aussi, est un Changeforme ! Et c'est une famille de Changeformes qui aurait régné sur la planète depuis plus de quarante ans ! Si c'est la vérité, permettez-moi de vous dire…

Hazil Scroith s'empressa, comme on pouvait s'y attendre, de faire part de ces révélations à Jispard Demaive, le neveu de son épouse, qui n'était pas le frère cadet du duc d'Alaisor, mais un employé de son ministère des Prisons et des Entrepôts. « Il n'est bruit ici, écrivit-il, que d'une rumeur selon laquelle le Coronal lord Korsibar serait en réalité un Métamorphe, le vrai Korsibar ayant naturellement été éliminé au temps où son père était encore Coronal. Nous le tenons d'une source entièrement digne de foi, un habitant de Stee qui a vu de ses yeux le prétendu lord Korsibar *changer de forme dans un jardin public* – incroyable, non ? –, passant très rapidement d'une forme humaine à celle d'un Su-Suheris et reprenant aussitôt sa forme d'origine. Il est difficile de comprendre, mon cher neveu, pour quelle raison il a fait cela à la vue de tous, mais qui a jamais compris comment fonctionne l'esprit d'un Métamorphe ? Quoi qu'il en soit, le bruit se répand sur tout le Mont où on ne parle de rien d'autre.

Pas plus tard qu'hier, un représentant de commerce en provenance de Normork m'a appris qu'aux dernières nouvelles Sanibak-Thastimoon, le sorcier Su-Suheris qui ne quitte pas notre nouveau Coronal depuis son accession au trône serait, lui aussi, un Métamorphe ! Ce sont deux imposteurs, le roi et son mage ; jusqu'où cela ira-t-il ? Découvrirons-nous que des Changeformes se faisant passer pour des humains ont infiltré tout le gouvernement ? Il y a de quoi avoir le tournis. Comment imaginer que toute la noblesse du Château n'est composée que de Métamorphes cachés sous un masque humain ? »

Horpidan, duc d'Alaisor, à l'estimable Grand Amiral le prince Gonivaul.

Mon cher oncle

Vous allez être étonné, j'imagine, par l'histoire extraordinaire qui court dans la cité d'Alaisor depuis plusieurs semaines. Je la tiens d'un de mes officiers du service des douanes qui affirme l'avoir entendu raconter, la semaine passée, par au moins vingt personnes. Il paraîtrait, en substance, que tout le monde au Château, de Korsibar et son Conseil à l'ensemble de la cour, ne serait qu'une bande de Métamorphes ; on voudrait nous faire accroire qu'une troupe d'aborigènes a infiltré secrètement le Château au cours du règne de Confalume et s'est débarrassé des personnages les plus en vue pour prendre leur place. Il semblerait même que cela s'applique aussi à Confalume. Ce qui expliquerait pourquoi l'ancien Coronal aurait acquiescé de si bonne grâce au stupéfiant coup de force de Korsibar, ou de la créature que nous croyons être Korsibar. Tout avait été arrangé entre eux : un complot des Métamorphes pour s'emparer des leviers de commande de la planète ! Pour qui avalerait de telles sornettes, une opération brillamment exécutée. S'il faut en croire les versions les plus récentes de cette rumeur, le seul qu'ils n'ont pas réussi à remplacer par un des leurs serait ce pauvre prince Prestimion. Il a réussi à leur échapper. Mais ils l'ont quand même écarté du pouvoir souverain au profit de Korsibar et quand il a menacé d'étaler la conspiration au grand jour, ils l'ont contraint à s'exiler et sont parvenus, selon toute probabilité, à le tuer en faisant sauter le barrage sur le Iyann,

sous lequel il avait établi son campement, au moment où il s'apprêtait à livrer bataille pour rétablir l'ordre dans le royaume. De plus en plus louche, mon oncle !

Il va sans dire, n'est-ce pas, que cette histoire de Métamorphes n'est qu'un tissu de fabulations ? Des ragots d'ignorants colporteurs de rumeurs de province ? Je le souhaite de tout cœur, même si ceux qui vont répétant cette histoire sont prêts à jurer sur ce qu'il y a de plus sacré qu'on a vu sans contestation possible Korsibar changer de forme dans un jardin public de Stee, d'Halanx ou d'une autre grande cité du Mont. Il y aurait des témoins disposés à le déclarer sous serment.

Apaisez mes craintes, mon oncle, je vous en conjure. Si cette histoire est vraie, il est à supposer que vous êtes, vous aussi, un Métamorphe sous une apparence trompeuse. Dites-moi la vérité. J'en serais fort marri, car j'ai toujours eu pour vous une affection particulière, sans compter que, depuis la mort de mon pauvre père, vous êtes le chef de notre famille ; je serais profondément attristé d'apprendre que vous êtes en réalité une répugnante créature sans nez et au squelette flexible venue des jungles d'Ilirivoyne. De grâce, faites-moi connaître la vérité, quelle qu'elle soit ! Votre neveu affectionné (je l'espère)

Horpidan, Alaisor

Et à Sisivondal, le bruit courait que…
À Bailemoona…
À Sefarad…
À Sippulgar…

Korsibar, qui allait et venait comme un animal en cage, pivota brusquement sur lui-même et s'avança vers Farquanor comme s'il avait décidé de lui arracher les membres l'un après l'autre. Prenant peur, Farquanor fit vivement deux pas en arrière et heurta le mur de la salle du trône.

— Ces histoires, Farquanor ! Ces histoires invraisemblables et ridicules qui courent sur moi…

— Des mensonges, monseigneur, répondit Farquanor en tremblant. Un tissu de mensonges !

Korsibar le considéra avec stupeur.

— Mille mercis, reprit-il d'un ton acide après un silence. J'avais commencé à croire qu'elles étaient vraies, mais vous m'avez totalement rassuré, comte Farquanor. Quel soulagement de savoir que je ne suis pas un Changeforme !

— Je voulais seulement dire, monseigneur, que…

— Vous vouliez dire ! Vous vouliez dire ! Vous vouliez dire !

— Ressaisissez-vous, monseigneur, je vous en prie !

— C'est vous que je vais saisir et balancer jusqu'à Zimroel si vous ne cessez de raconter des âneries. Vous êtes mon Haut Conseiller, Farquanor. Je vous demande conseil et vous ne faites que débiter des platitudes. Dites-moi plutôt ce que nous allons faire pour étouffer ces histoires à dormir debout que l'on entend de tous côtés.

— Faire comme si elles n'existaient pas.

— Nous n'allons pas les démentir ?

— Elles sont trop méprisables pour être démenties. Vous imaginez-vous en train de faire une déclaration officielle pour dire : « Je ne suis pas un Changeforme » ? Un démenti ne pourrait que leur donner une force accrue. Laissez-les mourir d'elles-mêmes, monseigneur, de leur propre absurdité.

— Vous croyez que cela se passera ainsi ?

Farquanor prit une longue inspiration. Il se sentait affreusement oppressé, coincé entre Korsibar qui le dominait de toute sa taille et le mur dont il n'était séparé que par quelques centimètres. Et le Coronal semblait sur le point de verser dans la folie : le visage figé par la tension, les yeux exorbités, il avait réellement l'air d'un homme écrasé par les responsabilités de la charge qu'il s'était appropriée et par la vive contrariété suscitée par les rumeurs des plus étranges qui couraient sur son compte. Il n'en faudrait pas beaucoup plus pour qu'il craque complètement et perde toute maîtrise de lui-même. Un seul mot de travers, se dit Farquanor, et il m'écrase contre le mur comme un cafard.

— Monseigneur, commença-t-il prudemment, en se forçant à prendre une expression de vive inquiétude et de profonde

sympathie, cela ne fait aucun doute. Ce n'est là que folie momentanée. Laissons les choses se tasser et se dissiper ; le peuple recommencera à vous acclamer, comme il le fait depuis le commencement de votre règne. Je vous le promets, monseigneur. Restez vous-même et aucun mensonge n'aura de prise sur vous.

— Ah ! fit Korsibar avec soulagement. Ah ! répéta-t-il après un silence, comme si Dantirya Sambail lui avait communiqué son tic de langage.

— Puis-je te dire un mot, Serithorn ? demanda Oljebbin.

Serithorn, qui examinait un plateau contenant d'antiques pierres de kebbel sculptées qui lui avaient été apportées une heure auparavant par un marchand d'objets d'art, se retourna vers l'ex-Haut Conseiller.

— Tu as l'air bien nerveux et préoccupé, mon vieil ami, fit-il d'un ton affable. As-tu un problème ?

— Un problème ? Un problème ? Non, pas du tout ! Oljebbin s'avança dans la pièce – les deux hommes n'occupaient plus un poste en vue dans le gouvernement, mais ils avaient conservé leur somptueux logement de fonction dans l'enceinte du Château – et abattit le plat de la main sur le bureau avec une telle violence que les pierres de kebbel sautèrent dans le plateau.

— Tu vois cette main, Serithorn ? Dirait-on la main d'un Métamorphe ?

— Pour l'amour du Divin, Oljebbin !

— Réponds-moi ! Peut-elle se tortiller et changer d'aspect ? Puis-je y ajouter sept ou huit doigts ? En faire la main d'un Skandar si l'envie m'en prend ? Et toi, Serithorn ? Montre-moi ta main ! Si je la tors assez fort, est-ce qu'elle se transformera ?

— Tu es surmené, Oljebbin. Assieds-toi et prends une coupe de vin avec moi. Cette histoire absurde qui court sur lord Korsibar…

— Pas seulement Korsibar. Je viens d'avoir la visite de Gonivaul ; le mal se propage comme un fléau. Sais-tu ce qu'on raconte à Alaisor ou à Sisivondal ? Que nous sommes tous des

Métamorphes, tous sans exception, toi, moi, Gonivaul, Farquanor et Farholt, Dantirya Sambail…

— Eh bien, fit Serithorn, je ne me prononcerai pas pour Farquanor et Farholt ; Gonivaul, autant que je sache, pourrait fort bien être un Métamorphe, mais d'une variété diablement velue. Quant à Dantirya Sambail, je ne l'ai jamais vraiment pris pour un être humain… Mais je te le dis sans ambages, je suis moi, rien d'autre que moi, aussi incapable de changer de forme que de faire l'amour à vingt femmes en une nuit et je suis presque persuadé que tu es toi-même. J'ai dit presque ; je n'ai pas de sérieux doutes. Je suis disposé, mon vieil ami, à prendre pour argent comptant tout serment que tu accepterais de faire sur ton humanité, après quoi je ne laisserai jamais quiconque essayer de me faire croire que tu es en réalité…

— Serithorn, sois sérieux une fois dans ta vie ! s'écria Oljebbin à bout de patience.

— Très bien.

Le petit sourire qu'arborait en général Serithorn laissa la place à une expression de violence rentrée, digne de Farholt ou de Gialaurys.

— Maintenant, je suis sérieux.

— Merci. Écoute-moi bien : il va sans dire que je ne crois pas que Korsibar soit un Métamorphe, pas plus que toi ou qu'il m'ait échappé que j'en sois un moi-même. C'est d'un ridicule achevé. Il n'en est pas moins vrai que cinq, peut-être dix milliards d'individus semblent penser le contraire. D'après les renseignements reçus par Gonivaul, cette histoire s'est répandue sur tout le continent, dans une douzaine de versions différentes, toutes plus absurdes les unes que les autres. Quel effet cela peut-il avoir, à ton avis, sur la légitimité de Korsibar aux yeux de ces cinq milliards de citoyens ? Ne crois-tu pas qu'elle s'en trouve affreusement compromise ? Il s'est emparé du trône par des moyens inconstitutionnels, déjà dénoncés à grands cris par l'ancienne Dame de l'île, Kunigarda en personne, qui envoie sans relâche, de jour comme de nuit, des messages subversifs. Là-dessus se répand l'idée qu'il n'est pas humain, mais en réalité un Changeforme ayant pris l'apparence de Korsibar…

Oljebbin passa nerveusement les deux mains dans sa crinière de neige.

— Prestimion est vivant, le savais-tu ? reprit-il. Et il s'apprête à faire une nouvelle tentative pour conquérir le trône.

Un cri de surprise étouffé fissura l'élégante façade d'assurance inébranlable de Serithorn.

— *Vivant ?*

— Oui. J'en ai eu la confirmation aujourd'hui même. Je ne pense pas que le Coronal soit encore au courant : apparemment, Farquanor a peur de le lui annoncer. Prestimion était à Triggoin, semble-t-il, mais, d'après Gonivaul, il se trouverait maintenant dans l'ouest d'Alhanroel, où il s'efforce de rassembler les débris de l'armée rebelle qui n'auraient pas péri sous les eaux et de recruter de nouvelles… Un coup frappé à la porte l'interrompit.

— C'est Gonivaul, fit Oljebbin. Je lui ai demandé de me rejoindre ici.

— Entre donc, amiral ! lança Serithorn.

Le prince Gonivaul pénétra dans la pièce, le front plissé et le visage sombre sous la barbe en broussaille.

— Oljebbin t'a-t-il…

— Oui, fit Serithorn, sans le laisser achever sa phrase. Nous sommes tous censés être des Métamorphes. Ce n'est pas le cas, n'en parlons plus. Mais quelle est cette rumeur selon laquelle Prestimion serait vivant ?

— Il est vivant, c'est une certitude. Il est descendu du nord – de Triggoin, à ce qu'on dit – et a établi son quartier général dans les plaines qui s'étendent entre Gloyn et Marakeeba, c'est-à-dire de l'autre côté des Trikkalas. Il y lève une nouvelle armée et s'est mis en tête de marcher sur le Mont du Château et de rassembler en route un milliard de soldats pour chasser Korsibar du trône.

— Est-il responsable de ces histoires insensées qui veulent faire croire que Korsibar est un Métamorphe ?

— Je ne saurais le dire, répondit Gonivaul avec un haussement d'épaules. Il n'y a probablement aucun rapport, mais il n'hésitera certainement pas à s'en servir comme moyen de propagande. « Acceptez-moi comme le véritable Coronal à la place de cette créature qui se fait passer pour Korsibar. Celui

que vous prenez pour Korsibar n'est pas seulement un Coronal illégitime, mais un vil imposteur Métamorphe ! » Et le peuple gobera tout ce qu'il dit… Il me semble d'ailleurs qu'il y a dans cette fable un soupçon de vérité.

— Vraiment ? s'écrièrent Oljebbin et Serithorn d'une seule voix.

— Pas d'une manière littérale, répondit Gonivaul. Mais, ces derniers mois, Korsibar et Thalnap Zelifor sont devenus inséparables. Vous savez, le Vroon qui a travaillé autrefois pour moi et qui, vous vous en souvenez peut-être, a eu l'an dernier de gros ennuis avec le Coronal pour avoir fourré de drôles d'idées dans la tête de lady Thismet, avant de s'enfuir pour rejoindre Prestimion. Quand le Vroon est revenu après la défaite de Prestimion à Stymphinor, il a réussi à rentrer dans les bonnes grâces de Korsibar – ne me demandez pas comment – et a acquis parmi les mages royaux un prestige comparable à celui de Sanibak-Thastimoon. Thalnap Zelifor adore bricoler et je sais qu'à l'époque où il était à mon service, il travaillait sur un appareil qui devait donner l'illusion que celui qui le portait changeait de forme. Pas une véritable transformation, juste une illusion. Il semble aujourd'hui acquis qu'une escapade de Korsibar est à l'origine de toutes ces histoires – il a été surpris en train de changer de forme, à Bombifale, à Bibiroon ou ailleurs, par un commerçant de passage qui semble n'avoir aucune raison d'inventer cette histoire et qui affirme que Korsibar était accompagné d'un Vroon. D'après moi il s'est éclipsé du Château avec Thalnap Zelifor pour expérimenter l'appareil et a commis une imprudence au moment où le commerçant passait près de lui. Après quoi, des bruits ont commencé à circuler…

— D'accord, fit Oljebbin. Que cela se soit passé ainsi ou non, l'important est que l'histoire s'est répandue comme une traînée de poudre et qu'elle cause un tort considérable à Korsibar. Partout on craint et on déteste les Métamorphes. Il aura beaucoup de mal à se laver de ce soupçon. Que ce soit vrai ou faux, cette affaire ne pourra qu'affaiblir aux yeux du peuple la position de Korsibar, déjà fragilisée par la proclamation de Kunigarda. Prestimion étant revenu en scène, j'ai maintenant

une question à vous poser : le moment est-il venu pour nous de retirer notre soutien à Korsibar ?

— En faveur de Prestimion ? demanda Serithorn en haussant les sourcils.

— Non, répondit sèchement Oljebbin. En faveur du corps embaumé de Prankipin. En faveur de la statue de lord Stiamot, peut-être… De quoi crois-tu que je parle, Serithorn ?

— Prestimion n'a aucune chance de devenir Coronal, affirma catégoriquement Serithorn. Ni demain ni plus tard.

— C'est toi qui dis cela ? lança Oljebbin. Toi qui fus si longtemps son ami, toi qui fus un si bon ami de sa mère ?

À ces mots, le visage de Serithorn rosit légèrement, mais sa voix resta ferme.

— Une sorte de malédiction pèse sur Prestimion. Celui qui n'est pas capable d'empêcher un imbécile comme Korsibar de le pousser sur la touche quand le trône devient vacant et que la planète entière attend qu'il devienne le Coronal est à l'évidence marqué par la malchance. S'il est de retour et s'il marche de nouveau sur le Mont, il se passera encore quelque chose. Korsibar noiera son armée sous les eaux d'un autre barrage, une flèche perdue lui transpercera le corps ou il sera dévoré vivant par les vorzaks en franchissant la montagne. Vous pouvez me croire : Prestimion ne réussira pas plus cette fois que les précédentes.

— Si bien qu'en lui apportant notre soutien, fit Oljebbin, nous creuserions notre propre tombe ?

— En gros.

— Ce qui nous laisserait avec un Coronal que la moitié de la planète prend pour un Métamorphe ! Il n'est même pas possible à Korsibar de prouver devant le monde qu'il n'en est rien ? Ces rumeurs imbéciles finiront par entamer irréparablement sa capacité à gouverner, si ce n'est déjà fait, et alors…

— Tu oublies quelqu'un, coupa Gonivaul.

— Que veux-tu dire ? lança Oljebbin en ouvrant de grands yeux.

— Le nom de Dantirya Sambail n'a pas été prononcé depuis que je suis entré dans cette pièce. Korsibar est fini, j'en conviens : des rumeurs aussi folles ne pourront jamais être

démenties de manière satisfaisante et, tôt ou tard, il sera l'objet d'une suspicion universelle. Pour ce qui est de Prestimion, je partage le point de vue de Serithorn : la malchance le poursuit et je ne peux croire qu'il réussira un jour à occuper ce trône qu'il mérite amplement. Ce qui ne laisse que le Procurateur. Depuis l'affaire du Mavestoi, il a insensiblement repoussé Farquanor et les autres dans l'ombre pour devenir, à titre officieux, le principal conseiller de Korsibar. Le Coronal a aujourd'hui des difficultés politiques dans les provinces à cause des étranges rumeurs qui courent. Soit Dantirya Sambail renversera Korsibar sous peu – « pour le bien de Majipoor », comme il ne manquera pas de le dire – soit, dans la guerre qui s'annonce avec Prestimion, il poussera Korsibar à commettre une erreur désastreuse. Dans les deux cas, Korsibar n'en a plus pour longtemps et Dantirya Sambail aura la voie libre. Si nous sommes assez malins, comme je le crois, il convient aujourd'hui de cultiver le Procurateur. Qu'en penses-tu, Serithorn ?

— Je partage entièrement ton avis. La position de Korsibar, qui n'a jamais été extrêmement solide à cause des problèmes constitutionnels qu'elle soulevait, est devenue dangereusement précaire. Celle de Prestimion ne vaut guère mieux. Il n'a, ne l'oublions pas, jamais été officiellement le Coronal désigné. Même s'il devait sortir vainqueur de la nouvelle guerre qui se prépare, ses prétentions ne sont pas véritablement fondées. Dantirya Sambail, de son côté, peut alléguer qu'en sa qualité de Procurateur de Ni-moya il est le troisième personnage de l'État après le Pontife Confalume, ce qui fait de lui l'héritier logique et légitime du trône du Coronal.

— C'est fort bien vu, approuva Oljebbin. Cela présente en outre une ligne directrice dans le chaos qui nous entoure. Notre stratégie dans cette lutte pour le trône consistera, messeigneurs, à réaffirmer notre soutien indéfectible à notre bien-aimé lord Korsibar et à son fidèle allié le Procurateur de Ni-moya, et à condamner de la manière la plus ferme qui soit l'impudence criminelle de l'arriviste Prestimion. Si Korsibar parvient à conserver son trône, il nous en sera à jamais redevable. Sinon, il cédera selon toute probabilité la place à Dantirya Sambail qui nous sera tout aussi reconnaissant du soutien que nous lui

avons apporté. Quoi qu'il advienne, nous serons du côté du vainqueur. Sommes-nous d'accord, messeigneurs ?

— Absolument, répondit Gonivaul sans hésiter.

— Il faut arroser cela, déclara Serithorn en sortant une bouteille poussiéreuse d'un placard. Un bon vin de Muldemar, du domaine de Prestimion. Quinze ans d'âge… À la paix, messeigneurs ! À la paix éternelle et à l'harmonie sur notre planète !

6

— Que penses-tu de ces rumeurs, Melithyrrh, qui donnent à entendre que mon frère est un Métamorphe ? demanda Thismet.

— Des inepties, princesse !

— Des inepties, en effet. Si Korsibar est un Métamorphe, qui suis-je, moi qui suis née du même sein ?

— Ces rumeurs, si j'ai bien compris, affirment qu'un Métamorphe aurait pris secrètement sa place à l'âge adulte, non qu'il en était un à sa naissance. Mais tout cela n'a ni rime ni raison. Vous ne devriez pas y prêter attention.

— C'est vrai, je ne devrais pas. Mais c'est si difficile, Melithyrrh !

Thismet se leva de son divan et traversa la pièce en direction de la fenêtre octogonale qui donnait sur l'éblouissant bassin réfléchissant de lord Siminave, puis, incapable de rester en place, elle pivota sur elle-même pour repartir vers le mur opposé. Elle ouvrit les portes de bois odorant de shimmak d'une penderie, découvrant toute la richesse de sa garde-robe, les dizaines de robes de brocart, les riches étoffes ornées de pierreries, les corsages, les casaquins, les chemisiers, tous confectionnés d'après ses propres modèles par les meilleurs couturiers de Majipoor. Elle n'avait porté la plupart de ces vêtements qu'une ou deux fois, certains pas du tout ; il fallait tout retoucher, tellement elle était devenue maigre et sèche en ces temps d'aigreur. Elle se nourrissait à peine ; elle ne dormait presque plus. L'accession de Korsibar au trône, qu'elle avait vécu comme un triomphe éclatant, avait causé leur perte à tous deux.

— Madame, je vous en prie… tant de nervosité, cette agitation incessante…

— J'ai eu trop à encaisser, Melithyrrh ! Des traîtres et des coquins de tout poil ! Le sorcier Sanibak-Thastimoon qui me fait croire que je suis promise à de grandes choses et me tourne

le dos à la première occasion ! Le Vroon, Thalnap Zelifor, qui m'incite à offenser mon frère, puis disparaît et devient à son retour le serviteur dévoué de Korsibar ! Et l'ignoble Farquanor qui a le front de venir jusqu'ici – il se tenait là, dans le salon jade… J'aurais dû faire désinfecter le plancher ! – pour me dire, avec un calme imperturbable : « Épousez-moi, Thismet, cela servira votre position sociale au Château. » Oser m'appeler *Thismet*, comme la première soubrette venue ! Et rester impuni, quand je l'ai dénoncé à Korsibar !

— Madame…

— Korsibar, parlons-en, poursuivit Thismet. Mon admirable frère, ce héros qui s'est fait Coronal parce que je lui avais dit de le faire et qui me récompense en faisant de moi une exilée dans l'enceinte du Château, abandonnée, exclue, mise à l'écart pendant qu'il s'entoure de fourbes, de menteurs et de traîtres qui le conduisent à sa perte. Ce Dantirya Sambail, qui promène son arrogance dans le Château comme s'il était en même temps Coronal et Pontife… C'en est trop, Melithyrrh, beaucoup trop ! Je ne supporte plus cet endroit ni ces gens !

Elle se glissa dans la pièce adjacente qui contenait tous ses bijoux, les superbes bagues, les pendants d'oreilles et les colliers qui valaient les plus beaux que l'épouse d'un Coronal eût jamais possédés ; elle y plongea ses délicates mains blanches, comme au fond d'un trésor enfoui qu'elle venait de découvrir.

— Melithyrrh, reprit-elle au bout d'un moment, voudrais-tu m'accompagner dans un petit voyage ?

— Bien sûr, madame. Quelques jours à High Morpin, peut-être… Cela vous ferait le plus grand bien. Ou une visite des jardins de Tolingar. Un séjour à Bombifale…

— Non, répondit Thismet. Ni à Bombifale ni à Tolingar. Pas plus qu'à High Morpin. Le voyage que je projette est plus long. Sais-tu où se trouve Gloyn ?

— Gloyn ? répéta Melithyrrh, l'air ahuri, comme si Thismet venait de prononcer le nom d'une autre planète.

— Oui, Gloyn. C'est une cité, peut-être une petite ville de l'ouest d'Alhanroel, au-delà des Monts Trikkala mais avant Alaisor.

— Je n'en ai jamais entendu parler, fit Melithyrrh, décontenancée.

— Moi non plus, pas avant aujourd'hui. Mais j'ai décidé d'y aller. Nous partirons demain, toi et moi, rien que nous deux. Préparons nos bagages. Tu sais conduire un flotteur, n'est-ce pas ? Je suis sûre que j'y arriverai aussi. Si tu savais comme je suis impatiente de quitter cet endroit… d'aller respirer un autre air, de partir à l'aventure pour la première fois de ma vie, avec toi, Melithyrrh, rien que toi…

— Si je puis me permettre, madame, qu'y a-t-il de si intéressant à voir Gloyn ?

— Prestimion, répondit Thismet.

Tout compte fait, elle emporta pour le voyage beaucoup moins de vêtements qu'elle ne l'aurait cru possible. Presque aucune de ses élégantes robes, juste quelques habits simples et résistants, adaptés à l'endroit où elle se rendait et une poignée de bijoux, quelques bagues et colliers, pour lui rappeler qu'elle en possédait. Elle prit aussi un petit poignard à la poignée incrustée de pierres précieuses, qu'elle pouvait fixer sur l'intérieur de son bras gauche et, après réflexion, un lanceur d'énergie emprunté à l'armurerie un mois plus tôt, en prévision, peut-être, de son départ. Elle ne savait pas vraiment le faire fonctionner et avait entendu dire que cette arme manquait totalement de fiabilité, mais elle espérait qu'elle dissuaderait ceux qui pourraient s'imaginer que deux jeunes femmes voyageant seules étaient des proies faciles.

Le plus difficile était de faire marcher le flotteur. Elle n'en avait jamais conduit ni prêté beaucoup d'attention à ce que faisait le conducteur du véhicule qui la transportait. Il apparut que Melithyrrh non plus n'avait aucune expérience en la matière. Mais cela ne devait pas être bien compliqué. *Démarrage, arrêt, montée, descente, ralentir, accélérer…* C'était à peu près tout. Profitant de ce que Korsibar et les autres membres du Conseil tenaient une de leurs interminables réunions – elles étaient toujours longues maintenant, avec la nouvelle rébellion de Prestimion qui s'étendait dans l'Ouest et ces rumeurs absurdes qui n'en finissaient pas –, Thismet

demanda un flotteur de plaisance au capitaine de la garde et se rendit avec Melithyrrh sur la Place Dizimaule pour en prendre possession.

Le garde qui amena le flotteur les regarda bizarrement quand il se rendit compte qu'elles n'étaient pas accompagnées d'un conducteur. Mais il ne lui appartenait pas de poser des questions à la sœur du Coronal. Il les aida à charger les bagages dans le compartiment réservé à cet effet et leur ouvrit la portière.

— C'est toi qui conduis, murmura Thismet.

— Moi ? Mais… madame…

— On trouverait louche que je m'installe aux commandes. Vas-y !

— Comme vous voudrez.

Melithyrrh étudia le tableau de bord. Huit ou neuf boutons, sans la moindre indication. Elle prit une longue inspiration, en enfonça un au hasard. Il ne se passa rien. Le garde les observait bouche bée. Il n'avait jamais dû voir deux dames de si haut rang seules dans un flotteur.

Melithyrrh appuya sur un autre bouton. Un bourdonnement se fit entendre sous le ventre de l'appareil.

— Les rotors se mettent en marche, fit Thismet. Appuie sur le bouton de gauche.

Elle avait suivi son intuition et deviné juste. L'avant du flotteur décolla de quinze centimètres, puis vingt, puis trente. Et continua de s'élever.

— Lâche ! s'écria Thismet.

L'appareil redescendit légèrement et se stabilisa.

— Le bouton suivant, toujours à gauche ! Cette fois, le flotteur fut projeté en arrière avec une violente secousse. Thismet saisit la main de Melithyrrh pour lui faire lâcher le bouton et appuya sur celui qui se trouvait à droite du démarreur. Avec une autre secousse, le véhicule se mit en marche vers l'avant. Le garde, qui s'était écarté à la première embardée, restait à une certaine distance, béant de stupeur.

— C'est parti ! s'écria Thismet, tandis que le flotteur s'engageait en cahotant sur la route de Grand Calintane.

— Je crois avoir compris, déclara Melithyrrh. Celui-ci permet d'accélérer, l'autre de ralentir. Celui-là sert à tourner vers la… droite ? Non, vers la gauche, je pense. Donc, celui qui est à côté…

— Tu te débrouilles très bien, fit Thismet.

Le compliment était mérité. Le flotteur restait parallèle au sol et avançait sans à-coups au centre de la chaussée. Un panneau de signalisation apparut. High Morpin à gauche, Halanx à droite.

— Prends la route d'Halanx, ordonna Thismet.

Melithyrrh choisit un bouton ; le flotteur tourna vers la droite, pas trop sèchement.

— Tu vois ? fit Thismet. C'est facile comme tout. Nous sommes parties.

La première étape consistait à descendre le Mont. Dès qu'elles arriveraient dans la plaine, il leur faudrait mettre le cap à l'ouest ; cela signifiait qu'elles devaient passer par Dundilmir. Mais Dundilmir était une des Cités des Pentes, très loin, près du pied du Mont. Il fallait au préalable traverser les trois niveaux supérieurs : les Cités Intérieures, les Cités Tutélaires et les Cités Libres. Thismet avait de vagues souvenirs d'un itinéraire passant par Banglecode pour atteindre Hoikmar ou Greel, puis continuant jusqu'à Castlethorn ou Gimkandale, ce qui devrait les mener à Dundilmir et au plat pays. Mais ses connaissances de la géographie du Mont étaient fragmentaires et ne prenaient pas en compte les aiguilles au relief torturé et les pics secondaires qui compliquaient singulièrement les déplacements sur les pentes de la gigantesque montagne. Impossible de relier directement deux points en ligne droite sur une carte ; il fallait trouver un itinéraire qui les mettait en communication, ce qui impliquait parfois de couvrir des distances considérables sur le Mont. Elles passèrent ainsi leur première nuit, ce qu'elles n'avaient pas prévu, dans une auberge de la cité de Guand, où jamais Thismet ne s'était rendue, en croyant par erreur avoir pris la route de Banglecode à la sortie d'Halanx.

Leur auberge, le meilleur établissement qu'elles avaient trouvé, était pourtant loin d'être luxueuse. L'aubergiste leur lançait des regards impudents, bien qu'elles eussent pris la

précaution de s'habiller de la manière la moins seyante possible, de se dispenser de tout maquillage et de tirer sévèrement leurs cheveux en arrière. Leur chambre était petite et sinistre, il y avait des taches sur les murs et les draps semblaient d'une propreté douteuse. Le repas qu'elles y prirent, une viande pâle qu'elles ne connaissaient pas, cuite dans la graisse, était d'une qualité affligeante. Elles furent dérangées toute la nuit par des éclats de rire et des bruits de ressorts des lits des chambres voisines.

— Crois-tu que ce sera comme cela jusqu'à Gloyn ? demanda Thismet.

— Pire, madame. Nous sommes encore sur le Mont.

Quand vint le moment de régler la note, Thismet se rendit compte qu'elle n'avait pas pris d'argent. La sœur du Coronal n'avait pas l'habitude d'avoir de l'argent sur elle. Par bonheur, Melithyrrh avait emporté une bourse de royaux, mais la bourse semblait bien petite et Thismet se dit qu'il lui faudrait mettre ses bijoux en gage pour payer le gîte et le couvert, si le voyage devait se prolonger. Elle comprit que les choses ne pouvaient qu'empirer.

Elles réussirent pourtant à atteindre le pied du Mont. Sans cartes, sans aptitude au voyage, elles trouvèrent des routes qui les menaient dans la bonne direction.

— Il faut chercher des panneaux indiquant Alaisor, dit Thismet. Alaisor est à l'ouest.

Mais Melithyrrh fit observer qu'Alaisor se trouvait à des milliers de kilomètres, douze mille, peut-être quinze, sur un rivage lointain, et qu'il était peu probable que la cité fût indiquée si loin à l'intérieur des terres. Elles essayèrent donc de trouver le nom d'autres cités plus proches du Mont et dans la même direction. Arkilon, suggéra Thismet qui se souvenait qu'une grande bataille y avait eu lieu l'année précédente et qu'elle avait vu sur une carte que cette cité se trouvait à l'ouest du Mont. Elles se rendirent à Arkilon.

Elles y firent la connaissance d'un voyageur descendu à la même auberge qu'elle, qui leur suggéra de prendre la direction du sud jusqu'à Sisivondal et leur montra sur un plan hâtivement

tracé que cela permettrait d'éviter la traversée toujours difficile des Monts Trikkala.

— Vous êtes très aimable, fit Thismet en souriant.

Il se méprit sur la signification de cette phrase et de ce sourire, et profita de ce qu'ils étaient à table pour poser hardiment la main sur sa cuisse, de sorte que Thismet se vit obligée de lui montrer le poignard caché dans la manche de son corsage. Après quoi, il se montra fort courtois. Mais cette main baladeuse laissa pendant plusieurs heures une empreinte brûlante sur sa peau.

Elles se rendirent à Sisivondal. L'endroit le plus laid qu'il eût été donné de voir à Thismet. Même dans ses cauchemars, elle n'avait jamais rien imaginé de plus hideux. Leur chambre d'hôtel, cette fois ; pas plus grande qu'un cagibi, était nue et étouffante. Elle semblait n'avoir jamais été aérée ; mais quand-elles ouvrirent la fenêtre, une fine pluie de sable se répandit sur elles.

Des routes partaient de Sisivondal dans toutes les directions. Elles se trouvèrent face à un labyrinthe de panneaux de signalisation.

— Dans quelle direction se trouve Gloyn ? demanda Thismet, découragée. Je n'aurais jamais cru que Majipoor était si grande !

— C'est la plus grande planète de tout l'univers, fit Melithyrrh. Du moins la plus grande sur laquelle les humains peuvent vivre.

— Et les deux femmes trop choyées que nous sommes doivent la parcourir seules.

— Nous l'avons voulu ainsi, madame.

— Nous n'avions pas le choix.

Pas le choix, en effet. Thismet savait qu'elle en avait fini avec la vie à la cour, cette vie qui avait été si plaisante, mais où tout s'était transformé en déconvenues et reproches. Le Château et toutes ses horreurs lui semblaient déjà bien loin : les regards concupiscents du sournois Farquanor, les ricanements du bestial Procurateur, les mages perfides et le noble frère qui l'avait traitée d'une manière si ignoble quand elle avait demandé une place au sein du gouvernement. Elle ne regrettait presque

pas son boudoir jade et sa baignoire d'albâtre, ses robes et ses bijoux, le luxe qui avait rempli une existence vide. Tout cela était fini et bien fini. Terminé. Mort. Elle aspirait maintenant à une nouvelle vie et elle la trouverait dans l'Ouest. Et pourtant… cet épuisant et interminable voyage… cette main impudique sur sa cuisse, brûlante comme une flamme… les hôtels sordides, les mornes trajets, la nourriture abjecte…

Autour de Sisivondal s'étendait une vaste contrée désertique et poussiéreuse. Un vent sec et brûlant la balayait sans discontinuer. Elles gardèrent le flotteur hermétiquement fermé et, quand Thismet se tournait vers Melithyrrh, elle voyait la blonde chevelure couverte d'une pellicule de sable et savait qu'il en allait de même pour elle. Du sable dans les yeux, du sable entre les dents, du sable sur les bras et entre les seins. Sa peau était sèche ; sa gorge était sèche. Son âme même était desséchée. Jamais elle ne s'était sentie si sale, si négligée, si ordinaire, au point que nul n'aurait pu reconnaître en elle la princesse Thismet du Château de lord Confalume. Elles poursuivirent leur route en priant pour que se termine enfin cette morne et sablonneuse plaine ; leurs prières furent exaucées, l'air retrouva une douceur et le paysage une beauté dignes de Majipoor.

— Nous devons approcher de Gloyn, du moins je l'espère, dit Thismet un matin particulièrement beau et ensoleillé, tandis qu'elles traversaient d'immenses prairies d'un vert étincelant.

Elles firent halte pour se renseigner dans une ferme où une plante aux feuilles pourpres et à l'aspect mystérieux était cultivée dans des champs qui s'étendaient à perte de vue. Gloyn ? Gloyn ? Ah ! oui, Gloyn ! C'était sur la route de Marakeeba, sauf erreur. Eh bien, elles avaient dépassé la route de Gloyn depuis plus de mille kilomètres. Il fallait repartir à Kessilroge, prendre sur la droite, parcourir cinq cents kilomètres, chercher des panneaux indiquant Gannamunda et, à Gannamunda, suivre la route d'Hunzimar…

Soit. Demi-tour jusqu'à Kessilroge.

L'armée de Prestimion avait établi son campement dans le val de Gloyn, une vaste savane s'étendant au centre-ouest

d'Alhanroel, à peu près à mi-distance entre le Mont et la côte d'Alaisor. Toute la plaine isolée était couverte d'un épais tapis d'une herbe aux reflets cuivrés, montant à la hauteur des tibias, appelée gattaga, dont les brins étaient si serrés qu'en marchant dessus on laissait une trace qui se voyait encore une demi-heure plus tard ; ces centaines de kilomètres de gattaga nourrissaient d'immenses troupeaux d'herbivores qui y vivaient comme ils les faisaient cent mille ans ou un million d'années auparavant.

Ce jour-là, le duc Svor, qui avait quitté seul le bivouac à dos de monture, se tenait près de la pointe aiguë d'une des montagnes naines qui parsemaient la plaine, des empilements de rochers hauts de vingt-cinq à trente mètres, s'élevant au-dessus du tapis d'herbe comme de petites îles de pierre. De ce poste d'observation, il contemplait avec émerveillement un des gigantesques troupeaux.

Le tapis de gattaga s'étendait jusqu'à l'horizon. À ses pieds paissaient dix, vingt ou cinquante mille klimbergeysts, ces gros quadrupèdes trapus, au museau plat, à la peau marquée de moirures rouge et or. On eût dit des milliers de petits soleils allant en liberté dans la plaine. Sur sa gauche s'élevait un bouquet d'arbres de haut fût gris, hérissé de pointes, dont plusieurs dizaines d'animaux à long cou, hauts de près de quinze mètres, broutaient les tendres feuilles des branches supérieures. Svor n'avait pas la moindre idée du nom de ces animaux. Leurs longues pattes minces, raides et anguleuses, étaient articulées par trois genoux équidistants ; leur cou, aussi flexible que le corps d'un serpent, se terminait par une tête réduite à une bouche géante et des yeux ternes qui se déplaçaient en tous sens. Ils arrachaient inlassablement les jeunes pousses des arbres imposants qui, tout aussi inlassablement, produisaient de nouvelles feuilles après leur départ.

De l'autre côté, Svor observa un animal trapu comme un char, à la cuirasse luisante, pas très différent en apparence d'un mollitor, mais à l'évidence beaucoup moins agressif, qui allait placidement en bordure d'une zone marécageuse où pointaient les pousses roses d'une plante aquatique. Derrière, par l'ouverture d'un vallon secondaire que deux des petites îles de

pierres encadraient comme des piliers, il distingua un autre troupeau énorme, des vongiforins cette fois, ces animaux porcins au groin aplati qui fouissaient l'herbe à la recherche des petites graines sucrées dont ils étaient friands. Le soleil était chaud et agréable ; des nuages floconneux passaient en hauteur ; un vent doux soufflait du sud. Une scène idyllique, se dit Svor. Presque idyllique. Il remarqua la présence, au sommet d'une des montagnes naines, d'un trio d'animaux de proie, au corps élancé, au pelage fauve, des kepjitaljis qui surveillaient avec intérêt les vongiforins en train de paître. Les carnivores – une mère et deux petits, supposa-t-il – avaient un corps long et effilé, une tête triangulaire aux fortes mâchoires, des yeux brillants comme des étoiles rouges, des pattes avant aux griffes acérées et de puissantes pattes arrière qui leur permettaient de se projeter rapidement vers leur proie par grands bonds inexorables. Il les avait déjà vus l'avant-veille, grondant, les babines couvertes de sang, sur un tas de côtes à demi rongées. Nul doute qu'ils se préparaient à tuer de nouveau.

Derrière lui, sur l'autre versant de la montagne miniature dont il avait fait son poste d'observation, se trouvait le camp de Prestimion.

La nouvelle armée était plus imposante que celles qui l'avaient précédée et continuait de grossir de jour en jour sous un afflux de volontaires de toutes les régions d'Alhanroel venant se rassembler sous la bannière du prince rebelle. Les survivants des débris de l'armée du Iyann avaient été les premiers à s'enrôler et ils étaient plus nombreux que Prestimion n'avait osé l'espérer ; il avait retrouvé le duc Miaule de Miaule, le casque d'or de Spalirises de Tumbrax, le robuste Gynim de Tapilpil avec son bataillon de frondeurs et bien d'autres hardis combattants qui ne se lassaient pas de raconter comment ils avaient échappé aux flots déchaînés et étaient avides de se venger d'un ennemi qui avait lâchement précipité sur eux toute l'eau du réservoir.

D'autres aussi étaient arrivés, une multitude d'autres ; une légion de combattants des terres australes, venus de Stoien, d'Aruachosia et de Vrist ; une troupe de la brumeuse Vrambikat, très loin à l'est, au-delà du Mont du Château, des hommes de

plusieurs villes situées au pied du Mont, Megenthorp, Bevel, Da, des troupes de la cité de Matrician, la capitale du riche duché placé sous l'autorité de Fengiraz, dont la mère avait été la meilleure amie d'enfance de celle de Prestimion ; Gomoth Gehayn et ses fils intrépides, accompagnés de leurs hierax apprivoisés, venus de leur province occidentale pour espionner l'ennemi du haut du ciel. D'autres encore, jour après jour ; et jour après jour, de l'aube au crépuscule, Prestimion, Gialaurys et Septach Melayn se dépensaient sans compter pour les incorporer à la force unie qui allait bientôt se mettre en marche vers l'est et affronter les troupes du faux Coronal.

Certains de ces hommes étaient venus à Gloyn par amour pour Prestimion, d'autres parce qu'ils ne supportaient pas l'usurpation du trône par Korsibar, un grand nombre parce qu'ils avaient eu vent des rumeurs selon lesquelles le Coronal serait un Métamorphe déguisé et que cela leur était intolérable. Certains étaient seulement en quête d'aventure ; d'autres espéraient améliorer leur sort. Nombreux étaient ceux qui avaient rejoint le camp des rebelles par simple dégoût pour l'ignoble destruction du barrage de Mavestoi. Parmi ces derniers figurait un groupe de fermiers de la vallée du Iyann, qui avaient tous perdu des parents dans l'inondation et qui, bien qu'ils ne fussent ni prédisposés ni formés à la guerre, étaient venus à Gloyn armés de haches, de pelles, de fourches et autres outils agricoles susceptibles d'être utilisés contre l'usurpateur et son armée.

C'était une belle et bonne armée qui se rassemblait dans cette plaine et Svor, du haut de son empilement de rochers, la voyait s'étaler à ses pieds, défiler, faire l'exercice et répéter les manœuvres d'attaque et de défense. Savoir que Prestimion, après ces longs mois d'abattement à Triggoin, avait retrouvé sa résolution lui procurait une grande joie, car il souhaitait du fond du cœur voir son ami triompher et prendre la place qui lui revenait sur le Trône de Confalume.

Pour sa part, Svor en avait assez d'observer ces activités militaires et aspirait à prendre ses distances. N'étant pas un soldat, il n'était guère concerné par ces exercices, ces marches, ces plans de bataille et ne prenait guère de plaisir aux

responsabilités qu'on lui avait confiées ; l'inaction lui devenait pesante. Son appartement au Château lui manquait, ses livres, ses cartes des étoiles et les dames. Surtout les dames, car une grande énergie courait par le corps petit et sec du duc Svor, une énergie qu'il libérait le plus aisément, il l'avait appris depuis bien longtemps, dans les bras d'une femme. Il avait eu dans sa vie maintes liaisons romantiques et clandestines avec de grandes dames du Château, maintes aventures dans les cités environnantes du Mont et, même dans le sinistre Labyrinthe, il avait réussi à trouver des compagnes de plaisir.

Mais il n'y avait pas de femmes dans le camp de Prestimion, pas plus qu'il n'y avait de villes alentour où il eût pu en trouver. L'impatience le gagnait. C'est pour cette raison qu'il était parti seul dans cette savane qui s'étendait au nord et à l'ouest du cantonnement, sans but précis, seulement pour se libérer, s'il y parvenait, de la tension que l'inaction et les nuits solitaires avaient accumulée en lui. Empruntant une des montures de la cavalerie, il était monté au sommet de la montagne miniature pour observer la plaine au-delà du campement ; sans se fixer une destination précise, il descendit dans la vallée adjacente, où il avait vu paître le troupeau de vongiforins.

Dans le vallon humide les vongiforins étaient innombrables, comme une mer s'étirant jusqu'à l'horizon ; de loin en loin, un petit groupe de klimbergeysts ou d'autres herbivores paissait paisiblement. Tous les animaux étaient paisibles et s'écartaient docilement, avec de petits grognements peu mélodieux, à l'approche de la monture de Svor. Pendant près d'une demi-heure, il poursuivit sa route vers le nord-ouest. Puis, passant près d'une autre montagne miniature formant îlot, il entrava les pattes de sa monture et gravit la pente pour avoir une vue d'ensemble du paysage. Il y fit une découverte surprenante. Un autre vallon s'ouvrait derrière l'empilement de rochers, une large étendue de gattaga aux reflets cuivrés, divisée par de petits ruisseaux. Au milieu du vallon, à moins de trois cents mètres au nord, Svor découvrit un flotteur poussiéreux et quelque peu cabossé, le nez piqué dans un bourbier, comme si de la boue avait encrassé les rotors du véhicule passant trop près du sol. Deux femmes se tenaient près du flotteur, jeunes, autant qu'il

pût en juger. Il ne semblait y avoir personne d'autre. L'une était blonde, l'autre brune et, malgré la distance, Svor vit à leur attitude qu'elles étaient déroutées et préoccupées par l'état de leur véhicule.

Deux femmes voyageant seules en flotteur dans cette contrée inhabitée et sans voie de communication, peuplée de vongiforins, de klimbergeysts et de kepjitaljis aux griffes acérées ? C'était un spectacle pour le moins inattendu, mais qui méritait assurément une enquête approfondie.

Il redescendit en hâte vers sa monture et piqua des deux en direction du flotteur accidenté.

7

Il n'y avait pas d'autre végétation que l'herbe cuivrée et les femmes virent arriver Svor alors qu'il était encore à une certaine distance. Elles se tournèrent dans sa direction, le montrèrent du doigt et se rapprochèrent l'une de l'autre contre le flanc du flotteur, sans quitter Svor du regard. Oui, elles étaient jeunes, cela ne faisait plus de doute. Pauvrement vêtues, mais de taille bien prise et de belle prestance. La brune en particulier, remarqua-t-il, avait un port d'une grande élégance et d'une noble assurance. Mais, au nom du Divin, que faisaient-elles si loin de tout ? Ce n'était pas un endroit pour des femmes. La seule explication plausible était qu'elles étaient venues de leur propre chef retrouver un amant ou un mari enrôlé dans les troupes de Prestimion, une décision imprudente et irréfléchie.

Puis il fut assez près pour distinguer leur visage.

— Par tous les dieux et les démons ! s'écria-t-il d'une voix assourdie par une stupeur indicible. Princesse ! Comment êtes-vous…

— Pied à terre et restez près de votre monture, les mains levées ! ordonna Thismet, la main crispée sur un petit lanceur d'énergie braqué sur la poitrine de Svor.

— Je suis sans arme, madame, dit-il en descendant de sa monture. Dans tous les cas, je ne vous veux aucun mal. Je vous en prie… Cette arme est dangereuse…

— Pas un geste, monsieur le duc, poursuivit Thismet, le visage dur et froid. Je cherche le campement de Prestimion.

— Derrière nous, fit-il en tournant la tête à demi.

L'arme braquée sur sa poitrine lui inspirait une terreur extrême ; il aurait voulu qu'elle l'écarte sans tarder.

— Loin ?

— Moins d'une heure à dos de monture.

— Conduisez-nous au campement, Svor.

— Bien sûr, madame. Votre arme, s'il vous plaît… Ce n'est pas nécessaire…

— Je suppose que non.

Elle baissa le lanceur d'énergie et le remit dans l'étui qu'elle portait à la ceinture.

— Je craignais que vous n'ayez envie de nous exécuter sommairement, reprit-elle d'une voix adoucie, en croyant que j'espionnais pour le compte de mon frère. Mais ce n'est pas ce qui m'a amenée ici.

Svor n'osa pas lui demander la raison. La présence de la princesse le plongeait dans une profonde perplexité. À l'évidence le voyage n'avait pas été de tout repos. Thismet et Melithyrrh étaient sales, débraillées et avaient les traits tirés au point d'être méconnaissables. Leurs vêtements rustiques étaient crottés et déchirés, leur visage maculé de poussière, leurs cheveux emmêlés ; elles paraissaient sous-alimentées et donnaient l'impression de n'avoir pas dormi depuis plusieurs jours. L'éclat de la beauté de Thismet restait intact malgré sa mise débraillée. Mais elle était dans un état pitoyable et Melithyrrh ne valait pas mieux. Qu'étaient-elles donc venues faire là ? Leur présence pouvait-elle faire partie de quelque terrible machination ourdie par l'ennemi ? Svor voyait par une déchirure de la manche du corsage le petit poignard fixé à l'intérieur du bras de Thismet. Qu'elle eût ou non un sinistre projet en tête, la brusque apparition à Gloyn de la sœur de Korsibar était incompréhensible.

Svor baissa les bras pour prendre les rênes de sa monture.

— Je ne peux porter qu'une seule de vous à la fois, madame.

— J'attendrai près du flotteur, suggéra aussitôt Melithyrrh. Prenez la princesse et envoyez quelqu'un me chercher rapidement.

— Cela vous convient-il ? demanda Svor à Thismet.

— Il le faudra. Dites-moi, Svor : comment va le prince Prestimion ?

— Bien, madame. Très bien.

— Il doit avoir rassemblé une armée de belle. Pardonnez-moi, madame, je vous laisserai en juger par vous-même. Je dois vous considérer comme une ennemie et ne puis vous donner des détails sur…

— Je ne suis pas une ennemie, Svor.

Il la considéra fixement, sans répondre.

— Mon frère est un imbécile et ses conseillers de vils personnages. Je ne veux plus avoir affaire à eux. Pourquoi croyez-vous que nous avons traversé, Melithyrrh et moi, la moitié d'Alhanroel pour arriver jusqu'ici ? Ce voyage fut un véritable cauchemar. Nous avons dormi dans des taudis, avalé des brouets abjects, repoussé les avances de quantité de malotrus, de goujats… Quand je pense que nous avons détruit le flotteur à quelques kilomètres du but, reprit-elle, après un silence. Nous ne savions plus que faire, Svor, quand vous êtes arrivé. Croyez-vous qu'il me sera possible de faire un brin de toilette quelque part avant que vous me conduisiez auprès de Prestimion ? Cette couche de crasse que j'ai sur moi me dégoûte. Je n'ai pas pris de bain depuis au moins deux jours, peut-être trois. Jamais de ma vie je ne me suis sentie aussi sale.

— Il y a un ruisseau tout près d'ici, fit Svor en tournant la tête vers la gauche.

— Montrez-nous.

Il leur fit parcourir une centaine de mètres dans l'herbe dense. C'était le ruisseau qui alimentait le bourbier où s'était échoué leur flotteur ; l'eau y était vive et limpide.

— Restez près de votre monture, ordonna Thismet. Regardez de l'autre côté et ne vous retournez pas.

— Vous avez ma parole.

Une seule fois pendant leur bain, il lança un coup d'œil à la dérobée et seulement quand il n'y tint plus. Cet unique regard par-dessus l'épaule lui montra les deux femmes dans le ruisseau, de l'eau jusqu'aux genoux, dans leur nudité triomphante. Melithyrrh, le dos tourné, puisait de l'eau dans sa chemise et la versait sur Thismet qui se tenait de profil. La vue des fesses blanches et rebondies de Melithyrrh et des rondeurs parfaites des seins de la princesse se grava à jamais dans l'esprit de Svor et, après ces longues semaines de célibat, le laissa tremblant, les genoux flageolants.

— Vous vous sentez bien, Svor ? demanda Thismet quand elle revint du ruisseau avec Melithyrrh, plus propre et plus détendue. Je vous trouve très pâle, d'un seul coup.

— J'ai eu la fièvre la semaine dernière, répondit-il. Je suppose que je n'ai pas complètement récupéré.

Il aida Thismet à se hisser sur la selle et bondit derrière elle, les cuisses contre ses hanches, les bras serrés autour de sa taille. Cela l'excita tant qu'il crut devenir fou. Il cria à Melithyrrh de ne pas s'éloigner du flotteur tant qu'on ne serait pas venu la chercher et éperonna sa monture.

— Vous êtes donc complètement brouillée avec votre frère, madame ? demanda Svor après avoir chevauché un moment en silence au milieu des denses troupeaux de vongiforins et de klimbergeysts.

— Vous n'êtes pas très loin de la vérité en exprimant les choses ainsi. J'ai quitté le Château sans prévenir Korsibar, mais il doit savoir maintenant où je suis allée. Un jour, d'un seul coup, j'ai compris que je ne pouvais plus rester au milieu de ces gens-là. Une répulsion pour le Château m'est venue et je me suis dit que nous avions commis une erreur en arrachant le trône à Prestimion. Que c'était un horrible péché contre la volonté du Divin. J'ai décidé d'aller le voir pour le lui dire et implorer son pardon. C'est ce que j'ai l'intention de faire. Croyez-vous qu'il consentira à me pardonner, Svor ?

— Le prince Prestimion nourrit à votre endroit les pensées les plus bienveillantes, répondit Svor d'une voix douce. Nul doute qu'il accueillera votre revirement avec un plaisir sans mélange.

Mais il se demanda de nouveau s'il ne s'agissait pas de quelque tortueuse machination de Korsibar contre Prestimion ou, plus vraisemblablement, de Dantirya Sambail pour le compte du Coronal. Mais de quelle nature ? Quel bénéfice Korsibar pouvait-il espérer en envoyant la princesse et sa dame d'honneur sans escorte, à des milliers de kilomètres, dans le campement de Prestimion ? Nourrissait-elle le dessein insensé de plonger son poignard dans le cœur du prince dès qu'il serait à sa portée ? Svor refusait de le croire. Surtout dans la position où il se trouvait, les yeux sur la courbe gracieuse du cou de la princesse, les cuisses collées à ses jambes, les bras refermés sur sa taille, juste au-dessous de la poitrine.

Son esprit s'égara un moment dans le tourbillon effréné d'un désir impossible. Puis il s'entendit dire, très doucement, dans le creux de l'oreille délicate qui se trouvait à quelques centimètres de ses lèvres :

— Puis-je vous dire quelque chose, madame ?

— Allez-y, Svor.

— Si vous êtes véritablement dans notre camp, il me sera peut-être possible de vous offrir ma protection dans cet environnement hostile.

— Votre protection, Svor ?

Elle avait la tête tournée de l'autre côté, mais il eut l'impression qu'elle souriait.

— Quelle protection pourriez-vous m'offrir, reprit-elle, au milieu de tant de rudes combattants ?

Il préféra ne pas relever l'allusion.

— Je veux dire que vous auriez ma compagnie, madame, que vous ne seriez pas seule pour repousser ceux qui viendraient vous importuner. Voyez-vous à quoi je pense ?

Il tremblait comme un jouvenceau énamouré, lui qui avait fait son chemin dans la vie en conservant en toute occasion une vision claire et assurée des moyens à employer pour atteindre ses objectifs.

— Je dois vous avouer, madame, que, depuis mon arrivée au Château, j'éprouve pour vous l'amour le plus profond et le plus honorable…

— Non, Svor ! Vous aussi !

Ce n'était pas encourageant. Mais il insista, incapable de résister, sans essayer d'endiguer le flot de paroles qui montait à ses lèvres.

— Je n'ai jamais pu révéler mes sentiments, surtout après le froid qui a commencé à se développer entre votre frère et le prince. Mais, en toutes circonstances, je vous ai regardée avec un ravissement sans égal, le cœur débordant d'amour, avec le désir sincère, avide et dévorant de vous demander d'être mienne…

— À combien de femmes avant moi avez-vous déclaré un désir aussi sincère et avide, Svor ? demanda Thismet avec une surprenante douceur.

— Je ne parle pas seulement de désir, madame, mais de mariage. Et la réponse à votre question est : pas une seule.

Elle garda le silence pendant un moment qui sembla durer dix mille ans.

— Vous choisissez de fort étranges circonstances pour demander ma main, mon cher duc : serrés l'un contre l'autre sur le dos de cette monture, chevauchant dans ce lieu du bout du monde, entourés d'animaux sauvages qui grognent et s'ébrouent à n'en plus finir, moi en haillons, vous m'étreignant par-derrière. Farquanor, au moins, avait fait sa demande dans un cadre plus convenable.

— Farquanor ? lança Svor, horrifié.

— N'ayez pas d'inquiétude, Svor, je l'ai éconduit. Avec indignation, pour ne rien vous cacher. Je serai moins rude avec vous, car vous valez infiniment mieux que Farquanor. Mais vous n'êtes pas pour moi. J'ignore si cet homme existe, mais je sais, en tout cas, que ce n'est pas vous. N'en concevez pas d'amertume, Svor, et n'abordons plus jamais ce sujet.

— Comme vous voudrez, fit Svor, aussi stupéfait de l'audace qui l'avait poussé à ouvrir son cœur que de la douceur de la réponse de la princesse.

— Vous pouvez essayer avec Melithyrrh, reprit Thismet un peu plus tard. Maintenant que nous ne vivons plus à la cour, elle se sent très seule et elle pourrait accueillir favorablement vos avances. Je ne saurais dire si c'est d'un mari qu'elle a envie, mais il me paraît également douteux que vous cherchiez une épouse. Vous devriez, je pense, lui en toucher un mot.

— Merci pour cette suggestion, princesse.

— J'espère que vous réussirez, Svor. À votre avis, ajouta-t-elle un peu plus tard, comme si elle n'avez pas déjà posé la question, le prince Prestimion croira-t-il à la sincérité de mon repentir ?

Prestimion n'avait pas éprouvé un tel choc depuis le jour déjà lointain où il avait découvert en entrant dans la Cour des Trônes Korsibar sur le siège du Coronal, le front ceint de la couronne à la constellation. Thismet était dans le campement ? Elle demandait à être reçue sans délai dans sa tente, en tête à tête ?

Il lui semblait irréel qu'elle soit venue dans un endroit si écarté. Cette apparition qui s'offrait à ses regards devait être l'œuvre des sorciers. Mais non, elle était bien réelle, cela ne faisait aucun doute. Vêtue de guenilles. La chevelure ébouriffée. Sans aucun bijou, sans la plus petite trace de maquillage. Les traits tirés, le visage fatigué. Elle ressemblait beaucoup plus à une fille de cuisine qu'à la fille d'un souverain et la sœur d'un autre ; mais la grâce majestueuse qui émanait d'elle, les yeux ardents, les lèvres pleines, le modelé délicat du visage, tout lui disait qu'il s'agissait indéniablement de Thismet. Là, devant lui. À Gloyn, aussi invraisemblable que ce pût être.

— Il faut d'abord que je vous dise, monseigneur, que je porte une arme sur moi.

Elle releva sa manche déchirée, découvrant la gaine du poignard fixée à son bras. Elle la détacha et la lança à Svor d'un geste désinvolte.

— Il n'était destiné qu'à me défendre pendant le voyage, reprit Thismet. Je ne vous veux aucun mal, monseigneur. Je n'ai pas d'autre arme sur moi, ajouta-t-elle avec un sourire enjôleur qui fit courir des frissons par tout le corps de Prestimion. J'accepterai que l'on me fouille, si vous y tenez.

Mais autre chose que son comportement aguicheur avait retenu l'attention de Prestimion.

— À deux reprises, Thismet, vous m'avez appelé « monseigneur ». Que signifie ce titre dans votre bouche ?

— Ce qu'il signifie pour tout un chacun. La même chose que cela.

Sans cesser de sourire, les yeux plongés dans ceux de Prestimion, elle leva les deux mains pour former le symbole de la constellation.

— Vous refusez à votre frère le droit à la couronne, Thismet ? demanda-t-il lentement, après un silence.

— Du fond du cœur, monseigneur.

— Appelez-moi Prestimion, comme avant.

— Prestimion, soit. Comme avant.

Ses yeux étincelaient. Il avait l'impression de regarder des éclairs.

— Mais je vous reconnais pour Coronal de Majipoor. Ces imbéciles du Château, ces êtres stupides et vils, je me dégage de tout lien avec eux.

— Approchez, dit Prestimion.

— Ce serait peut-être une bonne idée de la fouiller d'abord, suggéra Svor, resté discrètement à l'écart.

— Crois-tu ? fit Prestimion en souriant. Tu penses à un autre poignard caché quelque part sur sa personne ?

— Venez, Prestimion, fouillez-moi ! lança Thismet, les yeux flamboyants. Qui sait, poursuivit-elle en posant la main entre ses seins, j'ai peut-être un second poignard caché ici ?… ou là ?

Elle plaça la main au bas de son ventre, les doigts écartés.

— Venez vérifier, monseigneur ! Voyez si je suis encore armée !

— Vous ne manquez assurément pas d'armes, fit Prestimion, et les endroits que vous montrez sont bien ceux où vous les portez. Et je ne doute pas d'être en grand danger. Puisque j'ai votre permission, Thismet, poursuivit-il en souriant, je crois que je vais faire une petite fouille.

— Monseigneur… souffla Svor.

— Silence, fit Prestimion. Mais dites-moi d'abord, poursuivit-il à l'adresse de Thismet, la véritable raison de votre présence.

— Eh bien, je suis venue conclure une alliance avec vous, répondit-elle sans détour, d'une voix d'où toute trace de coquetterie avait disparu. Il est vrai que j'ai voulu que Korsibar soit roi à votre place, non parce que je vous estimais indigne de le devenir, mais parce que j'étais avide de voir mon frère sur le trône. C'était une grave erreur et j'ai honte aujourd'hui du rôle que j'ai joué pour y parvenir. Korsibar est mon frère, j'ai encore pour lui l'amour d'une sœur, mais il n'aurait jamais dû être roi. Je le proclamerai de mon plein gré à la face du monde. En me tenant à vos côtés, Prestimion, et en saluant en vous le nouveau Coronal.

Il crut comprendre où elle voulait en venir.

— Et quel rôle comptez-vous tenir, demanda-t-il avec précaution, quand je serai sur le trône de Confalume ?

— J'ai été la fille d'un Coronal, puis la sœur d'un Coronal, répondit-elle. Jamais dans l'histoire de notre planète une

femme n'a pu en dire autant. Je me distinguerais encore plus des autres en devenant aussi l'épouse d'un Coronal.

Svor laissa échapper un petit cri. Prestimion lui-même fut interloqué par tant de franchise. Plus question de coquetterie diplomatique, il ne restait que l'expression sans ambiguïté d'une volonté inflexible.

— Je vois, fit-il. Une alliance au sens littéral.

Il se représenta en esprit non la Thismet éprouvée par un long voyage, qui se tenait devant lui, mais la radieuse, la glorieuse Thismet du Château, vêtue d'une magnifique robe de léger satin blanc, au cou enserré dans d'étincelants cercles d'or ; puis, toujours en esprit, il vit la lumière de hauts chandeliers filtrant à travers cette robe lui révéler les courbes souples de la poitrine, du ventre et des cuisses de la princesse. Un torrent de passion inonda son âme avec une telle violence que Prestimion crut un instant se retrouver au pied du barrage de Mavestoi, au moment d'être englouti par les flots.

Il tourna la tête vers Svor. Lut une mise en garde dans ses yeux, vit le pli de perplexité qui lui barrait le front. Svor, l'homme à femmes, versé dans les voies du désir, voulait assurément lui faire comprendre qu'il devait se méfier de la magie exercée par le corps de cette femme, qu'elle pouvait être plus puissante que le plus puissant sortilège connu du haut mage Gominik Halvor ou de ses confrères en sciences occultes.

Oui. Très probablement. Et pourtant… pourtant…

— Monseigneur, reprit Thismet, rompant le silence qui se prolongeait, si je pouvais disposer d'une heure et d'une cuvette d'eau chaude, et si on pouvait aller chercher mes vêtements qui se trouvent dans le flotteur accidenté dans la vallée…

— Bien sûr. Je donne immédiatement des ordres. Allez dans ma tente, Thismet.

— Nous avons déjà envoyé chercher les bagages dans le flotteur, dit Svor. Et Melithyrrh qui attend là-bas.

— Bien, fit Prestimion, avec un petit signe de tête, avant de se tourner vers Nilgir Sumanand, son aide de camp.

— Assurez-vous que la princesse Thismet ait tout ce dont elle a besoin pour se rafraîchir. Elle a fait un long et pénible voyage.

— Que vas-tu faire, Prestimion ? demanda Svor quand ils furent seuls.

— À ton avis ? Que ferais-tu à ma place ?

— Je comprends, fit Svor avec un petit sourire triste. Qui pourrait résister ? Je ne te cache pas, poursuivit-il d'une voix douce, que je suis, moi aussi, amoureux d'elle. Depuis longtemps. Comme tout le monde au Château, je suppose. Mais je me contenterai, en bon subordonné, de Melithyrrh.

— On peut faire pire, fit Prestimion.

— En effet, approuva Svor. Tu te sens capable de rester seul avec elle ? ajouta-t-il en jetant un coup d'œil vers la tente.

— Je crois, oui. Je ne pense pas qu'elle essaiera de me tuer.

— Probablement pas. Mais elle est dangereuse, Prestimion.

— Peut-être. C'est un risque à courir.

— Et si tout se passe bien, penses-tu vraiment faire d'elle ton épouse ?

Prestimion donna en souriant une tape sur l'épaule de Svor.

— Une chose à la fois, Svor, une chose à la fois ! Mais ce serait une bonne décision politique, non ? Lord Prestimion triomphant prend pour épouse la fille du Pontife Confalume, rétablissant ainsi l'ordre ébranlé par le stupide Korsibar. L'idée me plaît. Oui, une bonne décision politique. Mais il y a aussi la princesse… pour elle-même…

— Comme tu viens de le dire, on pourrait faire pire.

— En effet.

Il indiqua à Svor qu'il souhaitait rester seul un moment ; le petit duc se retira.

Prestimion s'enroula dans sa cape et déambula entre les tentes sans être dérangé, revenant en esprit sur la tournure surprenante des événements.

Thismet !

C'était si étrange, si inattendu. Elle se servait de lui, bien entendu, pour exercer une manière de vengeance sur Korsibar ; il ne faisait aucun doute que son frère avait été à l'origine d'une déconvenue, qu'il avait peut-être essayé de lui imposer un mari dont elle ne voulait pas. En tout état de cause, il l'avait suffisamment mécontentée pour qu'elle s'enfuie à l'autre bout de la planète et se jette dans les bras de son ennemi. Soit. Il leur

serait certainement possible de s'entendre, dans leur intérêt commun. Ils se comprenaient, Thismet et lui. Elle se servirait de lui comme il se servirait d'elle. Il ne pouvait espérer meilleur parti, tout le monde le savait.

Outre les questions de politique, il y avait bien sûr la personne de Thismet. Cette femme ardente, passionnée, qu'il observait avidement de loin, depuis si longtemps. Qui venait à lui. Qui s'offrait à lui. Il avait mené assez longtemps une vie ascétique. On ne pouvait refuser une telle proposition.

— Prestimion ? C'est bien toi, emmitouflé dans cette cape ?

La voix dans son dos était celle de Septach Melayn.

— Oui, répondit-il. Tu m'as reconnu.

— Svor m'a raconté, pour Thismet.

— Oui.

— On peut dire, je le pense, qu'elle est la plus belle femme du monde. Toutes mes félicitations. Mais les ennuis l'accompagnent partout où elle va.

— Je le sais, Septach Melayn.

— Est-il souhaitable, Prestimion, que les ennuis viennent jusque dans notre armée ? À la veille du combat, pratiquement ?

— Laisse-moi en être juge.

— Je viens d'en parler avec Gialaurys et…

— Eh bien, n'en parlez plus. Elle est à sa toilette dans ma tente ; quand elle sera prête, j'irai la rejoindre et si des ennuis surviennent, tant pis. Mais je ne veux pas entendre un mot de plus.

Prestimion posa la main sur l'avant-bras de Septach Melayn, juste au-dessus du poignet.

— Écoute-moi bien, mon vieil ami, fit-il en souriant, d'une voix douce mais empreinte d'une grande fermeté. Je ne te donne pas de conseils sur la manière d'utiliser ton épée ; ne m'en donne pas sur ce que je dois faire de la mienne.

Ils se trouvèrent enfin face à face, seuls dans la tente. Thismet s'était lavée et avait passé une robe blanche arachnéenne, sans rien dessous. Il voyait les pointes sombres des seins dressées contre l'étoffe légère et la marque plus sombre sur le bas-ventre. Mais, sans bijoux et sans maquillage,

il émanait d'elle une étrange pureté ; aussi bizarre qu'il pût être d'appliquer ce mot à Thismet, c'est pourtant celui qui convenait. Elle était loin des bravades dont elle avait fait montre une heure plus tôt en l'invitant à la fouiller pour chercher une arme sur sa personne. Elle paraissait tendue, hésitante, presque effrayée. Jamais il ne l'avait vue comme cela, jamais. Mais il comprenait. Il éprouvait un peu la même chose. Il sentit soudain poindre en lui la possibilité qu'il pût y avoir entre eux autre chose que la simple soif de pouvoir qui unit deux conspirateurs et autre chose aussi que le plaisir des sens. Peut-être. Peut-être.

— C'est moi qui ai incité Korsibar à s'emparer de la couronne, dit-elle. Le saviez-vous, Prestimion ? Je l'ai poussé à agir. Sans moi, il ne l'aurait jamais fait.

— Dantirya Sambail me l'avait laissé entendre, répondit-il. Peu importe. Ce n'est pas le moment d'en parler.

— J'ai commis une grave erreur ; je l'ai compris aujourd'hui. Il n'était pas fait pour être roi.

— Ce n'est pas le moment de parler de cela, Thismet, répéta Prestimion. Laissons les historiens débattre de la question.

Il fit un pais vers elle, les bras ouverts. Elle recula, lui intimant d'un petit geste de la main de rester où il était. Puis, avec un sourire qui était comme le soleil réapparaissant après l'orage, elle fit glisser la robe blanche et transparente de ses épaules et se tint nue devant lui.

Elle paraissait si petite ; un corps mince qui arrivait à peine à la poitrine de Prestimion, une taille fine dont la courbe brusque au-dessus des hanches évasées accentuait la fragilité des formes. Malgré cela, son corps semblait ferme, vigoureux et robuste ; un corps d'athlète aux épaules larges comme celles de son frère, aux muscles longs et nerveux, un corps gracieux aux proportions élégantes. Et elle était extrêmement féminine. Les seins, petits, étaient ronds et hauts, avec de petits mamelons durs, d'aspect virginal. La peau était mate. La dense toison noire et bouclée du pubis avait le même éclat luisant que les cheveux.

Elle était parfaite. Il n'avait jamais imaginé pareille beauté.

— Nous sommes restés si longtemps des étrangers l'un pour l'autre, murmura-t-elle. « Bonjour, princesse Thismet », me disais-tu, et je répondais : « Bonjour, prince Prestimion. »

C'était tout. Rien d'autre que cela pendant toutes ces années passées au Château. Quel gâchis ! Quel triste et stupide gâchis de notre jeunesse !

— Nous sommes encore jeunes, Thismet. Nous avons tout le temps pour prendre un nouveau départ.

Il fit un autre pas vers elle ; cette fois, elle ne se déroba point. Il fit courir ses mains sur le satin de la peau de Thismet. Elle plaqua les lèvres sur les siennes et il sentit la pointe ardente de sa langue, et ses ongles qui lui griffaient le dos.

— Prestimion… Prestimion…

— Oui.

8

Deux autres semaines s'écoulèrent dans le campement du Val de Gloyn. Puis les espions que Prestimion avait envoyés sur tout le continent rapportèrent que Korsibar était descendu du Mont avec une armée gigantesque et commençait de marcher vers l'ouest. Les fils de l'éleveur de hierax décollèrent sur le dos de leurs oiseaux géants et confirmèrent l'information : une troupe colossale de soldats se dirigeait vers eux.

Deux messages arrivèrent peu après au campement de Prestimion : ils étaient rédigés sur le raide papier-parchemin utilisé par le Coronal et portaient le sceau à la constellation.

L'un d'eux, adressé à Prestimion, lui intimait de mettre fin une fois pour toutes à la rébellion et de se constituer immédiatement prisonnier auprès des représentants de l'autorité les plus proches, afin d'être jugé pour trahison. S'il ne déposait pas les armes, lui-même et ses principaux officiers seraient condamnés à mort lorsqu'ils seraient capturés ; si Prestimion se rendait sur-le-champ, la vie des officiers serait épargnée.

L'autre message était adressé à lady Thismet. Il l'informait que, dans son auguste clémence, le Coronal lord Korsibar son frère lui pardonnait la faute qu'elle avait commise en se rendant chez l'ennemi et s'engageait à lui permettre de circuler librement sur le continent, si elle décidait de rentrer au Château pour y reprendre sa plaisante et confortable existence à la cour.

— Voilà, fit Prestimion d'un ton dégagé, après avoir lu les deux missives à ses officiers, le choix qui s'offre à nous est on ne peut plus clair. Je me mets en route dès aujourd'hui pour les provinces orientales, je trouve Korsibar et me jette à ses pieds pour implorer sa pitié. J'emmène sa sœur et je la remets à sa garde en jurant solennellement que je la lui rends dans l'état où elle est venue à moi.

Autour du feu de camp, des éclats de rire saluèrent cette déclaration, les plus bruyants venant de Thismet.

On fit encore une fois circuler le vin autour du cercle, pas un grand cru de Muldemar, mais un bon et âpre vin bleu gris de la province voisine de Chistiok, livré en longs récipients en cuir de klimbergeyst, et le silence se fit tandis qu'ils buvaient.

— As-tu l'intention d'attendre ici que Korsibar vienne à nous, demanda Gialaurys à Prestimion, ou préfères-tu porter la guerre ailleurs, là où nous le trouverons ?

— Ailleurs, répondit Prestimion sans hésiter. Ce plat pays n'est pas un bon endroit pour livrer une grande bataille. Nous ne ferions que courir stupidement en tous sens.

— Et cela paniquerait les animaux qui vivent dans ces plaines, ajouta Septach Melayn. Nous les avons assez dérangés comme cela. Prestimion a raison : il faut aller à l'ennemi.

— Y a-t-il des objections ? reprit Prestimion en parcourant le groupe du regard. Personne ? Très bien : nous lèverons le camp demain, à l'aube.

C'était une lourde tâche, car l'armée rassemblée dans le paisible Val de Goyn était d'une importance considérable. Il fallut plus d'une journée pour démonter les tentes, charger les flotteurs et les roulottes, regrouper les bêtes de somme et commencer le grand voyage vers l'est.

L'armée qui faisait marche vers eux, d'après les rapports des agents de Prestimion, était beaucoup plus puissante encore. Non seulement Korsibar avait mobilisé l'armée régulière des provinces entourant le Mont, mais il pouvait compter sur le soutien de celle que Dantirya Sambail avait levée à Zimroel et placée sous le commandement de ses frères Gaviad et Gaviundar, sans compter les milices privées contrôlées par Oljebbin, Gonivaul et Serithorn.

— Même Serithorn, soupira Prestimion. Pour Gonivaul, je comprends : nous n'avons jamais été très liés. Oljebbin, lui, est le cousin du père de Korsibar. Mais Serithorn… Serithorn…

— C'est l'œuvre de Dantirya Sambail, fit Septach Melayn. Depuis la catastrophe du barrage, il est resté au Château et jette le trouble dans les esprits à la cour. Tout le monde doit avoir peur de s'opposer à lui. S'il a décidé de s'unir à Korsibar, comment pourrait-on ne pas le suivre ?

— Ce qui en dit long sur le pouvoir des liens du sang, observa Svor. Le Procurateur, si je ne me trompe, est un cousin à toi, Prestimion.

— Un cousin éloigné, répliqua Prestimion. Plus éloigné à mesure que le temps passe. Quoi qu'il en soit, quelques milices privées ne changeront pas grand-chose à l'affaire. Le peuple est avec nous, n'est-ce pas ? Les difficultés se sont multipliées depuis que Korsibar s'est proclamé Coronal, tout le monde le sait. Des citoyens dressés les uns contre les autres, des récoltes perdues parce que les hommes partent à la guerre au lieu de labourer les champs, un gouvernement frappé de paralysie… Un Coronal inepte et un Pontife dépassé par les événements…

— C'est ce qu'il y a de plus déplorable, glissa Gialaurys. Le vieux Confalume, qui fut un si grand Coronal, reste terré dans le Labyrinthe où il n'est plus que l'ombre de lui-même pendant que son fils indigne répand la désolation autour de lui ! Que doit-il penser ? Je suis si peiné de voir un règne mémorable s'achever dans un grand chambardement.

— Peut-être n'a-t-il pas véritablement conscience de ce qui se passe, fit Svor. J'aime à croire qu'un des mages de Korsibar, Sanibak-Thastimoon, selon toute vraisemblance, a jeté sur son esprit un voile perpétuel et que le Pontife passe ses jours et ses nuits comme dans un rêve. Mais quelle tristesse pour ceux d'entre nous qui ont gardé le souvenir du Confalume d'antan !

— Tu as raison, Svor, fit Prestimion. Quelle route chaotique nous avons parcourue depuis ce temps-là !… Oui ?

Un messager venait d'arriver, un rouleau de parchemin à la main. Il le remit à Prestimion qui le lut attentivement.

— Encore un décret de lord Korsibar ? demanda Septach Melayn.

— Rien de tel, répondit Prestimion. C'est un message de nos vénérables mages Gominik Halvor et son fils. Ils ont fait des prédictions pour notre entreprise L'endroit le plus favorable pour livrer bataille à Korsibar se trouverait, d'après eux, entre les Trikkalas et le Mont, à Thegomar Edge, au bord du lac Stifgad, dans la province de Ganibairda.

— Je connais la région, lança Gynim de Tapilpil. Il faut passer par Sisivondal et, de là, obliquer au sud-est, dans la

direction de la forêt de Ludin. On y cultive le stajja, la lusavande et d'autres plantes. Une contrée acquise à votre cause, monseigneur, où les paysans n'attendent qu'une chose : que la situation revienne à la normale.

— Nous nous rendrons donc à Thegomar Edge, déclara Prestimion. Et c'est là que Korsibar viendra nous affronter.

— Dis-moi, Prestimion, fit Septach Melayn. Les mages ont-ils tiré des présages sur la réussite de notre entreprise ?

— Oh ! oui répondit Prestimion en jetant un regard fugace, à peine perceptible, au parchemin qu'il tenait à la main. Tout est de bon augure pour nous. En route, donc ! La province de Ganibairda ! Le lac Stifgad ! Thegomar Edge !

La marche vers l'est s'apparentait pour Prestimion à un Grand Périple. La population le saluait comme un libérateur dans toutes les cités qu'il traversait à bord d'un flotteur découvert, Thismet à ses côtés, et l'acclamait sur la route qui le menait au rendez-vous fixé à Korsibar.

C'est cette même population qui avait été saisie d'une si grande crainte dès que la nouvelle de l'agonie du Pontife Prankipin avait commencé de se répandre. Ils avaient cru que des troubles suivraient le trépas du vieil empereur ; et les troubles étaient venus. Leurs mages avaient annoncé le chaos et ils avaient vu juste. Les rapports en provenance de toutes les provinces faisaient état de luttes armées, de récoltes insuffisantes, d'une inquiétude générale tournant parfois à la panique.

Il était évident pour Prestimion que la population de Majipoor était terriblement lasse de l'affrontement entre les deux prétendants au trône, qui avait gravement nui à la prospérité planétaire en ces temps d'incertitudes et d'hostilité. Il constatait aussi que l'énormité du péché de Korsibar avait fini par avoir des retentissements dans le peuple. Ils étaient de plus en plus nombreux à attribuer à Korsibar leurs difficultés, pas seulement ceux qui croyaient aux rumeurs selon lesquelles le Coronal était en réalité un Changeforme, même s'ils étaient légion. La population unanime aspirait à la restauration de la paix. Elle comptait sur Prestimion pour rétablir l'ordre.

Il y avait aussi les messages nocturnes de la Dame Kunigarda, qui s'en prenaient à Korsibar et à Confalume, et faisaient l'éloge de Prestimion. L'influence de Kunigarda était encore grande par toute la planète, d'autant plus que Roxivail, la nouvelle Dame de l'île, n'avait pas encore commencé à entrer en contact avec les esprits endormis. Roxivail avait pris possession de l'île, d'après les rapports, mais elle n'était pas encore parvenue à y exercer les fonctions qui étaient siennes.

Malgré tous ces éléments qui jouaient en sa faveur, rien ne garantissait à Prestimion que la couronne de Majipoor allait lui tomber dans la main, comme un fruit mûr qui se détache d'une branche. Le peuple pouvait être avec lui, certes, et ce soutien populaire aller croissant de jour en jour, cela ne faisait pas automatiquement de lui le vainqueur. Il lui restait à affronter la puissante armée de Korsibar. L'ennemi qui l'attendait à l'est était redoutable.

L'itinéraire suivi par l'armée de Prestimion coïncidait par la force des choses, avec une grande partie du trajet parcouru par Thismet et Melithyrrh après leur fuite du Château. Elles retrouvaient sans aucun plaisir ces sinistres agglomérations rurales qui éveillaient en elles les mauvais souvenirs de leur pénible voyage, mais c'était inévitable et, cette fois, elles avaient au moins le confort et la sécurité. Les cités se succédaient : Khatrian, Fristh, Drone, Hunzimar, puis Gannamunda, Kessilroge, Skeil, la traversée de l'aride et poussiéreux plateau de Sisivondal, enfin la ville du même nom.

À Sisivondal, la morne cité aux entrepôts géants tous bâtis sur le même modèle, aux rues bordées, pour toute décoration, de camagandas trapus au triste feuillage et de buissons bas de lumma-lumma, les initiés de la secte des Contemplateurs organisèrent une grande fête pour la venue de Prestimion, ce qu'ils appelaient la Procession des Mystères. C'eût été une grave insulte de refuser ; il accepta donc la place d'honneur qu'on lui offrait et regarda défiler les chanteurs et les danseurs, les jeunes filles en robe blanche répandant des pétales de fleurs d'alabandinas, la géante au costume ailé portant le bâton sacré à

deux têtes, les initiés au visage voilé, au crâne rasé et enduit de cire.

Tandis que le maire de la cité lui expliquait chacune des étapes de la procession, Prestimion hochait gravement la tête en simulant un profond intérêt. Le visage impassible, la parole rare, il regarda passer les objets sacrés des Contemplateurs, la lampe de pierre d'où jaillissait une flamme, la palme en forme de serpent, la main humaine au majeur retourné, le monstrueux phallus taillé dans un bloc de bois et les autres. Même après son séjour à Triggoin, il trouvait ce spectacle inquiétant. Il y avait une folie dans la frénésie des danseurs, une étrangeté dans les objets de leur vénération qu'il lui était difficile d'accepter.

— Contemplez et adorez ! criaient les initiés. Tandis que Prestimion regardait en silence, un cri s'éleva en réponse de la foule des spectateurs.

— Nous contemplons ! Nous contemplons ! L'Arche des Mystères arriva ensuite, portée par deux imposants Skandars, puis, sur son palanquin d'ivoire incrusté d'argent, le Messager masqué des Mystères en personne, entièrement nu, le corps enduit de peinture noire d'un côté, dorée de l'autre, tenant d'une main le bâton de commandement autour duquel s'enroulaient des serpents, de l'autre un fouet en cuir.

— Contemplez et adorez ! s'écria le Messager.

— Nous contemplons ! Nous contemplons ! répondit le maire de Sisivondal, debout à côté de Prestimion.

— Nous contemplons ! Nous contemplons ! s'écria Thismet de l'autre côté.

Elle donna un grand coup de coude à Prestimion, puis un second, jusqu'à ce qu'il se mette à crier à son tour :

— Nous contemplons !

Enfin, ils arrivèrent à Thegomar Edge, au bord du lac Stifgad, dans la province de Ganibairda.

Une importante élévation de terrain, abrupte et très boisée sur le versant oriental, descendait vers l'ouest en pente plus douce jusqu'à la vaste région marécageuse de Beldak, derrière laquelle s'étendait le lac. La route venant de l'ouest contournait

le lac et traversait les marécages avant de gravir l'éminence de Thegomar dont elle franchissait le sommet près de la limite sud.

Toute la nuit durant, l'armée de Prestimion traversa la province agricole de Ganibairda en direction de Thegomar ; au point du jour, à l'approche de la rive occidentale du lac, on vint annoncer à Prestimion que Korsibar était arrivé avec son imposante armée et qu'elle avait déjà pris position sur l'éminence.

— Comment savaient-ils que nous devions venir ici ? demanda Septach Melayn avec vivacité. Qui est l'espion qui nous a trahis ? Il faut le débusquer et l'écorcher vif !

— Nous ne sommes pas les seuls à avoir envoyé des éclaireurs, répondit posément Prestimion. Ni d'ailleurs à avoir des mages pour interpréter les présages. Nous avons nos renseignements, Korsibar a les siens. Cela ne changera rien.

— Mais il tient les hauteurs, observa Septach Melayn.

— Nous avons déjà donné l'assaut à des hauteurs tenues par l'ennemi, répliqua sereinement Prestimion. Et, cette fois, il n'aura pas l'eau d'un réservoir à déverser sur nous.

Il donna l'ordre de se remettre en marche et l'armée poursuivit son avance dans les marais de Beldak, au moment où le soleil commençait à poindre.

Aux premières lueurs du jour, ils distinguèrent les forces de Korsibar sur les hauteurs. Toute la crête paraissait hérissée de lances et couverte d'une mer de soldats. Au centre deux étendards gigantesques étaient déployés : le vert et or qui marquait la présence du Coronal de Majipoor et, juste à côté, un autre, bleu roi et écarlate, portant l'emblème du dragon de la vieille famille à laquelle appartenait Korsibar. D'autres drapeaux flottaient sur l'éminence ; celui de Serithorn au nord, un peu plus loin celui d'Oljebbin et enfin, au sud, l'étendard de Gonivaul.

Du côté de l'étendard au dragon de Korsibar, sur le flanc sud de l'éminence, ondulait un autre drapeau d'une taille presque aussi imposante que celui du Coronal, qui portait en son centre une lune rouge sang sur un fond d'un rouge plus clair. C'était celui du clan de Dantirya Sambail. Prestimion n'aurait jamais imaginé voir cet étendard levé contre lui.

Il donna l'ordre à ses troupes de commencer à se déployer sans tarder. Au milieu de la matinée, tandis que la manœuvre était encore en cours, un homme portant un drapeau blanc quitta les rangs ennemis à dos de monture. Il était porteur d'un message du Grand Amiral Gonivaul qui demandait à Prestimion d'envoyer immédiatement un parlementaire à mi-distance entre les deux camps pour entrer en pourparlers. Le choix du duc Svor lui paraissait tout à fait judicieux et il allait jusqu'à le désigner nommément.

— Gonivaul s'est déjà parjuré une demi-douzaine de fois, lança Gialaurys. Pourquoi gaspiller notre salive à discuter avec quelqu'un de cette espèce ?

— Qu'aura-t-il à nous offrir ? ajouta Septach Melayn. L'amnistie pour tous et un beau domaine sur le Mont, si nous nous engageons à être bien sages et à ne plus créer de difficultés ? Jette-lui ton gant, Prestimion !

— Il faut écouter ce qu'ils ont à dire, riposta Prestimion en secouant la tête. Cela ne peut pas faire de mal. Veux-tu y aller, Svor ?

— Si tu me le demandes, bien sûr, répondit le petit duc avec un haussement d'épaules.

Svor s'avança donc jusqu'à un endroit situé à égale distance des deux armées et attendit ; au bout d'un moment, il vit Gonivaul descendre la route et s'engager sur le sol marécageux. Le Grand Amiral portait une armure si volumineuse qu'il paraissait encore plus costaud que Farholt ou Gialaurys et son casque descendait si bas sur son front que seuls les yeux et l'épaisse barbe noire étaient visibles. Sa longue mâchoire saillante était pointée sur Svor comme une javeline.

Il descendit pesamment de sa monture et considéra longuement Svor qui attendit en silence.

— Je suis venu à la demande de Korsibar, déclara enfin l'Amiral, qui a insisté pour que je m'entretienne avec vous. Il a encore de l'affection pour vous, Svor, le savez-vous ? Il parle souvent de l'amitié qui vous unissait autrefois. Il redoute fort qu'il vous arrive malheur dans la bataille à venir. Cette possibilité le perturbe profondément.

— Eh bien, répondit Svor, s'il a si peur, il n'a qu'à donner l'ordre à ses troupes de se disperser, de s'en aller tranquillement ailleurs et tout ira pour le mieux.

Cela ne fit pas sourire le Grand Amiral.

— Le Coronal m'a envoyé vous dire qu'il vous tend la main. Pour une fois, Svor, dispensez-vous de cette ironie. Cela peut vous sauver la vie.

— Telle est donc la raison d'être de cette discussion ? Une invitation personnelle à déposer les armes ?

— Il ne s'agit pas de cela, mais de faire de nouveau allégeance au grand seigneur qui fut autrefois votre ami. Prestimion est condamné, Svor. Nous le savons et, au fond de vous-même, vous devez le savoir aussi. Regardez notre armée et la position qu'elle occupe. Regardez. Vous savez quelle sera l'issue de la bataille. Pourquoi mourir pour lui ? Quand on meurt, Svor, c'est pour l'éternité. Les morts ne boivent plus de vin, ils ne s'endorment plus dans les bras d'une femme.

— La dernière fois que nous nous sommes vus, répliqua Svor, c'était au manoir de Muldemar. Nous avons tous bu du vin en quantité, surtout vous, et je vous ai entendu vous engager avec feu à soutenir Prestimion. Vous avez déclaré que vous feriez votre devoir et que vous l'aideriez à rétablir l'ordre sur la planète. Que vous le feriez malgré les risques que cela pourrait comporter pour votre situation personnelle. Ce sont vos propres mots. Amiral. Il est vrai que vous étiez quelque peu éméché, mais vous l'avez dit. Je vois que le sens du devoir vous a conduit dans le camp opposé à celui de Prestimion. Et vous me demandez maintenant de faire la même chose ? De retourner ma veste et de repartir avec vous dans l'autre camp ?

— Certainement pas, Svor, répondit Gonivaul d'un ton glacial. Rien de si flagrant.

— Quoi, alors ?

— Restez dans votre camp pendant la bataille. Vous pouvez difficilement faire autre chose. Mais, au plus fort du combat, voyez l'un après l'autre les capitaines de Prestimion et faites-leur savoir qu'ils seront bien traités par Korsibar s'ils reviennent sur leur serment d'allégeance à Prestimion. Dites-leur qu'ils n'ont aucune raison de sacrifier leur vie pour une cause perdue

et qu'ils seront bien récompensés s'ils l'abandonnent. Faites-le discrètement, mais faites-le. Apportez-nous votre collaboration et Korsibar vous récompensera au-delà de vos rêves les plus fous. Il vous suffira de demander et vous serez exaucé. Rien ne vous sera refusé. Rien. Pas même une place dans la propre famille du Coronal, si vous le souhaitez. Comprenez-vous ce que je dis, Svor ?

— Je crois.

— Sinon, continuez dans la voie qui est la vôtre et vous périrez probablement sur le champ de bataille, aux côtés de Prestimion, de Septach Melayn et de tous les autres. Les étoiles ont montré que la victoire serait nôtre. L'issue de la bataille ne fait aucun doute.

— Aucun ?

— Non.

Gonivaul retira son casque, libérant l'épaisse fourrure qui lui couvrait le crâne, et tendit la main à Svor.

— Vous connaissez notre offre. Dites-moi simplement que vous allez y réfléchir, puis nous repartirons chacun de notre côté.

Svor effleura du bout des doigts la main de l'Amiral.

— J'examinerai votre offre avec la plus grande attention, répondit-il. Vous pouvez le dire au Coronal lord Korsibar. Ajoutez que notre ancienne amitié m'a laissé de chaleureux souvenirs.

Il se retourna, grimpa sur sa monture et repartit vers les lignes de l'armée de Prestimion en se demandant avec une pointe d'incrédulité ce que cela ferait d'être le beau-frère du Coronal et l'époux de la princesse Thismet. Et pour y arriver, il lui suffirait de commettre un acte de trahison pas plus grave que ceux déjà commis par Gonivaul, Oljebbin, Serithorn et Dantirya Sambail. Une bonne affaire. La trahison se propageait comme une véritable épidémie, ces temps-ci.

— Alors ? demanda Prestimion qui avait guetté le retour de Svor. Qu'avait-il à te dire ?

— Que je serais bien récompensé si je faisais défection en entraînant avec moi quelques-uns de tes capitaines.

— Ah ! fit Prestimion. Il t'a dit cela ? Qu'entendait-il exactement par bien récompensé ?

— Très bien, répondit simplement Svor, sans donner de détails.

— Et que lui as-tu répondu ? demanda Septach Melayn.

— Eh bien, que j'examinerai sa proposition avec la plus grande attention. Tout homme sensé aurait répondu la même chose.

9

Toute cette journée, et bien avant dans la nuit, les deux armées se firent face, sans bouger, de part et d'autre du marais de Beldak ; à l'approche de l'aube, Prestimion donna l'ordre de prendre Thegomar Edge d'assaut.

— Leurs positions sont très fortes, observa Septach Melayn.

— Je le vois. Nous attaquerons leur point fort ; si nous réussissons à enfoncer leurs lignes, le reste cédera rapidement.

Les forces loyalistes étaient disposées en une masse dense s'étirant d'une extrémité à l'autre de la crête ; épaule contre épaule, les combattants formaient une muraille continue de boucliers. La première ligne des soldats de Korsibar, en cotte de mailles, brandissant des lances, des javelines, des épées à deux tranchants et de lourdes haches à manche long présentait un spectacle effrayant. Il était encore trop tôt pour voir ce qui se trouvait derrière, mais Prestimion pressentait qu'il y avait une quantité immense de soldats, jusque dans la forêt couvrant le versant oriental de Thegomar ; il envoyait ses espions volants, à dos d'hierax, qui confirmèrent que les troupes de Korsibar étaient disposées en profondeur sur tout le terrain visible.

— Que le Divin soit avec toi aujourd'hui, lui dit Thismet au moment où il s'apprêtait à livrer bataille.

Et elle l'embrassa tendrement devant ses hommes. Mais il lut sur son visage qu'elle était en proie à un conflit intérieur, il vit la peur tapie au fond de ses yeux et il comprit qu'elle ne craignait pas seulement pour sa vie à lui. Il n'avait pas pleinement conscience de la profondeur des liens qui unissaient le frère et la sœur.

Les troupes de Prestimion étaient constituées de trois divisions. Au centre, les soldats aguerris des premières campagnes, placées sous son commandement, avec Septach Melayn et Gialaurys à ses côtés. Sur l'aile gauche, les troupes de Spalirises de Tumbrax et les hommes de six villes des

contreforts sous les ordres d'Abrigant, le frère de Prestimion. Sur l'autre flanc les frondeurs de Gynim de Tapilpil étaient en pointe d'une masse de combattants plus récemment recrutés. Dans chaque division, les fantassins armés d'arcs et d'arbalètes se trouvaient en première ligne, les lanciers de l'infanterie lourde venaient ensuite, précédant la cavalerie.

— Nous allons prendre cette éminence d'assaut, déclara Prestimion. Nous ouvrirons une brèche dans la muraille de boucliers et ils partiront à la débandade dans les bois.

Au point du jour, la charge commença, couverte par les archers de Prestimion. Les flèches sifflèrent, seulement de bas en haut ; à l'évidence, Korsibar ne disposait que de très peu d'archers. Les fantassins de l'armée rebelle s'élancèrent joyeusement vers l'ennemi, suivis des soldats de l'infanterie lourde braillant un chant de victoire.

Mais le mur de boucliers tint bon. La résistance et la détermination de la première ligne ennemie étaient bien plus fortes que Prestimion ne l'avait imaginé.

Sa première ligne se brisa sur une barrière impénétrable et les assaillants furent accueillis par une pluie de lances, de javelines, de haches et de javelots, toute une panoplie d'armes anciennes, plus appropriées à une civilisation primitive qu'à ce grand royaume. D'un seul coup, une trouée se fit près de l'extrémité du mur de boucliers et une batterie de lanceurs d'énergie cribla de décharges accompagnées d'éclairs rouges la pointe de l'aile droite de l'armée de Prestimion. Le spectacle était terrifiant. Les lanceurs d'énergie étaient peu maniables et difficiles à utiliser, ils avaient autant de chances d'exploser au visage de celui qui les tenait que d'atteindre un ennemi, mais une clameur s'éleva à leur vue et, quand ils fonctionnaient correctement, ils causaient d'affreux dégâts.

— Tenez bon ! hurla Prestimion. Ces engins ne sont pas fiables ! On ne peut viser juste avec eux ! Mais il était difficile de tenir bon et quasi impossible de continuer à progresser face à ces décharges éclatantes et destructrices d'énergie brute, même si elles semblaient plus ou moins tirées au petit bonheur. Bien peu de soldats de Prestimion avaient déjà eu à affronter des

lanceurs d'énergie. La confiance qui les avait portés impétueusement à l'assaut de l'éminence se mit à vaciller et à les abandonner. L'incertitude les gagna, puis la confusion et le chaos s'installèrent sur le flanc droit de l'armée rebelle. Des hommes reculèrent, rompirent les rangs, firent demi-tour et commencèrent à dévaler la pente donnant sur le marécage.

Prestimion sentit d'une manière presque tangible que le sort des armes était en train de tourner. Il commença à redouter que cette armée qui avait chargé l'ennemi en pleine confiance ne se transforme en un instant en une troupe débandée battant fébrilement en retraite et que la bataille ne soit déjà perdue. La cavalerie de Korsibar avait déjà commencé à se glisser par des brèches dans le mur de boucliers et commençait à descendre lentement et inexorablement la pente en faisant des ravages sur son passage.

Prestimion allait et venait sur le champ de bataille, essayant d'être partout à la fois, même en première ligne, exhortant ses hommes à tenir bon. Puis il entendit sa monture émettre un étrange petit soupir, comme il n'avait jamais entendu une monture le faire, et les pattes avant de l'animal fléchirent si brusquement qu'il faillit passer par-dessus l'encolure. Un flot de sang jaillit de la poitrine à l'endroit où le fer d'une lance avait pénétré. Prestimion se dégagea juste à temps des étriers et sauta à terre au moment où l'animal se laissait tomber sur le flanc.

— Prestimion ! Derrière toi !

Il pivota sur lui-même à toute vitesse. Il vit les yeux froids et le visage en lame de couteau de Mandralisca le goûteur, qui fonçait sur lui, l'épée levée. Prestimion parvint à esquiver le coup en plongeant de côté et para une nouvelle attaque aussitôt après. Puis une troisième, une autre et encore une autre, sans relâche.

Dantirya Sambail avait envoyé son âme damnée au cœur de la mêlée spécialement pour le tuer. Je ne l'oublierai pas, se dit Prestimion, si j'en réchappe.

Mandralisca, à l'évidence, était un escrimeur émérite, aussi bon à l'épée qu'il l'avait été au bâton dans le Labyrinthe. Prestimion n'avait pas oublié la vivacité du goûteur, ses feintes et ses rotations fulgurantes, la rapidité de ses poignets, les

coups portés à la vitesse de l'éclair. Ces qualités qui avaient valu ce jour-là à Prestimion de gagner les cinq couronnes pariées par Septach Melayn. Mais il n'aurait jamais imaginé qu'elles s'exerceraient contre lui dans un combat sans merci.

Mandralisca allongea une nouvelle série de bottes. Prestimion les para, l'une après l'autre, et parvint à lancer une riposte que le goûteur esquiva avec la plus grande agilité. Prestimion poursuivit son offensive. Mandralisca était meilleur en attaque qu'en défense, mais sa vitesse restait un atout précieux. Après chaque parade, il lançait une contre-attaque, avec une férocité constante. Septach Melayn lui-même aurait eu du mal à se débarrasser de lui. Prestimion ne connaissait personne d'autre dont on eût pu le dire. Ils évoluaient au milieu des combattants dans une sorte de petite arène leur appartenant en propre. Aussi vif que fut Prestimion, il contenait à grand-peine les assauts d'une rapidité diabolique de Mandralisca. Chaque fois, l'épée filait droit sur lui ; chaque fois, il parvenait à parer le coup, mais de justesse et ses propres attaques étaient loin de faire mouche. Mandralisca les esquivait aisément, l'air goguenard. La vitesse du goûteur était stupéfiante, sa manière de manier l'épée, à défaut d'être orthodoxe, était magistrale. Prestimion ne pouvait plus suivre l'évolution de la bataille tant que sa propre vie était en danger. Il percevait vaguement les mouvements de troupes au milieu de la confusion, mais, pour lui, le combat se réduisait à un unique adversaire.

Il crut un instant que sa dernière heure était arrivée. Le goûteur déclencha une si éblouissante série d'attaques semblant venir de cinq directions à la fois que Prestimion, malgré ses rotations et ses esquives, ne put toutes les parer. Un trait de feu courut le long de son bras gauche quand la lame de Mandralisca entailla la chair. Il pivota sur lui-même pour prendre une position de défense tandis que le goûteur allongeait une dernière botte pour porter l'estocade ; il réussit cette fois à parer le coup et même à prendre l'offensive.

Mandralisca commença soudain à donner des signes de fatigue. Prestimion se rendit compte que son adversaire était comme un sprinter à qui convenait mieux un effort bref. Sa vitesse époustouflante n'était pas accompagnée d'une égale

endurance. Il avait tout misé sur une charge furieuse, d'une terrifiante intensité et s'était dépensé sans compter, mais sans arriver à ses fins. Ses parades devenaient moins assurées, ses attaques plus rares et plus espacées. La méchanceté qui brillait dans son regard était maintenant voilée par la fatigue.

Sentant qu'il prenait l'avantage, Prestimion accentua sa pression, espérant porter un coup décisif. Un instant, il crut avoir Mandralisca à sa merci. Mais un soubresaut de la ligne de bataille l'entraîna au milieu d'une mêlée vociférante et il fut séparé de son adversaire par une demi-douzaine de combattants déchaînés. Ils l'écartèrent comme un fétu, soudés par la fureur qui les animait et continuèrent d'avancer, obnubilés par leur soif de sang. Quand Prestimion put y voir plus clair, son adversaire avait disparu.

S'arrêtant pour reprendre son souffle en inspirant profondément, il commença à parcourir du regard la confusion du champ de bataille quand un grand cri de désespoir retentit brusquement.

— Prestimion est mort ! Prestimion est mort ! En un instant, le cri fut sur toutes les lèvres.

— Prestimion est mort !

C'était comme si une bise glaciale balayait le champ de bataille. Son effet s'y fit sentir d'un bout à l'autre. L'avantage qui se dessinait déjà en faveur des troupes de Korsibar s'accentua fortement. Ses soldats en nombre commençaient à descendre triomphalement la pente, repoussant les hommes de Prestimion, désorganisés et démoralisés, qui cédaient inéluctablement du terrain. Ce qui n'avait été jusqu'alors qu'une retraite en bon ordre menaçait de se transformer en déroute.

Gialaurys surgit de la cohue et se pencha vers Prestimion, atterré, qui observait la scène appuyé sur son épée, car il n'avait pas encore totalement récupéré des efforts du combat contre Mandralisca.

— Vite ! s'écria Gialaurys. Montre-leur que tu es vivant !

Il descendit d'un bond de sa monture et souleva Prestimion pour le mettre en selle comme il eût fait d'un enfant.

Prestimion découvrit sa tête et longea les rangs de ses soldats, dressé sur les étriers.

— Je suis là ! hurlait-il d'une voix à déchirer la voûte céleste.

Il trouva la force de bander son arc et décocha une flèche qui transperça un loyaliste, puis une deuxième et une troisième, presque dans le même mouvement. Son bras tremblait à cause de la blessure que lui avait infligée Mandralisca, mais l'arc restait ferme dans sa main.

Gialaurys, lui aussi, allait et venait en tous sens au pas de course, montrant du doigt Prestimion sur sa monture. Un nouveau cri s'éleva des rangs des hommes de Prestimion quand ils reconnurent le casque d'or de ses cheveux et le grand arc qu'il tenait à la main.

— Prestimion ! Prestimion ! Lord Prestimion est vivant !

Et ils reprirent courage. La retraite désordonnée se poursuivait sur l'aile droite, mais partout ailleurs les lignes rebelles commençaient à se reformer ; sur le flanc gauche, Spalirises et Abrigant gagnaient petit à petit du terrain vers les forces loyalistes massées sur la crête.

Mais ils seraient encore repoussés, Prestimion en avait la certitude. Il sentit le désespoir le gagner. Un excès de confiance l'avait poussé à lancer cet assaut contre les hauteurs tenues par les troupes de Korsibar. Il était impossible de les en déloger. Il fallait adopter sur-le-champ une nouvelle stratégie. Septach Melayn s'approcha et vint à sa hauteur.

— Regarde, souffla-t-il à l'oreille de Prestimion. Notre aile droite a cédé et nos hommes battent en retraite ! C'est incroyable ! L'infanterie de Korsibar se lance à leur poursuite !

Prestimion ouvrit de grands yeux incrédules. C'était un don de la Providence.

— L'occasion est trop belle, fit-il. Il ne faut pas la laisser passer.

De fait, le mur de boucliers de l'aile gauche de Korsibar s'était disloqué, les hommes rompant imprudemment les rangs pour s'élancer à la poursuite de l'ennemi, perdant ainsi l'énorme avantage de leur position. Une aubaine, oui, un présent du Divin. Prestimion donna l'ordre de poursuivre la retraite sur l'aile droite et même de l'amplifier, tout le monde sans exception devant faire demi-tour et s'enfuir en feignant la

terreur et l'affolement. Attiré par cette feinte, sentant la victoire proche, l'ennemi se lança à leur poursuite.

Pendant ce temps, Prestimion fit monter en première ligne une nuée de nouveaux archers sur son flanc gauche et leur donna pour instruction de tirer en l'air afin que les flèches retombent derrière les boucliers des troupes loyalistes. À son signal, la cavalerie du duc Miaule entra en lice et chargea sans perdre de temps pour encercler les loyalistes ayant, quitté leurs rangs et leur couper toute retraite.

Le sort de la bataille qui, quelques instants auparavant, penchait si fortement en faveur de Korsibar s'inversait rapidement.

Désorganisées par l'attaque-surprise de la cavalerie de Miaule sur leur flanc gauche, les troupes de Korsibar se trouvèrent bientôt en pleine confusion. La redoutable batterie de lanceurs d'énergie avait cessé le feu, les tireurs étant incapables de distinguer l'ami de l'ennemi dans la mêlée furieuse, et certains avaient été victimes du mauvais fonctionnement de leur arme. Dans les derniers éclairs projetés par les lanceurs d'énergie, des rebelles à dos de monture prirent d'assaut leurs retranchements et fondirent sur eux, les massacrant à coups d'épée. Leurs rangs enfoncés, les loyalistes se dispersèrent aussitôt. Partout des hommes étaient piétinés et passés au fil de l'épée. Certains, incapables de se lever, s'enfuyaient à quatre pattes, d'autres prenaient leurs jambes à leur cou.

Prestimion sentit que le moment était venu de faire usage de l'arme suprême.

— Les mages ! s'écria-t-il. Qu'ils avancent !

Ils avancèrent en un groupe compact : le vieux Gominik Halvor que Prestimion avait fait venir de Triggoin, son fils Heszmon Gorse et une douzaine d'autres grands sorciers de la cité septentrionale, des hommes connus dans le monde entier pour leurs connaissances des arts occultes. Tous étaient vêtus d'un habit de cérémonie et ils portaient dans les bras les outils de leur profession. Un grand murmure de consternation s'éleva des rangs des hommes de Korsibar qui tenaient la crête quand ils virent cette procession quitter les lignes arrière de l'armée de

Prestimion. Protégés sur tout le trajet par des combattants d'élite, ils s'avancèrent dans la plaine. Puis, accompagnés par des sonneries de trompette et le son strident des kannivangitali, ils formèrent un cercle et entonnèrent un chant solennel et monotone tandis que des flammes bleues s'élevaient dans le ciel.

C'était le milieu de la matinée et le soleil brillait En un instant, le ciel se couvrit de nuages, la lumière du soleil sembla décliner, l'obscurité d'une nuit sans lunes tomba sur le champ de bataille et tous ceux qui s'y trouvaient furent enveloppés dans les ténèbres, au point de ne pas voir à dix pas devant eux.

Les hommes de Prestimion avaient été prévenus de ce qui allait se passer. Pas ceux de Korsibar, qui erraient dans la plus grande confusion.

— Maintenant ! s'écria Prestimion. À l'assaut ! Prenez cette crête et taillez-les en pièces !

De toutes parts sur ce champ de bataille où les derniers lambeaux de discipline avaient disparu chez les loyalistes abasourdis, tournant sur place dans un profond désarroi, s'éleva le même cri, repris par tous les capitaines de Prestimion.

— À l'assaut ! À l'assaut ! À l'assaut !

Gialaurys distingua devant lui, dans le noir, un endroit encore plus sombre que le reste ; quand ses yeux se furent adaptés à l'obscurité qui régnait sur le champ de bataille, il se rendit compte que cette masse sombre qui avait la largeur d'un mur était un homme et que cet homme était son vieux rival, cette brute de Farholt.

— Préférez-vous la lutte ou bien un combat à l'épée à deux tranchants ? demanda Gialaurys. Dans les deux cas, votre dernière heure est arrivée.

Pour toute réponse, Farholt émit un long grognement et abattit son épée d'un grand mouvement de haut en bas. Gialaurys eut de la peine à bloquer la lame jaillissant de l'obscurité. Mais Farholt porta trois autres attaques, trois grands coups retentissants assenés avec une fureur diabolique, que Gialaurys réussit à parer avant qu'un quatrième atteigne violemment son casque et le laisse titubant, comme il avait

titubé pendant l'épreuve de lutte des Jeux Pontificaux. Tout étourdi, il s'écarta de quelques pas, de sorte que Farholt le perdit de vue.

— Où êtes-vous passé, Gialaurys ? cria Farholt dans cette étrange nuit en plein jour. Venez par ici : nous avons une vieille querelle à vider. C'est la dernière manche et votre carcasse nourrira bientôt les miluftas.

— Une vieille querelle en effet, répondit Gialaurys, encore sonné et flageolant, mais en proie à une fureur telle qu'il n'en avait jamais éprouvée. Votre corps ou le mien, Farholt, servira de pâture aux miluftas. L'un de nous ne repartira pas vivant d'ici.

D'un pas mal assuré, il reprit la direction de l'endroit où il croyait trouver Farholt ; tenant son épée à deux mains, il fit de grands moulinets dans l'obscurité, avec une force qu'il n'avait jamais sentie en lui, tellement il était soulevé de haine, de dégoût et de mépris pour celui qui lui avait si longtemps pourri la vie. Il sentit son épée entrer en contact avec celle de Farholt et l'écarter. Dans le même mouvement, la lame transperça l'armure de Farholt à la hauteur de la taille, aussi aisément que si elle eût été faite de papier, et s'enfonça dans le flanc de son adversaire, presque jusqu'à la colonne vertébrale. Farholt émit un unique gargouillement et s'effondra, plié en deux. Gialaurys se dressa au-dessus de lui, l'arme pointée vers le ciel pour porter le coup de grâce ; malgré l'obscurité, il comprit que c'était inutile, car son coup d'épée enragé avait pratiquement coupé Farholt en deux.

Plus loin, le duc Svor, qui était entré dans la mêlée parce qu'il ne trouvait aucune raison acceptable de se tenir à l'écart, fut bousculé par un homme pas plus grand que lui ; sans réfléchir, il prit l'homme par l'épaule et l'attira à lui, de manière à voir son visage.

À l'éclat dur des yeux, il reconnut le Haut Conseiller Farquanor, cet homme à l'âme de glace qu'il avait toujours détesté plus que n'importe qui au monde.

— Je n'aurais jamais cru vous trouver sur ce champ de bataille, lança Svor. Vous n'êtes pas un soldat, Farquanor.

— Vous non plus, il me semble. Et pourtant nous sommes ici tous les deux. Pourquoi en est-il ainsi, à votre avis ?

— Pour ce qui me concerne, par fidélité à mon ami. Quant à vous, j'imagine que vous escomptiez soutirer quelque autre avantage à Korsibar en faisant étalage de votre bravoure, si tant est qu'il y en ait en vous. Qu'en pensez-vous ?

Tout en parlant, il avait continué de serrer Farquanor par le collet en appuyant de toutes ses forces sur la clavicule pour l'empêcher de se tortiller.

— Lâchez-moi, Svor. Nous ne sommes pas ennemis. Laissez ces grands animaux s'entretuer en ahanant ; mais pourquoi nous battrions-nous ? Nous sommes des alliés naturels par l'esprit.

— Vraiment ? répondit Svor en riant. Dites-moi, mon très cher allié, est-ce vous qui avez poussé Gonivaul à me proposer de prendre Thismet dans mon lit pour prix de ma défection ? Cela portait votre marque, il me semble.

— Lâchez-moi, répéta Farquanor. Nous pourrons en parler à un autre moment et en un autre lieu. Venez, Svor, fuyons d'ici et laissons ces fous à leur œuvre de destruction.

— Nenni ! Je vais enfin être un héros. L'heure est venue pour moi de montrer que je peux être courageux, au moins avec des gens de votre espèce.

Sur ce, il tira l'épée si rarement utilisée au long de sa vie et fit un pas en arrière pour la passer à travers le corps de son ennemi. Mais au moment où Svor allongeait le bras, Farquanor saisit un petit poignard qu'il portait sur la hanche et, d'un geste preste du poignet, le plongea dans le ventre de Svor. Il fallait s'attendre, songea tristement le duc, que Farquanor ait caché une petite arme sur lui. Mais il était trop tard ; il sentit s'enfoncer la lame aiguë dans son ventre que rien ne protégeait et le feu se propager comme une coulée de métal en fusion dans ses organes vitaux.

— Bien joué, murmura Svor. Mais votre dernière heure est arrivée aussi, Farquanor.

Sur ces mots, il plongea dans le corps de Farquanor son épée dont la pointe ressortit dans le dos, ce qui les unit dans une

étrange et dernière étreinte. Ils s'affaissèrent ensemble, soudés l'un à l'autre, et leur sang se mêla sur le champ de bataille.

Prestimion avait perdu sa seconde monture, celle que lui avait donnée Gialaurys, abattue sous lui tandis qu'il caracolait dans les ténèbres de midi pour exhorter ses hommes à avancer. Il continua à pied, l'arc en bandoulière, l'épée à la main. Dans la légère clarté qui commençait à revenir maintenant que le sortilège se dissipait, il vit autour de lui le sol jonché de cadavres et d'agonisants, des combats singuliers de côté et d'autre, et il eut l'impression que l'avantage allait partout à son camp. Il n'y avait plus aucun signe du mur d'hommes protégés par des boucliers que Korsibar avait déployés sur la crête ni d'aucune autre formation en retrait ; les deux armées s'affrontaient à mi-pente, dans une affreuse pagaille ; il semblait pourtant que les forces rebelles tentaient de former un cercle autour des soldats loyalistes, de les enfermer dans un piège sans issue.

Il chercha Septach Melayn, Gialaurys, Abrigant, n'importe quel visage familier. Il n'en trouva aucun, mais son regard s'arrêta bientôt sur une silhouette, pourtant familière elle aussi, dont la vue ne lui procura aucun plaisir. S'avançant vers lui dans la pénombre qui allait diminuant, il reconnut Dantirya Sambail, revêtu d'une superbe armure quelque peu rayée et tachée de boue. Il tenait une épée d'une main et une cognée de bûcheron de l'autre. D'abord le valet et maintenant le maître, se dit Prestimion. Le mal était partout sur ce champ de bataille.

Au milieu de cette scène sanglante, Dantirya Sambail poussa un grand cri de joie.

— Alors, cousin Prestimion, nous nous retrouvons ! Allons-nous nous battre ? Le trône ira au vainqueur, car Korsibar a déjà dû s'étouffer avec sa bile en voyant une victoire certaine lui échapper par la faute de vos sorciers de Triggoin. Ce qui ne laisse plus que vous et moi dans la lutte pour la couronne. Des sorciers, Prestimion ! Qui aurait cru cela de vous ?

Avec un rire tonitruant, le Procurateur leva sa hache à bout de bras et l'abattit en décrivant une grande courbe.

Le coup aurait tranché le bras de Prestimion à la hauteur de l'épaule s'il avait atteint son but. Mais Prestimion s'avança vivement, l'épée levée, de sorte que la garde de son arme frappa violemment le manche de la cognée et le détourna. Puis il leva le visage contre celui de Dantirya Sambail et plongea les yeux dans les traîtres et magnifiques yeux améthyste du diabolique Procurateur.

— Posez cette hache, cousin, et mettons fin à cette guerre. Je n'ai pas envie de vous ôter la vie, mais je le ferai si vous m'y contraignez.

— Que de générosité, Prestimion, que de grandeur d'âme !

Le Procurateur partit d'un gros rire tumultueux et ses yeux devinrent deux globes de feu rougeoyants. Il se pencha en avant et exerça une pression de l'épaule sur celle de Prestimion, dans l'intention de le jeter au sol, car il faisait une demi-tête de plus que lui et devait peser le double de son poids. Mais Prestimion recula d'un bond. Son arme, une fine rapière, avait, par rapport au sabre du Procurateur, le même désavantage en taille que celui qu'il avait lui-même ; mais il n'en avait pas d'autre et il en ferait bon usage.

Tu n'es plus Prestimion de Muldemar, se dit-il. Tu dois devenir Septach Melayn, sinon tu es un homme mort.

Pendant des années, il avait observé avec un vif plaisir l'habileté de Septach Melayn dans le maniement de l'épée. C'était un spectacle d'une beauté absolue. C'était de la poésie ; c'était de la musique ; c'étaient des mathématiques. C'était aussi une question de vivacité de poignet, d'acuité du regard et d'extension intelligente du bras. La grâce naturelle et les membres d'une longueur surnaturelle de Septach Melayn lui donnaient dans ces différents domaines un avantage inné. Prestimion, petit, musclé, râblé, n'était pas bâti sur le même modèle.

Devant lui se tenait le vrai responsable de tous ses malheurs – il en était certain maintenant. Dantirya Sambail avait été pour quelque chose dans tout ce qu'il avait subi. Prestimion sentit la rage monter en lui. En le supprimant, se dit-il, tu effaceras d'un seul coup toutes tes infortunes.

Dantirya Sambail se rua de nouveau sur lui, la hache levée, le sabre prêt à porter le coup de grâce. Prestimion s'écarta légèrement, pivota sur lui-même et se glissa hardiment sous le bras de son massif adversaire, s'approchant si près que la lame de la cognée ne pouvait l'atteindre. Malgré le peu d'espace dont il disposait, il parvint, d'un mouvement preste du poignet, à lever son épée dont la pointe s'enfonça dans l'aisselle du Procurateur et se fraya un chemin à travers les muscles et des ligaments.

Dantirya Sambail poussa un cri de surprise et de douleur ; sa main engourdie lâcha la cognée qui tomba avec un bruit sourd. Mais il eut la présence d'esprit, bien que combattant corps à corps, d'utiliser le sabre qu'il tenait de l'autre main pour frapper sauvagement Prestimion du plat de la lame sur les côtes. Le souffle coupé, il fut projeté cinq ou six pas en arrière et faillit perdre l'équilibre.

Le Procurateur s'élança pesamment vers lui, le dominant de toute sa taille, le visage empourpré d'excitation, sentant la victoire à portée de main, le sabre pointé vers l'avant. Mais le coup porté de la main gauche était mal assuré. Grimaçant, souffrant à la fois de ses côtes endolories et de la blessure infligée plus tôt par Mandralisca, Prestimion leva son épée et passa prestement sous la garde de Dantirya Sambail, visant le cœur pour l'obliger à parer l'attaque en écartant le bras. Puis, avec un vif changement de direction qui lui eût valu les compliments de Septach Melayn, il fit courir la pointe de sa rapière sur l'intérieur de l'avant-bras armé du Procurateur, faisant jaillir du coude au poignet une longue traînée vermeille.

Le sabre de Dantirya Sambail tomba dans un grand bruit de métal. Prestimion plaça aussitôt la pointe de son arme sous la mâchoire inférieure de son adversaire, piquant la chair molle du cou.

— Allez-y, fit le Procurateur. Enfoncez-la, cousin.

— Quel plaisir ce serait ! répondit Prestimion. Mais je ne le ferai pas, cousin. Non. Pas comme cela ; on ne tue pas un prisonnier sans défense, même un prisonnier comme vous.

Il ne pouvait pas. Il ne voulait pas. Sa colère était retombée. Il y avait eu assez de sang versé. Et Dantirya Sambail était certes

un être malfaisant, mais il était très aimé sur son continent natal. Prestimion ne voulait pas avoir à supporter la haine de millions d'habitants de Zimroel quand il serait Coronal. Il vit son frère Abrigant s'extraire de la mêlée furieuse et s'avancer vers lui, accompagné de Rufiel Kisimir de Muldemar et de quatre ou cinq autres combattants de sa cité. Le goûteur Mandralisca était avec eux, blessé, les mains liées. Ses yeux lançaient des éclairs et il semblait disposé à cracher un flot de venin sur eux tous.

En voyant Prestimion qui tenait en respect le Procurateur, ils se hâtèrent vers lui. Abrigant saisit un des bras couverts de sang de Dantirya Sambail, Rufiel Kisimir l'autre et ils les lui passèrent sans ménagement derrière le dos.

— Achève-le ! s'écria Abrigant. Qu'attends-tu ?

— Sa dernière heure n'a pas encore sonné, répondit posément Prestimion en baissant son épée.

Il prit une longue inspiration, grimaça et se frotta les côtes.

— Emmenez-le, attachez-le et placez-le sous bonne garde. Il tâtera quelque temps des tunnels de Sangamore avant d'être traduit en justice. La vie lui sera ôtée un autre jour et pas de mes mains. Emmenez le goûteur aussi. Mais assurez-vous qu'ils soient enfermés dans deux cachots distincts.

Sur ce, il s'éloigna, laissant Dantirya Sambail bouche bée, abasourdi.

— Tout est perdu, cela ne fait plus de doute, constata Navigorn. Notre armée n'est plus qu'une horde débandée, incapable de trouver le moyen de fuir. Les hommes de Prestimion nous encerclent et ils savent que la victoire leur est acquise. Farholt est tombé au champ d'honneur, Farquanor aussi, avec tant d'autres. Nous devrions aller déposer les armes devant Prestimion, si nous voulons épargner des vies, y compris les nôtres.

— Comment ? fit Korsibar en lui lançant un regard incrédule. Nous rendre, Navigorn, c'est ce que vous suggérez ?

— Je ne vois pas d'autre issue.

— Ce ne sera pas la première bataille que nous aurons perdue dans cette guerre.

— C'est notre plus lourde défaite. Et, cette fois, nous serons faits prisonniers tous les deux, ainsi que tout votre Conseil.

— J'ai remarqué que vous ne dites plus « monseigneur ».

— Que puis-je dire ? fit Navigorn avec un petit geste attristé. Le sort en est jeté. La partie est terminée, Korsibar, et nous avons perdu.

C'en était trop. Dans son premier mouvement de fureur, Korsibar faillit lever son épée contre Navigorn, mais il parvint à se contenir.

— Je suis encore Coronal, Navigorn, articula-t-il simplement d'une voix funèbre. Il n'y aura pas de reddition. Et vous n'êtes plus à mon service.

— Oui, fit Navigorn. En effet.

Il se retourna et s'éloigna d'un pas vif dans la boue rougie du champ de bataille. Korsibar le suivit un long moment du regard. Il n'éprouvait rien. Absolument rien. Il avait l'impression que tout sentiment était banni de lui. Une sorte de froid l'engourdissait et gagnait tout son corps, remontant des jambes vers le cœur et du cœur au cerveau.

Je n'ai jamais voulu être roi, se dit-il. On m'a offert la couronne et je l'ai saisie comme dans un rêve.

— Que m'avez-vous fait, tous autant que vous êtes ? lança-t-il à voix haute. Qu'ai-je fait ? ajouta-t-il après un silence.

C'était une catastrophe qui dépassait toutes les prévisions. Autour de lui le sol était jonché de cadavres. Ses mages lui avaient dit que ce jour serait celui de la victoire, celui où les comptes seraient définitivement réglés, qu'à la tombée de la nuit Majipoor n'aurait plus qu'un seul Coronal et que le monde aurait retrouvé la paix. Très imprudemment, il avait vu dans ces prophéties l'assurance de son triomphe. Et maintenant…

Hébété, il avança sur la scène du désastre, le visage dur comme la pierre. Puis la silhouette à nulle autre pareille de Sanibak-Thastimoon se dressa devant lui dans la pénombre grisâtre succédant à l'obscurité dont les sorciers de Prestimion les avaient enveloppés.

— Vous ! fit Korsibar, en sentant un frémissement dans son âme glacée. Vous m'avez menti ! ajouta-t-il d'une voix vibrante de fureur.

— Jamais, monseigneur.

— Le jour de la victoire, avez-vous dit. Le jour du règlement des comptes.

— Il en est ainsi, répliqua froidement le Su-Suheris. N'avons-nous pas été exacts dans nos prédictions ? Une victoire a assurément été remportée aujourd'hui.

Korsibar écarquilla les yeux. Il comprenait maintenant que Sanibak-Thastimoon l'avait abusé ; ou plutôt qu'il s'était abusé en ne retenant des paroles du mage que ce qu'il souhaitait entendre.

D'un grand geste du bras, il montra le champ de bataille.

— Comment avez-vous pu laisser cela nous arriver ? N'avez-vous rien pu faire pour nous protéger ? Regardez, Sanibak-Thastimoon, regardez ! Nous sommes en pleine déroute !

— Il avait aux côtés de ses soldats les plus puissants sorciers de Majipoor. Je ne suis pas invincible, monseigneur.

— Vous auriez pu m'avertir qu'il allait faire disparaître le soleil à midi. Nous aurions pu prendre des mesures pour tenir nos positions quand l'obscurité est tombée.

— Puis-je vous rappeler, monseigneur, que vos hommes avaient déjà rompu les rangs avant que les sorciers de Prestimion aient provoqué cette obscurité…

C'était insupportable. Korsibar sentit tout le malheur de cette épouvantable journée s'abattre sur lui comme une montagne tombant du ciel. La douleur, le chagrin et le sentiment de sa culpabilité l'envahirent avec une force qu'il ne pouvait contenir. Ils s'y étaient tous mis pour le conduire à ce désastre, ils l'y avaient attiré pas à pas – ce mage d'une autre race en tout premier lieu – et ils allaient maintenant laisser la honte souiller son nom à jamais.

Son épée jaillit dans sa main ; il plongea vers l'avant, visant le sorcier, mais ne trouva devant lui qu'un rideau de ténèbres, une zone d'obscurité profonde dans la pénombre artificielle qui régnait autour de lui.

— Où êtes-vous ? s'écria-t-il. Où êtes-vous passé, Sanibak-Thastimoon ?

Il eut l'impression de percevoir du coin de l'œil un mouvement sur le côté. Mais trop tard. Le Su-Suheris, encore à

demi caché par son sortilège, était passé derrière lui. Et, tandis que Korsibar perçait des ombres de part en part, le poignard du sorcier s'enfonça dans son dos, juste au-dessous de la cage thoracique et glissa vers le haut jusqu'à ce qu'il atteigne la pointe du cœur.

Toutes ses forces abandonnèrent aussitôt Korsibar. Il bascula vers l'avant et s'agenouilla dans la boue en suffoquant, incapable de respirer, suivant d'un regard incrédule le flot de sang qui coulait de ses lèvres.

À travers le brouillard de sa conscience qui allait s'épaississant, il perçut une voix qui l'appelait.

— Korsibar ? Mon frère ?

C'était Thismet qui s'élançait vers lui en ondoyant comme une apparition. Korsibar releva la tête au prix d'un violent effort et fixa sur elle un regard déjà voilé.

Elle s'agenouilla près de lui.

— Que… fais-tu… ici ? demanda-t-il d'une voix indistincte.

— Je suis venue te demander de déposer les armes pendant que c'est encore possible.

Il inclina la tête en souriant, sans mot dire.

Elle passa le bras autour de ses épaules, mais il pesait de tout son poids et elle avait à peine la force de lui maintenir la poitrine droite. Il expira par trois fois, puis un râle d'agonie se fit entendre. Thismet le lâcha doucement et il s'affaissa devant elle.

— Oh ! Korsibar !… Korsibar !… Tout cela pour rien, mon frère ! Tout cela pour rien !

Elle se tourna vers Sanibak-Thastimoon, qui se tenait toujours sur le côté, les bras croisés, et observait la scène en silence.

— Vous ! s'écria-t-elle. Tout est de votre faute, avec vos mensonges sur la grandeur qui lui était destinée et le monde qu'il devait ébranler. Eh bien, il l'a ébranlé, on peut le dire ! Mais regardez le résultat ! Regardez !

Elle saisit rageusement l'épée de Korsibar, tombée de sa main privée de force, et allongea une botte furieuse. Sanibak-Thastimoon, qui la dominait de sa taille imposante, détourna le coup aussi aisément que si elle avait tenu une baguette. Puis,

s'avançant vivement vers elle, il lui plongea entre les seins le poignard avec lequel il avait tué Korsibar. Elle s'effondra sans un cri.

— Alors, Sanibak-Thastimoon ? lança une voix derrière le sorcier. Ils sont donc morts tous les deux, le frère et la sœur ? Et de votre main, dirait-on.

C'était Septach Melayn. En quelques longues enjambées, il s'avança souplement, l'épée tirée, son corps interminable déjà en position d'attaque. Le Su-Suheris se retrancha de nouveau derrière l'obscurité de son sortilège ; mais Septach Melayn avança sans hésiter et au dernier moment, d'un mouvement vif du poignet, avec toute sa dextérité, il traça de sa lame une ligne horizontale dans la zone de ténèbres. Le nuage noir se dissipa instantanément et Sanibak-Thastimoon lui apparut, les yeux de sa tête gauche écarquillés d'effroi, l'autre branche de la longue colonne de son double cou terminée par un moignon sanguinolent.

La lame de Septach Melayn jeta un dernier éclair et tout fut réglé.

Il baissa pensivement la tête vers les corps de Korsibar et de Thismet, étendus côte à côte dans la boue teintée de sang des marais de Beldak. La couronne à la constellation gisait elle aussi dans la boue, tout près de Korsibar. Septach Melayn la ramassa, la nettoya de son mieux à l'aide de sa manchette et la fit glisser sur son avant-bras gauche. Puis il commença à parcourir le champ de bataille, à la recherche de Prestimion. Il avait des nouvelles à lui annoncer, des bonnes et des mauvaises.

10

Tout le restant du jour, le suivant et celui d'après, on ramassa les morts et on leur donna une sépulture. Les tombes furent alignées au pied de l'éminence, le long du marais de Beldak. Il n'existait aucun moyen de transporter une telle quantité de cadavres jusqu'à leur cité natale. Le plus simple était de les mettre en terre à l'endroit où ils se trouvaient.

La victoire ne procura guère de joie à Prestimion. On lui avait apporté la liste de ceux qui étaient tombés au champ d'honneur et il l'avait parcourue avec une profonde tristesse. Parmi ceux de son camp, le comte d'Enkimod avait péri, le comte Hospend, Kanif de Kanifimot, Talauus de Naibilis et trois douzaines d'autres, au moins, de ses officiers ; qui savait combien de simples soldats avaient aussi perdu la vie ? Mais, surtout, il y avait Svor dont le corps avait été retrouvé, uni dans une étreinte mortelle avec celui de Farquanor. Cette perte causa plus de chagrin à Prestimion que la mort de toutes les personnes qui avaient péri ce jour-là, toutes sauf une.

Il avait appris de la bouche de Septach Melayn comment elle était morte : aussi étrangement qu'elle avait vécu, victime jusqu'au dernier instant de la perfidie et de la trahison. Il ne saurait donc jamais quelle aurait pu être sa vie avec elle. Il trouva une fleur, la posa sur sa sépulture et s'efforça d'enfermer dans un recoin de son cœur la douleur qui ne le quitterait plus, il le savait, jusqu'à la fin de ses jours.

Il fit ensevelir Korsibar aux côtés de Thismet. Il éprouvait autant de regret pour l'un que pour l'autre, mais d'une nature différente : l'un avait été un grand homme qui avait gâché sa vie, l'autre une femme qu'il avait appris à aimer alors qu'il ne s'y attendait pas et trop tard. Il y avait eu de la grandeur en elle aussi, mais elle n'était plus.

Quant à Farquanor et Farholt, nul ne les regretterait. Mais un grand nombre des officiers de Korsibar avaient péri avec eux, des hommes tels que Mandrykarn et Venta, Gapithain, duc de

Korsz, le bon Kanteverel de Bailemoona, Sibellor de Banglecode, le comte Iram aussi, le comte Kamba de Mazadone, qui avait enseigné l'archerie à Prestimion et à Vilmar Gezelstad, parmi beaucoup d'autres. Prestimion eût aimé les savoir vivants, tous autant qu'ils étaient, car ils avaient été des hommes d'honneur et il les plaignait d'avoir pris la décision fatale de lier leur sort à celui de Korsibar.

Un gâchis, un gâchis, un affreux, un épouvantable gâchis. Et parfaitement inutile.

Si seulement il avait été possible de revenir en arrière.

À tous ceux du camp de Korsibar qui avaient survécu, il pardonna. La guerre était terminée : il n'y avait plus d'ennemis et la planète avait un seul Coronal. Navigorn de Hoikmar fut le premier à se présenter à lui ; il s'agenouilla et forma le symbole de la constellation avec une sincérité non feinte. Il avait compris son erreur et s'en repentait ; Prestimion le crut. Après lui vinrent Oljebbin, Serithorn et Gonivaul, et Prestimion leur pardonna aussi, bien qu'il ne se fit aucune illusion sur ces trois-là. Mais il était décidé à faire disparaître tous les ressentiments suscités par cette guerre. Plus vite les haines s'apaiseraient, mieux ce serait pour tout le monde.

— Et vous, demanda Prestimion en baissant les yeux vers le Vroon Thalnap Zelifor, combien de serments d'allégeance pouvez-vous faire, maintenant qu'il n'y a plus qu'une allégeance possible ?

Et il se mit à rire, car il n'y avait pas de méchanceté en son cœur ce jour-là.

— S'il m'en souvient bien, poursuivit-il, vous m'avez dit, quand nous étions dans les provinces occidentales ; que vous repartiez au Château uniquement pour aller chercher vos appareils à lire dans les esprits et que vous reviendriez avec eux pour me prêter main-forte.

— J'ai interprété les signes et vu que vous étiez condamné, répondit le Vroon. Les rapports du lac Mavestoi l'ont confirmé : vous aviez été emporté par les flots. Pourquoi serais-je venu en aide à un mort ? Mais mes prédictions étaient erronées et les rapports aussi.

— Vous avez la langue bien pendue, Thalnap Zelifor. Vous avez réponse à tout. Eh bien, je vais vous envoyer, vous et vos appareils, là où vous ne pourrez plus faire de mal.

Il fit signe d'approcher à un petit homme à l'air malveillant, aux lèvres minces et au regard fuyant, qui avait été au service du duc Svor. Prestimion ne l'avait jamais aimé et il ne tenait pas à le garder près de lui.

— Vous ? fit-il. Comment vous appelez-vous ?

— Barjazid, monseigneur.

— Barjazid. Très bien, Barjazid. Vous escorterez ce Vroon jusqu'au Château et vous viderez son atelier de tous ces mystérieux appareils à lire dans les esprits qui s'y trouvent, puis vous emmènerez le Vroon et son matériel à Suvrael.

— À Suvrael, monseigneur ?

— À Suvrael. Le lointain et torride continent. Vous êtes responsable de lui sur votre vie, Barjazid, et ne le laissez pas vous jouer un de ses tours en chemin. Personne ne sera châtié pour le rôle qu'il a joué dans cette guerre, mais il en est certains que je tiens à savoir aussi loin de moi que possible et Thalnap Zelifor en fait partie. On ne peut lui faire confiance, même dans un monde où il n'y aura plus d'ennemis. Emmenez-le à Suvrael, Barjazid. Et veillez à ce qu'il y reste.

Le petit homme adressa un signe d'hommage à Prestimion et un regard en coin chargé de dévotion.

— Ce sera fait, monseigneur. Il souleva Thalnap Zelifor et s'éloigna. Prestimion demeura un moment immobile, parcourant encore une fois du regard le champ de bataille. Une grande fatigue s'abattait sur lui, comme s'il venait de traverser deux ou trois fois en une même journée le désert du Valmambra écrasé de soleil. Il était maintenant le Coronal de Majipoor : la planète était entre ses mains. Pourquoi n'éprouvait-il pas de joie à cette pensée ?

Il supposa que la joie viendrait plus tard. Il allait découvrir l'immensité verdoyante et éclatante de la planète, comme dans la vision où elle n'était qu'un petit ballon qui tenait dans le creux de sa main. Il la chérirait, la nourrirait et la protégerait, elle et ses habitants, jusqu'au jour de sa mort. Mais dans l'immédiat, en ce jour de triomphe et de chagrin, il n'y avait en

lui que lassitude et tristesse. Il comprit qu'il avait été mis à l'épreuve, ces dernières années, et qu'il lui faudrait un certain temps pour s'en remettre. S'attendait-il à ce que la couronne lui soit offerte sur un plateau, comme cela avait été le cas pour tant de Coronals du passé ? Apparemment, tel n'était pas son destin. Il avait découvert qu'il fallait la mériter plutôt mille fois qu'une, dans tout ce qu'il avait subi dans le Labyrinthe, dans le désert et sur les champs de bataille, et il faudrait assurément continuer à la mériter, jour après jour, jusqu'à sa mort.

Une épreuve, oui. De sa force, de sa volonté, de sa patience, de ses capacités. De ses qualités humaines. De son droit à être roi. S'il avait souffert plus que la plupart de ses prédécesseurs avant de devenir Coronal, il devait y avoir une raison. Et de cette souffrance sortirait quelque chose de bien. Il n'osait croire qu'il pût en aller autrement. Tout cela avait eu une utilité. Le contraire était impensable.

Impensable.

Tandis que ces pensées roulaient dans sa tête en bordure du champ de bataille, tandis qu'il réfléchissait à tout ce qu'il avait vécu dans sa longue et éprouvante quête de la couronne, à tout ce qu'il avait appris et à tout ce qui avait changé en lui, une étrange idée lui vint, qui fit courir un frisson le long de sa colonne vertébrale : un moyen de faire revenir le monde, dans la mesure où la chose était possible, à l'état qui était le sien avant que Korsibar ne s'empare du trône.

Peut-être… peut-être, aussi ardue et gigantesque que pût être cette tâche.

En tout état de cause, cela valait la peine d'être tenté.

— Faites dégager tout le monde, sauf vous deux, dit-il en se tournant vers Septach Melayn et Gialaurys, et demandez à Gominik Halvor et à son fils Heszmon Gorse de venir. J'ai une dernière tâche pour eux, avant de regagner le Mont du Château.

C'était la nuit. L'étoile qui était apparue au firmament après la mort de Prankipin brillait de tout son éclat et les baignait de sa lumière bleu-blanc irréelle. L'étoile de lord Korsibar, l'avait-on appelée quand elle avait surgi. Mais c'était aujourd'hui l'étoile de lord Prestimion.

Les deux mages prirent place devant lui et attendirent. Quand il eut mis ses pensées en ordre et en fut satisfait, Prestimion s'adressa à eux.

— Ce que je vais vous demander ce soir sera la plus grande conjuration jamais entreprise dans l'histoire de la planète ; et j'espère de tout cœur que vous ne refuserez pas.

— Nous savons déjà ce que vous voulez, monseigneur, fit Heszmon Gorse.

— Oui, c'est à supposer. Est-ce possible ?

— L'effort sera plus grand encore que vous ne pouvez l'imaginer.

— Certainement, fit Prestimion. Même aujourd'hui, je ne sais pas ce qui est possible et ce qui ne l'est pas dans votre art, ou votre science, quel que soit le nom qu'il faille lui donner. Mais ce que je vous demande doit être accompli. La planète a subi une grave blessure. Jamais une guerre comme celle-ci n'avait eu lieu et je veux qu'elle soit entièrement effacée de notre histoire, c'est-à-dire de l'esprit de tous ceux qui vivent aujourd'hui et de ceux qui viendront après. Je veux que cette tache sanglante disparaisse, comme si elle n'avait jamais existé.

— Il nous faudra faire appel à toutes nos ressources, déclara Heszmon Gorse, et ce ne sera peut-être pas suffisant.

— Vous aurez pour vous assister la Dame Kunigarda de l'île : ses machines et tout le personnel à ses ordres dans l'île des Rêves, qui ont les moyens d'atteindre les esprits par millions en même temps. On m'a assuré qu'elle faisait route vers nous avec tout son matériel et ne devrait pas tarder à nous rejoindre. Vous pourrez aussi faire appel à tous les mages dont vous aurez besoin ; tous sans exception, si vous le désirez, la plus grande assemblée des maîtres des arts occultes jamais réunie. Vous ferez en sorte que ce qui est arrivé ne soit jamais arrivé. Personne ne doit garder le souvenir de l'existence de Korsibar et de Thismet, les enfants de Confalume et de Roxivail : *personne*. Il n'y aura pas eu d'usurpation. La planète entière croira que je suis Coronal depuis le jour de la mort de Prankipin. Et ceux qui ont péri au cours des batailles de cette guerre civile auront trouvé la mort dans d'autres circonstances, pour d'autres raisons, peu importe lesquelles, tant que ce n'est pas sur un

champ de bataille. Le monde doit oublier cette guerre. Le monde doit croire qu'elle n'a jamais eu lieu.

— Une oblitération universelle, fit Gominik Halvor, voilà ce que vous attendez de nous.

— À l'exception de moi-même, de Gialaurys et de Septach Melayn. Nous devons tous les trois en garder le souvenir jusqu'à la fin de nos jours, pour être sûrs que rien de semblable ne se reproduira. Mais nous devons être les seuls.

— Même nous, nous devrons oublier, quand la tâche sera accomplie ? demanda le vieux mage.

— Même vous, répondit Prestimion en le regardant longuement au fond des yeux.

Ainsi fut fait ; ainsi le monde se purifia du sang et des cendres de la guerre des Coronals. Au printemps de la nouvelle année, lord Prestimion effectua une nouvelle descente du Glayge, du Château au Labyrinthe, pour aller présenter ses respects au Pontife Confalume à qui, comme tout un chacun le savait, il avait succédé sur le trône du Coronal plusieurs années auparavant, à la mort du Pontife Prankipin.

Il trouva un Confalume plein de robustesse et de vigueur, qui donnait l'impression d'être presque encore dans la force de l'âge et aurait eu assez d'énergie pour assumer les responsabilités d'un Coronal, s'il n'avait été appelé à siéger sur le trône pontifical. C'était le Confalume dynamique que Prestimion avait connu au Château, pas l'homme brisé des premières heures de son règne, dont bien peu avaient gardé le souvenir.

Oui, c'est un Confalume à la mine florissante, un Confalume rajeuni qui étreignit joyeusement Prestimion à son arrivée. Ils prirent place côte à côte sur les trônes réservés aux deux monarques dans la cité souterraine et s'entretinrent longuement de certaines affaires urgentes du royaume dont ils devaient discuter.

— Vous n'attendrez pas aussi longtemps pour revenir, n'est-ce pas ? demanda Confalume quand les problèmes furent réglés d'une manière satisfaisante.

Il se leva, plaça les mains sur les épaules de Prestimion et le regarda droit dans les yeux.

— Vous savez quel plaisir me donne chaque fois votre vue, mon fils. Oui, poursuivit Confalume en voyant Prestimion sourire, j'ai dit « mon fils ». J'ai toujours voulu un fils, mais le Divin ne m'a pas exaucé. Maintenant, j'en ai un. Le Coronal, selon la loi, est considéré comme le fils adoptif du Pontife. Vous êtes donc mon fils, Prestimion. Vous êtes mon fils ! Vous devriez vous marier, reprit-il après un silence. Il existe certainement quelque part une femme qui ferait pour vous une bonne épouse.

— Certainement, acquiesça Prestimion, et il se peut que je la trouve un jour. Mais n'en disons pas plus sur ce sujet, voulez-vous, Père ? Le moment venu, je le sais, il y aura une épouse pour moi. Mais je ne suis pas encore tout à fait prêt, je pense, à me mettre à sa recherche.

Il pensa à celle qui avait existé et que seules deux autres personnes au monde, à part lui, avaient connue. Mais il ne pouvait pas parler d'elle et ne le ferait jamais.

C'est ainsi que s'acheva la grande guerre de l'usurpation et qu'elle fut effacée de la mémoire de la population de Majipoor. Et l'âge d'or de la planète commença à nouveau. Le règne commun de Confalume et de lord Prestimion dura de longues années, jusqu'à ce que Confalume, à un âge très avancé, soit rappelé à la Source et que Prestimion lui succède sur le trône pontifical, après un long et glorieux règne dont le monde garderait longtemps le souvenir. Celui que lord Prestimion choisit pour lui succéder comme Coronal, quand le moment fut venu pour lui de gagner le Labyrinthe, s'appelait Dekkeret. Son règne aussi devait être glorieux. Mais c'est une autre histoire.

FIN DU TOME V